



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

**Agriculture
and Forestry**

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Monday, February 19, 2007
Tuesday, February 20, 2007

Issue No. 16

**Twenty-third, twenty-fourth, twenty-fifth
and twenty-sixth meetings on:**

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

**Agriculture
et des forêts**

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le lundi 19 février 2007
Le mardi 20 février 2007

Fascicule n° 16

**Vingt-troisième, vingt-quatrième, vingt-cinquième
et vingt-sixième réunions concernant :**

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Fairbairn, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*February 15, 2007*).

The name of the Honourable Senator St. Germain, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*February 16, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 15 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur St. Germain, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 16 février 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,
Monday, February 19, 2007
(36)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:12 a.m., this day, in the Northshore and Southshore Rooms, Greenwood Inn & Suites, Corner Brook, Newfoundland and Labrador, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:*Government of Newfoundland and Labrador:*

Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment.

Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat:

Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner.

Gros Morne Co-operating Association:

Colleen Kennedy, Executive Director and Chair, Rural Secretariat Corner Brook Rocky Harbour.

RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board):

Sean St. George, Executive Director.

Food Bank Network:

Sister Alichia Linehan, Secretary;

Judie Gushue, Past President.

FFAW — Fish, Food and Allied Workers:

Lana Payne, Research and Communications;

Jason Spingle, West Coast Staff Representative.

The Chair made an opening statement.

Ms. Jeans made a statement and answered questions.

At 10:09 a.m., the committee suspended.

At 10:14 a.m., the committee resumed.

Ms. Kennedy, Ms. Hancock and Mr. St. George each made a statement and, together, answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,
le lundi 19 février 2007
(36)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 12, dans les salles Northshore et Southshore du Greenwood Inn & Suites, à Corner Brook, à Terre-Neuve-et-Labrador, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador :*

Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi.

Secrétariat rural de Corner Brook-Rocky Harbour :

Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat.

Association coopérative de Gros-Morne :

Colleen Kennedy, directrice exécutive et présidente, Secrétariat rural de Corner Brook Rocky Harbour.

RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) :

Sean St. George, directeur exécutif.

Réseau de banques alimentaires :

Soeur Alichia Linehan, secrétaire;

Judie Gushue, ancienne présidente.

Union des pêcheurs de Terre-Neuve :

Lana Payne, Recherche et communications;

Jason Spingle, représentant des employés de la côte ouest.

La présidente fait une déclaration.

Mme Jeans fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 9, la séance est suspendue.

À 10 h 14, la séance reprend.

Mme Kennedy, Mme Hancock et M. St. George font tous une déclaration et répondent aux questions.

At 11:44 a.m., the committee suspended.

At 11:59 a.m., the committee resumed.

Ms. Gushue, Ms. Linehan, Mr Spingle and Ms. Payne each made a statement and answered questions.

At 1:09 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,
Monday, February 19, 2007
(37)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 2:10 p.m., this day, in the Northshore and Southshore Rooms, Greenwood Inn & Suites, Corner Brook, Newfoundland and Labrador, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Ivan Emke, SWGC Memorial University of Newfoundland;

Israel Hann;

Gerry Byrne, P.C., Member of parliament for Humber-St. Barbe-Baie Verte.

Mr. Emke made a statement and answered questions.

Mr. Hann made a statement and answered questions.

Mr. Byrne made a statement and answered questions.

At 3:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 11 h 44, la séance est suspendue.

À 11 h 59, la séance reprend.

Mme Gushue, Mme Linehan, M. Spingle et Mme Payne font tous une déclaration et répondent aux questions.

À 13 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,
le lundi 19 février 2007
(37)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 14 h 10, dans les salles Northshore et Southshore, du Greenwood Inn & Suites, à Corner Brook, à Terre-Neuve-et-Labrador, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateur Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve;

Israel Hann;

Gerry Byrne, C.P., député de Humber-St. Barbe-Baie Verte.

M. Emke fait une déclaration et répond aux questions.

M. Hann fait une déclaration et répond aux questions.

M. Byrne fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,
Tuesday, February 20, 2007
(38)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:05 a.m., this day, in the North River Room, Howard Johnson Dutch Inn, Cornwall, Prince Edward Island, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Government of Prince Edward Island:

Elaine Noonan, Executive Director, Population Secretariat;
Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors.

Resources West Inc.:

Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island:

Ed MacLaren, President;
Graham Gaudet, Executive Director.

PEI BioAlliance:

Rory Francis, Executive Director.

PEI Literacy Alliance:

Catherine O'Bryan, Executive Director.

Families First Resource Centre:

Aileen Petrie, Executive Director.

The Chair made an opening statement.

Ms. Noonan made a statement and answered questions.

Ms. MacAulay made a statement and answered questions.

Mr. Pohjolainen and Ms. Francis each made a statement and, together, answered questions.

At 9:20 a.m., the committee suspended.

At 9:33 a.m., the committee resumed.

Ms. O'Bryan made a statement and answered questions.

Ms. Petrie made a statement and answered questions.

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,
le mardi 20 février 2007
(38)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle North River, du Howard Johnson Dutch Inn, à Cornwall, à l'Île-du-Prince-Édouard, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :

Elaine Noonan, directrice exécutive, Secrétariat de la population;
Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés.

Resources West Inc. :

Erkki Pohjolainen, agent de développement économique.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :

Ed MacLaren, président;
Graham Gaudet, directeur exécutif.

PEI BioAlliance :

Rory Francis, directeur exécutif.

PEI Literacy Alliance :

Catherine O'Bryan, directrice exécutive.

Families First Resource Centre :

Aileen Petrie, directrice exécutive.

La présidente fait une déclaration.

Mme Noona fait une déclaration et répond aux questions.

Mme MacAulay fait une déclaration et répond aux questions.

M. Pohjolainen et Mme Francis font tous les deux une déclaration et répondent aux questions.

À 9 h 20, la séance est suspendue.

À 9 h 33, la séance reprend.

Mme O'Bryan fait une déclaration et répond aux questions.

Mme Petrie fait une déclaration et répond aux questions.

At 10:34 a.m., the committee suspended.

At 10:39 a.m., the committee resumed.

Mr. MacLaren made a statement and, together with Mr. Gaudet, answered questions.

At 11:47 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,
Tuesday, February 20, 2007
(39)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 12:35 p.m., this day, in the North River Room, Howard Johnson Dutch Inn, Cornwall, Prince Edward Island, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

PEI Senior Citizens' Federation:

Annie Boyle, President;

Irene Larkin, Executive Director.

Association des femmes acadiennes et francophones:

Colette Arsenault, Director.

PEI Advisory Council on the Status of Women:

Catherine McAleer, Member.

National Farmers Union:

Ranald MacFarlane, Maritime Board Member;

Karen Fyfe, Women's Vice-President.

School of Nursing, University of Prince Edward Island:

Dr. Kim Critchley, Dean and Associate Professor.

As an individual:

Winnie Fraser Mackay, President, Canadian Pensioners Concerned Inc.

À 10 h 34, la séance est suspendue.

À 10 h 39, la séance reprend.

M. MacLaren fait une déclaration et, avec l'aide de M. Gaudet, répond aux questions.

À 11 h 47, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,
le mardi 20 février 2007
(39)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 12 h 35, dans la salle North River, du Howard Johnson Dutch Inn, à Cornwall, à l'Île-du-Prince-Édouard, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fédération des citoyen(nes) aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard :

Annie Boyle, présidente;

Irene Larkin, directrice exécutive.

Association des femmes acadiennes et francophones :

Colette Arsenault, directrice.

Conseil consultatif de la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard :

Catherine McAleer, membre.

Syndicat national des cultivateurs :

Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes;

Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices.

École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard :

Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée.

À titre personnel :

Winnie Fraser Mackay, présidente, Corporation canadienne des retraités intéressés.

Dr. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I. Humane Society.

The Chair made an opening statement.

Ms. Arsenault, Ms. Boyle, Ms. Larkin and Ms. McAleer each made a statement and, together, answered questions.

Mr. MacFarlane and Ms. Fyfe each made a statement and, together, answered questions.

Ms. Critchley made a statement and answered questions.

At 2:32 p.m., the committee suspended.

At 2:46 p.m., the committee resumed.

Dr. Fraser Mackay made a statement and answered questions.

Dr. Cawthorn made a statement and answered questions.

At 3:11 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Dre Els Cawthorn, vétérinaire et directeur d'un refuge, P.E.I. Humane Society.

La présidente fait une déclaration.

Mmes Arsenault, Boyle, Larkin et McAleer font toutes une déclaration et répondent aux questions.

M. MacFarlane et Mme Fyfe font tous les deux une déclaration et répondent aux questions.

Mme Critchley fait une déclaration et répond aux questions.

À 14 h 32, la séance est suspendue.

À 14 h 46, la séance reprend.

Mme Fraser Mackay fait une déclaration et répond aux questions.

Dre Cawthorn fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 11, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,
Monday, February 19, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:12 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. I believe I speak for all of us in saying that it is both a pleasure and an honour to begin our hearings on rural concerns, rural poverty that will take us all across Canada and up into the Territories. We wanted to start in our newest province of Newfoundland and Labrador, and here we are. I believe it is fair to say that Newfoundland and Labrador are by far the most rural of Canada's provinces. Those of us who come from the West believe we are, but really this province is, with more than 53 per cent of its population residing in rural areas compared with only 21 per cent nationally.

The province of Newfoundland and Labrador is also a fitting place to begin because it is one of only two provinces — the other being Quebec — that have adopted a province-wide poverty reduction strategy, in which we are particularly interested. In Newfoundland, this strategy clearly has a very important rural component.

Our first witness this morning is here to tell us about that strategy and about the plight of the rural poor in Newfoundland and Labrador.

Jennifer Jeans is the senior departmental official responsible for the poverty reduction strategy. We are very keen to hear all about that.

Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment, Government of Newfoundland and Labrador: Welcome, senators, to Newfoundland and Labrador. I am happy that you have come to our province to share information with people who also have an interest in the important issues that you will be discussing.

I am here this morning to tell you a little about Newfoundland's poverty reduction strategy. I know our minister, the Honourable Shawn Skinner — a new minister for our department appointed about a month ago — wanted to be here. He tried to juggle some conflicts, but was not able to come. Therefore, I am here in his place. He is the lead minister responsible for the poverty reduction strategy.

I will give you a short presentation as an overview of the strategy, which will allow time for questions and discussion.

The slide talks about government's commitment. In the Progressive Conservative election platform they committed to transform Newfoundland and Labrador, over a 10-year period,

TÉMOIGNAGES

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,
le lundi 19 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 12 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour. Je pense parler en notre nom à tous en vous disant que c'est un plaisir ainsi qu'un honneur d'entreprendre nos audiences sur les préoccupations rurales, la pauvreté rurale, qui nous mèneront dans tout le Canada, jusque dans les territoires. Nous voulions commencer dans notre province la plus récente, celle de Terre-Neuve-et-Labrador; nous sommes donc ici. Je crois qu'on peut dire que Terre-Neuve-et-Labrador est de loin la province la plus rurale au Canada. Ceux d'entre nous qui venons de l'Ouest croyons que nous venons de la région la plus rurale, mais c'est véritablement cette province qu'il l'est, puisque plus de 53 p. 100 de sa population vit en région rurale, alors que cette proportion n'est que de 21 p. 100 à l'échelle nationale.

La province de Terre-Neuve-et-Labrador constitue également un bon point de départ, parce que c'est l'une des deux seules provinces — avec le Québec — à avoir adopté une stratégie de réduction de la pauvreté à l'échelle provinciale, ce qui nous intéresse tout particulièrement. À Terre-Neuve, cette stratégie comporte une composante rurale très importante.

Notre premier témoin de ce matin est ici pour nous parler de cette stratégie et de l'état critique des pauvres des régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador.

Jennifer Jeans est la haute fonctionnaire du ministère responsable de la stratégie de réduction de la pauvreté. Nous sommes très emballés d'en entendre parler.

Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi, gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador : Mesdames et messieurs les sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à Terre-Neuve-et-Labrador. Je suis contente que vous veniez dans notre province pour échanger avec tous ceux et celles qui se préoccupent des enjeux importants dont vous allez discuter.

Je suis ici ce matin pour vous parler un peu de la stratégie de réduction de la pauvreté de Terre-Neuve. Je sais que notre ministre, l'honorable Shawn Skinner, qui a été nommé à la tête de notre ministère il y a environ un mois, aurait voulu être ici. Il a essayé de trouver des solutions à ses conflits d'horaire, mais n'a pas réussi. Je suis donc ici à sa place. C'est le principal ministre responsable de la stratégie de réduction de la pauvreté.

Je vais vous présenter un bref aperçu de cette stratégie, mais vous laisserai du temps pour les questions et la discussion.

Cette diapositive décrit l'engagement du gouvernement. Dans son programme électoral, le Parti progressiste-conservateur s'est engagé à transformer Terre-Neuve-et-Labrador, sur une période

from a province with the most poverty to one with the least comparing after-tax income and the cost of living. That was reflected again in the Speech from the Throne in 2005 where government committed to develop a comprehensive, government-wide poverty reduction strategy. This would be done in collaboration with the community.

How do we define poverty? We look at poverty in its broadest sense, really in terms of social exclusion, and we talk not only about people not having enough money, but also being able to fully participate in their community. We talk about the level of education someone has attained. The lack of education can be both a cause and consequence of poverty.

Do they have adequate housing? Do they have access to the essentials of life? A telephone, for example, would allow them to participate in their community. Also, what is a person's health? Do they have any special dietary needs? Can they afford nutritious food and their medications?

The next slide talks about who lives in poverty in Newfoundland and Labrador. For our purposes we do look at the focus on low income. There are about 62,000 individuals living in 33,000 families; 17,000 children; 12,000 older adults, particularly between ages 55 and 64 — and when we were doing our research that did come out. While seniors have one of the lowest rates of poverty, this group in particular was one of the higher rates of poverty. We really do not know why, but that is one of the areas that we have identified for some further research. As well, 18,000 single adults and 5,000 single-parent families live in poverty in the province.

We know that, statistically speaking, about 27 per cent of the province's population experienced poverty at some time between 1999 and 2004. Twenty-seven percent of the population is more than 130,000 individuals.

When we look at poverty we look at not only whether or not they fall below a certain income level, but also at the depth of poverty — how far below that level they fall — and as well, the duration of that poverty. Of those people who fall below, that 27 per cent, we know that more than 20 per cent of poor families have a poverty gap of over \$6000. Just over 16 per cent of people, who were poor, were poor for six years between 1996 and 2001. That is when we released our background report in 2005, working with the most recent data that was available.

The next slide mentions poverty in the province, a rural and urban phenomenon. I noticed in the interim report, which you released in the fall — and I did look through that and talked about the increasing urban levels of poverty — the whole issue of poverty becoming an increasing urban phenomenon for the rest of Canada. That is not the case in this province. We have the highest percentage of individuals in the country who live in rural

de dix ans, afin de faire de cette province, où la pauvreté est à son comble, la province où le revenu net d'impôt et le coût de la vie sont le plus avantageux. Cet engagement a été repris dans le discours du Trône de 2005, où le gouvernement s'est engagé à élaborer une stratégie pangouvernementale détaillée de réduction de la pauvreté, une stratégie qui se réalisera grâce à la collaboration de la collectivité.

Comment définir la pauvreté? Nous voyons la pauvreté sous son angle le plus large, en termes d'exclusion sociale, et nous ne parlons pas seulement des personnes qui n'ont pas assez d'argent, mais également de celles qui n'arrivent pas à participer pleinement à leur communauté. Nous tenons compte du niveau de scolarité. Le manque de scolarité peut être à la fois une cause et une conséquence de la pauvreté.

Le logement est-il adéquat? Les gens ont-ils accès aux produits et services essentiels à la vie? Le téléphone, par exemple, permet aux gens de participer à la vie de leur communauté. De même, qu'en est-il de la santé de la personne? Doit-elle suivre un régime spécial? Peut-elle se payer les aliments nutritifs et les médicaments dont elle a besoin?

La diapositive suivante nous renseigne sur ceux et celles qui vivent dans la pauvreté à Terre-Neuve-et-Labrador. Dans notre étude, nous examinons l'accent qu'on met sur le faible revenu. Les ménages à faible revenu comptent environ 62 000 personnes qui vivent dans 33 000 familles; 17 000 enfants et 12 000 adultes d'âge avancé, particulièrement entre 55 et 64 ans. C'est ce qui est ressorti de nos recherches. Si la pauvreté semble beaucoup moins présente chez les personnes âgées, ce groupe est l'un de ceux qui affichent le degré de pauvreté le plus élevé. Nous ne savons vraiment pas pourquoi, mais c'est l'un des aspects sur lesquels nous avons convenu d'approfondir nos recherches. De même, 18 000 adultes célibataires et 5 000 familles monoparentales vivent dans la pauvreté dans la province.

Nous savons que selon les statistiques, environ 27 p. 100 de la population de la province a connu la pauvreté un moment ou l'autre entre 1999 et 2004, ce qui représente plus de 130 000 personnes.

Lorsque nous étudions la pauvreté, nous ne nous demandons pas seulement si les gens se situent sous un certain seuil de revenu, mais également quelle est l'ampleur de leur pauvreté, c'est-à-dire à quel point ils se situent sous le seuil et combien de temps dure leur pauvreté. Nous savons que parmi les 27 p. 100 de personnes qui se situent sous le seuil de la pauvreté, plus de 20 p. 100 des familles pauvres accusent un manque à gagner de plus de 6 000 \$. Un peu plus de 16 p. 100 des personnes pauvres ont été pauvres pendant six ans entre 1996 et 2001. C'est là où nous avons publié notre rapport, en 2005, sur la base des données les plus récentes disponibles.

La diapositive suivante illustre la pauvreté dans la province, un phénomène rural et urbain. J'ai remarqué dans le rapport intérimaire que vous avez publié à l'automne — je l'ai lu et j'ai parlé de l'augmentation de la pauvreté en région urbaine — le fait que la pauvreté tend à devenir un phénomène de plus en plus urbain dans le reste du Canada. Ce n'est pas le cas dans notre province. Nous avons le pourcentage le plus élevé de personnes

areas, and they live below the low-income cut-off, LICO. Newfoundland, in both rural and urban areas, has the lowest per capita income.

When we develop initiatives for the poverty reduction strategy, we apply a rural lens, and while we do not have a formal lens at the moment, we are working on one within the government that would be applied to all major program and policy decisions. In everything we do, because of the rural nature of the province, we have to look at how it impacts in rural areas, and if it will have the same rural reach that we would want our initiatives to have.

The vision for government in our poverty reduction strategy is a province where poverty has been eliminated. This will be a prosperous, diverse province where all individuals are valued, can develop to their full potential and have access to the supports they need to participate fully in the social and economic benefits of the province.

Our vision was very much influenced by what we heard in the consultations that we held around the province before the development of the poverty reduction strategy.

With respect to the government's approach, the action plan was developed through a review of existing research, best practices and current government programs and services. We had extensive consultation in rural and urban areas of the province and established working groups at different levels of government.

I will give you an idea of the consultations we had prior to the development of the strategy. In June 2005, we released a background report, which is available on our website, called *Reducing Poverty: An Action Plan for Newfoundland and Labrador*. It looks at the profile of poverty in the province and also summarizes some of the research in different parts of the country and internationally.

We had 12 workshop sessions with community groups, 10 sessions with organizations that focused on poverty or had particular expertise — this included some business and labour groups — and six focus-group sessions with individuals living in poverty. We partnered with some of our community partners such as women's centres and groups serving youth at risk, who have a rapport with these individuals. We attended those groups and heard stories of people who were living in poverty.

We had a toll-free line and had over 450 calls from people; 50 per cent of those were living on income support. We had an email line and we had 100 emails and 60 written submissions from individuals and organizations.

qui vivent en région rurale, et ces personnes vivent sous le seuil de faible revenu, le SFR. C'est à Terre-Neuve, dans les régions rurales comme dans les régions urbaines, que le revenu par habitant est le plus bas.

Quand nous concevons des initiatives pour la stratégie de réduction de la pauvreté, nous les élaborons sous l'angle rural, et bien que nous n'ayons pas encore de perspective officielle, nous sommes en train d'en élaborer une avec le gouvernement, qui s'appliquerait à toutes les décisions importantes en matière de programme et de politique. En raison de la nature rurale de la province, nous devons nous demander comment tout ce que nous faisons se répercute dans les régions rurales et si nos initiatives profitent aux collectivités rurales autant que nous le voudrions.

La vision à long terme de notre gouvernement dans la stratégie de réduction de la pauvreté est l'élimination de la pauvreté de la province. Cette province sera une province prospère, diversifiée, où toutes les personnes seront prises en considération, où elles pourront réaliser leur plein potentiel et avoir accès aux mesures de soutien dont elles ont besoin pour participer pleinement aux avantages socioéconomiques de la province.

Notre vision est très influencée par ce que nous avons entendu lors des consultations que nous avons tenues dans la province avant d'élaborer la stratégie de réduction de la pauvreté.

Quant à la façon de faire du gouvernement, notre plan d'action a été conçu après examen des recherches existantes, des pratiques exemplaires ainsi que des programmes et des services actuels du gouvernement. Nous avons tenu de vastes consultations dans les régions rurales et urbaines de la province et avons établi des groupes de travail à différents niveaux au gouvernement.

Je vais vous donner une idée des consultations qui ont eu lieu avant l'élaboration de notre stratégie. En juin 2005, nous avons publié un rapport circonstanciel, qu'on peut consulter sur notre site web. Il s'intitule *Reducing Poverty: An action Plan for Newfoundland et Labrador*. Il dresse le portrait de la pauvreté dans la province et résume quelques recherches menées dans différentes parties du pays et du monde.

Nous avons organisé douze ateliers avec des groupes communautaires, dix séances avec des organismes qui se consacrent à la lutte contre la pauvreté ou ont des connaissances particulières dans ce domaine, ce qui comprenait des groupes d'entreprises et des syndicats, ainsi que six séances de travail avec des personnes vivant dans la pauvreté. Nous avons travaillé de concert avec certains de nos partenaires du milieu communautaire, comme les centres pour femmes et les groupes qui viennent en aide aux jeunes à risque, qui sont en contact avec ces personnes. Nous sommes allés les voir et avons écouté les récits de personnes qui vivent dans la pauvreté.

Nous avons mis à la disposition des gens un numéro sans frais et avons reçu plus de 450 appels de personnes dont la moitié vivait du soutien du revenu. Nous nous sommes également dotés d'une adresse de courriel et avons reçu une centaine de courriels ainsi que 60 mémoires écrits de personnes et d'organismes.

These provided feedback from a wide range of people: individuals working for low wages, individuals living on income support, and those advocating on behalf of or providing services to people living in poverty. The goals for the strategy, which I will go through, as well as the initiatives in the 2006-07 budget, were developed with consideration to issues identified in the consultations and the best practices through research and evaluation.

Thus, this was the approach that we used to develop initiatives for the first year of the strategy and will be carried out in future years.

In developing the initiatives for the budget, the strategy and as part of our sort of broad principles that we use as we implement our work and develop future initiatives, there are a number of guiding principles.

A key principle is to focus on prevention. Early intervention is necessary to break the cycle of poverty. Therefore, we always ensure that we take that long-term preventative approach because we know that while an investment is required upfront, it can pay off dividends over the long term.

Building on partnerships recognizes the different roles that various sectors play and the solutions they have to contribute. Therefore, much of our work is based on partnerships that various government departments have with community agencies, with our municipal partners and our federal partners.

Taking an integrated and coordinated approach; believe it or not, that is the biggest challenge. An integrated approach means working across government departments that are structurally organized in vertical silos. It is a challenge to build those bridges across departments and then with community. We have made efforts to try to show, in the strategy, how we take an integrated approach. That could be through a ministerial committee, an interdepartmental working group, commitment to analyze policies across departments and looking at the combined impacts. Another guiding principle is to address rural and urban differences and challenges, developing initiatives that work best in different geographic areas. We need to develop different kinds of responses.

We have five goals developed in the strategy, and each one of these has a series of objectives and actions. The goals are long term. They are for four years. The objectives and actions will be applied over the next two years. The goals are measurable. Again, as I mentioned, they reflect the results of the consultation on what we need to do to address poverty, both to prevent poverty and to alleviate some of the negative effects.

These five goals are: Improved access and coordination of services for those with low incomes; a stronger social safety net — that is improving the present safety net programs; improved earned incomes — because certainly for many people the route out of poverty is a good, well-paying job, as well as support programs for those who are unable to work; increased emphasis on early childhood development; and a better-educated

Tout cela nous a permis de prendre le pouls de tout un éventail de personnes : celles qui travaillent pour un maigre salaire, celles qui vivent du soutien du revenu et celles qui défendent les personnes vivant dans la pauvreté ou qui leur offrent des services. Les buts de la stratégie, que je vais vous présenter, de même que les initiatives prévues dans le budget de 2006-2007, ont été élaborés à la lumière des enjeux qui sont ressortis des consultations et des pratiques exemplaires relevées dans nos recherches et nos évaluations.

C'est donc dans cette optique que nous avons conçu les initiatives de la première année de la stratégie ainsi que celles des prochaines années.

Il y a une série de principes directeurs qui inspirent l'élaboration des initiatives budgétaires, la stratégie et les principes généraux que nous suivons dans la mise en œuvre de notre travail et l'élaboration des initiatives futures.

L'un des principes clés est la prévention. Il faut intervenir tôt pour briser le cycle de la pauvreté. Par conséquent, nous veillons toujours à miser sur la prévention à long terme, parce que nous savons que s'il faut investir en amont, nous pourrions en retirer des avantages à long terme.

En nous appuyant sur nos partenariats, nous reconnaissons les différents rôles que jouent les divers secteurs et les solutions qu'ils peuvent apporter. Ainsi, une bonne partie de notre travail se fonde sur les partenariats que les divers ministères ont avec des organismes communautaires, nos partenaires municipaux et nos partenaires fédéraux.

Croyez-le ou non, le plus grand défi consiste à procéder de façon intégrée et coordonnée. Pour suivre une démarche intégrée, il faut travailler avec des ministères qui sont structurés et organisés selon un cloisonnement vertical. Il n'est pas facile d'établir des ponts entre les ministères, puis entre eux et la collectivité. Nous nous efforçons de montrer comment, dans notre stratégie, nous favorisons une démarche intégrée. On peut créer un comité ministériel ou un groupe de travail interministériel ou encore chacun peut s'engager à analyser l'effet des politiques d'un ministère à l'autre, ainsi que leurs incidences cumulatives. Il est également primordial de tenir compte des différences entre les régions rurales et urbaines et des défis de chacune, ainsi que de créer des projets qui fonctionnent bien dans différentes régions géographiques. Nous devons envisager différentes mesures.

La stratégie s'articule autour de cinq buts, et chacun comporte ses objectifs et ses mesures. Les buts sont à long terme. Ils sont fixés pour quatre ans. Les objectifs et les mesures s'appliquent aux deux prochaines années. Les buts sont mesurables. Encore une fois, comme je l'ai dit, ils découlent des résultats des consultations sur ce qu'il faut faire pour mettre un frein à la pauvreté, soit pour la prévenir et pour en atténuer les effets négatifs.

Ces cinq buts sont les suivants : améliorer l'accès aux services pour les personnes à faible revenu et la coordination des services; renforcer le filet de sécurité sociale, c'est-à-dire améliorer le filet de sécurité actuel; augmenter les revenus gagnés, parce qu'il ne fait aucun doute pour beaucoup de gens que pour se sortir de la pauvreté, il faut un emploi bien payé et des programmes d'aide pour ceux qui ne sont pas aptes au travail; intensifier les efforts

population. We heard those loud and clear, and it is supported by the research in terms of the steps that need to be taken to reduce poverty over the long term.

What are the key directions? We identified three broad directions that will drive the long-term work and reflect what we want to achieve. One is to prevent poverty over the long term. Early intervention is essential to break the cycle and prevent people from living a life of poverty. Therefore, a long-term approach is necessary, as well as ensuring supports are available at key junctures in people's lives.

We want to reduce poverty and increase the proportion of the population with incomes above the poverty level. This will require supports to people in making transitions in their lives.

We want to alleviate poverty: decrease the depth of poverty and improve the quality of life for those who are poor. This will require building on the strengths of the social safety net and promoting inclusion by the removal of barriers, such as low levels of literacy, and creating systems that are more sensitive to the needs of those in poverty.

We had an opportunity, in 2006, to make significant investment in reducing poverty. The strategy itself is a framework that will help guide our decisions over the next number of years. We were able to make this significant investment, and a number of initiatives were released in the 2006 budget. As I mentioned previously, these were informed by the results of the consultations.

The main focus of those were to support low-wage workers and their families; support the development of employment skills; support income-support clients, who want to go to work, by removing barriers and providing other supports; support the kindergarten to Grade 12 school system to be more responsive; strengthen the social safety net; support early learning; and improve access to post-secondary education. One of the key initiatives — and they are listed in the strategy document at the back in the white pages — was expanded eligibility for our prescription drug program. Previous to the end of January this year, the only people who had access to a prescription drug program were those individuals on income support and seniors. People who had very high drug costs could apply, but they would have to meet a means test that income-support clients would have met.

As of January 31 this year, this program was extended to all low-income individuals; it was available to people with incomes under \$30,000 on a sliding scale. People who had incomes under \$23,000 got full access with a 20 per cent co-pay, and then the sliding scale applied up to an income of \$30,000.

pour favoriser le développement des jeunes enfants et mieux éduquer la population. Nous avons entendu ces buts haut et fort, et nous en avons la confirmation dans nos recherches sur les mesures à prendre pour réduire la pauvreté à long terme.

Quelles sont les grandes orientations? Nous avons retenu trois grandes orientations qui dirigeront notre travail à long terme et reflèteront ce que nous voulons accomplir. La première est de prévenir la pauvreté à long terme. Il est essentiel d'intervenir tôt pour briser le cycle et empêcher les gens de tomber dans la pauvreté. Par conséquent, nous devons opter pour une formule à long terme et offrir des outils pour aider les gens aux points tournants de leur vie.

Nous voulons réduire la pauvreté et augmenter la proportion de la population dont le revenu se situe au-dessus du seuil de la pauvreté. Pour ce faire, nous devons trouver des moyens d'aider les gens à faire la transition dans leur vie.

Nous voulons atténuer la pauvreté : diminuer l'ampleur de la pauvreté et améliorer la qualité de vie des personnes pauvres. Nous devons donc miser sur les forces du filet de sécurité sociale et favoriser l'inclusion grâce à l'élimination des obstacles, comme le faible niveau d'alphabétisation, et créer des systèmes dans lesquels on est plus à l'écoute des besoins des personnes vivant dans la pauvreté.

En 2006, nous avons eu l'occasion d'investir considérablement dans la réduction de la pauvreté. La stratégie elle-même est un cadre qui contribuera à orienter nos décisions au cours des prochaines années. Nous avons réussi à faire cet investissement important, et tout un train de mesures a été annoncé dans le budget de 2006. Comme je l'ai déjà mentionné, celles-ci ont été conçues à la lumière des résultats des consultations.

Ces initiatives visent surtout à aider les travailleurs à faible revenu et leurs familles; à favoriser le perfectionnement des compétences pour l'emploi; à aider les clients du soutien du revenu qui veulent retourner au travail en éliminant les obstacles et en offrant d'autres outils; à améliorer le système scolaire de la maternelle à la 12^e année pour qu'il soit mieux adapté; à renforcer le filet de sécurité sociale; à favoriser l'apprentissage en bas âge; ainsi qu'à améliorer l'accès à l'éducation postsecondaire. L'une des principales initiatives prévues — et la liste complète se trouve à la fin de la stratégie, dans les pages blanches — consiste à accroître l'admissibilité à notre programme de médicaments sur ordonnance. Jusqu'à la fin janvier, seules les personnes qui recevaient le soutien du revenu et les personnes âgées avaient accès au programme de médicaments sur ordonnance. Ceux qui avaient des frais de médicaments très élevés pouvaient présenter une demande, mais ils devaient répondre à des critères de moyens qui n'étaient pas imposés aux clients du soutien du revenu.

Depuis le 31 janvier dernier, ce programme est devenu accessible à toutes les personnes à faible revenu, à toutes les personnes dont le revenu est de moins de 30 000 \$, selon des critères variables. Ainsi, une personne qui a un revenu de moins de 23 000 \$ a pleinement accès au programme, sous réserve d'une coassurance de 20 p. 100, puis les critères varient pour permettre aux personnes ayant un revenu de 30 000 \$ de présenter une demande.

For us, that was a major policy step and was received very positively. It reduced some of the barriers for income-support clients and provided much needed supports to people working for low wages. As we learn, we will see how that applies and whether or not it can be improved over time.

We eliminated school fees. In our province, a lot of schools charged a fee at the beginning of the year to cover the cost of everything from agendas to consumables. Many children had to pay a fee to cover supplies if they wanted to take art in school. This could be anywhere from \$75 to \$100 per child per family payable in September. This had a significant impact on low-income families. Therefore, the grant per student to schools was increased this past year with a requirement that all school fees be eliminated.

Income support rates were increased by 5 per cent, and starting this year we indexed income support rates and improved access to adult basic education programs.

The last slide talks about our commitment to measure success. The key directions are long term, but the goals have measurable outcomes. We know that it may take some time before we are able to show direct impact on LICO and so on, but we are identifying measures that will show progress along the way. They could include such measures as increased graduation rates, reduced numbers on income support, reduced young people entering income support, and the participation rate in post-secondary education.

We have committed to publish a report every two years — the first one will be in the spring of 2008 — and to continue to engage communities throughout the process. Formally, next year we will have a series of round tables to sort of check in, but, in the meantime, we do have ongoing discussion with communities through our usual processes: the budget consultation process, structures that government talks to on a regular basis such as the provincial Advisory Council on the Status of Women, a youth advisory committee and so on.

There are many other issues I could mention, but I will conclude there.

The Chairman: I must say this is an uplifting report that you have given us. In our hearings in Ottawa over the last several months, some of the issues that you have touched upon are very important, and I would say you are on the leading edge of a number of them.

Senator Gustafson: I certainly feel the same as our chair. This is a very uplifting report to see that the government commitment here is very positive.

Pour nous, c'est un grand pas stratégique en avant, et nous l'avons accueilli très positivement. Cette initiative a aplani certains des obstacles pour les clients du soutien du revenu et offert une aide très nécessaire aux personnes qui touchent un salaire peu élevé. Au fur et à mesure que nous en tirerons des leçons, nous verrons comment elle s'applique et si nous pouvons l'améliorer avec le temps.

Nous avons éliminé les frais de scolarité. Dans notre province, beaucoup d'écoles imposaient des frais en début d'année pour absorber le coût de toutes sortes de choses, des agendas aux produits de consommation. Beaucoup d'enfants devaient payer pour les fournitures s'ils voulaient suivre des cours d'art à l'école. Ces frais pouvaient varier entre 75 \$ et 100 \$ par enfant, par famille, payables en septembre. Ils avaient de grandes répercussions sur les familles à faible revenu. Par conséquent, nous avons augmenté la subvention par élève aux écoles l'année dernière et avons exigé l'élimination de tous les frais de scolarité.

Nous avons augmenté les taux de soutien du revenu de 5 p. 100, et à partir de cette année, nous indexons les taux de soutien du revenu et améliorons l'accès aux programmes d'éducation de base pour les adultes.

La dernière diapositive porte sur notre engagement à mesurer notre taux de réussite. Nos grandes orientations sont à long terme, mais les buts s'assortissent de résultats mesurables. Nous savons qu'il pourrait falloir du temps afin que nous puissions démontrer une incidence directe sur le SFR et le reste, mais nous trouvons des moyens de mesurer les progrès en cours de route. Parmi les indicateurs, il pourrait y avoir le taux de diplomation, le nombre de personnes qui touchent du soutien du revenu, le nombre de jeunes qui demandent du soutien du revenu et le taux de participation à l'éducation postsecondaire.

Nous nous sommes engagés à publier un rapport tous les deux ans (le premier paraîtra au printemps 2008) et à continuer à faire participer les collectivités du début à la fin. Officiellement, nous aurons l'an prochain une série de tables rondes pour marquer le coup d'envoi, pour ainsi dire, mais dans l'intervalle, nous poursuivons toujours nos discussions avec les collectivités grâce à nos moyens habituels : les consultations budgétaires, les structures consultatives régulières du gouvernement, comme le conseil consultatif sur la condition féminine, un comité consultatif sur les jeunes et d'autres.

Il y a beaucoup d'autres choses que je pourrais mentionner, mais je vais m'arrêter là.

La présidente : Je dois dire que le rapport que vous nous avez remis est inspirant. Certaines des questions que vous avez abordées ressortent beaucoup de nos audiences à Ottawa depuis quelques mois, et je dirais que vous êtes à l'avant-garde à bien des égards.

Le sénateur Gustafson : Je pense tout à fait la même chose que notre présidente. Il est très inspirant de constater dans votre rapport que l'engagement du gouvernement ici est très positif.

My first question is about the average income and the amount of monies that is available for the really low end of people who are suffering the rural poverty. Could you go over that again and give us a bird's eye view of the bottom end? You had some numbers there; I did not catch them all.

Ms. Jeans: I have to admit I am not the statistics person, but there is some information in the report. I can just go over the numbers that I gave you. We did talk about this; about 27 per cent of the population have lived in poverty at some point. We have the highest number of people living in rural areas who have incomes below LICO, and we are about in the middle for the rural population. As you know, LICO can be different depending on the size of the community. For example, in a very rural area, such as Baie Verte, LICO can be about \$14,000 whereas the same in St. John's would be about \$20,000. It varies for different families.

Senator Gustafson: How much of the poverty is because of certain industries? For instance, the pulp and paper industry has been having problems; the fisheries have been having problems. Are there pockets where it is much more severe than others?

Ms. Jeans: Many of the rural areas of the province definitely depend on the fisheries. Therefore, the downturn in the fishery in the 1990s and so on has had a major impact on the economics of the rural areas.

I brought a few maps, not 20 copies, but I do have enough for the senators here. We have a rural secretariat; we all work together and try to integrate our work. They have looked at rural communities and based on the number of indicators, have mapped out those that are at risk and those that are doing well. I can certainly provide that.

I cannot give you direct numbers right now, but certainly the rural areas that rely on fishery have been significantly impacted. We hear stories all the time about people having to move away and find work. That is not a big change from what we have experienced in our history, but the numbers now of young people who are leaving is a major concern for many communities. We have had a significant population decline in many rural areas.

The focus for the rural secretariat is to engage people in rural areas in some long-term considerations of where they want to be in the next 10 years and to work together to come up with a strategy or an approach to sustainability for their area.

Senator Gustafson: What is the minimum wage?

Ms. Jeans: Seven dollars an hour.

The Chairman: For your interest, I should identify where our senators come from. I am from Alberta. Senators Gustafson and Peterson are from Saskatchewan. Senator Mahovlich is from

Ma première question porte sur le revenu moyen et les sommes mises à la disposition des personnes les plus pauvres des régions rurales. Pouvez-vous nous répéter les chiffres et nous donner un petit aperçu de la situation des plus pauvres parmi les pauvres? Vous aviez quelques chiffres, mais je ne les ai pas tous notés.

Mme Jeans : Je dois admettre que ce n'est pas à moi qu'il faut demander des statistiques, mais il y a des renseignements dans le rapport. Je peux seulement vous répéter les chiffres que je vous ai donnés. Nous en avons parlé : environ 27 p. 100 de la population a vécu dans la pauvreté un moment donné. Nous avons le taux le plus élevé de personnes vivant dans les régions rurales qui sont sous le SFR, et notre population rurale représente environ la moitié de notre population. Comme vous le savez, le SFR peut varier selon la taille de la collectivité. Par exemple, dans des régions très rurales comme à Baie Verte, le SFR peut être d'environ 14 000 \$, alors qu'à St. John's, il serait d'environ 20 000 \$. Il varie d'une famille à l'autre.

Le sénateur Gustafson : Quelle partie de la pauvreté vient de certaines industries? Par exemple, l'industrie des pâtes et papier a des problèmes; les pêches ont des problèmes. Y a-t-il des domaines dans lesquels la pauvreté est bien plus grande qu'ailleurs?

Mme Jeans : Il est vrai que bon nombre des régions rurales de la province dépendent de la pêche. Par conséquent, l'effondrement de la pêche dans les années 1990 et depuis a des conséquences énormes sur la situation économique dans les régions rurales.

J'ai apporté quelques cartes. Je n'en ai pas 20 exemplaires, mais j'en ai assez pour les sénateurs qui sont ici. Nous avons un secrétariat rural; nous travaillons tous ensemble et essayons d'harmoniser notre travail. Ce secrétariat a étudié les collectivités rurales et selon les indicateurs, a dessiné des cartes présentant celles qui sont à risque et celles qui se portent bien. Je pourrais certainement vous les fournir.

Je ne peux pas vous donner de chiffres précis tout de suite, mais il est indéniable que les régions rurales où la subsistance dépend de la pêche sont gravement touchées. On entend constamment parler de personnes qui doivent déménager pour trouver du travail. Ce n'est pas très différent de ce que nous avons toujours connu, mais le nombre de jeunes qui partent inquiète énormément beaucoup de collectivités. Nous constatons un grave déclin de la population dans beaucoup de régions rurales.

Le secrétariat rural s'efforce surtout de rassembler les gens des régions rurales autour de considérations à long terme sur l'endroit où ils veulent passer les dix prochaines années et les pousse à travailler ensemble pour élaborer une stratégie afin d'assurer la viabilité de leur région.

Le sénateur Gustafson : Quel est le salaire minimum?

Mme Jeans : Sept dollars l'heure.

La présidente : À titre indicatif, je devrais peut-être vous dire d'où viennent les sénateurs. Je viens de l'Alberta. Les sénateurs Gustafson et Peterson viennent de la Saskatchewan. Le sénateur

Northern Ontario. Senator Callbeck, of course, is from Prince Edward Island, and Senator Mercer, who was here, is from Nova Scotia.

Senator Peterson: Thank you for the presentation this morning. It is certainly a very ambitious and laudable undertaking on your part, and you seem to be hitting it head-on.

This document was tabled in June of last year, right?

Ms. Jeans: Yes.

Senator Peterson: You indicate in there that research and policy development work with the stakeholders and beyond is ongoing. How is that progressing? Will that be an ongoing process or will you try to define the parameter and set the template early in your studies?

Ms. Jeans: In the document, we have identified a number of areas that need to be researched, such as that 55 to 64 year-old population to try to understand why there is a pocket of poverty right there. We talk about looking at the impact of programs across government and improving the tools with which we have to work. We have started to do some of that work. We have a number of programs in government that are needs based. One of the commitments is to research the eligibility criteria and to try to bring them into line — work has started on that already.

The work to establish the indicators has started, and we will be coming out with those this year in terms of identifying the benchmarks.

Does that answer your question?

Senator Peterson: It is a good start. Thank you.

The report indicates that poor education can be one of the causes of poverty in effect. Having a low literacy level today is almost a guarantee of poverty. With the recent cutbacks in funding for literacy studies, what impact is that having on you here? Obviously, it is a very important segment.

Ms. Jeans: It is important, and those cuts were announced late last year. Our provincial department of education has looked at the impact of that because, obviously, they supported many of the literacy programs. Therefore, they are in the process of determining how that plays out and what it is that we will do to respond, to fill that gap. I believe the minister has written her federal colleague expressing some concerns around that. Certainly, literacy is key, not only in terms of leading into further post-secondary education, but also in general participation in day-to-day life and citizenship, such as being able to read prescriptions and understand the directions on drugs.

There will be an impact. Our department of education will determine what to do to fill that gap.

Mahovlich vient du Nord de l'Ontario. Le sénateur Callbeck, bien sûr, vient de l'Île-du-Prince-Édouard, et le sénateur Mercer, qui était ici, vient de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Peterson : Je vous remercie de votre exposé de ce matin. Il ne fait aucun doute que voilà une entreprise très ambitieuse et louable de votre part et que vous semblez l'attaquer de front.

Ce document a été déposé en juin dernier, n'est-ce pas?

Mme Jeans : Oui.

Le sénateur Peterson : Vous mentionnez ici que les recherches et le travail d'élaboration de politiques avec les intervenants se poursuit. Comment ce travail progresse-t-il? Ces activités se poursuivront-elles toujours ou essaieriez-vous de définir les paramètres et d'établir un modèle tôt dans vos études?

Mme Jeans : Dans le document, nous mentionnons devoir approfondir nos recherches dans quelques domaines, comme sur la population des 55 à 64 ans, pour essayer de comprendre pourquoi la pauvreté est si grande chez elle. Nous envisageons d'étudier les incidences des programmes de tout le gouvernement et d'améliorer nos outils de travail. Nous avons déjà commencé. Il y a quelques programmes du gouvernement qui sont axés sur les besoins. L'un de nos engagements consiste à étudier les critères d'admissibilité et à essayer de les harmoniser; nous avons déjà commencé.

Nous avons également commencé à établir les indicateurs et allons les présenter cette année, afin de fixer les paramètres.

Est-ce que cela répond à votre question?

Le sénateur Peterson : C'est un bon début. Merci.

Il est écrit dans votre rapport qu'un faible degré de scolarité peut être une cause de pauvreté. De nos jours, un faible niveau d'alphabétisation est presque un gage de pauvreté. Quelles sont les incidences des compressions budgétaires récentes dans le financement des programmes d'alphabétisation sur vous? De toute évidence, c'est un facteur très important.

Mme Jeans : Il est important, et ces compressions ont été annoncées à la fin de l'année dernière. Notre ministère provincial de l'Éducation s'est penché sur leurs incidences, parce qu'évidemment, ces fonds finançaient beaucoup de programmes d'alphabétisation. Par conséquent, le ministère est en train de déterminer comment il est touché et ce qu'il fera pour y réagir, pour combler l'écart. Je pense que la ministre a écrit à son collègue fédéral pour lui faire part de ses préoccupations à cet égard. Il ne fait aucun doute que l'alphabétisation est fondamentale, non seulement pour mener à l'éducation postsecondaire, mais également pour favoriser la participation générale à la vie quotidienne et à la citoyenneté, notamment pour permettre aux gens de lire des prescriptions et de comprendre des directives sur l'utilisation de médicaments.

Il y aura des incidences. Notre ministère de l'Éducation va déterminer quoi faire pour combler l'écart.

Senator Peterson: Being that important, I would imagine one would want to almost send them a copy of this report highlighting that paragraph.

Ms. Jeans: We have shared it with all eight of the ministers who sit on the ministerial committee. While our minister is the lead, each takes considerable ownership. They have been one of the strengths and key ingredients to the success of the strategy. The integrated approach that it takes has been the engagement of provincial ministers that include the Minister of Finance and the Minister of Innovation, Trade and Rural Development, which is our connection with the economics side and the other social departments. I understand they have sent copies of the report to their federal counterparts.

Senator Peterson: With regard to measuring success, which you will get it in quantifiable terms, because I feel that is going to be very important. How is that progressing? Do you feel confident that you will be able to get results that you will be able to measure and identify?

Ms. Jeans: Yes, we will. Because the commitment has been tied to low income, we will be looking at LICO and the Market Basket Measure, MBM. Our Newfoundland and Labrador Statistics Agency is actually in the process of developing a Newfoundland MBM, which will allow us to look at measures on a community or regional basis. It is important to identify some short-term measures to measure progress along the way, such as literacy rates, educational levels, et cetera. We will be held accountable for our commitment to measure.

Senator Peterson: I wish you all the success. This could be a template for other provinces trying to deal with this same problem.

The Chairman: Further to that, we have been having a rather vigorous set of hearings in our Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology on the literacy issue. On one occasion, we had a quite remarkable presentation by learners from various parts of Canada. One of the most outstanding was a young man from St. John's, Newfoundland having begun with no literacy skills, is now a very good student at Memorial University. Therefore, it does work, it does happen, but we need much more of it. We too are very concerned about this issue.

Senator Mercer: I echo Senator Peterson's comment. This is a template for other provinces to follow, and I certainly hope the people in the province of Nova Scotia are paying attention.

I am quite impressed by the amount in the 2006-07 budget. You say that \$30 million has been committed and more than \$60 million annually thereafter. That is a lot of money for the province of Newfoundland and Labrador — for any province.

Le sénateur Peterson : C'est si important que je suppose qu'on voudrait leur envoyer un exemplaire de ce rapport et souligner le paragraphe.

Mme Jeans : Nous l'avons fait parvenir aux huit ministres qui siègent au comité ministériel. Bien que ce soit notre ministre qui a la responsabilité première, chacun doit s'approprier considérablement ce rapport. Ils font tous partie des forces et des ingrédients clés de la réussite de cette stratégie. Les ministres provinciaux, dont le ministre des Finances et le ministre de l'Innovation, du Commerce et du Développement rural, qui est notre lien avec l'aspect économique et les autres ministères à vocation sociale, se sont engagés à procéder de concert, comme il le faut. Je crois qu'ils ont envoyé des exemplaires de ce rapport à leurs homologues fédéraux.

Le sénateur Peterson : Vous avez l'intention de mesurer votre succès en termes quantifiables, et je pense que c'est très important. Comment les choses avancent-elles? Avez-vous confiance d'obtenir des résultats que vous pourrez mesurer et qualifier?

Mme Jeans : Oui. Étant donné que nous nous sommes engagés à nous concentrer sur le faible revenu, nous allons nous pencher sur le SFR et les mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation. Le bureau de statistique de Terre-Neuve-et-Labrador est en train d'élaborer des mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation, qui nous permettront d'évaluer ces mesures au sein des collectivités ou des régions. Il importe de prévoir des mesures à court terme pour évaluer les progrès en cours de route, comme le taux d'alphabétisation, le niveau de scolarité et le reste. Nous devons rendre compte de notre engagement à mesurer les résultats.

Le sénateur Peterson : Je vous souhaite bonne chance. Ce pourrait être un modèle pour les autres provinces qui essaient de lutter contre le même problème.

La présidente : De plus, il y a eu une série d'audiences assez enlevantes au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie sur l'alphabétisation. Nous avons notamment eu l'occasion d'entendre le témoignage remarquable d'apprenants de diverses parties du Canada. L'un des témoins les plus exceptionnels était un jeune homme de St. Johns, à Terre-Neuve, qui n'avait à peu près aucune compétence de base en lecture et en écriture et qui est aujourd'hui un très bon étudiant à l'Université Memorial. Cela porte fruit, c'est possible, mais il faut en faire beaucoup plus. Nous nous soucions beaucoup de cette réalité nous aussi.

Le sénateur Mercer : Je suis d'accord avec le sénateur Peterson : c'est un modèle que d'autres provinces pourraient suivre, et j'espère que les gens de la Nouvelle-Écosse y prêtent attention.

Je suis assez impressionné par les sommes prévues dans le budget de 2006-2007. Vous avez dit qu'on avait promis 30 millions de dollars et plus de 60 millions de dollars par année ensuite. C'est beaucoup d'argent pour la province de Terre-Neuve-et-Labrador, comme pour n'importe quelle province.

What is driving that from the financial side? Is it because of your success in Hibernia and the potential of Voisey's Bay? What is behind it? As a Nova Scotian, who is also a signatory to the Atlantic Accord, I am nervous about rumblings that perhaps the current government may not honour the accord, which affects both Newfoundland and Labrador and Nova Scotia very much.

Is that what is driving it, the money from the accord and from Hibernia?

Ms. Jeans: The Minister of Finance can speak specifically to that. However, we were really pleased that the government could make such significant investments because that is not always possible. Therefore, I believe, when the decisions were made during the budget process by the premier and the cabinet, that this was identified as a priority area for funds that were available for investment in the province. In terms of the source of funds, it is increased revenues from the oil industry that has had an impact and provided additional funds.

Senator Mercer: If you were not getting the revenue from the oil industry and the Atlantic Accord had not been signed we probably would not be having this conversation. We might have the conversation, but we might not have the money to back up what you are trying to do.

Ms. Jeans: I imagine it is a determination of priorities too in terms of scarce resources and where investment is best placed. That is the only comment I can make on the decisions of government.

Senator Mercer: My major question from your presentation is: What are the measurables? I really like what you are talking about, and it seems to be extremely well planned. I have some difficulty in determining how you will measure this in real terms. When is the first measurement plateau to gauge your expected progress?

Ms. Jeans: It is a 10-year commitment, and because poverty is so complex, it is a long-term approach. However, people will not wait 10 years to find out whether we were successful. There will be a number of measures and indicators for each of the goals. The broad measures will be LICO, the number of people falling below that; also other measures such as the proxy measures for the number of people in post-secondary education, on income support and so on. We will be publishing our first progress report in 2008. We have just had that first year of investment.

Senator Mercer: Is that the end of 2008 or the end of fiscal 2008?

Ms. Jeans: Some time in 2008. It may be June 2008. I say June, but that is off the top of my head.

Senator Mercer: Okay. I will not hold you to it.

Qu'est-ce qui motive cet investissement sur le plan financier? Est-ce votre réussite à Hibernia et le potentiel de Voisey's Bay? D'où cela vient-il? En tant que Néo-Écossais, également signataire de l'Accord Atlantique, je m'inquiète de rumeurs que le gouvernement actuel puisse ne pas honorer l'accord, ce qui aurait de grandes incidences tant sur Terre-Neuve-et-Labrador que sur la Nouvelle-Écosse.

L'argent de l'accord d'Hibernia est-il à la source de votre motivation?

Mme Jeans : Le ministre des Finances pourra vous en parler plus en détail. Cependant, nous sommes vraiment contents que le gouvernement investisse ainsi, parce que ce n'est pas toujours possible. Je crois donc que lorsque le premier ministre et le cabinet ont pris leurs décisions budgétaires, cet enjeu a été perçu comme une priorité pour l'investissement des fonds disponibles dans la province. Pour ce qui est de leur source, c'est l'augmentation des revenus de l'industrie pétrolière qui se fait sentir et nous donne accès à des fonds supplémentaires.

Le sénateur Mercer : Si l'industrie pétrolière ne générait pas de revenus et que vous n'aviez pas signé l'Accord atlantique, nous n'aurions probablement pas cette conversation. Nous l'aurions peut-être, mais nous n'aurions pas l'argent pour vous permettre de réaliser vos projets.

Mme Jeans : Je pense qu'il s'agit aussi de déterminer quelles sont les priorités quand les ressources sont peu abondantes et de juger où il vaut mieux investir. C'est tout ce que je peux vous dire sur les décisions du gouvernement.

Le sénateur Mercer : Voici la principale question que j'ai à vous poser à l'écoute de votre exposé : quels sont les résultats mesurables? J'aime beaucoup ce dont vous nous parlez, et tout semble extrêmement bien planifié. J'ai toutefois de la difficulté à déterminer comment vous allez mesurer les résultats concrètement. Quand mesurerez-vous les résultats pour la première fois en fonction des résultats escomptés?

Mme Jeans : Nous nous sommes engagés pour dix ans, et comme la pauvreté est un problème très complexe, nous favorisons une démarche à long terme. Cependant, les gens n'attendent pas dix ans pour déterminer si nous avons réussi. Il y aura diverses mesures et divers indicateurs pour chacun des buts. Les grands outils de mesure seront le SFR, le nombre de personnes qui se situent en deçà de ce seuil, de même que d'autres variables comme les valeurs subrogatives pour évaluer le nombre de personnes inscrites à des programmes d'études postsecondaires, au soutien du revenu et ailleurs. Nous allons publier notre premier rapport d'étape en 2008. Nous terminons à peine notre première année d'investissement.

Le sénateur Mercer : Est-ce que ce sera à la fin de 2008 ou à la fin de l'année financière de 2008?

Mme Jeans : À un moment donné en 2008. Ce pourrait être en juin 2008. Je dis juin, mais je lance une date en l'air.

Le sénateur Mercer : D'accord, je ne vous en tiendrai pas rigueur.

Ms. Jeans: We will report then. Before that, obviously, we will have identified the indicators, on which we will report at that time as well as what we have done and the investments that we have made. We are in the process now of looking at what investments we propose for the 2007 budget period. To make the kind of significant progress to which we have committed will require a significant investment over a period of time; not only to prevent poverty in the long term, but also to raise people's income levels.

Senator Mercer: We look forward to the first report with great anticipation; recognizing the first report may not be the best one, but it will at least give an indication of whether it is working.

Last week we had presentation from the Atlantic Institute for Market Studies, AIMS. The message they gave to us or the message they were trying to convey to government was, and I quote, "People in government, at all levels, need to get out of the way. . . ." That was their message to us about how we reduce poverty in Canada, rural Canada and urban Canada. How does that sit with the attitude of the Government of Newfoundland and Labrador?

Ms. Jeans: We can only look at the root causes of poverty and what needs to be done to address those. Some of those are areas in which government has to act, for example, the provision of education, health and so on. The Government of Newfoundland and Labrador has a number of strategic approaches to improve economic development and improve the climate for economic development. Each of us tries to complement what each strategy is doing as opposed to operating independently. The key approach has been that we all work within our areas of responsibility. Government has a strategic partnership with business and labour, discussing the key challenges in the province and what needs to be done to address those. Therefore, they are working together to understand the issues from the different perspectives, particularly the development of the labour market to respond to the needs of the future.

I believe government has a role to act and is responsible for the provision of key services. This is an area that we map out or that government has said are the types of approaches from a strategic perspective that we are taking over the long term.

Senator Callbeck: I certainly agree with the positive comments that others senators have had about your strategy. It is an ambitious one — 10 years to change your province from the one with the most poverty to the one with the least. I commend you. It is wonderful that you will measure the progress as best you can and report every two years. We look forward to that first report.

In your document there are different sections; one is working with the federal government. I wanted to ask you about some of these measures. You say, "Create a new Labour Market Development Agreement that is more responsive to the needs of

Mme Jeans : Nous allons alors publier un rapport. D'ici là, évidemment, nous aurons établi les indicateurs en fonction desquels nous ferons rapport le moment venu, de même que ce que nous avons fait et les investissements que nous avons faits. Nous sommes en train d'examiner quels investissements nous allons proposer pour la période budgétaire de 2007. Pour améliorer le sort des gens autant que nous nous y sommes engagés, nous devons investir considérablement pendant une certaine période, non seulement pour prévenir la pauvreté à long terme, mais également pour faire augmenter le revenu des gens.

Le sénateur Mercer : Nous attendrons le premier rapport avec impatience; nous nous doutons que ce premier rapport ne sera peut-être pas le meilleur, mais il nous donnera au moins une idée du degré de réussite de cette entreprise.

La semaine dernière, nous avons reçu des témoins de l'Atlantic Institute for Market Studies, l'AIMS. Ils nous ont communiqué le message ou ont essayé de communiquer le message au gouvernement, et je cite, que : « Il est essentiel que les dirigeants politiques, à tous les paliers, ne mettent pas d'obstacles en place [...] » C'est ce qu'ils nous ont dit sur les moyens de réduire la pauvreté au Canada, tant en région rurale qu'urbaine. Quelle est donc l'attitude du gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador à cet égard?

Mme Jeans : Nous ne pouvons qu'examiner les causes de la pauvreté et ce qu'il faut faire pour y remédier. Le gouvernement doit agir sur certains plans, comme en éducation et en santé. Le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador a divers outils stratégiques pour améliorer son développement économique ainsi que le climat de développement économique. Chacun de nous essaie de rendre les autres stratégies efficaces plutôt que de faire cavalier seul. Le mot d'ordre, c'est que nous travaillons tous dans nos sphères de compétences. Le gouvernement travaille en partenariat stratégique avec les entreprises et les syndicats pour discuter des grands enjeux de la province et de ce qu'il faut faire pour y remédier. Par conséquent, nous travaillons ensemble afin de comprendre les problèmes de différentes perspectives, particulièrement sous l'angle du développement du marché du travail, pour répondre aux besoins futurs.

Je pense que le gouvernement a un rôle à jouer et qu'il est responsable de la prestation de services essentiels. Nous essayons de définir ce rôle, et le gouvernement entend privilégier ce type d'option stratégique à long terme.

Le sénateur Callbeck : Je suis tout à fait d'accord avec les bons mots que les autres sénateurs ont eus sur votre stratégie. Elle est ambitieuse : dix ans pour que votre province ne soit non plus la pauvre, mais la moins pauvre. Je vous en félicite. Il est fantastique que vous comptiez mesurer vos progrès de votre mieux et faire rapport tous les deux ans. Nous avons hâte de voir le premier rapport.

Votre document comporte différentes sections, dont l'une porte sur la collaboration avec le gouvernement fédéral. Je voulais vous interroger sur certains de ces outils de mesure. Vous dites vouloir créer une nouvelle entente sur le développement du marché du

the people of Newfoundland and Labrador.” Can you give me some examples of what you want in that new agreement that is not there now?

Ms. Jeans: The forum of labour market ministers has been talking about the Labour Market Development Agreement, and, as you know, there are a number of provinces that have some different arrangements. Some have devolved Labour Market Development Agreements; others have co-managed. Ours is a province that has a co-managed agreement. The funds under that agreement invest in skills development and support labour market development. They support people who have eligibility for employment insurance or have had eligibility. These are people whose EI may have run out, yet they retain eligibility for a number of years. They are called reach-back status.

A key element for our province has been greater flexibility in terms of responding to other groups, such as people who are underemployed — already employed in the work force, but need to increase their skills — people who are on income support and those who are just not in the labour market. I can only speak generally to that because there is another group that is involved in the federal/provincial/territorial fora. The key to working with the federal government is working in the different fora in which we participate to try to advance areas as identified here that can improve either access to services or address some of the needs.

The Labour Market Development Agreement brings just over \$130 million to the province each year and invests a fair bit of that in skills development and, as I said, other programs to develop the labour market. However, there are people out there who are not eligible for these funds. From a provincial perspective, we certainly do not have the same amount of funding to invest as through that agreement. Therefore, it is broadening our ability to be able to address some of the key areas for those who have not been traditionally eligible for these funds.

Senator Callbeck: Basically, you want the eligibility expanded.

Ms. Jeans: More flexibility both in eligibility and the types of things that you can do with that that would result in a more responsive labour market.

Senator Callbeck: Another area is to “Improve programs and services for persons with disabilities.” Is that something with which you are familiar?

Ms. Jeans: Yes, I am familiar with that one. We, like all provinces, have programs for persons with disabilities. Primarily, our department is focused on supports for persons with disability who want to go to work. We are a partner with the federal

travail qui répondrait mieux aux besoins de la population de Terre-Neuve-et-Labrador. Pouvez-vous me donner des exemples de ce que vous voulez dans cette nouvelle entente et que vous n’avez pas maintenant?

Mme Jeans : Le conseil des ministres du marché du travail parle de l’Entente sur le développement du marché du travail, et comme vous le savez, différentes provinces ont différentes ententes. Certaines provinces délèguent la responsabilité des ententes sur le développement du marché du travail; d’autres optent pour la cogestion. Notre province a signé une entente de cogestion. Les fonds octroyés dans le cadre de cette entente sont investis dans le développement des compétences et les mesures favorisant le développement du marché du travail. Ils aident les personnes admissibles à l’assurance-emploi ou celles qui y ont déjà été admissibles. Ainsi, il y a des gens qui ont déjà touché toutes leurs prestations d’AE, mais qui demeurent admissibles pendant quelques années. Ces personnes ont le statut d’anciens prestataires réadmissibles.

L’un des éléments clés pour notre province, c’est la marge de manœuvre que nous gagnons pour aider d’autres groupes, comme les personnes sous-employées, c’est-à-dire les personnes qui travaillent, mais qui doivent parfaire leurs compétences, ainsi que les personnes qui reçoivent du soutien du revenu ou qui ne font pas du tout partie de la population active. Je ne peux vous en parler que d’une manière générale, parce que c’est un autre groupe qui participe à cette tribune fédérale-provinciale-territoriale. La clé de la collaboration avec le gouvernement fédéral, c’est de travailler sur tous les fronts auxquels nous participons pour faire avancer les projets dont il est question ici pour améliorer soit l’accès aux services ou répondre à des besoins particuliers.

L’Entente sur le développement du marché du travail rapporte un peu plus de 130 millions de dollars à la province chaque année. Une bonne partie de cette somme est investie dans le développement des compétences et comme je l’ai dit, sert à financer d’autres programmes visant à développer le marché du travail. Cependant, il y a des gens qui n’ont pas accès à ces fonds. D’une perspective provinciale, nous n’aurions certainement pas autant d’argent à investir sans cette entente. Par conséquent, elle accroît notre pouvoir d’aplanir de grands obstacles qui ont toujours empêché certaines personnes d’avoir accès à ces fonds.

Le sénateur Callbeck : En gros, vous voulez accroître l’admissibilité.

Mme Jeans : Nous souhaitons avoir une plus grande marge de manœuvre tant pour accroître l’admissibilité que pour varier les mesures que nous prenons pour adapter le marché du travail à nos besoins.

Le sénateur Callbeck : Vous parlez également d’améliorer les programmes et les services offerts aux personnes handicapées. Connaissez-vous bien cet aspect?

Mme Jeans : Oui, je le connais bien. Comme toutes les provinces, nous avons des programmes pour les personnes handicapées. Notre ministère met surtout l’accent sur les outils visant à aider les personnes handicapées qui veulent travailler.

government in the Labour Market Development Agreement for persons with disabilities. That agreement expires at the end of March this year, but it has been recently extended to next year.

The federal/provincial/territories forum had been looking at benefits to persons with disabilities in terms of employment supports, but also broader supports to help them participate in society, as well as some way to improve income. The officials had done a fair bit of research to look at improving income because there are more persons with disabilities who are poor than the general population. They are also less likely to participate in work. Therefore we work with the federal government to improve the supports to go to work, as well as to improve income stability. In terms of the approach and the direction, that has not yet been determined with the current federal government.

Senator Callbeck: I want to ask you about micro-credit because that has come up a bit. I was involved with the Prime Minister's Task Force when we went across Canada in the year 2003. We heard this frequently, especially from rural women, that micro-credit would be so important to them; that they could get a loan of \$500 and set up their own little business. Half of our women entrepreneurs in Canada today come from the rural areas. Statistics show that women are really good at small business. Has micro-credit been thought of in this whole plan?

Ms. Jeans: It is not an element of this plan. It might be an area where this would intersect with some of the economic development approaches because, of course, to reduce poverty we want people to have a paying job. In terms of whether that has been an issue that has been explored and what is currently done, I am not sure. I know for income-support clients there is a program to support those who want to become self-employed, and there is a micro-credit program available to them. However, I can certainly investigate whether or not there are programs available and whether that has been explored, particularly as it would relate to women, and get back to the clerk of the committee.

We do have an organization for women entrepreneurs called the Newfoundland and Labrador Organization of Women Entrepreneurs. I have a vague recollection that they may have some type of small micro-credit program, but I cannot speak for sure on that.

Senator Callbeck: I am surprised that there is not more involving economic development worked into this plan.

Ms. Jeans: I believe that that is the direction we deliberately did not go in because this plan was not to be all things for all people, but rather to intersect with the government's economic development strategy. There is a skills task force; we had a White Paper on Post-Secondary Education; and there is a rural

Nous travaillons en partenariat avec le gouvernement fédéral dans l'Entente sur le développement du marché du travail pour les personnes handicapées. Cette entente prendra fin le 31 mars prochain, mais elle vient d'être prolongée d'un an.

Les collaborateurs fédéraux-provinciaux-territoriaux ont étudié les avantages que les personnes handicapées pourraient tirer de mesures d'aide à l'emploi, mais également de mesures générales pour les aider à participer à la société et à améliorer leur revenu. Les fonctionnaires ont fait beaucoup de recherches sur les moyens d'améliorer le revenu de ces personnes, parce qu'il y a plus de personnes pauvres parmi les personnes handicapées que dans la population en général. Les personnes handicapées sont également moins susceptibles de participer au travail. Par conséquent, nous collaborons avec le gouvernement fédéral en vue d'améliorer les mesures d'aide au travail, de même que les mesures visant à améliorer la stabilité du revenu. Nous n'avons pas encore déterminé quelles seraient la marche à suivre et l'orientation avec le gouvernement fédéral actuel.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais vous poser une question sur le microcrédit, parce que c'est un sujet qui revient souvent. J'ai participé au groupe de travail du premier ministre, lorsque nous avons fait le tour du Canada en 2003. Nous avons fréquemment entendu dire, surtout par les femmes des régions rurales, que le microcrédit serait très important pour elles, qu'elles pourraient obtenir un prêt de 500 \$ et démarrer leur propre petite entreprise. La moitié des entrepreneuses du Canada d'aujourd'hui viennent des régions rurales. Les statistiques montrent que les femmes font d'excellentes administratrices de petites entreprises. Avez-vous songé au microcrédit dans ce plan?

Mme Jeans : Ce n'est pas prévu dans le plan. Il pourrait toutefois y avoir un croisement avec les méthodes de développement économique, parce que bien sûr, pour réduire la pauvreté, nous voulons que les gens aient des emplois payants. Je ne suis pas certaine qu'on a étudié la question et je ne sais pas ce qui se fait à cet égard actuellement. Je sais que pour les clients du soutien du revenu, il existe un programme visant à aider les personnes qui veulent créer leur propre emploi et qu'il y a un programme de microcrédit pour eux. Cependant, je pourrais certainement vérifier s'il y a ou non des programmes offerts, si cette possibilité a été envisagée, particulièrement pour les femmes, et faire parvenir la réponse à la greffière du comité.

Nous avons un organisme d'entrepreneuses qui s'appelle la Newfoundland and Labrador Organization of Women Entrepreneurs. Je me rappelle vaguement qu'elles ont peut-être un petit programme de microcrédit, mais je ne pourrais pas vous le dire avec certitude.

Le sénateur Callbeck : Je suis surprise qu'il n'y ait pas plus de mesures de développement économique dans ce plan.

Mme Jeans : Je pense que nous avons délibérément décidé de ne pas mettre l'accent là-dessus parce que ce plan ne doit pas tout représenter pour tout le monde, il doit plutôt s'ajouter à la stratégie de développement économique du gouvernement. Il y a un groupe de travail sur les compétences; nous avons préparé un

economic diversification strategy. This plan, therefore, was to intersect, support and complement the strategies that are either in place or being developed.

You are right, and what we heard from people all across the province was the importance of economic development and jobs, decent paying jobs in or nearby their communities as being key for poverty reduction.

Senator Mahovlich: I am from Northern Ontario. I thought it was four years ago — but it might have been 15 or 16 years ago — I was whitewater rafting in a little village called Ogoki, in Northern Ontario, about 400 miles north of Timmins. I got stuck and I had to stay there for a few days. It was a Native village, and the people who were working on the sewers and the plumbing were from Newfoundland. I had a wonderful time for three days with these chaps. I was wondering if this still exists, do people exit Newfoundland during high working times in other provinces. Is there an exodus of workers?

Ms. Jeans: Yes, senator, there has been historically. We have had people leaving to work in other areas. In history, we had fishers who went up to the coast of Labrador for the fishing season and came back. It is an area of concern that there have been an increasing number of people leaving the province, particularly with the impact of the downturn in the fishery in the 1990s and the draw from the West in terms of high paying jobs. Many people moved to find work. There are different arrangements: some commute back and forth, particularly to the West, and some have moved families up to Fort McMurray and other areas. In the 1950s and 1960s people went to central Ontario as well. There has been a significant increase in the number of people moving, particularly from rural areas, for work purposes.

Senator Mahovlich: Therefore, there has not been any immigration to this province in the last few years. How is immigration? I know people seem to be moving into cities. They have that problem over in Europe also. Is everyone going down to St. John's, Newfoundland, or is all the immigration attracted to the cities? Isn't anyone moving to rural areas anymore?

Ms. Jeans: There is an intraprovincial movement to the regional hubs around the province.

Senator Mahovlich: Yes, to Grand Falls.

Ms. Jeans: Yes, Grand Falls, Gander, Corner Brook and so on. There is a move within. We do have people coming into the province to work, particularly in the oil industry. In actual fact, the government is in the process of developing an immigration strategy to improve immigration from outside the country to address some of the labour market areas. We have had immigration for a number of years of doctors and people in the

document de travail sur l'éducation postsecondaire et il y a une stratégie de diversification de l'économie rurale. Ce plan vise donc à se conjuguer aux stratégies qui sont déjà en place ou qui sont en cours d'élaboration.

Vous avez raison, et partout dans la province, on nous parle de l'importance du développement économique et des emplois, des emplois qui offrent un salaire décent et qui se trouvent près des collectivités. C'est primordial pour réduire la pauvreté.

Le sénateur Mahovlich : Je viens du Nord de l'Ontario. Il y a quatre ans, je crois, mais ce pourrait être il y a 15 ou 16 ans, je faisais du rafting dans un petit village du nom d'Ogoki, dans le Nord de l'Ontario, à environ 400 milles au Nord de Timmins. Je me suis trouvé pris et j'ai dû rester là quelques jours. C'était un village autochtone, et les gens qui travaillaient aux conduites d'égout et à la plomberie venaient de Terre-Neuve. J'ai eu beaucoup de plaisir pendant trois jours avec eux. Je me demandais si c'était toujours d'actualité, si les gens de Terre-Neuve partaient encore dans d'autres provinces pendant les périodes de pointe du travail. Y a-t-il un exode de travailleurs?

Mme Jeans : Oui, sénateur, cela a toujours été le cas. Certains de nos concitoyens partent travailler ailleurs. Jadis, nos pêcheurs remontaient la côte du Labrador pendant la saison de la pêche, puis revenaient. Nous nous inquiétons du fait qu'il y a de plus en plus de personnes qui quittent la province et plus particulièrement de l'incidence de l'effondrement de la pêche, dans les années 1990, et du pouvoir d'attraction de l'Ouest, qui offre des emplois très payants. Beaucoup de gens déménagent pour se trouver du travail. Il y a différents arrangements : certaines personnes font la navette entre l'Ouest et ici, et d'autres déménagent avec leur famille jusqu'à Fort McMurray ou ailleurs. Dans les années 1950 et 1960, beaucoup de gens allaient vers le centre de l'Ontario aussi. Le nombre de personnes qui déménagent, qui partent surtout des régions rurales pour se trouver du travail augmente énormément.

Le sénateur Mahovlich : Par conséquent, il n'y a pas d'immigration dans cette province depuis quelques années. Quelle est la situation sur le plan de l'immigration? Je sais que les gens semblent déménager vers les villes. On observe le même problème en Europe. Est-ce que tout le monde se dirige vers St. John's, à Terre-Neuve, ou tous les immigrants sont-ils attirés par les villes? N'y a-t-il plus personne qui déménage en région rurale?

Mme Jeans : Partout dans la province, il y a migration vers les grands centres régionaux.

Le sénateur Mahovlich : Oui, vers Grand Falls.

Mme Jeans : Effectivement, Grand Falls, Gander, Corner Brook et ainsi de suite. La population terre-neuvienne migre vers la ville. Nous avons effectivement des personnes qui viennent à Terre-Neuve pour travailler, particulièrement dans l'industrie du pétrole. En réalité, le gouvernement est en train d'élaborer une stratégie d'immigration qui l'aidera à régler certaines pénuries de main-d'œuvre. Depuis plusieurs années, des médecins et d'autre

medical field, but we are looking at a more strategic approach now to attract people to work and live in the province.

Senator Gustafson: I have a question on transportation, and I am not talking about transportation of people getting from one job to another in the province. I am talking about transportation in the broader sense. You are on open waters here. Coming from Saskatchewan, one of our biggest problems is we are landlocked. If we had to get something to a port in Vancouver or out to the Great Lakes, we are looking at a couple of thousand miles in some cases, 1,500 miles in others. It seems to me that the open waters here should be a tremendous benefit. Or does Halifax get all the benefit of that as opposed to the ports here?

Ms. Jeans: Transportation is a challenge.

Senator Gustafson: I am talking about transportation; for instance, in shipping out potatoes, having open waters is a tremendous benefit. At least that is the way we see it in Saskatchewan because we are landlocked on so many areas where we have to transport our commodities out. It cost so much money for transportation that there is nothing left. How does that work here or are you run over by the harbours at Halifax? Do you have deep sea ports here?

Ms. Jeans: Yes, transportation is always an issue where a population is spread out, both in terms of movement of people and goods. There is an increased cost of bringing goods into the province via any of the major ports; mostly coming through either by truck where they have to cross the gulf through Port aux Basques, or through container ships into St. John's. All of that does add cost to goods.

Thus, you are landlocked in terms of land, and you have to truck it in. We are sealocked too, oceanlocked.

The Chairman: Thank you very much, and we much appreciate you coming. Give our best to the minister.

Ms. Jeans: I will. Thank you very much for inviting us to come and share what we are doing with our strategy.

The Chairman: Colleagues, we now have a miracle presentation here today. We have been having some difficulty. One of witnesses is not well and another is not able to come. However, we have got two very fine people together as our new panel. We have Colleen Kennedy, Executive Director of the Gros Morne Co-operating Association. She also is representing the Rural Secretariat of Corner Brook-Rocky Harbour. Also with us is Doris Hancock from the Western School Board Partnering Committee, and Sean St. George, Executive Director of the RED Ochre Regional Board Inc. They will all get together and be our newly-formed panel.

personnel médical viennent s'installer à Terre-Neuve pour travailler dans le domaine de la santé, mais nous cherchons à nous doter d'une approche plus stratégique visant à attirer des étrangers qui viendraient travailler et s'établir dans la province.

Le sénateur Gustafson : J'ai une question concernant le transport, et je ne parle pas du transport pour se rendre d'un emploi à l'autre dans la province, mais plutôt du transport dans un sens plus général. Vous avez accès à la mer. Étant moi-même de la Saskatchewan, je sais qu'un des plus gros problèmes dans cette province est que nous sommes enclavés à l'intérieur des terres. Pour expédier quoi que ce soit via un port de Vancouver ou par les Grands Lacs, il faut le transporter sur 1 500 et 2 000 milles. Il me semble que votre accès direct à la mer devrait être un atout de taille. Est-ce plutôt Halifax qui en profite vraiment par rapport à tous les autres ports?

Mme Jeans : Le transport est effectivement problématique.

Le sénateur Gustafson : Je parle de transport. Par exemple, pour expédier des pommes de terre, il me semble que d'avoir accès direct à la mer est très avantageux. C'est du moins ainsi que quelqu'un de la Saskatchewan verrait les choses parce que nous sommes si coincés dans l'intérieur des terres que nous devons transporter nos marchandises jusqu'aux frontières. Le transport est si coûteux qu'à la fin, il ne reste plus rien. Comment cela fonctionne-t-il ici ou le port d'Halifax occupe-t-il toute la place? Avez-vous des ports en eaux profondes?

Mme Jeans : Le transport est toujours effectivement un problème dans les régions où la population est clairsemée, à la fois pour le transport passagers et pour le transport marchandises. Le coût de transport des marchandises jusque dans la province en passant par un des grands ports est plus élevé; ce qui coûte le plus cher, c'est le transport par camions qui franchissent le golfe à Port aux Basques ou par porte-conteneurs jusqu'à St. John's. Le résultat, c'est que les marchandises coûtent plus cher.

Par conséquent, on n'a pas vraiment accès à la mer, et il faut faire le transport par camion. Nous n'avons pas plus accès à la mer que vous.

Le président : Je vous remercie beaucoup, et nous vous sommes très reconnaissants d'être venue témoigner. Vous transmettez nos salutations au ministre.

Mme Jeans : Je le ferai. Je vous remercie beaucoup de nous avoir invités à partager avec vous ce que nous faisons en matière de stratégie.

Le président : Chers collègues, nous allons maintenant assister à un véritable tour de force. Nous avons eu des pépins. Un des témoins est malade et l'autre, incapable de venir témoigner. Toutefois, nous avons réussi à trouver deux personnes qui feront d'excellents témoins. Je vous demanderais donc d'accueillir Colleen Kennedy, directrice exécutive de l'Association coopérative de Gros Morne. Elle représente aussi le Secrétariat rural de Corner Brook-Rocky Harbour. Doris Hancock, du Western School Board Partnering Committee, et Sean St. George, directeur exécutif du RED Ochre Regional Board Inc., vont aussi se joindre à nous. Ensemble, ils vont former notre nouveau groupe de témoins.

Colleen Kennedy, Executive Director, Gros Morne Cooperating Association: Good morning. My paying job is as Executive Director with the Gros Morne Co-operating Association, and we are a “friends of the park” group. My volunteer job is chair of the Rural Secretariat and past chair of the RED Ochre Regional Board that Mr. St. George works for, so I have been involved in social and economic issues in Western Newfoundland and on a provincial rural secretariat board for about 12 to 15 years now.

I am the bad girl in the class; I do not have a formal presentation. I will be speaking as I know it and if you have any questions, feel free to ask.

I will start with economics. We have always felt we have been strong in resources in Newfoundland. However, we have not maximized profits by selling ourselves at the raw material state, and we have never got into secondary processing and trying to maximize what we could get from the resources that we use. We have been really weak in that, but we feel that we are moving in that direction. Much of our problem is we have not done long-term planning. We have reacted to situations rather than been proactive in planning. We are getting better at that, and it has been a really big change for our rural areas because it was not until fishery collapsed in the 1990s that it forced us to have to think farther ahead.

From a connectivity point of view: From the Rural Secretariat, we had to identify what would change us in 2020. We went through all the issues, and every time we talked out an issue, we came back to connectivity. We are the only province in Canada that does not have a direct link to the mainland, so we are forced to use the ferry and air services.

The Chairman: Really?

Ms. Kennedy: We need a direct link that gives us a better competitive edge in the marketplace. We feel this would increase our business opportunity, the longevity of our jobs, our profit margins and really take us into the future. If there is one thing that could change the face of who we are, especially for rural people, it would be the connectivity.

The other big challenge we face is the seasonality of jobs. Much of our industry is resource-based, such as fishery and forestry. It is very seasonal. We moved into the tourism business, also a seasonal occupation. Many jobs are low-paying jobs that force people into programs on EI in the winter, which is really not a way of continuous living.

In terms of our human resources, not too many people under the age of 30 live and raise kids in our communities in Western Newfoundland, and all across Newfoundland. This has impacted our health and our education. Our enrolment in schools has dropped to the point that now we are often doing only core programming. Our kids in rural Newfoundland do not have

Colleen Kennedy, directrice exécutive, Association coopérative de Gros Morne : Bonjour. Je suis directrice exécutive de l'Association coopérative de Gros Morne, un groupe d'« amis du parc ». De plus, à titre bénévole, je préside le Secrétariat rural de Corner Brood-Rocky Harbour et je suis une ex-présidente du RED Ochre Regional Board, organisme pour lequel travaille M. St. George. Je travaille donc dans le secteur socioéconomique de l'Ouest de Terre-Neuve et au sein d'un conseil provincial de secrétariat rural depuis 12 à 15 ans.

Il faudra m'excuser, mais je n'ai pas fait mes devoirs. Je n'ai pas préparé de déclaration officielle. Je vais vous décrire la situation telle que je la connais et, si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'interrompre.

Commençons par parler d'économie. Nous avons toujours eu le sentiment d'avoir des ressources en abondance à Terre-Neuve. Toutefois, nous n'en avons pas tiré le parti le plus avantageux en les vendant sous forme de matières premières, et nous ne sommes jamais passés à l'étape de la transformation secondaire pour essayer d'en tirer le maximum. Ce fut là notre faiblesse en réalité, mais nous estimons être maintenant engagés dans la bonne voie. Une grande partie de notre problème réside dans le fait que nous n'avons pas fait de planification à long terme. Nous avons réagi aux situations plutôt que d'être proactifs et de planifier. Nous nous améliorons, et cela a représenté un changement vraiment important pour nos régions rurales parce qu'il a fallu attendre l'effondrement des pêches durant les années 1990 pour comprendre qu'il fallait penser à plus long terme.

Parlons maintenant de connectabilité. Du Rural Secretariat, nous avons dû repérer les sources de changement pour nous en l'an 2020. Nous avons passé en revue tous les dossiers, et chaque fois, nous constatons que nous sommes la seule province du Canada qui n'est pas directement reliée au continent, ce qui nous oblige à recourir aux traversiers et au transport aérien.

Le président : Vraiment?

Mme Kennedy : Nous avons besoin d'une liaison directe qui nous confère un meilleur atout sur la concurrence commerciale. Nous estimons que nous pourrions ainsi accroître nos débouchés commerciaux et faire en fait un saut dans le futur. Et s'il y a une chose qui pourrait changer notre réalité, surtout dans les régions rurales, ce serait la connectabilité.

L'autre grand défi auquel nous faisons face est le caractère saisonnier des emplois. Une grande partie de notre industrie est axée sur les ressources, par exemple la pêche et l'exploitation forestière. Ce sont des secteurs très saisonniers. Nous avons une industrie touristique également, mais elle est aussi saisonnière. Beaucoup d'emplois paient peu, ce qui oblige les gens à s'inscrire à des programmes d'assurance-emploi durant l'hiver, ce qui n'est pas vraiment une façon de vivre.

Pour ce qui est de nos ressources humaines, il n'y a pas beaucoup de Terre-Neuviens de moins de 30 ans qui habitent dans nos localités de l'Ouest de Terre-Neuve et qui y élèvent des enfants, phénomène commun à toute la province. Cela a eu un impact sur notre santé et notre éducation. Les inscriptions à l'école ont baissé au point où nous offrons souvent maintenant un programme

access to a lot of programs in the science field and it is basically the core programming that would be offered in about 80 per cent of our communities here.

Our health is our biggest challenge of all. We have an aging population. We have a decline in access to our human resources and our professional people, and we have an added expense of an aging population that puts more of a demand on the service. This has been a huge challenge for us in recognizing that we have fewer dollars to provide the service.

Then we move to regionalization, which becomes another burden on rural Newfoundlanders because they then have to drive for every appointment. They have to come to Corner Brook or St. John's for CAT scans, MRIs, dialysis, a whole list of services that perhaps other people take for granted. For example, the birth of a baby — a very big event — means that the mother has to travel three to four hours to have her baby.

There have been many issues that have impacted the big picture and for us; it is all connected. We have seen, in trying to work through a long-term plan, that programming and policy was set years ago and it has got to change to meet the changing needs of the people. That can only happen with the input of the people and the communities. We feel very strongly about that.

Ms. Jeans spoke earlier about the drug-card program. We have always talked about how to move people from low-paying jobs or off the system into the workforce. However, we always come back to the problem of if they work for \$7 an hour, they lose all the drug benefits and all access to health care, so there is no incentive. We need a sliding-scale system where people can work and make a certain amount of money and still keep these benefits, which would encourage them to seek employment.

The question, I believe by Senator Mercer, was how can we afford to do that? We cannot afford not to because when we run the numbers over a 20-year period, putting people back into the workforce is less of a burden on our social programming for the long term. For the short term, yes, it does seem like it is a very big luxury, but for the long term, I believe it is our only option.

We have also created federal programs, such as job creation. We go out to our communities, and they look at it as some type of social hand-out. It is worth doing the job, but it is not insurable. Every employer in the province has to provide insurable earnings. With job creations — which are Service Canada Centres now — employers can hire somebody and make work in for 12, 14 or 16 weeks, and, at the end of the day, they do not qualify for a

d'études de base. Les enfants des régions rurales de Terre-Neuve n'ont pas accès à beaucoup de programmes dans le domaine scientifique, et 80 p. 100 environ des membres de nos collectivités suivent essentiellement le programme d'études de base.

La santé est notre plus grand défi. Nous avons une population vieillissante. Nos ressources humaines et nos professionnels baissent en nombre, alors que le vieillissement de la population accroît les dépenses et fait augmenter la demande de services. Il nous a été très difficile de reconnaître que nous avons moins d'argent pour assurer les mêmes services.

Nous en venons maintenant à la régionalisation, qui devient un autre fardeau pour les Terre-Neuviens des régions rurales parce qu'ils doivent maintenant se déplacer sur les routes pour chaque rendez-vous. Ils doivent se rendre à Corner Brook ou à St John's pour un tomodensitogramme, pour un test de résonance magnétique, pour de la dialyse, pour une foule de services que d'autres tiennent peut-être pour acquis. Ainsi, la naissance d'un enfant — un très grand événement — signifie que la mère doit se déplacer pendant trois à quatre heures pour accoucher.

De nombreux problèmes ont eu une influence sur la situation générale et sur nous; tout est relié. Nous avons constaté, lorsque nous avons essayé de dresser un plan à long terme, que les programmes et la politique dataient déjà de plusieurs années et qu'il fallait les changer pour répondre aux nouveaux besoins de la population. Cela ne peut se faire qu'avec la participation de la population et des localités. C'est là quelque chose à laquelle nous tenons beaucoup.

Mme Jeans vous a parlé tout à l'heure du programme relatif aux médicaments. Nous avons toujours discuté de la manière d'améliorer le sort des travailleurs à faible revenu et d'intégrer les sans-emploi à la population active, de réduire leur dépendance à l'égard des programmes sociaux. Cependant, nous en revenons toujours au même problème : s'ils gagnent sept dollars de l'heure, ils perdent tous les avantages relatifs aux médicaments et l'accès aux soins de santé gratuits. Il n'y a donc pas d'incitatif à travailler. Nous avons besoin d'un système à échelle mobile dans le cadre duquel on peut travailler et gagner un certain revenu tout en conservant ces avantages, ce qui encouragerait les gens à se trouver de l'emploi.

La question posée par le sénateur Mercer, je crois, était de savoir où trouver les moyens de le faire? Or, nous n'avons pas les moyens de ne pas le faire parce que, si l'on fait le calcul sur une période de 20 ans, il est moins coûteux de réintégrer les gens à la population active, sur le plan des programmes sociaux à long terme. À court terme, effectivement, il semble qu'on se paie un gros luxe, mais à longue échéance, je crois que c'est notre seule option.

Nous avons aussi mis sur pied des programmes fédéraux, comme des programmes de création d'emplois. Nous sommes allés dans les collectivités, qui les perçoivent comme une forme de charité sociale. Le travail est utile, mais ce ne sont pas des gains assurables. Chaque employeur de la province doit offrir une rémunération assurable. Avec la création d'emplois — qui relève désormais de centres de Service Canada —, les employeurs

program. In rural Newfoundland, it is not a matter of going out and finding another job for the next 20 to 30 weeks or until the season opens up in the spring.

The biggest issue, I feel, is we have to engage communities and let them be a part of the solution. We cannot make policy that we believe is going to fit all; it does not fit all. Policy has to be flexible enough to meet regional needs. Regionalization is a good step, a positive step, but we also have to be sensitive to the local needs and how to provide the best service in local communities for the resources that we have.

That is my take on the situation; it is probably a bird's eye view.

Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner, Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat: Thank you very much for the opportunity to share some of our work with you. I am the regional planner for the Rural Secretariat and Ms. Kennedy is one of my co-chairs. In 2004, the province was divided into nine regions with 10 planners and, really, the mandate was to look at long-term planning under social, economic, environmental and cultural aspects. This work right here that I am doing with many of our local partners really fits into the social category, and if you consider the national sustainability index, it comes under, I guess, human capital development.

We did not start with poverty. We started because there were concerns in some of our communities that children, upon entering school, were not in school enough to succeed and progress from grade to grade in a way that was beneficial to them. Therefore, that is where our concern started and the partnership continued from there.

The document I have prepared really speaks to your mandate under the examination of the dimension and depth of rural poverty, the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians and the provision of recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity.

Within the school board, our partnership was to bring government and community agencies together and provide a forum to come up with a solution. When we started, we used what the provincial government has developed around Community Accounts, and I do not know if you are familiar with that. It is an extensive web-based data system with social, economic and environmental indicators that is open for public access and can really be used for anything from business to social planning. All of our activity was informed along the way, and we used master's-level research students to guide our path.

peuvent embaucher quelqu'un et créer de l'emploi pour 12, 14 ou 16 semaines, mais, en bout de ligne, ces travailleurs ne sont pas admissibles à un programme. Dans la région rurale de Terre-Neuve, ce n'est pas une question d'aller se trouver un autre emploi pour les 20 à 30 semaines suivantes ou jusqu'à ce que la saison débute, au printemps.

Le plus gros problème, selon moi, est de convaincre les collectivités de se mobiliser et de faire partie de la solution. Il est impossible de concevoir une politique universelle; elle ne s'adapte pas à toutes les situations. La politique doit être suffisamment souple pour répondre aux besoins régionaux. La régionalisation est une bonne chose, mais il faut aussi être attentif aux besoins locaux et à la façon d'offrir le meilleur service dans les localités en fonction des ressources dont nous disposons.

C'est donc ainsi que je vois la situation. C'est probablement une vue en plongée.

Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat, Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat : Je vous remercie vivement de m'avoir invitée à venir vous décrire certains de nos travaux. Je suis chargée de la planification régionale pour le Rural Secretariat, et Mme Kennedy est l'une de mes coprésidents. En 2004, la province a été divisée en neuf régions dotées de dix planificateurs et, en réalité, notre mandat était d'examiner la planification à long terme, dans ses dimensions sociale, économique, environnementale et culturelle. Le travail que j'effectue ici même avec de nombreux partenaires locaux tombe en réalité dans la catégorie sociale et, si vous tenez compte de l'indice de durabilité national, il relève, je suppose, du développement du capital humain.

La priorité numéro un au départ n'était pas la pauvreté. Le partenariat est plutôt venu du fait que certaines collectivités estimaient que leurs enfants, lorsqu'ils commençaient à fréquenter l'école, n'étaient pas là suffisamment longtemps pour assurer leur réussite et pour progresser d'année en année, ce qui les désavantageait. Elles ont donc commencé à s'inquiéter, et de là est venue l'idée du partenariat.

Le document que j'ai préparé relève en réalité de votre mandat du fait que vous devez examiner la dimension et l'ampleur du phénomène de la pauvreté rurale et les principaux facteurs du manque de débouchés pour les Canadiens ruraux et présenter des recommandations en vue de les atténuer.

Au sein du conseil scolaire, notre partenariat consistait à rassembler les organismes gouvernementaux et communautaires et à former une tribune pour en arriver à une solution. Quand nous avons commencé nos travaux, nous nous sommes servis de ce que le gouvernement provincial avait élaboré en termes de comptes communautaires. J'ignore si vous en connaissez le principe. Il s'agit d'un énorme système de données sur le Web qui regroupe des indicateurs sociaux, économiques et environnementaux auxquels le grand public a accès et qui peut vraiment être utilisé par n'importe qui, allant du commerçant à un organisme de planification sociale. Toute notre activité a été éclairée tout au long, et nous avons eu recours à des étudiants de niveau de maîtrise pour faire la recherche et nous guider.

Our first initiative was to look at the communities and schools here, and we identified one school in particular as having more issues related to needing more resources. The school was seeing people come in from smaller communities who were struggling with a whole myriad of social issues. There were a high number of referrals to child protection. Many of these had not actually been to a point where the Children's Aid Society could intervene, but there was certainly a lot of communication back and forth around what was happening with children and families in our communities.

From that, we identified that a school social work resource was needed to link children and improve academic achievement, families and communities. Now, you might say this is a common service throughout Canada in most schools, but we were one of two provinces that never had school social work services, and where we had social workers in the schools, they were there under a child protection mandate. It was not prevention. Our efforts were to really get in there with prevention and early identification of issues to build a strong resource and relationship for children early in their lives and that of their families' as well.

Our work implemented a position that was 100 per cent preventative. We did that with community mobilization funding from the Department of Justice Canada at the time. On the basis of that, we were able to evaluate the position and establish some base-line indicators.

You will see in the report the indicators we tracked were below the ones that the province was tracking. We tracked school attendance, lateness, absenteeism and behaviour, and from that, we found within this one school that the greatest group that had an issue with absenteeism was the kindergarten class. If you cannot get children to school, how will they learn to be productive citizens? We started to track our indicators in line with our intervention of the social work position. The information contained in the document given to you is not meant to be generalized to any community, but it will show how we understand what is happening with our children early in life and the importance of social supports.

We evaluated that position and found it to be very beneficial and went on, then, to try to understand more about what was happening in the school. We then accessed another level of Community Account, which was a neighbourhood account. It is not publicly available data, but the Newfoundland statistics identified 23 geographic neighbourhoods within the Corner Brook area. Therefore, we proceeded to do an analysis, or what we called at the time a "poverty profile," of the Corner Brook area. We found out that, while we often refer to poverty as being in this neighbourhood or that neighbourhood, it was really prevalent throughout the city and the area. There were five neighbourhoods that were identified for having high levels of low-income families. These five neighbourhoods all fit into the catchment area for the one school with which we were trying to

Notre première initiative a été d'examiner les localités et les écoles ici, et nous avons repéré une école en particulier qui avait plus de besoins liés à un manque de ressources. On y voyait entrer des enfants en provenance de plus petites localités qui étaient aux prises avec une foule de problèmes sociaux. Il y avait un grand nombre de références au service de protection de l'enfance. Bon nombre de ces cas n'en étaient pas vraiment au point où la société d'aide à l'enfance devait intervenir, mais il y avait certes beaucoup d'échanges au sujet de ce qui arrivait à des enfants et à des familles de nos localités.

À partir de là, nous avons établi qu'il fallait à l'école un intervenant social pour faire le lien avec les enfants et améliorer le rendement scolaire, la vie familiale et la vie collective. Vous allez peut-être croire qu'il s'agit-là d'un service courant dans la plupart des écoles au Canada, mais nous étions une des deux provinces qui n'avaient jamais eu d'intervenant social à l'école, et, là où il y en avait, ils étaient chargés de protection de l'enfance, plutôt que de prévention. Nos efforts ont visé à vraiment y faire de la prévention et à repérer tôt les problèmes de manière à établir une certaine présence tôt dans la vie des enfants et dans celle de leurs familles.

Nos travaux ont permis de créer un poste de prévention exclusivement. Nous l'avons fait au moyen de fonds réservés à la mobilisation communautaire en provenance du ministère de la Justice du Canada. À partir de là, nous avons pu évaluer le poste et établir certains indicateurs de base.

Dans le rapport, vous pourrez voir les indicateurs que nous avons utilisés et constater qu'ils étaient inférieurs à ceux que suivait la province. Nous avons assuré un suivi de la présence à l'école, des retards, de l'absentéisme et du comportement et, à partir de ces données, nous avons constaté, dans une seule école, que le groupe qui présentait le plus de problèmes d'absentéisme était celui de la maternelle. Si ces enfants ne vont pas à l'école, comment peuvent-ils apprendre à être des citoyens productifs? Nous avons commencé à suivre nos indicateurs avec l'aide de l'intervenant social. L'information fournie dans le document qui vous a été remis ne fait pas de généralisation au sujet des localités, mais elle vous renseignera sur la façon dont nous interprétons ce qui se passe chez nos enfants dès la petite enfance et l'importance des soutiens sociaux.

Nous avons évalué le poste et avons constaté qu'il était très avantageux. Nous avons donc essayé ensuite de comprendre davantage ce qui se passait à l'école. Nous avons alors obtenu accès à un autre niveau de compte communautaire, soit un compte de quartier. Ces données ne sont pas publiques, mais les données statistiques de Terre-Neuve ont permis de repérer 23 secteurs géographiques dans la région de Corner Brook. Par conséquent, nous avons commencé à faire une analyse ou ce que nous appelions alors un « profil de la pauvreté » de la région. Nous avons découvert que, bien qu'on parle souvent de pauvreté comme étant ancrée dans ce quartier-ci ou dans tel autre, elle est en réalité présente partout dans la ville et dans la région. Nous avons repéré cinq secteurs où il y avait beaucoup de familles à faible revenu. Les cinq se trouvaient tous dans le territoire d'une

work. No wonder the school was having difficulty. It had an enormous amount of pressure on it to respond to changing social circumstances and a generational issue that was enormous.

Now we have the poverty profile and the findings from that, which are outlined in the report, to inform our work. The importance of having preventative resources to deal with poverty at the local level becomes very important in the course of identifying best practices around the school social work position. We identified programs that Family Services Canada have, such as the Families and Schools Together Canada and the fast track program. These were expensive programs. We found the resource to implement them, but the continuation and sustainability of these programs is very much at risk. Provincially, there is only so much money in the education system to go around. The benefits of school social work positions have been recognized for many years, and there are documents to support that. However, that was never the way the province went, and we hope that, through this process, we can inform some decisions at the provincial level.

Our findings are very revealing. Some of the comments of the people we interviewed — the parents and key informants — were very much in keeping with your report, in the first level of your work, and the National Anti-Poverty Organization around the social exclusion that results from poverty. We are trying to come up with a local solution that would help us alleviate this. We know from other research that was done here — the study on intergenerational dependence on social assistance — that it is a generational problem. Many of the children we are see are in receipt of income support. It is going to take many years to solve this problem, and it is very likely that these children will go back to being income-support recipients unless we have other intervention measures.

Some of these reports I have included in the appendix of this report for your benefit. With respect to the initiatives that we are doing now, because the partners were so committed to this, they have taken regional monies to support the social work position in the school over the next three-year period. Therefore, it is very much horizontal collaboration at a regional level to actually intervene and impact what we are seeing in our community.

From the committee's perspective, we would very much like to see increased collaboration between the federal and provincial governments to address poverty — child poverty in particular — child care and changes in taxation. Where we have demonstrated preventative services in provinces that do not have the same level of services as most other provinces, we would like that to be addressed, so there is more of a levelling influence amongst the support services in the education system. If we are to have an impact for sustainable human capital development, it needs to

même école avec laquelle nous tentions de travailler. Il n'est pas étonnant que l'école ait connu des difficultés. Elle était soumise à d'énormes pressions pour réagir aux circonstances sociales changeantes et à d'énormes problèmes générationnels.

Nous avons maintenant le profil de la pauvreté et les conclusions qui en résultent. Vous les trouverez dans le rapport. L'importance d'avoir des ressources en matière de prévention pour traiter de la pauvreté au niveau local devient essentielle pour définir les pratiques exemplaires reliées au poste d'intervenant social à l'école. Nous avons repéré des programmes qu'offrent Services à la famille — Canada, par exemple Familles et écoles travaillant ensemble Canada et le programme de traitement accéléré. Nous avons trouvé les ressources pour les mettre en œuvre, mais leur prolongation et durabilité sont très compromises. À l'échelle provinciale, les fonds à se partager en matière d'éducation sont limités. Les avantages des postes d'intervenant social à l'école ont été reconnus pendant de nombreuses années, et il existe des documents à leur appui. Cependant, ce n'est jamais la voie qu'a adoptée la province, et nous espérons que, dans le cadre du processus actuel, nous pourrions éclairer certaines décisions au niveau provincial.

Nos constatations sont très révélatrices. Des commentaires faits par des personnes interviewées — les parents et les principales sources d'information — concordaient énormément avec votre rapport sur la première phase de vos travaux et avec ce qu'a dit l'Organisation nationale anti-pauvreté au sujet de l'exclusion sociale qui résulte de la pauvreté. Nous tentons de trouver une solution locale qui nous permettrait d'atténuer ce problème. Nous savons, par d'autres études qui ont été effectuées ici — l'étude sur la dépendance intergénérationnelle en matière d'assistance sociale — qu'il s'agit d'un problème qui se transmet de génération en génération. Bon nombre des enfants que nous voyons vivent de mesures de soutien du revenu. Il faudra bien des années pour résoudre le problème, et il est fort probable que ces enfants redeviendront des prestataires du soutien du revenu à moins que nous n'adoptions d'autres mesures d'intervention.

J'ai inclus à votre intention certains de ces rapports dans l'annexe au présent document. En ce qui concerne nos initiatives actuelles, comme les partenaires sont si engagés, ils ont pris des fonds régionaux pour soutenir le poste d'intervention sociale à l'école pour les trois prochaines années. Par conséquent, il s'agit d'une collaboration très horizontale au niveau régional en vue de réellement intervenir et d'influencer ce que nous voyons dans la localité.

Du point de vue du comité, nous aimerions beaucoup voir une collaboration accrue entre les gouvernements fédéral et provincial en vue de s'attaquer à la pauvreté — particulièrement à la pauvreté chez l'enfant —, aux services à l'enfance et à des changements fiscaux. Là où on offre des services de prévention dans les provinces qui n'offrent pas le même niveau de service que la plupart des autres, nous aimerions qu'on y voie, pour qu'il y ait plus de nivellement entre les différents services de soutien de l'éducation. Si nous souhaitons avoir un impact sur le

happen now, especially in our rural communities, as we are in the crux of so much change; it is a critical period.

We need further research into the school-level indicators in tracking horizontal collaboration within our government and our regions. Also, we would really like to see — to follow up on Ms. Kennedy's comments — more regional and flexible solutions that come from rural people being involved and having more direct control over resources to deal with what they are seeing. The solutions that come out of urban communities and urban Canada do not always work for our communities. I believe if Ms. Park had been here, from some of the work she was doing, she would further support some of that and what we are seeing here.

I cannot go over everything that is here, but I will say many of the people on very low incomes that we spoke to knew they never had a lot of money or a lot of disposable income. However, they did not see themselves as living in poverty, and they felt, many of them, that they had very rich lives; money was not the only factor that contributed to their quality of life. It was a big determining factor, but they certainly did not feel they were living in poverty and wanted as much for their children as any parent would.

I have put together this information so you can review it, and if you need to get back to me, please do.

The Chairman: Thank you very much. This is the kind of information we need to hear as we start off on this journey.

Sean St. George, Executive Director, RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board): Good morning, senators. The RED Ochre Regional Board is one of the 20 economic boards in the Province of Newfoundland and Labrador. We are funded federally and provincially to do community economic development throughout the province of Newfoundland and Labrador. We are very much part of the system of community development organizations in Nova Scotia, P.E.I. and New Brunswick. In other provinces, it would be the Community Futures Program, with which you are familiar.

At the RED Ochre Regional Board, we cover the area from Trout River, which is north of the City of Corner Brook. It includes the park area and up to the community of St. Barbe. This is approximately 400 kilometres. We cover 34 communities with an average population of 264. We estimate the total population — and Census Canada will confirm — to be less than 9,000 now, approximately 8,800, based on a drop of approximately 13,000 a number of years ago. We have seen a 26 per cent drop in our population.

développement durable du capital humain, il faut le faire dès maintenant, surtout dans nos collectivités rurales, étant donné que nous vivons tant de changements importants. La période est critique.

Il faut effectuer plus de recherches sur les indicateurs dans les écoles afin de faire le suivi de la collaboration horizontale au sein de notre gouvernement et de nos régions. De plus, nous aimerions réellement voir — pour en revenir aux commentaires de Mme Kennedy — à des solutions plus régionales et plus souples venues des membres des régions rurales qui y participeraient et qui exerceraient un contrôle plus direct sur les ressources afin de régler les problèmes qu'ils constatent. Les solutions issues des centres urbains et des grandes villes canadiennes ne s'appliquent pas toujours à nos localités. Je crois que, si Mme Park avait été ici, elle serait d'accord avec ce que je viens de dire et ce que nous constatons.

Je ne peux pas passer en revue avec vous tout ce qui se trouve dans le document, mais sachez qu'un grand nombre des personnes à très faible revenu auxquelles nous avons parlé savaient qu'elles n'avaient jamais eu beaucoup d'argent ou beaucoup de revenu disponible. Par contre, elles ne se voyaient pas comme vivant dans la pauvreté et estimaient, en grand nombre, qu'elles avaient une vie riche; l'argent n'est pas le seul facteur qui contribue à la qualité de vie. C'était là un très grand facteur déterminant, mais elles n'avaient certes pas l'impression de vivre dans la pauvreté et souhaitaient voir leurs enfants réussir autant que tous les autres parents.

J'ai réuni ces renseignements pour que vous puissiez les examiner et, si vous avez besoin de plus de précision, n'hésitez pas à communiquer avec moi.

Le président : Je vous remercie beaucoup. C'est là le genre d'information dont nous avons besoin dans notre début d'enquête.

Sean St. George, directeur exécutif, RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) : Honorables sénateurs, bonjour. Le RED Ochre Regional Board est l'un des vingt conseils économiques de Terre-Neuve-et-Labrador. Nous sommes subventionnés par le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial en vue de faire du développement économique communautaire partout dans la province. Nous sommes une partie intégrante du réseau d'organismes de développement communautaire de Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard et du Nouveau-Brunswick. Dans d'autres provinces, on en parlerait comme du Programme de développement des collectivités que vous connaissez.

Le RED Ochre Regional Board concentre son activité sur la région de Trout River, qui se trouve au nord de la ville de Corner Brook. Elle inclut le parc et la localité de St. Barbe, soit quelque 400 kilomètres de superficie. Nous sommes donc au service de 34 localités dont la population moyenne est de 264 âmes. Nous évaluons la population totale — donnée qui sera confirmée par Recensement du Canada — à moins de 9 000 actuellement, de 8 800 à peu près, à cause d'une baisse de la population, qui était de 13 000 environ il y a quelques années. En effet, notre population a baissé de 26 p. 100.

As a board, we have focused on some key components of community economic development, human resource development, marketing business development, infrastructure, policy and environmental integrity or sustainability. Lately, we have become very much involved in research and development because the challenges that we face require much more depth than we anticipated over the years, and we are certainly working toward it.

The areas that we have been doing work in, in particular in our zone, are the three economic sectors: forestry, fishery and tourism. We have had some successes. Tourism, in 1992, brought in approximately \$10 million and employed 380 people in the region. Today, it is a \$35-million economy that employs more than 1,300 people. I would say we would have to give credit to the federal and provincial government, to Parks Canada and the many groups that came together to build on our assets after the cod moratorium was declared.

We live in an area of Canada that has been inhabited the longest by people; over 5,000 years of continuous human history. We are the site of the Viking settlement 1,000 years ago. We have a history of European settlers, French, Irish, Scottish and English. It makes for interesting stories; and we have pride. People really do love the communities. One effect that we do find when people leave is that it is really hard on them. Going to Fort McMurray for a job is one thing, but having to leave their family or their way of life is another.

We, as a board, have taken certain steps, which I will address under the six items. We have taken steps to deal with human resource development. Over the years, with support from Services Canada, we have done a great deal of work with literacy. We were the local proponent. That has ended, but 40 per cent of our people still cannot read and write, so we still struggle with what to do with that aspect of our communities.

We have marketing of business. I have to say federal and provincial programming have been good. We have seen a marked decrease in fisheries and forestry-related business, but we have used programs and services to develop a variety, to match the assets of the National Park and national historic sites in the region, the Aboriginal sites in Port au Choix, Bird Cove, the beauty of Gros Morne National Park.

Under infrastructure, we have been supported strongly by both levels of government with highway systems, new schools and two new hospitals in the last 10 years. Those basic kinds of infrastructure then lead into the whole issue of education and health.

En tant que conseil, nous avons mis l'accent sur des éléments clés du développement économique communautaire, du développement des ressources humaines, du développement d'entreprises de commercialisation, de l'infrastructure, de la politique et de l'intégrité ou de la durabilité environnementales. Dernièrement, nous avons fait beaucoup de travaux de R-D parce que les défis auxquels nous sommes confrontés sont beaucoup plus exigeants que nous l'avions prévu au fil des ans, et nous y travaillons fort.

Les secteurs auxquels nous avons travaillé, particulièrement dans notre zone d'activité, sont la foresterie, la pêche et le tourisme. Nous avons connu certains succès. En 1992, le tourisme a rapporté quelque 10 millions de dollars et fait travailler 380 personnes dans la région. Actuellement, il représente une économie de 35 millions de dollars qui emploie plus de 1 300 travailleurs. Il faut en attribuer le crédit au gouvernement fédéral et à la province, à Parcs Canada et à de nombreux groupes qui se sont réunis pour utiliser nos actifs comme tremplin une fois qu'a été décrété le moratoire sur la pêche de la morue.

Nous habitons dans la région du Canada habitée depuis le plus longtemps par l'être humain, soit sur plus de 5 000 ans. C'est chez nous que se sont établis les Vikings il y a 1 000 ans. Pleins d'Européens, de Français, d'Irlandais, d'Écossais et d'Anglais notamment, se sont établis chez nous. Nous avons une riche histoire dont nous sommes fiers. Les gens aiment vraiment leur localité. Nous constatons que ceux qui doivent la quitter trouvent cela très pénible. C'est une chose que d'aller à Fort McMurray pour travailler, mais c'en est une autre de quitter sa famille ou de renoncer à son mode de vie.

Nous, en tant que conseil, avons pris certaines mesures que je vais vous énumérer sous six rubriques. Ainsi, nous avons fait du développement de ressources humaines. Au fil des ans, avec le soutien de Service Canada, nous avons fait beaucoup de travail d'alphabétisation. Nous en étions le promoteur local. Ce programme a maintenant pris fin, mais 40 p. 100 de notre population continuent d'être incapables de lire et d'écrire, de sorte que nous poursuivons notre réflexion sur ce qu'il faut faire à cet égard.

Nous faisons aussi de la commercialisation dans les entreprises. Je dois dire que les programmes fédéraux et provinciaux sont excellents. Nous avons été témoins d'une baisse marquée de l'activité dans le secteur des pêches et de l'exploitation forestière, mais nous avons eu recours à des programmes et à des services pour développer de la variété, pour mettre en relief les actifs des parcs nationaux et des lieux historiques nationaux de la région, soit les emplacements autochtones de Port au Choix et de Bird Cove et la beauté du parc national Gros Morne.

En matière d'infrastructure, nous avons reçu un appui très solide de deux ordres de gouvernement pour la construction d'autoroutes, de nouvelles écoles et de deux nouveaux hôpitaux au cours des dix dernières années. Ce genre d'infrastructures de base nous ouvrent la porte à tous les domaines de l'éducation et de la santé.

We have seen positives: environmentally, under the integrated coastal shelf management with Fisheries and Oceans Canada, and Ms. Kennedy is working with waste management. We are starting to see that communities want to address that.

Under research and development, we are just starting. We have a new partnership with Memorial University to look at research in fisheries in the areas of social, biological and environmental with respect to how the world is changing around us and how we should work with that.

Basically, we put steps in place, but the end result has been a marked decrease in our population. Again, I am speaking about two economic zones when I say this, but in 1996 we had approximately 26,000 people on our northern peninsula. We have 12,000 — according to Statistics Canada — in our labour market, which would be 12,000 people 15 years of age and older, up to approximately 65 years of age. When I recently did the statistics again after the 2001 statistics, we had dropped 50 per cent. When we lost 6,000 people on our coast, they were 6,000 people that were working. Therefore, our labour market actually decreased by approximately 50 per cent.

What challenges has that presented for rural poverty? Our town councils are having trouble getting volunteers. The old way of looking at economics was, okay, we have our economics over here, we have our social over here and we have our environment way up here somewhere — depending on who you are. That does not work.

Senator Mercer, you mention the Atlantic Institute for Market Studies attitude was laissez-faire; get out of our way and the economy will thrive. It does not work. We have to have a community. If someone, today, said that they will move a factory into my economic area and that they will need 200 people, we would struggle with housing, schools for their children, hospitals, et cetera. Immediately, the doctors and nurses would see an increase of ordinary health issues. How would we deal with it? Therefore, it is business, but it is also social. No business person could put a business in our area without looking at the social side: housing, medical, schools, hydro. It all flows together.

Recently, using Services Canada research, we had the attitude that we have three separate areas, social, environment and economics, with some overlap. Now, we realize that in dealing with an issue such as rural poverty, the social is within the environment and within that is our economy.

That is what I mean when I say that it does not work unless we deal with the social. As Ms. Hancock has mentioned, we have to deal with our high illiteracy rate, and we have to deal with school children with disadvantages. In our area, Internet is dial-up, and we did not succeed yet with high speed. If you take a child into

Il y a eu de bons coups : sur le plan environnemental, aux termes de la gestion intégrée de la plate-forme continentale côtière avec Pêches et Océans Canada, et le travail de Mme Kennedy en matière de gestion des déchets. Nous commençons à voir dans les localités la volonté d'y participer.

Sur le plan de la R-D, nous venons tout juste de commencer. Nous avons un nouveau partenariat avec la Memorial University afin d'étudier les pêches dans leurs dimensions sociale, biologique et environnementale pour déterminer à quel point le monde est en train de changer autour de nous et la manière de s'y adapter.

Essentiellement, nous prenons des mesures, mais le résultat final a été une baisse marquée de notre population. À nouveau, je répète que nous nous occupons de deux zones économiques, mais en 1996, notre population était de 26 000 environ dans la péninsule nord. Actuellement, notre population active — selon Statistique Canada — est de 12 000 personnes âgées de 15 à 65 ans environ. Quand j'ai récemment réuni des données statistiques à nouveau, après celles de 2001, j'ai constaté une baisse de 50 p. 100. Quand nous avons perdu 6 000 personnes sur notre côte, c'était 6 000 travailleurs.

Quels défis cela pose-t-il sur le plan de la pauvreté rurale? Nos conseils municipaux ont de la difficulté à trouver des bénévoles. L'ancienne façon d'aborder l'économie consistait à dire qu'il y avait, d'une part, l'économie, et d'autre part, le social et tout en haut là-bas, l'environnement — selon qui vous étiez. Cela ne fonctionne pas.

Sénateur Mercer, vous avez mentionné l'attitude de laissez-faire de l'Atlantic Institute for Markets Studies selon lequel il est préférable de se tenir en retrait et de laisser agir les forces du marché. Cela ne fonctionne pas. Il faut une localité. Si quelqu'un aujourd'hui déclarait qu'il va emménager une usine dans ma région économique et qu'il aura besoin de 200 travailleurs, nous aurions de la difficulté à fournir le logement, les écoles, les hôpitaux et tout le reste. Immédiatement, les médecins et le personnel infirmier seraient confrontés à une augmentation de la demande de services de santé. Comment pourrait-on y faire face? Par conséquent, il faut développer l'entreprise, mais il faut aussi se préoccuper de la dimension sociale. Les gens d'affaires ne pourraient pas envisager l'installation de leur commerce dans notre région sans tenir compte aussi de la dimension sociale : le logement, les services médicaux, les écoles, l'alimentation en électricité. Tout cela forme un tout.

Récemment, en nous fiant à des recherches effectuées par Service Canada, nous avions pour attitude qu'il existait trois grands domaines, le social, l'environnement et l'économie, avec certains chevauchements. Nous nous rendons compte maintenant que pour traiter d'une question comme la pauvreté rurale, la dimension sociale fait partie de l'environnement et qu'il y a aussi une dimension économique.

Voilà ce que je veux dire quand j'affirme que ce n'est pas efficace à moins qu'on ne tienne compte de la dimension sociale. Comme l'a mentionné Mme Hancock, nous devons nous attaquer au taux élevé d'analphabétisation, et nous devons nous occuper des élèves qui sont désavantagés. Dans notre région, l'accès à

kindergarten today, and they do not have access to the Internet, how can they go on to post-secondary education? They will have major challenges.

Therefore, my job is to look at business development or economic opportunities. With respect to one of our key components, policy, we did an exhaustive review of the fisheries on the Great Northern Peninsula with support from both levels of government. I know you deal with agriculture and forestry, but on the question of rural poverty, our fishery still gives the same amount of value to the country and to the province. However, the value does no longer accrue to our area. By that, I mean we have gone from over 1,100 people, as our harvesters, down to approximately 600 people. We have gone from over 1,000 people in the fish plants to probably 500 people. Again, that has created less opportunity. We have 2,000 people in our school system under the age of 19. Where are the opportunities for them? They will be elsewhere.

What happens to senior citizens and our community organizations? Again, we have people at a disadvantage. In rural Newfoundland, like rural Canada, we have the whole gamut, people who have good incomes, people who have poor incomes. However, as we lose our economic base for employing our people, it makes the situation much worse. We have faced, as an economic board working with our partners, the challenge of how we should address the future.

I will give you some points. We recently did a human resource database for our young people who have left the school system in the last eight years. We counted our youth database, modelling ourselves after Northern New Brunswick and the Irish model, where, even in the 1970s and 1980s, they would check where their expatriates went. The Internet has enabled us to do this rather cost effectively. We now know where those young people are, who are now anywhere from 19 to 29 years of age. We have communicated with them. We have them in a database. Therefore, when a business person in the area needs someone — recently a garage needed an auto mechanic, for example — we email out to the people in the database. We know they graduated from school. We know that they have post-secondary training. We actually have that categorized. Thus, if a business person comes to us, we are able to send information to these people.

In New Brunswick, they warned us when we talked to them that it took a while for the business community to take off. However, we are depopulating as our population ages and retires. I noticed in your interim report, you talked about more people out-migrating, less need for businesses and services and how that becomes a spiral effect. We saw this database in one of the publications on the Canadian Community Economic Development Network, so we contacted the economic board in New Brunswick, and they have shared everything with us — again, modelled after what has

l'Internet se fait par ligne commutée, et nous n'avons pas encore obtenu l'accès haute vitesse. Si, dès la maternelle, l'enfant n'a pas accès à l'Internet, comment peut-il faire des études de niveau postsecondaire? Il aura d'importants obstacles à surmonter.

Par conséquent, mon travail consiste à examiner le développement commercial et les possibilités économiques. En ce qui concerne une de nos composantes clés, la politique, nous avons fait une analyse fouillée du secteur des pêches à la péninsule Great Northern, avec l'appui des deux ordres de gouvernement. Je sais que vous vous occupez d'agriculture et de forêts, mais pour ce qui est de la pauvreté rurale, la pêche représente le même apport économique pour notre pays et pour la province. Par contre, elle ne contribue plus grand-chose à l'économie de notre région. Par là, j'entends que nous sommes passés de 1 100 pêcheurs à 600 environ. Des 1 000 travailleurs que nous avions dans les usines de transformation du poisson, il n'en reste probablement que 500. À nouveau, ce sont là des débouchés en moins. Nous avons dans notre système scolaire 2 000 élèves de moins de 19 ans. Qu'avons-nous à leur offrir comme avenir? Les possibilités seront ailleurs.

Qu'arrive-t-il à nos personnes âgées et à nos organismes communautaires? À nouveau, nous avons des défavorisés. Dans les régions rurales de Terre-Neuve, tout comme ailleurs au Canada, nous avons toute la gamme, allant de personnes à bon revenu à d'autres dont le revenu est faible. Cependant, à mesure que disparaît notre assise économique qui permet d'offrir des emplois, la situation empire. En tant que conseil économique travaillant en collaboration avec ses partenaires, nous nous sommes donc attaqués à la façon dont il faut envisager l'avenir.

Voici quelques exemples. Nous avons récemment monté une base de données sur les ressources humaines dans laquelle sont dénombrés les jeunes qui ont quitté l'école au cours des huit dernières années. Nous avons compté nos jeunes, en nous inspirant du modèle de Northern New Brunswick et des Irlandais où, même durant les années 1970 et 1980, on vérifiait où allaient ceux qui quittaient la région. L'Internet nous a permis de le faire de manière rentable. Nous savons maintenant où se trouvent ces jeunes, qui ont maintenant entre 19 et 29 ans. Nous avons communiqué avec eux. Nous les avons intégrés à une base de données. Par conséquent, quand un homme ou une femme d'affaires de la région a besoin de quelqu'un — récemment un garagiste cherchait un mécanicien, par exemple —, nous avons envoyé un courriel aux personnes inscrites dans la base de données. Nous savons qu'elles ont leurs titres de compétence. Nous les avons en fait fichées, par catégories. Par conséquent, si une personne d'affaires vient nous voir, nous pouvons communiquer l'information à ces exilés.

Au Nouveau-Brunswick, ils nous ont avertis qu'il fallait du temps pour que le milieu des affaires prenne son essor. Cependant, à mesure que notre population vieillit et prend sa retraite, notre région se dépeuple. J'ai remarqué que, dans votre rapport provisoire, vous avez parlé du nombre toujours plus grand de personnes qui quittent leur région, du besoin amoindri d'entreprises et de services et de la façon dont cela a un effet en cascade. Nous avons vu ce fichier dans une des publications du Réseau canadien de développement économique communautaire,

happened in other countries. We see this as a good tool. However, we still struggle with funding and to get the business community to buy into it. That is one step.

We are facing, like the famous novel set during the French Revolution, the best of times, the worst of times. We have jobs now, but we have lost so many people to the higher paying jobs in Alberta. We are now challenged. We have new businesses, new services in Gros Morne National Park. However, how do they get employees when they are offering \$7, \$8 and \$10 an hour and no health benefits for the most part? We have a recruitment problem. Our young people are leaving, and I am no longer under the age of 30, so when I am the youngest person in the room, I know we are in trouble.

I have given you some basic facts. I presented to your staff a copy of the Great Northern Peninsula Fisheries Task Force Report. I will focus on that for my concluding remarks.

The report basically looked at the policies, federally and provincially, that are affecting our economy. Again, I would highlight that we face a challenge: Fisheries are still bringing the same value to the country, but it is no longer accrued to the economy of the local communities. Employment is gone. In your interim report, you highlighted that capitalization is replacing labour, and that is fair enough. However, we do not even have opportunity for new business development if we do not have access to the resources off our shores, which is the reason why we settled there, the Aborigines settled there and so on. We have 5,000 years of settlement, and it was for the resources there that were available to the people.

In our report, which our MP, the provincial ministers and Fisheries and Oceans Canada staff have all supported, we highlighted, under resource allocation and reasonable quota shares, numbers 2.1 to 2.3, which refer to issues and recommendations in our report. Altogether we have 44 recommendations. The full report is available through your staff now. Unfortunately, it is a thick volume and I did not have copies.

That would be federal responsibility, the quota shares. Under provincial processing capacity and licensing, we highlighted numbers 5.1 to 5.6, which include the whole issue of regional processing, licensing and so on. Then at number 8.1, we highlighted the issue that has closed our highway a few times and caused great community stress. It is the idea that fish are harvested on the coast and then trucked off the coast. We highlighted that that has to be addressed more effectively. After the cod fishery decreased, we saw a significant increase in the

de sorte que nous avons communiqué avec le conseil économique du Nouveau-Brunswick qui a tout partagé avec nous — à nouveau, en s'inspirant de ce qui se fait dans d'autres pays. C'est pour nous un bon outil. Cependant, nous continuons d'être à la recherche de fonds et de tenter de persuader le milieu d'affaires d'y participer. C'est là une étape.

Nous faisons face, tout comme dans le fameux roman se déroulant durant la Révolution française, au meilleur comme au pire. Nous avons maintenant des emplois à offrir, mais nous avons perdu tant de membres de la collectivité qui sont allés occuper des emplois plus rémunérateurs en Alberta. Nous faisons maintenant face à un défi. Nous avons de nouvelles entreprises, nous offrons de nouveaux services au parc national Gros-Morne. Toutefois, comment trouver de nouveaux employés lorsqu'on n'a que des emplois à 7, 8 et 10 \$ de l'heure à offrir, sans avantages sur le plan de la santé pour la plupart? Nous avons un problème de recrutement. Nos jeunes quittent les régions, et j'ai plus de 30 ans, de sorte que lorsque je suis le plus jeune dans la pièce, je sais que nous avons un problème.

Permettez-moi de vous fournir certains faits de base. J'ai remis à votre personnel un exemplaire du Great Northern Peninsula Fisheries Task Force Report. Je vais me concentrer sur ce rapport dans mes conclusions.

Le groupe a examiné essentiellement la politique, au niveau fédéral et provincial, qui affecte notre économie. À nouveau, les pêches contribuent toujours autant à l'économie nationale, mais elles ne rapportent plus à l'économie des localités. Les emplois ont disparu. Dans votre rapport provisoire, vous avez fait ressortir que la capitalisation est en train de remplacer la main-d'œuvre. Cependant, nous ne pouvons même pas faire du développement de nouvelles entreprises si nous n'avons pas accès aux ressources au large de nos côtes, ces ressources qui sont la raison même pour laquelle nous nous sommes établis ici, tout comme les Autochtones et les autres. Ce sont les ressources que l'on trouve ici qui expliquent qu'on veuille s'établir dans la région depuis 5 000 ans.

Dans notre rapport, que notre député, les ministres provinciaux et Pêches et Océans Canada ont tous appuyé, nous avons fait ressortir, là où il est question de l'allocation des ressources et des parts de contingentement raisonnables, les n^{os} 2.1 à 2.3 des recommandations, qui sont au nombre de 44. Votre personnel a maintenant la version intégrale du rapport. Malheureusement, c'est un document volumineux, et je n'en avais pas d'autre exemplaire.

Les parts de quota seraient de responsabilité fédérale. En ce qui concerne la capacité de traitement et la délivrance de licences provinciales, nous avons les n^{os} 5.1 à 5.6, qui incluent toute la question du traitement régional, de la délivrance des licences et ainsi de suite. Ensuite, au n^o 8.1, il est question du problème qui a fermé notre autoroute plusieurs fois et qui impose beaucoup de stress dans la collectivité. C'est l'idée que le poisson est pêché sur la côte, puis transporté par camion. Nous avons fait ressortir qu'il fallait s'attaquer à ce problème de manière plus efficace. Une fois

shrimp fishery, but then many shrimp processing licenses were located in other parts of the province, even though the resource came from our area.

We have done a policy-level document that highlights the issues and how they need to be addressed. We are saying that there are opportunities. You are here to talk about rural poverty. My point or contribution to your dialogue, as you go across our country, is simply to say that rural poverty has many challenges and many issues: education, access to proper services. You did highlight, in your report, the issue of citizenship, access to proper health care and access to proper education. I will say that access to economic opportunity would be part of the issue of poverty. We are challenged with that in this day and age, in our area. Our challenge will then become the challenge for the City of Corner Brook and for the province because as our population decreases, the needs in other areas will decrease and, again, the spiral continues.

We have opportunity. I have highlighted some initiatives that we are taking human resource-wise. We have expanded our tourism industry approximately 300 per cent in the last 15 years. I believe that was a challenge met by many stakeholders that was good. We still have to look at more work. That is why our research and development on fisheries is important with our university, funded, hopefully, by the shore applications through the Canadian International Development Agency in Ottawa. That has all gone in as of last week.

To return to what Ms. Kennedy mentioned with regard to transportation, Premier Charest announced recently that the Quebec government is committing over \$100 million to complete the North Shore highway. That would leak into the Labrador system, and it provides an opportunity for people to come to the Maritimes, go up through our region — the Great Northern Peninsula — and exit through St. Barbe; or, as Ms. Kennedy mentioned, it provides the fixed link. Therefore, if we access it and move through it, that is a major economic opportunity in the years to come.

Finally, with respect to information technology, we do need access to high-speed. When we are in the office, we know all the kids are out of school at three o'clock because when we go to try to email someone, the email goes down. We cannot get anything out. We are challenged and need to find solutions. We know that the provincial and federal governments are working with Persona and Rogers, some of our local providers, to deal with that. When they are asked to do a business case for a town of 200 people, it is difficult. However, if the town has two outfitters that are making \$1 million a year, and they need high-speed Internet, it is an issue for economic survival.

que la pêche de la morue a diminué, nous avons observé une augmentation marquée de la pêche de la crevette, alors que de nombreux permis de transformation de la crevette étaient alloués à d'autres régions de la province, même si la ressource venait de notre région.

Nous avons rédigé un document de niveau stratégique qui fait ressortir les problèmes et comment il faut les régler. Nous affirmons qu'il existe des possibilités. Vous êtes ici pour parler de pauvreté rurale. Ma contribution à votre dialogue, à mesure que vous faites la tournée du pays, est simplement de dire que la pauvreté rurale comporte de nombreux défis et de nombreux problèmes, entre autres en matière d'éducation et d'accès à des services convenables. Vous avez effectivement fait ressortir, dans votre rapport, la question de la citoyenneté, de l'accès à des soins de santé et à une éducation convenables. À mon avis, l'accès à des débouchés économiques fait aussi partie du problème de la pauvreté. Dans notre région, c'est un problème auquel nous sommes confrontés actuellement. Notre défi deviendra donc celui de la ville de Corner Brook et de la province parce qu'à mesure que diminue notre population, les besoins des autres régions diminueront également, et l'effet en cascade se poursuivra.

Nous avons des débouchés. J'ai fait ressortir certaines initiatives. Nous avons triplé à peu près notre industrie du tourisme au cours des quinze dernières années. C'était là un défi qui a été relevé par nos nombreux intéressés et qui a été bien relevé. Il faut continuer. C'est pourquoi nos travaux de R-D en matière de pêche ont tant d'importance pour notre université, financés, avec un peu de chance, par des demandes de l'extérieur qui passent par l'Agence canadienne de développement international à Ottawa. Tout cela a été fait la semaine dernière.

Pour en revenir à ce que Mme Kennedy mentionnait en matière de transport, le premier ministre Charest a annoncé récemment que le gouvernement du Québec s'engageait à verser plus de 100 millions de dollars pour l'achèvement de la route sur la Côte-Nord. Cette route serait reliée au réseau routier du Labrador et offrirait la possibilité de se rendre par automobile jusque dans les provinces maritimes, de monter jusque chez nous — à la péninsule Great Northern — et de ressortir par St. Barbe ou, comme le mentionnait Mme Kennedy, d'assurer une liaison fixe. Par conséquent, si nous y avons accès et que nous pouvons l'utiliser, ce sera là un important débouché économique.

Enfin, en ce qui concerne la technologie de l'information, nous avons besoin de l'accès à l'Internet haute vitesse. Quand nous sommes au bureau, nous savons que tous les jeunes sont sortis de l'école à 15 heures parce que, quand nous tentons d'envoyer un courriel, tout est gelé. C'est un problème, et nous devons y trouver des solutions. Nous savons que les gouvernements fédéral et provincial travaillent de concert avec Persona et Rogers, certains de nos fournisseurs locaux, à trouver une solution. Quand on leur demande de faire une étude de rentabilité pour une localité de 200 personnes, c'est difficile. Cependant, si la localité a deux pourvoyeurs qui font un milliard de dollars par année et qu'ils ont besoin de l'Internet haute vitesse, cela devient une question de survie économique.

You have been general in your interim document with regard to indicators. We are challenged with human resources. We do use services and programs; they are excellent and necessary. However, policy is the root of our issues, policy — such as tax incentives — and access to our resources. Because we live in rural areas, we do travel extensively to come for health services. All you have to do is listen to one of our nurses describe a trip over the mountains to Corner Brook with a sick patient in the middle of winter, with a plough in front of her. It is a challenge and costly.

When I first came to the Northern Peninsula 15 years ago, there was a northern allowance. Tax incentives for rural areas is an area that could put us back on a level playing field. In terms of indicators, when you talk about low-income measures, Services Canada, Statistics Canada, Market Basket Measures and so on, they are from a macro. We need to clarify what the indicators are to show that we, in the Great Northern Peninsula of Western Newfoundland, are having the same citizenship rights, economic opportunity and so on as in Hull, Quebec; Halifax, Nova Scotia; or St. John's, Newfoundland.

St. John's is booming. Our post-secondary graduates now do not have to go far. They are in Halifax; they are in St. John's. In our survey, more than 60 per cent of our youth with post-secondary education stay in the Province of Newfoundland and Labrador. However, they do not necessarily stay in our area because of limited opportunity.

As you deliberate, I hope you will look at what tax policies and policies in the fishery can do for us. We do have a small agricultural industry in our area and a major forestry sector, which is facing the downturn throughout the region, creating another challenge. With the forestry, we are hoping to use the Forest Communities Program through Natural Resources Canada for research and development for alternate uses. In agri-food, we have been using support from the provincial and federal governments to do a pilot project on cool-climate berry crops to supplement some of the smaller communities.

In conclusion, we have done work. We have used the programs and services. I would say our challenge at the end of the day is: How do we deal with the issues of human resources, marketing new business, infrastructure, policies, environment and research and development when we are at a disadvantage of being far from the main centres and resources are limited? The annual income in our area is \$43,000 per family, the province is \$53,000 and the country is \$63,000, but there is a cheaper cost of living in the sense that we own our homes. The highest home-ownership rate in the

Dans votre document provisoire, vous vous en êtes tenus à des généralités au sujet des indicateurs. Les ressources humaines représentent pour nous un problème. Nous utilisons des programmes et des services, qui sont excellents et essentiels. C'est la politique qui est la source de nos problèmes, en matière par exemple d'incitatifs fiscaux et d'accès à nos ressources. Parce que nous habitons dans des régions rurales, nous nous déplaçons beaucoup pour obtenir des services de santé. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'écouter une de nos infirmières vous décrire le voyage qu'elle a dû faire au-delà des montagnes de Corner Brook avec un patient au beau milieu de l'hiver, derrière une gratte. C'est un problème, et cela coûte cher.

Quand je me suis installé à la péninsule Northern il y a 15 ans, on versait une allocation pour l'habitation dans le Nord. Des incitatifs fiscaux destinés aux régions rurales sont un moyen qui pourrait nous permettre de niveler le terrain de jeu. Pour ce qui est des indicateurs, quand vous parlez de mesures pour les personnes à faible revenu, Service Canada, Statistique Canada, les Mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation et tout le reste, ils sont tous axés sur la macro-économie. Il faut préciser quels indicateurs utiliser pour que nous, à la péninsule Great Northern de l'Ouest de Terre-Neuve, ayons les mêmes droits en tant que citoyens, les mêmes débouchés économiques et tout le reste qu'à Hull, au Québec, à Halifax, en Nouvelle-Écosse, ou à St. John's, à Terre-Neuve.

L'économie de St. John's connaît un boom. Nos diplômés d'études de niveau postsecondaire ne doivent plus maintenant aller loin. Ils sont à Halifax et à St. John's. Dans notre étude, plus de 60 p. 100 de nos jeunes ayant fait des études postsecondaires demeurent à Terre-Neuve-et-Labrador. Cependant, ils ne demeurent pas forcément dans notre région en raison du manque de débouchés.

Dans le cadre de vos délibérations, j'espère que vous vous arrêterez à ce que la politique fiscale et les programmes en matière de pêches peuvent faire pour nous. Nous avons une petite industrie agricole dans notre région et un grand secteur d'exploitation forestière, qui fait face à un ralentissement partout dans la région, ce qui pose un autre problème. En matière d'exploitation forestière, nous espérons pouvoir recourir au Programme des collectivités forestières de Ressources naturelles Canada pour faire de la R-D sur d'autres applications. En agroalimentaire, nous nous sommes servis du soutien du gouvernement provincial et du gouvernement fédéral pour mener un projet pilote sur des récoltes de baies en climat froid afin de suppléer à l'activité de certaines petites localités.

En guise de conclusion, nous avons fait du travail. Nous nous sommes servis des programmes et des services offerts. Selon moi, notre problème en bout de ligne est de savoir comment nous allons régler les questions de ressources humaines, de commercialisation des nouvelles entreprises, d'infrastructures, de politiques, d'environnement et de R-D quand, au départ, nous sommes désavantagés du fait que nous sommes loin des grands centres et que les ressources sont limitées. Le revenu familial annuel est de 43 000 \$ dans notre région, de 53 000 \$ dans la

country is in Newfoundland, especially on the Great Northern Peninsula. I believe probably all our neighbours could build a home.

Are challenge is: How do we deal with a modern society where we need advanced health care access? If someone needs a CAT scan, that is a cost, and we see the community struggling to get access. Education is also another issue. Tax policies give every family the same break, but if a family is living in St. John's, their financial need for educating their children is about one-third less than a family in the Great Northern Peninsula who has to pay for the transportation and the extra housing.

Senator Mercer: Panelists, thank you very much for being here. We appreciate it, particularly those of you who filled in so quickly for others who could not be here. I have a lot of questions, but I will try to be quick.

Ms. Kennedy, you made reference to the volunteer base, and a number of you mentioned the declining population. How difficult is it for organizations that are volunteer-driven in rural Newfoundland and Labrador to recruit the necessary people to get the basic jobs done?

Ms. Kennedy: That is an easy answer: We have the same volunteers now. We have exhausted our volunteer system. We have been operating on a volunteer system now for, I would say, 10 to 12 years. I sit on approximately 12 to 14 boards and out of those, I know at least 50 to 60 per cent of the board members from other boards. It is hard to get new faces into the volunteer system. Also, when it is economic, we can get some interest, but we require a certain expertise to help move our agenda forward. That becomes a challenge. It is not just a matter of getting a warm body with a heartbeat.

Senator Mercer: The good news is that Newfoundland and Labrador, in all studies that are done annually, continues to be the most generous province in the country in that Newfoundlanders give money to charities at a higher rate than any other part of the country. That is significant when it is also the poorest of the provinces. It is a tribute to the people.

The federal government, in the last budget, came out with a child care program, which many of us challenged, that gives \$100 per month per child in certain categories. Has that had any effect, positive or negative, in Newfoundland and Labrador?

Ms. Kennedy: I really cannot say that that actually hit the radar at all with regards to what difference it made to our quality of life. When there is a program is put in place, we can see the effects in our community. There have been many new programs for primary health care, some social programs; and if we do not see them work in our community, then we really cannot say they

province et de 63 000 \$ à l'échelle nationale. Par contre, le coût de la vie y est plus bas, en ce sens que nous sommes propriétaires de nos maisons. Le taux le plus élevé de propriété foncière au pays se trouve à Terre-Neuve, surtout dans la péninsule Great Northern. Je crois que tous nos voisins seraient probablement capables de construire une maison.

Voici donc le problème : comment nous transformer en société contemporaine quand nous avons besoin d'accès à des soins de santé poussés? Si quelqu'un a besoin d'un tomodynamogramme, c'est un coût. Nous voyons les membres de la collectivité essayer d'y obtenir accès. L'éducation est un autre problème. La politique fiscale donne à chaque famille le même dégrèvement, mais si une famille vit à St. John's, ses besoins financiers pour l'éducation de ses enfants représentent environ les deux tiers de ce que doit payer la famille de la péninsule, qui doit aussi assumer le transport et le logement à l'extérieur.

Le sénateur Mercer : Mesdames et messieurs, merci beaucoup d'être ici. Nous vous savons gré de votre présence, en particulier ceux d'entre vous qui ont remplacé à pied levé d'autres qui ne pouvaient se libérer. J'ai beaucoup de questions, mais je vais essayer d'être bref.

Madame Kennedy, vous avez parlé du secteur bénévole, et plusieurs ont mentionné la baisse démographique. Les organismes qui dépendent des bénévoles dans le secteur rural de Terre-Neuve-et-Labrador ont-ils de la difficulté à recruter des gens pour faire le travail de base?

Mme Kennedy : C'est une réponse facile : nous avons les mêmes bénévoles maintenant. Nous avons épuisé notre réseau de bénévoles. Nous fonctionnons grâce à ce réseau depuis, je dirais, 10 à 12 ans. Je fais partie d'environ 12 à 14 conseils d'administration dont 50 à 60 p. 100 des membres, au moins, se retrouvent dans d'autres conseils. C'est difficile d'avoir de nouveaux visages parmi les bénévoles. Aussi, lorsqu'il est question d'économie, nous pouvons susciter un peu d'intérêt, mais nous avons besoin d'une certaine expertise pour pouvoir avancer. Cela devient un défi. Il ne suffit pas d'avoir une personne en chair et en os.

Le sénateur Mercer : La bonne nouvelle, c'est que toutes les études menées chaque année montrent que Terre-Neuve-et-Labrador continue d'être la province la plus généreuse du pays, en ce sens que les Terre-Neuviens donnent davantage aux organismes de bienfaisance que tout autre Canadien. C'est remarquable quand on sait qu'il s'agit aussi de la province la plus pauvre. C'est tout en son honneur.

Le gouvernement fédéral, dans le dernier budget, a instauré un programme pour la garde d'enfants, que beaucoup parmi nous ont contesté, qui assure des prestations de 100 \$ par mois par enfant dans certaines catégories. Ce programme a-t-il eu un effet quelconque, positif ou négatif, à Terre-Neuve-et-Labrador?

Mme Kennedy : Je ne peux pas vraiment dire dans quelle mesure ce programme a eu un effet sur notre qualité de vie. Lorsqu'un programme est mis en place, nous pouvons sentir les effets dans notre communauté. Il y a eu plusieurs nouveaux programmes pour les soins de santé primaires, quelques programmes sociaux; si nous ne les voyons pas dans notre collectivité, nous ne pouvons pas

make an impact. That was a program, however, that, because of where I live, I do not believe I would see the impact like I would if I lived in Corner Brook.

Senator Mercer: Ms. Hancock, have the recent federal government cutbacks to social programs had an effect on the Western School Board area?

Ms. Hancock: They have indirectly. The province would most acutely feel any changes in federal funding in the negotiations they were having around child care or other expenditures that would come to the province. In response to your question, to Ms. Kennedy, I have heard many individuals say that the amount they get for child care is beneficial, but it really does not cover the full range of child care expenses that they might encounter in a month.

Senator Mercer: On that point, what would be the average cost of a child care space in a licensed child care centre in this part of Newfoundland?

Ms. Kennedy: You should ask Mr. St. George. He has a small child.

Mr. St. George: On average, in Western Newfoundland, it is \$500 a month for a registered daycare.

Senator Mercer: Therefore, the \$100 a month does not go very far toward that.

Mr. St. George: It is 20 per cent of what you need.

Senator Mercer: If you do not have the other 80 per cent, it does not matter, does it?

Mr. St. George: No, it does not.

Senator Mercer: Exactly.

Ms. Hancock: Many of our smaller communities do not have licensed daycares available. They rely on neighbours or family members to provide the care. I understand of the money that was to come to the province, much of it was to go toward developing the early childhood system within our province, and there had to be a rearranging of potential programs to accommodate the federal funding changes. This is why, in our recommendations, we want more federal/provincial discussion around solutions to rural areas and child care programs.

Senator Mercer: Therefore, the agreement that had been signed between the Government of Canada and the Government of Newfoundland and Labrador would have been more beneficial if it had stayed in place rather than the \$100 a month.

Ms. Hancock: That was the opinion of many people who have spoken with us, but I cannot say it is the opinion of the province.

vraiment dire qu'ils ont une incidence. Là où je vis, je ne crois pas que je verrais les répercussions d'un tel programme comme si je vivais à Corner Brook.

Le sénateur Mercer : Madame Hancock, les récentes compressions que le gouvernement fédéral a imposées dans certains programmes sociaux ont-elles eu un effet dans le secteur du Western School Board?

Mme Hancock : Indirectement. La province ressentirait davantage les changements apportés dans le financement fédéral au cours des négociations entourant la garde d'enfants ou d'autres secteurs de dépenses qui relèveraient de la province. Pour répondre à la question que vous avez posée à Mme Kennedy, un grand nombre de personnes m'ont dit que les prestations qu'elles recevaient pour la garde d'enfants sont bénéfiques, mais elles ne couvrent pas toutes les dépenses de garderie que l'on peut avoir en l'espace d'un mois.

Le sénateur Mercer : À ce sujet, quel serait le coût moyen d'une place dans une garderie reconnue, dans cette région de Terre-Neuve?

Mme Kennedy : Vous devriez poser la question à M. St. George, puisqu'il a un jeune enfant.

M. St. George : En moyenne, dans l'Ouest de Terre-Neuve, il en coûte 500 \$ par mois dans une garderie enregistrée.

Le sénateur Mercer : Par conséquent, on ne va pas bien loin avec 100 \$ par mois.

M. St. George : C'est 20 p. 100 de ce dont vous avez besoin.

Le sénateur Mercer : Si vous n'avez pas l'autre 80 p. 100, cela ne sert à rien, n'est-ce pas?

M. St. George : Non.

Le sénateur Mercer : Exactement.

Mme Hancock : Dans un grand nombre de petites collectivités, il n'y a pas de garderies enregistrées. Les enfants sont gardés par des voisins ou des membres de la famille. Je crois comprendre qu'une grande partie de l'argent qui devait être versé à la province devait servir au développement du réseau de la petite enfance dans la province, et qu'on devait remanier les programmes pour tenir compte des changements dans le financement fédéral. C'est pourquoi, dans nos recommandations, nous voulons que le gouvernement fédéral et la province discutent davantage des solutions à apporter dans les secteurs ruraux et les programmes de garderie.

Le sénateur Mercer : Par conséquent, l'entente qu'avaient conclue le gouvernement du Canada et celui de Terre-Neuve-et-Labrador aurait été plus avantageuse que les prestations mensuelles de 100 \$.

Mme Hancock : C'est ce que pensent bien des personnes qui se sont entretenues avec nous, mais je ne peux pas dire que la province est de cet avis.

Senator Mercer: Another thing, Ms. Hancock, that puzzles me in your report, was the high absentee rate amongst kindergarten children. I do not understand that. Since you have mentioned it, I assume it is unusual. Do we know why it is happening?

Ms. Hancock: That finding shocked us. We looked at data over a six-year period to identify that trend. In some instances, children were missing up to 80 days in the school semester. Through tracking data at the school level, we were able to look at absenteeism, lateness and attendance and really target the work that we are doing with the preventative social work position to make a difference for those families. The position has made a difference in terms of increasing the presence of children in the school and increasing the involvement of family members. Parenting classes have been started. Sometimes it was about really trying to make a stronger connection with the parents of the children.

Since we have implemented the school social worker position, one of the very basic provisions she has made is to have a supply of clothes for children. Therefore, if they do get to school and, during recess, get wet or need a change of clothes for winter wear, she has that available to them. They do not have to go back home. That is the basic level of provision we are talking about. Many of the issues do go back to income, single parents and people really struggling.

Senator Mercer: Is that where the high absenteeism came from, because you do make reference in your report — on page 7, “Key Findings — Magnitude of Problem” — to people in the poverty cycle, people who have been on social assistance.

Ms. Hancock: Yes.

Senator Mercer: Would a large percentage of these children come from families that are on social assistance?

Ms. Hancock: Yes. That was the value of the Human Resources, Labour and Employment, HRLE, provincial study on intergenerational dependence on social assistance. The teachers taught the parents as children and now, years later, they are seeing their children in the same situation. How do we start to break that cycle of poverty and make a real difference?

Senator Mercer: It is the biggest challenge, of course.

Mr. St. George, you talked about a drop in the population in the service area. The first number you used, I believe, was from 13,000 people down to 8,800 people.

Mr. St. George: Yes.

Senator Mercer: What was the time period?

Mr. St. George: That would be from 1988 to 2001.

Senator Mercer: To go further on into your presentation and others, would those people have gone to St. John's or Halifax, or would they have gone further west to Fort McMurray?

Le sénateur Mercer : L'autre chose, madame Hancock, qui me trouble dans votre rapport, c'est le taux élevé d'absentéisme chez les enfants de la maternelle. Je ne comprends pas. Comme vous l'avez mentionné, je présume que c'est inhabituel. En savons-nous les raisons?

Mme Hancock : Ce résultat nous a estomaqués. Nous avons examiné les données sur une période de six ans pour cerner cette tendance. Dans certains cas, les enfants manquaient jusqu'à 80 jours par semestre. En suivant une piste au niveau de l'école, nous avons réussi à examiner l'absentéisme, les retards et l'assiduité, et le travail préventif que nous faisons avec le poste de travailleuse sociale vise justement à aider ces familles. Ce travail a permis d'augmenter la présence des enfants à l'école et la participation des membres de la famille. Des classes destinées aux parents ont été mises sur pied. Dans certains cas, il s'agissait vraiment d'établir un lien plus serré avec les parents.

Depuis que nous avons instauré le poste de travailleuse sociale en milieu scolaire, un des services de base offerts consiste à fournir des vêtements aux enfants. S'ils viennent à l'école et qu'ils se mouillent durant la récréation ou qu'ils doivent se changer parce qu'il fait froid, la travailleuse sociale peut leur fournir ces vêtements. Ils n'ont pas à retourner à la maison. C'est le genre de service de base dont nous parlons. Les problèmes sont souvent liés au revenu, à la monoparentalité et aux grandes difficultés financières.

Le sénateur Mercer : Est-ce ce qui explique le taux élevé d'absentéisme, parce que vous parlez dans votre rapport — à la page 7 — des gens qui se trouvent dans le cycle de pauvreté, des gens qui vivent de l'aide sociale.

Mme Hancock : Oui.

Le sénateur Mercer : Est-ce qu'un grand pourcentage de ces enfants viennent de familles qui vivent de l'aide sociale?

Mme Hancock : Oui. C'est ce qui est ressorti de l'étude provinciale concernant la dépendance intergénérationnelle par rapport à l'aide sociale, réalisée par le ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi. Les enseignants avaient enseigné aux parents lorsqu'ils étaient enfants et maintenant, des années plus tard, ils voient leurs enfants dans la même situation. Comment allons-nous briser le cycle de pauvreté et vraiment changer les choses?

Le sénateur Mercer : C'est le plus grand défi, évidemment.

Monsieur St. George, vous avez parlé d'une baisse démographique dans le secteur que vous desservez. Je crois que vous avez dit que le nombre était passé de 13 000 à 8 800 habitants.

M. St. George : Oui.

Le sénateur Mercer : C'était durant quelle période?

M. St. George : C'était de 1988 à 2001.

Le sénateur Mercer : Pour approfondir ce que vous et d'autres avez dit, ces gens seraient-ils allés à St. John's ou à Halifax, ou encore plus à l'ouest à Fort McMurray?

Mr. St. George: Yes, in our area, the largest majority went to Alberta. In the early to mid-1990s, more people went to Ontario, Mississauga and Brampton. In 2000 and 2001, that switched totally to Alberta. I have noticed lately that people who used to be in Ontario now move with their other family members who have gone to Alberta.

Senator Mercer: I was surprised at your reference to the fishery. In general terms, you talked about the value of the fishery. Being from Nova Scotia, I, to a certain extent, understand the difficulty with the fishery, and I would have anticipated it would have been even more magnified here. If the fishery still has as large a value as you indicated, what are they fishing? You mentioned shrimp. They are obviously not fishing cod. What are they fishing that enables you to maintain the value level?

Mr. St. George: They are fishing shrimp, crab, herring, mackerel — now, this is changing as we speak because some of the stocks are stressed out — the ground fishery. Cod in particular closed in 2003, but lobster fishery in our area is very big; and then there is a host of other smaller fisheries around that. Overall, though, it is shrimp that has maintained the value until now for our area.

Senator Mercer: We heard testimony last week from some people in Nova Scotia about the owner/operator policy in the crab and lobster fishery. Do you have an owner/operator policy here, where if you have the crab or lobster licence, that you need to be an owner/operator, instead of the licence being owned by somebody in St. John's and then they just hire somebody to do the work.

Mr. St. George: Yes, we do have that policy.

Senator Mercer: I will make an assumption that that is a good thing.

Ms. Kennedy: I was part of the fisheries task force, so I do know some of it. We are a part of the own/operate policy, and we looked at some of the stuff that Nova Scotia is doing with that. It would kill rural Newfoundland, especially for lobster — that is where the inshore fishermen really prosper. If they transferred their licence from one to another, it could basically devastate a small town that is dependent on the industry — probably the 10 to 12 families that live there.

Mr. St. George: Iceland has individual, transferable quotas. We were over there for a fact-finding trip a number of years ago. They did a quota, but it was devastating for their most rural communities.

We have two examples of a region basically modelled after what happened in Northern Alaska. In the Labrador Fishermen's Union Shrimp Company Limited, they have a quota that they harvest and can spend the money to subsidize or develop other fisheries or other economic opportunities. In St. Anthony, which is out of my area, they have St. Anthony Basin Resources Inc., SABRI, and they have a quota. In our area, we have a smaller quota for a group north of the 50th parallel. Labrador is the best

M. St. George : Oui, dans notre région, la grande majorité des gens sont partis en Alberta. Dans la première moitié des années 1990, les gens allaient surtout en Ontario, à Mississauga et à Brampton. En 2000 et 2001, les gens sont tous partis en Alberta. J'ai remarqué récemment que les gens qui vivaient en Ontario vont maintenant rejoindre les autres membres de leurs familles qui sont partis en Alberta.

Le sénateur Mercer : J'ai été surpris lorsque vous avez parlé des pêches. De façon générale, vous avez parlé de la valeur des pêches. Étant originaire de la Nouvelle-Écosse, je comprends dans une certaine mesure les problèmes associés aux pêches, et j'aurais cru qu'ils étaient encore plus graves ici. Si les pêches ont encore une valeur aussi importante que vous le dites, qu'est-ce qu'on pêche? Vous avez parlé de la crevette. Ce n'est certainement pas de la morue. Qu'est-ce qu'on pêche pour maintenir cette valeur?

M. St. George : On pêche de la crevette, du crabe, du hareng, du maquereau — ceci change maintenant parce que les stocks s'épuisent — des poissons de fond. La pêche à la morue en particulier a pris fin en 2003, mais la pêche au homard dans notre région est très forte; et il y a aussi une foule d'autres pêches moins importantes. Globalement, par contre, c'est la pêche à la crevette qui a permis de maintenir cette valeur jusqu'à maintenant dans notre région.

Le sénateur Mercer : La semaine dernière, nous avons entendu des témoins de la Nouvelle-Écosse qui nous ont parlé de la politique du propriétaire exploitant dans la pêche au crabe et au homard. Avez-vous une politique semblable ici, à savoir que c'est un propriétaire exploitant qui détient le permis de pêche au homard ou au crabe, et non quelqu'un de St. John's qui engage un pêcheur pour faire le travail?

M. St. George : Oui, nous avons cette politique.

Le sénateur Mercer : Je présume que c'est une bonne chose.

Mme Kennedy : J'ai fait partie du groupe de travail sur les pêches, alors je suis un peu au courant de la situation. Nous faisons partie de la politique du propriétaire exploitant, et nous avons examiné ce que la Nouvelle-Écosse fait à cet égard. Cela tuerait les collectivités rurales de Terre-Neuve, en particulier pour la pêche au homard — où les pêcheurs côtiers sont vraiment prospères. S'ils transféraient leur permis de l'un à l'autre, les effets pourraient être dévastateurs pour un petit village qui dépend de l'industrie — probablement les 10 ou 12 familles qui vivent là.

M. St. George : L'Islande a des quotas individuels, transférables. Nous y avons effectué un voyage d'étude il y a quelques années. Le pays a fixé des quotas, mais les effets ont été dévastateurs pour ses collectivités les plus rurales.

Nous avons deux exemples modelés sur ce qui s'est produit dans le Nord de l'Alaska. À la Labrador Fishermen's Union Shrimp Company Limited, ils ont un quota de pêche qu'ils prennent et ils peuvent dépenser l'argent pour financer ou développer d'autres pêches ou d'autres activités économiques. À St. Anthony, qui se trouve à l'extérieur de ma région, il y a la St. Anthony Basin Resources Inc., SABRI, qui a un quota. Dans notre région, nous avons un plus petit quota pour un groupe au

model. The quota has been very successful. It has helped create new businesses and kept people employed. It has a strong business component; it is not a social component at all — it is, you know, business. I know that our colleagues at the Nordic Economic Development Corporation have been pushing for quotas for the area, such as regional quotas for the different communities. That would keep some of the wealth in the area; or the quota could be sold, like SABRI does with their quota. They reinvest the money in the area. However, that does not happen unless we have a quota locally.

When I say the wealth of the fishery accrues elsewhere, increasingly, the wealth is switching to the larger companies out of the region. We are seeing a shake-up again now with Fishery Products International Limited changing, and we notice that we have, I believe, two new companies in our area. It is accruing the wealth away from the communities that first depended on it, that always depended on it.

Senator Gustafson: I have a question about the heavy hand of government in relation to unemployment insurance, seasonal employment and so on. In agriculture and in small business, there is always room for people to hold a job for a short term — two, three days, maybe. These people are drawing on employment, but the government is down there is telling them that they will be cut off because of those two days or two weeks of work. It becomes a negative, and it is out there. Businesses try to hire a man for short-term labour, for example a carpenter needs some help, just the raw labour, and I feel the government penalizes these people and keeps them in a position where they never dig themselves out.

I am speaking from experience — 50 years in the farming industry, small business, construction and so on. It happens and continues to happen. People would rather not take the job because they will be cut off and will pay the price. We have not found a way to deal with this. It is predominantly among men, but there are cases, in the service industry, where it applies to women as well. We penalize and cause a bigger problem.

Most of these people will not get an education. Some of them can barely sign their own names. Education is the furthest thing from their minds, but they are good workers. In many cases, they can operate machinery better than most people because that is the only job they have had. There is no area in which we can pay these people without penalizing them.

Ms. Kennedy: Ms. Jeans referred earlier to the sliding scale and people not wanting to work for \$7 an hour because they lost their benefit and their drug card. The EI system has got to be reconfigured because we have a lot of people who, if they work after they draw EI, get paid under the table. Is that right?

Senator Gustafson: Yes, that is right.

nord du 50° parallèle. Le Labrador est le meilleur modèle. Le quota a donné de très bons résultats. Il a permis de créer de nouvelles entreprises et de maintenir des emplois. C'est très axé sur les affaires; cela n'a rien de social — ce sont les affaires. Je sais que nos collègues de la Nordic Economic Development Corporation revendiquent l'établissement de quotas pour la région, comme des quotas régionaux pour les différentes collectivités. Cette mesure permettrait de garder de la richesse dans les régions; ou bien les quotas pourraient être vendus, comme le fait la SABRI. Ils réinvestissent l'argent dans la région. Toutefois, ce n'est possible que si nous avons un quota local.

Lorsque je dis que la richesse des pêches se retrouve ailleurs, de plus en plus, c'est que la richesse va aux grandes entreprises à l'extérieur de la région. Les choses changent encore maintenant avec la Fishery Products International Limited et nous remarquons que nous avons, je crois, deux nouvelles entreprises dans notre région. La richesse sort des collectivités, alors qu'elles ont toujours été dépendantes de cette richesse.

Le sénateur Gustafson : J'ai une question concernant la brutalité avec laquelle le gouvernement agit à l'égard de l'assurance-emploi, de l'emploi saisonnier, et cetera. En agriculture et dans les petites entreprises, les gens peuvent toujours avoir un emploi à court terme — peut-être de deux ou trois jours. Ces gens reçoivent des prestations, mais le gouvernement leur dit qu'elles vont leur être retirées à cause de ces deux jours ou deux semaines de travail. Ce travail devient désavantageux, et on le voit. Une entreprise essaie d'embaucher un homme pour un travail à court terme, par exemple si un menuisier a besoin d'aide, juste la main-d'œuvre brute, et j'ai l'impression que le gouvernement pénalise ces gens et les garde dans une situation dont ils ne pourront jamais se sortir.

Je parle par expérience — j'ai passé 50 ans dans le secteur agricole, la petite entreprise, la construction, et cetera. Cette situation existe et continue d'exister. Les gens préfèrent ne pas travailler parce qu'ils vont perdre leurs prestations et seront pénalisés. Nous n'avons pas trouvé de façon de régler cette situation. Le problème touche surtout les hommes, mais dans certains cas, dans le secteur des services, il touche les femmes également. Nous les pénalisons et nous créons un plus grand problème.

La plupart de ces gens ne vont pas s'instruire. Certains peuvent à peine signer leur nom. Les études sont la dernière chose à laquelle ils pensent, mais ce sont de bons travailleurs. Bien souvent, ils peuvent faire fonctionner une machine mieux que personne parce que c'est le seul emploi qu'ils ont eu. Il n'y a aucun secteur dans lequel nous pouvons les rémunérer sans les pénaliser.

Mme Kennedy : Mme Jeans a parlé tout à l'heure de critères variables et des gens qui ne veulent pas travailler à sept dollars l'heure parce qu'ils vont perdre leurs prestations et leur carte de médicaments. Le système d'assurance-emploi doit être repensé parce que beaucoup de personnes, si elles travaillent après avoir touché leurs prestations d'assurance-emploi, sont rémunérées « en dessous de la table ». Est-ce exact?

Le sénateur Gustafson : Oui, c'est exact.

Ms. Kennedy: There are ways of changing policy and programming that can address that: Use a sliding scale, share the wealth; let people bank a certain amount of money without penalizing them. From an employer's perspective, every time they work a day, the other side of that is that I am spending a day filling in paperwork for Service Canada because they cannot keep it straight in their system.

There is a real challenge with the system and the way it is set up. We do business differently now. We need new systems to assist us. A sliding scale would work really well under the EI program.

Another issue is that the system is paid into by employers and employees. Jobs in Newfoundland, especially in the tourism business that Mr. St. George was referring to, where we grew this market to create a demand, are low-paying. Jobs in tourism pay \$7 per hour. The occupancy rate is 38 per cent in rural Newfoundland in some of the hoteliers, so they cannot afford to pay \$10 per hour. However, that is what they will need to pay to keep staff. Maybe we could have a system where there is a partnership: If you make this amount of profit, you qualify for a subsidy back under the program that you have paid into. There are all kinds of new ways that we can do business and be successful. This board will probably have to look at the challenge of how we do new business and be successful.

Mr. St. George: I can add to the whole issue of attachment to the workforce. If you bring someone into the workforce, even for short periods of time, they gradually get more attached. We have seen it already in our area where some people started off with very little work at the hotel or the business and as their skills improve, they gradually become attached to the workforce, and their employment is repeatedly extended. However, that takes time and the programs do penalize people.

I go back to my comment about indicators. One of the issues that we face in the 21st century is we are using 20th century, or worse, 19th century indicators. We are using economic indicators and accounting measures. How many bricks to build a building? How many people does it cost per hour? All these numbers crunch out, but in the formula, they miss the social impact for non-inclusion of citizens if we do not help people, who are disadvantaged, join workforce. Most of them, from what I have seen in 15 years of work on the Northern Peninsula, become very good employees. However, it takes time.

I heard one of my university professors talking about the need to think beyond the box. Accounting measures are not for the economy. They are for small businesses, they are for big businesses, but, if you own a business and you have a brand, such as Coca-Cola, you could say that has no material value. Yet, if people do not protect their brands, companies such as

Mme Kennedy : Il y a des façons de changer la politique et les programmes pour corriger cette situation : utiliser des critères variables, partager la richesse; laisser les gens encaisser une certaine somme sans les pénaliser. Du point de vue de l'employeur, chaque fois qu'ils travaillent une journée, je dois passer une journée à remplir des documents pour Service Canada parce que rien ne doit paraître dans le système.

Le système et la façon dont il est structuré posent un véritable défi. Nous faisons les choses différemment maintenant. Nous avons besoin de nouveaux systèmes pour nous aider. Des critères variables donneraient vraiment de bons résultats dans le cadre du programme d'assurance-emploi.

L'autre problème, c'est que le système est payé par les employeurs et les employés. Les emplois à Terre-Neuve, en particulier dans l'industrie touristique que M. St. George a mentionnée, où nous avons développé ce marché pour créer une demande, ne sont pas payants. Les gens qui travaillent dans cette industrie reçoivent sept dollars l'heure. Dans le secteur rural de Terre-Neuve, le taux d'occupation est de 38 p. 100 chez certains hôteliers, alors ils ne peuvent pas se permettre de payer dix dollars l'heure. Toutefois, c'est ce qu'ils vont devoir payer pour conserver leur personnel. Nous pourrions peut-être avoir un système de partenariat : si vous faites ce profit, vous avez droit à une subvention dans le cadre du programme auquel vous avez contribué. Toutes sortes de nouvelles façons de faire peuvent être fructueuses. Le comité devra probablement se pencher sur cet aspect.

M. St. George : Je pourrais parler aussi de la participation au marché du travail. Si vous amenez quelqu'un à travailler, même pour de courtes périodes de temps, il se crée graduellement un lien. Nous l'avons vu déjà dans notre région, où des gens ont commencé à faire de très petits boulots à l'hôtel ou à l'entreprise, et à mesure que leurs habiletés s'améliorent, ils s'attachent graduellement au marché du travail et leur emploi se prolonge sans cesse. Toutefois, il faut du temps et les programmes pénalisent vraiment les gens.

Je reviens à ce que j'ai dit au sujet des indicateurs. Un des problèmes que nous avons au XXI^e siècle, c'est que nous utilisons des indicateurs du XX^e siècle ou, pire, du XIX^e siècle. Nous utilisons des indicateurs économiques et des mesures comptables. Combien de briques faut-il pour construire un immeuble? Combien de gens faut-il payer chaque heure? Tous ces chiffres sont digérés, mais dans les calculs, on oublie l'impact social de la non-inclusion des citoyens, quand nous n'aidons pas les gens, qui sont désavantagés, à se joindre au marché du travail. D'après ce que j'ai vu pendant 15 ans dans la péninsule Northern, la plupart deviennent de très bons employés. Toutefois, cela prend du temps.

Un de mes professeurs à l'université parlait de la nécessité de sortir des sentiers battus. Les mesures comptables ne s'appliquent pas à l'économie. Elles s'appliquent aux petites entreprises, aux grandes entreprises, mais si vous possédez une entreprise et vous avez une marque de commerce, comme Coca-Cola, vous pourriez dire que cela n'a aucune valeur concrète. Pourtant, si elles ne

Coca-Cola or IBM would be in some trouble if they allowed other people to take their brand. It is a very intangible thing.

I agree with what Ms. Kennedy just said about attachment to the workforce. In Newfoundland, we have people with literacy skill issues. We have a high social service dependency. We lose some of our best people to other provinces due to high wages. I was in Cape Breton last summer and the Cape Bretoners have the same issues. Actually, we talked about it and there was so much similarity in a large number of rural areas. We have to put steps in; the programming and services only benefit to a point. We need good indicators that can show the benefit over the long term. I know from being at Memorial University 16 years ago, we were told it costs \$1 million to keep someone on social services the rest of their life. That amount must include the staffing, the paperwork, all the costs involved. However, if that same person is put through the programming and through university or whatever it takes to get him or her into the workforce, that cost is in the region of \$100,000. That is a measure over 25 years, so that is what I mean when I say we need to broaden our indicators.

Senator Gustafson: This has been a real bug with me. I call it “big government.” It seems to me the government can find a way to circulate more paper. They love paper and will create jobs with paper just to create jobs, sometimes for political reasons. However, when it comes to doing something that is realistic and produces real economy and real strength in the industries — and it is needed — we cannot seem to find a way to help these poor people that really need the help. They will not dig themselves out on their own.

I use this example — and I should be careful in using this: I have been to Africa several times and the answer we have for even a Third World situation is education. All right, so we give them an education. What happens? They get an education and fly to Canada. They do not go out there and work that field and increase the prosperity of the agricultural community in that land. They get an education, they are gone.

We have to find a way to help these people that are at the bottom end of the scale. Many of them have an expertise of their own, but we have no way of helping them.

Senator Callbeck: Ms. Kennedy, you talked about selling raw material and not having enough value added in Newfoundland, which I can certainly identify with, being from Prince Edward Island. However, you went on to talk about how programs and policies that have been set long ago and must change for today's world. You mentioned about the drug program, which has been brought to Newfoundland, and I agree that is a step in the right direction. It certainly helps lower-income people and helps those on the welfare to get off the system. In my province, if they go off it — I assume it is the same here — then they are responsible for their own health bills and drugs, et cetera. Then you talked a little

protègent pas leur marque de commerce, des entreprises comme Coca-Cola ou IBM auraient des problèmes si elles permettaient à d'autres de l'utiliser. C'est une chose intangible.

Je suis d'accord avec Mme Kennedy au sujet de la participation au marché du travail. À Terre-Neuve, nous avons des gens qui sont analphabètes. Beaucoup dépendent des services sociaux. Les salaires élevés dans d'autres provinces attirent nos meilleurs éléments. J'étais au Cap-Breton l'an dernier et les gens là-bas ont les mêmes problèmes. En fait, nous en avons parlé et il y avait une grande similitude dans bon nombre des régions rurales. Nous devons nous y mettre; les programmes et les services ne sont avantageux qu'à un certain point. Il nous faut de bons indicateurs pour pouvoir montrer les avantages à long terme. Lorsque je fréquentais l'Université Memorial il y a 16 ans, on nous disait qu'il en coûte 1 million de dollars pour garder quelqu'un dans la dépendance des services sociaux toute sa vie. Cette somme doit comprendre le personnel, la paperasse, tous les coûts. Toutefois, si cette même personne est inscrite à un programme, à l'université ou peu importe ce qu'il faut pour l'amener à participer au marché du travail, le coût est d'environ 100 000 \$. Cette mesure date d'il y a 25 ans, alors c'est ce que je veux dire lorsque je parle d'élargir nos indicateurs.

Le sénateur Gustafson : Ceci m'a toujours embêté beaucoup. Je l'appelle le « gros gouvernement ». Il me semble que le gouvernement est capable de faire circuler plus de documents. Il adore le papier et il créera des emplois avec le papier juste pour créer des emplois, parfois pour des raisons politiques. Toutefois, quand vient le temps de faire quelque chose de réaliste, de stimuler l'économie et de renforcer les industries — et il le faut — il semble que nous ne soyons pas capables de trouver une façon d'aider ces gens pauvres qui en ont bien besoin. Ils ne vont pas s'en sortir seuls.

J'utilise cet exemple — et je dois être prudent quand je le fais : je suis allé en Afrique plusieurs fois, et la solution que nous avons même dans un pays du tiers monde, c'est l'éducation. D'accord, donnons-leur donc une éducation. Qu'arrive-t-il? Ils s'instruisent et viennent au Canada. Ils ne vont pas là-bas pour travailler la terre et accroître la prospérité de la collectivité agricole dans ce pays. Ils s'instruisent, ils sont partis.

Nous devons trouver une façon d'aider ces gens qui se trouvent au bas de l'échelle. Beaucoup ont des compétences, mais nous sommes incapables de les aider.

Le sénateur Callbeck : Madame Kennedy, vous avez parlé de la vente de matières premières et du fait que la valeur ajoutée est insuffisante à Terre-Neuve, ce à quoi je peux certainement m'identifier, puisque je suis originaire de l'Île-du-Prince-Édouard. Toutefois, vous avez parlé aussi des programmes et des politiques établis il y a longtemps, qui doivent être adaptés au monde d'aujourd'hui. Vous avez mentionné le programme de médicaments, qui a été instauré à Terre-Neuve, et je suis d'accord que c'est un pas dans la bonne direction. Il aide, bien sûr, les gens à faible revenu et ceux qui vivent de l'aide sociale à sortir du système. Dans ma province, s'ils sortent du système — je présume

bit about the EI. I would like to hear your ideas about other changes that you feel need to be made for today's world.

Ms. Kennedy: When I spoke about our raw material, I was trying to give you a picture of how we got here. We got here because we sold raw resources. There was so much more that we could have done. If we had maximized the income, we would not find the shortage in our forestry and fishery that we find today. Therefore, we abused these resources, and we did not do it alone. We were allowed to do it, which is why I talk about policy. When we got into the fisheries task force, we realized we cannot make changes. We can make recommendations, but it is only with a change in policy that we can make a change in our way of doing business. Therefore, through the fisheries task force, we have made forty-something recommendations to the government, most of which were linked to policy. We have to start making that change in the industry.

We would like to bring programming back. We have seen the consequences in our health care. We are living it now; we are trying to regionalize, and we recognize the need that we have to do it. We do not have unlimited resources, and it has become a strain on us to provide this service. However, making the decision for us is not the right answer. We can come up with good decisions that could benefit us, not cost us any more, probably make us very happy and provide a much better service. We have to effect policy with regard to education, health and the other social programs in our communities that affect us economically.

When we recruit health care providers, a doctor, for example, it costs us \$80,000. We find them, they come to rural Newfoundland, but they will not stay. We have no support in place, so they return to St. John's, Toronto or Vancouver, somewhere where they have some supports around them for their culture. They want nothing to do with staying in rural Newfoundland. We have retention rate of less than six per cent.

Sean talked about interviewing people who left Newfoundland to see if they would want to come back to work here. That is where we must start. People who have grown up here love it. They have a passion for it. Poverty is more than money, and there is a real love of the land. People will come back for less — but not a lot less now. They want a base. We have a problem with recruitments because we are dropping our health care and education systems. Thus, it has become a vicious circle for us.

We have to start setting up a way to entice people with a good health care plan and a good education plan. Maybe it is connected; maybe it is a holistic approach we are talking about.

que c'est la même chose ici — ils doivent alors payer eux-mêmes leurs soins de santé, leurs médicaments, et cetera. Puis vous avez parlé un peu du système d'assurance-emploi. J'aimerais que vous nous parliez des autres changements qui, à votre avis, s'imposent dans le monde d'aujourd'hui.

Mme Kennedy : Lorsque j'ai parlé de nos matières premières, je voulais vous donner une idée de la façon dont nous sommes arrivés ici. Nous sommes arrivés ici parce que nous avons vendu des matières premières. Nous aurions pu faire tellement plus si nous avions maximisé les revenus, nous n'aurions pas les pénuries que nous connaissons aujourd'hui dans les secteurs de la forêt et de la pêche. Nous avons donc abusé de ces ressources et nous ne l'avons pas fait seuls. Nous avons été autorisés à le faire, et c'est pourquoi je parle de politique. Lorsque nous avons formé le groupe de travail sur les pêches, nous avons réalisé que nous ne pouvions pas faire de changement. Nous pouvons formuler des recommandations, mais seul un changement de politique peut nous permettre de modifier notre façon de faire. Par l'intermédiaire du groupe de travail sur les pêches, nous avons donc présenté une quarantaine de recommandations au gouvernement, la plupart liées aux politiques. Nous devons commencer à transformer l'industrie.

Nous aimerions avoir un programme. Nous avons vu les conséquences dans les soins de santé. Nous le vivons maintenant; nous essayons de régionaliser et nous reconnaissons qu'il faut le faire. Nos ressources ne sont pas illimitées et offrir ce service commence à nous peser. Toutefois, il ne faut pas prendre la décision à notre place. Nous pouvons prendre de bonnes décisions qui nous seraient profitables, qui ne nous coûteraient pas plus, qui nous rendraient probablement très heureux et nous permettraient d'offrir un bien meilleur service. Nous devons mettre en œuvre une politique dans les domaines de l'éducation, de la santé et d'autres programmes sociaux dans les collectivités qui nous affectent économiquement.

Lorsque nous recrutons des fournisseurs de soins de santé, un médecin par exemple, il nous en coûte 80 000 \$. Nous les trouvons, ils s'installent dans des collectivités rurales de Terre-Neuve, mais ils ne restent pas. Nous n'avons aucun soutien en place, alors ils retournent à St. John's, à Toronto ou à Vancouver, là où ils trouvent un soutien autour d'eux pour leur culture. Ils ne veulent absolument pas rester dans les collectivités rurales de Terre-Neuve. Nous avons un taux de rétention de moins de 6 p. 100.

Sean a dit qu'il faudrait interroger les gens qui ont quitté Terre-Neuve pour voir s'ils aimeraient revenir travailler ici. C'est là où nous devons commencer. Les personnes qui ont grandi ici aiment l'endroit. Ils en sont fous. La pauvreté, ce n'est pas juste une question d'argent, et il y a un véritable amour pour la terre. Les gens reviendront pour moins — mais pas beaucoup moins maintenant. Ils veulent une base. Nous avons un problème de recrutement parce que nous laissons tomber nos systèmes de soins de santé et d'éducation. Cela devient donc un cercle vicieux pour nous.

Nous devons commencer à trouver une façon d'attirer les gens avec un bon système de soins de santé et d'éducation. Ces choses sont peut-être liées; nous parlons peut-être d'une approche

We are educating people on health and school. We are not just telling them about nutrition, for example, and they are not going to a dietician, getting a sheet and going home saying, "Work with Omega 3 and do this, this and this." We are trying to connect health and education and make it community health living, so that people can go to a community kitchen and learn to eat the foods that are required for their diet. They can go to the physiotherapy programs if they want. We are trying to set this up under a community structure, so that five or six or seven communities can take part. It can be spread out to some of the school programs, and we can get the communities, parents and other volunteers involved. We, then, have changed the way of doing business in the health care and education systems because we are educating as we go. It is the same with regard to putting the sliding scale in place now: In 20 or 30 years, you will see the growth and the demand fall on the structures that we set up now.

That is a part of where we are going with regard to policy. We have to change, take away all these pillars that have been created as to how to do business and start building bridges that make the flow easier.

Senator Callbeck: You mentioned how difficult it is to recruit doctors. Has there been any thought given to incentives for youth, who live in Newfoundland and have been brought up in rural Newfoundland, to help put them through medical school if they commit to come back for a certain length of time?

Ms. Kennedy: Yes. There is a program actually in place at Western. It is a \$25,000 bursary toward their education. It is limited. They probably have two bursaries. Maybe sometimes we are really narrowing how we look at it. We use it to recruit people. We will say, "Well, they are from here, they are coming back anyway, so we will look at somebody else," and then we lose them. There are some programs in place, but not enough. Changes to that program are needed because we have quite a few people from the West Coast who are in the medical profession and would probably love to come back here, but we are not competing very well with the States or Western Canada to keep them.

Senator Callbeck: One other question I had was on taxation. Ms. Hancock, you talked about the provincial and federal governments working together on many issues and ideas, and one of them was changes in taxation. I believe you did, too, Mr. St. George. I would like to hear you talk about that.

Ms. Hancock: Some of the points that came up in our discussions with people were that we are moving toward a wellness framework, and that is in keeping with prevention. People invest a lot of their own dollars to have their children take part in sports or recreation, ways that benefit healthy living or in child care or additional services. They are providing extra in addition to some medical costs. How do they, then, have that

holistique. Nous éduquons les gens dans le domaine de la santé et de l'éducation. Nous ne leurs parlons pas seulement de nutrition, par exemple, et ils ne vont pas consulter une diététiste pour revenir avec une feuille de papier sur laquelle il sera écrit « Prenez des Omega 3, et faites ceci et cela ». Nous essayons d'établir un lien entre la santé et l'éducation pour vivre la santé communautaire, pour que les gens puissent se rendre dans une cuisine communautaire et apprendre à manger les aliments qui sont bons pour eux. Ils peuvent suivre les programmes de physiothérapie s'ils le souhaitent. Nous essayons d'établir cela dans une structure communautaire, pour que cinq, six ou sept collectivités puissent y participer. On peut l'étendre à certains programmes scolaires, et faire participer les collectivités, les parents et d'autres bénévoles. Nous avons alors changé la façon de faire dans les systèmes de soins de santé et d'éducation parce que nous faisons de l'éducation en même temps. C'est la même chose quand on parle d'instaurer maintenant des critères variables : dans 20 ou 30 ans, la croissance et la demande reposeront sur les structures que nous mettons en place maintenant.

C'est en partie ce que nous voulons faire en matière de politique. Nous devons apporter des changements, enlever tous ces piliers qui ont été créés dans la façon de faire les choses et commencer à construire des ponts pour que le courant passe plus facilement.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit combien il est difficile de recruter des médecins. A-t-on songé à offrir des incitatifs aux jeunes, qui vivent à Terre-Neuve et qui ont grandi dans les collectivités rurales de Terre-Neuve, pour les aider à faire leurs études médicales s'ils s'engagent à revenir pour un certain temps?

Mme Kennedy : Oui. Il y a un programme en place à l'heure actuelle à Western. Il s'agit d'une bourse d'études de 25 000 \$. C'est limité. Il y a probablement deux bourses. Peut-être que parfois, notre vision des choses est étroite. Nous utilisons l'argent pour recruter des gens. Nous disons « Eh bien, ils sont d'ici, ils reviendront de toute façon, alors cherchons quelqu'un d'autre », et puis nous les perdons. Nous avons certains programmes en place, mais pas assez. Il faut modifier ce programme parce que nous avons des gens sur la côte ouest qui travaillent dans le secteur médical et qui aimeraient probablement revenir ici, mais nous ne sommes pas très compétitifs par rapport aux États-Unis ou à l'Ouest du Canada.

Le sénateur Callbeck : Mon autre question porte sur le système d'imposition. Madame Hancock, vous avez parlé d'une collaboration entre les gouvernements provincial et fédéral dans un grand nombre de dossiers, notamment le régime d'imposition. Je crois que vous en avez parlé également, monsieur St. George. J'aimerais que vous nous en disiez davantage.

Mme Hancock : Lors de nos entretiens, il est ressorti que nous nous dirigeons vers un cadre de bien-être, ce qui s'inscrit dans la prévention. Les gens payent d'eux-mêmes pour que leurs enfants participent à des sports ou d'autres loisirs, ce qui contribue à un mode de vie sain, ou encore investissent dans des services de garde, et cetera. Ils fournissent davantage, sans parler de certains coûts médicaux. Comment cette contribution peut-elle alors être

recognized, in terms of benefits back to them while they are meeting overall social objectives around investment in people? They do not see an opportunity for that to be recognized in taxation, and I guess it came out in terms of investment in children. It also came out as more people are facing care of elderly persons in rural communities.

There are many similar issues. If people pay over and above for services, equipment or for someone to stay in a long-term care facility, how does that get recognized? How do we get some kind of tax benefits coming back to people in communities? The issue came up a number of ways, and we need to find more opportunity there in the taxation system for people to have tax credits.

Mr. St. George: The Northern Peninsula is a beautiful place to live, but it can be very expensive if we get sick. It is very expensive to educate our children. I will find that out. It is also very expensive to deal with other daily activities, for example, if you have to see a lawyer, if you have to go see a government office. Business people on the Northern Peninsula are certainly penalized because they are on the Northern Peninsula. It is costly for them to do business with government departments.

Correct me if I am wrong. In your interim report, you talk about e-connections, e-government or e-services. The problem with that, in our area, is that computer technology, information technology is new for many people and it takes time for them. I know the Community Access Program, CAP, for the Internet, which is federal/provincial, has worked somewhat, but we have a lot of small business owners — as our demographics will show. They are working, so how can they stop to learn the computer? We have a complete database of our businesses. We have interviewed all 3,800 homes in the district and also all 394 businesses, so we basically know that only 18 per cent of our businesses use email. How do we correct those disadvantages?

Programming and services could help there, but one of the big issues — to get back to your comment on taxes — is, again, the need to clearly identify the indicators. I am simply saying that we need measurable outcomes to understand how people in rural areas are affected. Level the playing field a bit. I will give you a good example. In the United States, the Banking Act requires banks to do small business loans in rural areas. In our area, our business people are struggling to get access to capital. Ms. Kennedy and I, in our capacity as volunteers and on the Regional Economic Development Board, we have seen business people struggle to get access to capital.

reconnue, c'est-à-dire que peut-on leur donner en retour s'ils remplissent les objectifs sociaux globaux en investissant dans les personnes? Leur contribution n'est pas reconnue dans le système d'imposition, et j'imagine qu'on a abordé la question en pensant aux investissements dans les enfants. On a pensé aussi aux gens qui sont plus nombreux à s'occuper des personnes âgées dans les collectivités rurales.

Il y a une foule de situations semblables. Si les gens payent davantage pour des services ou de l'équipement ou pour permettre à une personne de rester dans un établissement de soins de longue durée, comment le reconnaît-on? Comment offre-t-on des avantages fiscaux aux gens dans les collectivités? La question a été soulevée à maintes reprises et nous devons trouver des façons d'offrir des crédits d'impôts.

M. St. George : La péninsule Northern est un endroit merveilleux, mais il peut être très coûteux de tomber malade. C'est très coûteux d'offrir une éducation à nos enfants. Je vais le constater. C'est aussi très coûteux de faire d'autres activités courantes, par exemple si vous devez consulter un avocat ou vous rendre dans un bureau du gouvernement. Les gens d'affaires de la péninsule Northern sont certainement pénalisés parce qu'ils se trouvent à cet endroit. Faire affaire avec les ministères du gouvernement est coûteux pour eux.

Corrigez-moi si je me trompe. Dans votre rapport provisoire, vous parlez des raccordements électroniques, du gouvernement et des services en ligne. Le problème, dans notre région, c'est que l'informatique, la technologie de l'information est nouvelle pour bien des gens et il leur faut du temps. Je sais que le Programme d'accès communautaire, le PAC, qui est un programme fédéral-provincial visant à donner accès à Internet, a donné certains résultats, mais nous avons beaucoup de propriétaires de petites entreprises — comme le montrent nos données démographiques. Ils travaillent, alors où prennent-ils le temps d'apprendre à faire fonctionner l'ordinateur? Nous avons une base complète de données sur nos entreprises. Nous avons interrogé les 3 800 ménages du district et les 394 entreprises, alors nous savons que seules 18 p. 100 des entreprises utilisent le courriel. Comment remédier à cette situation?

Les programmes et les services pourraient aider dans ce sens mais, pour revenir à votre commentaire sur les impôts, il faut, encore une fois, cerner clairement les indicateurs. Je dis tout simplement qu'il nous faut des résultats mesurables pour comprendre comment les gens dans les régions rurales sont touchés. Donnons des chances égales à tous. Je vais vous donner un bon exemple. Aux États-Unis, la loi sur les banques exige que ces dernières accordent des prêts aux petites entreprises dans les régions rurales. Dans notre région, les gens d'affaires se battent pour avoir accès aux capitaux. Mme Kennedy et moi, à titre de bénévoles et membres du Conseil de développement économique régional, nous avons vu des gens d'affaires se battre pour avoir accès aux capitaux.

Those situations challenge you and yet policy, such as the Banking Act and tax policy, can level the playing field. I mean, bluntly, our banks do not want to lend money to the Northern Peninsula any more. For all commercial banking on the Great Northern Peninsula now, we have to come to Corner Brook.

That just gives you an idea of the disadvantages. It is not that we are poor in rural Newfoundland. It is just that we are financially penalized for everything we have to do. It is basically sapping our energy.

Senator Callbeck: Yes.

Mr. St. George: We have to be innovative. We have to look to the future, but when we are siphoning off our resources just to stay where we are — I am not concerned about where we are today — my big concern, as an economic development officer, is where we will be in 10 years' time, in 20 years' time. The rest of the country is progressing, and if we do not progress, our status today will look much worse in 10 or 20 years.

If Canada was a house, I would compare rural Canada to the basement, the attic and the garage. I have to ask you, would you own a house if it did not have a basement for your electrical or your hot water tank, your laundry room? Would you own a house if it did not have a shed to store your garden furniture? Canada is made up of many parts, and rural Canada provides an essential service to the country. We have the raw materials. If the Northern Peninsula, the national park sites are depopulated, how will people travel to the area if we do not have services and people living there?

Canada is made up of many factors. Urbanization is a world-wide trend, but, just like a basement, attic or utility closet provides basic services in houses, we provide essential services to the country. That is perhaps a poor analogy, but it gives you an idea of where I am coming from.

The issue you face is: How do we deal with the imbalance between different areas in our country? If we do not deal with the imbalance, what does that create for the long term? I am not sure we want to know the answer. My training and experience tells me if we do not take care of our health, we have to pay money when we are sick. If we do not educate our children, when they turn 20, we have a bigger problem.

Senator Callbeck: What about credit unions in Newfoundland?

Mr. St. George: We do have one credit union in our area. That does not do commercial loans. I know in the Labrador Straits, which is just north of us, the banks totally withdrew, and it was the credit union that stepped in and did a very good job. In our area, the banks and the credit union are evolving and the credit union will probably be a solution. However, we are definitely seeing the banks withdraw.

Ces situations vous interpellent et, pourtant, des politiques comme la loi sur les banques et les politiques fiscales peuvent uniformiser les règles. Pour dire les choses sans détour, nos banques ne veulent plus prêter d'argent dans la péninsule Northern. Pour toutes les transactions bancaires commerciales dans la péninsule Great Northern, nous devons aller à Corner Brook.

Cela vous donne une idée des désavantages. Ce n'est pas que nous sommes pauvres dans les régions rurales de Terre-Neuve. C'est tout simplement que nous sommes financièrement pénalisés pour tout ce que nous devons faire. Cela mine notre énergie.

Le sénateur Callbeck : Oui.

M. St. George : Nous devons innover. Nous devons regarder l'avenir, mais lorsque nous siphonnons nos ressources simplement pour rester où nous sommes — je ne m'inquiète pas de notre situation actuelle — en tant qu'agent de développement économique, je m'inquiète de ce que sera notre situation dans 10 ans, dans 20 ans. Le reste du pays fait des progrès et si nous n'en faisons pas, notre situation sera bien pire dans 10 ou 20 ans.

Si le Canada était une maison, je comparerais le Canada rural au sous-sol, au grenier et au garage. Je dois vous demander ceci : seriez-vous propriétaire d'une maison qui n'a pas de sous-sol pour votre système d'électricité, votre réservoir d'eau chaude, votre salle de lavage? Seriez-vous propriétaire d'une maison où il n'y aurait pas d'endroit pour entreposer vos meubles de jardin? Le Canada est composé de nombreuses parties, et le Canada rural offre un service essentiel au pays. Nous avons les matières premières. Si la péninsule Northern, les sites du parc national sont dépeuplés, comment va-t-on voyager dans la région s'il n'y a pas de services et de gens qui vivent là?

Le Canada est composé de nombreux éléments. L'urbanisation est une tendance à l'échelle internationale mais, tout comme un sous-sol, un grenier ou un placard de services fournit des services essentiels dans les maisons, nous fournissons des services essentiels au pays. L'analogie est peut-être faible, mais elle vous donne une idée de ce que je pense.

Le problème qui se pose à vous est le suivant : que faire du déséquilibre qui existe entre les différentes régions du pays? Si nous ne réglons pas le déséquilibre, quelles seront les conséquences à long terme? Je ne suis pas certain que nous voulons savoir la réponse. Ma formation et mon expérience me disent que si nous ne prenons pas soin de notre santé, nous devons payer lorsque nous tombons malades. Si nous n'éduquons pas nos enfants, lorsqu'ils auront 20 ans, nous aurons un problème plus grave.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il des coopératives de crédit à Terre-Neuve?

M. St. George : Il y a une coopérative de crédit dans notre région. Elle ne consent pas de prêts commerciaux. Dans la région de Labrador Straits, juste au nord de la nôtre, je sais que les banques se sont retirées totalement, et c'est la coopérative de crédit qui est entrée en scène et qui a fait un excellent travail. Dans notre région, les banques et la coopérative de crédit évoluent et la coopérative de crédit sera probablement une solution. Toutefois, nous voyons assurément les banques se retirer.

Senator Peterson: Are each of you active participants in this program?

Ms. Hancock: I believe one-third of the funding for the school social work position is through that initiative.

Senator Peterson: Are you involved in an ongoing way? Do you meet with them? Do you have input?

Ms. Hancock: We were involved in a consultation at our committee level and certainly have access to the people working on that.

Ms. Kennedy: I have seen this document. Ms. Hancock has probably worked more with the group that was setting up the meetings. For me, personally, I have read parts of the program, but I have not been engaged in much of the program.

Senator Peterson: Do you not feel you should be?

Ms. Kennedy: Oh, most definitely. I was actually listening today to see some of the issues that will get the highlights from the province and their reduction strategy. Ms. Jeans provided some good stuff, and I feel they are moving in the right direction.

Senator Peterson: You were a little hesitant there. Do you feel this has a possibility of turning the corner or is it too broad? Do you want to stay more focused in what you are doing?

Ms. Kennedy: Yes, I like the specifics where you can measure rather than the general where you cannot. Some of the programs that they are implementing are really good programs. It is the first step in moving in the right direction. They have started to build partnerships, but this is just beginning.

Senator Peterson: Do they not have the authority to make the changes you want? Is that not important?

Ms. Kennedy: Yes.

Senator Peterson: Now, you talk clawbacks, economic development, health, and schooling. Is this not where the authority comes from?

Ms. Hancock: Yes, I believe that that strategy document is a very important step for our province, which will really set a good future direction.

Senator Callbeck, a couple of the questions you raised, I think, in keeping with that strategy, Human Resources, Labour and Employment has introduced some policies for people to make the transition from income support to employment without losing all their benefits. It is very broad, but it is very well thought out; it is also very new. However, as it takes shape, we will certainly see a difference in this province.

Ms. Kennedy: I feel that is the key thing: It is very new. I was not hesitating because I thought it was not a good document. It is new; it is just starting. I think it has a lot of potential.

Le sénateur Peterson : Participez-vous tous activement à ce programme?

Mme Hancock : Je crois que le tiers du financement du poste de travailleuse sociale en milieu scolaire est assuré par cette initiative.

Le sénateur Peterson : Votre participation est-elle continue? Les rencontrez-vous? Est-ce qu'on vous consulte?

Mme Hancock : Notre comité a participé à un processus de consultation et nous avons accès aux gens qui y travaillent.

Mme Kennedy : J'ai vu ce document. Mme Hancock a probablement travaillé davantage avec le groupe qui organisait les réunions. Pour ma part, j'ai lu certaines parties du programme, mais je n'ai pas vraiment participé.

Le sénateur Peterson : Ne croyez-vous pas que vous devriez le faire?

Mme Kennedy : Oh, certainement. J'écoutais aujourd'hui pour saisir certains des enjeux qui recevront l'attention de la province ainsi que la stratégie de réduction. Mme Jeans a présenté de bonnes choses, et je crois qu'ils se dirigent dans la bonne direction.

Le sénateur Peterson : Vous avez paru un peu hésitante sur ce point. Croyez-vous que cela peut apporter un véritable changement ou est-ce trop vaste? Voulez-vous vous concentrer davantage sur ce vous faites?

Mme Kennedy : Oui, j'aime les détails que vous pouvez mesurer plutôt que les généralités que vous ne pouvez pas évaluer. Certains programmes qu'ils sont en train de mettre en œuvre sont vraiment bons. C'est le premier pas dans la bonne direction. Ils ont commencé à établir des partenariats, mais ce n'est qu'un début.

Le sénateur Peterson : Avez-vous le pouvoir de faire les changements que vous souhaitez? N'est-ce pas important?

Mme Kennedy : Oui.

Le sénateur Peterson : Vous nous parlez de récupérations, de développement économique, de santé et d'éducation. N'est-ce pas là où se situe le pouvoir?

Mme Hancock : Oui, je crois que ce document de stratégie est une étape très importante pour notre province, qui donnera vraiment une bonne orientation.

Sénateur Callbeck, pour répondre à quelques questions que vous avez posées concernant cette stratégie, le ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi a adopté certaines politiques pour que les gens fassent la transition entre le soutien du revenu et l'emploi sans perdre tous leurs avantages. C'est très vaste, mais très bien réfléchi; et c'est aussi très nouveau. Toutefois, à mesure que la chose prend forme, nous verrons certainement une différence dans la province.

Mme Kennedy : Je crois que c'est là l'essentiel : c'est très nouveau. Je n'ai pas hésité parce que je croyais que ce n'était pas un bon document. C'est nouveau; ça vient de commencer. Je crois qu'il y a un énorme potentiel.

Senator Peterson: That is the time to be engaged, when it is new.

Senator Mahovlich: That is very interesting. In looking at your province with its issues of access to a hospital and a good education, I wonder if anyone has proposed building a university in the northern part of the province. Has that ever been brought up?

Ms. Kennedy: We have a university in Corner Brook.

Senator Mahovlich: In Corner Brook?

Ms. Kennedy: Yes. It is an extension of Memorial University. It is Sir Wilfred Grenville College. It has been there, I would say, about 30 years.

Mr. St. George: Yes.

Ms. Kennedy: It did not offer graduate programs. Basically, we did our one or two years and then could move to four. Now, it probably offers about 10 different degree programs.

Senator Mahovlich: Is it progressing?

Ms. Kennedy: Actually, aggressively progressing in the last two or three years with a strategy by some people in the region to see it as independent. I am not saying that that is good or bad. I am not involved in that, but we are moving forward to expand on the post-secondary offering in Western Newfoundland.

Senator Mahovlich: Do a lot of students come from offshore, from the mainland?

Ms. Kennedy: We have been doing a lot in recruitment, not just in Canada, but outside of Canada, and we have had much success at Sir Wilfred Grenville College and at College of the North Atlantic in recruitment overseas. They have probably had about a 15 per cent increase.

Ms. Hancock: I am not sure.

Ms. Kennedy: It is a fairly significant increase in take-up outside of Newfoundland right now.

Senator Mahovlich: Are you looking toward being competitive with other Canadian universities?

Ms. Kennedy: Memorial is actually competitive with other universities.

Ms. Hancock: Yes. Whether this is just an expansion of the Memorial program, I feel it is not a bad thing.

Senator Mahovlich: I feel it is good.

Ms. Kennedy: I do, too. We can expand the offerings here and the programs in Western Newfoundland a great deal.

Mr. St. George: Yes. Senator, in my area, a lot of the younger people are using Corner Brook both for the college and university since the degree programs came out in the last 10 years.

Le sénateur Peterson : C'est le temps de s'engager, quand c'est nouveau.

Le sénateur Mahovlich : C'est très intéressant. En pensant à votre province, à ses problèmes d'accès aux hôpitaux et aux écoles, je me demande si quelqu'un a déjà proposé de construire une université dans le nord de la province. Cette idée a-t-elle déjà été avancée?

Mme Kennedy : Nous avons une université à Corner Brook.

Le sénateur Mahovlich : À Corner Brook?

Mme Kennedy : Oui. C'est un prolongement de l'Université Memorial. Il s'agit du Sir Wilfred Grenville College. Il existe, je dirais, depuis 30 ans.

M. St. George : Oui.

Mme Kennedy : Il n'offrait pas de programmes d'études supérieures. En gros, nous faisons un ou deux ans et nous pouvions aller jusqu'à quatre. Aujourd'hui, le collège offre probablement 10 programmes différents menant à un grade.

Le sénateur Mahovlich : Fait-il des progrès?

Mme Kennedy : En fait, il fait des progrès très soutenus depuis deux ou trois ans et certaines personnes dans la région souhaitent qu'il devienne indépendant. Je ne dis pas que c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je ne m'en occupe pas, mais nous allons accroître les possibilités de formation postsecondaire dans l'Ouest de Terre-Neuve.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il beaucoup d'étudiants de l'extérieur, de la partie continentale?

Mme Kennedy : Nous avons fait beaucoup d'efforts de recrutement, non seulement au Canada, mais à l'extérieur du pays, et nous avons attiré beaucoup d'étrangers au Sir Wilfred Grenville College et au College of North Atlantic. Ils ont probablement connu une hausse d'environ 15 p. 100.

Mme Hancock : Je ne suis pas certaine.

Mme Kennedy : Il y a une augmentation assez importante des admissions de l'extérieur de la province actuellement.

Le sénateur Mahovlich : Voulez-vous faire concurrence à d'autres universités canadiennes?

Mme Kennedy : L'Université Memorial est déjà concurrentielle.

Mme Hancock : Oui. Même si c'est seulement le prolongement de l'Université Memorial, j'estime que ce n'est pas une mauvaise chose.

Le sénateur Mahovlich : Je crois que c'est une bonne chose.

Mme Kennedy : Moi aussi. Nous pouvons accroître considérablement les possibilités ici et le nombre de programmes dans l'ouest de la province.

M. St. George : Oui. Sénateur, dans ma région, beaucoup de jeunes fréquentent le collège et l'université à Corner Brook étant donné qu'on y offre des programmes menant à un diplôme depuis 10 ans.

A positive we have seen is that people are well aware of the challenges of the economy. Our people need to be educated. We see our young people going to post-secondary education at a higher rate than we have ever seen before. Our challenge is to keep them in Newfoundland.

However, Western Newfoundland and Labrador does have a smaller version of it. At the community college campus, they take university courses up there, so we have moved in that direction.

Senator Mahovlich: That is great. Senator Gustafson mentioned that people in Africa get educated and leave, but I believe there are other reasons why they are leaving. Much of it is corruption in government because I was over in the Congo and saw many different reasons why people leave the country. Keep educating and positive things will happen because everybody feels that it is the number one priority. If you build a great university, people will come.

Mr. St. George: Ten years ago we identified the need to have links between economics and schools. We now meet with the schools on programming through the integrated coastal shelf management and the college in Rocky Harbour. There was work with the Canadian Tourism Commission with the high school. Therefore, that is a big issue because we have opportunity. Jobs will be there in the years to come, so we have to get students while they are in high school because once they are on campus, their mindset is broader.

We hope to do more through local industries in the schools to provide information. Last year, taken from a pilot project in Corner Brook, we introduced Books for Boats through all the schools from Trout River to Port au Choix. Ms. Kennedy's office actually ran the project. The idea was to take the Grade 9 science class into the marine biology station in North Point and show them the value of the ecosystem and the fishery. I was only involved in the financing part, but, apparently, we have had a lot of pressure to do it again this year and to broaden it further.

Ms. Hancock: We also have College of the North Atlantic here and 17 campuses throughout our province. In looking at the statistics, we recognize that, where we have education infrastructure throughout our province, the completion rate for high school and post-secondary education is higher.

It would be very nice to expand that infrastructure, but there are some logistics with that as well. Presently, Sir Wilfred Grenville College is looking at its status as part of Memorial University. We are really trying to look at closer links between the university and the college and benefiting people in rural areas as well.

Senator Mahovlich: It gives incentive to the youth if they have something to look forward to. A university close by is something that is reachable. Every time my father built a house, he always built it next to a school to make sure I got in there.

Il est certain que les gens sont conscients des défis sur le plan économique. La population doit s'instruire. Nos jeunes sont de plus en plus nombreux à poursuivre des études postsecondaires. Le défi pour nous, c'est qu'ils restent à Terre-Neuve.

C'est la même chose dans l'ouest de la province et au Labrador, mais à plus petite échelle. Les jeunes suivent des cours d'université au collège communautaire, et nous assistons donc au même phénomène.

Le sénateur Mahovlich : C'est formidable. Le sénateur Gustafson a dit qu'en Afrique, les gens s'instruisent et partent, mais je crois qu'ils partent pour d'autres raisons, surtout la corruption de l'administration publique, parce que j'ai pu constater quand je suis allé au Congo qu'il y avait bien des raisons pour lesquelles les jeunes s'en allaient. Poursuivez votre travail d'éducation et vous en verrez les avantages parce que tout le monde estime que c'est la priorité absolue. Si vous avez une bonne université, les gens vont la fréquenter.

M. St. George : Il y a dix ans, nous avons déterminé qu'il fallait créer des liens entre les activités économiques et les établissements d'enseignement. Nous allons maintenant discuter des programmes dans les écoles avec le concours de la gestion intégrée du plateau côtier et le Rocky Harbour College. Il y a eu des échanges entre la Commission canadienne du tourisme et l'école secondaire. C'est donc important parce qu'il y a des possibilités. Il va y avoir des emplois dans les années à venir et nous devons intéresser les jeunes pendant qu'ils sont au secondaire parce qu'une fois à l'université, ils élargissent leurs horizons.

Nous aimerions fournir plus d'informations aux écoles avec l'aide des entreprises locales. L'an dernier, dans le cadre d'un projet pilote à Corner Brook, nous avons lancé le programme Books for Boats dans toutes les écoles, de Trout River à Port au Choix. C'est le bureau de Mme Kennedy qui a piloté le projet. C'est ainsi que les élèves du cours de sciences de neuvième année ont visité la station de biologie marine de North Point et découvert l'importance de l'écosystème et de la pêche. Je me suis occupé seulement de l'aspect financier du projet mais, apparemment, on insiste beaucoup pour que nous recommencions cette année et que nous en fassions davantage.

Mme Hancock : Nous avons aussi le College of the North Atlantic ici et 17 campus dans la province. Les statistiques montrent bien que là où l'infrastructure existe dans la province, le pourcentage d'élèves qui terminent leurs études secondaires et postsecondaires est plus élevé.

Nous aimerions bien que l'infrastructure prenne de l'expansion, mais il y a aussi des problèmes logistiques. Actuellement, le Sir Wilfred Grenville College envisage de s'affilier à l'Université Memorial. Nous voulons vraiment rapprocher l'université et le collège et aider les gens en région rurale.

Le sénateur Mahovlich : C'est motivant pour les jeunes d'avoir des possibilités. Une université à proximité est accessible. Mon père a toujours bâti nos maisons près d'une école pour être sûr que je puisse la fréquenter.

Senator Gustafson: Have you looked at how immigration policy is affecting our country?

Ms. Kennedy: The province has just released a new immigration strategy within the last six months. We have asked to have them look at it and probably call it a “population strategy.” Most of us recognize that there is a real need to have an immigration strategy, but rather than release what we are doing to the public, we would like to call it a population strategy. P.E.I. started the population strategy versus the immigration strategy. We do not want to bring people in just by bringing in new people. We want to recall some of our own. Therefore, that is being looked at, but the strategy is done. Some people had some concerns; it is a culture change for us. When they look at the big picture, most people were very accepting of the strategy.

Senator Gustafson: It would seem to me that we should be looking at the global situation. We hear of the U.S. trying to build a wall between Mexico and the U.S. However, the truth of the matter is, if they did not have those migrant workers harvesting their crops and working in hotels and restaurants and so on, you would not be able to get a room.

We live in a fast-changing world and a fast-changing global situation, and it appears to me if Canada has made any mistakes, it is that we will accept people with money, with a very good education and sometimes even penalize our own. That happened in Saskatchewan with doctors. That whole political era of bringing in doctors and so on. However, there was a time when, because of the policies, we were not allowing our own students to be educated in medicine at the expense of people coming in from other countries.

I just wondered how much work you have done on that in the province.

Ms. Kennedy: That is why we wanted to be politically correct and not say “immigration strategy,” and we wanted to side with P.E.I. in that a population strategy made more sense.

Senator Callbeck: I would like to get your comments on the Community Futures Program. Is it working?

Mr. St. George: Actually, I was an employee of the program and, when the Community Futures Program was merged with the Business Development Centre, I went over to the Regional Economic Development Board on the community side.

In our area, we have NORTIP Development Corporation. There are 15 offices in the province that offer financing lending. They are a valuable part of our services and programs. They make a contribution to the economy of the area because they are often the only group that will provide business support or lending.

Le sénateur Gustafson : Avez-vous examiné l'incidence de la politique de l'immigration sur notre pays?

Mme Kennedy : Il y a à peine six mois, la province a présenté sa nouvelle stratégie sur l'immigration. Nous lui avons demandé de songer à en faire une « stratégie démographique ». Nous reconnaissons tous pour la plupart qu'il faut une stratégie en matière d'immigration, mais nous aimerions qu'on l'appelle stratégie démographique avant d'en rendre les mesures publiques. L'Île-du-Prince-Édouard a d'ailleurs commencé à remplacer sa stratégie sur l'immigration par une stratégie démographique. Nous ne voulons pas seulement attirer de nouveaux arrivants, mais aussi inciter les gens originaires d'ici à revenir. C'est donc ce qui est envisagé, mais la stratégie existe. Des gens avaient des craintes parce que c'est un changement culturel pour nous. Dans l'ensemble, toutefois, la plupart des gens ont fort bien accepté la stratégie.

Le sénateur Gustafson : Il me semble qu'il faut examiner la situation à l'échelle mondiale. On entend dire que les Américains veulent construire un mur le long de leur frontière avec le Mexique, mais il reste qu'ils ont besoin de ces travailleurs migrants pour faire les récoltes, ou encore s'occuper du service dans les restaurants et les hôtels parce que, sans eux, on pourrait difficilement louer une chambre d'hôtel.

Le monde dans lequel nous vivons évolue rapidement et il me semble que, si le Canada a commis des erreurs, c'est en acceptant des immigrants fortunés et instruits, ce qui a parfois pénalisé nos citoyens. C'est ce qui s'est passé en Saskatchewan avec les médecins qu'on a fait venir. À une certaine époque, en raison des politiques en vigueur, on refusait l'entrée en médecine à nos étudiants pour accueillir des médecins de l'extérieur.

Je me demande ce que vous avez fait dans la province à ce sujet.

Mme Kennedy : C'est la raison pour laquelle, par souci de rectitude politique, nous ne voulons pas d'une « stratégie sur l'immigration »; nous voulons plutôt emboîter le pas à l'Île-du-Prince-Édouard parce que nous trouvons qu'il est plus logique d'adopter une stratégie démographique.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais savoir ce que vous pensez du Programme de développement des collectivités. Fonctionne-t-il?

M. St. George : En fait, j'étais un employé du Programme de développement des collectivités jusqu'à son fusionnement avec le Centre d'aide aux entreprises; je suis ensuite allé travailler pour le Conseil de développement économique régional, du côté des services communautaires.

Dans notre région, nous avons la NORTIP Development Corporation. Il y a 15 bureaux dans la province qui accordent des prêts. C'est une partie importante de nos services et de nos programmes. Ces bureaux contribuent à l'économie de la région parce qu'ils sont souvent les seuls à offrir de l'aide financière et autre aux entreprises.

The challenge we have, though, is the amount of investment we need. They have limitations on their investment fund — \$125,000 right now, I believe. There are issues of how we fund businesses. I will give you a specific example, and, again, we would have to look at the policy. We have shrimp plants producing shrimp that dump the shrimp shells off the coast, whereas if we could build a shrimp shell processing plant, we could produce chitin and other by-products that are used in the pharmaceutical sector. That is where the more holistic approach comes in to make sure we get the value added.

The Community Futures Program is more aimed at the smaller business owners, so it is a valuable program and serves us well, but it is only one part of the whole. As an employee, I certainly see the value of the program. However, with the changes in our area, it is certainly becoming more challenging to deal with the business community.

The Chairman: Thank you very much for your presentations and comments.

Our next presenters, senators, are representatives of the Food Bank Network and the Fish, Food and Allied Workers.

Judie Gushue, Past President, Food Bank Network: I am very pleased to be here on behalf of the Bay of Islands Ministerial Association Food Bank Network, commonly referred to as the Food Bank Network. Sister Alichia, who is here with me as well, and I are both executive members of the Food Bank Network. Sister Alichia is an outlet supervisor, and I am past president. I have a background of 30 years in post-secondary education in business and applied arts and community services, and Sister Alichia has an extensive background in teaching as well, from kindergarten to Grade 9, and with a 13-year background in community services in the environment of which we find ourselves at the Food Bank Network.

The word “network” describes very clearly that the emergency food services that we provide are a network in that we are a centralized collection and distribution centre for the City of Corner Brook, North and South Shore Bay of Islands, Steady Brook, Massey Drive, and Little Rapids. It is centralized in that we have a very well-developed system of computer data tracking of client records, information on food assistance, which is given in numbers from 1994 when the Food Network was created.

It was created under the auspices of the Ministerial Association for a reason. Earlier in its history, needy families were served by all the churches in the area, and there was quite a bit of duplication in food assistance given in the early years. Therefore, the Ministerial Association was wise enough to have a community meeting and ask the community, through all the churches, if they would be willing to support a network and to have a coordinator hired, so that the overlap — we refuse to use the word “abuse” — in distribution of food services and food hampers would be diminished greatly. The system would work so it would be fair to everybody and ensure its existence.

Nous avons toutefois un problème en raison des investissements nécessaires. Actuellement, le fonds d'investissement est limité à 125 000 \$, je pense. Il faudrait revoir la façon dont nous finançons les entreprises. Je vais vous donner un exemple précis montrant qu'il faut examiner la politique. Nos usines de transformation de la crevette rejettent les carapaces sur le littoral, alors que nous pourrions construire des usines pour transformer les carapaces en chitine et en d'autres produits utilisés dans le secteur pharmaceutique. Il faudrait adopter une approche plus globale pour assurer la valeur ajoutée.

Le Programme de développement des collectivités s'adresse davantage aux propriétaires de petites entreprises; il est utile, mais c'est seulement un élément parmi tant d'autres. En tant qu'employé, je trouve évidemment le programme utile. Cependant, comme la région se transforme, il devient certes plus difficile de transiger avec le milieu des affaires.

La présidente : Merci beaucoup de vos exposés et de vos témoignages.

Sénateurs, nous allons maintenant accueillir des représentants du Réseau de banques alimentaires et de l'Union des pêcheurs de Terre-Neuve.

Judie Gushue, ancienne présidente, Réseau de banques alimentaires : Je suis très heureuse de m'adresser à vous au nom du Réseau de banques alimentaires de l'Association ministérielle de la baie des Îles, communément appelé Réseau de banques alimentaires. Sœur Alichia, qui m'accompagne aujourd'hui, et moi-même faisons toutes les deux partie de la direction du Réseau. Sœur Alichia supervise un comptoir alimentaire et je suis une ancienne présidente. J'ai enseigné pendant 30 ans au niveau postsecondaire, en commerce, arts appliqués et services communautaires, et Sœur Alichia a elle aussi longtemps enseigné à des jeunes de la maternelle à la neuvième année. Elle a œuvré pendant 13 ans dans le milieu des services communautaires dont le Réseau de banques alimentaires fait partie.

Le mot « réseau » décrit bien le fait que nos services alimentaires d'urgence sont offerts à partir d'un centre de collecte et de distribution à ceux qui en ont besoin à Cornerbrook, ainsi que sur les rives nord et sud de la baie des Îles et dans les localités de Steady Brook, Massey Drive et Little Rapids. Nous avons un excellent système informatique qui nous permet de tenir des données sur les clients et les aliments qui sont fournis en grand nombre depuis la création du Réseau en 1994.

Le Réseau a été créé par l'Association ministérielle pour une raison précise. Au départ, les familles nécessiteuses étaient dépannées par toutes les Églises de la région et il y avait beaucoup de chevauchements dans l'aide alimentaire à cette époque. L'Association ministérielle a alors eu la brillante idée de réunir l'ensemble des paroissiens pour leur demander s'ils accepteraient de soutenir un réseau et de recruter un coordonnateur pour réduire grandement les chevauchements — car nous refusons de parler « d'abus » — dans la distribution des services alimentaires et des paniers de nourriture. C'était une façon de rendre le système équitable pour tous et d'en assurer l'existence.

The Food Bank Network is a registered charity. It has been incorporated as of this year, September 2006. We have a very active — proactive as well — board of directors, all of who represent churches in the area that we serve. We serve a population base of 40,000 or more in that area. We have a full-time coordinator and hundreds of dedicated volunteers; and if it is possible to have a 150 per cent of community support, then we have it and have had for many years.

In 2006, we gave out 1,647 requests for food assistance, which helped 657 families in our area. That dollar value was \$120,000. Our food bank outlets — we have two in the area — give out on average, close to \$10,000 per month, every month, summer included, of food assistance to needy families in our area.

We have to be the only food bank, I would imagine, in Canada that has, over the past two years, seen a decrease in the amount of assistance that has been given out. I can explain this. We have had a 29.8 per cent decrease in food assistance over 2005. As well in 2005, we had a decrease of 8.8 per cent in the distribution of assistance. You are probably saying, “I really need to know how this happened as it is increasing in most places.”

We had a crisis in 2002 with the network. Because our records are so well kept in the computer, and we can create statistics and data, we found that 24 per cent of our clients — which is not a very good word, but we will refer to them as clients for now — were coming to the food bank every eight weeks, faithfully. They would, admittedly, plan it around their monthly ventures to come to the food bank. Most of these families — no surprise — were receiving Social Assistance, now called Income Support. They had been receiving assistance from these totally volunteer organizations many times for many years. We were in crisis as a network.

In 2002, we had to meet with the Ministerial Association, identify that crisis and make a plan of action to handle that. I suggested, as the incoming president at that time, that if the numbers were increasing, particularly in the people who come every eight weeks, and continued to increase, we would shut our doors. The 800 or 900 families we were serving in 2002 would have to go back to the churches, and that would be a disaster. The whole system would have collapsed.

Thus the board of directors put a plan into effect where we would be the volunteer directors, the coordinators, the Ministerial Association, and as well the most important mix in this return to sanity, would be our clients, themselves. We made everybody accountable for their actions, and we were very fortunate in that we had strong outlet supervisors, Sister Aicha and Captain Betty Ann Pyke at that time. We started taking back control. We felt we had lost control. We had an accountability factor to the public, who were so supportive.

We started working directly with outlet supervisors and with the families, asking them and reminding them that this is an emergency food service. We said, “We are very willing to continue to help you, but we must stop this drain on resources.” Actually, we shared the cost of them. We let the families and individuals know that we were still here to help, but coming every eight weeks

Le Réseau de banques alimentaires est un organisme de bienfaisance enregistré. Il a été constitué en personne morale en septembre 2006. Nous avons un conseil d'administration très dynamique dont tous les membres représentent les Églises de la région que nous servons. Nous nous adressons à une population d'à peu près 40 000 personnes. Le Réseau a un coordonnateur à temps plein et des centaines de bénévoles dévoués; de plus, le milieu nous appuie à 150 p. 100 si c'est possible, et cela depuis des années.

En 2006, nous avons répondu à 1 647 demandes d'aide alimentaire et secouru 657 familles de la région, ce qui représente un montant de 120 000 \$. Nos deux comptoirs alimentaires distribuent chaque mois, été compris, des aliments pour une valeur de 10 000 \$ aux familles nécessiteuses de la région.

J'imagine que nous sommes la seule banque alimentaire au Canada dont l'aide distribuée a diminué depuis deux ans, ce que je peux expliquer. En effet, l'aide alimentaire a diminué de 29,8 p. 100 depuis 2005 et, en 2005, elle avait aussi diminué de 8,8 p. 100. Vous vous demandez sûrement pourquoi il en est ainsi alors que l'aide augmente presque partout.

Il y a eu une crise dans le réseau en 2002. Les données que nous avons pu compiler à partir de nos dossiers informatiques très bien tenus nous ont permis de constater que 24 p. 100 des gens que nous appellerons nos clients, faute d'un meilleur mot, venaient inmanquablement chercher des denrées chez nous toutes les huit semaines. Ils reconnaissaient vouloir visiter la banque alimentaire tous les mois. La plupart de ces familles, ce qui n'est pas étonnant, touchaient de l'aide sociale, ce qui est aujourd'hui le soutien du revenu. Pendant des années, elles ont fait appel à ces organismes entièrement bénévoles à des nombreuses occasions. Le réseau était en crise.

En 2002, nous avons rencontré l'Association ministérielle, reconnu la crise et défini un plan d'action pour la régler. J'ai indiqué, en tant que nouvelle présidente à l'époque, que nous fermerions nos portes si le nombre de clients augmentait, surtout le nombre de ceux qui revenaient toutes les huit semaines. Les 800 ou 900 familles que nous aidions en 2002 auraient dû retourner demander le secours des Églises, ce qui aurait été désastreux. Tout le système se serait effondré.

Le conseil d'administration a donc mis en œuvre un plan avec la collaboration des directeurs bénévoles, des coordonnateurs et de l'Association ministérielle en vue d'un redressement dont nos clients seraient les plus importants bénéficiaires. Tout le monde est devenu redevable de ces actes, et nous avons été très chanceux d'avoir deux excellentes superviseuses à la direction des comptoirs, soit Sœur Aicha et Capitaine Betty Ann Pyke. Nous avons commencé à reprendre en main la situation qui nous échappait d'après nous. Nous devons rendre des comptes à la population qui nous a tellement appuyés.

Nous avons commencé à travailler directement avec les superviseuses des comptoirs pour rappeler aux familles que notre service alimentaire était un service d'urgence. Nous avons expliqué que nous étions bien disposés à offrir notre aide, mais qu'il ne fallait pas épuiser nos ressources. En fait, nous en avons partagé le coût. Nous avons fait savoir aux gens qu'ils ne

for a couple of years may not be able to continue. We started putting in the mindset of the people, “Yes, we are willing to help, but you must reconsider. Think about it.” We became even more assertive asking the clients, families and individuals, “What is your emergency this time? Are you able to resolve it before the next two months period?” We really asked for their assistance, and were able to ensure that our resources would not be depleted as quickly as they were depleting.

In 2002, we had 24 per cent of our families coming every eight weeks, and in 2000, that was actually a cost of \$40,000 in food resources to the voluntary network. We pointed this out to the Department of Health and Social Services, because most of that \$40,000 had gone to Social Services clients. We felt strongly that we were supporting and subsidizing the department’s budget at that time, and we no longer could continue that.

Our challenge as board members of the Food Bank Network — and Sister Alichia can speak to this as well — is that we know the problems; we see their circumstances; we see the financial statements that they give us; we know they are low income people; we know they are not educated; but we only have a mandate. As a board, our mandate is simple. It will have to be addressed very, very quickly. Our mandate is to provide emergency food services. We do not have access to the families and individuals. Sister Alichia and I, both being involved in education, know the extreme importance of education, and we get very concerned, very upset and disappointed that we cannot access the clients to say to them, “Let’s sit together. Let’s plan a meal. Let’s plan your budget. Let’s look at how you spend your money.” Without being judgmental with them, but giving the knowledge and skills that we have as a board. We can’t share that with the clients. We have a confidentiality policy and statement that prevents us from doing that, but I feel strongly that we need to find a way to help our clients.

It is particularly challenging for the volunteer outlets and for people, such as Sister Alichia, who see these people on a daily basis. They have been a great asset because we have been talking to the clients and suggesting that maybe they go to a financial management workshop or they learn how to eat healthier and so on. However, it is such a small thing that we can do. It may or may not be having a large affect.

The second challenge that I will speak to for the Food Bank Network, in being able to help low-income families, is what we face now with our mandate for distributing non-perishable food items. In my notes, you will see the title, “Nutrition (In a Can or Box?).” I believe we can in some way, with the mandate that we have right now, be more astute in providing families with more nutritious boxes of spaghetti, pasta, wholegrain items and so on. We can look at our food assistance package and see how we can change that. Therefore, this will be an item that we will discuss at our next board meeting.

pourraient peut-être pas continuer de venir toutes les huit semaines pendant des années nous demander de l’aide. Nous avons commencé à leur faire comprendre qu’ils devaient réfléchir à la situation, et insisté pour qu’ils trouvent d’autres solutions à leurs besoins. Nous leur avons vraiment demandé leur collaboration afin d’assurer que nos ressources ne s’épuisent pas aussi rapidement qu’avant.

En 2002, 24 p. 100 de notre clientèle venait s’approvisionner toutes les huit semaines et, en 2000, il en coûtait 40 000 \$ en ressources alimentaires au réseau bénévole. Nous avons fait remarquer le problème au ministère de la Santé et des Services sociaux parce que c’était surtout des bénéficiaires de l’aide sociale qui profitaient de ce montant de 40 000 \$. À notre avis, nous soutenions et financions le budget du ministère à cette époque, ce que nous ne pouvions plus faire.

Ce qui est difficile pour nous, en tant que membres du conseil d’administration du Réseau de banques alimentaires — et Sœur Alichia peut le confirmer — c’est que nous connaissons les problèmes de nos clients et leur situation financière; nous savons que ce sont des gens à faible revenu qui ont peu d’instruction, mais notre mandat consiste simplement à fournir des services alimentaires d’urgence, pas à apprendre à mieux connaître les familles et les particuliers qui nous visitent. Ayant toutes les deux travaillé dans l’enseignement, Sœur Alichia et moi savons combien l’instruction est importante et nous sommes à la fois inquiètes, déçues et choquées de ne pas pouvoir leur montrer comment planifier un repas et un budget. Il ne s’agit pas de porter de jugement sur eux, mais simplement de leur transmettre les connaissances et les compétences de base que nous avons. Nous ne pouvons pas le faire. Il y a une politique et un énoncé sur la confidentialité qui nous empêchent de le faire, mais je suis persuadée que nous devons trouver le moyen d’aider nos clients.

C’est particulièrement difficile pour les bénévoles des comptoirs alimentaires et des gens comme Sœur Alichia qui rencontrent ces personnes tous les jours. Ils jouent un rôle très utile parce qu’ils proposent aux clients de suivre un atelier de gestion financière ou encore ils leur donnent des conseils de santé. C’est cependant minime ce que nous pouvons faire et on ne sait pas jusqu’à quel point cela peut servir.

J’aimerais maintenant vous parler d’un autre défi pour le Réseau de banques alimentaires, dans notre aide aux familles à faible revenu, et c’est celui lié à la distribution d’aliments non périssables. Il est question dans mes notes de la nutrition en boîte. D’une certaine façon, je crois que nous pouvons faire mieux dans le cadre de notre mandat actuel en offrant aux familles des aliments, comme des pâtes, plus nutritifs, faits de grains entiers, et cetera. Nous pouvons trouver des moyens d’améliorer nos mesures d’aide alimentaire. C’est pourquoi cette question sera à l’ordre du jour des discussions de la prochaine réunion de notre conseil d’administration.

We are very grateful for the continued support that we have from our residents, businesses, organizations, schools and colleges. Our commitment as a board to the families that are seeking food is that we will also search for other ways to help them to provide even more help.

I have just listed some things that we can do, which we have already done several times. Sister Alisha has suggested that people get counselling for budgeting, life-skills training and so on. We will continue to work with the partner groups that we already have. When a group or an organization has a debt management and budgeting workshop, we will put these pamphlets in their food bags, their grocery bags, and they will take them home. We have partnered like that, but it is a kind of in-the-backdoor method. We would like to have more direct access to be able to help them even further.

We will review what we call our standard hamper list for possible healthy choice changes and suggestions from the community. We will request the community help by providing them with a list of healthy food that they can donate even though they are non-perishable items in a can or a box. We do get financial donations from the community, with which we will make a conscious effort to purchase more healthy choice items more often.

That is just an introduction as a point in beginning the discussion and having you ask questions of the Food Bank Network. I thank you for your time and attention. I look forward to your questions.

The Chairman: Sister Alisha, would you like to add anything?

Sister Alisha Linehan, Secretary, Food Bank Network: Not a whole lot. Ms. Gushue pretty much covered everything, but I do want to say that, personally, I feel much of the problem lies in the education department. I would strongly recommend early learning, because we see cycles. The cycle is being repeated over generations.

I wanted to mention the challenges. I hear their stories, such as a mother telling me that she had to keep her children home from school for two days because she had nothing to give them for lunch. Wow! That makes my hair stand on end, and then not being able to help, because I am in the business of providing only in an emergency.

We have, as Judie said, made some effort to try to recommend budgeting classes and so on, even on site at one of our food banks. The plan is to have classes such as that on site. That would be great, but, again, we can only recommend. These are the two frustrations I experience as someone who works directly with the clients.

I do not know everybody's background. I just hear stories from time to time; single men on very limited budgets, for example, and it is frustrating to know their stories and not be able to do anything.

Nous nous réjouissons du soutien indéfectible que nous recevons des résidents, des entreprises, des organismes, des écoles et des collèges. Notre conseil d'administration s'engage à trouver d'autres façons d'aider davantage les familles dans le besoin.

Je vous ai donné quelques exemples de ce que nous pouvons faire et de ce que nous avons déjà fait à plusieurs reprises. Sœur Alisha a proposé que les gens puissent apprendre à faire un budget et acquérir des connaissances pratiques. Nous allons poursuivre notre travail auprès de partenaires. Nous allons distribuer dans les sacs d'aliments, les sacs d'épicerie que nos clients vont rapporter à la maison des brochures sur les organismes qui offrent des ateliers sur la gestion des dettes et d'un budget. Nous avons établi des partenariats de ce genre, d'une façon un peu détournée. Nous aimerions avoir des moyens plus directs d'aider les gens encore davantage.

Nous allons réévaluer ce que nous appelons notre panier ordinaire pour offrir des choix-santé. Nous allons demander l'aide des résidents en leur distribuant une liste d'aliments sains qu'ils pourraient nous donner, même s'il s'agit de denrées non périssables en boîte. Nous recevons aussi des dons en argent et nous allons faire l'effort d'acheter des aliments plus sains plus souvent.

Ce n'était qu'une simple introduction pour amorcer la discussion et vous permettre de poser vos questions sur le réseau des banques alimentaires. Je vous remercie de votre attention et je suis impatiente de répondre à vos questions.

La présidente : Sœur Alisha, aimeriez-vous ajouter quelque chose?

Sœur Alisha Linehan, secrétaire, Réseau de banques alimentaires : Pas vraiment. Je crois que Mme Gushue a pratiquement tout dit. Personnellement, je crois qu'une bonne partie du problème se situe au niveau du système d'éducation. Je suis grandement en faveur de l'éducation préscolaire, parce que nous assistons à un cycle qui se répète depuis des générations.

Je tenais à vous parler des difficultés auxquelles font face de nombreuses familles. J'entends toutes sortes d'histoires comme celle de cette mère qui n'a pas envoyé ses enfants à l'école pendant deux jours parce qu'elle n'avait rien à leur donner pour dîner. C'est terrible! Cette situation me bouleverse, d'autant plus que je ne suis pas en mesure de les aider, parce que je n'interviens qu'en cas d'urgence.

Comme Judie l'a dit, nous avons travaillé fort pour recommander la mise sur pied d'un cours qui permettrait aux gens d'apprendre à dresser un budget, dispensé dans l'une de nos banques alimentaires. Ce serait formidable d'offrir un tel cours sur place, mais nous ne pouvons rien faire de plus que le recommander. Comme je côtoie directement la clientèle, ce sont deux situations qui m'attristent énormément.

Je ne connais pas l'histoire de chacun. J'en entends seulement ici et là, de temps à autre; par exemple, des hommes seuls qui doivent composer avec des budgets très limités. C'est décourageant de savoir dans quelles conditions ils vivent et de ne pouvoir rien faire pour eux.

The Chairman: Thank you very much and I can share your pain in my own area of Canada, which is the southwest corner of Alberta. For the first time, we are seeing food banks in the little towns that are all around that rural area. That is new in recent years. This a tough issue.

Sister Alich: In addition, our communities are fishing communities: Cox's Cove all around the bay, down to Lark Harbour and Frenchman's Cove. They are fishing communities, and that has had its effect on families.

The Chairman: We will move on to the Fish, Food and Allied Workers.

Jason Spingle, West Coast Staff Representative, FFAW — Fish, Food and Allied Workers: On behalf of my colleague, Ms. Payne, and our members, I would like to extend our appreciation for the opportunity to present to you today. Over 90 per cent of our members are from rural Newfoundland and Labrador fishing communities, and this issue is of utmost significance to them and their future.

Listening to the previous discussion, I am proud to say that I am a native of a small fishing community in the Labrador Straits just north of here, L'Anse-au-Clair. Also, I am proud to say I was one of the first graduates of the science program here at Memorial University — up here on the hill, as we call it. I am still here, which is a good thing. I will follow very quickly through the presentation, which we have handed out to everyone. It is fairly extensive, so we will not be able to hit on every detail. I will just give a summary as we go through.

Our membership consists of over 20,000 working women and men throughout Newfoundland and Labrador. The vast majority, of course, are employed directly in the fishing industry either through the harvesting and/or processing sectors. I would like to reiterate the rural component of our membership.

Rural communities are a very significant issue, as we know, and a part of our Canadian identity. Much of the impact on the primary industries that sustained rural communities in recent years, in particular, has been the macro-economic factors: the high Canadian dollar; globalization — I often reference the example of the cheap labour in countries like China; regionalization of services, something that is tremendously significant from our perspective; low incomes, particularly in the aging and declining population related to the demographic that we have; and an out-migration of younger people — the younger demographic. However, clearly, the issue starts around valuing the rural component of this great country. We feel that that is a starting point.

The difficulty, in particular, for families in rural communities has been the cost of living: oil, housing. We just heard about the aspects of daily nutrition and services. The regionalization of services away from these communities is having a tremendous impact.

On the last statistic there, I guess one could argue that the drop in the savings rate is all across the country. I feel it is worth noting that if you really check out the details, from a period such

La présidente : Je vous remercie beaucoup, et sachez que je partage votre peine, car beaucoup de gens de ma région, dans le Sud-Ouest de l'Alberta, vivent un peu la même situation. Ces dernières années, nous avons vu des banques alimentaires s'établir pour la première fois dans les petites villes qui parsèment cette région rurale. Il s'agit d'un problème de taille.

Sœur Alich : De plus, ce sont des villages de pêcheurs. Il y a Cox's Cove, autour de la baie jusqu'à Lark Harbour, et Frenchman's Cove. Le fait que ces communautés vivent de la pêche a forcément eu une incidence sur les familles.

La présidente : Nous allons maintenant céder la parole aux représentants de l'Union des pêcheurs de Terre-Neuve.

Jason Spingle, représentant des employés de la côte Ouest, Union des pêcheurs de Terre-Neuve : Au nom de mes collègues, Mme Payne et nos membres, je tiens à vous remercier de m'avoir donné l'occasion de comparaître aujourd'hui. Plus de 90 p. 100 de nos membres viennent de communautés de pêcheurs des régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador, et cette question revêt une importance capitale pour eux et leur avenir.

Je suis fier de dire que je suis originaire d'un petit village de pêcheurs dans la région de Labrador Straits, tout juste au nord d'ici, à l'Anse-au-Clair. Je m'enorgueillis aussi de dire que je suis l'un des premiers diplômés du programme de sciences de l'Université Memorial — sur la colline, comme nous l'appelons. Je suis encore ici, ce qui est une bonne chose. Je vais parcourir rapidement notre mémoire, dont nous avons remis copie à chacun de vous. Comme il est assez long, nous n'aborderons pas tous les points; je vais plutôt vous résumer l'essentiel.

Notre union compte plus de 20 000 membres dans toute la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Évidemment, la grande majorité d'entre eux travaillent directement dans l'industrie de la pêche, soit dans les secteurs de la récolte ou de la transformation. J'aimerais insister sur le caractère rural de notre union.

Comme nous le savons tous, les communautés rurales font partie de notre identité canadienne et constituent un enjeu très important. Ce qui a grandement touché, au cours des dernières années, les secteurs primaires qui assurent la subsistance des communautés rurales sont les facteurs macroéconomiques tels que la force du dollar canadien; la mondialisation — je donne souvent l'exemple de la main-d'œuvre bon marché de pays comme la Chine; la régionalisation des services, quelque chose d'extrêmement important de notre point de vue; les faibles revenus, particulièrement au sein d'une population vieillissante et décroissante; et l'exode rural des jeunes. Mais tout d'abord, il faudrait commencer par reconnaître la valeur unique du Canada rural. Ce serait un bon début.

Le coût de la vie élevé, en particulier pour se chauffer et se loger, constitue un problème pour les familles des communautés rurales. Nous n'avons parlé que de nourriture et de services. La régionalisation des services a un effet considérable sur ces communautés.

Si l'on se fie aux dernières statistiques, on pourrait dire que c'est tout le Canada qui connaît une chute du taux d'épargne. Mais si l'on examine cela de plus près, on voit qu'en 1993 et

as 1993 and earlier, you would have seen that Newfoundlanders and Labradorians on a per capita basis had some of the highest savings. Therefore, it is just the circumstances that have forced people to be in these difficult situations.

I have a breakdown on the statistics related to the rural jobs. I would like to focus on the last bullet: Industries are seasonal, not workers. The three major industries are fishing, forestry and tourism. In addition, these industries bring in the new dollars, so they are tremendously significant. However, we just cannot prosecute them all year round for obvious reasons. The three major rural industries, specifically, have been hit hard by the Canadian dollar.

If you look at some actual numbers tied to it, you have heard reference up until a couple of years ago that the Newfoundland fishery was worth a billion dollars, that just shows its significance. It is still the largest industry, most prominent industry — or it was — at a billion dollars a year. It has gone down some since then with these factors, but the perception is that the fishing industry, for example, is only a small component of what it was. In some contexts, you could argue that, but it is still what sustains rural communities in this province. It is tremendously important.

In regard to the factors related to what we have experienced in the past couple of years, our export value has declined more than \$300 million since 2004. The vast majority of that is related to, for example, the fact that we export most of our product to the U.S. and Europe. These are the two most significant, as well as some in Asia. If we look at the price of crab, which goes mostly to the American market — that would be snow crab, which has been the highest valued resource, along with shrimp — in 2006, there was a difference of \$47 million because of the increase in the Canadian dollar. That is just in the landed values, and that is money directly that goes into rural communities. Therefore, that is a tremendous impact on communities where these resources are paramount.

With respect to the Bank of Canada statements, we truly believe that the Government of Canada has the responsibility to deal with this high impact of the Canadian dollar and the subsequent need for adjustment for workers and their families in all of Canada. We cannot reiterate that point enough.

We have provided some statistics on the changes we have seen since the cod moratorium, the groundfish moratorium, which was implemented in 1992 and 1993. I believe we are all well aware of the significance of that particular event. We see that the processing sector has declined significantly. There have been declines in the harvesting sector as well, in terms of numbers of people involved, but the processing sector, in many contexts, would be argued as decimated. Therefore, the impact there is tremendously significant.

auparavant, Terre-Neuve-et-Labrador était l'une des provinces possédant le plus haut taux d'épargne per capita. Par conséquent, ce sont simplement les circonstances qui ont amené ces gens à se retrouver dans une situation aussi difficile.

J'ai une ventilation des statistiques de l'emploi en milieu rural. J'aimerais attirer votre attention sur le dernier point : les industries sont saisonnières, pas les travailleurs. Les trois principales industries sont la pêche, la foresterie et le tourisme. En outre, ces industries attirent des capitaux, c'est pourquoi elles sont aussi importantes. Cependant, pour des raisons évidentes, elles ne rapportent pas à longueur d'année. Par ailleurs, l'augmentation de la valeur du dollar canadien a porté un dur coup à ces trois industries.

Prenons maintenant les chiffres réels; vous avez entendu que jusqu'à il y a quelques années, la pêche à Terre-Neuve était une industrie d'un milliard de dollars; cela nous montre son importance. C'est ou plutôt c'était la plus grande industrie. Compte tenu des facteurs susmentionnés, elle a subi quelques revers, mais on a l'impression que l'industrie de la pêche, par exemple, ne représente plus qu'une petite partie de ce qu'elle était. En effet, à certains égards, on peut dire que c'est vrai, mais il n'en demeure pas moins que c'est ce qui fait vivre les communautés rurales dans cette province. Elle est donc indispensable.

En ce qui concerne les facteurs en cause, sachez que la valeur de nos exportations a diminué de plus de 300 millions de dollars depuis 2004. Cette chute est en grande partie attribuable au fait que nous exportons la plupart de nos produits aux États-Unis et en Europe. Ce sont nos deux plus grands marchés, avec quelques pays d'Asie. Si nous prenons le crabe, qui est principalement exporté aux États-Unis — le crabe des neiges, notre ressource la plus chère avec la crevette —, en 2006, nous avons essuyé des pertes de 47 millions de dollars à cause de l'appréciation du dollar canadien. On parle ici de la valeur au débarquement seulement, et cet argent est directement destiné aux communautés rurales. Les conséquences sont donc énormes pour les communautés qui dépendent de ces ressources.

Quant aux rapports de la Banque du Canada, nous croyons fermement qu'il incombe au gouvernement du Canada de se pencher sur l'incidence de la valeur du dollar canadien sur l'industrie de la pêche et sur les besoins d'adaptation des travailleurs et de leur famille partout au Canada. Nous ne le dirons jamais assez.

Nous vous avons donné quelques statistiques sur les changements auxquels nous avons assisté depuis les moratoires sur la pêche à la morue et au poisson de fond entrés en vigueur en 1992 et 1993 respectivement. Nous ne connaissons que trop bien les répercussions de tels moratoires. Beaucoup de pêcheurs et de travailleurs d'usine se sont retrouvés sans travail. Certains considèrent même que le secteur de la transformation est décimé. Les effets ont été dévastateurs.

Another issue is unemployment. We have 24,000 people employed directly in the fishery. If we consider that the processing employment has been cut in half, a significant component of that is that the highest percentage of processing workers is women. They have had the biggest impact on their component; on their jobs.

Of course, just to reiterate, we have gone from groundfish, such as cod and red fish or ocean perch, which were high volume and more labour intensive, to crab and shrimp, which require less processing and have much lower volumes, but are higher valued. This has been part of the dynamics.

Not surprising, there is a profile of people working in the fishery. Thirty per cent are over 50 years of age. The average income right now from all sources — and I want to really reiterate that — including EI, was just over \$17,000 last year. Again, note that over 50 per cent of processing workers are women, and that is significant and has a lot of merit to it for examination.

The average age of people involved in the harvesting sector is over 50 years of age, and we still have a significant number of women, an increasing number of women in this sector as well. The average income is quite a bit higher, on a relative scale. Again, that would include EI — and boat owners as well. The processing industry is more productive, less labour intensive and more wealth generated, but the quality of jobs has deteriorated significantly and incomes have declined throughout the process.

If we look at the moratorium that came into place in 1992, everyone involved in the adjustment programs that occurred thought by 2000, not 2002 — or even before then — that all of these fish stocks would recover. We talk about the forecasts, and, quite clearly, the government did not prepare for the fact that these stocks might not recover. If a plan is made based on speculation of what will happen, then a backup plan should be in place. Clearly, there was not one here, and that has left many people in a very difficult situation.

My comment on the Human Resources and Development Canada evaluation, which was made after the fact, if they had made that statement in 1992, it might have held a little more water. However, they predicted the problems after the fact, when we certainly know that that is the case. We are still dealing with these issues, and we feel that these issues cannot be allowed to work themselves out. We need government response: Both levels of government are required to stabilize this industry and the hundreds of communities that depend on the industry.

I will just make a footnote to the final bullet. You also have a copy of a release of a recent policy paper, called “Stabilizing and Strengthening the Newfoundland Fishery: Fighting for the survival of our coastal communities.” We just had our convention, which is held every three years, in late November or early December of last year, and this was a major focus of the convention as we looked to try to stabilize this industry and save — and grow in the future — our rural communities.

Il y aussi le problème du chômage. On compte 24 000 emplois directs dans le secteur de la pêche. Nous pouvons dire que les femmes ont été extrêmement touchées étant donné que le nombre d'emplois dans la transformation a été réduit de moitié et que ce sont principalement des femmes qui travaillent dans les usines.

Évidemment, les pêcheurs de poisson de fond, comme la morue, le saumon ou le sébaste, dont le volume était élevé et exigeait une forte main-d'œuvre, se sont tournés vers le crabe et la crevette, dont le volume beaucoup plus faible nécessite moins de transformation. Néanmoins, il reste que la valeur est supérieure.

Ce n'est pas surprenant, les gens dans l'industrie de la pêche ont un certain profil. Trente pour cent des travailleurs ont plus de 50 ans. Le revenu moyen en ce moment — et j'insiste vraiment là-dessus —, incluant les prestations d'assurance-emploi, dépassait à peine les 17 000 \$ l'année dernière. Il ne faut pas oublier que plus de la moitié des travailleurs d'usine sont des femmes, ce qui est loin d'être négligeable.

Dans le secteur de la récolte, la moyenne d'âge se situe au-dessus de 50 ans, et il y a de plus en plus de femmes là aussi. Le revenu moyen est légèrement plus élevé en terme relatif. Encore une fois, il inclut les prestations d'assurance-emploi — et cela concerne les propriétaires de bateau également. L'industrie de la transformation est plus productive, exige moins de main-d'œuvre et génère plus de richesses, mais les conditions de travail se sont détériorées considérablement et les revenus ont chuté au fil des années.

Après l'imposition du moratoire en 1992, tous ceux qui avaient pris part au programme d'adaptation des pêches s'attendaient à ce que les stocks se soient rétablis avant 2000, et non 2002. Nous parlons ici de prévisions et, manifestement, le gouvernement n'avait pas prévu le coup. Si on prépare un scénario en s'appuyant sur des conjectures, il faut prévoir en même temps un plan d'urgence. Il est évident qu'il n'y en avait pas, et cela a plongé un grand nombre de personnes dans des situations extrêmement difficiles.

Quant à l'évaluation de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, j'estime qu'elle aurait été beaucoup plus utile si elle avait été faite en 1992. Toutefois, le ministère a prédit la situation après coup, alors que nous étions déjà aux prises avec les problèmes. Ils sont encore présents et ils ne se régleront pas tout seuls. Le gouvernement doit agir. Il incombe aux deux niveaux de gouvernement de stabiliser cette industrie ainsi que la centaine de communautés qui en dépendent.

J'aimerais ajouter quelque chose au dernier point. Vous avez également reçu une copie du document d'orientation intitulé « Stabilizing and Strengthening the Newfoundland Fishery : Fighting for the survival of our coastal communities. » Fin novembre ou début décembre l'an dernier, nous avons tenu notre congrès, qui a lieu tous les trois ans, et nous avons cherché principalement des façons de stabiliser l'industrie de la pêche, de sauver — et de faire prospérer à l'avenir — nos communautés rurales.

We cannot just leave this to the marketplace. Self-rationalization will occur. That is inevitable, but the impact that it will have will be devastating from our perspective in a number of ways. We cannot retrain everyone, and we have got too many people leaving now. These are issues that we need to come to grips with in terms of saving rural Newfoundland and Labrador.

There are significant barriers to retraining. We just looked at the demographics and the average age of people in the industry. Of course, I did not focus as much on education levels, but it is a well-known issue, for obvious reasons.

I want to focus particularly on the aspects related to women with the tremendous family and household commitments, such as the care of their elderly family members, that constrain their ability to retrain and move. These are issues that we usually will not see in economic graphs in the back of *The Globe and Mail*, but they relate significantly to this issue.

There's a quote in the handout from a plant worker in Marystown, which puts the situation in perspective for where people are at this stage. What is needed? Clearly, we need a program of industry renewal. We feel that will be the catalyst for revitalization of the industry and the communities. Some suggestions are: retirement or buy-out programs for harvesters — and that can come in more than one format; retirement for plant workers, for people that have contributed to our economy tremendously and are at a very difficult point right now; and retraining for those who want it. There are a lot of people who do want to retrain, and there are opportunities there.

I want to focus really quickly on a bullet that we missed with respect to fisheries policy — and you can read about that in detail in our paper. There are two Fisheries and Oceans Canada policies brought in during the 1970s called the owner-operator and fleet separation policies. Quite simply, the owner-operator policy states that, for the inshore sector, the person who owns the licence must operate the licence, which, if implemented correctly, would eliminate corporate ownership and control of that resource. The other one is a fleet separation — an extension of that — which outlines a system where fish harvesters who own a licence will fish and catch the fish, and then the buyers will buy and process the fish. That is a system that we know is best for communities. The other system leads to corporatization, quite frankly. There are many examples of what that does to rural communities.

For some of these other issues that often receive significant debate, such as less dependence on EI, if we strengthen the economy through adjustment, then there will be less dependence on these programs. They would still be required nonetheless, but the dependency will change.

In conclusion, there are some reality checks that we feel are important to outline. For people who will retrain, if we look at processing workers — and harvesting as well — someone who spent 35 years on a concrete floor of a fish processing plant, even

Nous devons faire quelque chose. Nous assisterons à l'autorationalisation. Elle est inévitable et aura un effet dévastateur à bien des égards. Il est impossible de recycler tout le monde, et nous perdons tellement de gens. Nous devons absolument nous attaquer au problème si nous voulons sauver les régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador.

Il y a d'importants obstacles au recyclage. Nous avons seulement examiné les données démographiques et l'âge moyen des travailleurs. Bien sûr, je n'ai pas beaucoup insisté sur l'éducation, car pour des raisons évidentes, c'est un problème bien connu.

J'aimerais aborder particulièrement la question des femmes qui ont des engagements envers leurs familles. Celles-ci doivent, par exemple, prendre soin de parents âgés, ce qui les limite dans leur capacité à se recycler et les rend moins mobiles. Ce ne sont pas des problèmes dont on fait habituellement état dans la section économique du *Globe and Mail*, n'empêche qu'ils sont bien réels.

Dans le document, vous trouverez le témoignage d'un travailleur d'usine à Marystown, qui met la situation de ces gens en perspective. De quoi avons-nous besoin? Manifestement, il faut un programme de renouvellement de l'industrie, qui servirait de catalyseur pour revitaliser l'industrie et les communautés. Parmi les suggestions : programme de retraite anticipée ou de rachat de permis pour les pêcheurs — et cela peut prendre différentes formes; retraite anticipée pour les travailleurs d'usine, pour les gens qui ont énormément apporté à notre économie et qui vivent dans des conditions difficiles; et recyclage pour ceux qui le désirent. Beaucoup souhaitent se réorienter, et les possibilités sont là.

J'aimerais aborder brièvement un point important que nous avons passé sous silence en ce qui a trait à la politique sur les pêches — vous pourrez en lire les détails dans notre mémoire. Dans les années 1970, le ministère des Pêches et des Océans a adopté deux politiques : celle du propriétaire-exploitant et celle de la séparation des flottilles. Très simplement, la première stipule que, dans le secteur de la pêche côtière, le titulaire d'un permis de pêche doit exploiter ce permis, une disposition qui, si elle est appliquée correctement, devrait mettre fin à la propriété par les entreprises ainsi qu'à leur contrôle de la ressource. La deuxième politique, sur la séparation des flottilles — qui est le prolongement de l'autre —, établit un système par lequel ce sont les titulaires de permis qui pêcheront le poisson, et les acheteurs qui se chargeront ensuite de le transformer. Nous savons que c'est le meilleur système pour les communautés; l'autre, très franchement, mène à la privatisation. Il existe beaucoup d'exemples de ses répercussions sur les communautés rurales.

Quant à ces autres questions faisant souvent l'objet d'importants débats, comme la réduction de la dépendance à l'assurance-emploi, si nous renforçons l'économie au moyen d'un ajustement, nous limiterons le recours à ce type de programmes. Ceux-ci demeureront nécessaires, mais on comptera moins sur eux.

En conclusion, il nous semble important de rappeler certaines réalités. Ceux qui se recycleront parmi les travailleurs du secteur de la transformation — et de la pêche également —, dont la majorité aura passé 35 ans sur le plancher de béton d'une usine de

if it is for six months of the year, let alone the full year, the majority of people will be left with physical difficulties, such as arthritis. We are well aware of the issues around that for people in most industries, in fact. If, at 55 years of age, a person retrain, then there are some very basic questions, but very fair questions: How well do most employers look at people who retrain at these ages? It is difficult to retrain and move forward.

I want to refocus on the gender differences there. It is much more difficult for women, given all the difficulties for everyone in this demographic. It is much more difficult for women, who quite clearly have the community and family resting on their shoulders in many aspects.

On a final point, we have given many suggestions on how to deal with rural poverty through the components we have outlined here — and I will not read those out specifically. There was a very interesting presentation made by a professor up here in Sir Wilfred Grenville College, who is actually studying the subject. I would like to, before we leave, give you the reference for some of his work. He gave a talk last fall, I believe the question was: Rural, in a Canadian context, is it worth saving? You could look at his work. It is tremendously significant, I feel. The issue — and I have thought about this quite a bit myself — being a young Newfoundlander and Labradorian, and also a young Canadian, is quite simple. I believe we have a choice: to pay now and deal with these issues, invest money into our communities and into rural Canada as a whole, or we can pay later.

Something that stuck with me personally is an old adage: An ounce of prevention is worth a pound of cure. I would often see that an ounce of prevention is worth much more than that. I would like to thank you very much, and look forward to the continued debate here.

The Chairman: I noticed that you have education in early childhood learning very much woven through this report. Ms. Payne, do you want to say something before the folks get into questioning?

Lana Payne, Research and Communications, FFAW — Fish, Food and Allied Workers: I will just briefly add to the early learning piece because I know it was mentioned earlier by some of the panellists during the early discussion, and you brought it up as well. I believe one of the biggest problems we have in rural communities is that many of the services that people take for granted in larger centres are just not available. In our province about 80 per cent of child care and early learning programming takes place in larger centres, although there has been an attempt now by the provincial government to address this.

Unfortunately, the cancellation of the early learning bilateral agreements with this current federal government and the provinces has really kind of devastated the plans that they had. We lost about \$55 million over the following couple of years in

transformation du poisson, à raison de six mois par an, si ce n'est une année complète, auront de fortes chances de se retrouver avec des handicaps physiques comme l'arthrite. Nous connaissons bien les problèmes que cela représente pour les travailleurs dans la plupart des industries. Si une personne se recycle à 55 ans, il y a lieu de se poser certaines questions élémentaires, mais tout à fait légitimes, dont celle-ci : jusqu'à quel point la plupart des employeurs voient d'un bon œil une personne qui se recycle à cet âge? Il est difficile de se recycler puis de continuer à travailler.

J'aimerais insister encore une fois sur les différences entre les sexes. Au regard des difficultés que tout ce secteur de la population éprouve, la situation est beaucoup moins facile pour les femmes car, à bien des égards, la responsabilité de leur communauté et de leur famille repose sur leurs épaules.

Pour terminer, nous avons proposé de nombreuses solutions pour lutter contre la pauvreté rurale par les moyens que nous avons évoqués — et je n'en ferai pas la lecture. Ici-même, au collège Sir Wilfred Grenville, un professeur qui étudie le sujet a prononcé une allocution très intéressante. Avant notre départ, j'aimerais vous donner des références concernant une partie de ses travaux. L'automne dernier, il a donné une conférence dont le thème était, je crois : Vaut-il la peine de sauver les régions rurales canadiennes? Vous pourriez jeter un coup d'œil à son travail. Je pense que c'est extrêmement important. La question — et j'y ai beaucoup songé moi-même, en tant que jeune citoyen de Terre-Neuve-et-Labrador et du Canada — est fort simple. Je pense que nous avons deux possibilités : payer maintenant et régler ces problèmes en investissant dans nos communautés et dans l'ensemble du Canada rural, ou remettre cela à plus tard.

Personnellement, j'ai retenu un vieil adage : mieux vaut prévenir que guérir. J'ai souvent constaté que ce principe se vérifiait. Je tiens à vous remercier, et j'attends avec impatience la suite du débat sur cette question.

La présidente : J'ai noté que la question de l'apprentissage des jeunes enfants revient souvent dans ce rapport. Madame Payne, voulez-vous ajouter quelque chose avant que les sénateurs ne commencent à poser leurs questions?

Lana Payne, recherche et communications, Union des pêcheurs de Terre-Neuve : J'ajouterai seulement quelques mots sur la question de l'éducation préscolaire, car je sais que certains témoins en ont parlé plus tôt, tout comme vous. Je pense que l'un des plus grands problèmes que nous éprouvons dans les communautés rurales, c'est que de nombreux services, que l'on tient pour acquis dans les grands centres, ne sont tout simplement pas disponibles. Dans notre province, environ 80 p. 100 des programmes de garde d'enfants et d'éducation en âge préscolaire sont concentrés dans les agglomérations, même si le gouvernement provincial tente maintenant de remédier à la situation.

Malheureusement, l'annulation des accords bilatéraux sur l'apprentissage des jeunes enfants conclus entre le gouvernement fédéral actuel et les provinces a détruit les plans établis. Nous avons perdu environ 55 millions de dollars prévus dans l'accord

that agreement, and much of that money had been earmarked for rural early learning programming. Therefore, we have had to go back and start from scratch.

I know there was a discussion earlier about education, but it really is key. We need to make sure that it is accessible to people who live in rural communities. Currently, everybody knows it costs a lot more for young people in a rural community to get an education. They have to travel to get that education, and the chances are that that means their debt load at the end will be considerably more, which often is the catalyst for why they end up moving to Alberta to earn big wages, because they have got a big debt to pay.

Therefore, spend money early, and spend it on education.

Senator Mercer: Thank you for appearing. I feel that Ms. Payne's last line should be the opening line of a report. That is: spend money on education and spend it early.

The Chairman: Well you certainly would not hear anything negative from me on that.

Senator Mercer: That would be a great opening line to our final report. I noticed on page 18 of Mr. Spingle's report it says, "Not everyone can move to Alberta (as C.D. Howe would suggest)" — or Atlantic Institute for Market Studies, "C.D. Howe East" as I call them.

Mr. Spingle, you made quick reference to the owner-operator and fleet separation policy. You seem to endorse both of those policies. Can you give me a quick expansion on that? What about quotas? We have heard testimony from people in Nova Scotia having difficulty with people selling quotas and quotas being owned by people who are not from the community. The best example is Canso, Nova Scotia, where the people can watch people from some other area fish off their front yard and take the quota they used to have.

Mr. Spingle: Well, what we have seen here is, of course, Fisheries and Oceans Canada has created two groups in a fishery. At face value, what they call the less-than-65-foot sector, which are our members here in Newfoundland and Labrador. That is where fish harvesters are licensed individually and quotas are shared up amongst fleets. Then the other component is the offshore sector, which are the companies basically. In that context, we have to look at the details of why that was done, historically. If we look at Fishery Products International, of course, given the quotas for some of the species further off shore, the decision to do it was in proper context at the time. However, we have seen corporatization of those resources.

I will hit on the latter one first. For example, a quota that sustained one community, the corporate ownership changed and then the fish was moved out of there. That was never the intent on that aspect. However, that is what we see as we get fewer players

pour les quelques années à venir, et une grande partie de cet argent devait servir à l'éducation préscolaire en zone rurale. Nous avons donc dû repartir à zéro.

Je sais qu'on a déjà discuté d'éducation, mais il s'agit vraiment d'un sujet crucial. Nous devons nous assurer que les habitants des communautés rurales y ont accès. Actuellement, tout le monde sait qu'il en coûte bien plus cher aux jeunes de ces communautés pour étudier car il leur faut se déplacer et il y a de fortes chances qu'au bout du compte, ils soient beaucoup plus endettés, ce qui contribue souvent au fait qu'ils finissent par s'établir en Alberta pour y gagner de gros salaires, étant donné qu'ils ont une dette importante à rembourser.

Ainsi, il faut dépenser de l'argent tôt, et le dépenser dans l'éducation.

Le sénateur Mercer : Merci de votre comparution. Je pense que la dernière remarque de Mme Payne pourrait servir de titre à un rapport : investissons dans l'éducation, et faisons-le tôt.

La présidente : Ce n'est certainement pas moi qui m'y opposerais.

Le sénateur Mercer : Ce serait une bonne introduction pour notre rapport final. J'ai noté qu'à la page 18 de sa présentation, M. Spingle déclare « Tout le monde ne peut déménager en Alberta (comme le laisse entendre C.D. Howe) » — ou l'Atlantic Institute for Market Studies, « l'Institut C.D. Howe de l'Est », comme je l'appelle.

Monsieur Spingle, vous avez brièvement parlé des politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles. Vous semblez les approuver toutes les deux. Pourriez-vous me donner davantage de détails à ce sujet? Qu'en est-il des quotas? Nous avons entendu des témoins de Nouvelle-Écosse se plaindre de gens qui vendaient des quotas et du fait que certains quotas étaient détenus par des personnes ne faisant pas partie de la communauté. Le meilleur exemple est celui de Canso, en Nouvelle-Écosse, où les habitants peuvent voir des gens d'autres régions pêcher sous leur nez en utilisant le quota qu'eux-mêmes avaient auparavant.

M. Spingle : Eh bien, ce à quoi nous avons assisté ici, bien sûr, c'est à la création, par Pêches et Océans Canada, de deux groupes dans le domaine des pêcheries. D'une part, il y a ce qu'on appelle le secteur des embarcations de moins de 65 pieds, dont font partie nos membres d'ici, à Terre-Neuve-et-Labrador. Dans ce secteur, les pêcheurs détiennent des licences individuelles et les quotas sont répartis entre les flottilles de pêche. L'autre groupe est celui de la pêche en haute mer, qui concerne principalement les entreprises. Dans ce contexte, nous devons nous pencher sur les raisons pour lesquelles c'est devenu ainsi. Bien sûr, si l'on tient compte du Fishery Products International Limited et des quotas imposés pour certaines espèces plus au large, la décision de procéder de cette façon était appropriée à l'époque. Cependant, nous avons assisté à une privatisation des ressources.

Je vais d'abord m'attaquer à ce dernier problème. Par exemple, le quota d'une communauté détenu par une entreprise pourrait changer de mains, de sorte que le poisson irait ailleurs. Cela n'a jamais été l'objectif visé. Mais c'est ce que nous constatons, à

through amalgamations and such. We see the community interests diminishing dramatically, and it has a tremendous impact on people.

The owner-operator and fleet separation policies have been brought out by the fact that it has been very difficult — enhanced in recent years, but not necessarily a new problem — for our members to access capital. Quite often, based on their business plan, banks will not look at them. Therefore, where do they go? They go to companies, the very same companies that are part of this issue. Of course, the companies have no problem giving the money, but our members have to practically sign over everything to get their money. That is a major issue we are trying to deal with now. In the end, that is diminishing the community interest in the fisheries.

We have seen it go two ways. We have seen places such as Australia, where this has gone full-blown, and the owner-operator and fleet separation are out. There is no competition from processors because the processors become the harvesters, so to speak. They do whatever they want versus somewhere such as the Faroe Islands. There is a case study there where they have really focused on bringing the fish back to the communities. I believe, both for the fish, but, more importantly, for the people who make a living from the fish, that the latter example of Faroe Islands is something that is much more sustainable and — if I can use too strong a word — sensible.

Ms. Payne: Otherwise Bay Street owns the fish.

Mr. Spingle: Yes.

Senator Mercer: I thought Bay Street owned everything. They are working on it. In your mention of Fisheries and Oceans Canada, you did not give any reference to the science that comes out of that department, which is a constant debate in Atlantic Canada whether that science is to be believed or not.

Mr. Spingle: These are issues that I have dealt with primarily during my tenure over the last eight years. Actually, science is my background. It is a shifting paradigm now, because, we are trying to promote a new system and move forward with that. Programs that I have been involved with, the Groundfish Sentinel Program and the Fisheries Science Collaborative Program, were meeting the challenge to do science that involves both the scientists at Fisheries and Oceans Canada as well as fish harvesters. We are slowly trudging through that. I believe that, in the end, good science is about data. It is about getting the best determination of what is happening out there, whether that is good or bad.

Before the moratorium — that is why some of this changed — Fisheries and Oceans Canada had a closed in-shop system. They released their report and decisions were made accordingly. Fish harvesters fished. The moratorium opened everyone's eyes. Since then, through the programs, which that I just noted and have been ably involved with, we have been working to have fish harvesters not only involved with the collection of data, but also

mesure que le nombre d'exploitants diminue à cause des fusions et autres. Les intérêts communautaires en prennent un dur coup, ce qui a un impact considérable pour la population.

Les politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles ont été adoptées parce qu'il était très difficile — le problème s'est aggravé ces dernières années, mais il n'est pas nécessairement nouveau — pour nos membres d'accéder au capital. Bien souvent, après examen de leur plan d'affaires, les banques n'évalueront même pas leur demande. Alors, où iront-ils? Ils se tourneront vers les entreprises, ces mêmes entreprises qui font partie du problème. Bien sûr, celles-ci ne voient pas d'inconvénients à avancer l'argent, mais nos membres doivent pratiquement tout mettre en gage en échange. C'est un problème considérable que nous tâchons de régler en ce moment. Au final, cela réduit les intérêts communautaires dans le secteur des pêches.

Nous avons vu que cela prenait deux directions. Dans des pays comme l'Australie, on a appliqué des mesures exhaustives, et les politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles sont exclues. Il n'y a aucune concurrence de la part des transformateurs de poisson, car ceux-ci deviennent en quelque sorte des pêcheurs. Ils font ce qu'ils veulent, contrairement aux flottilles des Îles Féroé, par exemple. Dans le cadre d'une étude de cas menée là-bas, on s'est concentré sur l'objectif de ramener le poisson dans les communautés. Je pense que, pour la ressource et, de façon plus importante, pour les gens qui en vivent, le modèle des Îles Féroé est plus viable et — si je puis me permettre d'utiliser un mot fort — plus sensé.

Mme Payne : Sinon, C'est à Bay Street qu'on contrôle la ressource.

M. Spingle : Oui.

Le sénateur Mercer : Je pensais qu'on y contrôlait tout. En tout cas, on fait tout pour. Lorsque vous avez parlé de Pêches et Océans Canada, vous n'avez fait aucune mention des données scientifiques émanant de ce ministère et dont la fiabilité fait constamment l'objet d'un débat dans le Canada Atlantique.

M. Spingle : C'est précisément de ces questions dont je me suis surtout occupé au cours de mon mandat, ces huit dernières années. En fait, j'ai une formation en sciences. C'est un paradigme en évolution maintenant, car nous tâchons de promouvoir un nouveau système et de le mettre en œuvre. Les programmes auxquels j'ai participé — le Programme sentinelle du poisson de fond et le Programme de recherches conjointes en sciences halieutiques — permettaient de mener des recherches faisant appel à des scientifiques de Pêches et Océans Canada et à des pêcheurs. Nous avançons tant bien que mal. Je pense qu'au bout du compte, la fiabilité de la science dépend de la rigueur des données. Il s'agit de déterminer le mieux possible ce qui se produit, et si c'est bon ou pas.

Avant le moratoire — c'est pourquoi cela a changé en partie —, Pêches et Océans Canada avait un système qu'il utilisait exclusivement à l'interne. Ce ministère publiait ses rapports et prenait des décisions en conséquence. Les pêcheurs pêchaient. Mais le moratoire a ouvert les yeux à tout le monde. Depuis, au moyen des programmes que je viens de mentionner, et grâce auxquels j'ai pu mettre mes compétences à profit, nous

the analysis and interpretation of that data. I just got back from the Northern Gulf cod assessment in Mont-Joli, Quebec, an annual event with which I have been involved, and we are starting to see, and through other programs, that that is benefiting the overall system. This is something that many people are not aware of, but we are more involved and we feel that fish harvesters need to be at the table. We are not there yet, but we hope to get there.

Senator Mercer: It is good that you said the science is better than it used to be. That is good news.

Ms. Gushue and Sister Aicha, I read your report, and I was troubled by it. Actually, when I started to read your report, I did not believe I would be troubled by anything, but I was troubled by your preoccupation with emergency food assistance, the frequency of people visiting the food banks and your reference to families accessing the food banks every eight weeks. You tried to emphasize to them that the food bank is for emergency. Is it not possible that families at this level of income and this level of crisis, that they can have an emergency every eight weeks? I get the impression from your report that if I go to the food bank every eight weeks, there is something wrong with me.

Ms. Gushue: We do not believe there is anything wrong with them coming every eight weeks. Behind the scenes, we want that to stop because we want to do more for the clients. It is the cycle where we are frustrated that we cannot help them. They do have issues that are very important to them, but we do not know what these issues are; what brings them to the food bank.

We do know that there was a dilemma about being assertive about the preservation of the resources, but the depletion of those resources at the time seemed to be the priority. Our priority was not to turn anyone down, which we did not, but we were greatly concerned, in 2002, that there would not be a food bank to help anyone. We felt that maybe, with a conscious effort, if we could help people make some wise choices; not force them to make choices. We did not turn anybody down. We would just talk with them as much as we could, as much as our mandate would permit.

Senator Mercer: Is that part of the issue you raised under "Unused Talents/Resources" about the confidentiality policies preventing you from integrating what you know about the client and what you might know about other aspects? It seems to me that Feed Nova Scotia, which is the one major food bank in Nova Scotia, has done some stuff where they have integrated the policies of other food banks with other social services, including the literacy program, et cetera. Has that happened here? Have you tried that?

avons travaillé pour que les pêcheurs participent non seulement à la collecte des données, mais aussi à leur analyse et à leur interprétation. Je reviens tout juste de Mont-Joli, au Québec, où l'on a tenu une évaluation des stocks de morue du nord du golfe, un événement annuel auquel je participe, et nous commençons à constater, de même qu'au moyen d'autres programmes, que cela bénéficie à l'ensemble du système. Beaucoup de gens l'ignorent, mais nous sommes très impliqués dans le dossier et nous estimons que les pêcheurs devraient avoir voix au chapitre. Nous n'en sommes pas encore là, mais c'est ce que nous espérons.

Le sénateur Mercer : Il est rassurant de vous entendre dire que les données scientifiques sont plus exactes qu'avant. Voilà de bonnes nouvelles.

Mme Gushue et Sœur Aicha, j'ai lu votre rapport, et il m'a bouleversée. En fait, lorsque j'ai commencé à le lire, je ne m'attendais pas à cela, mais j'ai été troublée par votre préoccupation relative à l'aide alimentaire d'urgence et à la fréquence à laquelle les gens y recourent, de même qu'à votre allusion à ces familles qui se présentent dans les banques alimentaires toutes les huit semaines. Vous avez tenté de leur faire comprendre que les banques alimentaires n'étaient qu'une mesure d'urgence. Mais ne peut-on pas imaginer que des familles ayant un niveau de revenus aussi faible, et vivant une telle détresse, puissent se retrouver en situation d'urgence toutes les huit semaines? Votre rapport me donne l'impression que, si je me rends à une banque alimentaire toutes les huit semaines, quelque chose ne tourne pas rond chez moi.

Mme Gushue : Nous ne voyons aucun mal à ce qu'on se présente chez nous toutes les huit semaines. Mais, d'un autre côté, nous souhaitons que ça cesse, car nous voulons faire plus pour les clients. Nous nous sentons impuissants parce que nous ne pouvons les aider. Ces gens vivent des problèmes importants, mais nous ignorons lesquels et ce qui les amène dans les banques alimentaires.

Nous savons que réclamer fermement la préservation des ressources posait un dilemme, mais l'épuisement de ces ressources semblait un problème de première importance à l'époque. Jamais nous n'avons refusé qui que ce soit, mais en 2002, nous craignons qu'il n'y ait plus de banque alimentaire pour secourir les nécessiteux. Nous pensions que peut-être, dans un effort de sensibilisation, nous pourrions aider les gens à faire les bons choix, sans toutefois les forcer. Nous n'avons refusé personne. Nous discutons le plus possible avec les gens, dans la mesure où notre mandat nous le permettait.

Le sénateur Mercer : Est-ce que cela fait partie de la question que vous avez soulevée sous le thème : « ressources/talents inutilisés » en ce qui concerne les politiques de confidentialité qui vous empêchent de consigner ce que vous savez des clients ainsi que vos connaissances sur d'autres sujets? Il me semble que Feed Nova Scotia, l'une des plus importantes banques alimentaires de Nouvelle-Écosse, a pris certaines mesures intégrant les politiques d'autres banques alimentaires et d'autres services sociaux, dont le programme d'alphabetisation. Est-ce que cela a été votre cas? Avez-vous essayé aussi?

Ms. Gushue: Yes, we started a process in 2002. Once we realized, in the last three or four years, that our resources are now secure, our financial resources are secure, the community support is continuous and has not waned at all, we feel quite comfortable to move away from that issue and to make relationships. I alluded to the fact that we had met with the Department of Health and Social Services in June 2002, and, at that time through the board, I proposed that we establish a relationship with the various government departments. We are not looking for funding; we would not want to get that. However, we would like to have a relationship with the people who provide the services to the clients, and we would like to communicate what we know and how we can help them in the circle of the client, us, government agencies and community groups, who all help the same clients pretty well.

About ten years ago, we also started something called the Community Resources Network, which is a loosely held community group. It is listed there as one of the groups that we had worked with as a food bank. Community Resources Network is a loosely formed organization of 25 or 30 community groups at all different levels of government, business communities and private citizens, who met once a month and shared programs and services. Therefore, if the food bank had a special program such as our thINK FOOD, a recycled ink jet program, we shared that with all the community groups. If the College of the North Atlantic had a special career skills program we would promote that and put brochures in the client food bag, so there was collaboration between groups. We would like to encourage that more. Now that we feel secure financially and with our food resources and community support, we will certainly encourage that. We have to broaden our mandate as well. I am not sure if the confidentiality issue is an issue for the clients themselves at all.

Senator Mercer: It is an issue for the people who make a living practising privacy law.

Ms. Gushue: Yes, exactly.

Senator Mercer: Exactly; it is always a bunch of lawyers, Ms. Gushue.

Senator Mercer: Sister Alichia told the story of the mother who kept her child home a couple of days because she did not have enough food to put in her child's lunch. I will go back to the testimony of a previous witness this morning, who talked about the very high absentee rate in kindergarten. We have the full circle here. I believe it was the Sister who made reference to the cycle of poverty. It is a huge issue.

Mme Gushue : Oui, nous avons commencé en 2002. Lorsque nous avons compris, au cours des trois ou quatre dernières années, que nos ressources, y compris nos ressources financières, étaient désormais assurées et que l'appui de la communauté se poursuivait et n'avait pas fléchi, nous nous sommes sentis assez forts pour passer à autre chose et créer des liens. J'ai évoqué notre rencontre avec des représentants du ministère de la Santé et des Services sociaux, en juin 2002, et le fait qu'à l'époque, par l'entremise du conseil, j'avais proposé que nous établissions des liens avec les différents ministères concernés. Nous ne cherchons pas à obtenir du financement. Toutefois, nous aimerions entretenir des relations avec ceux qui fournissent des services aux clients, et souhaiterions leur communiquer nos connaissances et leur expliquer comment nous pouvons les aider dans ce cercle formé par les bénéficiaires, nous-mêmes, les organismes gouvernementaux et les groupes communautaires, qui servent tous les mêmes clients très efficacement.

Il y a environ 10 ans, nous avons également mis sur pied ce qu'on appelle le réseau de ressources communautaires, un groupe communautaire dont la composition est plus ou moins stable. Il figure sur la liste des groupes avec lesquels nous avons travaillé en tant que banque alimentaire. Le réseau des ressources communautaires est un organisme informel regroupant 25 ou 30 groupes communautaires représentant tous les niveaux de gouvernement, des gens du milieu des affaires et de simples citoyens qui se réunissent tous les mois et partagent des programmes et des services. Ainsi, si notre banque alimentaire avait un programme spécial comme notre thINK FOOD, un programme de recyclage de cartouches à imprimante laser, elle en ferait profiter tous les groupes communautaires. Si le College of the North Atlantic avait un programme spécial de perfectionnement professionnel, nous en ferions la promotion et mettrions des dépliants dans les sacs de nourriture destinés aux clients, de sorte qu'il y aurait collaboration entre les groupes. Nous souhaiterions encourager cela encore davantage. Maintenant que nous nous sentons en sécurité sur le plan financier et que nous pouvons compter sur des ressources alimentaires et sur l'appui de la communauté, nous irons certainement en ce sens. Nous devons aussi élargir notre mandat. Je doute que la question de la confidentialité soit un problème pour les clients.

Le sénateur Mercer : Ça l'est pour les praticiens du droit en matière de protection de la vie privée.

Mme Gushue : Oui, exactement.

Le sénateur Mercer : Tout à fait; il est toujours question d'un groupe d'avocats, Mme Gushue.

Le sénateur Mercer : Sœur Alichia a raconté l'histoire de cette mère qui avait gardé son enfant à la maison pendant quelques jours, parce qu'elle n'avait tout simplement pas assez de nourriture à mettre dans sa boîte à lunch. Je reviens sur la déclaration d'un témoin ce matin, qui a parlé du taux élevé d'absentéisme à la maternelle. La boucle est bouclée. C'est Sœur Alichia, je crois, qui a évoqué le cycle de la pauvreté. C'est un problème de taille.

Sister Alichia: I just wanted to add something to what Ms. Gushue said. If you have the same, let us say, 10 families coming every eight weeks over a period of 10 years, would you not wonder, is the system not serving them well? Is there something wrong with their money source, or income source, that would cause that to happen? That is what we are talking about and the frustration of not being able to address that on site.

Senator Gustafson: I would like your comment on China because I feel we look at the problems here, but we do not look beyond. Former Prime Minister Brian Mulroney used to say, "Don't tell me where we've been; tell me where we're going." That could not be truer today.

It is interesting how close your witness is to what we have in agriculture, in Western Canada at least. We are dealing with food. Canadians eat for 10 per cent of their income. The only country that has cheaper food is the U.S.; they eat for about 9 per cent. It seems we cannot deal with something as important as agriculture and fisheries, and yet it all comes from the land. Those are my two questions: China and food.

Ms. Payne: Some of our quotas ends up being secondary processed in China, which is taking jobs out of rural communities. Now, obviously the people in China need jobs too. However, do we prosecute and catch Canadian fish for that purpose, or do we try to do something else? We are saying that we are not getting the full benefit of that fish, in terms of the jobs that could be created from it here. Mostly, it is because we have a corporate structure in place. In some of the cases, these companies, which we referred to earlier, are exporting part of that fish to China for processing, and as a result we have fewer jobs in fish processing here. It is a problem because if we want rural communities to survive, then we have to think about the kinds of jobs that are will be there, and fish processing is one of them.

We have to look at adding value. That was talked about earlier this morning, and we have suggested in our policy paper that we look at a marketing structure; that we do more to get value out of our resources and not just have a helicopter-type economy where the profits go someplace else. As of yet, we do not have a seafood-marketing structure in place. We will keep pushing for that. Maybe that could be part of your report. Certainly, it would be good. It would mean that you would have to invest in one; that there would have to be money available, not just from the private sector, but also from governments to make it fly.

Sœur Alichia : J'aimerais seulement ajouter quelque chose aux propos de Mme Gushue. Si les mêmes 10 familles, disons, se présenteraient toutes les huit semaines pendant 10 ans, ne vous demanderiez-vous pas si le système les sert bien? Y a-t-il quelque chose qui cloche avec leurs sources de revenu, et qui serait à l'origine du problème? C'est ce dont nous parlons, de même que du sentiment d'impuissance face à notre incapacité à intervenir sur le terrain.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais avoir votre opinion sur la Chine, car j'estime que nous n'envisageons que les problèmes sans nous préoccuper des conséquences. Brian Mulroney, l'ancien premier ministre, avait l'habitude de dire : « Ne me dites pas d'où nous venons; dites-moi plutôt où nous allons! » C'est d'autant plus vrai aujourd'hui.

Il est intéressant de constater la justesse des propos de votre témoin sur notre situation agricole, du moins en ce qui concerne l'Ouest du Canada. Il est question ici du panier de provisions. Les Canadiens y consacrent 10 p. 100 de leur revenu. Les États-Unis sont le seul pays où le panier de provisions coûte moins cher. Les Américains y consacrent 9 p. 100 de leur revenu. Il semble que nous ne soyons pas en mesure de nous occuper de secteurs aussi essentiels que l'agriculture et les pêches, qui nous appartiennent pourtant. Mes deux questions portent sur la Chine et sur le panier de provisions.

Mme Payne : Certains de nos quotas visent des produits qui sont transformés en Chine, ce qui élimine des emplois dans les collectivités rurales. Naturellement, les Chinois ont aussi besoin d'emplois. Cependant, engageons-nous des poursuites et pêchons-nous le poisson dans nos eaux territoriales ou essayons-nous une autre solution? Nous affirmons que nous n'obtenons pas toutes les retombées que pourrait nous procurer ce poisson, notamment en ce qui concerne la création d'emplois au Canada. C'est surtout à cause des entreprises dans ce domaine. Parfois, ces entreprises, auxquelles nous avons déjà fait allusion, exportent une proportion de leurs prises en Chine à des fins de transformation, ce qui élimine des emplois dans le domaine de la transformation du poisson au Canada. C'est un problème parce que, si nous voulons assurer la survie des collectivités rurales, nous devons alors songer aux genres d'emplois qu'on y trouvera, et la transformation du poisson en est un.

Il faut envisager la valeur ajoutée. Il en a été question plus tôt ce matin et, dans notre document d'orientation, nous avons proposé de se pencher sur la structure de commercialisation : il faut essayer davantage de tirer profit de nos ressources et non pas uniquement compter sur une économie où les profits se retrouvent ailleurs. Nous ne nous sommes pas encore dotés d'une structure de commercialisation des poissons et fruits de mer. Nous continuerons à préconiser une telle structure. Vous pourriez peut-être formuler une recommandation à cet égard dans votre rapport. Ce serait certainement utile. Il faudrait donc investir en ce sens. Pour mettre le tout en branle, il faudrait dégager des crédits, qui proviendraient non pas uniquement du secteur privé mais également des gouvernements.

Mr. Spingle: On that point, we tend to focus on the short to medium term. I feel we tend to forget. We are looking at policy that will shape the future here, the long term significant importance of fish and food. Right now, the Hibernia oil field is a lot more significant than the northern cod stock, for example, which is arguably the largest fish stock; one of the largest sources of protein potentially. It is a renewable resource. It is difficult right now; I can only assume that it will come back. It is sustainably 300,000 tonnes of prime, low-fat protein. We are focused now on non-renewable industries and how that will sustain us. We tend to overlook the long-term significance of what could really sustain us.

Senator Peterson: Ms. Gushue, are you the only food bank in this area?

Ms. Gushue: Yes, we are. The nearest one would be in Pasadena and another one in Deer Lake. We have two outlets here in Corner Brook.

Senator Peterson: How far would it be to Deer Lake?

Ms. Gushue: It is a half hour drive. We do not serve that area. They have their own community support, as well as Pasadena, which is about a ten minute drive from Deer Lake.

Senator Peterson: I was wondering if there was any overlap; if the people from here drive to Deer Lake or vice versa.

Ms. Gushue: Well we hope that they do not do that. We hope that they do not come to us, and then go to Pasadena. There is not a relationship between our food banks and those of Pasadena and Deer Lake.

Senator Peterson: Is there a school food program here in this area?

Ms. Gushue: There is a breakfast program for children.

Senator Peterson: Is that done separately?

Ms. Gushue: It is done separately. There is another program called Kids Eat Smart Foundation. It is a breakfast program that is in the area.

Senator Peterson: It is fairly continuous? Has it been going for a while?

Ms. Gushue: It has existed for about eight or nine years.

Senator Peterson: Mr. Spingle, I am from Saskatchewan, so you will have to help me a bit here. In the fishing industry, are they all corporate licences, or corporate and individual?

Mr. Spingle: Our membership is individual, at least on paper. There is a reference to trust agreements that have increased in recent years. There are other sectors; it depends on the resource, the actual species. Some of it is corporate, so there is a combination. It is separated by what is called the inshore and the offshore.

M. Spingle : À cet égard, nous avons tendance à nous concentrer sur le court terme et le moyen terme. Je crois que nous avons tendance à oublier. Nous examinons la politique qui façonnera l'avenir et l'importance à long terme qu'elle accorde aux poissons et aux aliments. Actuellement, on accorde beaucoup plus d'importance au champ pétrolière Hibernia qu'à notamment la morue du Nord, qui constitue peut-être le cheptel piscicole le plus important et une des meilleures sources de protéines. C'est une ressource renouvelable. La situation est difficile à l'heure actuelle. Je ne peux que présumer que la situation se rétablira. Il s'agit essentiellement de 300 000 tonnes de bonnes protéines faibles en gras. Nous nous concentrons sur les ressources non renouvelables et sur ce qu'elles nous apporteront. Nous avons tendance à faire fi de l'importance à long terme de ce qui pourrait vraiment nous être utile.

Le sénateur Peterson : Madame Gushue, êtes-vous la seule banque alimentaire ici?

Mme Gushue : Oui. La prochaine se trouve à Pasadena. Il y en a également une à Deer Lake. Nous avons deux comptoirs ici, à Corner Brook.

Le sénateur Peterson : À quelle distance se trouve Deer Lake?

Mme Gushue : C'est à une demi-heure d'ici en voiture. Nous ne desservons pas cette collectivité, ni Pasadena, qui se trouve à dix minutes en voiture de Deer Lake.

Le sénateur Peterson : Je me demandais si les gens d'ici se rendent en voiture à Deer Lake et si ceux de Deer Lake viennent ici.

Mme Gushue : Nous espérons que ce n'est pas le cas. Nous espérons qu'ils ne viennent pas ici pour ensuite se rendre à Pasadena. Il n'existe aucun lien entre nos banques alimentaires et celles de Pasadena et de Deer Lake.

Le sénateur Peterson : Existe-t-il ici un programme de repas en milieu scolaire?

Mme Gushue : Il y a le programme des petits déjeuners pour les élèves.

Le sénateur Peterson : Les deux sont-ils distincts?

Mme Gushue : Ils le sont effectivement. Il y a également le programme Kids Eat Smart Foundation. C'est le programme des petits déjeuners ici.

Le sénateur Peterson : Est-il permanent? Existe-t-il depuis un certain temps?

Mme Gushue : Il existe depuis environ huit ou neuf ans.

Le sénateur Peterson : Monsieur Spingle, je viens de la Saskatchewan. Vous devrez donc m'aider à comprendre. Les permis de pêche sont-ils accordés uniquement aux entreprises ou à la fois aux entreprises et aux particuliers?

M. Spingle : Nos membres sont des particuliers, du moins en théorie. On a fait allusion aux conventions de fiducie qui ont augmenté au cours des dernières années. Il y a d'autres secteurs. Tout est fonction de la ressource, des espèces. Certains permis sont accordés à des entreprises. C'est donc une combinaison des deux. Il y a une distinction entre ce que nous appelons la pêche côtière et la pêche hauturière.

In most species, there is a combination, and in some there is either one or the other. The snow crab fishery, for example, is all owner-operator licensed. However, many of the groundfish quotas, such as the yellowtail flounder on the Grand Banks, which sustains the Marystown plant there, is basically 100 per cent offshore, owned by corporate interests.

Senator Peterson: Your concern was that individuals get in trouble and then they sell corporately? Is this the point?

Mr. Spingle: On paper it may seem that the inshore, the owner-operator, owns the fish or controls the fish, but he or she really does not because of the agreements. He or she is forced to go to the corporate interests to obtain money and then signs an agreement.

The other aspect, clearly the intent of the corporate ownership at the time, was for the benefit of regions and communities. For example, I will take this fish from Newfoundland and move it to a plant in Nova Scotia, or vice versa — or China.

Therefore, if I am given a quota of fish to operate a plant here in Corner Brook and better business says I will take it and move it to China, then that will not benefit this region too much. That is the definition of the issue, the problem and what needs to be fixed, so to speak.

Senator Peterson: Is the industry oversized? How much would have to be reduced so that it would be viable for everyone?

Mr. Spingle: It would have to be reduced significantly. I am glad you asked that question, senator, because one of the points is that we had a buyout in 1992, with the moratorium. We had The Atlantic Groundfish Strategy, TAGS, program and such, and now we are still talking about buybacks. Where will it ever end? The point is that it went a long way to diminishing the fleets, to get to where we need to be. We just need to get somewhat further, I believe. That is the point, right? We do not want it to be something that we will be looking at 10 years from now. If the appropriate measures are taken, we will have a sustainable industry, based on the numbers, from which we can earn a decent living. On the scale, on the percentage, I do not feel there is a direct answer for that obviously. I will not give a number, even though that is quite often my tendency. The number will be significant, I would say, but achievable at the same time.

Senator Callbeck: Senator Mercer referred to the situation that you raised, Sister. The food bank, it says here, has a mandate to provide emergency food assistance. To me, that is an emergency, the situation where the mother does not have any food for the children. However, the food bank is not set up to deal with that type of situation, is that correct? I do not have a food bank in the my area, so I do not know, but I take it that the food bank is open just so many days and that people get food every two weeks. Therefore, there is no way that the food bank deals with the type of situation you are talking about.

Pour la plupart des espèces, il y a une combinaison des deux. Pour certaines, les permis sont accordés soit aux entreprises, soit aux particuliers. En ce qui concerne le crabe des neiges notamment, les permis sont accordés aux propriétaires exploitants. Par contre, les quotas du poisson de fond comme la limande à queue jaune des Grands Bancs appartiennent à des entreprises. Il s'agit d'une pêche hauturière qui alimente l'usine de Marystown.

Le sénateur Peterson : Ce qui vous préoccupe, c'est que les particuliers se heurtent à des problèmes et vendent leur permis à des entreprises? Est-ce bien cela?

M. Spingle : En théorie, il peut sembler que le pêcheur côtier, le propriétaire exploitant, est le propriétaire du poisson ou exerce un contrôle sur celui-ci, mais ce n'est qu'une apparence en raison des conventions conclues. Il est obligé de s'en remettre aux entreprises pour obtenir de l'argent. Il signe une convention.

Il y a l'autre aspect, soit l'avantage qu'en retirent les régions et les collectivités, et c'était clairement l'intention des entreprises à ce moment-là. Par exemple, j'expédie le poisson pêché à Terre-Neuve à une usine de la Nouvelle-Écosse ou vice versa, ou encore en Chine.

Donc, si on m'impose un quota dans l'exploitation d'une usine ici à Corner Brook et si de meilleures perspectives commerciales me sont offertes pour expédier le poisson en Chine, cela ne sera pas tellement à l'avantage de la région. C'est essentiellement en quoi consiste ce problème, et des mesures doivent être prises, pour ainsi dire.

Le sénateur Peterson : L'industrie a-t-elle pris trop d'ampleur? À quelle taille faudrait-il la ramener pour qu'elle soit viable pour tous?

M. Spingle : Il faudrait la réduire considérablement. Je suis content que vous ayez posé cette question, sénateur, parce qu'il y a eu notamment un rachat en 1992, à la suite du moratoire. La Stratégie du poisson de fond de l'Atlantique ou LSPA a été mise en œuvre, et il est encore question de rachats. Cela s'arrêtera-t-il un jour? En fait, cela a beaucoup contribué à réduire la flotte pour parvenir au résultat nécessaire. Il suffit simplement d'aller un peu plus loin, à mon avis. C'est l'objectif, n'est-ce pas? Nous ne voulons pas créer une situation sur laquelle il faudra nous pencher dans dix ans. Si les mesures pertinentes sont prises, notre industrie sera viable, d'après les chiffres, et nous permettra de gagner correctement notre vie. Je ne crois pas qu'il soit possible de répondre directement à cette question en donnant un chiffre ou un pourcentage. Je ne donnerai aucun chiffre, même si j'ai assez souvent tendance à le faire. Je dirais que ce chiffre sera important mais raisonnable.

Le sénateur Callbeck : Le sénateur Mercer a fait allusion à la situation que vous avez évoquée. D'après ce qui est écrit ici, la banque alimentaire a comme mandat de fournir une aide alimentaire en cas d'urgence. Quant à moi, la situation est urgente lorsqu'une mère ne peut pas nourrir ses enfants. Cependant, la banque alimentaire n'est pas en mesure d'affronter une telle situation, n'est-ce pas? Là où je vis, il n'y a pas de banque alimentaire. Je suis donc une néophyte en la matière, mais je crois comprendre que la banque alimentaire n'est pas ouverte tous les jours et que les gens obtiennent des aliments aux quinze jours. Elle n'est donc pas en mesure de composer avec le genre de situation que vous évoquez.

Sister Alichia: In what sense?

Senator Callbeck: That the mother is out of food, and she cannot go to the food bank.

Sister Alichia: Yes, she can.

Senator Callbeck: I understand.

Sister Alichia: What we are saying is we are trying to discern what it is that causes people to come regularly over extended periods. We try to get to the basis of the problem, but we have no access or no way of doing that. As a food bank outlet supervisor, that is all I can do is provide for the emergency and ask the questions.

Senator Callbeck: I understand what you are saying. I just misunderstood.

Is the food bank open six days a week?

Sister Alichia: No, it is open four days a week.

Senator Callbeck: You are a registered charity, and the value of the food that you gave out in 2006 was \$120,000. What value of that, percentage-wise roughly, would come in as food as compared to money?

Ms. Gushue: We probably get close less than \$40,000 in cash donations.

Sister Alichia: I was going to say 70 per cent would be community donations.

Ms. Gushue: Yes, somewhere in there.

Senator Callbeck: Has there been a change in that since you became a registered charity?

Ms. Gushue: No, not really; we have always been a registered charity since we started in 1994.

Senator Callbeck: I see it was where you became incorporated in 2006.

Ms. Gushue: If I could just go back to your question and the explanation of the emergency status. The churches in the area all provide on the weekends or during the late night hours if there is an emergency of some sort. The Department of Health and Social Services also has a telephone number that people can call in the middle of the night for oil. We also do oil subsidies for clients, so there is that as well, under the auspices of The Bay of Islands Ministerial Association. However, if any church in the area is called they will provide food assistance at any time to any person with any religious background or not. There are no limits on that.

The situation of the mandate being an emergency food service is sometimes uncomfortable because the food bank is only open certain hours during the week. It is a volunteer network with a paid coordinator, and the coordinator's salary is minimal. It comes out of the resources we get from the public. However, it does not address the emergency situations. We cannot address those because we do not have the resources; although, we will not

Sœur Alichia : Que voulez-vous dire?

Le sénateur Callbeck : La mère manque de nourriture, et elle ne peut recourir à la banque alimentaire.

Sœur Alichia : Mais oui, elle peut.

Le sénateur Callbeck : Je vois.

Sœur Alichia : Nous disons que nous essayons de découvrir les raisons pour lesquelles les gens ont recours à nous pendant une période prolongée. Nous essayons de nous attaquer au cœur du problème, mais nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour le faire. À titre de superviseure d'un comptoir d'une banque alimentaire, je ne peux que fournir une aide d'urgence et poser des questions.

Le sénateur Callbeck : Je comprends ce que vous dites. J'avais simplement mal saisi.

La banque alimentaire est-elle ouverte six jours par semaine?

Sœur Alichia : Non, elle est ouverte quatre jours par semaine.

Le sénateur Callbeck : Vous êtes un organisme de bienfaisance enregistré, et la valeur des aliments que vous avez distribués en 2006 s'établissait à 120 000 \$. Dans l'aide que vous apportez, quelle est approximativement la proportion des aliments que vous distribuez par rapport à l'argent que vous accordez?

Mme Gushue : Nous donnons probablement un peu moins de 40 000 \$.

Sœur Alichia : J'allais dire que 70 p. 100 étaient des dons de la collectivité.

Mme Gushue : Approximativement.

Le sénateur Callbeck : La situation a-t-elle changé depuis que vous êtes devenu un organisme de bienfaisance enregistré?

Mme Gushue : Pas vraiment. Depuis notre ouverture en 1994, nous avons toujours été un organisme de bienfaisance enregistré.

Le sénateur Callbeck : Je vois que vous vous êtes constitués en société en 2006.

Mme Gushue : Je me permets de revenir à votre question au sujet des situations d'urgence. Les églises peuvent fournir de l'aide les fins de semaine ou en soirée lorsque survient une urgence. Le ministère de la Santé et des Services sociaux dispose d'un numéro de téléphone que les gens peuvent composer la nuit s'ils ont besoin de mazout. Nous accordons également des montants pour le mazout, sous les auspices de The Bay of Islands Ministerial Association. Cependant, si une personne a besoin de nourriture et fait appel à une église, cette dernière accordera de l'aide, quelles que soient les convictions religieuses de cette personne. Aucune limite n'est imposée à cet égard.

Notre mandat à titre de banque alimentaire offrant des services d'urgence nous place dans une situation embarrassante, étant donné que nous ne sommes ouverts qu'à certaines heures pendant la semaine. C'est un réseau de bénévoles qui dispose d'un coordonnateur rémunéré. Le salaire de ce dernier est très modeste. Il est versé grâce aux dons du public. Cependant, nos ressources ne nous permettent pas de fournir de l'aide en cas

turn anybody down, if they have an emergency. As Sister says, they will discern the emergency and chat with the client and, more often than not, they are not refused help.

We will still always have people who need assistance on a regular basis, and there is a contradiction in our behaviour. Some people build up a dependency on it, and then it is no longer an emergency food supply. I would almost rather for the discussion — certainly discussion for the board — say that we provide food services as needed, and not really discuss the emergency aspect, because it feels a little negligent not to be able to do evenings, not to be able to do weekends, and we are not open on Wednesdays. Therefore, how can we say we are an emergency food provider? There are situations that come up everyday of the week, which are probably being handled by the churches and other organizations that will help people as well.

Senator Callbeck: I just have one question on the profile of fisheries workers. In the average income, \$17,000 including EI income, roughly, what percentage of that \$17,000 would be EI?

Ms. Payne: About half of the income is from EI.

Senator Callbeck: Fifty per cent of the income is earned and 50 per cent is from EI.

Ms. Payne: You can see, then, when the EI income is not there how deep the poverty would be for those people.

Senator Callbeck: Right.

Senator Mahovlich: I was wondering about the food bank. Is there anything such as Meals on Wheels? I know in Toronto we have Meals on Wheels, where every week someone, who is not able to cook his or her meals because of physical limitations — maybe she or he is in a wheelchair or has arthritis — is able to get a hot meal delivered to the home, and they really look forward to it.

Sister Alich: Yes, the Victorian Order of Nurses provides that service.

Senator Mahovlich: Is that out in the rural areas too?

Sister Alich: I am not sure how far they would go. I doubt it.

Ms. Payne: I do not believe so, either.

Sister Alich: They may go as far as Pasadena, but I do not believe they would serve the same area that the food bank would serve, for example.

Senator Mahovlich: I see that the Salvation Army is active with this food bank. They have been around a long time. I can remember 40 years ago the Salvation Army was involved in distributing food. Are they still active? Are they still increasing?

Sister Alich: Yes, they are still active. In fact they have just opened a new building here. Well, they moved to a new building, and they have all their services centralized in that building in

d'urgence, même si nous ne refusons personne. Comme sœur Alich l'a signalé, on essaie d'établir s'il s'agit vraiment d'une urgence en posant des questions aux personnes. Dans la plupart des cas, on leur accorde de l'aide.

Il y aura toujours des gens qui auront besoin d'aide à intervalles réguliers, et nous nous comportons d'une façon contradictoire. Certains en arrivent à développer une dépendance à l'égard de notre aide, même lorsqu'il n'y a plus d'urgence. Je préférerais dire pour les besoins de la discussion — certainement pour les besoins de la discussion du conseil d'administration — que nous fournissons de l'aide alimentaire demandée sans vraiment chercher à savoir s'il y a vraiment une urgence, car nous nous sentons un peu négligents de ne pouvoir ouvrir le soir, la fin de semaine et le mercredi. Comment pouvons-nous donc dire que nous offrons un secours alimentaire d'urgence? Il se produit quotidiennement des situations dont s'occupent probablement les églises et d'autres organisations de bienfaisance.

Le sénateur Callbeck : Je n'ai qu'une question sur le profil des pêcheurs. Sur le salaire moyen de 17 000 \$, quelle est la proportion approximative des prestations d'assurance-emploi?

Mme Payne : Environ la moitié.

Le sénateur Callbeck : C'est donc dire que 50 p. 100 provient du revenu d'emploi et que 50 p. 100, des prestations d'assurance-emploi.

Mme Payne : Vous constatez alors à quel point les gens peuvent être pauvres quand ils ne reçoivent pas de prestations d'assurance-emploi.

Le sénateur Callbeck : Oui.

Le sénateur Mahovlich : À propos des banques alimentaires, je me demandais s'il existait une organisation semblable à la popote roulante, comme à Toronto? Chaque semaine, des personnes à mobilité réduite qui sont incapables de se faire à manger — parce qu'elles sont en fauteuil roulant ou ont de l'arthrite, par exemple — peuvent se faire livrer un repas chaud à la maison. C'est un service très prisé.

Sœur Alich : Oui, les infirmières de l'Ordre de Victoria offrent un tel service.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce aussi disponible à la campagne?

Sœur Alich : Je ne saurais vous dire jusqu'où le service est fourni, mais j'en doute.

Mme Payne : Cela m'étonnerait également.

Sœur Alich : Il se rend peut-être jusqu'à Pasadena, mais je ne crois pas que le réseau soit aussi étendu que celui de la banque alimentaire, par exemple.

Le sénateur Mahovlich : Je vois que l'Armée du Salut s'implique dans cette banque d'alimentation. Cet organisme existe depuis longtemps déjà. Je me souviens, il y a de cela 40 ans, que l'Armée du Salut aidait à la distribution de nourriture. L'organisme est-il toujours actif? Est-ce qu'il se développe encore?

Sœur Alich : Oui, il est toujours actif. En fait, un nouvel édifice vient tout juste d'ouvrir ici. À vrai dire, il a déménagé tous ses services, qui sont maintenant regroupés dans cet immeuble du

downtown Corner Brook. They have a family services centre, so all their services are in the same building, including a food bank; that is only one of two. They are very active.

Ms. Gushue: That is one situation that we are actively working on with the Salvation Army family services. They have an outlet as part of a network, and we are actively working with them to be able to provide the workshops, life-skills training, coping skills and budgeting through them. Through the outlets, we would promote the activities that are happening. We would present the workshops, and we would not know if they were public clients or food bank clients; it would not matter to the presenters at all. Therefore, that is a really good relationship that we have there and a good opening to that door of being able to produce these activities for food bank clients to help them.

Senator Mahovlich: I was wondering about the cod stocks. Are they coming back? Does anybody take measurements? I have not heard too much about the cod lately. I used to enjoy coming down here. They would have cod tongue for me.

Mr. Spingle: I believe you can still get cod tongue at most restaurants.

One of the stocks that gets the most focus, and arguably it should in the large context, is the northern cod stock, which is southern Labrador Sea and the East Coast, because we are dealing with different components here. We see the cod stocks rebuilding in the inshore. The large offshore component that used to sustain the large plants — a big part of that reduction by 59 per cent — we acknowledge has not returned, but we are seeing some strong components to the inshore.

Over here in the Northern Gulf, here on the west coast of Newfoundland, southwest coast and the Quebec North Shore, we are seeing a rebuilding of this stock at a fairly positive rate; nonetheless, we have got a fishery that is building. There was even a closure in 2003, which was clearly unwarranted. I appreciate Senator Mercer's question on the science here because I have been heavily involved in this one. That is part of the debate as we change and as we are more involved. We are seeing a rebuilding here. It is extremely significant to the fish harvesters, to the communities.

Finally, the other stock adjacent to Newfoundland is the South Coast stock, and that has been doing better — at least on paper — than the others. I would look at it as stable right now. Cod is still the backbone, and, in the long term, we see it as one of the species, in particular, that will be part of the renewal process because of the aspects we discussed.

The Chairman: That will end this part of our hearings. I really appreciate that you came out today. I know it is supposed to be some kind of a holiday, so thank you for coming and spending it here. This added a great deal to our study. Thank you, and fight on.

The committee adjourned.

centre-ville de Corner Brook. On y trouve un centre de services aux familles, de même qu'une banque alimentaire; une des deux qui existent. Ça bouge beaucoup de ce côté-là.

Mme Gushue : Nous collaborons activement avec les services aux familles de l'Armée du Salut. Ceux-ci ont accès à un réseau, et nous travaillons d'arrache-pied avec eux afin de pouvoir y présenter des ateliers, donner des cours de dynamique de la vie, transmettre des habiletés d'adaptation et montrer comment établir un budget. Nous ferions la promotion des activités au moyen de ce réseau. Nous présenterions les ateliers sans savoir si les clients viennent du grand public ou de la banque alimentaire; cela ne dérangerait pas du tout les animateurs. Ainsi, nous avons établi une très bonne relation et nous avons ouvert une porte nous permettant d'organiser ces activités pour aider les clients de la banque alimentaire.

Le sénateur Mahovlich : À propos des stocks de morue, sont-ils en train de se reconstituer? Les évalue-t-on? Je n'en ai pas beaucoup entendu parler récemment. J'aimais bien venir ici auparavant; on m'offrait de la langue de morue.

M. Spingle : Vous pouvez toujours en commander dans la plupart des restaurants, je crois.

Les stocks de morue du Nord, que l'on retrouve dans la partie sud de la mer du Labrador et sur la côte est, sont parmi ceux qui attirent le plus l'attention — et c'est justifié, étant donné le contexte — parce qu'il y a plusieurs composantes à prendre en compte. Les stocks de morue se rétablissent le long de la côte. Nous reconnaissons que l'importante composante hauturière qui permettait d'approvisionner auparavant les grandes usines — et qui a diminué de 59 p. 100 — n'est pas revenue aux niveaux souhaités, mais nous observons une forte composante côtière.

On constate que ces stocks se reconstituent dans le secteur nord du golfe, sur la côte ouest de Terre-Neuve, sur la côte sud-ouest et sur le littoral nord au Québec à un rythme relativement bon; néanmoins, une pêcherie est en construction. Il y a même eu une fermeture en 2003 qui était clairement injustifiée. Je remercie le sénateur Mercer pour sa question sur le volet scientifique, parce que j'ai été énormément impliqué dans tout ceci. Cela fait partie du débat, alors que des changements s'effectuent et que l'on s'investit de plus en plus. On constate une amélioration, ce qui est extrêmement encourageant pour les pêcheurs et les communautés.

Enfin, les autres stocks que l'on retrouve près de Terre-Neuve sont ceux de la côte sud; et ils se portent mieux — en théorie, du moins — que les autres. Je dirais qu'actuellement, ils sont stables. La morue est toujours au centre de notre économie et, à long terme, nous la considérons comme l'une des espèces qui, en particulier, fera partie du processus de renouvellement pour les raisons dont nous avons discuté.

La présidente : Voilà qui conclut cette partie des audiences. Je vous remercie sincèrement de votre présence parmi nous. Je pense que c'est congé pour vous aujourd'hui, alors je vous suis reconnaissant d'être venus. Cela nous aidera grandement dans notre étude. Merci encore, et n'abandonnez pas le combat!

La séance est levée.

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,
Monday, February 19, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 2:10 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Senators, we are at the final phase of our visit to Newfoundland. I want to welcome our guests who have come to speak on their own behalf. We had a very vigorous morning in our discussions with people who, without any hesitation, spoke about the poverty issues here in Newfoundland and Labrador.

We will start with Dr. Ivan Emke. You will have three to five minutes to make your presentation, following which, as you saw this morning, questions will follow. There are a lot of people around this table who like to ask questions.

Please proceed.

Ivan Emke, SWGC, Memorial University of Newfoundland: Thank you very much. It is a little bit of a surprise for me to be here. It is a holiday here in Corner Brook, so I was expecting to lounge for the day, but my arm was twisted.

The Chairman: We were surprised anybody was here when we heard that.

Mr. Emke: Jason referred to a talk of mine last year, entitled, "Rural: Is it worth saving?" In that talk — the title of which got me into some trouble actually — the point I was trying to make is four-fold. The first point is that rural is in danger of being lost; the second point is that we have a choice in the matter; third, the choice is not cost-free, that there is a cost associated with it; and fourth, that it is still very much up in the air.

I want to talk about capacity-building, because that is one of the issues. You obviously have heard much about what is happening with people in rural communities. You have done a lot of work related to education or early education, and I have been fortunate to work with the Community Education Network. I believe one of their representatives was presenting this morning, discussing some of the things they have done around literacy for young people and around communication within the communities themselves. Their model is that the schools are available to 100 per cent of the community 100 per cent of the time. Hence, the school becomes less a place where you send your kids for their education and more a place where the community can come together and talk about the issues. That is under threat with new amalgamation of school boards and so on where the vision for the community comes from smaller and smaller areas.

A couple of years ago, with the Government of Newfoundland and Labrador Rural Secretariat, in relationship to capacity building, we did some studies of Grade 7 and Grade 8 students in Southwestern Newfoundland. We were interested in the

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,
le lundi 19 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 14 h 10, afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Sénateurs, nous en sommes à la phase finale de notre visite à Terre-Neuve. Je voudrais souhaiter la bienvenue à nos témoins qui sont venus nous parler à titre personnel. Nous avons eu ce matin des discussions très animées avec des témoins qui n'ont pas hésité à nous entretenir du problème de la pauvreté à Terre-Neuve-et-Labrador.

Nous commencerons par M. Ivan Emke. Vous disposez de trois à cinq minutes pour présenter un exposé, après quoi, comme vous l'avez vu ce matin, nous aurons une période de questions. Nous avons de nombreux sénateurs autour de cette table qui veulent vous poser des questions.

La parole est à vous.

Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve : Merci beaucoup. Je suis un peu surpris d'être ici aujourd'hui. C'est jour férié à Corner Brook. Je m'attendais donc à être en congé, mais on m'a tordu le bras.

La présidente : Nous sommes en fait nous-mêmes surpris que n'importe qui soit venu aujourd'hui.

M. Emke : Jason a mentionné une causerie que j'ai donnée l'année dernière intitulée «Le rural : Vaut-il la peine de le sauver?» Dans cette causerie, dont le titre m'a causé des ennuis, j'essayais d'établir quatre points. Premièrement, le rural est menacé d'extinction. Deuxièmement, nous avons un choix à faire à cet égard. Troisièmement, le choix n'est pas gratuit, il aura un prix. Quatrièmement, rien n'est encore décidé.

Je voudrais parler de la création de capacités parce que c'est l'un des enjeux. De toute évidence, vous avez entendu beaucoup de choses sur ce qui se passe dans les collectivités rurales. Nous avons beaucoup fait dans le domaine de l'enseignement ou de l'éducation préscolaire. J'ai eu la chance de travailler avec le Réseau communautaire d'éducation. Je crois qu'un de ses représentants a présenté ce matin un exposé sur ce qu'a fait le réseau en matière d'alphabétisation des jeunes et de communication avec les collectivités elles-mêmes. Son modèle se fonde sur le fait que les écoles sont à la disposition de la collectivité 100 p. 100 du temps. De ce fait, les écoles sont moins un endroit où vous envoyez vos enfants et davantage un endroit où la collectivité se retrouve pour discuter des problèmes qui se posent. Ce modèle est menacé par la nouvelle fusion des conseils scolaires, qui fait que la perspective communautaire ne vient plus que de régions de plus en plus petites.

Il y a quelques années, dans le contexte de la création de capacités, nous avons étudié, de concert avec le Secrétariat rural du gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador, les élèves de 7^e et de 8^e année du sud-ouest de Terre-Neuve. Nous avons examiné

possibilities of them staying in the area. This was driven by a concern that we would experience a gap in skilled trades and how we would deal with it. We wanted to know whether a bias exists on behalf of guidance counsellors, parents and so on to get kids to go to universities. We found that there is a demographic of young men in Grades 7 and 8 who are interested in things like being independent, working outside, working with their hands and so on, staying in rural Newfoundland or staying in a rural community. This demographic of young men would have an opportunity, if they were streamed toward those skilled trades and had access to, say, College of the North Atlantic. One of the unfortunate things is that there is still a bias against skilled trades sometimes. The finding was fairly optimistic for us because right now there are more and more people in higher education talking about the danger of young people, young men, not seeking higher education and what to do with this group.

Part of my talk last year, and other talks, is the notion that we pay one way or the other. Either we pay now, or we pay later. This whole burgeoning group of young men without a trade or a career path is an example of paying later; in other words, we will end up with bigger problems, ones we will all pay for, if we do not invest earlier to try to give them some career path.

One of the other areas, certainly, of building capacity relates to post-secondary. It seems a little bit selfish of me to talk about that, because I work for a post-secondary institution right here on the hill. Statistics Canada released two reports not long ago. One report related to the relationship of income and participation in post-secondary education. That report suggested that, while income was one of the factors, it was not the most important factor. Their data indicated that the best predictor for people going on to post-secondary were things like reading levels at Grade 5 or Grade 3. All of these things, I would argue, also have an economic base to them. In talking to a school counsellor afterward, he said to me, "Ivan, we can both go into a Grade 3 classroom and identify who is going on and who is not." It is very clear from the first few years. However, the study indicated things that in sociology we call cultural capital, meaning the ability to understand, how to read and understand, how to use computers and understand all these other things that help you get ahead.

The other study touches us here in Corner Brook, too. It revealed that as new universities are set up in small communities, the percentage of the youth who go on to post-secondary, and not necessarily to that campus, but go on in general, increases. Corner Brook was one of the sites for that study, as well as Prince George, B.C., and a number of other communities where in the last 20 years they have had a degree-granting institution developed. In terms of building capacity, it is important that small universities be set up in smaller regional communities. That was an example that vindicated this argument that indeed, young people realize, by having a university within the local culture, the advantage of going on. The advantage for Corner Brook is that in some other places the university education increases, but the community college level decreases, but that did not happen in

les possibilités qu'ils ont de rester dans la région. On craignait en effet une pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Nous cherchions donc des moyens de l'éviter. Nous voulions savoir si les conseillers en orientation, les parents, et cetera avaient tendance à orienter les élèves vers les universités. Nous avons découvert qu'en 7^e et 8^e année, les garçons s'intéressent à des choses telles que l'indépendance, le travail à l'extérieur, le travail manuel et la vie dans les régions rurales de Terre-Neuve ou dans une collectivité rurale. Ce groupe de jeunes hommes avait une possibilité, s'il était orienté vers les métiers spécialisés, d'aller par exemple au College of the North Atlantic. Malheureusement, il y a encore un préjugé contre les métiers spécialisés. Les conclusions étaient assez optimistes pour nous parce qu'à l'heure actuelle, de plus en plus de gens du secteur de l'enseignement supérieur parlent du danger que les jeunes ne cherchent pas à aller à l'université et s'interrogent sur ce qu'il convient de faire à cet égard.

Dans ma causerie de l'année dernière, comme dans d'autres, j'essayais d'expliquer que nous devons payer d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons payer maintenant ou payer plus tard. Tout ce groupe croissant de jeunes hommes sans métier et sans avenir illustre bien l'option de payer plus tard. Autrement dit, nous finirons par avoir de plus grands problèmes pour lesquels nous devons tous payer si nous n'investissons pas assez tôt afin de donner une perspective de carrière à ces jeunes.

Un autre aspect de la création de capacités est lié aux études postsecondaires. C'est un peu égoïste de ma part d'en parler puisque je travaille pour un établissement postsecondaire ici même. Statistique Canada a récemment publié deux rapports. L'un d'entre eux faisait le lien entre le revenu et les études postsecondaires. D'après ce rapport, le revenu joue un rôle certes, mais ce n'est pas le facteur le plus important. Les données recueillies montrent que la meilleure façon de prédire si des jeunes iront à l'université consiste à examiner les niveaux de lecture en 5^e ou en 3^e année. Pour moi, toutes ces choses ont un fondement économique. Un conseiller scolaire m'avait dit alors : « Ivan, nous pouvons aller dans une classe de 3^e année et déterminer directement qui ira à l'université et qui n'ira pas. » C'est très clair dans les toutes premières années. Toutefois, l'étude a mis en évidence une chose qu'en sociologie, nous appelons le capital culturel : c'est l'aptitude à comprendre ce qu'on entend ou ce qu'on lit, à utiliser un ordinateur et à comprendre toutes les autres choses qui aident à progresser.

L'autre étude nous concerne, ici, à Corner Brook. Elle a révélé que la création de nouvelles universités dans de petites collectivités entraîne une augmentation du pourcentage des jeunes qui font des études postsecondaires, pas nécessairement dans le campus local, mais d'une façon générale. Corner Brook était l'un des sites de l'étude, de même que Prince George, en Colombie-Britannique, et d'autres localités où un établissement d'enseignement délivrant des diplômes a été créé dans les 20 dernières années. Sur le plan de la création de capacités, il est important que de petites universités soient créées dans les petites collectivités régionales. Cette étude a confirmé l'argument selon lequel la présence d'un établissement local amène les jeunes à mieux comprendre l'avantage qu'il y a à faire plus d'études. À certains endroits, l'augmentation des inscriptions à l'université

Corner Brook. So in our market there have been as many people continuing to go on in terms of community colleges as before, but university has increased.

One of the things that strikes me about rural is that so many people who live in rural areas do what they do because of lifestyle issues they enjoy; it is a habit. They are willing to fund that habit. Farmers do it by getting off-farm income, and you know the stats on the percentage of farmers who survive on off-farm income. You heard Jason this morning talk about an average income of approximately \$17,000 for fishers. We have, as a country, benefited from the fact that people farm or fish, and they do so without being fully recompensed for that. It is like the old joke about a farmer who wins \$1 lottery and you say, "What are you going to do with it?" "I am going to farm until it is gone." You can say that of fishers as well.

As a country, we have not acknowledged our debt to people who do things because it is lifestyle. I think your committee and others are well placed to remind those of us who live in urban Canada of the debt we have to rural.

The Chairman: Thank you very much. It is a big topic.

Senator Mahovlich: I visited a town in Quebec, Drummondville, and learned of the suicide rate for youngsters in that community. The one particular year I was there, 20 teenagers had committed suicide. Is there anything like that in Corner Brook? Do we have that problem here?

Mr. Emke: I do not know the population of Drummondville, but I do not think it is as high. Now, one thing I would mention though, related to that, is that one of the persistent problems that has a relationship to poverty is access to mental health issues in rural communities in Newfoundland, as well as in urban communities.

I have been on the board of Transition House for quite a number of years, and what we are finding among the clients of Transition House is a real change toward women who have serious mental health issues. We are not prepared for that because the counsellors who are working there are not prepared for some of the dangers that come with that. A transition house is a safe place. It needs to be maintained as such. So it has required staffing changes and so on.

If I needed a psychiatrist, it might take me three years to get to a psychiatrist. Now, obviously, I would either be better by then or not, as the case might be. As a professor I can pull rank and I could probably get in faster; but for the poor and rural, I think access to mental health is, well, it is not non-existent, but it is getting close.

Mr. Mahovlich: You might be beyond help after three years.

Mr. Emke: Yes, that is very true.

entraîne une diminution des inscriptions dans les collèges communautaires. Cela n'a pas été le cas à Corner Brook. Chez nous, les inscriptions dans les collèges communautaires se sont maintenues tandis que la fréquentation de l'université augmentait.

L'une des choses que j'ai trouvées intéressantes au sujet du rural, c'est que beaucoup de ruraux se comportent en fonction d'aspects de leur mode de vie qu'ils affectionnent. Pour eux, c'est une habitude, qu'ils sont disposés à financer. Les agriculteurs le font en gagnant un revenu hors ferme. Vous connaissez les statistiques sur le pourcentage des agriculteurs qui vivent d'un tel revenu. Vous avez entendu Jason dire ce matin que les pêcheurs ont un revenu moyen d'environ 17 000 \$. Le Canada profite du fait qu'il y a des gens qui travaillent la terre ou qui font la pêche sans recevoir une pleine rémunération pour leur travail. C'est un peu comme la vieille blague du fermier qui gagne une loterie de 1 \$ et à qui on demande ce qu'il va faire de son lot. « Je vais travailler la terre jusqu'à ce que j'aie fini de le dépenser », répond-il. On peut dire la même chose des pêcheurs.

Comme pays, nous n'avons pas reconnu notre dette envers les gens qui font des choses à cause de leur mode de vie. Je crois que votre comité et d'autres sont bien placés pour rappeler à ceux d'entre nous qui vivent dans le Canada urbain que nous avons une dette envers les ruraux.

La présidente : Merci beaucoup. C'est un grand sujet.

Le sénateur Mahovlich : Au cours d'une visite à Drummondville, au Québec, on m'a parlé du taux de suicide parmi les jeunes. Dans l'année de ma visite, 20 adolescents s'étaient enlevé la vie. Avez-vous quelque chose de semblable à Corner Brook? Avez-vous le même problème?

M. Emke : Je ne connais pas la population de Drummondville, mais je ne pense pas que ce soit aussi élevé chez nous. Je dois cependant mentionner, dans ce contexte, que l'un des problèmes persistants liés à la pauvreté que nous avons, c'est l'accès aux services de santé mentale dans les collectivités aussi bien rurales qu'urbaines de Terre-Neuve.

Je fais partie du conseil d'administration de Transition House depuis des années. Or nous avons constaté que parmi les pensionnaires de ce refuge, le nombre de femmes ayant de sérieux problèmes mentaux a sensiblement augmenté. Nous ne sommes pas en mesure d'affronter cette situation parce que nos conseillers ne connaissent pas vraiment les risques que cela comporte. Une maison de transition est un refuge et doit garder ce caractère. Il a donc fallu changer la composition du personnel et prendre d'autres mesures.

Si j'ai besoin d'un psychiatre, il me faudra peut-être trois ans pour en trouver un. Bien sûr, j'irai peut-être mieux d'ici là, mais peut-être pas. À titre de membre du corps enseignant, je serai peut-être en mesure de tirer des ficelles pour avoir un rendez-vous plus rapidement, mais pour les pauvres et les ruraux, si l'accès aux services de santé mentale n'est pas tout à fait nul, il n'en est vraiment pas très loin.

Le sénateur Mahovlich : Au bout de trois ans, il est bien possible que ce soit trop tard.

M. Emke : Oui, c'est bien vrai.

Senator Callbeck: I was interested in your comments about the university that was set up in Corner Brook and that the number for community colleges did not go down. How do you explain that?

Mr. Emke: Well, it could be an untapped resource of young people who were not going on just in general, who were then inspired by being surrounded by a university and so on that they decided to go to university. It could be the good work that the College of the North Atlantic has done in terms of increasing the number of programs, especially skills-based programs. In the last 10 years, they have done women in science and engineering programs. So they have brought new demographics into the college. They work very actively at being accessible to students with disabilities, something that the university really has not done yet, so there is a whole market there. I think it involves a combination of activities by the college itself in order to maintain its client base.

Senator Callbeck: How many students are there at the university?

Mr. Emke: At the university, I would say there are about 1,450 students currently, including the nursing school, although 1,500 is the figure you often hear. The College of the North Atlantic has somewhere around 1,000.

Senator Callbeck: How much?

Mr. Emke: Maybe 1,000, something like that.

Senator Mercer: We do appreciate you coming in on this holiday. I am an Atlantic Canadian. I did not even know there was a holiday.

Mr. Emke: It is just for this year.

Senator Mercer: I would have been happy to stay home in Nova Scotia — but, no, seriously, it is good to be here.

I am interested in this discussion about education. My colleagues have heard me talk about the poverty cycle, and I think when that poverty cycle intersects with the education cycle the poverty cycle starts to break down. Has the university, or has the community — let's make it broader than the university — done an analysis of that in Corner Brook? You have had recent data that would be fairly fresh because of the university and the community college not being that old, in relative terms. Has there been any study on that?

Mr. Emke: Not to my knowledge. There have been a couple studies that have looked at the economic impact on the community of the university. That is a somewhat different study than what you are talking about. Those studies looked generally at what a university brings, not just in terms of the wages of the employees and so on. For example, having access to the summer camp program for young people at the university in the summertime, so they get into the university, into the hallowed halls, and start to feel comfortable there; having community members who come in to events going on at the university. I think there have been attempts, especially in the recent administration

Le sénateur Callbeck : J'ai trouvé très intéressantes vos observations concernant l'université établie à Corner Brook et le fait que les inscriptions n'ont pas diminué dans les collèges communautaires. Comment l'expliquez-vous?

M. Emke : Nous avons peut-être des jeunes gens qui ne seraient pas allés à l'université, mais qui ont été inspirés par la présence toute proche de cet établissement et ont décidé d'y aller. C'est peut-être aussi attribuable à l'excellent travail du College of the North Atlantic, qui a augmenté le nombre de ses programmes d'études, notamment dans le domaine de la formation professionnelle. Dans les 10 dernières années, le collège a formé des femmes en sciences et en génie. Il a donc réussi à changer les caractéristiques démographiques de ses étudiants. Il a beaucoup travaillé pour rendre ses installations accessibles aux étudiants handicapés, ce que l'université n'a pas encore fait. Il s'est créé tout un marché dans ce domaine. Le collège a donc pris de nombreuses mesures pour maintenir sa clientèle.

Le sénateur Callbeck : Combien d'étudiants sont inscrits à l'université?

M. Emke : Je dirais que l'université, y compris l'école de sciences infirmières, compte actuellement environ 1 450 étudiants. On entend souvent parler de 1 500 étudiants. Le College of the North Atlantic en a environ un millier.

Le sénateur Callbeck : Combien?

M. Emke : Environ un millier.

Le sénateur Mercer : Nous vous sommes reconnaissants d'être venu en ce jour de congé. Je suis un Canadien de l'Atlantique. Je ne savais pas qu'il y avait un congé.

M. Emke : C'est juste pour cette année.

Le sénateur Mercer : J'aurais bien aimé être chez moi en Nouvelle-Écosse... Mais non, sérieusement, je suis très heureux d'être ici.

Je trouve très intéressante cette discussion sur l'éducation. Mes collègues m'ont entendu parler du cycle de la pauvreté. Lorsqu'il y a intersection entre ce cycle et celui de l'éducation, la pauvreté commence à se résorber. Est-ce que l'université ou la collectivité — car il est préférable d'aller au-delà de l'université — a fait une analyse de cette question à Corner Brook? Vous devez disposer de données récentes puisque votre université et votre collège communautaire ne sont pas très vieux, relativement parlant. Avez-vous étudié cette question?

M. Emke : Pas à ma connaissance. Les répercussions économiques de l'université sur la collectivité ont fait l'objet d'une ou deux études. C'est un peu différent de ce dont vous parlez. Ces études portaient d'une façon générale sur ce qu'une université apporte, et pas seulement à cause des salaires versés aux employés, et cetera. Il y a, par exemple, la possibilité pour les jeunes de s'inscrire au camp d'été organisé à l'université, d'aller dans les locaux et les corridors déserts, de s'y sentir à l'aise, la possibilité aussi pour des membres de la collectivité de participer aux manifestations parrainées par l'université. Je crois que l'université a pris des mesures, surtout ces derniers temps, pour

there, to really get the community involved. At that level, there has been some study, but not at the level, I do not think, in terms of looking at the impact on rates of poverty.

Senator Mercer: There are a lot of people who finish high school who never go either to community college or to university. Several of the programs I have been involved in are working with people who have a high school diploma and who are in that group of people who are in the cycle of poverty. When approached about going to community college or to university they say, "Oh, no. That is not something people in my family do." It seems to me that one of the responsibilities of those of us in public life and universities and colleges is to demonstrate and to provide role models for people who have actually been where those people are, who have been in the cycle of poverty.

That brings me to this document provided by the Government of Newfoundland and Labrador, *Reducing Poverty: An Action Plan for Newfoundland and Labrador*, dated June 2006, which we have reviewed and had a presentation on this morning. I am very impressed with the document. The fact that the document even exists is impressive. How do you feel as a professor who works in the community? You, obviously, have an opinion on rural. I guess the title of your talk was "Rural: Is it worth saving?" I wanted to ask you what your conclusion was at the end of it, but I want to hear your opinion on this document from the government.

Mr. Emke: I think there has been a recognition in the last number of years of the importance of doing something about rural, and I think for a lot of years we have been collecting data and so on. This is an attempt on the part of the provincial government to do that.

The issues are very tough, though. It is easy to analyse: Okay, we have out-migration, we have skills gaps, and so on. We are currently engaged in collecting information around the province to possibly set up a rural research institute, and one of the questions we ask is this: Tell me of one government program that actually helped this place. All government programs begin with fine intentions, good intentions, but sometimes the intentions are not found or are not realized, or there are problems in terms of people being able to access the programs. It is instructive to find out what kinds of programs people talk about in relationship to things like CAP sites or whatever, which have been very useful.

The intention is all very positive, but it is a very young document. In order to see what is going to come out of it, that is still very much up in the mix.

Senator Mercer: You mentioned a rural research institute.

Mr. Emke: Again, part of the growth of Grenfell College — which is located here in Corner Brook — is the Centre of Environmental Excellence, which was set up about a year or so ago. There has been a sense that there is a gap in terms of understanding what is going on in rural research, in terms of the

se rapprocher de la collectivité. Il y a donc eu des études à cet égard, mais elles n'ont pas abordé les répercussions sur les taux de pauvreté.

Le sénateur Mercer : Beaucoup de jeunes finissent l'école secondaire sans jamais aller dans un collège communautaire ou à l'université. Plusieurs des programmes auxquels je participe visent à aider les gens qui ont un diplôme secondaire et qui se retrouvent dans le cycle de la pauvreté. Lorsqu'on leur parle de s'inscrire au collège communautaire ou à l'université, ils disent : « Oh, non. Ce n'est pas une chose qu'on fait dans ma famille. » Il me semble que ceux d'entre nous qui ont une charge publique ou qui travaillent dans les universités et les collèges ont la responsabilité de renseigner les gens qui connaissent le cycle de la pauvreté et de leur fournir des modèles de comportement.

Cela m'amène à ce document publié en juin 2006 par le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador sous le titre *Reducing Poverty : An Action Plan for Newfoundland and Labrador*. Nous l'avons examiné et avons entendu un exposé à son sujet ce matin. Ce document m'a vraiment impressionné. Le simple fait qu'il existe est déjà remarquable. Qu'en pensez-vous, comme professeur travaillant dans la collectivité? De toute évidence, vous avez un point de vue sur la chose rurale. Je crois que votre causerie avait pour thème « Le rural : Vaut-il la peine de le sauver? » Je voulais savoir quelle était votre conclusion, mais j'aimerais d'abord connaître votre point de vue sur ce document du gouvernement provincial.

M. Emke : Je crois qu'on a reconnu, ces dernières années, l'importance de préserver la chose rurale. Nous recueillons des données à ce sujet depuis des années. Le gouvernement provincial essaie de le faire.

Toutefois, les problèmes sont très difficiles. Au départ, ils sont faciles à analyser. Voilà, nous avons une migration de sortie, des lacunes au niveau des compétences et ainsi de suite. Nous sommes en train de recueillir des données partout dans la province en vue d'établir peut-être un institut de recherches rurales. L'une des questions que nous posons est la suivante : Pouvez-vous nous parler d'un programme gouvernemental particulier qui a vraiment aidé cette collectivité? Tous les programmes gouvernementaux sont fondés au départ sur de bonnes intentions, mais il arrive que ces intentions ne se concrétisent pas ou que les gens ne soient pas en mesure d'accéder aux programmes. Il est très instructif de déterminer de quel genre de programmes les gens parlent dans le cadre de choses telles que les sites du Programme d'accès communautaire, qui ont été très utiles.

Les intentions sont toujours très positives, mais c'est un document très récent. Il est encore trop tôt pour savoir ce qu'il en sortira.

Le sénateur Mercer : Vous avez mentionné un institut de recherches rurales.

M. Emke : Oui, dans le cadre de l'expansion du Grenfell College, qui se trouve ici à Corner Brook, nous avons le Centre d'excellence environnementale, établi il y a à peu près un an. Nous avons l'impression qu'il y a des lacunes en matière de recherches rurales, des questions que nous devons poser ou auxquelles nous

questions we need to ask or have answered. I do not know if you are aware of the rural and small town program at Mount Allison or at Brandon. What kind of questions would we engage? That is what we are involved in, a feasibility phase, trying to get some answers from people in rural communities.

As a professor, we too often talk and too seldom listen, so this is a chance for us simply to say to the people in the rural communities, these are the questions I want answered, and then to listen to them. We are hopeful about what will come out of that.

Senator Mercer: So the institute is not in existence?

Mr. Emke: No.

Senator Mercer: And we may be a part of the study, I guess.

Mr. Emke: No, but if you wish to be —

Senator Mercer: My final question is this: What was your conclusion to “Rural: Is it worth saving?”

Mr. Emke: Well, it is a bit like a minister’s sermon — Hell: Is it worth avoiding? You can anticipate their answers; at least you hope to know.

As to the rural question, I obviously said yes; but as I say, it is not cost-free. It is going to cost us a bunch of money. Health care is going to cost more in rural areas; education is going to cost more in rural areas; transportation is going to cost more in rural areas. However, it is worth making the investment because down the road it is going to be cheaper. It is sort of like that old commercial for Fram Oil Filters.

Senator Mercer: I remember it. Pay me now or pay me later.

Mr. Emke: Pay me now or pay me later. That is basically what I am saying.

Senator Mercer: Yes, exactly.

Senator Peterson: Dr. Emke, as you said earlier, people live in rural areas by choice, more or less. Some are there because they cannot get out, but are still happy to be there. I guess the question it raises is why should not rural people have the same amenities as urban people have? Why should they be denied? By the same token then, how far do we go in trying to meet that need? We have been told on a lot of occasions that a lot of rural poverty is perpetuated simply because they are rural and isolated: They cannot have broadband, they cannot have a hospital and all those sorts of things, or public transit. So how do we deal with that? What are your thoughts on that?

Mr. Emke: I think it is a trade-off. As you say, people live in rural communities by choice. I think we live in a culture where a lot of people have a broad sense of entitlement. “I should be able to see a dermatologist immediately and within my region,” or whatever medical specialist it might be. I think that is unrealistic in remote rural communities. In terms of Newfoundland and health care, and other provinces too, there has been a

devons chercher des réponses. Je ne sais pas si vous êtes au courant du programme sur les régions rurales et les petites villes de Mount Allison ou de Brandon. Quel genre de questions faut-il poser? Nous en sommes encore au stade de l’étude de faisabilité, essayant d’obtenir des réponses des habitants des collectivités rurales.

Vous savez, il arrive un peu trop souvent aux professeurs d’université de parler sans prendre le temps d’écouter. C’est donc pour nous une occasion de poser des questions aux gens des collectivités rurales, puis d’écouter leurs réponses. Nous avons bon espoir d’aboutir à des résultats concrets.

Le sénateur Mercer : Ainsi, l’institut n’existe pas encore?

M. Emke : Non.

Le sénateur Mercer : Et nous ferions partie de l’étude, je suppose.

M. Emke : Non, mais si vous le souhaitez...

Le sénateur Mercer : Pour ma dernière question, j’aimerais savoir quelle était la conclusion de votre causerie, « Le rural : Vaut-il la peine de le sauver? »

M. Emke : Eh bien, c’est un peu comme le sermon du dimanche : L’enfer, vaut-il la peine de l’éviter? La réponse est facile à prévoir. Du moins, on l’espère.

Au sujet du rural, j’ai évidemment répondu oui, mais, comme je l’ai dit, il y a un prix assez élevé à payer. Les soins de santé coûtent plus cher en milieu rural, de même que l’éducation et les transports. Il vaut cependant la peine de faire un investissement parce qu’en bout de ligne, ça finira par nous coûter moins cher. C’est un peu comme la vieille publicité des filtres à huile Fram.

Le sénateur Mercer : Oui, je m’en souviens : Payez-moi maintenant ou payez-moi plus tard.

M. Emke : C’est bien cela, payez-moi maintenant ou payez-moi plus tard. C’est essentiellement ce que je dis.

Le sénateur Mercer : Oui, exactement.

Le sénateur Peterson : Monsieur Emke, comme vous l’avez dit plus tôt, c’est en général par choix que les gens vivent en milieu rural. Certains sont là parce qu’ils ne peuvent pas aller ailleurs, mais ils sont quand même heureux d’y être. Cela nous amène à nous demander pourquoi les ruraux ne devraient pas jouir des mêmes agréments que les urbains? Pourquoi devraient-ils en être privés? Par ailleurs, jusqu’où faut-il aller pour répondre à ce besoin? On nous a souvent dit que la pauvreté rurale se perpétue tout simplement parce que les ruraux sont isolés. Ils ne peuvent pas accéder au service Internet à grande vitesse, ils ne peuvent pas avoir un hôpital, des transports en commun, et cetera. Alors, que devons-nous faire?

M. Emke : Je crois qu’il faut faire des compromis. Comme vous le dites, les gens vivent en milieu rural par choix. Nous avons une culture dans laquelle beaucoup de gens estiment qu’ils ont droit à tout. « Je devrais pouvoir obtenir immédiatement un rendez-vous chez un dermatologue ou un autre spécialiste dans ma région. » Je crois que c’est un peu irréaliste dans une collectivité rurale éloignée. Au chapitre des soins de santé, nous

regionalization of services. Hence within a two-hour drive, or so, an individual can get access to all the specialists he or she may need. There are issues of course with the two-hour transportation, because there is no public transportation, and I know you are dealing with that issue as well.

However, it would be fair to say to rural communities that you cannot have everything, that you will have access to a certain service within a certain distance, but that we will subsidize you to ensure that you will keep your schools, some level of primary health care, fire care, and so on. That is a choice people make, just like in the city. When you choose to live in the city, you make a choice to live with the pollution, with the traffic, with noisy neighbours, and so on. They make that decision as well.

Senator Peterson: Yes. In a lot of cases, it is not the rural people who are agitating for this; it is others doing it on their behalf, either because they feel guilty or are politicians who want to make a point or two saying we are going to give them the same thing.

Mr. Emke: Or is it people from urban areas moving in with the sense of entitlement intact, saying, I should have a coffee shop here or whatever here, or I do not want to smell that manure here. Rural areas, being polite sometimes, have not been as forceful as they should have been. If you want to live here, this is how we live here.

The Chairman: Just a question that has been raised over and over again during the morning, that is, the departure from Newfoundland of so many young people into the northern area of my province of Alberta. In a sense, certainly, it is an advantage for them, it is an advantage for the jobs around the oil sands and that kind of thing. On the other hand, there is a sense that, you know, would it not be great if they did not have to do that, if they had their education here, had their families here, if they did not have to do that. Do you have a thought about that as a professor?

Mr. Emke: One of the perennial parts of the litany is out-migration here, The one thing you need to remember, and that I like to remind myself of I guess, is that young people will leave no matter where they are. In Toronto, the rate of young people leaving that community to go somewhere else is very high as well. The difference is that there are lots of people moving into downtown Toronto, which we do not have. In some ways, it is not the out-migration that is the problem; rather, it is the lack of in-migration and the lack of return migration. I cannot say to young people, oh, you should not leave this province, because it is up to them if they wish to do that.

In fact, there was a study of the Northern Peninsula some years ago that looked at return migration. One of the things they found is that for young men, anyway, sometimes leaving that area and going away for several years was kind of a rite of passage or a proving of one's self that you were able to make it in Ontario, but

avons à Terre-Neuve, comme dans d'autres provinces, une régionalisation des services. Par conséquent, tous les spécialistes sont à moins de deux heures de route, quel que soit l'endroit où l'on vit. Mais les deux heures de route constituent un problème parce qu'il n'y a pas de transports publics. Je sais que vous vous occupez aussi de cette question.

Toutefois, je ne crois pas qu'il soit déraisonnable de dire aux collectivités rurales qu'elles ne peuvent pas tout avoir, qu'elles ont accès à tel ou tel service dans un rayon de tant de kilomètres et qu'elles recevront des subventions pour pouvoir garder leurs écoles, un certain niveau de soins de santé primaires, des services d'incendie, et cetera. C'est un choix que les gens font, tout comme les citoyens. Quand on choisit de vivre en ville, on accepte la pollution, l'encombrement de la circulation, les voisins bruyants et ainsi de suite. Dans ce cas aussi, il y a un choix à faire.

Le sénateur Peterson : Oui. Dans beaucoup de cas, ce ne sont pas les ruraux qui s'agitent et réclament. D'autres le font en leur nom, soit parce qu'ils se sentent coupables soit parce qu'il s'agit de politiciens qui veulent marquer des points en disant aux ruraux qu'ils vont leur obtenir les mêmes avantages.

M. Emke : Il y a aussi les citoyens qui s'établissent à la campagne, mais qui gardent l'impression qu'ils ont droit à tout : Je devrais trouver ici un endroit où aller prendre mon café. Ou alors : Je ne devrais pas avoir à sentir cette odeur de fumier. On est peut-être un peu trop poli dans les régions rurales pour dire à ces gens : C'est ainsi que nous vivons ici, alors, si ça ne vous plaît pas...

La présidente : Je reviens à une question qui a été soulevée très souvent ce matin, le départ de tant de jeunes Terre-Neuviens à destination du nord de ma province, l'Alberta. En un sens, c'est bien sûr un avantage tant pour eux que pour les entreprises qui ont besoin de travailleurs dans la région des sables bitumineux. Par ailleurs, on se dit : Ce serait vraiment merveilleux si ces jeunes n'avaient pas à partir, s'ils pouvaient faire leurs études ici, fonder une famille ici sans être obligés d'aller ailleurs. Qu'en pensez-vous, à titre de professeur d'université?

M. Emke : La migration de sortie est l'un des sujets qui reviennent constamment sur le tapis par ici. Vous ne devez pas perdre de vue — je dois d'ailleurs me le rappeler moi-même à l'occasion — que les jeunes partent où qu'ils vivent. À Toronto, le nombre des jeunes qui quittent leur ville pour aller ailleurs est également très élevé. La différence, c'est que beaucoup de gens vont s'établir dans le centre de Toronto, ce qui n'arrive pas à Terre-Neuve. D'une certaine façon, ce n'est pas la migration de sortie qui fait problème, c'est plutôt l'insuffisance de la migration d'entrée et de la migration de retour. Je ne peux pas dire aux jeunes de ne pas quitter la province. Ils sont libres de le faire si c'est ce qu'ils veulent.

Il y a quelques années, une étude a été réalisée dans la péninsule Northern au sujet de la migration de retour. On avait découvert, du moins dans le cas des jeunes hommes, que le départ et une absence de quelques années faisaient en quelque sorte partie d'un rite de passage. Ces jeunes avaient besoin de se prouver qu'ils

who would want to live in Brantford or whatever, so they came back. It was something they had to do, but it is finding ways to facilitate that coming back.

This morning, I do not know if he is here now, I saw Sean St. George from the Northern Peninsula, the RED Ochre Board. They stay in touch with high school graduates from the Northern Peninsula who leave. For example, if, say, a garage in Plum Point needs a new mechanic and the board knows someone who is interested in mechanics, they email that individual to inform him of the opportunity, should they wish to move back. That is an example of facilitating or lubricating those kinds of return migrations, where you might be able to some success, rather than stemming the tide, which will always be there, to some extent, but to find some return there.

Senator Gustafson: Do you think we have done a good job in some of rural Canada?

Mr. Emke: We, as a nation?

Senator Gustafson: As a nation, as a people. In my area, and in most of these small towns, if a kid wants to play hockey he can play hockey. He is not going to get that chance in Toronto, unless he is an elitist. There are opportunities in rural Canada that are not there in urban Canada, but we do not sell that very well, in my thinking.

Mr. Emke: I very much would agree. I come from a rural area originally, too. In terms of an appreciation that urban Canada should have for what rural Canada gives, not just in terms of amenities and food and water and carbon sink and all those other things, but in terms of a lifestyle, a way of life, and so on, there is not the connection between urban and rural that there should be. We have a rural secretariat at the federal level, but we do not have an urban secretariat. Maybe that is indicative. Everything else is urban. We actually have a separate arm of the government that has to deal with rural. That is all about marginalization, is it not? We have a provincial Rural Secretariat. Somehow, they could not find another name, they used the federal name.

In terms of advantages, even in a place like Corner Brook, which is not rural by your definition, but by other definitions is, there are advantages here that people can experience that you would never get otherwise in terms of career and so on.

Finally, there is a small community at the end 146 kilometres into a deserted road called Burgeo, and down there they have developed a community television station. They have their own weekly television show, a half-hour show, *This week in Burgeo*. Burgeo has maybe 1,800 people now. They are able to fund that through the cable TV system. I have students who come from Burgeo, and they are surprised to learn that not every community has its own half-hour news show. That is an example of a rural community that has an amenity they are able to fund that is unique, that you would not find in any city.

pouvaient survivre en Ontario. Une fois qu'ils l'avaient fait, ils revenaient parce qu'ils préféraient vivre à Brantford ou ailleurs dans leur région. C'était une chose qu'ils devaient faire, mais on peut trouver des moyens de faciliter leur retour.

Je ne sais pas s'il est encore ici, mais j'ai vu ce matin Sean St. George, directeur du Conseil de développement économique régional d'Ochre, dans la péninsule Northern. Le conseil essaie de maintenir le contact avec les jeunes qui partent après avoir fini l'école secondaire dans la région. Ensuite, si, par exemple, un garage de Plum Point a besoin d'un mécanicien et que le conseil a dans ses listes quelqu'un qui s'intéresse à la mécanique automobile, le conseil lui envoie un courriel pour l'informer de cette occasion d'emploi. C'est un exemple de mesure destinée à favoriser la migration de retour. On peut recourir avec un certain succès à de tels moyens plutôt que d'essayer d'empêcher d'inévitables départs.

Le sénateur Gustafson : Croyez-vous que nous avons fait du bon travail dans certaines régions rurales du Canada?

M. Emke : Comme pays?

Le sénateur Gustafson : Comme pays, comme population. Dans mon coin, comme dans la plupart de ces petites villes, si un jeune veut jouer au hockey, il peut le faire. Ce n'est pas le cas à Toronto, à moins de faire partie de l'élite. Il y a dans le Canada rural des possibilités qui n'existent pas dans le Canada urbain. À mon avis, nous ne le disons pas assez.

M. Emke : Je suis bien d'accord avec vous. Je viens moi aussi d'une région rurale. Je trouve aussi que le Canada urbain n'apprécie pas suffisamment ce que le Canada rural a à offrir, non seulement au chapitre des agréments, des aliments, de l'eau, des puits de carbone, et cetera, mais aussi sur le plan du mode de vie. Le lien entre l'urbain et le rural n'est pas ce qu'il devrait être. Nous avons un Secrétariat rural fédéral, mais pas un Secrétariat urbain. C'est assez révélateur. Nous avons un service du gouvernement qui s'occupe des régions rurales, et tout le reste est urbain. N'est-ce pas de la marginalisation? Nous avons aussi un Secrétariat rural provincial. On a l'impression que la province n'a pas réussi à trouver un autre nom et qu'elle a donc adopté le titre fédéral.

Pour ce qui est des avantages, même à un endroit comme Corner Brook, qui ne répond pas à votre définition du rural, qui s'inscrit bien dans d'autres définitions, les gens peuvent profiter de choses qu'il serait impossible de trouver ailleurs sur le plan de la carrière, et cetera.

Enfin, il y a une petite collectivité qui s'appelle Burgeo au bout d'une route déserte de 146 km. Les gens de Burgeo ont créé une station de télévision communautaire qui produit une émission hebdomadaire d'une demi-heure intitulée *This week in Burgeo*. Cette petite ville, qui compte peut-être 1 800 âmes, a pu financer cette émission dans le cadre du système de câblodistribution. J'ai des étudiants qui viennent de Burgeo. Ils sont surpris d'apprendre que les collectivités n'ont pas toutes leur propre émission d'actualités d'une demi-heure. Voilà une collectivité rurale qui a cet avantage unique, introuvable ailleurs, qu'elle finance elle-même.

Senator Gustafson: Saskatchewan is experiencing that right now. The over-inflation of Alberta is working out to Saskatchewan's benefit — in other words, you can buy a beautiful home in Regina for \$225,000. In Calgary, you will pay \$750,000 for the same house, but you cannot find a wage that will support it. So there are advantages. It seems the only thing that works now is they will go to Calgary and do the job for a while, and then find out they made a heck of a mistake and come back. Not in all cases, but in a lot of cases, that has happened. I think we do a poor job of selling rural Canada. There are the political implications. We do not have any votes anymore, yet, the urban members will say, if you get in with 40,000 votes then I have to put in 150,000 people. So there is that argument.

Mr. Emke: By your definition, you are using the rural small town, which is widely used, you are talking about 22 per cent or 24 per cent of the Canadian population. That is not a marginal group, really. That is a large group. As to how they can speak politically as a body, you make a good point, that perhaps there is not that rural caucus available.

The Chairman: I am just thinking that the young person, if he or she came to Lethbridge, they might have wanted to stay there instead of Calgary.

Thank you very much for attending here. We are pleased that you have raised the points you did.

Mr. Emke: Thank you for being here in Corner Brook.

The Chairman: We will now hear from Mr. Hann.

Israel Hann, as an individual: Good afternoon. My name is Israel Hann. I worked for 40 years, then I retired, and I became a seniors' advocate. I have been working for seniors for the last 15 years.

One of the reasons I started working for seniors is that when I saw the conditions for seniors and realized that that was what I was going to end up with, I decided that the system had to change, and that is how I got involved. We have been fighting for 10 years for a long-term care facility in the Corner Brook area, as well as dementia centres, which the government has promised to start building this spring and which I think they will. There is no doubt in my mind that they will not follow through on the promises that they made.

As well, seniors were also being affected by the high cost of living in our region. Everything we eat, everything we buy, comes by ferry across the Gulf of St. Lawrence, and every year the ferry rates goes up, which has had an adverse effect on our cost of living. Whether we travel across the Gulf, or not, there is no difference; we still have to have that ferry in order to get things to eat. Every time the rates go up it affects the cost of living, because everything is handed back down to the consumer. Right now, as you saw this spring, two litres of milk cost \$3.69. Within a month or so, there will be another increase, because the cost of cattle food coming across the Gulf is going to increase. The farmers are going to drive up their cost of milk again, and who pays? The

Le sénateur Gustafson : La Saskatchewan connaît actuellement une situation de ce genre. L'inflation qui sévit en Alberta avantage d'une certaine façon la Saskatchewan. Vous pouvez par exemple acheter une très belle maison à Regina pour 225 000 \$, une maison que vous paieriez 750 000 \$ à Calgary, si vous aviez un revenu suffisant pour le faire, ce qui n'est pas évident. Il y a donc des avantages. La seule chose qui marche maintenant, c'est que les gens vont à Calgary, y travaillent pendant un certain temps, constatent qu'ils ont fait une erreur monumentale, puis rentrent chez eux. Pas dans tous les cas, mais assez souvent. Je crois que nous n'expliquons pas assez bien tous les avantages du Canada rural. Il faut tenir compte des considérations politiques. Il n'y a pas là suffisamment de voix. Les représentants élus des régions urbaines se disent que, pour l'emporter par 40 000 voix, ils ont besoin d'une population de 150 000 habitants. Il y a donc ce facteur.

M. Emke : Votre définition du rural, qui est très courante, s'applique en fait aux petites villes, qui représentent 22 à 24 p. 100 de la population canadienne. C'est loin d'être un groupe marginal. En fait, c'est un groupe important. Mais, vous avez bien raison, les populations locales ne sont pas suffisantes pour avoir une voix sur la scène politique.

La présidente : Je me disais que si la jeune personne dont vous parlez allait s'établir à Lethbridge plutôt qu'à Calgary, elle aurait probablement plus de chances d'y rester.

Merci beaucoup d'être venu aujourd'hui. Nous avons trouvé très intéressants les points que vous avez soulevés.

M. Emke : Je vous remercie moi-même d'être venus à Corner Brook.

La présidente : Nous entendrons maintenant M. Hann.

Israel Hann, à titre personnel : Bonjour. Je m'appelle Israel Hann. J'ai travaillé pendant 40 ans, puis j'ai pris ma retraite. Je défends maintenant les intérêts des aînés. Je le fais depuis 15 ans.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai commencé à travailler pour les aînés, c'est que, ayant vu dans quelles conditions ils vivaient, je me suis rendu compte que c'est ainsi que je finirai, moi aussi. J'ai donc décidé qu'il fallait que les choses changent. Nous nous battons depuis 10 ans pour avoir un établissement de soins de longue durée et des centres pour les gens atteints de démence dans la région de Corner Brook. Le gouvernement avait promis de commencer à en construire ce printemps. Il va peut-être le faire, mais je suis persuadé qu'il ne tiendra pas ses promesses.

De plus, les aînés sont touchés par la hausse du coût de la vie dans notre région. Tout ce que nous mangeons, tout ce que nous achetons vient par transbordeur de l'autre côté du golfe du Saint-Laurent. Chaque année, les tarifs du transbordeur montent, ce qui se répercute sur le coût de la vie. Que nous traversons ou non le golfe nous-mêmes, nous avons besoin du transbordeur pour avoir à manger. Chaque fois que le tarif monte, le coût de la vie augmente parce que toutes les hausses sont transmises aux consommateurs. En ce moment, comme vous l'avez vu ce printemps, un carton de deux litres de lait coûte 3,69 \$. Nous aurons une autre hausse dans un mois parce que le prix des aliments pour le bétail doit augmenter. Les agriculteurs vont

poor old seniors will; they will not be able to afford to buy milk anymore. As it is, we cannot afford juices because of what happened down in Florida. The price of that has gone to hell; the quality of what we receive is not fit to eat.

Canada's Food Guide, which is published and sent out, does not mean a thing anymore; we cannot afford to live by it because of the high cost of freight. They tell us that we should eat more fish, but that was taken away from us. When I was growing up, I could go out any day and get a cod fish, which is why I looked so good and felt so good, because I ate a lot of fish.

The Chairman: You still do, you still do.

Mr. Hann: Yes, well, I am only 70. However, the fish was taken away from us. We do not have that right. At times, we can buy fish from the Russians that has been aboard a factory freezer for a year before it comes to the market here, and when we get it, it is not fit to eat. The old way of life we had is gone. We have to depend on somebody else for that now, and that has had an adverse effect on us.

Now, if you came from rural Newfoundland — I was born in a rural community and I spent a long time there — you will know what a beautiful way of life it offers, because the rural communities offered many opportunities to do things that we wanted to do. The first thing we had to get was a gun, because we wanted to shoot some birds, and that was the way of life. For the older people there now, that way of life is all gone, completely. All the young people have left — out-migration — and through no fault of their own. They had to go somewhere to work. I went away to work also, but I came back. For the older people living in the communities now — at one time, the young people were looking after the older seniors. There would be a nephew or a grandchild or somebody who would cut wood, say, for grandfather and grandmother and for uncles and aunts. If the young got rabbits, they shared them; if they got a moose, they shared that also. However, that has all changed.

Some of the residences in the Newfoundland outports were built many years ago, and they are not up to standard anymore, for example, to keep the people warm. The people have to buy oil to heat their homes now, instead of wood, and the cost to heat a home per month is now \$200 to \$300. You can imagine how difficult that is for a low-income person. Seniors are getting the Old Age Pension, some are getting Canada Pension, and some may be getting the supplement, but they have one hell of a job to try and make ends meet right now.

The government has now stipulated says that you have to have your oil tanks inspected and that if they are not up to the standard you have to have them changed. There are now those who are gouging seniors, charging them \$1,200 to \$1,500 to bring their oil tanks up to standard. I can buy a tank for \$200, and because I know what to do to install a tank, go by the guidelines and put on a line, I can get away with \$250. Do you think it is right for those people to be gouged like that? It is the insurance companies and the government that are doing this. It seems like the insurance companies have a free hand to do what they like with the seniors.

encore une fois augmenter le prix du lait. Qui va payer? Ce sont les pauvres aînés, qui n'auront bientôt plus les moyens d'acheter du lait. Nous ne pouvons déjà plus nous permettre d'acheter des jus à cause de ce qui s'est passé en Floride. Les prix ont tellement monté que les jus ne sont pas achetables. De plus, ce que nous recevons est souvent d'une qualité impropre à la consommation.

Le Guide alimentaire canadien qui a été distribué ne signifie plus rien. Nous ne pouvons plus le suivre à cause du prix trop élevé du transport. On nous dit de manger plus de poisson, mais le poisson nous a été enlevé. Quand je grandissais, je pouvais aller n'importe quand pêcher une morue. J'avais bonne mine et je me sentais bien parce que je mangeais beaucoup de poisson.

La présidente : Mais vous avez toujours très bonne mine!

M. Hann : Oui, peut-être, je n'ai que 70 ans. Toutefois, le poisson nous a été enlevé. Nous n'avons plus le droit. À certains moments, nous pouvons acheter aux Russes du poisson qui est resté un an dans leur chalutier-usine avant d'être vendu ici. Ce poisson n'est pas propre à la consommation. L'ancien mode de vie a disparu. Nous devons compter sur quelqu'un d'autre aujourd'hui, ce qui a des effets négatifs sur nous.

Si vous venez d'une région rurale de Terre-Neuve — je suis né dans une collectivité rurale où j'ai longtemps vécu —, vous savez à quel point la vie y est belle parce que les collectivités rurales offraient la possibilité de faire beaucoup des choses que nous voulions faire. Nous commençons par nous procurer un fusil pour tirer quelques oiseaux. C'était notre mode de vie. Pour les personnes âgées d'aujourd'hui, ce mode de vie n'existe plus, il a complètement disparu. Tous les jeunes sont partis, et ce n'est pas leur faute. Il fallait bien qu'ils aillent chercher du travail. Moi aussi, je suis parti pour travailler, mais je suis revenu. C'est difficile maintenant pour les aînés qui vivent dans les collectivités. Il fut un temps où les jeunes s'occupaient des vieux. Il y avait toujours un neveu ou un petit-fils ou quelqu'un d'autre qui venait couper du bois pour son grand-père, sa grand-mère, ses oncles ou ses tantes. S'il avait des lapins ou un orignal, il les partageait. Tout cela a changé.

Dans certains coins isolés de Terre-Neuve, les maisons sont très vieilles et n'ont pas, par exemple, les installations nécessaires pour tenir les gens au chaud. Aujourd'hui, les gens doivent se chauffer au pétrole au lieu du bois, ce qui revient à 200 \$ à 300 \$ par mois. Vous pouvez imaginer à quel point c'est difficile pour une personne à faible revenu. Les aînés touchent la pension de vieillesse. Certains ont aussi le Régime de pensions du Canada et d'autres, le Supplément de revenu garanti, mais il reste extrêmement difficile de joindre les deux bouts.

Le gouvernement a maintenant décrété que les réservoirs de mazout doivent être inspectés et remplacés s'ils ne sont pas conformes. Il y a des entrepreneurs qui volent les aînés en leur facturant entre 1 200 \$ et 1 500 \$ pour remplacer leur réservoir. Comme je sais comment installer moi-même un réservoir, je peux en acheter un pour 200 \$ et m'en tirer à 250 \$ en tenant compte de l'installation. Croyez-vous qu'il soit juste de voler ainsi les gens? C'est la faute des compagnies d'assurance et du gouvernement. On a l'impression que les compagnies d'assurance ont toute latitude pour faire ce qu'elles veulent aux aînés. Il devient de plus

It is getting harder and harder every day for a senior to live on this island, but it is still a great place to live, because as a senior I can go salmon fishing, I can go hunting, and I can still do a lot of the things that I love to do. However, it is getting limited.

I think it is time we had a look at affordable housing for our seniors living in those communities. The infrastructure in some of those communities is poor, it has to go. However, there are not enough young people around to pay the taxes, therefore, the infrastructure goes and there is nobody there to replace it. So what do we do with the seniors now? They are not all going to move out of those communities. They were born there, they are going to die there. If we had affordable housing to move them into, housing that is properly built and maintained that they could pay for with their old age pension, they would not mind paying the rent. They would have no snow to clear, no grass to cut, et cetera. They would be living more comfortably, like they are in places in New Brunswick. There are places in New Brunswick where there are 300 or 400 apartments in one building, but it is affordable — and “affordable” is the key word. In some places in Ontario, there is affordable housing.

I know I only have three or four minutes, but it would take me three or four hours to cover the areas I am well versed in.

The Chairman: Well, sir, we could not do the three or four hours, but we appreciate that you attended here. You have raised a very important issue, one that is of concern not just for Newfoundland, but for every part of Canada.

Mr. Hann: When MP Thibault was here last year, the Liberal government sent down a Senate committee to study us. We are still being studied to death. Mr Thibault said to me, “Mr Hann, 25 years from now you will have no rural Newfoundland, and we will have no rural Ontario.” It seems that that is the outlook for all provinces. I hope it is not a plan, but it has been talked about.

Senator Mahovlich: You and I are about the same age. Do you think we were better off 50 years ago?

Mr. Hann: In some cases, in some areas, we were, yes, but not all.

Senator Mahovlich: I grew up in Northern Ontario. I think we were poor, but everybody was looked after.

Mr. Hann: Yes, everybody was looked after — by a neighbour, by relatives, by somebody, yes.

Senator Mahovlich: We helped each other, it seems. That does not happen anymore down here, correct?

en plus dur tous les jours pour une personne âgée de vivre dans cette île. N'empêche, c'est un endroit où il fait bon vivre. Maintenant que je suis à la retraite, je peux aller à la pêche au saumon, je peux aller à la chasse et faire beaucoup d'autres choses que j'aime. Mais cela devient de plus en plus limité.

Je crois qu'il est temps de penser à offrir des logements abordables à nos aînés qui vivent dans ces collectivités. Il y a beaucoup d'endroits où l'infrastructure se détériore et doit être remplacée. Toutefois, nous n'avons plus assez de jeunes qui paient des impôts. Par conséquent, l'infrastructure vieillit, mais il n'y a personne pour la remplacer. Que devons-nous faire de nos aînés aujourd'hui? Ils ne peuvent pas tous quitter ces collectivités où ils sont nés et où ils veulent mourir. S'ils avaient accès à des logements abordables, bien construits et bien entretenus, dont ils peuvent payer le loyer sur leur pension de vieillesse, ils ne verraient pas d'inconvénients à payer. Ils n'auraient plus à s'occuper du déneigement, à tondre la pelouse, et cetera. Ils pourraient vivre plus confortablement, comme à certains endroits du Nouveau-Brunswick. Il y a au Nouveau-Brunswick des endroits où l'on peut trouver 300 ou 400 appartements à loyer abordable dans un même immeuble. Il y en a aussi en Ontario.

Je sais que je ne dispose que de trois ou quatre minutes, mais il me faudrait trois ou quatre heures pour parler de tous les sujets que je connais bien.

La présidente : Eh bien, monsieur, nous ne pouvons pas vous accorder trois ou quatre heures, mais nous sommes heureux que vous soyez venu. Vous avez soulevé une question importante qui nous préoccupe non seulement à Terre-Neuve, mais partout au Canada.

M. Hann : Lorsque le député Thibault est venu ici l'année dernière, le gouvernement libéral nous a envoyé un comité sénatorial pour nous étudier. On nous soumet encore à des études sans fin. M. Thibault m'avait dit : « Monsieur Hann, dans 25 ans, il n'y aura plus de régions rurales à Terre-Neuve, il n'y aura plus de régions rurales en Ontario. » J'ai l'impression que c'est ce qui attend toutes les provinces. J'espère que ce n'est pas planifié, mais on en a parlé.

Le sénateur Mahovlich : Vous et moi sommes à peu près du même âge. Diriez-vous que les choses allaient mieux il y a 50 ans?

M. Hann : Dans certains cas, dans certaines régions, oui, mais pas partout.

Le sénateur Mahovlich : J'ai grandi dans le nord de l'Ontario. Je crois que nous étions pauvres, mais on prenait soin de tout le monde.

M. Hann : Oui, on prenait soin de tout le monde. Oui, il y avait toujours un voisin, un membre de la famille, quelqu'un pour le faire.

Le sénateur Mahovlich : Je crois que nous nous aidions les uns les autres. Cela ne se fait plus ici, n'est-ce pas?

Mr. Hann: Not so much now. As a result of out-migration, we no longer have family togetherness. We are depending on strangers now. A lot of the people who move in — someone spoke about people coming into rural Newfoundland — are strangers.

Senator Mahovlich: They are like city folks; they are all strangers.

Mr. Hann: Yes. They are not part of the community and they are not part of the family.

Senator Mahovlich: That is interesting.

Senator Callbeck: I was just reading an article from your local newspaper —

Mr. Hann: Yes, that was the Liberal Senate hearing.

Senator Callbeck: Was it? In the recommendations, you refer to the Veterans Independence Program, which has certainly been a great program for veterans, enabling them to stay in their own homes longer. That program includes quite a few things — some health services, some housekeeping, ground maintenance and so on. You are suggesting that that should be expanded to include all seniors. Would there be an income test on that, or would it cover everyone at age 65?

Mr. Hann: Well, all seniors would like to keep their independence, and that is one way they could keep their independence. If there were help to maintain their own homes, and help there if they got into problems, some place they could call on and get some help, yes, that would be great.

Senator Callbeck: So that is for seniors, across the board. You would not have an income test on it?

Mr. Hann: The number of veterans is decreasing every year, God bless their souls; there will come a time when there will be no more veterans. If there are any pots of money put aside for veterans that cannot be used, why should it not go to the communities?

Senator Peterson: I would like to get clarity on this going out in a boat and catching a cod fish. You cannot do that?

Mr. Hann: No. Last year, we were blessed. They allowed us to go out and catch five fish a day. I think this year that will be stopped. They will take that away this year.

Senator Peterson: Why did they not just make it two fish a day, and then you could keep going for three or four years? This is astounding, given all that water out there.

You talked about dementia, dealing with people. Is there any facility here at all for that?

M. Hann : Non, plus tellement. Par suite de la migration de sortie, il n'y a plus de cohésion dans les familles. Aujourd'hui, nous dépendons d'étrangers. Beaucoup des gens qui arrivent — quelqu'un a parlé de ceux qui viennent s'établir dans les régions rurales de Terre-Neuve — sont des étrangers.

Le sénateur Mahovlich : Ce sont des citoyens. Ils sont tous étrangers.

M. Hann : Oui, ils ne font pas partie de la collectivité, ils ne font pas partie de la famille.

Le sénateur Mahovlich : C'est intéressant.

Le sénateur Callbeck : Je lisais justement un article de votre journal local...

M. Hann : Oui, il s'agit de l'audience du comité sénatorial libéral.

Le sénateur Callbeck : Oui? Dans les recommandations, vous parlez du Programme pour l'autonomie des anciens combattants. C'est un excellent programme qui permet aux anciens combattants de rester chez eux plus longtemps. Il comprend beaucoup de choses : des services de santé, des services ménagers, des services d'entretien extérieur, et cetera. Vous proposez de l'étendre à tous les aînés. Y aurait-il un critère de revenu ou bien s'appliquerait-il à toutes les personnes de 65 ans et plus?

M. Hann : Eh bien, tous les aînés aimeraient garder leur indépendance. Ce serait un moyen de le faire. Si on pouvait les aider à entretenir leur maison, s'ils avaient un endroit où appeler en cas de difficultés pour obtenir de l'aide, ce serait parfait.

Le sénateur Callbeck : Vous proposez donc que le programme s'applique universellement à tous les aînés. Vous n'imposeriez pas un critère de revenu?

M. Hann : Le nombre des anciens combattants — que Dieu les garde — diminue tous les ans. À un moment donné, il n'y en aura plus. Si on a prévu pour eux des fonds dont on n'a plus l'utilisation, pourquoi ne pas les affecter à ces collectivités?

Le sénateur Peterson : J'aimerais avoir des éclaircissements au sujet de ce que vous avez dit concernant la pêche à la morue. Vous ne pouvez plus aller en bateau prendre une morue?

M. Hann : Non. L'année dernière, nous avons eu beaucoup de chance. On nous a permis de sortir et de prendre cinq poissons par jour. Je crois qu'on ne nous le permettra plus cette année. On nous enlèvera le droit de le faire cette année.

Le sénateur Peterson : Pourquoi n'a-t-on pas limité les prises à deux poissons par jour pour vous permettre de le faire pendant trois ou quatre ans? C'est vraiment ahurissant, avec toute cette eau qui vous entoure.

Vous avez parlé de soins à donner à des gens atteints de démence. Avez-vous ici un établissement quelconque pouvant le faire?

Mr. Hann: They use the fifth and sixth floors at the hospital here for people with dementia. However, that is not big enough; we have to find other spaces for people with dementia. The Interfaith Home for Senior Citizens was strictly for levels 1 and 2 people at one time, but that has gone to people with dementia.

No, we do not have housing for people with dementia, not proper housing.

Senator Peterson: When people with dementia are in the hospital, does the hospital classify their condition as a health issue and then they are covered, or what?

Mr. Hann: In some cases, they are covered; however, some of those people could be discharged but there is nowhere for them to go.

Senator Peterson: Nowhere to go.

Mr. Hann: That is driving hospital costs up tremendously.

Senator Peterson: Right, and there are not even any private facilities here?

Mr. Hann: No.

Senator Peterson: I know in Saskatchewan that, once a person is diagnosed with dementia, it is not classified as a health issue and the individual has to leave the hospital.

Mr. Hann: Whereas, here, we have to go in because of the same reasons.

Senator Peterson: Yes, for the same reasons. Yes, it is a big problem.

Senator Mercer: I have the privilege of being a member not only a member of this committee but also the Senate Special Committee on Aging. Some of the topics you have talked about today with respect to aging are very important. My situation is also unique, in that my inlaws are from Corner Brook. As well, at least one of my wife's aunts and one of her uncles did get old as they aged. I liked your comment that all seniors do not get old. I think that is a good turn of phrase.

I want to go back to your comments about the cost of goods coming to Newfoundland by ferry. The Marine Atlantic continues to put up the cost and it continues to be an issue to be dealt with. I know I have heard more than one or two speeches from Gerry Byrne on Marine Atlantic. How much — and you may not have the answer to this question — but how much have the ferry fees gone up in the last few years?

Mr. Hann: By 20 per cent, at least.

Senator Mercer: Twenty per cent, and that 20 per cent, of course, is directly added to the cost of the products.

Mr. Hann: I have a daughter living in New Brunswick. When we first visited her, the ferry rates were about \$76; they are now \$126, with a seniors' discount of \$2 per person.

M. Hann : Les personnes atteintes de démence sont placées au cinquième et au sixième étages de l'hôpital, mais ce n'est pas assez. Il faut trouver d'autres places. À un moment donné, le foyer interconfessionnel pour personnes âgées était strictement réservé aux personnes des niveaux 1 et 2, mais on y place maintenant des personnes atteintes de démence.

Non, nous n'avons pas de logements appropriés pour ces personnes.

Le sénateur Peterson : Lorsque des personnes atteintes de démence sont à l'hôpital, leur état est-il considéré comme un problème de santé pour qu'elles soient couvertes?

M. Hann : Elles sont couvertes dans certains cas, mais on peut aussi les sortir de l'hôpital. Elles n'ont alors nulle part où aller.

Le sénateur Peterson : Nulle part où aller.

M. Hann : Et cela augmente considérablement les frais de l'hôpital.

Le sénateur Peterson : Exact. Vous n'avez donc aucun établissement privé?

M. Hann : Non.

Le sénateur Peterson : Je sais qu'en Saskatchewan, la démence n'est pas considérée comme un problème de santé. La personne atteinte doit quitter l'hôpital.

M. Hann : Ici, elle doit aller à l'hôpital pour les mêmes raisons.

Le sénateur Peterson : Oui, pour les mêmes raisons. C'est un grand problème.

Le sénateur Mercer : J'ai le privilège d'être membre non seulement de ce comité, mais aussi du Comité sénatorial spécial sur le vieillissement. Certaines des questions que vous avez évoquées aujourd'hui à cet égard sont très importantes. Ma situation est également très particulière parce que ma belle-famille est de Corner Brook. Au moins une des tantes de ma femme et un de ses oncles ont vraiment vieilli en avançant en âge. J'ai bien aimé vous entendre dire que les aînés ne vieillissent pas tous. C'est un bon mot.

Je voudrais maintenant revenir à vos observations concernant le prix des articles qui arrivent à Terre-Neuve par transbordeur. La Marine Atlantic continue à augmenter ses tarifs. C'est un problème dont il faut s'occuper. J'ai entendu Gerry Byrne faire plusieurs discours au sujet de la Marine Atlantic. De combien les frais ont-ils monté dans les quelques dernières années? Vous ne connaissez peut-être pas la réponse.

M. Hann : Au moins de 20 p. 100.

Le sénateur Mercer : Bien entendu, ces 20 p. 100 sont directement ajoutés au prix des produits.

M. Hann : J'ai une fille qui vit au Nouveau-Brunswick. Lorsque nous lui avons rendu visite pour la première fois, nous avons payé 76 \$ pour le transbordeur. Les frais sont aujourd'hui de 126 \$, avec un rabais de 2 \$ par personne âgée.

Senator Mercer: It is a lot of money, when you add it up, and you are trying to do business. It seems to me that it is an issue, not only for Newfoundland and Labrador, but also for Eastern Quebec as well. It is not as much an issue any longer for Prince Edward Island, since the fixed link.

Mr. Hann: In addition, if there is a storm or wind, we are prisoners on an island. The airlines have us for ransom. If we have to get off the island, it costs us a lot. I could go anywhere in North America if I were in Halifax or Moncton for the same price it costs me to get off this island, just 90 miles away. Then when you get on the ferry and there comes to blow out there — and a lot of people are prone to sea sickness — they do not have a proper place. They have one boat. We call it the barf boat — it is not the Leif Erickson's boat. It is the barf boat, because once you get on it, you are bound to get sick. When you get sick, there is nowhere to put you. They do not have a sick bay, nor do they have restrooms. There is nowhere to lie down. They do not even have wheelchair facilities to get one from deck to the other. I have experienced this. My wife was sick for six hours; we thought we were going to have to get a helicopter to get her off. When we got in port, we discovered that the elevators would not work. They found a wheelchair for her, but the elevator did not work because sea water had come over the deck of the boat, went down through the cracks in the decking plates and shorted out the electrical services. That is the type of service we get.

We read daily and see on television problems in Indonesia with ferries, where a ferry sinks and hundreds of lives are lost. Well, the same thing is going to happen out in that Gulf.

Senator Mercer: I looked at your article in the *Western Star*. There is no date on it, but it was last year, I assume, or a couple of years ago. Some of the recommendations put forward included the appointment of a minister of state for seniors. The previous government had done that, and now this government has recently done that. The minister is actually the Leader of the Government in the Senate. The reinstatement of the New Horizons for Seniors program was done by the previous government, and the current government says that it will maintain the program as well. Are there other recommendations that were in that report that you feel are vital?

Mr. Hann: Well, we felt at that time that people from Newfoundland were not in CARP, which is a great organization in Ontario and across Canada. They have a voice and they have people who can go and speak on their behalf. We do not have that at all in Newfoundland. We have one seniors' group; it is in St. John's, on the east coast of the island. We have recently started a seniors' resource centre here in Corner Brook, because we want to do things to help our own people and then let our own people help themselves. We have to have somewhere to go, somebody who we can relate to, tell them about a particular problem, and ask if anyone can help us. Yes, that would be great.

Le sénateur Mercer : C'est beaucoup d'argent lorsque cela s'accumule et qu'on est dans les affaires. Je crois que c'est un problème qui touche non seulement Terre-Neuve-et-Labrador, mais aussi l'est du Québec. L'Île-du-Prince-Édouard n'est plus touchée, maintenant qu'il y a une liaison routière.

M. Hann : De plus, s'il y a une tempête ou s'il vente, nous sommes prisonniers dans l'île. Les compagnies aériennes nous rançonnent. Il est très coûteux de prendre l'avion. À partir de Halifax ou de Moncton, je peux aller n'importe où en Amérique du Nord pour le prix du voyage en avion entre l'île et le continent, à 140 kilomètres de distance. À bord du transbordeur, si la mer est grosse et que des gens ont le mal de mer, il n'y a pas d'installations appropriées. Il n'y a qu'un seul navire. Nous l'appelons le bateau-mallette. Ce n'est pas le drakkar de Leif Erickson. C'est un bateau-mallette parce qu'une fois à bord, vous ne pouvez pas faire autrement que d'être malade. On ne peut vous mettre nulle part. Il n'y a ni infirmerie ni toilettes. Il n'y a pas d'endroit où on peut s'étendre. Il n'y a même pas de fauteuils roulants pour passer d'un pont à l'autre. Je le sais d'expérience. Ma femme a été malade pendant six heures. Nous étions sur le point de faire venir un hélicoptère pour la débarquer. Lorsque nous sommes arrivés au port, nous avons découvert que les ascenseurs ne fonctionnaient pas. On a réussi à lui trouver un fauteuil roulant, mais l'ascenseur était en panne parce que des infiltrations d'eau de mer avaient court-circuité l'installation électrique. Voilà le genre de service que nous avons.

Les journaux et la télévision nous parlent tous les jours de naufrages de transbordeurs indonésiens qui font des centaines de morts. Eh bien, la même chose va se passer dans le golfe du Saint-Laurent.

Le sénateur Mercer : J'ai parcouru votre article dans le *Western Star*. Il n'était pas daté, mais je suppose qu'il est de l'année dernière ou d'il y a deux ans. Parmi les recommandations formulées, il y a la nomination d'un ministre d'État responsable des aînés. Le gouvernement précédent avait nommé un tel ministre, et le gouvernement actuel aussi. Il s'agit du leader du gouvernement au Sénat. Le rétablissement du programme Nouveaux horizons pour les aînés a été réalisé par le gouvernement précédent, et le gouvernement actuel a dit qu'il le maintiendrait. Y a-t-il d'autres recommandations de ce rapport que vous considérez essentielles?

M. Hann : Nous avons pensé au fait que les aînés de Terre-Neuve ne faisaient pas partie de la CARP, ou Association canadienne des plus de 50 ans, qui fait du bon travail en Ontario et ailleurs au Canada. L'association se fait entendre. Elle a des gens qui vont parler en son nom. Nous n'avons rien de tout cela à Terre-Neuve. Nous avons juste un groupe d'aînés, à St. John's, sur la côte est de l'île. Nous venons de créer un centre de ressources pour les aînés, ici même à Corner Brook, parce que nous voulons aider nos gens à s'aider eux-mêmes. Nous devons avoir un endroit où aller, une personne à qui nous adresser pour parler d'un problème particulier ou demander de l'aide. Oui, nous aimerions beaucoup cela.

Senator Gustafson: My colleagues will be sick of hearing me say this one more time — and probably every time I get an opportunity to. Rural Canada produces fish, oil and gas, lumber, pulp and paper, agricultural products, mining products. This all comes out of rural, all out of the land. I make the point that very little goes back into rural Canada. It is all take. Somewhere along the line, we have missed the boat of dealing with that, and now we have an awful backlog of trying to make that up. We have population moving into Toronto, Montreal, Vancouver, Edmonton, Calgary, and they are not going to give up. Politically, we just do not have the clout to do it. I would like to hear your comments on that.

Mr. Hann: There was an interesting documentary last week about an Africa state, about \$30 billion worth of oil coming out of that state last year. That is the same companies that are operating off Newfoundland. Thirty billion dollars is a lot of money, and the people in that area are starving to death. Their fishery is gone, everything was destroyed. They are running gun boats everywhere, so the people cannot get out and protest. Are we going to come to that? Is that what the oil companies are going to do us here in Newfoundland? It seems like they are heading that way. They do not want to develop some of the oil fields out there now because they would have to pay a tax to the provincial government. When Mr. Williams told the federal government that you either have to develop it or lose it, we were turned down on that one. It makes a big effect.

The world supply of uranium is going to run out and we are going to develop enough mines in Labrador to supply 20 per cent of the world market in uranium. Are those people going to do the same thing to us?

The story historically is the same. The English came here, they took the fish, they took the seals and the fur. What did they do with it? They took it back to England, where they became lords and barons and ladies and earls and everything else. What happened to Newfoundland? We were starving to death.

All you have to do is visit the archives at Battle Harbour. You will read about Mr. John Spearing, \$2 — which is what he got paid for a summer's work. He was in debt to the merchant for so much money for years, but he ended up one spring with \$2. Last year, I spent a week studying the archives. This is the way they operated. They even had holes drilled into weights, 56 pound weights, they had little holes drilled in them and a piece of lead stuck up in the bottom of it. That is how they could rob the fishermen. We are gradually going back to that. We are not progressing. We are going back. In Cape Breton, there were the coal mines. Fathers, mothers and children went down into the coal mines and carried coal on their backs, brought the coal out of the mines and dumped it into the ore cars, all to get enough food to put on the table. If they did not produce, they were whipped. In tobacco factories in the late 1880s, they were whipping children in Ontario because they did not produce. History is going to repeat itself; that is the way I see it, sir.

Le sénateur Gustafson : Mes collègues en auront assez de m'entendre une fois de plus répéter ceci. Le Canada rural produit du poisson, du pétrole et du gaz, du bois d'œuvre, des pâtes et papiers, des produits agricoles et des produits miniers. Tout cela nous vient de régions rurales. Or il n'y a pas grand-chose qui revient au Canada rural. On vient constamment nous prendre des choses, mais on ne nous donne rien. À un moment donné, nous avons cessé de nous en occuper, ce qui fait qu'il y a énormément à rattraper aujourd'hui. Des populations entières s'en vont à Toronto, Montréal, Vancouver, Edmonton, Calgary, et rien ne permet de croire que cela va cesser. Nous n'avons tout simplement pas la volonté politique d'agir. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

M. Hann : La semaine dernière, j'ai lu un documentaire intéressant sur un État africain qui a produit l'année dernière du pétrole d'une valeur de 30 milliards de dollars. Ce sont les mêmes sociétés pétrolières qui exploitent le pétrole au large de Terre-Neuve. Les 30 milliards de dollars tirés de ce pays africain n'empêchent pas les gens de la région de mourir de faim. Ils n'ont plus de poisson, tout a été détruit. Des vedettes armées sillonnent la mer pour empêcher les gens de manifester. Allons-nous en venir là? Est-ce là ce que les sociétés pétrolières ont l'intention de faire à Terre-Neuve? J'ai bien l'impression qu'elles s'orientent dans ce sens. Elles ne veulent pas mettre en valeur certains de nos champs pétrolifères parce qu'elles refusent de payer des taxes au gouvernement provincial. Quand M. Williams a dit au gouvernement fédéral qu'il devait exploiter ces champs ou les perdre, notre demande a été rejetée. Cela fait un grand effet.

L'approvisionnement mondial en uranium est en train de s'épuiser. Nous allons mettre en valeur suffisamment de mines au Labrador pour répondre à 20 p. 100 de la demande mondiale d'uranium. Est-ce que ces gens vont nous faire la même chose?

L'histoire se répète constamment. Les Anglais étaient venus chez nous. Ils nous ont pris le poisson, les phoques et les fourrures. Qu'en ont-ils fait? Ils ont tout rapporté en Angleterre, où ils sont devenus lords, barons, comtes et tout le reste. Qu'est-il advenu de Terre-Neuve? Nous étions en train de mourir de faim.

Il vous suffit d'aller consulter les archives à Battle Harbour. Vous apprendrez l'histoire de M. John Spearing et des 2 \$ qu'il a reçus pour un été de travail. Il avait accumulé tant de dettes chez le marchand pendant des années qu'il a fini un printemps par recevoir 2 \$. L'année dernière, j'ai passé une semaine à étudier les archives. Voilà comment les choses se passaient. Ils perçaient même des trous dans les poids de 56 livres, puis mettaient des bouchons de plomb. C'est ainsi qu'ils volaient les pêcheurs. Nous revenons petit à petit à cette situation. Nous n'avons pas progressé, nous ne faisons que reculer. Au Cap-Breton, nous avions des mines de charbon. Pères, mères et enfants descendaient dans le fond des puits et transportaient le charbon sur leur dos pour le décharger dans les wagonnets. Ils faisaient tout cela pour avoir assez à manger. S'ils ne produisaient pas suffisamment, ils étaient fouettés. Dans les fabriques de tabac ontariennes de la fin des années 1880, on fouettait les enfants dont la production était insuffisante. L'histoire se répète. Voilà comment je vois les choses, monsieur.

Senator Gustafson: There is a good article in the *Western Producer*, which is a farm paper, which asks: Is gasohol going to be of any advantage to farmers, or are they going to get taken again? That is the idea of the article. I think you make the point. The question is this: What do we do about it?

Mr. Hann: What do we do about it?

The Chairman: I want to thank you for attending here and for leaving your paper with us.

Mr. Hann: I thank you for the opportunity.

The Chairman: As the days move on, if you have any ideas, please let us know.

Mr. Hann: I have a lot of ideas. The professor touched on education, and I would say one thing. We have been fighting for years. We have government, after government, after government. One government comes in, claims it has all the answers, and shuts down the trade schools. They cut back on education. We had 18 trade schools in Newfoundland, built when Diefenbaker was in power. Successive governments said we longer needed all those trade schools, and we eventually ended up with four or five.

Senator Gustafson: Good old Dief.

Mr. Hann: He was good in ways, sir.

The Chairman: If you have any other thoughts, Jessica Richardson, our clerk, will give you her card.

Mr. Hann: I was going to finish by saying thanks to Gerry Byrne, who did put some federal money into the schools here; courses opened up in welding and millwrighting, and we need them all opened up. So, if we are going to send people to Alberta, we are going to send trained people, and they are going to come back.

The Chairman: Now, you are making me feel guilty again.

Mr. Hann: No, I am not, no.

The Chairman: Now that you have given Gerry Byrne an introduction — he is standing at the back — he is going to say a few words to us as well. Thank you so much for taking the time to come here today. We do appreciate it. Some of the things that you have been talking about are extremely important. I thank you for that.

Mr. Hann: I thank you for the opportunity.

The Chairman: Now, the Member of Parliament for this great area, Mr. Gerry Byrne.

Hon. Gerry Byrne, P.C., Member of Parliament for Humber—St. Barbe—Baie Verte: Thank you very much, Madam Chair, and my colleagues of the higher house.

The Chairman: Thank you for being here.

Le sénateur Gustafson : J'ai trouvé dans le journal agricole *Western Producer* un bon article qui pose la question suivante : l'alco-essence sera-t-elle avantageuse pour les agriculteurs, ou bien se feront-ils prendre encore une fois? C'est l'idée de l'article. Je crois que vous avez prouvé votre point. Maintenant, que pouvons-nous faire à ce sujet?

M. Hann : Que pouvons-nous faire?

La présidente : Je voudrais vous remercier d'être venu à cette séance du comité et de nous avoir laissé votre texte.

M. Hann : Je vous remercie de m'en avoir donné l'occasion.

La présidente : Si vous avez des idées plus tard, nous vous saurions gré de nous les transmettre.

M. Hann : J'ai beaucoup d'idées. Le professeur a parlé d'éducation. J'ai quelque chose à dire à ce sujet. Nous avons combattu pendant des années. Nous avons eu des gouvernements successifs. Chacun arrive, affirme qu'il connaît toutes les solutions, puis vient fermer les écoles de formation professionnelle et couper les programmes d'éducation. Nous avions à Terre-Neuve 18 écoles de métiers qui avaient été construites lorsque Diefenbaker était au pouvoir. Les gouvernements successifs nous ont dit que nous n'avions plus besoin de toutes ces écoles, de sorte qu'il ne nous en reste plus que quatre ou cinq.

Le sénateur Gustafson : Ce bon vieux Dief!

M. Hann : Il avait ses bons côtés, monsieur.

La présidente : Si vous pensez à autre chose, nous vous serions reconnaissants de nous en informer. Notre greffière, Jessica Richardson, vous donnera sa carte.

M. Hann : Je voulais, pour terminer, remercier Gerry Byrne, qui nous a trouvé des fonds fédéraux pour nos écoles. Nous avons maintenant des cours de soudeur et de mécanicien d'outillage. Nous avons besoin de toutes nos écoles. Si nous devons envoyer des gens en Alberta, envoyons au moins des travailleurs qualifiés. Ils nous reviendront ensuite.

La présidente : Là, vous me donnez encore un sentiment de culpabilité.

M. Hann : Non, ce n'est pas ce que j'essaie de faire.

La présidente : Maintenant que vous avez présenté Gerry Byrne, qui est debout à l'arrière, il va pouvoir nous dire aussi quelques mots. Merci d'être venu aujourd'hui. Nous l'apprécions beaucoup. Certaines des questions que vous avez soulevées sont très importantes. Je vous en remercie.

M. Hann : Merci de m'avoir donné l'occasion de m'adresser à vous.

La présidente : C'est maintenant au tour du député de cette belle région, M. Gerry Byrne.

L'honorable Gerry Byrne, C.P., député de Humber—St. Barbe—Baie Verte : Merci beaucoup, madame la présidente et collègues de la Chambre haute.

La présidente : Merci d'être venu.

Mr. Byrne: I do not propose to be able to offer much wisdom that this Senate committee will not be able to gather on its own devices as you travel across the country on what I think is a very important issue. However, I am very pleased to be able to present to you today some of my thoughts as a parliamentarian of 11 years, as a former minister responsible for the Atlantic Canada Opportunities Agency, but most important, I think, someone who has lived and worked in a rural constituency all of his life. I am a biologist by academic trade and worked as an economic development officer on the Northern Peninsula for a period of four years before getting into elected life. While in elected life, I had the opportunity to co-chair special joint house and Senate standing committees and know that the tutelage of this particular committee will be quite in-depth in terms of your own work as a Senate committee.

I wish to begin by saying that the work of this committee is very important because the issue you are studying is very timely. The biggest job that you have as a committee analyzing rural poverty is to define what rural poverty actually is. For example, in Western Newfoundland, what is not factored into most equations that are proposed or presented by economists are such things as home ownership. In rural areas of Canada, in particular this riding, I can tell you that there is a substantially higher proportion of actual home ownership than in other parts of the country. Why? People build their own houses here. Other factors that do not get factored into the gross national product and to the overall productivity of the economy are, for example, that a lot of people grow their own vegetables here and they hunt moose. They can stock a freezer. These are things that policy-makers and economists and statisticians do not even contemplate when they calculate the overall productivity of the particular area.

This is just as much about economic fact as it is about policy perception. There is a bias in this country about rural Canada. There is a bias about whether or not it is an efficient and effective investment to put resources into rural Canada.

I will put it from this point of view. Not many years ago, North American large urban cities, big centres, faced a crisis. It was called depopulation, the ghettoization of the urban core. There was a decision taken by all levels of government at that time that the ghettoization of inner cities was a negative public policy, that it was a negative circumstance that public policy and public financing had to address. Granted, it was cheaper from a public policy point of view to simply let suburbs evolve and expand; it is more expensive to redevelop inner city core infrastructure. However, it was also determined that it was not in the public interest to let our cities and the core of our cities erode to nothingness. Substantial resources were put in place, and a public policy effort actually reversed the trend of depopulation of our urban cores, reversed the trend of the removal of the industry and social services from our inner city cores, and public policy, not the marketplace, because the marketplace was deciding that people should move to the suburbs, public policy revitalized our inner city cores.

M. Byrne : Je ne crois pas pouvoir offrir à votre comité beaucoup de renseignements que vous ne pourriez pas recueillir vous-même dans le cadre de l'étude que vous avez entreprise partout dans le pays sur une question que je crois très importante. Je suis heureux cependant de vous faire part aujourd'hui de quelques-unes de mes réflexions comme parlementaire de 11 ans, comme ancien ministre responsable de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique et surtout comme personne ayant vécu et travaillé pendant toute ma vie dans une circonscription rurale. Biologiste de formation, j'ai été agent de développement économique dans la péninsule Northern pendant quatre ans avant d'être élu à la Chambre des communes. Après mon élection, j'ai eu l'occasion de coprésider des comités spéciaux mixtes de la Chambre et du Sénat. Je sais donc que votre comité fera une étude très approfondie du sujet qui lui a été confié.

Permettez-moi de commencer par dire que vos travaux sont très importants et très opportuns. Votre tâche la plus importante dans l'analyse de la pauvreté rurale consistera à définir ce qu'est vraiment la pauvreté rurale. Par exemple, dans l'ouest de Terre-Neuve, la plupart des formules proposées par les économistes ne tiennent pas compte de choses telles que la propriété d'une maison. Dans le Canada rural, et particulièrement dans cette circonscription, je peux vous dire que le taux de propriété est sensiblement supérieur à ce qu'il est dans les autres régions du pays. Pourquoi? Parce que les gens d'ici construisent eux-mêmes leur maison. Il y a d'autres facteurs qui ne sont pas pris en compte dans le calcul du produit national brut et de la productivité d'ensemble de l'économie. Par exemple, beaucoup de gens mangent les légumes de leur jardin et vont à la chasse à l'original. Ils peuvent ainsi remplir leur congélateur. Ce sont des choses auxquelles les décideurs, les économistes et les statisticiens ne pensent même pas lorsqu'ils calculent la productivité générale d'une région.

C'est là autant un fait économique qu'une perception politique. Nous avons chez nous un préjugé concernant le Canada rural : nous nous demandons toujours s'il est vraiment efficace d'y investir des ressources.

Je voudrais vous exposer mon point de vue à cet égard. Il n'y a pas si longtemps, les grandes agglomérations urbaines d'Amérique du Nord étaient en crise. On parlait de dépopulation et de ghettoïsation du noyau central des villes. À cette époque, tous les niveaux de gouvernement ont convenu que la ghettoïsation du noyau central était une politique négative et qu'il fallait recourir à des politiques et à des fonds publics pour affronter ce problème. Il était certes moins coûteux, du point de vue de la politique publique, de laisser simplement les banlieues se développer que de refaire l'infrastructure du noyau central des villes. On a cependant découvert qu'il n'était pas dans l'intérêt public de laisser les villes et leur noyau central se détériorer au point d'être menacés de disparition. D'importantes ressources et des efforts de politique publique ont été déployés pour inverser la tendance à la dépopulation du centre-ville et à l'élimination des industries et des services sociaux qui s'y trouvaient. Par conséquent, c'est la politique publique et non le marché — car le marché favorisait l'exode vers les banlieues — qui a permis de revitaliser les noyaux urbains.

Here is the situation when it comes to rural Canada. There is no public policy directive that genuinely and honestly admits there is a problem and says we should reverse it. In fact, most public policy-makers will argue that the real public policy towards rural Canada is the controlled or tempered decline, in such a way that the peripheral regions do not collapse on their own weight, creating huge social chaos, but are simply just allowed to drift on a steady, even field without any substantial disruption to the social fabric. That is the unspoken public policy truth of this country and of North America. Not just our own Canadian example, but North American example.

What is interesting, being here in Western Newfoundland, is that, as you drive up the highway this afternoon to get back to Deer Lake, you will see to the left-hand side of the bus a resort. That resort was created five years ago, at a time when we saw huge depopulation. Quite frankly, the perception that rural Canada does not really necessarily have a strong place in the efficient industrial tiger of Canada — you will see a piece of property called Humber Valley Resort where Europeans are now paying \$850,000 for a house and a half acre of land, just five minutes from this hotel. In fact, there is an appreciation, obviously, within some consumer groups, some marketplace, that rural life is a preferred life. That, I think, is the pendulum that we now face. In terms of the decay of the urban core, there was a decision taken that this is not in our national interest — and federal, provincial and municipal governments and industry worked cooperatively to isolate and to reverse that trend. As a country, we have to take a decision as to whether or not the managed decline of rural areas is in our country's best interest.

That is not just about economic fact; it is about perceived fact. Most young people in this country, if asked where milk comes from, will tell you it comes from a box. If you ask them where vegetables come from, they will tell you, very clearly and very honestly, a significant proportion of them, that vegetables come from the store. In fact, there is not a real strong appreciation or understanding of exactly what rural Canada does for the overall wealth of our economy.

In fact, if you think about it, some of the perception about rural Canada is really based on pop culture. Senators, how many of you are aware of the Fox TV show entitled *A Simple Life*? It features Paris Hilton, who goes to rural areas presenting herself as wanting to participate in rural life; she presents herself to a naïve family who try to adopt her and bring her in. That is what most people think about rural life, and that is what most people think about city life. City life is all about characterless, valueless and "moral-less" people who do not really equate to their own society, and rural life is about naïve country bumpkins who quite frankly just do not know any better.

Those are the two extremes, and you know what, they have nothing to do with reality. City life offers a very vibrant, very important lifestyle that is challenging and presents opportunities. As well, the perception is still out there that rural life is about decline, about backwardness, about a lack of innovation or talent, or it is just something that exists because that is where our primary producers are. I believe strongly that that view is inherent

Voici maintenant la situation du Canada rural. Aucune politique publique ne reconnaît honnêtement l'existence d'un problème et la nécessité d'y remédier. En fait, la plupart des décideurs sont d'avis que la seule politique publique à appliquer au Canada rural est celle du déclin contrôlé, qui permet d'éviter l'effondrement des zones périphériques sous leur propre poids et l'énorme chaos social correspondant, tout en laissant les régions rurales dériver lentement sans perturbation majeure de la trame sociale. C'est la politique publique tacite qui s'applique non seulement au Canada, mais dans toute l'Amérique du Nord.

Fait intéressant, ici, dans l'ouest de Terre-Neuve, si vous suivez la route cet après-midi en direction de Deer Lake, vous verrez à gauche un centre de villégiature créé il y a cinq ans au moment de la grande dépopulation. En toute franchise, l'impression que le Canada rural n'occupe pas nécessairement une position très forte dans un Canada industriel hautement efficace n'est pas partagée par tout le monde. Vous verrez donc à gauche de la route une propriété appelée Humber Valley Resort où des Européens paient actuellement 850 000 \$ pour une maison et une demi-acre de terrain, à cinq minutes de cet hôtel. Il est donc évident que certains groupes de consommateurs apprécient la vie rurale. Voilà le dilemme que nous connaissons aujourd'hui. Face à la détérioration des noyaux urbains, le gouvernement fédéral, les provinces, les administrations locales et l'industrie ont jugé qu'il était dans l'intérêt national de travailler en collaboration pour inverser la tendance. Notre pays doit aujourd'hui décider s'il est vraiment dans son intérêt de pratiquer une politique de déclin contrôlé des régions rurales.

Nous parlons ici non seulement de faits économiques, mais de perceptions. Si on leur demande d'où vient le lait, la plupart des jeunes Canadiens diront qu'il vient d'un carton. Si on leur demande d'où viennent les légumes, ils diront en toute honnêteté qu'on les trouve au magasin. Les gens ne comprennent pas vraiment le rôle que joue le Canada rural dans la richesse de notre économie.

Si vous y pensez, vous constaterez que certaines des perceptions concernant le Canada rural sont inspirées de la culture pop. Sénateurs, combien d'entre vous ont déjà vu l'émission *A Simple Life* produite par la chaîne Fox? Elle présente Paris Hilton qui parcourt des régions rurales en disant qu'elle veut participer à la vie rurale. Elle se présente chez une famille un peu naïve qui essaie de l'adopter. Voilà ce que la plupart des gens pensent de la vie rurale par opposition à la vie urbaine. La vie urbaine est remplie de gens sans caractère, sans valeurs et sans morale qui ne s'identifient pas à leur propre société, tandis que la vie rurale fait intervenir des péquenots naïfs qui ne comprennent pas grand-chose à la réalité qui les entoure.

Ce sont les deux extrêmes et, permettez-moi de le dire, ils n'ont rien à voir avec la réalité. La ville offre un mode de vie très dynamique, plein de défis et de perspectives. En même temps, les gens ont l'impression que la vie rurale se caractérise par le déclin, le manque de progrès, l'absence d'innovation et de talent, ou alors que les régions rurales n'existent que parce que nos producteurs primaires y vivent. Je suis persuadé que ce point de vue est

in a lot of our public policy-making. If you actually think through most of our public policies, they are done by think tanks and institutions that exist in cities.

I will reference to Dr. Emke's proposal for a centre for rural development. Dr. Emke got it right on — and, in fact, Sir Wilfred Grenfell College, which is a campus of Memorial University of Newfoundland, is now proposing a centre for rural studies. The truth is — and this is not a slate against Dr. Emke or Sir Wilfred Grenfell's College, it is just a statement of reality about Memorial University of Newfoundland — that centre was proposed sometime ago. It was originally called the Centre of Rural Development. It was decided that that centre be established in St. John's. In fact, senators, as you go around this country, I would challenge you to try to locate an academic think tank about rural life, rural development, rural economies and rural social problems and opportunities that actually exists in rural Canada. Most of our think tanks, most of our policy directions, come from urban living Canadians pronouncing to rural Canadians what is in their best interests.

When we study this and look at it from all angles, we must realize that there are huge opportunities in rural Canada. All of us, including rural parliamentarians, have to come to grips with the fact that that needs to be promoted, it has to be accepted and it has to be proven, just as the case was made to prevent the depopulation of inner city cores. That really is one of the many challenges you face in defining what is true poverty. In my opinion, one of the elements that do not get factored on a balance sheet here is a lack of it.

Senator Mahovlich, you talked about why the suicide rate in areas. The feeling that you are held captive or trapped to a particular area without an opportunity for growth is what creates the hopelessness and the despair, because there is no reason in this world why an 18 year old should ever take the ultimate final solution to a problem. There has to be something systemic. There has to be something that has prevented any amount of hope from entering into it. I would suggest looking at the types of services that were available — for example, were educational opportunities readily available to those young people? Were there opportunities for new jobs, for advancement? Was there a perception that in coming from a particular area you were second-class? An unnecessary and unfair perception. Were there language barriers that prevented mobility? What are the factors that actually created those circumstances? I can tell you that you will probably find, through an in-depth study, that those Canadians were not treated as fairly or as even-handedly as other Canadian citizens.

Senator Gustafson: You really hit the sense of the nerve here. The American farmers have had the three best years they have ever had in the last three years. Canadian farmers have had the worst three years. What causes that? Number one, the Americans will always fight for the heartland. It does not matter whether they come from New York or Seattle, or any part in the United

inherent à beaucoup des décisions prises en matière de politique publique. Si vous y pensez bien, vous vous rendrez compte que la plupart de nos politiques publiques sont l'œuvre d'institutions et de groupes de réflexion urbains.

Je voudrais me reporter à la proposition de M. Emke relatives à un centre de développement rural. M. Emke l'a bien dit. En fait, le Sir Wilfred Grenfell College, qui est un campus de l'Université Memorial de Terre-Neuve, se propose de créer un centre d'études rurales. Je ne cherche vraiment pas à critiquer M. Emke ou le Sir Wilfred Grenfell College. J'énonce tout simplement un fait concernant l'Université Memorial de Terre-Neuve. La création de ce centre était proposée depuis un certain temps déjà. À l'origine, il devait s'appeler Centre de développement rural. La décision a été prise de l'établir à St. John's. Sénateurs, je vous mets au défi, tandis que vous parcourez le pays, de trouver un groupe de réflexion universitaire qui s'intéresse à la vie rurale, au développement rural, aux économies rurales, à leurs problèmes sociaux et aux occasions qui s'offrent dans le Canada rural. La plupart de nos groupes de réflexion, la plupart de nos orientations politiques sont le fait de Canadiens qui, vivant en milieu urbain, se prononcent sur ce que les Canadiens ruraux doivent faire dans leur propre intérêt.

Si nous étudions la question sous tous les angles, nous ne pouvons que constater que le Canada rural offre d'immenses perspectives. Nous devons tous nous rendre compte, parlementaires ruraux compris, qu'il est important de faire connaître ce fait, de le faire accepter et de le prouver, comme lorsqu'il a fallu prévenir la dépopulation de nos noyaux urbains. C'est l'un des défis que vous aurez à relever pour définir la vraie pauvreté. À mon avis, l'un des éléments dont on ne tient pas compte en dressant le bilan est l'absence de cet aspect.

Sénateur Mahovlich, vous avez parlé des taux de suicide dans certaines régions. Le sentiment d'être pris au piège à un endroit donné sans possibilité d'avancer suscite le désespoir car il n'y a aucune raison pour qu'un jeune de 18 ans choisisse de s'enlever la vie pour résoudre le problème. Il doit y avoir un motif systémique. Il doit y avoir une raison pour laquelle aucun espoir n'est plus permis. Je crois qu'il faudrait examiner les services offerts à ces jeunes. Par exemple, avaient-ils la possibilité de faire des études, de trouver un nouvel emploi, d'obtenir de l'avancement? Ces jeunes avaient-ils l'impression que le fait de venir d'une région particulière faisait d'eux des citoyens de seconde zone? C'est une impression inutile et injuste. Y avait-il des obstacles linguistiques à la mobilité? Quels facteurs étaient à l'origine de ces circonstances? Une étude approfondie vous révélera probablement que ces Canadiens n'étaient pas traités aussi équitablement que d'autres.

Le sénateur Gustafson : Vous avez vraiment touché le fond du problème. Ces trois dernières années ont été les meilleures jamais connues pour les agriculteurs américains et les pires pour les agriculteurs canadiens. Pourquoi? D'abord, les Américains, qu'ils soient de New York, de Seattle ou d'ailleurs, se battent toujours

States, they will fight for the heartland. Of course, part of it is their Senate. Senators will vote for the heartland, there is just no question about that.

If you go to Europe — and I have chaired meetings in Europe with the European Union — they will say, “Look, you Americans” — they call us Americans — “You Americans do not know what it is to have starvation. We have seen starvation three or four times.” They will say, “We are never going to let it happen again.” So what do they do? They subsidize, the Americans subsidize. However, we have a global economy and Canadians will not stand for that. They will not stand for it.

You are right on the money with what is happening. I contend that every nickel that we would put in would have somewhat of a level playing field, would repay that again and again to the economy of Canada indirectly, because they buy columbines, they buy trucks. We have Chrysler shutting down, and 2,000 jobs. That will have some impact on the country — a big impact. However, half-ton trucks, bigger trucks, the farmers today cannot afford a new truck for hauling grain. You are talking about \$60,000. Instead, they buy an old wreck that has been over the roads, fix it up, and try to get along with it. When I started farming — I have been farming for all my life, that is all I know — we could afford a new truck, we could afford new equipment. It is a different world, and you are right on the money on this issue. How are we going to convince Canadians that we have made a terrible mistake?

Mr. Byrne: I think, senator, Western Newfoundland has a very substantial agricultural industrial base, not as big, however, as the fishery. One of the big issues in terms of one of our primary resource industries is the outsourcing of material to China for processing. We are primary producers here, but it is all value-added, and right now there is a race to China. Instead of using local people to process materials, we are taking a value cut. Instead of processing fresh, we are freezing, defrosting in China, processing the fish in China, refreezing and then bringing it back to the marketplace. This race to China, in my opinion, may be wise in terms of the economic bottom line, but it does nothing for quality; nor does it do anything to get the value or merits of the common property resource back to the people who are most adjacent to it or most attached to it. The bottom line is that most consumers do not even recognize that their food security is not being established by having a base of farmers in Saskatchewan that are capable of providing locally produced goods for consumption in the local Loblaws or Safeway store; there is an issue here.

If we just simply follow a model of economic efficiency, there is probably not a real strong reason why we should have national ownership of our oil and gas resources, probably not a strong reason why we should maintain Arctic sovereignty over the Northwest Passage, but there are things in this country that go a little bit beyond those simple notions of perceived economic efficiency. There is no economic efficient reason why cities should not have imposed upon them the concepts of the marketplace,

pour l'Amérique profonde. Bien sûr, il y a aussi le rôle de leur Sénat. Il n'y a pas de doute que leurs sénateurs votent en faveur du terroir.

Si vous allez en Europe, où j'ai présidé des réunions avec des représentants de l'Union européenne, on vous dira : « Vous autres Américains — car nous sommes assimilés aux Américains — ne connaissez pas la famine. Nous l'avons vécue trois ou quatre fois, mais nous ne laisserons pas cela se reproduire. » Que font-ils donc? Ils versent des subventions. Les Américains versent des subventions. De notre côté, nous avons une économie mondialisée. Les Canadiens n'accepteront jamais de le faire.

Vous avez parfaitement raison au sujet de ce qui se passe. Je soutiens que chaque cent que nous dépensons nous assure des règles du jeu plus équitables et rapporte indirectement beaucoup plus à l'économie canadienne parce qu'on achètera des moissonneuses et des camions. Chrysler ferme des usines et supprime 2 000 emplois. Cela aura des répercussions importantes dans le pays. Cependant, les camions d'une demi-tonne, les camions plus gros... Aujourd'hui, les agriculteurs n'ont pas les moyens d'acheter un nouveau camion pour transporter le grain. Chaque véhicule coûte environ 60 000 \$. Alors, ils achètent un vieux tacot, le retapent et essaient de s'en accommoder. Lorsque j'ai commencé comme agriculteur — j'ai toujours exploité une ferme, c'est tout ce que je sais faire —, nous avions les moyens de payer un nouveau camion et de l'équipement neuf. Nous vivons aujourd'hui dans un monde différent, vous avez parfaitement raison. Comment allons-nous convaincre les Canadiens que nous avons fait une terrible erreur?

M. Byrne : Sénateur, l'ouest de Terre-Neuve a une importante base agricole et industrielle, mais elle n'est pas aussi importante que la pêche. L'un des grands problèmes de notre secteur primaire, c'est l'envoi des matières premières en Chine pour la transformation. Nous sommes des producteurs primaires, mais tout est dans la valeur ajoutée. Nous avons actuellement une course à la Chine. Au lieu d'utiliser nos travailleurs locaux pour transformer les matières premières, nous prenons un raccourci. Au lieu de transformer le poisson frais, nous le congelons, puis le dégelons en Chine où il est transformé, recongelé et expédié au marché. À mon avis, cette course à la Chine augmente effectivement les bénéfices, mais nuit à la qualité et ne permet pas de restituer la valeur des ressources communes aux gens qui en sont les plus proches. La plupart des consommateurs ne se rendent même pas compte que leur sécurité alimentaire est en jeu quand nous avons des agriculteurs de la Saskatchewan qui sont capables de produire des denrées à vendre au magasin local de Loblaws ou Safeway. C'est un problème.

Si nous ne nous soucions que d'un modèle d'efficacité économique, nous n'avons aucun motif réel de maintenir la propriété nationale de nos ressources de pétrole et de gaz, aucune raison sérieuse de maintenir notre souveraineté sur le passage du Nord-Ouest dans l'Arctique. Il y a cependant des choses dans ce pays qui vont au-delà d'une simple notion d'efficacité économique. L'efficacité économique nous aurait dicté de laisser les villes subir les lois du marché. Pourtant, nos décideurs ont

but, yet again, there was a public policy decision that said having Canadian cities marginalised to the point where they do not exist anymore is not in our best interest. The same goes for the quality of life in rural Canada.

Senator Mahovlich: I think that you are right on. I imagine you can look at the United States and a lot of their cities vis-à-vis what you are talking about. I was in Detroit in the early 1970s, and it was falling apart. The inner city did not know what to do. Everybody was moving out from the downtown. Some of the most beautiful restaurants are closed today. My favourite restaurants are not there anymore. So what did they do? They built a new arena, the Joe Louis Arena downtown, and moved their hockey team out of the Olympia; it was that important to revitalize the downtown. I think that we should look, and I think you are right on, to rural Canada and see what the government can do.

I do not think that subsidizing farmers should be out of the question. I visit France a lot, where there are beautiful farms, and I do not think an individual could afford it on his own. The French farmers must have subsidies, because they are so beautiful. There is nothing wrong with that either.

Mr. Byrne: Senator, even the question of whether or not subsidization is actually required is not, I agree with you. In fact, if you look at most major industrial sectors in our own economy, very few of them do not experience some preferential tax policies or direct subsidies of some sort to be able to establish them. In rural Canada, it is not necessarily so much a tale of a subsidy requirement. Yes, to be able to stimulate some industries there may be some need for some upfront risk-capital investment.

Take, for example, telecommunications policy. If a farmer or a fisherman or a forester today wanted to be able to compete in a global marketplace, to present products not only to the U.S. but to Europe, not having access to Internet resources, to relatively cheap telecommunications, to transportation links — that would be an issue.

Mr. Hann referenced the Marine Atlantic or the Gulf ferry crossing. We have one access point for the entire island of Newfoundland to the rest of the mainland by ground — and that is over water. The Gulf ferry service, Marine Atlantic, is our extension of the Trans-Canada Highway. What Mr. Hann was referring to was a recent policy that, for the next five years, not only would there be a substantial rate increase on that ferry service, but there would be an additional fuel surcharge, along with additional measures. In other words, just having basic access, logistical ground basic access to the marketplace, has been made more difficult for many producers from this particular province.

There are subsidy issues that do come into play, but there is also just simply, senator, level playing field issues.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Byrne. You have added a good end to our meeting today, and I think the more we talk about it the more we remember things.

adopté une politique publique selon laquelle il est contraire à l'intérêt du Canada de laisser les villes déperir au point où leur existence même était menacée. Il en va de même pour la qualité de vie dans le Canada rural.

Le sénateur Mahovlich : Je crois que vous avez parfaitement raison. La même chose se passe dans les villes des États-Unis. Au début des années 1970, Detroit était dans un état de décrépitude avancée. On ne savait pas quoi faire dans le noyau central. Tout le monde quittait le centre-ville. Quelques-uns des meilleurs restaurants ont fermé. Mes restaurants favoris n'existent plus. Qu'ont fait les Américains? Ils ont construit la nouvelle aréna Joe Louis dans le centre et y ont transféré leur équipe de hockey qui se trouvait auparavant à l'Olympia. Il était important de revitaliser le noyau central. Vous avez raison, nous devons examiner le Canada rural et voir ce que le gouvernement peut faire.

Je ne crois pas qu'on devrait écarter toute possibilité de subventionner les agriculteurs. Je vais souvent en France qui a de très belles exploitations agricoles. Aucun particulier ne pourrait en exploiter une sans aide. Les agriculteurs français ont besoin de subventions pour garder d'aussi belles exploitations. Je n'y vois rien de mal.

M. Byrne : Sénateur, je suis bien d'accord avec vous, la question n'est même pas de savoir si les subventions sont vraiment nécessaires. En fait, si on considère la plupart des grands secteurs industriels de notre économie, on constate que bien peu d'entre eux ne bénéficient pas de concessions fiscales ou de subventions directes d'une forme ou d'une autre. Le Canada rural n'a pas nécessairement besoin de subventions. Toutefois, pour stimuler certaines industries, du capital de risque peut être nécessaire au départ.

Prenons, par exemple, la politique des télécommunications. Si un agriculteur, un pêcheur ou un exploitant forestier veut être compétitif sur le marché mondial et offrir ses produits aux États-Unis et en Europe, il aurait de grandes difficultés sans accès à Internet ou à des télécommunications et des moyens de transport relativement peu coûteux.

M. Hann a parlé du service de transbordeur de la Marine Atlantic. L'île de Terre-Neuve n'a qu'un seul point d'accès au continent. Le service de transbordeur est donc pour nous un prolongement de la route Transcanadienne. Les hausses de tarif dont M. Hann a parlé s'inscrivent dans une politique récente en vertu de laquelle les tarifs monteront dans les cinq prochaines années, sans compter un supplément carburant et d'autres mesures. Autrement dit, il sera plus difficile pour les producteurs de la province d'avoir un simple accès de base aux marchés.

Les subventions entrent en jeu, mais, sénateur, il y a aussi de simples règles du jeu équitables qui interviennent.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Byrne. Grâce à vous, notre séance d'aujourd'hui se termine bien. D'ailleurs, plus nous parlons de cette question, plus il y a de faits qui nous reviennent en mémoire.

I can remember, in first going to Toronto, being asked by a family friend whether I really had to talk funny — and, of course, I did not think I was talking funny. I only need about a weekend at any point in Southern Alberta and it all comes back. That is my first recollection of being in Toronto; my Western Canada drawl was almost too much for them to take.

One of the encouraging things — and it almost takes a tragedy to shake up people in parts of Canada to realize the importance of the rural area. In my part of Canada, we have gone through the BSE cattle issue, and it shook people right to the ground to think of what might happen, not just to a city, but to all of the towns that give the strength to our part of rural Canada. I think everyone around this table has that sense of respect, if not affection, for the importance of our rural infrastructure.

As you and others have indicated, there are many times when things have been done that are very negative to that. We will hear more of that I am sure as we go across the country. We will hear more of that in the territories, as well. We want the result of these hearings to be reflected in a report that will remind people of the strength of rural Canada.

Mr. Byrne: Madam Chairman, if I could throw one challenge to you as a committee as you go across the country conducting your hearings, it is this: Examine who are the rural voices. One of the issues that I have found repeatedly, and you will not see this as much in the North, but most of the voices for rural Canada — from an academic think tank point of view and public policy-makers — are those of individuals or organizations that are based in urban Canada. That is an issue that I have a real problem with and it is one of the reasons I am a great advocate of the work of people like Dr. Ivan Emke and Sir Wilfred Grenfell College which we referenced. If public policy hopes to hit the nail on the head when it comes to solutions for rural Canada, the voices should indeed come from areas that are directly connected and have a stake and an ownership role in rural Canada and not be patronizing or paternal towards rural Canada, if you understand what I am saying. I think the best points of view, when it comes to that sort of thing, should reflect that examination.

The Chairman: We will try to dig them out.

Mr. Byrne: Thank you.

The Chairman: Thank you very much for staying and cheering us on and for giving us your thoughts. They are very important. I want to thank all of you who have hung in during the day. We will carry on and we wish you all the very best.

The committee adjourned.

Je me souviens, la première fois que je suis allée à Toronto, d'une amie de la famille qui m'a demandé si je tenais vraiment à parler avec ce drôle d'accent. Bien entendu, je ne trouvais pas que j'avais un accent quelconque. En fait, il me suffit de passer un week-end dans le sud de l'Alberta pour que ça revienne. C'est donc le premier souvenir que j'ai gardé de Toronto : mon accent traînant de l'Ouest ne plaisait pas trop à mes interlocuteurs.

L'une des choses encourageantes... Il faut presque une tragédie pour que les Canadiens ne rendent compte de l'importance de nos régions rurales. Dans mon coin du Canada, nous avons connu la crise de l'ESB. Les gens ont été vraiment ébranlés rien qu'en pensant à ce qui pouvait arriver non seulement dans une zone urbaine, mais dans toutes les petites villes qui font la force de notre région du Canada rural. Je crois que nous ressentons tous, autour de cette table, du respect sinon de l'affection en pensant à l'importance de notre infrastructure rurale.

Comme vous et d'autres l'avez noté, des mesures très négatives ont souvent été prises à cet égard. Je suis sûre que nous entendrons d'autres histoires du même genre au cours de notre tournée, notamment dans les Territoires. Nous voulons exposer les résultats de ces audiences dans un rapport qui rappellera aux gens la force du Canada rural.

M. Byrne : Madame la présidente, j'aimerais lancer un défi à votre comité tandis que vous tiendrez vos audiences partout dans le pays. Essayez de bien identifier les voix qui parlent au nom du Canada rural. Pour ma part, j'ai constamment noté — vous ne le constaterez peut-être pas autant dans le Nord — que la plupart de ces voix venant de groupes de réflexion universitaires et de décideurs sont celles de personnes et d'organisations basées dans le Canada urbain. C'est une constatation qui me dérange et qui m'amène à appuyer énergiquement les efforts de gens comme M. Ivan Emke et les responsables du Sir Wilfred Grenfell College. Si nous devons définir des politiques publiques pouvant vraiment remédier aux problèmes du Canada rural, elles doivent s'inspirer du point de vue de gens qui ont des liens directs avec nos régions rurales, qui y ont des intérêts et qui ne se montrent ni condescendants ni paternalistes, si vous voyez ce que je veux dire. Vos conclusions à cet égard devraient refléter les résultats de votre examen.

La présidente : Nous nous efforcerons de bien les identifier.

M. Byrne : Je vous remercie.

La présidente : Merci beaucoup d'être resté, de nous avoir remonté le moral et de nous avoir fait part de vos réflexions. Elles sont très importantes. Je voudrais vous remercier tous d'avoir passé la journée ici. Nous allons poursuivre notre travail. Bonne chance à tous.

La séance est levée.

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,
Tuesday, February 20, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:05 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. It is a pleasure and an honour to be here in Prince Edward Island, which our colleague Senator Callbeck always reminds us is the birthplace of our nation. It is all too easy to forget that at Confederation Canada was a truly rural nation. Upwards of 80 per cent to 90 per cent of Canadians lived in communities with fewer than 1,000 people. In 2007, only 21 per cent of Canadians live in similarly sized communities. This nation's transition from a rural to a largely urban country has not been easy, and the consequences are still being felt today in the form of rural poverty.

Prince Edward Island has to some extent resisted those trends. Prince Edward Island is the second most rural province in the country with just under 50 per cent of its residents living in rural and small towns. Of the Atlantic provinces it has the lowest overall poverty rate, although clearly there are some areas of the province that are less well off than others.

With us this morning to tell us more about rural Prince Edward Island is Elaine Noonan, Executive Director of the Population Secretariat for the provincial government.

We are delighted that you have come out on this crisp and sunny day, and we look forward to hearing from you.

Elaine Noonan, Executive Director, Population Secretariat, Government of Prince Edward Island: Good morning. Welcome to Prince Edward Island. Senator Callbeck said that P.E.I. was the birthplace of Confederation, and in addition to that both she and I were born in the same little community, Bedeque, which is close to Summerside. We have a lot in common. When I drive back to that community now, and I am sure Senator Callbeck would agree, I find it quite different than when I was a little girl growing up there. We had a school, we had the one little Callbeck store which was known across the province, and we had all kinds of things which are just not there anymore. I think it is an indication of what is happening across the country, particularly in the smaller communities.

I appreciate the opportunity to be here. I have to admit that when I was first asked to come I said that I did not think I could offer very much on this particular topic. Then Senator Callbeck's office called back and said, "Just tell us about the changing demographics and so on." I apologize upfront for my lack of knowledge on the topic of rural poverty, but hopefully I can share with you some of the overall picture. It is very hard to cover such

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,
le mardi 20 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour étudier la question de la pauvreté rurale au Canada, afin d'en faire rapport.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour. C'est un plaisir et un honneur d'être aujourd'hui à l'Île-du-Prince-Édouard, le berceau de la nation, comme ne manque jamais de le rappeler le sénateur Callbeck. Il est trop facile d'oublier qu'au moment de la Confédération, le Canada était vraiment un pays rural. De 80 à 90 p. 100 des Canadiens habitaient alors dans des localités de moins de 1 000 habitants. En 2007, 21 p. 100 seulement des Canadiens vivent encore dans des villages de cette taille. La transition d'une société rurale à une société urbaine n'a pas été facile. Les conséquences se font sentir, encore aujourd'hui, sous la forme de la pauvreté rurale.

Jusqu'à un certain point, l'Île-du-Prince-Édouard, deuxième province la plus rurale du pays, a résisté à ces tendances. En effet, un peu moins de 50 p. 100 des Prince-Édouardiens habitent dans de petites localités rurales. De toutes les provinces de l'Atlantique, elle affiche le taux de pauvreté d'ensemble le plus bas. Cependant, certaines régions de la province s'en tirent moins bien que d'autres.

Ce matin, Elaine Nooman, directrice exécutive du Secrétariat provincial de la population, nous parlera de l'Île-du-Prince-Édouard rurale.

Nous sommes ravis de constater que vous vous êtes déplacée en ce jour tonifiant et ensoleillé. Nous sommes impatients d'entendre votre exposé.

Elaine Nooman, directrice exécutive, Secrétariat de la population, gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard : Bonjour. Je vous souhaite la bienvenue à l'Île-du-Prince-Édouard. Le sénateur Callbeck a dit que l'Île-du-Prince-Édouard était le berceau de la Confédération. Comme elle est née dans le même village que moi, à Bedeque, près de Summerside, nous avons beaucoup en commun. Maintenant, lorsque je retourne dans ce village, je le trouve très différent de ce qu'il était lorsque j'étais encore une fillette. Le sénateur Callbeck est sûrement d'accord avec moi. Nous avons alors une école, un petit magasin Callbeck de réputation provinciale et bien des choses qui sont maintenant disparues. Ce village est représentatif de ce qui se passe dans tout le pays, en particulier dans les plus petites collectivités.

J'apprécie la chance que j'ai d'être ici. Je dois admettre que lorsqu'on m'a demandé de venir témoigner, j'ai d'abord répondu que je ne pensais pas être en mesure d'apporter une grande contribution sur cette question. J'ai ensuite reçu un autre appel du bureau du sénateur Callbeck. On m'a dit : « Parlez-nous seulement des tendances démographiques et ainsi de suite. » Je tiens d'emblée à m'excuser. Je ne suis pas une experte de la

a large topic in 10 minutes, so I will try to talk quickly, although I know the interpreters are trying to follow my Island accent and may have a little problem with some of the interpretation.

The first few slides in the presentation give a picture. I think a picture says a thousand words. If you look at the first couple of slides you will see what is happening overall to our population.

When you look at the 2001 census data and then at the projections for 2030, you see that we are aging. Our biggest concern is that bottom cohort where we are not having as many children and our younger people are leaving. As a result, if something is not done, the image of the population will change drastically.

You will note as well that the breakdown between males and females is pretty even, although there are probably a few more females in the older categories.

The next slide is very telling; it shows our school age enrolments and our projected enrolments over the next few years. I was in education in 1996 and at that time we had 24,000 students in our Grade 1 to 12 system. Today we have closer to 18,000 students. That decrease happened in only a 10-year period.

The slide on projections of aging population versus youth population in P.E.I. gives you the picture of when the group of people aged 65 years and above and the group from zero to 29 years of age cross over. You will notice that the number of younger people is falling while the number of older-age people is growing. We have a lot of people age 65 and older and that number will continue to rise as the number of youth decreases.

I will say though that Prince Edward Island is the only Atlantic province, and probably the second province in all of Canada, to still have a net population growth. Even though we were up only 0.18 per cent last year, we can still say that we are continuing to grow, albeit at a much slower pace than we were. We have heard the horror stories of so many people, especially young people, leaving and going west, particularly to Alberta. I will show you a chart later that explains a little bit about what is happening there.

We do have a very high labour market participation rate. Of course, seasonal industries do skew the figures a bit. They give a perception of very high unemployment levels. It is hard to believe, but right now Island companies are experiencing labour shortages. I will mention two or three examples. In the fishing industry, there is Ocean Choice International. There is the aerospace industry, and fishing and farming operations. I have two brothers in the potato business and they have difficulties in

pauvreté rurale, mais j'espère que j'arriverai à vous en donner un aperçu général. Il est très difficile de faire la synthèse d'une question aussi complexe en seulement dix minutes. Je vais donc parler vite, même si je sais que les interprètes ont quelque difficulté à comprendre mon accent insulaire et qu'ils risquent d'avoir des problèmes à rendre certains de mes propos.

Les premières diapositives de la présentation fournissent une image globale. Je pense qu'une image vaut bien mille mots. En analysant les premières diapositives, vous verrez, en gros, ce qui est en train d'arriver à notre population.

En comparant les données du recensement de 2001 aux projections pour 2030, nous constatons que la population prend de l'âge. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est la dernière cohorte, moins prolifique et dont les jeunes s'exilent. Par conséquent, si aucune mesure n'est prise, la configuration démographique changera du tout au tout.

Vous noterez également qu'il y a pratiquement autant d'hommes que de femmes dans la population, bien qu'il y ait probablement un peu plus de femmes dans les catégories d'âge supérieures.

La diapositive suivante est très éloquente. Elle met en parallèle le nombre actuel d'inscriptions à l'école et le nombre d'inscriptions projetées dans les prochaines années. Je travaillais dans le secteur de l'éducation en 1996 et, à cette époque, nous avions 24 000 inscriptions au primaire et au secondaire. Aujourd'hui, nous n'en avons plus que 18 000 environ. Cette diminution est survenue en dix ans seulement.

La diapositive sur les projections relatives à la population vieillissante par rapport aux jeunes dans l'Île-du-Prince-Édouard donne une idée du moment où le groupe des aînés de 65 ans et plus et le groupe des zéro à 29 ans se chevaucheront. Vous pouvez constater qu'il y a de moins en moins de jeunes et de plus en plus d'aînés. Un grand nombre de citoyens sont âgés de 65 ans et plus et ce nombre continuera de croître parallèlement à la diminution de la population de jeunes.

Cependant, l'Île-du-Prince-Édouard est la seule province de l'Atlantique et probablement la deuxième province du Canada à conserver une croissance démographique nette. Même au taux de 0,18 p. 100 enregistré l'année dernière, nous pouvons encore dire que notre croissance démographique se maintient, bien qu'à un rythme beaucoup moindre que dans le passé. Nous avons entendu bien des histoires d'horreur, celles notamment de jeunes qui partaient vers l'Ouest, surtout pour l'Alberta. Plus tard, je vous montrerai un graphique qui explique un peu ce qui se passe ici.

Nous affichons un taux très élevé de participation à la population active. Bien entendu, les industries saisonnières faussent un peu les chiffres. Elles portent à penser que le taux de chômage est très élevé. C'est difficile à croire, mais, en réalité, les entreprises prince-édouardiennes font face à une pénurie de main-d'œuvre. Je vais donner deux ou trois exemples. Dans l'industrie de la pêche, il y a Ocean Choice International. Il y a l'industrie aérospatiale, ainsi que les exploitations halieutiques et

the fall finding workers to help them get their crops out of the ground. The long-haul trucking industry is another case; I think it is a Canada-wide issue.

These are all examples of areas where we are already experiencing labour shortages. We have started bringing in temporary foreign workers. It is nothing compared to the numbers that Alberta is dealing with, but at the same time it is still an issue, and it is relative when you consider the overall population in both provinces.

Obviously we have an aging population. The Population Secretariat was established to look at three areas to address the issue of decreasing population: immigration; repatriation, to bring back some of our Islanders and to bring people from other areas in Atlantic Canada; and retention. I think we can deal with the immigration issues; we have all kinds of mitigating circumstances around that. However, our biggest challenge is trying to retain our youth.

Many of these slides show figures. We do not have much time available, so I will not go through them all, but you can review them.

The next slide gives you the picture of where people are going and where they are coming from. The overall in-migration to P.E.I. last year was 3,356 people. The mobility within the country is amazing. The out-migration was 3,483 people. Just within Canada we lost a net of 127 people, but we offset that with our immigration initiatives. That is why, as I said earlier, we are able to say that we are still growing ever so slightly.

We have heard a lot in the media about the droves of people moving to Alberta. You will notice that last year 734 Islanders moved to Alberta, but we got 205 people from Alberta. Those numbers are from Statistics Canada. Previously, Ontario was where most of our people who left went. Ontario still got 858 people last year, but we had 1,139 come into our province from Ontario. Those are interesting figures if you analyze them to see what is happening.

The next slide is the scary one; it talks about our young people. If you look at who is leaving, in the age group 30 to 44 years, 99 people left the province; in the age group 15 to 29 years, 342 left. If you look at the percentages, that is where we have to concentrate our efforts. How do we reach out and keep our youth, particularly in rural P.E.I.?

We have identified two or three factors. One of them, of course, is opportunity. Another is the fact that really there are advantages for people to go away, to learn other experiences and experience other life, and then perhaps they appreciate some of what we have to offer here. Also, many have to leave because of

agricoles. J'ai deux frères dans le secteur de la pomme de terre et, à l'automne, ils ont de la difficulté à trouver la main-d'œuvre nécessaire pour la récolte. L'industrie du camionnage à longue distance est un autre exemple. C'est même un problème d'ampleur nationale.

Ce sont là autant d'exemples de secteurs où nous éprouvons déjà une pénurie de main-d'œuvre. Nous avons commencé à faire venir des travailleurs temporaires de l'étranger. En comparaison avec ceux de l'Alberta, nos chiffres sont insignifiants, mais ils reflètent tout de même l'existence d'un problème relatif, compte tenu de la population respective des deux provinces.

Il est clair que notre population est en train de prendre de l'âge. Le Secrétariat de la population a été créé pour intervenir dans trois domaines, afin de lutter contre le problème de la décroissance démographique : l'immigration, le rapatriement — afin de ramener certains Prince-Édouardiens et d'attirer certaines personnes d'autres régions des Maritimes — et la rétention. Je pense que nous pouvons régler les questions relatives à l'immigration. En effet, dans ce cas, nous bénéficions de toutes sortes de circonstances atténuantes. Cependant, le plus difficile, c'est de retenir nos jeunes.

Bon nombre de ces diapositives regorgent de chiffres. Comme nous n'avons pas beaucoup de temps, je ne les commenterai pas toutes, mais vous pourrez ultérieurement les examiner à votre guise.

La diapositive suivante montre où va la population et d'où elle vient. L'année dernière 3 356 personnes en tout ont immigré à l'Île-du-Prince-Édouard. La mobilité à l'intérieur du pays est étonnante. En effet, 3 483 personnes ont émigré. À l'intérieur du Canada, nous avons perdu un total net de 127 personnes, ce que nous avons pu compenser grâce à nos initiatives en matière d'immigration. C'est pourquoi, comme je l'ai dit plus tôt à juste titre, notre croissance démographique se maintient, au moins légèrement.

Les médias ont beaucoup parlé de tous ces gens qui déménagent en Alberta. Vous noterez que, l'année dernière, 734 Prince-Édouardiens ont déménagé en Alberta, mais que 205 autres personnes sont venues de cette province. Ces chiffres proviennent de Statistique Canada. Auparavant, la plupart des gens émigraient en Ontario. L'année dernière 858 personnes ont déménagé en Ontario, mais, en contrepartie, notre province a accueilli 1 139 Ontariens. Ces chiffres sont intéressants lorsqu'on les analyse à la recherche de tendances.

La diapositive suivante donne le frisson. Il y est question de nos jeunes. Dans le groupe des 30 à 44 ans, 99 personnes ont quitté la province, alors que, dans le groupe des 15 à 29 ans, c'est 342 personnes qui se sont exilées. Compte tenu de ces pourcentages, c'est là que nous devons concentrer nos efforts. Comment pouvons-nous tendre la main à nos jeunes et les garder, en particulier dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard?

Nous avons identifié deux ou trois facteurs en particulier. Bien entendu, il faut d'abord qu'il y ait des occasions. D'autre part, il y a effectivement des avantages à s'exiler, ne serait-ce que pour vivre de nouvelles expériences et connaître un autre mode de vie, peut-être même pour apprécier ce que nous offrons ici même. En

our limited amount of post-secondary training in certain specialized areas. We do not have a university that offers post-secondary education in every faculty. In order to become a lawyer or a doctor or any of those professions, students leave P.E.I., and they are leaving at an age when they are meeting other people and they are determining what they will do with their lives.

A big factor in rural P.E.I. is that many young people have to go into residence at universities and their costs for university are higher than those of students who live within the area of Charlottetown where the university is located. As a result, students coming from rural areas have a high debt load, and they want big paying jobs when they graduate so that they can pay down those debts earlier, and so they leave. Those are all factors that we are looking at.

The next slide talks about the changing skills in occupations and the need for high skills. The growth in our economy has been phenomenal. We are trying not necessarily to change but to add on to our economy. Primary industries will always be important to Prince Edward Island, but we are also looking at diversifying into bioscience, aerospace and some of the information technology areas. We have attracted many new companies. We are trying to provide opportunities for highly skilled people. Twenty-one per cent of the growth in occupations in the last few years has been jobs that require high-end, specific skill sets.

What are our challenges? The next slide lists some of the challenges with immigration. We talk about the homogeneity and non-multiculturalism of P.E.I.; when you walk down the streets of Charlottetown you do not see an obvious visible minority presence, although that is changing. There are many different cultures here actually. I think we have over 90 different ethnic cultures represented, but the numbers are very small in many of those groups.

It is a difficult society to penetrate. I think that is due in part to the fact that we are an island, although of course we are all immigrants or descendants of immigrants of one form or another.

Health care is a big challenge. Public transit is a major challenge, particularly to our rural areas. There is also a limited range of cultural activities, sports, shopping and other services, and social and recreational opportunities. All of those are factors in retaining and attracting youth to our province.

outre, beaucoup doivent partir en raison de nos possibilités limitées en matière de formation de niveau postsecondaire dans certains domaines spécialisés. Nous n'avons pas d'université dont toutes les facultés offrent des programmes de niveau postsecondaire. Pour devenir avocat ou médecin, ou pour accéder à certaines professions de ce niveau, les étudiants doivent s'exiler de l'Île-du-Prince-Édouard, à un âge où ils rencontrent d'autres personnes et décident de l'orientation de leur vie.

Un grand nombre de jeunes gens des régions rurales doivent se loger en résidence universitaire et il leur en coûte plus cher qu'aux étudiants qui habitent dans la région immédiate de Charlottetown, où est située l'université. C'est un facteur déterminant dans l'Île-du-Prince-Édouard rurale. Par conséquent, les étudiants des régions rurales doivent s'endetter davantage et, dès qu'ils obtiennent leurs diplômes, ils recherchent des emplois bien rémunérés afin de pouvoir rembourser leurs dettes. C'est pourquoi ils décident de partir. Nous prenons tous ces facteurs en considération.

La diapositive suivante porte sur l'évolution des compétences au sein des professions, ainsi que de la demande en matière de compétences de niveau élevé. La croissance de notre économie a été phénoménale. Nous n'essayons pas nécessairement de changer notre économie, mais plutôt de l'enrichir. Les industries primaires resteront toujours importantes pour l'Île-du-Prince-Édouard, mais nous voulons également diversifier notre économie en développant les secteurs de la biotechnique et de l'aérospatiale, ainsi que certains domaines de la technologie de l'information. Nous avons réussi à attirer un grand nombre de nouvelles entreprises. Nous essayons de créer des débouchés pour une main-d'œuvre hautement qualifiée. Au cours des dernières années, 21 p. 100 des nouveaux emplois exigeaient des ensembles de compétences spécialisées, de haut niveau.

Quels problèmes devons-nous encore régler? La diapositive suivante énumère certains des problèmes auxquels nous devons toujours faire face en matière d'immigration. Il y est question de l'homogénéité et du non-multiculturalisme de l'Île-du-Prince-Édouard. Dans les rues de Charlottetown, la présence de minorités visibles ne saute pas aux yeux. Pourtant, cela est en train de changer. En fait, il y a ici un bon nombre de cultures différentes. Je pense que plus de 90 cultures ethniques sont représentées, mais en très petits nombres dans beaucoup de ces groupes.

Notre société est difficile à pénétrer. Cela tient probablement à notre culture insulaire. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, nous sommes tous des immigrants ou des descendants d'immigrants.

Les soins de santé représentent un grand défi. Les transports en commun également, en particulier dans nos régions rurales. Les activités culturelles et sociales, les loisirs, les sports, ainsi que les magasins et autres services sont limités. Pourtant, tous ces éléments sont des facteurs déterminants lorsqu'il s'agit de retenir ou d'attirer les jeunes dans notre province.

If we compare rural versus urban, we have a lot of anecdotal evidence that suggests that the out-migration of people is much more concentrated in the rural areas of our province. We want to do more research on that. I found your introductory comments about rural interesting, senator. Depending on the definition of rural, we can do anything with the numbers. We were working with numbers from Statistics Canada that said our population was at 55 per cent, but if you are looking at areas within a certain distance of a larger urban center, then the figures that you mentioned are probably accurate. In any case, we have noticed a major change from rural to urban or suburban.

I know I am probably over my time already, so I will try to skip through this quickly.

I want to mention farming as an example of how the rural-urban split is changing. In 1996 we had a total of 2,217 farms and by 2001, the next census, we had 1,845 farms. Yesterday, people in the provincial Department of Agriculture told me that the number now is probably closer to 1,500 farms. The trend is evident, and that is a higher decrease than the national average. As I mentioned earlier, farm operators are having trouble finding workers.

Why is rural P.E.I. suffering? I talked about the youth and about the lack of social and recreational activities. The highest proportion of low-income residents in the province are in rural areas and wages are lower in the rural areas. I think someone will speak to you a later on about some of the social implications.

In the rural areas we also have the highest incidence of and greatest growth in single-parent families, which is really quite an interesting statistic. We have gone from 9.8 per cent in 1991 to 25 per cent in 2001. That is a quite substantial increase.

The urban centers have the newest housing in the province and more construction is happening there. As a result the value of those properties is much higher.

Increased distances and commute times to access government services is a factor in rural P.E.I. I am sure you folks will laugh at that because in P.E.I. you are never very far from anywhere, but when you are spoiled and you used to have to drive for only 10 minutes to go to work or to access services and now you have to drive an hour instead, it is difficult. It is all relative, I think. As we say, we do not have a traffic jam or a rush hour, we have a rush minute. That is one of the selling points we use in trying to promote the province to immigrants; we do not have the massive areas you might see in Calgary, Toronto, Montreal or Vancouver. We have to promote that, I think.

Lorsque nous comparons de façon empirique les zones rurales et les zones urbaines, il ressort clairement que la migration de sortie est beaucoup plus concentrée dans les zones rurales de notre province. Nous avons l'intention de pousser notre analyse dans ce domaine. Madame le sénateur, vos observations liminaires sur la pauvreté rurale étaient fort intéressantes. Selon ce que nous entendons par le terme « rural », nous pouvons faire ce que nous voulons avec les chiffres. Nous nous basons sur les données fournies par Statistique Canada, selon lesquelles notre population rurale compte pour 55 p. 100 de notre population totale, mais en ce qui concerne les régions situées à une certaine distance d'un centre urbain plus étendu, les chiffres que vous avez mentionnés sont probablement fondés. Quoi qu'il en soit, nous avons constaté de grands changements entre les régions rurales et urbaines ou les banlieues.

Je sais que j'ai probablement dépassé le temps qui m'était alloué. Je vais donc boucler mon exposé très rapidement.

Je tiens à mentionner que l'agriculture est un bon exemple de l'évolution du rapport population rurale/population urbaine. En 1996, on comptait 2 217 fermes dans la province. Au moment du recensement suivant, en 2001, il en restait 1 845. Hier, des fonctionnaires du ministère provincial de l'Agriculture m'ont dit que ce nombre serait actuellement plus près de 1 500. La tendance est évidente et reflète une décroissance plus marquée que la moyenne nationale. Comme je l'ai mentionné plus tôt, les agriculteurs ont de la difficulté à trouver la main-d'œuvre dont ils ont besoin.

Pourquoi l'Île-du-Prince-Édouard rurale souffre-t-elle? J'ai déjà parlé des jeunes et de la rareté des activités sociales et récréatives. C'est dans les régions rurales de la province qu'habitent les personnes à faible revenu et que les salaires sont les plus bas. Je pense qu'un autre témoin parlera plus tard de certaines implications sociales.

C'est aussi dans les régions rurales que l'on constate la plus grande incidence et la plus grande croissance de familles monoparentales, ce qui est une statistique intéressante. De 9,8 p. 100 en 1991, le taux est passé à 25 p. 100 en 2001. C'est une augmentation substantielle.

C'est d'autre part dans les villes qu'on trouve les logements les plus modernes de la province et qu'il y a le plus de nouvelles constructions. Par conséquent, la valeur des propriétés y est beaucoup plus élevée.

L'augmentation des distances à parcourir et du temps consacré aux déplacements pour accéder aux services gouvernementaux est un facteur important dans les zones rurales. Vous allez probablement sourire. Il est vrai qu'à l'Île-du-Prince-Édouard on n'est jamais vraiment éloigné de rien, mais lorsqu'on est gâté et qu'il ne faut que dix minutes pour se rendre au travail ou accéder aux services, c'est difficile de s'habituer à devoir faire un trajet d'une heure. Je pense que tout est relatif. Nous avons l'habitude de dire que nous n'avons pas d'embouteillages ni d'heures de pointe, mais que nous avons une minute de pointe. C'est l'un des arguments qui nous servent à vendre la province aux immigrants. Nous n'avons pas ces grands espaces caractéristiques des régions de Calgary, Toronto, Montréal ou Vancouver. C'est un aspect qu'il nous faut mousser.

We have to remember that we have to find a balance between the rights and responsibilities of the individual and the community. Resource industries in our province will continue to expand. There is greater demand across the world for food and for housing and so on. I do not think there is a fear there. The size of our farms has changed, though. When I was a little girl, my father grew 30 acres of potatoes. My brother now grows 700 acres. The nature of farming has changed within the province.

I can skip to other areas, but we have to remember that there are social problems caused by unemployment, by poverty and by stress levels, particularly with the difficulties in the farming communities.

I have outlined for you some initiatives that the province has identified. We are working very closely with our neighbours in the Atlantic provinces. We have a committee, a population table, that we feel is a much more efficient way of promoting the whole region of Atlantic Canada, since because we are so small it is both costly and difficult for us to work on our own to promote our province.

We are increasing our immigration numbers. We have a provincial nominee program. Last year we nominated over 638 people. That does not mean that they all came here, but at least we reviewed and we are working to increase those numbers. Our goal is to increase our population by 1.5 per cent annually, which would be about 2,100 people. Half of those we hope to gain through immigration, and the other half by making efforts to repatriate Islanders and to retain or bring back our youth.

We are also seeking recognition for more support for immigration. Last year the government identified additional money for settlement services. We were pleased with the money but felt that we needed to have a base from which to build. It is very difficult when you work on a per immigrant basis for funding and Atlantic Canada is getting only 1.7 per cent of the total number of immigrants who come to Canada and we have 7.6 per cent of the population. We do not feel that we are getting our share. Part of the problem is some of the settlement services, the English language training, and all of the factors that are involved in helping immigrants become part of and be integrated into the community.

We are also developing youth mentorship programs. We are trying to enhance the career portal, which can be reached around the world by people looking to come to the province. We are setting up a tracking system for our graduates to keep in touch with them wherever they go and let them know what is happening here and what opportunities there are.

Nous ne devons pas oublier qu'il faut trouver un équilibre entre les droits et les responsabilités des personnes et ceux de la collectivité. Les industries primaires de notre province vont continuer de prendre de l'expansion. Dans le monde entier, le logement et l'alimentation font l'objet d'une demande accrue. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. Cependant, la taille de nos exploitations agricoles a changé. Quand j'étais une petite fille, mon père cultivait 30 acres de pommes de terre. Mon frère en cultive maintenant 700 acres. La nature de l'agriculture s'est transformée dans la province.

Je peux sauter à d'autres domaines, mais nous devons nous rappeler qu'il y a des problèmes sociaux qui sont causés par le chômage, la pauvreté et le stress, compte tenu en particulier des difficultés rencontrées dans les collectivités agricoles.

J'ai énuméré certaines initiatives qui ont été identifiées par la province. Nous collaborons étroitement avec nos voisins des Maritimes. Nous avons un comité, une table de discussion sur les questions de population. Nous pensons que c'est une façon beaucoup plus efficace de promouvoir l'ensemble de la région des provinces de l'Atlantique. En effet, comme nos provinces sont petites, c'est coûteux et difficile pour elles d'assumer seules leur promotion.

Nous favorisons l'augmentation du nombre d'immigrants. Nous avons un programme provincial de désignation. L'année dernière, nous avons désigné plus de 638 candidats à l'immigration. Cela ne veut pas dire qu'ils sont tous venus s'installer ici, mais nous les avons passés en revue et nous prenons les moyens nécessaires en accroître le nombre. Nous avons pour objectif d'augmenter notre population de 1,5 p. 100 par année, ce qui correspondrait à 2 100 personnes environ. Nous espérons que, de ce nombre, la moitié seront des immigrants. L'autre moitié dépendra de nos efforts en vue de rapatrier des Prince-Édouardiens et de retenir ou de récupérer nos jeunes.

Nous voulons également faire reconnaître la nécessité d'un soutien accru à l'immigration. L'année dernière, le gouvernement a identifié des ressources supplémentaires pour les services d'établissement. Nous nous sommes félicités de la disponibilité de ces ressources financières, mais nous avons besoin de fondations sur lesquelles nous appuyer. C'est très difficile lorsque le financement est établi en fonction du nombre d'immigrants. En effet, les Maritimes n'obtiennent que 1,7 p. 100 du total des immigrants qui arrivent au Canada, même si elles comptent pour 7,6 p. 100 de la population. Nous n'avons pas l'impression de recevoir la part qui nous revient. Le problème se situe notamment au niveau de certains services d'établissement, de l'enseignement de l'anglais et de tous les facteurs dont il faut tenir compte pour aider les immigrants à s'intégrer à la société.

Nous sommes également en train de mettre au point des programmes de mentorat pour les jeunes. Nous essayons d'améliorer notre portail carrières, qui peut être consulté dans le monde entier par les personnes souhaitant immigrer dans la province. Nous mettons actuellement au point un système de repérage de nos diplômés, qui nous permettra de garder le contact avec eux et de les informer de ce qui se passe dans la province et des débouchés qu'elle offre.

We are doing research on short-term and long-term labour market needs. We are developing some best practices manuals, looking at what is working in other areas — not what is working in Toronto, Montreal or Vancouver, because they have the support services, but what is working in areas we can relate to. Different ethnic cultures exist in all of those big cities. Here we do not have that, so that is a challenge for us. Many of the people who come to Canada move to those big cities where there are already supports for them, and we just do not have that presence. Thus, we have different challenges than those of the larger centres.

We are working in partnerships with other communities. We are researching tax issues and incentives that help to attract people. We are trying to diversify our economy and to create higher-wage positions. We have recently attracted two or three major companies, including CGI and Trimark, to our province, and those are creating opportunities.

Public transportation is also a major challenge across the province, particularly in rural areas.

There are people coming later today to talk to you about seniors and the challenges that they face, particularly female seniors living in rural P.E.I., who in many cases do not have pensions; they have lived on the farms all their lives and now they are struggling to get access to health care and so on.

I will stop there. I am sorry I went over a little bit, but I am trying to talk as quickly as I can.

The Chairman: Thank you very much.

Senator Callbeck: As you said, we grew up in the same village and went to the same two-room school. You are correct when you say how much that village has changed. When we went to school there were three stores, a feed mill, a meat market, a barbershop, a garage, a service station, two churches, a community hall — I could go on and on. It is unbelievable how that community has changed over the years.

The Community Futures Program has been some help in that area. Bedeque, like all other rural areas, needs a lot of assistance.

You were talking about the problem with youth, and certainly the figures that you presented here this morning show that we are losing our youth. I see youth mentorship programs mentioned. I wonder if you would explain that.

Ms. Noonan: Last year the province started to provide opportunities for students to be identified and matched with appropriate companies. For example, if you are in an accounting course they would try to identify an accounting company to make that link and to help provide employment opportunities. Even if you work there only for the summer you have made those contacts. We are trying to set up a relationship so that the people

Nous étudions de près les besoins à court et à moyen terme du marché du travail. Nous sommes également en train d'élaborer des manuels de pratiques exemplaires en nous inspirant de solutions qui ont été mises à l'essai dans d'autres régions, non pas à Toronto, Montréal ou Vancouver, où les services d'appui sont disponibles, mais plutôt dans des régions comme la nôtre. Différentes cultures ethniques sont représentées dans toutes ces grandes villes. Ce n'est pas le cas ici. C'est donc un défi que nous devons relever. Bien des immigrants qui arrivent au Canada s'installent dans ces grandes villes, car ils y trouvent déjà le soutien dont ils ont besoin. Cet aspect nous fait encore défaut. Par conséquent, nos problèmes sont différents de ceux des grands centres.

Nous collaborons avec d'autres collectivités. Nous examinons les aspects fiscaux et les mesures incitatives qui contribuent à attirer les gens. Nous essayons de diversifier notre économie et de créer des emplois lucratifs. Nous avons récemment attiré dans notre province deux ou trois entreprises importantes, notamment CGI et Trimark, qui créent de nouvelles possibilités d'emploi.

Les transports en commun, en particulier dans nos régions rurales, représentent un défi important.

Certains témoins viendront plus tard vous parler des aînés et des problèmes auxquels ils doivent faire face, en particulier les aînées vivant dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard qui, dans bien des cas, n'ont droit à aucune prestation de retraite. Elles ont vécu toute leur vie sur une ferme et elles doivent maintenant se débattre pour avoir accès, notamment, aux soins de santé.

Je m'arrête là-dessus. Je suis désolée d'avoir un peu débordé du temps qui m'était alloué, mais j'essaie de parler aussi vite que je le peux.

La présidente : Je vous remercie.

Le sénateur Callbeck : Comme vous l'avez mentionné, nous avons grandi dans le même village et fréquenté la même petite école où il n'y avait que deux salles de classe. Vous avez raison. Le village a beaucoup changé. À l'époque où nous étions écolières, on y trouvait trois magasins, une provenderie, un marché aux viandes, un salon de coiffure pour hommes, un garage, une station-service, deux églises, une salle paroissiale et ainsi de suite. C'est incroyable de voir combien ce village a pu changer au fil des ans.

La région a un peu profité du programme d'Aide au développement des collectivités. Bedeque, comme toutes les autres régions rurales, a besoin de toute l'aide possible.

Vous avez parlé du problème des jeunes. Les chiffres que vous cités ce matin montrent à l'évidence que nous sommes en train de perdre nos jeunes. Vous avez également mentionné les programmes de mentorat pour les jeunes. Pourriez-vous nous donner plus de détails à ce sujet?

Mme Noonan : L'année dernière, la province a commencé à offrir de nouvelles possibilités d'emploi en jumelant des étudiants avec les entreprises appropriées. Par exemple, pour un étudiant en comptabilité, on identifie une entreprise dans ce domaine qui soit susceptible d'établir ce lien et d'offrir des possibilités d'emploi. Même lorsqu'il ne s'agit que d'emplois d'été, le contact est déjà établi. Nous essayons de tisser des liens, de façon à ce que les gens

that you worked with in that firm will continue to keep in contact with you even if you leave. Most positions advertised say "Needs experience." You need three years experience or whatever. People are not willing to take a chance on someone who has not had that experience. We are trying to encourage companies to work closely with young people while they are still in school so that when they graduate and they have those skills they would probably be the first people hired. This initiative is about setting up relationships and identifying volunteers, even retired businesspeople, people who have actually worked in those areas to work closely with and guide those young people. We are just getting it off the ground now, and we are looking for volunteer mentors.

Senator Callbeck: You are doing many things here.

When you bring immigrants to the province, are you trying get people who come from countries that are mainly rural or people who live in rural areas in other countries?

Ms. Noonan: Ideally that is our goal. As you know, the Canadian immigration system is a long, complicated process. I think it takes up to 48 months or even five years for someone to come through the Canadian system. Our provincial nominee program is helping to reduce that time to something like nine or 10 months, probably a year at the most, because our program officers do all of the pre-assessments when people apply.

Under the program we have four categories. One of them is a skilled worker category. For that category we work closely with employers who have identified labour shortage needs. If they say we need long-haul truck drivers, we will go to the countries where we know long-haul truck drivers are plentiful or where people have identified through their embassies or their high commissions, or even through agents, that they want to emigrate. That one is easy.

There are also an investor program, an entrepreneur program and a family connections category. If there are people here now from Korea, China, India, Holland or wherever and they want a family member to come, they can identify and nominate that person. Then the province will review their application and do the processing.

Our long-term goal is to work with our employers to identify particularly our labour shortages, but immigration is not tied only to labour shortages. It is also tied to the bigger, cultural picture. We are trying to identify areas where we know there are people who have particular skill sets that match the areas where we are looking for more workers. As well, there is the language issue, and in many instances the issue of credential recognition. There are so

des entreprises où l'étudiant a travaillé continuent de garder contact avec lui, même après son départ. Pour la plupart des emplois disponibles, une expérience de travail est obligatoire. On exige en gros trois ans. Les employeurs ne veulent pas prendre le risque d'embaucher un candidat qui n'a pas une telle expérience de travail. Autant que possible, nous encourageons les entreprises à travailler étroitement avec les jeunes, pendant qu'ils sont encore à l'école. Par la suite, ces candidats auraient déjà les compétences recherchées et ils seraient probablement les premiers à être embauchés une fois diplômés. Cette initiative consiste à établir des liens et à identifier des bénévoles, même des gens d'affaires à la retraite, des gens qui ont déjà travaillé dans ces domaines, qui sont prêts à suivre ces jeunes et à leur servir de guides. Nous venons tout juste de lancer ce projet. Nous sommes actuellement à la recherche de mentors bénévoles.

Le sénateur Callbeck : Vous faites beaucoup des choses.

Quand vous faites venir des immigrants dans la province, essayez-vous de cibler des gens qui viennent de pays principalement ruraux ou des gens qui vivent en milieu rural dans d'autres pays?

Mme Noonan : C'est ce que nous visons idéalement. Comme vous le savez, immigrer au Canada est un processus long et complexe. Je pense qu'il faut jusqu'à 48 mois, voire cinq ans, à quiconque pour franchir toutes les étapes du processus. Notre programme provincial de désignation contribue à accélérer le processus de manière à ce qu'il ne dépasse pas neuf ou dix mois environ, voire un an tout au plus, car nos agents font toutes les évaluations préalables lorsque les intéressés présentent une demande.

Notre programme comporte quatre catégories. L'une d'elle est celle des travailleurs qualifiés. Pour cette catégorie, nous travaillons étroitement avec les employeurs qui ont déterminé leurs besoins en main-d'œuvre. S'ils disent avoir besoin de camionneurs à longue distance, nous irons dans des pays où il y a beaucoup de ce genre de camionneurs et où des gens ont fait savoir par le truchement de leur ambassade ou de leur haut commissariat, voire d'agents, qu'ils souhaitaient émigrer. Cette catégorie-là est simple.

Il y a aussi une catégorie liée aux investisseurs, une autre liée aux entrepreneurs et une troisième liée à la réunification des familles. Si des résidents canadiens d'origine coréenne, chinoise, indienne, néerlandaise ou autre souhaitent faire venir un membre de leur famille, ils peuvent nommer cette personne. La province se charge ensuite d'examiner sa demande et de la traiter.

Notre objectif à long terme consiste à demander aux employeurs de la province de déterminer, notamment, leurs besoins en main-d'œuvre, mais l'immigration n'est pas liée seulement aux pénuries de main-d'œuvre dans des secteurs donnés. Il faut aussi tenir compte de l'aspect plus global concernant la culture. Nous cherchons à déterminer les pays où nous savons qu'il y a des travailleurs possédant le profil que nous

many areas, but we have been open and are trying to grow many different cultures. However, we will try to be more targeted, particularly on the labour side.

Senator Peterson: This is my first visit to your island, and in the short drive from downtown to here I tried to grasp the overwhelming situation of so few people and such a big area. Thinking of all the infrastructure you need and then looking at your graph — if I were the financial officer of this area I would almost be terrified. How is this going to play out? It has got to be an alarming problem.

Ms. Noonan: Absolutely. There are economies of scale, and we talk about access to health care and transportation, everything that we could do. Have you seen our bridge? We are quite proud of it. We have done research locally and have interviewed people who have come here, and many of them said they would never have thought of moving here if the bridge were not there. That is an example of what infrastructure has been able to do, plus what it has done for the transportation of goods. It is just amazing. I am sure Senator Callbeck can recall many, many hours waiting for the boat before the bridge was built. I had the honour of being on the longest crossing ever. We were stuck in the ice up off of Summerside for over 36 hours. It was quite an experience.

You are right. That is part of our problem when we look at formulas for funding. For example, I mentioned the settlement monies that were identified. We tried to impress upon the folks in Ottawa that when you use the same formula in P.E.I. as you do in Toronto it does not work because we have very different circumstances and different issues that we have to address. It becomes a major problem. For economies of scale, I always use the example from schools: there might be 30 children in a classroom in Charlottetown and only eight children in a classroom in a rural area, but you still need a teacher and a classroom; you still have those basic costs. Per immigrant or per capita funding does not meet the challenges.

Senator Mahovlich: In Ontario, many problems are from large businesses and stores coming into the area, such as Costco, Wal-Mart and Canadian Tire. This has ruined the smaller main streets of rural areas. Has P.E.I. suffered the same problem?

Ms. Noonan: I would say yes, in a sense, although sometimes I wonder where all the people come from to shop. We do have the Wal-Marts and the Canadian Tires. We do not have Costco, but we have many of the major chains. Pretty near all

recherchons pour les secteurs touchés par une pénurie de main-d'œuvre. En outre, il y a la question linguistique et, dans bien des cas, celle de la reconnaissance des compétences. Il y a tellement de régions dans le monde, mais nous gardons l'esprit ouvert et nous voulons accueillir des gens d'une foule de cultures différentes. Cependant, nous allons nous efforcer de mieux cibler nos besoins, notamment en ce qui concerne l'emploi.

Le sénateur Peterson : C'est la première fois que je viens dans votre île et, durant le court trajet de voiture entre le centre ville et ici, j'ai tenté de déterminer toutes les implications du fait qu'un si vaste territoire soit peuplé par si peu de gens. J'ai pensé à toute l'infrastructure dont vous avez besoin, puis à vos données démographiques — si j'étais le directeur financier de ce secteur, j'en serais presque terrifié. Comment allez-vous faire? Ce doit être un problème alarmant.

Mme Noonan : Absolument. Il y a des économies d'échelle, et nous parlons de l'accès à la santé et aux transports, de tout ce que nous pourrions faire. Avez-vous vu notre pont? Nous en sommes très fiers. Nous avons réalisé des recherches localement et nous avons interviewé des gens qui sont venus ici, et nombre d'entre eux ont dit qu'ils n'auraient jamais songé à le faire s'il n'y avait pas eu de pont. C'est un exemple de ce que l'infrastructure nous a permis de faire, et cela s'applique aussi au transport des marchandises. C'est tout à fait étonnant. Je ne doute pas que madame le sénateur Callbeck se souvienne d'avoir attendu le bateau pendant des heures et des heures avant la construction du pont. J'ai l'honneur d'avoir été à bord du bateau qui a mis le plus de temps à traverser le détroit durant toute l'histoire du pays. En effet, nous avons été prisonniers des glaces au large de Summerside pendant plus de 36 heures. Ce fut toute une expérience.

Vous avez raison. Cela fait partie de notre problème quand nous songeons à des formules de financement. Par exemple, j'ai parlé du fonds d'établissement qui a été déterminé. Nous avons tenté de faire comprendre aux gens à Ottawa que lorsque l'on utilise pour l'Île-du-Prince-Édouard la même formule que celle employée pour Toronto, cela ne marche pas parce que nos besoins et nos circonstances sont très différents. Cela devient un sérieux problème. En ce qui a trait aux économies d'échelle, j'emploie toujours l'exemple des écoles : il pourrait y avoir trente élèves dans une classe à Charlottetown, mais seulement huit dans une région rurale, mais, dans les deux cas, il faut un enseignant et une salle de classe; les coûts de base sont les mêmes. Par immigrant ou par habitant, le financement ne répond pas aux besoins.

Le sénateur Mahovlich : En Ontario, nombre de problèmes viennent de ce que de grandes entreprises et de grands magasins comme Costco, Wal-Mart et Canadian Tire s'établissent dans la province. Cela a ruiné les commerces de la rue principale des régions rurales. L'Île-du-Prince-Édouard a-t-elle souffert du même problème?

Mme Noonan : Je dirais que oui, d'une certaine façon, bien que je me demande parfois d'où viennent tous ces gens-là qui magasinent. Nous avons bien des magasins Wal-Mart et Canadian Tire. Nous n'avons pas de magasins Costco, mais

of them have set up here. Of course, we do not have Callbeck's general store in Bedeque anymore. We do not have any of those.

Senator Mahovlich: They were forced out of business.

Ms. Noonan: Yes.

Senator Mahovlich: You were talking about skilled workers. I read an article yesterday about a fellow in Campbell River, British Columbia. He is a gynecologist. He has been waiting five years for his citizenship and has decided he has to move. He will go to Australia. Are there similar problems in P.E.I.?

Ms. Noonan: I read the same article. Each case is different. I think he had left the country twice and gone to South Africa, and part of the issue was checking on why and serving in the military. I understand the issues around security and fraud and so on that Citizenship and Immigration Canada has to deal with. We have not had too many examples of that kind of situation.

We use the same analogy with immigrants as we do with our university students. We figure we put our money in and we provide their training and then they leave. With many immigrants, we provide English language training and we get them to a point where they are able to function well in the language, but the cultural connection is missing because we just do not have the numbers in their ethnic communities, so they leave and go to Toronto or Montreal where those other elements exist. That is a challenge for us.

Our retention numbers are improving, I have to say. We are retaining more of our immigrants than we were. Really, we have put dedicated resources to this only in the last two or three years.

Senator Mahovlich: I think you have to pay more attention to the skilled and trained workers with experience.

Ms. Noonan: Right.

Senator Mercer: As a fellow Maritimer, I appreciate that some of P.E.I.'s problems are similar to those of Nova Scotia. I find it curious that over the last three to five years immigration has become a hot subject in all of the Maritime provinces. When we grew up, you in Prince Edward Island and I in Nova Scotia, immigration was never spoken of in the positive light that it is today. Now we are actually shopping around for people, which is an interesting change in the dynamics of our economy.

You mention in your brief that temporary foreign workers are becoming more common and may soon become the norm. Which countries are they coming from?

nous avons des magasins de nombre des autres grandes chaînes. Presque toutes ces entreprises ont ouvert une succursale à l'île. Évidemment, le magasin général Callbeck, de Bedeque, n'existe plus. Nous n'avons plus de magasins semblables.

Le sénateur Mahovlich : Ils ont été forcés de fermer leurs portes?

Mme Noonan : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de la question des travailleurs qualifiés. J'ai lu un article hier au sujet d'un type de Campbell River, en Colombie-Britannique. C'est un gynécologue. Il attend depuis cinq ans d'avoir sa citoyenneté et il a décidé d'aller ailleurs. Il ira en Australie. Y a-t-il des problèmes similaires à l'Île-du-Prince-Édouard?

Mme Noonan : J'ai lu cet article. Chaque cas est différent. Je pense qu'il avait quitté le pays deux fois pour aller en Afrique du Sud, et qu'une partie du problème venait de ce que des vérifications étaient nécessaires quant à la raison pour laquelle il était allé là-bas et avait été dans l'armée. Je sais que Citoyenneté et Immigration Canada doit s'occuper des questions liées à la sécurité et la fraude, notamment. Nous n'avons pas eu beaucoup d'exemples semblables.

Nous recourons à la même analogie avec les immigrants qu'avec nos étudiants universitaires. Nous investissons dans leur formation, puis ils s'en vont. Dans le cas de bien des immigrants, nous leur donnons des cours d'anglais pour qu'ils puissent fonctionner assez bien dans cette langue, mais les liens culturels font défaut, leurs communautés ethniques ne comptant pas suffisamment de membres, de sorte qu'ils vont à Toronto ou à Montréal où leurs communautés comptent plus de membres. C'est un défi pour nous.

Je dois dire toutefois que nous parvenons à en garder de plus en plus. Plus d'immigrants s'établissent pour de bon chez nous. En fait, nous ne consacrons des ressources à cela que depuis deux ou trois ans.

Le sénateur Mahovlich : Je pense que vous devez porter davantage d'attention aux travailleurs qualifiés possédant de l'expérience.

Mme Noonan : Bien sûr.

Le sénateur Mercer : Comme je viens moi aussi des Maritimes, je sais que certains problèmes de l'Île-du-Prince-Édouard sont semblables à ceux de la Nouvelle-Écosse. Je trouve curieux que, depuis les trois à cinq dernières années, l'immigration soit devenue un sujet important dans toutes les provinces Maritimes. Dans notre enfance, à l'Île-du-Prince-Édouard dans votre cas et en Nouvelle-Écosse dans le mien, on ne parlait jamais de l'immigration d'une manière aussi positive qu'aujourd'hui. De nos jours, nous faisons du recrutement, ce qui change pas mal la dynamique de notre économie.

Vous dites dans votre mémoire que les travailleurs étrangers temporaires sont de plus en plus fréquents et qu'ils pourraient même devenir bientôt la norme. De quels pays viennent-ils?

Ms. Noonan: The largest group we have had so far has come through Ocean Choice International. I believe 40 workers came last year and the company is looking to bring in 80 workers this year. We have also had requests from other people in the fishing industry to bring in workers; I think they are looking at Poland. Many employers have come to us for help because they do not understand the system and believe it is very complicated. We are there to facilitate the process and make employers aware of what is available. This is quite new.

Senator Mercer: The workers who come must do a good job or you would not invite them back. Do any of them try to stay or want to stay?

Ms. Noonan: In my experience, none of them have said they will not go back to their own country, but many have indicated that they would like to come here. The first big group of people who came here last year have gone back but it is my understanding that they are returning here again this year. Some have indicated that they would like to come permanently. The province would nominate them if they had an offer of a full-time position.

Senator Mercer: With respect to the shortage of labour, you highlighted four industries: Ocean Choice International, the aerospace industry, fishing and farming operations, and the long-haul trucking industry. The lack of long-haul truckers is a big problem everywhere since driving a truck is not considered to be a skill, according to the immigration people, until you try to hire one.

What is the shortage in fishing and farming operations?

Ms. Noonan: Last year, a fisherman, actually it was a mussel farmer, had to tie up a couple of his boats because he could not get anyone to go out and work on the water in the fall. At the same time, the farmers were trying to get the potatoes out of the ground. We had a terrible fall; in October we had heavy rains and the soil was very wet. People were quite panicky and were trying to get more workers but they just were not there. Fish processing plants and other workers were actually going out and doing some of the fishing for the mussels. It was amazing.

Senator Gustafson: Most of your farmers are potato farmers, are they?

Ms. Noonan: The majority are, yes. Spud Island.

Senator Gustafson: Would quite a few of them be dairy farmers?

Ms. Noonan: Yes, we have quite a few dairy farmers.

Senator Gustafson: The headlines in your paper today indicate that the farmers are in big trouble here. Input costs are the big cause. We are an agriculture committee studying rural issues. Tell us, if you could do one thing to help the farmers, what would you do?

Mme Noonan : Le contingent le plus nombreux que nous ayons eu jusqu'à maintenant est venu par l'entremise d'Ocean Choice International. Je crois que 40 travailleurs sont venus l'an dernier et que cette entreprise songe à en faire venir 80 cette année. Nous avons également des demandes du secteur des pêches, qui veut que nous recrutions d'autres travailleurs; je pense qu'ils songent à la Pologne. Beaucoup d'employeurs ont fait appel à nous parce qu'ils ne comprennent pas le système et croient qu'il est très complexe. Nous sommes là pour faciliter les choses et informer les employeurs. C'est assez nouveau.

Le sénateur Mercer : Les travailleurs qui viennent doivent faire du bon travail, sinon ils ne seront pas réinvités. Est-ce que certains d'entre eux tentent de rester ou veulent rester?

Mme Noonan : À ma connaissance, aucun d'entre eux n'a jamais dit qu'il ne retournera pas dans son pays, mais nombre d'entre eux ont dit vouloir venir chez nous. Le premier important contingent qui est venu l'an dernier est retourné, mais je crois savoir qu'il reviendra encore cette année. Certains d'entre eux ont dit vouloir s'établir de façon permanente. La province les désignerait si on leur faisait une offre d'emploi à plein temps.

Le sénateur Mercer : En ce qui concerne la pénurie de main-d'œuvre, vous avez parlé de quatre industries. Ocean Choice International, le secteur aérospatial, les secteurs de la pêche et de l'agriculture et le secteur du camionnage grand routier. La pénurie de conducteurs de grand routier est un sérieux problème partout puisque conduire un camion n'est pas considéré comme un métier, selon les gens de l'immigration, jusqu'à ce que l'on tente d'en engager un.

Qu'en est-il de la pénurie dans les secteurs de la pêche et de l'agriculture?

Mme Noonan : L'an dernier, un pêcheur, c'était en fait un producteur de moules, a dû garder à quai quelques-uns de ces bateaux parce qu'il n'avait trouvé personne pour travailler à bord de ceux-ci durant l'automne. Par ailleurs, les agriculteurs tentaient de récolter leurs pommes de terre. Nous avons eu du très mauvais temps cet automne-là. En effet, il a beaucoup plu durant le mois d'octobre et le sol était très détrempé. Les producteurs étaient sur le bord de la panique et tentaient de trouver plus de travailleurs, mais il n'y en avait pas. Les travailleurs des usines de transformation du poisson et d'autres s'employaient en fait à venir en aide aux producteurs de moules. C'était étonnant.

Le sénateur Gustafson : La plupart de nos agriculteurs cultivent la pomme de terre, n'est-ce pas?

Mme Noonan : La majorité, oui. C'est la spécialité de l'île.

Le sénateur Gustafson : Y a-t-il beaucoup de producteurs laitiers?

Mme Noonan : Oui, nous avons pas mal de producteurs laitiers.

Le sénateur Gustafson : Vos journaux d'aujourd'hui disent que les agriculteurs connaissent de graves difficultés. Les coûts d'intrant en sont la cause principale. Nous sommes un comité de l'agriculteur qui s'intéresse aux questions rurales. Si vous pouviez faire une seule chose pour aider les agriculteurs, que feriez-vous?

Ms. Noonan: I think you will have a witness later who knows a whole lot more about that than I do. Even though I was brought up on a farm, I have not been there for a long time. I am sure that there are people who can answer that question much better than I can. However, from my perspective regarding the area that I work in, we could help the farmers find the workers they need, if in fact that is part of the problem. I know there are costs. Farmers have experienced border closures and diseases. They have had problems with weather, which we cannot control at all. The costs of transportation and of labour are huge. The costs of land and of machinery, just to get someone started, are phenomenal. I do not know how young people would ever get into farming today. It is a family thing, I think.

Senator Gustafson: The committee has had no trouble finding the problems. The problem is to find the answers.

Ms. Noonan: I know, and they are not easy to come by.

Senator Gustafson: Your experience is, I must say, and I want it on the record, quite general to the problems of all of Canada for agriculture. I believe that our governments, regardless of political strife, are going to have to take seriously the situation of agriculture in Canada and start to take steps to turn this around, or as a country we will pay a big price for our negligence.

The Chairman: That is one of the reasons we are having the committee.

Senator Gustafson: It is the only reason.

The Chairman: Yes.

Thank you very much, Ms. Noonan. It was great to have you here to get us off to a quick start. We would be more than happy if you remained and at the break we can have another chat.

Colleagues, I would like now to welcome our second witness for today, Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors in the Government of Prince Edward Island.

Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors, Government of Prince Edward Island: Good morning to everyone. Welcome. It is a beautiful cold day in P.E.I., but that is all right.

I put a few comments to print, which I think you have in front of you. It is great to be here today. The opportunity to discuss rural poverty is important to us since we are considered a rural province. Most of us from P.E.I. have our roots in the rural communities. I come from a farm in Souris, east of Charlottetown. In 1931, 63 per cent of our people lived on farms. Today, that figure is 4.5 per cent.

Mme Noonan : Je pense que vous entendrez tout à l'heure un autre témoin qui en connaît beaucoup plus que moi à ce chapitre. Même si j'ai grandi à la ferme, il y a longtemps que j'en suis partie. Je ne doute pas que bien des gens pourront répondre beaucoup mieux que moi à cette question. Cependant, du point de vue du secteur où je travaille, nous pourrions aider les agriculteurs à trouver les travailleurs dont ils ont besoin, si en fait cela fait partie du problème. Je sais qu'il y a des coûts. Les agriculteurs ont été touchés par des fermetures de la frontière et des maladies. Nous avons eu des problèmes avec les conditions météo, ce sur quoi nous n'avons aucune prise. Les coûts de transport et de main-d'œuvre sont énormes. Les coûts des fonds de terre et de l'outillage, juste pour démarrer, sont phénoménaux. J'ignore ce qui pousserait des jeunes à se lancer en agriculture aujourd'hui. C'est familial, je suppose.

Le sénateur Gustafson : Le comité n'a eu aucune difficulté à déterminer les problèmes. La difficulté consiste plutôt à trouver les réponses.

Mme Noonan : Je sais, et elles ne se trouvent pas facilement.

Le sénateur Gustafson : Votre expérience, je dois dire, et je le souligne, a trait assez généralement aux problèmes du secteur agricole de l'ensemble du pays. J'estime que nos gouvernements, quelle que soit leur affiliation politique, vont devoir examiner sérieusement la situation de l'agriculture au Canada et commencer à prendre des mesures pour la redresser, sinon notre pays paiera un prix énorme pour sa négligence.

La présidente : C'est une des raisons pour lesquelles nous avons ce comité.

Le sénateur Gustafson : C'est la seule raison.

La présidente : Oui.

Merci beaucoup, madame Noonan. Grâce à vous, nous avons bien amorcé notre étude. Nous vous invitons chaleureusement à rester parmi nous et j'espère avoir la chance de converser avec vous durant la pause.

Chers collègues, je voudrais maintenant inviter notre deuxième témoin de la journée, Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard.

Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés, gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard : Bonjour à tous. Je vous souhaite la bienvenue. C'est une belle journée froide à l'Île-du-Prince-Édouard, mais ça va.

J'ai mis sur papier quelques observations, et je pense que vous les avez devant vous. Je suis heureuse d'être parmi vous aujourd'hui. La possibilité de discuter de la pauvreté rurale est importante pour nous puisque notre province est considérée comme étant rurale. La plupart d'entre nous à l'Île-du-Prince-Édouard ont des racines dans des collectivités rurales. Je viens d'une ferme de Souris, à l'est de Charlottetown. En 1931, 63 p. 100 des habitants de l'île vivaient à la ferme. Aujourd'hui, seulement 4,5 p. 100 le font.

Compared to the rest of the country, the status of the poor on P.E.I. is relatively good. Ten per cent of our children live in families considered to be living in poverty, compared to a national average of 17.7 per cent; and of all Islanders, 6 per cent are considered to be living in poverty, compared to a national average of 11.2 per cent.

However, 13 per cent of our children aged five and under are living in families with income below the low-income cut-off level. That really speaks about our younger families, a higher proportion of whom are living in poverty.

What do we believe is the state of poverty? Why do we believe it is not quite as acute in this province? P.E.I. continues to believe that some infrastructure investment in our small communities, schools, health centres and libraries must be in place to support rural life. While there is an issue of sustainability, that has been a consistent policy perspective of many governments.

Community development initiatives are well supported by both federal and provincial governments as well as by the communities, further maintaining economic and social development. However, with the diminishing critical mass in our communities, it is an uphill battle.

There has been increased investment in programs that support the "hand up" for people as opposed to the "hand out." For example, the Family Health Benefit Program is a modest and yet effective low-cost drug program for the poor in the province. There are also child care subsidies and other needs-based programs that are not tied to financial assistance.

There is a perception that P.E.I. is rural and very scattered, but, with 24 people per square kilometer, we are one of the most densely populated provinces. It is likely that the closeness and the connectivity within our small communities keeps many people from being destitute, because the best of P.E.I. is that everyone knows everyone; the worst of P.E.I. is that everyone knows everyone. As a result, often those in most need do get community support.

However, even if we are not as bad as the rest of the country, 10 per cent within our communities is still too many children living in poverty.

Who are the poor in P.E.I.? They are the most elderly senior, the single parent, the 55- to 64-year-old, or the disabled. Any of these is more likely to be poor if they are female and single.

Comparativement au reste du pays, la situation des pauvres à l'Île-du-Prince-Édouard est relativement bonne. Dix pour cent de nos enfants vivent dans des familles considérées comme vivant dans la pauvreté, comparativement à la moyenne nationale de 17,7 p. 100, et 6 p. 100 des habitants de la province sont considérés comme vivant dans la pauvreté, comparativement à la moyenne nationale de 11,2 p. 100.

Cependant, 13 p. 100 de nos enfants âgés de 5 ans ou moins vivent dans des familles dont le revenu est en dessous du seuil de faible revenu. Cela en dit long sur nos jeunes familles, dont une plus forte proportion vivent dans la pauvreté.

Qu'est-ce que, selon nous, l'état de pauvreté? Pourquoi croyons-nous que cet état n'est pas aussi critique dans notre province? L'Île-du-Prince-Édouard continue de croire qu'il faut investir dans l'infrastructure de nos petites collectivités, dans nos écoles, nos centres médicaux et nos bibliothèques pour que ces derniers puissent soutenir la vie rurale. C'est une question qui concerne la durabilité et qui a toujours été à la base des politiques de nombreux gouvernements.

Les initiatives de développement communautaire sont bien soutenues par les gouvernements provincial et fédéral ainsi que par les collectivités, et elles favorisent la poursuite du développement social et économique. Toutefois, compte tenu de la diminution de la masse critique dans nos collectivités, c'est une rude bataille.

Il y a eu des investissements accrus dans des programmes qui invitent les gens à s'aider eux-mêmes plutôt qu'à être tributaires de l'aide d'autrui. Par exemple, le Family Health Benefit Program est un programme modeste, mais efficace, d'aide d'achat de médicaments à faible coût destiné aux pauvres de la province. Il y a aussi des subventions pour la garde d'enfants et d'autres programmes répondant à des besoins donnés qui ne sont pas liés à de l'aide financière.

On croit généralement que l'Île-du-Prince-Édouard est rurale et très peu densément peuplée. Cependant, avec ses 24 habitants du kilomètre carré, l'île est une des provinces où la densité démographique est le plus élevé. Il est vraisemblable que le fait que nos petites collectivités soient proches les unes des autres et qu'elles entretiennent des relations étroites ait pour effet d'empêcher que des gens tombent dans l'indigence parce que la meilleure caractéristique de l'Île-du-Prince-Édouard, c'est que tout le monde se connaît, et la pire, c'est que tout le monde se connaît. En conséquence, ceux qui ont le plus besoin d'aide obtiennent souvent le soutien de la collectivité.

Cependant, même si la situation chez nous est moins pire que dans le reste du pays, 10 p. 100 d'enfants vivant dans la pauvreté, c'est encore trop.

Qui sont les pauvres à l'Île-du-Prince-Édouard? Ce sont nos aînés les plus âgés, des chefs de famille monoparentale, des personnes âgées de 55 à 64 ans ou des personnes handicapées. Tous ces gens-là risquent plus d'être pauvres s'ils sont des femmes et célibataires.

My day-to-day business deals with the population of Islanders who are the most vulnerable. We are the last resort providing the basics and the supports to meet the obligations of the state. Over the last ten years we have seen a 40 per cent reduction in the number of financial assistance cases. Our caseload now is dominated by single adults, often with mental health issues or with a disability. We have much work to do with these populations.

We must understand that while poverty is often measured materially, poverty is also reinforced by social isolation. Rural Islanders often lack transportation, which further isolates them from the broader community and affects their physical and mental health.

Although we have had success with a reduction in social assistance, leaving social assistance is not a success in itself. One moves to low-paying positions that really do not move one out of poverty. However, with programs that support this group, such as drug coverage, child care subsidies and housing supports, we can begin to break down the welfare wall and move towards assisting Islanders and their families out of poverty.

Our cultural reliance on seasonal work topped up by employment insurance has been the lifeline of our traditional industry base. It is quite pervasive in our rural communities and we need to support families to move beyond this.

What more do we need to do? The greatest freedom from poverty is to deal with the issue of literacy. The Government of P.E.I., in partnership with community and educational institutions, has taken this issue on as the greatest challenge we must all work on. We have extensive research that shows that the literacy levels are most severe in our rural areas.

We must continue to provide the right incentives that support people to work and not rely completely on financial assistance. Incentives could include increased wage exemptions under the provincial Financial Assistance Program or a national pharmaceutical and drug program.

It is interesting to see the discussions across this country around a catastrophic drug program. If you have a child with asthma and you are making \$22,000 a year, there is no way you can afford that medication unless you have a drug plan, which most people at that wage level do not. That is catastrophic for such a family.

We must ensure that training opportunities are available to all individuals and not only those who use the EI system. The lack of supports to the underemployed to improve their skills requires serious improvement.

Dans mon travail de tous les jours, je m'occupe des habitants les plus vulnérables de la province. Nous sommes le dernier recours offrant les services de base et le soutien pour remplir les obligations de l'État. Depuis dix ans, nous avons constaté une diminution de 40 p. 100 du nombre de cas d'aide financière. Nous avons maintenant surtout affaire à des adultes vivant seuls, qui souffrent souvent de problèmes de santé mentale ou d'un handicap. Nous avons beaucoup de travail à faire avec ces gens-là.

Nous devons comprendre que si la pauvreté est souvent mesurée sur le plan matériel, elle est aussi accentuée par l'isolement sociale. Les habitants ruraux de l'île ont souvent peu de moyens de transport, ce qui les isole davantage de la population en général et nuit à leur santé mentale et physique.

Bien que nous soyons parvenus à réduire le nombre de cas d'aide sociale, cesser d'être tributaire de l'aide sociale n'est pas en soi un succès. Quitter l'aide sociale pour un emploi faiblement rémunéré, ce n'est pas sortir de la pauvreté. Toutefois, grâce à des programmes qui viennent en aide à ces gens-là, comme l'assurance-médicaments, les subventions pour la garde d'enfants et le soutien du logement, nous pouvons commencer à abattre le mur de l'aide sociale et à aider les pauvres de l'île et leurs proches à sortir de la pauvreté.

Le travail saisonnier et l'assurance-emploi ont été les fondements de notre base industrielle traditionnelle. C'est une mentalité profondément enracinée dans nos collectivités rurales et nous devons soutenir les familles pour en finir avec cette culture-là.

Que devons-nous faire de plus? La lutte contre la pauvreté va de pair avec la lutte pour l'alphabétisation. Le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, en partenariat avec les institutions d'enseignement et les organismes communautaires, a fait de cette question la grande priorité à laquelle tous doivent s'attaquer. Des recherches poussées montrent que c'est dans les régions rurales que le niveau d'alphabétisation est le plus faible.

Nous devons continuer d'encourager les gens à travailler et à ne pas s'en remettre complètement à l'aide financière. Parmi les mesures incitatives, on compte une exemption salariale accrue dans le cadre du programme d'aide financière provincial ou d'un programme national de médicaments et de produits pharmaceutiques.

Il est intéressant d'entendre les discussions d'un bout à l'autre du pays au sujet d'un programme de médicaments catastrophique. Quiconque a un enfant qui souffre de l'asthme et ne gagne que 22 000 \$ par année n'a absolument pas les moyens d'acheter les médicaments nécessaires à moins d'avoir un régime d'assurance-médicaments, ce que la plupart des gens gagnant un tel salaire n'ont pas. C'est catastrophique pour ces gens-là.

Nous devons veiller à ce que tous, et non pas seulement les prestataires de l'assurance-emploi, aient accès à des programmes de formation. Il faut remédier sérieusement au manque de soutien accordé aux travailleurs sous-employés pour leur permettre de se perfectionner.

We know that if people can increase their standard of living and stay in their communities, they have pride; they show the pride in their children; they own their own homes. These are very important dimensions of people moving out of poverty.

We need comprehensive economic plans for rural areas that include access to high speed, Community Access Program sites, transportation alternatives, affordable housing through a modern social housing policy, and access to training and skills development. Housing is one of the areas under our portfolio, and the need for a national housing strategy is absolutely critical. One of the more well-considered programs across this country is RRAP, the Residential Rehabilitation Assistance Program, which supports renovations and repairs in homes. We have a six-year waiting list for people. These are rural homes for the most part. It is a tremendous program, but poorly funded.

We also know that we must go to the people. Research indicates that many of our residents do not have the skills or the confidence to move outside their community to attend some form of post-secondary education, and that further perpetuates the cycle of dependence. Early childhood development and Best Start, which is a highly successful early intervention program, help to stop the cycle of reoccurring literacy and learning challenges.

Finally, we must continue to support community programs like Seniors Peer Helping, where seniors visit an often poor and certainly lonely senior in their home, offering conversation and friendship, or the federally funded network of family resource centres that reach out in a non-judgmental manner to at-risk families. These are important community programs that identify and support our poor.

We are blessed in this province to have a very high percentage of people who still want to volunteer, who still go to church. These important elements help our communities to stay vibrant and to reach into the homes of the most poor.

In summary, rural poverty does exist and it holds our communities back from their full potential. The key in designing appropriate social policy to address poverty is to acknowledge that poverty is complex and that it does exist. Simple one-on-one solutions are not effective. Policy development in this area must be multi-pronged, across our governments and long term in its nature. We have to address economic and community development and include the federal and provincial governments in an integrated way.

The Chairman: I was delighted to hear that Prince Edward Island focuses constantly on literacy. Literacy has been the core of everything I have done since I became a senator, and I have spent

Nous savons que si les gens peuvent relever leur niveau de vie et rester dans leur collectivité, ils en sont fiers, ils le montrent à leurs enfants et ils sont propriétaires de leur maison. Ce sont là de très importantes caractéristiques des gens qui sortent de la pauvreté.

Les régions rurales ont besoin de plan économiques globaux comprenant l'accès à la haute vitesse, les sites du Programme d'accès communautaire, des solutions de rechange en matière de transport, des logements abordables au moyen d'une politique de logement social moderne et l'accès à la formation et à l'acquisition de connaissances. Le logement fait partie de nos attributions, et la nécessité d'une stratégie nationale de logement est tout à fait capitale. L'un des programmes les plus appréciés dans tout le pays est le Programme d'aide à la remise en état des logements propriétaires-occupants, ou PAREL, qui subventionne les rénovations et les réparations domiciliaires. La liste d'attente pour ce programme est de six ans. Il s'agit de maisons rurales pour la plupart. C'est un programme extraordinaire qui est insuffisamment financé.

Nous savons aussi que nous devons aller vers les gens. La recherche montre que nombre des habitants de l'île n'ont pas les compétences ni la confiance voulues pour sortir de leur collectivité afin de faire des études postsecondaires, et cela perpétue le cycle de dépendance. Le programme de développement de la petite enfance et Bon départ, un programme d'intervention précoce qui donne d'excellents résultats, contribue à briser le cycle des difficultés d'apprentissage et d'alphabétisation.

Enfin, nous devons continuer de soutenir les programmes communautaires comme l'aide mutuelle entre aînés, où des aînés rendent visite à d'autres aînés qui sont souvent pauvres et isolés chez eux pour converser avec eux et leur offrir leur amitié, ou le réseau de centres de ressources familiaux, qui est financé par le gouvernement fédéral et qui s'adresse aux familles à risque, sans porter de jugements sur elles. Ce sont là d'importants programmes communautaires qui viennent en aide aux pauvres de la province après avoir déterminé qui ils sont.

Nous avons la chance dans notre province d'avoir un pourcentage élevé de gens qui veulent faire du bénévolat, qui vont encore à l'église. Ces importants éléments nous aident à garder nos collectivités bien vivantes et à atteindre les plus pauvres de nos citoyens.

En somme, la pauvreté rurale existe bel et bien et cela empêche nos collectivités de réaliser leur plein potentiel. La clé de la conception d'une bonne politique sociale s'attaquant à la pauvreté consiste à reconnaître l'existence et la complexité de la pauvreté. Les solutions simples au cas par cas ne sont pas efficaces. L'élaboration de politiques dans ce domaine doit être concertée, se faire dans un esprit de collaboration entre gouvernements et être réalisée dans une perspective à long terme. Nous devons nous pencher sur le développement économique et communautaire et faire appel aux gouvernements provincial et fédéral d'une manière intégrée.

La présidente : J'ai été ravie d'entendre les représentantes de l'Île-du-Prince-Édouard parler constamment d'alphabétisation. L'alphabétisation a été au cœur de tout ce que j'ai entrepris depuis

many a vigorous and happy hour travelling every square inch of this province with your literacy workers. It never gets easier, but you are darn good at it. Thank you for that.

Senator Mercer: I will continue the discussion of literacy, because if you want to get the chair's attention you put the word literacy in whatever you say and her ears perk up, for good reason. It is an important issue and one that she has championed.

I want to talk about the cuts that the current government has made to the funding of literacy programs. What effect will that have on Prince Edward Island when we come into the new fiscal year? You have identified literacy as the number one thing to do and the Island has a reputation of trying to address this issue. What happens now that the money has been cut?

Ms. MacAulay: My understanding is that the funding that was cut was not going directly to programming, but I could stand to be corrected on that. I think Premier Binns has spoken with some concern about that to the Prime Minister. Money is always an issue, but how we get in and do it is perhaps more important.

I just spent three years at our local college. At Holland College we have a strong adult education program and we had ample research money to try to help people on reading and recovery. With support from Human Resources and Social Development Canada, we approached people on EI to work on this research project around reading. Most people did not think they had a problem. Most were in levels 1 and 2. How do we get people to understand that levels 1 and 2 are not enough, that there is a freedom in being able to read at a higher level? Their coping skills have been so honed over years of faking it.

I think that while money is critical, so is getting the attention of maybe the business community in terms of the lost opportunity. The Irvings have been very successful with education and training right in their workplace. They support their employees and give them time to do the training. Those are more the issues right now, and getting the attention.

We have been at this for a long time, as has the rest of the country, and still we have a 40 per cent literacy problem. We have not made any improvements, so I think that somehow we still do not have it right.

Senator Mercer: It is a constant struggle that we all working hard at, but as the population changes and we keep bringing new people to the country the problem will continue to exist.

Unfortunately, the money that was cut may not have been going directly to programs, but it was going to the people who run those programs. If we do not have those people, the programs will suffer.

que je suis devenue sénateur, et j'ai passé de très belles heures avec vos travailleurs de l'alphabétisation lorsque j'ai visité tous les coins et recoins de votre île avec eux. Cela ne devient jamais plus facile, mais vous excellez dans ce domaine. Je vous en remercie.

Le sénateur Mercer : Je continuerai de parler d'alphabétisation parce que, si on veut obtenir l'attention de la présidence, il faut placer le mot alphabétisation dans tout ce qu'on dit. Dès qu'on le fait, on voit qu'on a capté son attention, avec raison. C'est une question importante, une cause qu'elle a défendue.

Je voudrais parler des compressions que le gouvernement actuel a apportées aux programmes d'alphabétisation. Quel effet cela aura-t-il sur l'Île-du-Prince-Édouard au cours du prochain exercice financier? Vous avez fait de l'alphabétisation votre priorité, et l'île a la réputation de tenter de résoudre ce problème. Que se passera-t-il maintenant que les fonds ont été supprimés?

Mme MacAulay : À ma connaissance, le financement qui a été supprimé n'allait pas directement à la programmation, mais je peux me tromper. Je pense que le premier ministre Binns s'est dit préoccupé par cette question quand il a parlé au premier ministre du pays. On parle toujours d'argent, mais la façon dont nous intervenons et agissons est peut-être plus importante.

Je viens de passer trois ans à notre collège local. Au collège Holland, nous avons un solide programme d'éducation aux adultes et nous disposons de beaucoup d'argent pour la recherche afin d'aider les gens à lire et à se rétablir. Avec le soutien de Ressources humaines et Développement social Canada, nous avons approché des prestataires de l'assurance-emploi pour qu'ils participent à un projet de recherche axé sur la lecture. La plupart des gens ne croyaient pas avoir un problème. La plupart étaient dans les niveaux 1 et 2. Comment pouvons-nous faire comprendre aux gens que les niveaux 1 et 2 sont insuffisants, que la capacité de lire à un degré supérieur nous rend plus libres? Ils ont fini par croire qu'ils n'avaient pas de problème à force de faire semblant.

La question financière est certes importante, mais il importe aussi d'obtenir l'attention du milieu des affaires quant aux possibilités perdues. La famille Irving a très bien réussi dans son entreprise en formant les gens sur place. Elle soutient ses employés et leur donne du temps pour la formation. C'est plutôt cela le problème maintenant, obtenir l'attention.

Nous travaillons là-dessus depuis pas mal de temps, à l'instar du reste du pays, mais nous avons toujours un problème d'alphabétisation de 40 p. 100. Nous n'avons pas fait de progrès. Force est d'admettre que nous ne faisons pas ce qu'il faut.

Le sénateur Mercer : C'est une dure lutte que nous livrons tous sans relâche, mais comme la composition de notre population change à mesure que nous accueillons de nouveaux immigrants, le problème continuera d'exister.

Malheureusement, le financement qui a été supprimé n'était peut-être pas consacré directement aux programmes, mais il était accordé aux gens qui appliquent ces programmes. Si nous ne pouvons plus compter sur ces gens-là, les programmes en souffriront.

I will move on to another question. Child care was mentioned. Has the government's new program of \$100 per child per month, \$1,200 per year, had a positive effect on Prince Edward Island? What has it done for families who need full-time professional child care?

Ms. MacAulay: The Universal Child Care Benefit brings about \$10 million into our province; that is a sizeable amount of money coming into circulation.

Last week we released our action plan for child care based on the trust money that was provided to us. We are aware that most child care centres increased their costs to parents last July at the time the \$100 commenced. Some of the day cares increased their fee to as high as the \$100 a month and there was of course a push back by parents.

Unlike in the rest of the country, where only 14 per cent of children have access to regulated child care, about 50 per cent of our children have access to child care. Our issue is the sustainability of our child care centres. In the urban areas it is not a problem, but in the rural areas, sustaining them with our seasonal rural economy is a bit of an issue. We announced a program last week that puts about 25 per cent more into that sector on an annual basis. We are still hearing that it is difficult for all parents to get access to the kind of regulated child care they want. Frankly, we are anxious to see how the second component of the government's program will work around helping the business community with the unique things that need to happen to respond to the needs of shift-working families. Our child care centres do not accommodate that sector very well.

Senator Mercer: As an Atlantic Canadian, I recognize the need to preach in Ottawa about the need for decentralization of government departments and services. Prince Edward Island is the Petri dish for this; you have a unique situation. I would appreciate hearing your comments, and I will ask others throughout the day to comment also on the positive and/or negative effects of having Veterans Affairs Canada come to Charlottetown and the GST centre in Summerside.

Ms. MacAulay: You may be aware of a report that was completed by Veterans Affairs Canada about two years ago, which showed that there certainly was an economic benefit. Many of my colleagues and friends have gone to work at Veterans Affairs Canada. I think it has been hard on their personal life because of the travelling back and forth. The centre of the universe is still Ottawa when it comes many of their issues. Some of those employees are encumbered by having to make three trips to Ottawa every week, and that does not change. We have to take into account the effect on their lifestyle.

However, we have seen a shift in our culture. The numbers of English and French-speaking people have changed because of Veterans Affairs Canada in particular, and that has been very positive for our community. I think it has added a lot to P.E.I. It

Je vais passer à une autre question. On a parlé de la garde d'enfants. Le nouveau programme du gouvernement, qui accorde 100 \$ par enfant par mois, soit 1 200 \$ par année, a-t-il eu des effets bénéfiques à l'Île-du-Prince-Édouard? Qu'a-t-il fait pour les familles qui ont besoin de services de garderie professionnels à plein temps?

Mme MacAulay : Grâce à la Prestation universelle pour la garde d'enfants, quelque 10 millions de dollars sont injectés dans la province, ce qui représente pas mal d'argent.

La semaine dernière, nous avons fait connaître le plan d'action pour la garde d'enfants que nous projetons de mettre en œuvre avec l'argent qui nous sera versé. Nous sommes conscients que la plupart des garderies ont relevé les coûts des parents au mois de juillet dernier lorsque le régime de prestations de 100 \$ a commencé. Certaines garderies ont haussé leurs frais de pas moins de 100 \$ par mois, ce à quoi les parents se sont bien sûr opposés.

Contrairement au reste du pays, où seulement 14 p. 100 des enfants ont accès aux garderies réglementées, près de la moitié de nos enfants ont accès aux garderies. Notre problème, c'est la durabilité de nos garderies. Dans les villes, ce n'est pas un problème, mais dans les régions rurales, c'est un problème à cause du caractère saisonnier de l'économie. Nous avons annoncé la semaine dernière un programme en vertu duquel nous consacrons 25 p. 100 d'argent de plus environ à ce secteur en rythme annuel. Nous entendons encore qu'il est difficile pour tous les parents d'obtenir l'accès aux services de garderie réglementés qu'ils veulent. Franchement, nous avons hâte de voir comment la deuxième composante du programme gouvernemental aidera le milieu des affaires en ce qui concerne la satisfaction des besoins des familles qui travaillent par postes. Nos garderies ne sont pas bien adaptées à ce secteur.

Le sénateur Mercer : En tant que Canadien de l'Atlantique, je reconnais qu'il faut faire valoir à Ottawa la nécessité de la décentralisation des ministères et services gouvernementaux. L'Île-du-Prince-Édouard est une boîte de Pétri pour cela en raison de sa situation particulière. Je voudrais bien entendre vos observations, et je demanderai à d'autres durant la journée de parler des effets positifs et négatifs de la venue des Affaires des Anciens combattant à Charlottetown et au centre de la TPS à Summerside.

Mme MacAulay : Vous connaissez peut-être un rapport qui a été produit il y a deux ans environ par Affaires des Anciens combattants Canada et qui montrait que cela avait certainement eu des effets bénéfiques sur le plan financier. Nombre de mes amis et de mes collègues sont allés travailler à Affaires des Anciens combattants Canada. Je pense que cela a été difficile pour leur vie personnelle parce qu'ils devaient se déplacer sans cesse. Le centre de l'univers est toujours Ottawa en ce qui concerne nombre de ces questions-là. Certains de ces employés souffrent de devoir faire trois voyages par semaine à Ottawa, et cela ne change pas. Nous devons tenir compte de ce que cela représente pour leur style de vie.

Cependant, nous avons constaté un changement dans notre culture. Le nombre de francophones et d'anglophones a changé à cause d'Affaires des Anciens combattants Canada en particulier, et cela a eu des effets très bénéfiques pour notre collectivité. Je

is an asset. Many of our leaders within the volunteer sector are from the federal government. Also, it has been quite beneficial to have good paying jobs. Altogether it has been very positive.

Senator Peterson: You indicated that in 1931, 63 per cent of the people lived on farms and now only 4.5 per cent do. Has the footprint of the rural area changed since that time? Are we still talking about the same number of acres or has urban sprawl taken some of the land?

Ms. MacAulay: I do not know exactly. I do know that only 30 years ago, Souris Line Road, where I grew up, was a prosperous community of dairy farms. My brother still farms, but he has moved from dairy to potatoes. Souris Line Road is a sad-looking community now because it does not have the level of beautiful, well-kept farms that it used to. It has a lot of land that is flat and growing potatoes.

My sister and her husband grow potatoes in Fortune, which is a beautiful, pristine area of the province. Many individuals are buying up shore property and they do not like the spraying schedule. It has been a real challenge to have urban or part-time individuals retiring in our rural communities and exerting their influence over farming practices. Some of it is good, mind you, but very frustrating for the farmers nevertheless.

Certainly there has been an incredible change.

Senator Peterson: You did not mention food banks in your report. Do you have food banks, and how prevalent would they be?

Ms. MacAulay: We do have food banks and, unfortunately, they are well used. We have a soup kitchen. The Salvation Army is alive and well in both Charlottetown and Summerside. There are nearly-new shops in our smaller communities. Our churches offer a lot during the Christmas season and at other times.

Senator Peterson: Is it mostly urban or rural?

Ms. MacAulay: Visibly it is urban, but on a smaller scale maybe the churches in our rural areas are still offering that kind of help. If people cannot make it to the next cheque, whether that is financial assistance or another type of cheque, they will avail themselves of the local church to ask for help. That still happens a lot.

Senator Callbeck: Has the demand at food banks gone up much in the last five years or is it stable?

Ms. MacAulay: I understand the demand has gone up. Sometimes they have been very effective and the community has been supportive in the outpour of support. I do not want to diminish the need, but I often think supply creates the demand a little bit too. Unfortunately, when you speak to the manager of the food bank in Charlottetown he sees more and more of our younger families getting support from the food bank.

pense que cela a beaucoup enrichi l'Î.-P.É. C'est un atout. Nombre de nos leaders du secteur du bénévolat viennent du gouvernement fédéral. En outre, il a été assez bénéfique d'avoir des emplois bien rémunérés. Dans l'ensemble, cela a été très bénéfique.

Le sénateur Peterson : Vous avez dit qu'en 1931, 63 p. 100 des gens vivaient à la ferme et qu'aujourd'hui il n'y a plus que 4,5 p. 100 qui le font. Est-ce que l'étendue du secteur rural a changé depuis? Le secteur rural a-t-il la même étendue ou est-ce que l'étalement urbain a commencé à empiéter sur lui?

Mme MacAulay : Je ne sais pas exactement. Je sais toutefois qu'il y a seulement 30 ans, Souris Line Road, où j'ai grandi, formait une communauté de fermes laitières prospère. Mon frère possède toujours une ferme, mais il est passé de la production laitière à la culture de la pomme de terre. Souris Line Road est triste à voir maintenant, parce qu'il n'y a plus autant de belles fermes bien entretenues qu'avant. Les beaux prés ondoyants ont été remplacés par des champs de pommes de terre tout plats.

Ma sœur et son mari cultivent la pomme de terre à Fortune, qui est une belle région vierge de la province. Beaucoup de gens achètent des terrains sur le bord de la mer et ils n'aiment pas le calendrier de pulvérisation. Quand ils viennent s'établir à temps plein ou à temps partiel dans nos collectivités, les citoyens exercent des pressions sur les agriculteurs. Dans certains cas, l'influence des citoyens est bénéfique, mais il reste que c'est très irritant pour les agriculteurs.

Certes, il y a eu des changements incroyables.

Le sénateur Peterson : Vous n'avez pas parlé des banques alimentaires dans votre rapport. Y a-t-il des banques alimentaires chez vous? Si oui, sont-elles très fréquentées?

Mme MacAulay : Nous avons bien des banques alimentaires et, malheureusement, elles sont très fréquentées. Nous avons des soupes populaires. L'Armée du Salut est toujours bien vivante tant à Charlottetown qu'à Summerside. Il y a des magasins d'articles d'occasion dans nos plus petites localités. Nos églises ont beaucoup de choses à offrir durant le temps de Noël et d'autres périodes de l'année.

Le sénateur Peterson : Est-ce surtout urbain ou rural?

Mme MacAulay : Visiblement, c'est surtout urbain, mais, à une plus petite échelle, peut-être que les églises des régions rurales offrent toujours ce genre d'aide. Si les gens manquent d'argent jusqu'au prochain chèque, qu'il s'agisse d'un chèque d'aide sociale ou d'un autre genre de chèque, ils peuvent s'adresser à l'église locale pour obtenir de l'aide. Cela se produit encore beaucoup.

Le sénateur Callbeck : La demande aux banques alimentaires a-t-elle beaucoup augmenté depuis cinq ans ou est-elle stable?

Mme MacAulay : Je crois savoir que la demande a augmenté. Parfois, les secours ont été très efficaces, et la population a été généreuse. Je ne veux pas atténuer les besoins, mais je pense souvent que l'offre crée aussi un peu la demande. Malheureusement, quand on parle au gestionnaire de la banque alimentaire de Charlottetown, il nous dit que de plus en plus de jeunes familles ont recours à la banque alimentaire.

We are hoping to get an increase in the allowance for food under the Financial Assistance Program. It has not been increased for four years. We know that that needs to change.

You ask what is wrong that the farmers still are not surviving. We are trying to put enough money into financial assistance, but \$1.5 million, which is a lot of money in a small budget, would represent only about a bag of apples a week for a family with the number of cases we have. It takes a lot of money to go around. One reason is the cost of vegetables and fruit at the grocery store — not what the orchard grower would get, but rather the cost at the store. Especially at this time of year, the cost of vegetables and fruit is prohibitive. I expect families with small children are buying fruit and vegetables at the grocery store and then going to the food bank to get their staples. That would be my guess.

Senator Callbeck: You mentioned an improvement plan for rural homes and that you have a six-year waiting list. How many people, roughly, would be on that list? How many can you do in a year?

Ms. MacAulay: I am trying to remember how many we do a year. CMHC administers that program, and it is funded 75 per cent by the federal government and 25 per cent by the province. I believe we do fewer than 100, but it is a sizeable amount when you consider that we have a five or six year waiting period and you need a new roof on your house. They are queued based on priority, but it is unacceptable. Getting on the list indicates that you have a need already. Often the people on the list are our seniors in particular who are living still in the old home. There would be 500 or 600 people easily on that list.

Senator Callbeck: Is that right? I know there is a demand, because I have had people talking to me about it.

Ms. MacAulay: You would hear it through the RRAP program, senator.

Senator Callbeck: When you spoke about comprehensive economic plans for rural areas, you mentioned access to training and skills development. Certainly the statistics that Ms. Noonan showed us earlier indicate that that is very much needed because of all the new jobs requiring more skills and education. Have you got any ideas about how we should be doing that or what the federal government's role might be?

Ms. MacAulay: When I was at the college I took great interest in seeing who went for adult training. Often people who have had a bad experience in the educational system, which is many of the people we are referring to, do not go for adult training. There are those who just want to learn for the sake of learning, but most people need to see the relationship between education, skills development and training on the one hand and where it can take them in their job or in the economy on the other. Without that

Nous espérons obtenir une hausse des allocations pour la nourriture dans le cadre du Programme d'aide financière. Ces allocations n'ont pas augmenté depuis quatre ans. Nous savons que cela doit changer.

Vous voulez savoir ce qui ne va pas parce que les agriculteurs n'arrivent toujours pas à survivre. Nous essayons de mettre assez d'argent dans l'aide financière, mais 1,5 million de dollars, ce qui est une forte somme pour un petit budget, représenteraient seulement un sac de pommes par semaine pour une famille avec le nombre de cas que nous avons. Il faut beaucoup d'argent pour répondre à la demande. Une raison a trait au coût des légumes et des fruits au magasin d'alimentation — pas ce que toucherait le pomiculteur, mais plutôt le coût au magasin. Plus particulièrement en cette période de l'année, les prix des fruits et légumes au magasin d'alimentation sont prohibitifs. Je suppose que les familles ayant de jeunes enfants achètent leurs fruits et légumes au magasin d'alimentation, puis vont à la banque alimentaire pour les aliments de base. C'est ce que je pense.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé d'un plan d'amélioration des maisons rurales et d'une liste d'attente de six ans. Combien de gens peut-il y avoir sur cette liste? Combien de dossiers peuvent-ils être traités en une année?

Mme MacAulay : J'essaie de me souvenir combien de dossiers nous traitons en une année. La SCHL gère ce programme, qui est financé à 75 p. 100 par le gouvernement fédéral, et à 25 p. 100, par la province. Je crois que nous en traitons pas moins de 100, mais c'est un nombre appréciable, compte tenu que nous avons une période d'attente de cinq ou six ans et que les intéressés ont besoin d'un toit sur leur maison. La liste est dressée par ordre de priorité, mais c'est inacceptable. Le simple fait que l'on soit inscrit sur la liste signifie qu'il y a déjà un besoin. Souvent, les gens sur la liste sont des aînés qui vivent encore dans leur vieille maison. Il y aurait facilement 500 ou 600 personnes sur cette liste.

Le sénateur Callbeck : Ah oui? Je sais qu'il y a une demande parce que des gens me l'ont dit.

Mme MacAulay : Vous le sauriez par l'entremise du Programme d'aide à la remise en état des logements propriétaires-occupants, madame le sénateur.

Le sénateur Callbeck : Quand vous avez parlé de plans économiques globaux pour les secteurs ruraux, vous avez mentionné l'accès à la formation et au perfectionnement. Certes, les statistiques que Mme Noonan nous a montrés plus tôt confirment que cela est très nécessaire en raison de tous les nouveaux emplois qui requièrent plus de connaissances. Avez-vous une idée de ce que nous devrions faire ou de ce que devrait être le rôle du gouvernement fédéral?

Mme MacAulay : Lorsque j'étais au collège, je me suis vivement intéressée à la question de savoir qui s'inscrivait à l'éducation permanente. Souvent, des gens qui ont eu de mauvaises expériences avec le système d'éducation, et c'est le cas de bien des gens dont nous parlons, ne s'inscrivent pas à des programmes d'éducation des adultes. Il y en a qui veulent apprendre uniquement pour le plaisir de la chose, mais la plupart des gens doivent voir le lien entre l'éducation, l'acquisition de

connection, I am not sure how helpful it is. We would see the number of people at the college going for adult education, but it was not often the people who were on the fish plant line. Some might have gone because they had to in order to keep their EI, but that is the wrong motivator. Somehow we have to make the connection between training and employment. Some of the western provinces have done interesting work on essential skills development where, if you want to be a truck driver for example, they identify the literacy and numeracy skills needed for that profession and then train you to that level. Then people see an outcome for the training. They see what they are driving toward, as opposed to just another bad experience. That would seem to be an appropriate motivator that I could imagine, senator.

Senator Mahovlich: Is there a country that you look up to for an example in the way they handle their poverty? Do they do a better job than we do? In the 1950s I was in Chicago's skid row and there were lineups miles long of soup lines. Somehow they got rid of that. They put a highway through there. They solved that problem. I am wondering if we are on the right track here in Canada.

Ms. MacAulay: I do not have a particular country, but I have begun to look. We know that Ireland has done something right even though it has been highly fiscally supported by the EU community.

Senator Mahovlich: What about Norwegian countries?

Ms. MacAulay: Looking at what Ireland has done in education and what Finland has done in terms of the emphasis on family, I think what is right in a community is a well-educated, functional family, and perhaps everything else goes from there. We want to see families that are not so strapped, that recognize when they are stressed and understand that they have to do something about it, that understand the importance of spending time with their children and modeling reading to them. Statistics Canada's most recent report mentioned parents' spending 45 minutes — it may not sound like a lot, but consider how little now is spent with our children.

The emphasis has to be on family and on education. Premier Binns is very committed to the economic strategy, and I will say to him and to the staff that if we can get people healthy and make them feel that they are contributors to our society, our economy will run. Which comes first in this instance? We are a country preoccupied now by economic growth, I think at the cost of the foundation, the family. If we restore the balance needed there, our economy will grow even more.

connaissances et la formation, d'une part, et ce que cela peut leur apporter dans leur travail ou sur le plan économique, d'autre part. S'ils ne prennent pas conscience de ce lien, je doute de l'utilité de l'éducation des adultes pour ceux-là. On voyait des gens au collège suivre des programmes d'éducation des adultes, mais ce n'était pas souvent des gens qu'on voyait dans les usines de transformation du poisson. Certains le faisaient peut-être parce qu'ils devaient le faire pour continuer de toucher de l'assurance-emploi, mais ce n'est pas une bonne raison. Nous devons donc établir clairement le lien entre la formation et l'emploi. Certaines provinces de l'Ouest ont fait du travail intéressant en matière d'acquisition de connaissances essentielles en déterminant, par exemple, que pour être camionneur, il fallait avoir certaines capacités à lire, à écrire et à compter, et en aidant ensuite les intéressés à acquérir ces connaissances. Les intéressés voient ainsi clairement le lien entre la formation et leur emploi. Ils savent pourquoi ils étudient, ce qui leur permet d'éviter une autre mauvaise expérience. Il me semble que cela est plus de nature à les motiver, ne croyez-vous pas madame le sénateur?

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il un pays qui vous sert de modèle quant au traitement de la pauvreté? Ce pays réussit-il mieux que nous? Dans les années 1950, je vivais dans un quartier malfamé de Chicago où il y avait des queues d'un mille de long aux soupes populaires. La situation a été corrigée. Ils ont construit une route là-bas. Ils ont résolu le problème. Je me demande si nous sommes sur la bonne voie ici, au Canada.

Mme MacAulay : Aucun pays en particulier pour l'instant, mais j'ai commencé à regarder. Nous savons que l'Irlande a fait du bon travail à cet égard. Ce pays avait toutefois bénéficié d'une importante aide budgétaire de l'Union européenne.

Le sénateur Mahovlich : Quelle est la situation en Norvège?

Mme MacAulay : Compte tenu de ce que l'Irlande a fait en matière d'éducation et la Finlande dans le domaine de la famille, je crois pouvoir dire que ce qui importe dans une collectivité, c'est une famille bien éduquée et fonctionnelle. Tout le reste découle peut-être de cela. Nous voulons voir des familles qui ne sont pas trop coincées, qui reconnaissent les effets du stress et comprennent qu'elles doivent réagir, et qui comprennent l'importance de passer du temps avec leurs enfants et de les initier à la lecture. Selon les données du plus récent sondage mené par Statistique Canada, les parents y consacrent 45 minutes, ce qui vous semble probablement bien peu, mais les parents d'aujourd'hui ont peu de temps à passer avec leurs enfants.

Ce qui importe avant tout, c'est la famille et l'éducation. Le premier ministre Binns tient résolument à la stratégie économique, et dans ce sens, je suis d'avis que si nous pouvons assurer la santé de nos gens et leur faire sentir que leur contribution est importante pour notre société, notre économie roulera bien. Qu'est-ce qui devrait primer à cet égard? Notre pays se préoccupe grandement de la croissance économique, au détriment de la base qui doit être la famille. Si nous pouvons rétablir l'équilibre à cet égard, notre économie n'en sera que plus florissante.

Senator Mahovlich: There are many changes in Ireland's tax laws. Their population has increased from 3 million up to 5 million people.

Ms. MacAulay: As I understand it, they are now the gateway into Europe, and there are incentives to get Bill Gates and his companies and other such companies into Europe through Ireland, which is smart of them.

Senator Mahovlich: They have incentives for people like Bill Gates.

Ms. MacAulay: Absolutely. They also have incentives for people to go to education. They stream people in the latter part of high school, telling you that you will be a tradesperson whether you like it or not or you will get a science degree and they will pay you to do that. I do not think I support that. However, they have a much greater emphasis, perhaps, on education.

Senator Gustafson: I had the privilege of sharing an apartment with your premier, Pat Binns, who, incidentally, comes from Radville, Saskatchewan. He is in good shape to put this province right on the map. You can tell him that if you happen to get the opportunity.

Ms. MacAulay: I will.

Senator Gustafson: There is a phenomenal thing happening in agriculture across Canada and that is ethanol. Has your province some opening for that kind of thing?

Ms. MacAulay: I do not know enough about it, senator, but there have been recent initiatives to build an ethanol plant here. Some of the environmental organizations are concerned that it is just one step up, that it is not very environmentally friendly compared maybe to wind, but there is great interest. An entrepreneur is pursuing it and it has been in the press recently, but I do not know the details.

Senator Gustafson: What would they use for the raw material? Potatoes?

Ms. MacAulay: Yes, potatoes, and maybe the sugar beet as well. A company has been prospecting in the Georgetown area and talking with farmers to see if there is an interest in growing sugar beets.

Senator Gustafson: With 1,800 farmers and the opportunity that you would have on this island, you could become almost self-sufficient in energy, which would be a tremendous, unbelievable boost.

Ms. MacAulay: Yes.

Senator Gustafson: I would encourage that kind of direction.

Ms. MacAulay: For a long time there has been a growing emphasis on alternative energy sources, because for the most part we are reliant on New Brunswick. Our windmill centres in the east

Le sénateur Mahovlich : De nombreux changements ont été apportés aux lois fiscales en Irlande. La population de ce pays est passée de 3 à 5 millions de personnes.

Mme MacAulay : Si j'ai bien compris, l'Irlande est devenue la porte d'entrée de l'Europe et des mesures incitatives ont été adoptées pour attirer Bill Gates et diverses compagnies en Europe en passant par l'Irlande, ce qui est très intelligent.

Le sénateur Mahovlich : Ils ont prévu des mesures incitatives pour des gens comme Bill Gates.

Mme MacAulay : Tout à fait. Ils ont également prévu des mesures pour encourager les gens à poursuivre leurs études. Ils mènent jusqu'à la fin de leurs études secondaires, leur disant qu'ils deviendront vendeurs, qu'ils le veulent ou non, ou encore qu'ils obtiendront un diplôme dans un domaine scientifique ou autre et qu'ils seront payés pour le faire. Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec cela, mais je dirais qu'ils insistent probablement beaucoup plus que nous sur le volet de l'éducation.

Le sénateur Gustafson : J'ai eu le privilège de partager un appartement avec votre premier ministre, Pat Binns, qui en passant vient de Radville, Saskatchewan. Il est en bonne voie de faire connaître sa province à l'extérieur. Vous pourrez lui dire si vous en avez l'occasion.

Mme MacAulay : Je n'y manquerai pas.

Le sénateur Gustafson : Il y a actuellement un débouché extraordinaire dans le domaine de l'agriculture au Canada, l'éthanol. Votre province est-elle prête pour ce genre de défi?

Mme MacAulay : Je ne connais pas suffisamment ce dossier pour vous donner des précisions, mais je sais qu'il y a des projets en vue de la construction d'une usine d'éthanol. Certains organismes environnementaux craignent que cela n'apporte qu'une maigre amélioration et ne soit pas aussi écologique que l'énergie éolienne, mais cela suscite tout de même un grand intérêt. Je sais qu'il y a un entrepreneur qui travaille dans ce dossier. Les médias en ont parlé dernièrement, mais je ne connais pas les détails.

Le sénateur Gustafson : Quelle serait leur matière première? La pomme de terre?

Mme MacAulay : Oui. La pomme de terre et peut-être aussi la betterave à sucre. Je sais qu'il y a une entreprise qui a fait de la prospection dans la région de Georgetown et rencontré les agriculteurs pour évaluer leur intérêt pour la culture de la betterave à sucre.

Le sénateur Gustafson : Avec 1 800 agriculteurs et toutes les possibilités que présente l'Île, vous pourriez presque atteindre l'autonomie énergétique, ce qui serait un stimulant extraordinaire.

Mme MacAulay : Tout à fait.

Le sénateur Gustafson : Je suis en faveur d'un tel projet.

Mme MacAulay : Nous cherchons depuis longtemps des sources d'énergie de rechange parce que nous dépendons en grande partie du Nouveau-Brunswick à cet égard. Les parcs

and the west are certainly a tremendous asset. Government does have a strategy of significant diversion by 2015. It is an ambitious agenda, but that is the plan.

Senator Peterson: Is there any First Nations impact on your province?

Ms. MacAulay: Yes. We have a very small First Nations community, about 1,000 people. This community has the same issues as First Nations communities across the country — many children and families that are in need of support. It does not get on our radar screen perhaps as much as it does in the west, but the same issues exist.

The Chairman: Thank you very much, Ms. MacAulay, for appearing here today. We wish you good luck with your future work.

Senators, we now welcome Rory Francis, Executive Director of PEI BioAlliance.

Rory Francis, Executive Director, PEI BioAlliance: Madam Chairman, it is a pleasure to be here this morning. I also welcome everyone to Prince Edward Island, and I appreciate this Senate committee taking the time to be here on this very important subject.

I have copies of a slide deck that you can peruse at your leisure. I will not go through each slide individually. I will just hit on some of the key messages and leave more time for discussion than presentation.

I have perhaps a little different take on what you may have been hearing in your travels across the country on this topic, in that the main premise of my presentation today is that we need to prevent rural poverty, as opposed to having the difficult job of dealing with symptoms after the fact. Senator Fairbairn and I were talking about prevention earlier, and I will come back to a topic that is also important. In fact, I would offer that the Senate is the appropriate body in Canada to be thinking about the preventative side of public policy, because having to deal with the crisis of the moment seems to be the job of the House of Commons and the government of the day and all too often there just is not the energy left to think about the preventative side. Prevention does not get the headlines in nearly the same way as does reacting to crisis situations and being seen to respond to issues of the day. Therefore, the Senate has a very appropriate role in thinking about poverty in terms of prevention and not only in terms of how to address problems after the fact.

I would start off by saying that governments must be prepared to invest in new economic infrastructure in rural communities if we are going to be able to break the vicious circle of reduced economic opportunity, reduced job opportunities, increased out-migration, reduced population density, lack of critical mass to support key infrastructure, which leads to rural poverty. I

éoliens de l'Est et de l'Ouest de la province constituent bien sûr un élément important. Le gouvernement a mis sur pied une stratégie qui prévoit une importante réaffectation d'ici 2015. C'est un programme ambitieux, mais c'est ce qui est prévu.

Le sénateur Peterson : Cela entraînera-t-il des répercussions pour les Premières nations dans votre province?

Mme MacAulay : Oui. Nous avons une toute petite communauté autochtone qui compte environ 1 000 personnes. Les problèmes sont sensiblement les mêmes dans cette collectivité que partout ailleurs au pays, c'est-à-dire que bon nombre d'enfants et de familles ont besoin d'aide. La situation ne suscite peut-être pas autant d'intérêt que ce qui se passe dans l'Ouest, mais nous y retrouvons les mêmes problèmes.

La présidente : Je vous remercie beaucoup de votre témoignage madame MacAulay. Nous vous souhaitons bonne chance dans toutes vos entreprises.

Honorables sénateurs, nous accueillons maintenant M. Rory Francis, directeur exécutif chez PEI BioAlliance.

Rory Francis, directeur exécutif, PEI BioAlliance : Madame la présidente, c'est un grand plaisir pour moi d'être ici ce matin. Je tiens également à vous souhaiter la bienvenue à l'Île-du-Prince-Édouard. Je remercie les membres du comité sénatorial d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer pour discuter de cette question très importante.

J'ai ici des copies d'un jeu de transparents que vous pourrez consulter à votre guise. Je ne reverrai pas systématiquement chacun d'entre eux. Je me contenterai d'en présenter les principaux points afin de pouvoir consacrer davantage de temps à la discussion.

Je vous présenterai peut-être les choses sous une optique un peu différente de tout ce que vous avez entendu ailleurs au pays à ce sujet puisque mon intervention d'aujourd'hui porte principalement sur la prévention de la pauvreté rurale plutôt que sur la difficulté de soulager les symptômes après coup. Le sénateur Fairbairn et moi avons discuté de la question de la prévention et je reviendrai sur un sujet qui est également important. Je vous dirais que le Sénat est en fait le mieux placé au pays pour se pencher sur l'aspect de la prévention dans la politique publique, puisque la Chambre des communes et le gouvernement en place doivent au quotidien faire face aux diverses situations de crise et qu'il ne leur reste souvent pas assez d'énergie pour songer à la prévention. Cet aspect est loin d'attirer autant d'attention que les interventions en temps de crise et la nécessité d'être perçu comme répondant adéquatement à la situation. Le Sénat a donc un rôle très important à jouer en se penchant sur le problème de la pauvreté du point de vue de la prévention et non seulement des mesures qui peuvent aider à soulager les problèmes existants.

Je dirai tout d'abord que les gouvernements doivent être prêts à investir pour la mise au point d'une nouvelle infrastructure économique dans les collectivités rurales si nous voulons pouvoir briser le cercle vicieux des faibles avenues de développement économique et du manque d'emplois, de l'augmentation de la migration de sortie, de la réduction de la densité de la population

really like the graph in I believe your second report that showed that cycle. We are trying here in Prince Edward Island to reverse that cycle before it gets a foothold. It is extremely difficult. If you do not break the cycles early, or prevent them from happening, it is very difficult to turn them around after the fact. It is awfully difficult for communities to recover once they have started in the downward spiral.

That is what we are trying to do here in P.E.I. Over the next 10 to 15 years, the Atlantic region will be facing difficult, shifting demographics: the population is aging and declining, and you have seen the demographics for the labour force. There are serious signs on the horizon that Atlantic Canada's ability to sustain businesses and to sustain communities will be much challenged over the next 10 to 15 years. The Conference Board of Canada is predicting dire economic and social results for the region if something is not done. There is no point in waiting until we are in that situation and then saying, "Gee, we need to do something to reverse this trend." The time to act on these matters is now.

I would like to speak to the approach. How can we put public policy instruments and investments in place that can avoid and reverse a trend that is already well established as the direction we are going in Atlantic Canada, if we do not have an opportunity to re-establish our economic platform? I will use Prince Edward Island's bioscience cluster as an emerging example of an approach that we think is working and can work as a means of re-establishing a basis for an economy in what is definitely a rural part of Canada.

Bioscience use of biological materials, processes and technologies in the development of new products is a relatively new sector of the economy, producing products for health, nutrition, materials, bioenergy, environmental remediation and so on. It is still very early days in the application of these technologies to societal needs, but already biotechnology and bioscience are making a very big contribution in many areas.

In Canada, generally, we have a choice. The application of biotechnology and bioscience to needs in society will happen. It is already happening. The only question is whether Canada wants to be a participant in the development and the innovation of new products and these new technologies and thus capture that value for the Canadian economy. Or will we just be the buyers of the results, the better ideas and the better products, while other parts of the world will be where the innovations, the new products and the new economic opportunities happen?

et du manque de masse critique permettant d'appuyer l'infrastructure de base, qui sont tous des problèmes qui mènent à la pauvreté des régions rurales. J'ai beaucoup aimé le graphique qui présentait ce cycle dans votre deuxième rapport je crois. Ici à l'Île-du-Prince-Édouard, nous essayons de renverser la vapeur avant que la situation ne devienne irréversible. C'est très difficile. Si l'on ne fait rien pour briser le cycle ou même l'empêcher de s'installer, il devient presque impossible de le faire par la suite. Il est extrêmement difficile pour les collectivités de reprendre pied une fois la spirale descendante amorcée.

C'est ce que nous essayons de faire ici à l'Île. Au cours des 10 à 15 prochaines années, la région de l'Atlantique fera face à un grave problème démographique puisque la population vieillit et diminue, sans compter les données relatives à la main-d'œuvre. Il y a d'importants signes qui permettent de croire que le Canada atlantique aura beaucoup de mal à assurer le maintien des entreprises et des collectivités au cours des 10 à 15 prochaines années. Le Conference Board du Canada prévoit que si l'on ne fait rien pour améliorer la situation, cette région subira des conséquences économiques et sociales très importantes. Il ne sert à rien d'attendre de nous trouver dans cette situation pour dire « Nous devons vraiment faire quelque chose pour renverser la vapeur. » C'est maintenant qu'il faut agir.

J'aimerais dire quelques mots sur les mesures à prendre. Comment pouvons-nous mettre en place des outils de politique gouvernementale qui permettraient d'empêcher la création d'une tendance ou de renverser une tendance existante comme ce qui se dessine pour le Canada atlantique, si nous n'avons pas la possibilité de rétablir notre programme économique? Je parlerai de l'établissement d'une grappe en biosciences à l'Île-du-Prince-Édouard qui constitue, à mon avis, un exemple d'approche qui pourrait rétablir une base de développement économique dans une partie du Canada résolument rurale.

L'utilisation bioscientifique des matériaux, processus et technologies biologiques pour le développement de nouveaux produits est un secteur relativement nouveau de l'économie. On utilise les biosciences pour la production de produits de santé, de nutrition, de matériaux divers et de bioénergie, ainsi que pour la remise en état de l'environnement et ainsi de suite. L'application de ces technologies pour répondre aux divers besoins de la société est plutôt récente, mais la biotechnologie et les biosciences jouent un rôle important dans bon nombre de secteurs.

Au Canada, nous avons généralement le choix. Nous en viendrons à utiliser la biotechnologie et les biosciences pour répondre aux besoins de la société. Cela se produit déjà d'ailleurs. Il reste à déterminer si le Canada veut participer au développement et à l'innovation de ces nouveaux produits et de ces nouvelles technologies et en faire profiter l'économie canadienne ou si nous nous contenterons tout simplement de tirer avantage des résultats engendrés, des meilleures idées et des meilleurs produits, alors que d'autres pays participeront à la mise au point des innovations, des nouveaux produits et des nouvelles avenues de développement économique.

Successful participation in the bioeconomy as a provider of those innovative products requires a very strong research and development foundation. It requires entrepreneurial companies and the support of public policy. Some would say that that means that only big players like Boston, San Diego, Toronto, Montreal and Vancouver can be competitive in the biotech sector. We are here to say that that is not the case, that there are opportunities for the rural parts of Canada. If done properly and in an organized way, bioscience clusters that have a market focus based on strong science and solid companies can be effective and can be the foundation for new economic growth in parts of Canada other than the large centres.

Slides 3, 4 and 5 give a quick statement on the Prince Edward Island BioAlliance. We are a not-for-profit corporation which has been formed as the facilitating structure for the work of business, research and government agencies all growing in the same direction to build a bioscience cluster in P.E.I. Our board of directors is made up of a consortium of business, research, academic organizations and government. It is a unique model in the country for bioscience and cluster development, but one that to date has been effective in making sure that we are very focused and have a plan that everyone builds on.

On page 3 and the following pages of the slide deck there are graphs that make the case of the changing nature of the economy of rural Canada, in this case Prince Edward Island. The impact of our primary resource industries on the overall economy is declining. Job opportunities are declining, and the demographics are going to create a real crunch for our economy here if new opportunities are not created to reverse those trends.

Geographically, we are limited in Prince Edward Island. There is only so much land base, only so much lobster and fish in the ocean, and we cannot continue to operate in a commodity market on a limited scale. Agriculture is a commodity business. That is not our strength. Thus, we are moving from that limited opportunity to the more limitless opportunity, which is using brain power to create new product opportunities in the bioeconomy.

Page 7 of the deck highlights our vision as a bioscience cluster and the nature of the collaboration happening there. It is important that this is a community-led effort to build a new economy and a new economic opportunity. The community of businesses, research organizations and government agencies is coming together within an organized model to have a plan that we can communicate internally and externally.

Pour pouvoir participer activement à la bioéconomie en tant que fournisseur de ces produits innovateurs, nous devons pouvoir compter sur une solide base en matière de R-D. Nous devons pouvoir nous appuyer sur des entreprises et des politiques gouvernementales solides. Certains avanceront sans doute que cela signifie que seuls des joueurs importants comme Boston, San Diego, Toronto, Montréal et Vancouver, pourront soutenir la concurrence dans le secteur biotechnologique. Nous sommes ici pour dire que ce n'est pas le cas et que les régions rurales du Canada ont également un rôle à jouer à cet égard. Si les choses sont faites de façon adéquate et organisée, les grappes en biosciences, qui tiennent compte des besoins du marché et dépendent de connaissances scientifiques solides et d'entreprises fortes, peuvent s'avérer efficaces et servir de base à la nouvelle croissance économique dans certaines parties du Canada à l'extérieur des grands centres.

Les transparents 3, 4 et 5 présentent les grandes lignes de la Prince Edward Island BioAlliance. Nous sommes une société sans but lucratif qui a été mise sur pied pour faciliter le travail des entreprises et des services gouvernementaux et de recherche travaillant à la création d'une grappe en biosciences à l'Île. Notre conseil de direction est formé d'un consortium d'entreprises, de groupes de recherche et d'organismes universitaires et gouvernementaux. C'est un modèle unique au pays dans le domaine des biosciences et de création de grappes et ce modèle a donné de bons résultats jusqu'à maintenant pour garantir que nos énergies sont bien ciblées et que nous disposons d'un plan sur lequel tous peuvent se baser.

On trouve à la page 3 des transparents et dans les pages suivantes des graphiques qui illustrent bien l'évolution de l'économie des régions rurales du Canada et de l'Île-du-Prince-Édouard dans le cas présent. Nos industries du secteur primaire ont de moins en moins d'impact sur l'économie en général. Les perspectives d'emploi sont de plus en plus réduites et l'évolution démographique de la société aura des conséquences très néfastes pour l'économie locale si nous ne trouvons pas le moyen de renverser la tendance.

Du point de vue géographique, nous sommes très limités à l'Île-du-Prince-Édouard. Notre territoire est bien défini, l'océan renferme une quantité donnée de homards et de poissons et nous ne pouvons pas continuer de fonctionner à une échelle restreinte sur le marché des produits de base. L'agriculture est une entreprise de produits primaires. Ce n'est pas là notre force. Nous évoluons donc de ce secteur plutôt restreint vers un secteur beaucoup plus vaste qui est basé sur le pouvoir de l'esprit dans le but de créer de nouveaux produits dans le secteur de la bioéconomie.

Le transparent de la page 7 présente notre vision en tant que grappe en biosciences et la collaboration qui existe à cet égard. Il est important de souligner qu'il s'agit là d'un effort communautaire en vue d'ériger une nouvelle économie et de nouvelles possibilités économiques. Les entreprises, les organismes de recherche et les services gouvernementaux travaillent en collaboration dans le cadre d'un modèle organisé pour mettre au point un plan que nous pouvons transmettre à l'interne comme à l'externe.

The slides on page 8 talk about what it takes in terms of the innovation environment to build a successful cluster. It needs a strong scientific foundation as well as entrepreneurial companies willing to take risk in establishing businesses that will be globally competitive, because that is the nature of this business. The companies are not selling into an Atlantic market or a Canadian market; it is a global market.

The next slides show what we need to create bioscience businesses and to attract bioscience-based businesses to this region and the infrastructure that is required to create job opportunities. We know from experience, even recent experience, that if we can establish in job opportunities that are challenging and well-paying, there is no difficulty for us to attract people here. The good news of the last couple of years has been our ability to attract high quality scientists, and businesses have moved some of their best people and leaders from China and Australia to Prince Edward Island to run their businesses here in our backyard. That has created jobs that span P.E.I. This is not just about Charlottetown; people are working here in research facilities in Victoria by the Sea and people commute to facilities from other parts of P.E.I. There is an impact all across the rural landscape of P.E.I.

We have also been clear about the targets we have set for our economic growth in terms of jobs opportunities, the scale of our private sector, and the scale of the research and development platform in the province, and we challenge ourselves to reach those targets. Our efforts are focused on particular areas within the big world of bioscience and biotechnology. We feel that you have to be very good at a small number of things at our scale, and that is our approach.

The slides on page 11 indicate our results to date, and you can see the growth in the number of companies that have established here or have moved to Prince Edward Island over the last few years. There are 23 companies with over 650 employees in the sector, which represents about \$60 million in revenue per year. You can also see the growth of the research platform at the University of Prince Edward Island, not counting our new National Research Council facility. The money coming in for research contracts has more than doubled over the last five years.

Page 12 of the slide deck talks about our value proposition and how we communicate to the world what Prince Edward Island has that justifies an investment by business in our bioscience cluster and what else we can bring to create value for companies that are interested in the sector on which we are focusing.

Les acétates de la page 8 présentent les exigences dans le domaine de l'innovation afin de pouvoir créer une grappe fonctionnelle. Nous devons pouvoir compter sur une base scientifique forte ainsi que sur des entreprises innovatrices disposées à prendre des risques pour créer des commerces qui pourront soutenir la concurrence à l'échelle internationale puisque c'est la nature même de ce secteur. Ces sociétés ne s'adresseront pas uniquement à un marché restreint au Canada atlantique ou même à tout le Canada, mais bien au marché global.

Les transparents suivants présentent ce dont nous avons besoin pour créer des entreprises de biosciences et attirer des entreprises axées sur les biosciences dans la région, ainsi que l'infrastructure nécessaire pour nous permettre de créer des possibilités d'emploi. Nous savons par expérience, et je parle d'expériences récentes, que si nous pouvons créer des possibilités d'emplois offrant des défis et un salaire intéressant, il ne sera pas difficile d'attirer des gens pour venir travailler ici. Nous avons vu au cours des dernières années que nous étions en mesure d'attirer des scientifiques de haut niveau et que certaines entreprises avaient décidé de transférer certains de leurs meilleurs employés et dirigeants installés en Chine et en Australie pour les envoyer chez nous, ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Des emplois ont été créés partout à l'Île, pas seulement à Charlottetown. Des travailleurs locaux ont trouvé de l'emploi dans les installations de recherche de Victoria by the Sea et d'autres viennent d'autres parties de l'Île pour y travailler, ce qui entraîne des répercussions dans toutes les régions rurales de l'Île.

Nous avons également été très clairs sur les objectifs que nous nous sommes fixés en ce qui a trait aux possibilités d'emploi, à l'importance de notre secteur privé et au niveau de notre programme de R-D dans la province et nous nous mettons au défi d'atteindre ces objectifs. Nos efforts portent sur certains secteurs précis du grand monde des biosciences et de la biotechnologie. Nous sommes d'avis qu'à notre échelle, nous devons exceller dans un petit nombre de domaines, et c'est ce que nous préconisons.

Les transparents de la page 11 présentent les résultats que nous avons obtenus jusqu'à maintenant et vous pouvez constater l'augmentation du nombre de sociétés qui se sont établies ici ou qui ont déménagé leurs opérations à l'Île-du-Prince-Édouard au cours des quelques dernières années. Il y a 23 compagnies qui comptent plus de 650 employés dans le secteur, ce qui représente un revenu d'environ 60 millions de dollars par année. Vous constaterez également le niveau de croissance du programme de recherche à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, sans compter les nouvelles installations du Conseil national de recherches. Les fonds accordés pour les contrats de recherche ont plus que doublé au cours des cinq dernières années.

Les transparents de la page 12 portent sur notre proposition de valeur, sur la façon dont nous faisons part au reste du monde des atouts que possède l'Île-du-Prince-Édouard et qui justifient que des entreprises investissent dans notre grappe en biosciences et sur ce que nous pouvons faire de plus pour créer de la valeur pour les sociétés qui s'intéressent au secteur sur lequel nous nous penchons.

The final two slides are about our recommendations. I want to go back to basics for a moment. I strongly believe that, given the demographic profile of Canada — of Western countries generally but particularly Atlantic Canada — we have been ignoring an important aspect of developing the labour pool: that is, we have not been spending enough time and effort on the basics of literacy and numeracy, starting from the base up. Without many very smart people working in clusters of bioscience or other sectors of the economy, we will simply not be competitive. We are leaving way too many people on the edge of the opportunity because we are not supporting families early in establishing sound literacy and numeracy skills. P.E.I. programs like Best Start are outstanding in North America and need to be supported. Programs that support parents from day one of a child's life to make sure that parenting and further supports are there to ensure literacy and numeracy skills are basic. With respect to school achievement, I believe that we do not put enough emphasis on the importance of the quality of education that our children need in Canada if we are to be competitive in the global economy. This applies to rural Canada at least as much, if not more, as to any other part of the country.

Access to capital for start-ups and emerging and growing companies is very important. There are a number of recommendations for what we can and should do regarding access to capital for private sector companies. I want to reinforce also the importance of investing in the infrastructure necessary to build in a sector like bioscience in rural places like Prince Edward Island. Those investments include the facility for the National Research Council Institute for Nutrisciences and Health, the expansion of the veterinary college in the province and the establishment of a bioscience technology program at Holland College. Those infrastructure components are crucial investments and we believe that all of Canada will see a return on the investment of public funds in those facilities through the establishment of a much more self-reliant economy in Prince Edward Island.

The Chairman: You certainly made my day with your recommendations on literacy and numeracy starting on day one, and where better a place to hear that than Prince Edward Island. Thank you.

Our next presenter is Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer for Resources West. Before he begins, I would like to acknowledge our local MLA, Ron McKinley, who is in the audience. It is great to have you here. Thank you for coming.

Les deux derniers transparents portent sur nos recommandations. J'aimerais revenir à un point important. Je crois fermement que, compte tenu du profil démographique du Canada, des pays occidentaux en général, mais particulièrement du Canada atlantique, nous avons laissé de côté un aspect important de la mise au point d'un bassin de main-d'œuvre, c'est-à-dire que nous n'avons pas consacré suffisamment de temps et d'efforts aux compétences en lecture, en écriture et en calcul à partir de la base. Si nous ne pouvons compter sur un grand nombre de gens brillants pour travailler dans les grappes de biosciences ou d'autres secteurs de l'économie, nous ne pourrions tout simplement pas soutenir la concurrence. Nous anéantissons les chances d'un trop grand nombre de gens en n'aidant pas les familles à accroître les compétences en lecture, en écriture et en calcul des jeunes dès leur enfance. Les programmes mis sur pied à l'Île-du-Prince-Édouard, comme le programme Meilleur départ, sont remarquables en Amérique du Nord et ils méritent qu'on les appuie. Il est absolument essentiel d'offrir des programmes qui appuient les parents dès la naissance de leur enfant et qui garantissent l'accès à des programmes de formation au rôle d'être parents et autres pour assurer que tous les enfants pourront lire, écrire et compter. Pour ce qui est des résultats scolaires, je crois que nous n'insistons pas suffisamment sur l'importance de la qualité de l'éducation dont nos enfants ont besoin au Canada si nous voulons pouvoir soutenir la concurrence à l'échelle mondiale. Cela s'applique aux régions rurales du Canada au moins autant, si ce n'est davantage, qu'à toutes les autres parties du pays.

Il est très important que les entreprises en développement, les jeunes entreprises et les entreprises en croissance aient accès à des fonds. Il y a plusieurs recommandations qui portent sur ce que nous pouvons et devons faire pour garantir que les entreprises du secteur privé ont accès à du capital. Je tiens également à réitérer l'importance d'investir dans l'infrastructure nécessaire pour établir un secteur comme celui des biosciences dans des endroits ruraux comme l'Île-du-Prince-Édouard. Ces investissements comprennent le financement de l'Institut des sciences nutritionnelles et de la santé du Conseil national de recherches, l'expansion du collège vétérinaire dans la province et l'établissement d'un programme de biotechnologie au Holland College. Ces éléments d'infrastructure représentent des investissements essentiels et nous croyons que toutes les régions du Canada en tireront un bon rendement, compte tenu des fonds publics qui ont été investis dans ces installations grâce à l'établissement d'une économie beaucoup plus autonome à l'Île-du-Prince-Édouard.

La présidente : Vos recommandations sur l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul dès l'enfance m'ont fait un très grand plaisir et c'est encore plus extraordinaire d'entendre cela ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Je vous remercie.

Notre prochain témoin est Erkki Pohjolainen, agent de développement économique pour la société Resources West. Toutefois, avant de lui céder la parole, j'aimerais souligner la présence de notre député provincial Ron McKinley. Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. Merci de votre présence.

Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer, Resources West Inc.: Thank you for the invitation to speak. I would like to focus on Western P.E.I. It is probably no different than communities elsewhere, but I have become quite intimate with this community since I arrived in P.E.I. seven and a half years ago. I serve now as an economic development officer in the area, and before that I was the editor of the local community paper.

There are many influences at play that create and sustain rural poverty — everything from a lack of post-secondary education to employment opportunities to transportation issues and wage disparity. Rural development, quite simply, has not kept stride with urban development. I will focus on a few key factors.

There is no public transit service in Western P.E.I. and there are no taxis. We are a vehicle-dependent community with great distances between places of work and schools and so on, and there is no opportunity to get to those places for people without a car. Those who rely on neighbours and relatives for rides are at a significant disadvantage with respect to employment opportunities and access to education, medical services and all manner of social engagement. They remain in a perpetual state of disadvantage just by not being able to get about.

There are instances of seasonal employees not renewing their vehicle plates until they are back to work, and so through the winter months their vehicles are in minimal use, illegally if at all. That affects everything from children's participation in after-school programs to the adults leading a social life outside of their immediate community. Even grocery shopping can be a difficulty, which generally stigmatizes families.

Adults over the age of 60 years in West P.E.I. recall having to coordinate rides with teachers and so on to get to Summerside so they could attend high school. For the majority of them, schooling ended around Grade 8 or 9. Until recently, youth in the community have lived in their elders' shadows with the mentality that what is good enough for the father is good enough for the son. In some pockets there remains a lack of appreciation for the opportunities that an advanced education can provide. There remains an attitude that reading a book does not put food on the table. That mentality echoes through many conversations in subtle ways, and of course it advances literacy challenges.

There is limited college programming available locally. Holland College just started a business program in Tignish, but until then we had only one community college which offered a sporadic, one-specialty program in business. There is no on-going, consistent effort to deliver college programming, let alone university. Some industrial courses are available in Summerside,

Erkki Pohjolainen, agent de développement économique, Resources West Inc. : Merci de m'avoir invité à témoigner devant votre comité. J'aimerais parler tout particulièrement de la partie ouest de l'Île-du-Prince-Édouard. Elle n'est probablement pas très différente des autres collectivités du pays, mais j'ai beaucoup appris à la connaître depuis mon arrivée ici il y a sept ans et demi. J'occupe actuellement un poste d'agent de développement économique dans la région et j'étais auparavant rédacteur en chef du journal communautaire local.

Il y a plusieurs éléments qui ont une incidence sur la création et le maintien de la pauvreté au niveau rural. Je pense par exemple aux faiblesses au niveau de l'éducation postsecondaire et des possibilités d'emploi, aux problèmes de transport et à la disparité salariale. En termes simples, le développement rural n'a pas suivi le rythme du développement urbain. J'insisterai tout particulièrement sur certains facteurs primordiaux.

Il n'y a pas de services de transport en commun et pas de taxis dans l'Ouest de l'Île-du-Prince-Édouard. Tous les habitants de cette région dépendent donc de l'automobile pour leurs déplacements. Ils doivent franchir de grandes distances pour se rendre au travail ou aux études et n'ont aucun autre moyen que la voiture pour se déplacer. Ceux qui doivent compter sur un parent ou un voisin pour se déplacer sont très désavantagés au niveau des possibilités d'emploi et de l'accès à l'éducation, aux services médicaux et à tous les autres types d'engagements sociaux et le seul fait de ne pas pouvoir se déplacer facilement les maintient dans cet état.

Il arrive que certains employés saisonniers n'aient pas les moyens de renouveler les plaques d'immatriculation de leurs véhicules et qu'ils ne puissent les utiliser, quoiqu'ils le fassent parfois de façon illégale. Cela a des répercussions à plusieurs niveaux, de la participation des enfants aux programmes parascolaires aux activités sociales des adultes à l'extérieur de leur collectivité immédiate. Même faire l'épicerie devient alors un problème qui stigmatise généralement les familles.

Les gens de la partie ouest de l'Île-du-Prince-Édouard qui ont plus de 60 ans se souviennent d'avoir eu à organiser des transports avec les professeurs et d'autres personnes pour se rendre du côté de Summerside afin de poursuivre leurs études secondaires. La majorité d'entre eux ont dû quitter l'école après la 8^e ou la 9^e année. Jusqu'à tout récemment, les jeunes vivaient dans l'ombre de leurs aînés et considéraient que ce qui avait été bon pour leurs parents l'était également pour eux. Il reste encore des réticences à l'égard des occasions que l'éducation permet. Certaines personnes continuent de dire que la lecture n'apporte pas à manger. Cette mentalité transparaît subtilement dans certaines conversations et accentue bien sûr les défis qui se posent en matière d'alphabetisation.

Très peu de programmes sont offerts au niveau collégial. Le Holland College vient de lancer un programme dans le domaine de la gestion à Tignish et auparavant, il n'y avait qu'un seul collège communautaire qui offrait de façon sporadique un programme ciblé dans ce domaine. Il n'y a aucun effort consistant en vue d'offrir des programmes communautaires et

but attendance requires transportation. The university is in Charlottetown, so youth would have to leave the community, and in some instances they are expected to stay home and work.

Furthermore, those who do obtain university degrees often find that there is no work in their discipline locally, so they have to leave in order to pay off their student loans. The result is a drain on the community.

Our primary industries are farming and fishing, and tourism is a close third. All three are seasonal and therefore fall short of providing year-round, permanent employment. That leads to employment insurance dependency through the off-season. EI is consequently used as a subsidy rather than as an insurance program.

There is a reluctance to change, but the mixed family farm cannot support families. To be successful, farming has to be a business venture as opposed to a way of life. Specialized crops and livestock, such as organic produce, milk and eggs or exotic meat, offer opportunities for family farms to enter niche markets that industrial farming cannot serve.

Local small business owners typically started as owner-operators and through time required help as their businesses grew. The owners seldom have a background in human resource management or work delegation. Throw high unemployment into the mix and what results is a staff selection process that has less to do with the job that has to be done than with a friend or relative needing a job. Often this works out okay, but in some instances, the result is a lackluster performance that prevents the business from growing further. As a result, income levels suffer for all involved.

Often, too, the jobs immediately available in rural settings are basic positions offering little challenge and poor to mediocre pay, with little to look forward to in the way of promotion. Because of higher unemployment there is a persistent nuance that employees should feel lucky to have a job and that if they are discontent they can be replaced. Hence, pay scales that might in other circumstances be higher remain low, and individuals capable of more advanced challenges remain underemployed.

There are challenges for entrepreneurs. There is a dependency on self-employment to create work in the rural areas — everything from car garages to plumbers. However, many of the budding entrepreneurs are ill-equipped to overcome the challenges of a business start-up. Furthermore, if someone is successful in a given field of self-employment, others in the

encore moins des programmes universitaires. Certains cours sont offerts à Summerside dans le secteur industriel, mais les étudiants doivent être en mesure de se déplacer pour s'y rendre. L'université se trouve à Charlottetown et les jeunes doivent s'éloigner de la maison. Il arrive souvent que l'on s'attende à ce que ces jeunes restent à la maison pour travailler.

De plus, ceux qui obtiennent des diplômes universitaires n'arrivent pas à trouver d'emploi dans leur domaine dans la région et ils doivent donc partir pour pouvoir gagner de quoi rembourser leurs prêts étudiants, ce qui entraîne une réduction de la population.

L'agriculture et la pêche sont nos industries primaires et le tourisme suit de près. Ce sont là trois secteurs saisonniers qui ne permettent donc pas d'offrir des emplois permanents à l'année et qui forcent les gens à dépendre de l'assurance-emploi pendant les périodes creuses. Le programme d'assurance emploi constitue donc un programme de subvention plutôt qu'un programme d'assurance.

Il y a une certaine résistance au changement, mais les fermes mixtes ne suffisent pas à faire vivre les familles. Pour être efficace, l'agriculture doit représenter une entreprise commerciale et non un mode de vie. Les producteurs de cultures spécialisées et les éleveurs de bétail qui vendent des produits organiques, du lait et des oeufs ou des viandes exotiques, permettent aux fermes familiales d'avoir accès à des marchés à créneaux que les exploitations industrielles ne peuvent desservir.

La plupart des propriétaires de petites entreprises étaient à l'origine des propriétaires-exploitants qui ont engagé des employés lorsque leur entreprise s'est étendue. Très peu d'entre eux ont des connaissances dans le domaine de la gestion des ressources ou de la délégation des tâches. Si l'on tient compte en plus du niveau de chômage, on comprend vite pourquoi les processus de sélection du personnel tiennent souvent beaucoup moins compte du travail qu'il y a à faire que des liens familiaux ou autres. Il arrive que cela donne de bons résultats, mais dans certains cas, le rendement de ces employés est plutôt piètre, ce qui nuit à la progression de l'entreprise et réduit les revenus de tous.

Il arrive également que les emplois qui sont disponibles dans les secteurs ruraux soient des postes de bas niveau qui ne présentent pas beaucoup de défis, paient très peu et n'offrent pas beaucoup de possibilités d'avancement. Puisque le niveau de chômage est élevé, on a souvent tendance à penser que les employés devraient se considérer chanceux d'avoir un emploi et qu'il est facile de remplacer ceux qui ne sont pas contents. Les échelles salariales qui pourraient, dans d'autres circonstances, être élevées restent faibles et les gens qui seraient en mesure de relever des défis plus élevés sont sous-employés.

Les chefs d'entreprises ont des défis à relever. Dans les régions rurales, la création d'emploi passe par le travail indépendant, qu'il s'agisse de mécaniciens d'automobiles, de plombiers ou autres. Toutefois, bon nombre d'entrepreneurs en herbe n'ont pas ce qu'il faut pour surmonter les défis que présente le démarrage d'une entreprise. De plus, dès qu'une personne remporte un certain

community will promptly try to emulate that success, leading to poor results for the upstart as well as diminishing the success of the original entrepreneur.

In retirement, after a lifetime of seasonal employment and low wages, the accumulated Canada Pension Plan benefits are minuscule, and private pension plans and registered retirement savings plans do not exist. Consequently, retirement is a continuation of the same poverty that was experienced throughout the working life, and to make ends meet, Old Age Security payments are supplemented with periodic bouts of menial employment during what should be life's golden years. At times, such elderly folks are forced to take residency with their children for lack of other options, and the cycle of perpetual poverty flows from one generation to the next.

I would like to wrap up with a couple of solutions. On public transit, there is a study underway to implement public transit throughout P.E.I. That will be a significant boost.

We have to foster more demand for education, and it has got to be a mindset that wants the education as opposed to just making it available. The World Wide Web can offset the void of local post-secondary institutions. There are programs for entrepreneurship development that could be expanded upon. Continued training for business owners does happen and the more it happens the better.

Financial institutions could extend a little more risk to development outside of the urban areas. They tend to focus their investment more in the municipalities.

The wage disparity between rural and urban should be minimized to reduce the drain of talent and ambition. A case in point would be doctors. A provincial announcement just came out about pay equity. For some reason, doctors in Montague are paid \$400 a day better than doctors in Alberton, and there is a greater disparity still between city doctors in Charlottetown and Summerside versus rural doctors. I understand that in other jurisdictions it is the other way around.

We have to confront the make-do attitude where individuals dare not entertain aspirations for a better future for fear of failure. That attitude is a safety net that people have developed over time; they try not to succeed in order to avoid disappointment.

Finally, we have to offer an environment where everyone can aspire to gain meaningful, permanent employment rather than hoping to get their stamps to qualify for EI.

The Chairman: Thank you both very much. We do appreciate your concern about the various aspects of education at every level.

succès dans un domaine de travail autonome, d'autres s'empressent de se lancer dans la même voie, ce qui ne donne pas de très bons résultats pour l'entreprise naissante et coupe l'herbe sous le pied du premier à avoir lancé l'affaire.

Au moment de la retraite, après toute une vie passée à occuper des emplois saisonniers et à gagner des salaires de misère, ces gens n'ont accumulé que des bénéfices minimes dans le Régime de pensions du Canada et les régimes de pension privés et ils n'ont pas contribué à un régime enregistré de retraite. Ils continuent donc à la retraite de vivre dans le même état de pauvreté et pour tenter de joindre les deux bouts, ils doivent souvent occuper de petits emplois occasionnels pour compléter leurs prestations de Sécurité de la vieillesse pendant cette période de leur vie que l'on nomme généralement l'âge d'or. Ces personnes âgées doivent parfois se résoudre à aller vivre chez un de leurs enfants et le cycle de la pauvreté se perpétue d'une génération à l'autre.

En terminant, j'aimerais soumettre quelques solutions possibles. Pour ce qui est du transport en commun, une étude sur la possibilité de mettre sur pied un système de transport qui desservirait toute l'Île-du-Prince-Édouard est en cours. Cela serait un stimulant important.

Nous devons favoriser les demandes dans le domaine de l'éducation et en faire la promotion plutôt que de nous contenter de rendre ces services disponibles. L'Internet permet de combler le vide en matière d'institutions postsecondaires. Certains programmes de développement de l'entrepreneuriat pourraient être étendus. Des cours de formation permanente existent déjà et il serait bon d'en offrir davantage.

Les institutions financières devraient se montrer plus conciliantes pour les projets de développement à l'extérieur des régions urbaines. Elles ont actuellement tendance à s'intéresser davantage aux municipalités.

La disparité salariale entre les régions rurales et les régions urbaines devrait être réduite au minimum pour empêcher les gens ambitieux et talentueux de quitter la région. La situation au niveau des médecins en est un bon exemple. On a récemment entendu parler d'équité salariale pour les médecins au niveau provincial. Pour une raison ou une autre, les médecins de Montague gagnant 400 \$ de plus par jour que ceux d'Alberton, et la disparité est encore plus grande entre les médecins de la ville, à Charlottetown et Summerside, et ceux des régions rurales. Je crois que la situation est inverse dans d'autres provinces.

Nous devons lutter contre cette attitude défaitiste qui pousse les gens à ne pas poursuivre leurs aspirations de peur d'échouer. Il s'agit là d'un filet de sécurité que les gens ont développé avec le temps. Ils ne recherchent pas le succès parce qu'ils ont peur d'être déçus.

Enfin, nous devons assurer un environnement dans lequel tous pourront aspirer à un emploi rémunérateur permanent plutôt que d'espérer de recueillir suffisamment de timbres de présence pour avoir droit à l'assurance-emploi.

La présidente : Je vous remercie beaucoup tous les deux. Nous tenons compte de vos préoccupations à l'égard des divers aspects de l'éducation à tous les niveaux.

Senator Gustafson: Mr. Francis, the idea of preventing poverty is very positive. Our researchers should take special note of that; it is a point we have to emphasize.

The big problem in agriculture today right across Canada is the commodity prices. In 1970 we had a barrel of oil at \$2.00 and a bushel of wheat at \$2.00, and now we have oil at \$60.00 and a bushel of wheat is still at \$2.00. We have come up with all of the grandiose ideas of how to solve the problem, except putting more money into the farmer's pocket. As long as we do not put money into his pocket we can educate the world, and he is not going to be able to hire any help.

I met a fellow on the way from Regina. This will take a minute, but it makes a point. He was dressed for the south, flying to Arizona, so I thought he was a prosperous farmer. I asked him what he did for living, and he told me he was a farmhand working for a farmer all his life. I asked him what he lived in in Arizona. He said he had a fifth wheel trailer and a half-ton truck that he just parked; it costs him \$1,300 a year to park his trailer in Arizona. I thought, now here is a story of a successful man who worked as a farmhand all his life; he has done well and has a good retirement. The problem is that the guy who hired him cannot afford to hire him now. That poor farmer would never make it. Until we solve that problem, we are in big trouble in agriculture in Canada. Therefore, I commend you on your approach of dealing with the problem before it becomes a problem.

Mr. Francis: I was in the public service in P.E.I., including with Premier Callbeck. Over the years I have found that P.E.I. always had a very close connection with Saskatchewan from a public policy standpoint. Whether it was agriculture or health policy, we always seemed to have a tight connection. I think that is because of the nature of the communities. We also have a close relationship with folks in Saskatoon who are working very hard to develop new economic opportunities in Saskatchewan around the bioscience sector. Back in the early 1990s some very smart people in Saskatchewan and Saskatoon stepped out and said, "We will make a significant investment in the future in the area of biotechnology and try to create new opportunities for agriculture and for our communities." That was very forward thinking. We would like to have moved that early as well. We are playing catch-up with Saskatoon to a certain extent, but I think they have done some great work there.

Le sénateur Gustafson : Monsieur Francis, je trouve très positif le principe de la prévention dans le domaine de la pauvreté. Nos chercheurs devront en prendre bonne note parce qu'il s'agit là d'une question sur laquelle nous devons nous pencher.

Le grand problème qui se pose dans le secteur agricole, partout au pays de nos jours, est celui du cours des denrées de base. En 1970, le baril de pétrole coûtait 2,00 \$ et le prix du boisseau de blé s'établissait à 2,00 \$; de nos jours, un baril de pétrole vaut 60,00 \$, tandis que le prix du boisseau de blé se situe encore à 2,00 \$. Nous avons mis de l'avant toutes les mesures possibles et inimaginables afin de remédier à ce problème, sauf l'accroissement des montants d'argent versés à l'agriculteur. Tant et aussi longtemps que nous n'augmenterons pas le montant d'argent qu'il reçoit, nous aurons beau faire la leçon au monde entier, il ne sera pas en mesure d'embaucher des ouvriers agricoles.

J'ai rencontré quelqu'un pendant mon voyage en provenance de Regina. Je vais vous donner cet exemple en seulement une minute, mais il est éloquent. Il était habillé comme quelqu'un qui s'en va dans le Sud, il prenait l'avion pour l'Arizona et j'ai donc pensé qu'il s'agissait d'un agriculteur prospère. Je lui ai demandé ce qu'il faisait pour gagner sa vie et il m'a répondu que, toute sa vie, il avait été un ouvrier agricole travaillant pour le compte d'un agriculteur. Je lui ai demandé de quoi il vivait en Arizona. Il a répondu qu'il avait une caravane équipée d'une semi-remorque fourgon et un camion d'une demi-tonne qu'il venait de garer là-bas; il lui en coûtait 1 300 \$ par année pour garer sa caravane en Arizona. Je me suis dit que j'étais en présence d'un homme qui avait réussi en travaillant toute sa vie comme ouvrier agricole; les choses se sont bien passées pour lui et il peut profiter d'une bonne retraite. Le problème, c'est que l'agriculteur qui l'embauchait n'a plus les moyens de l'embaucher, maintenant. Ce pauvre agriculteur n'y arriverait jamais. Tant que nous n'aurons pas réglé ce problème, le secteur agricole du Canada va éprouver de grandes difficultés. Je vous rends donc hommage de votre approche consistant à s'attaquer au problème avant qu'il ne se pose.

M. Francis : J'ai travaillé dans la fonction publique dans l'Île-du-Prince-Édouard, y compris avec le premier ministre Callbeck. Au fil des ans, j'ai constaté que l'Île-du-Prince-Édouard a toujours eu des liens étroits avec la Saskatchewan du point de vue des politiques publiques. Qu'il s'agisse des politiques relatives à l'agriculture ou à la santé, il semble que nos liens aient toujours été étroits. Je crois que cela tient à la nature des collectivités. Nous avons également des liens étroits avec des gens à Saskatoon qui travaillent très fort pour mettre en valeur de nouvelles possibilités en Saskatchewan dans le secteur des biosciences. Au début des années 1990, certaines personnes très intelligentes en Saskatchewan et à Saskatoon se sont manifestées et ont dit : « Nous allons faire un important investissement dans l'avenir dans le domaine des biotechnologies et nous tenterons de créer des possibilités pour l'agriculture et pour nos collectivités. » C'était une façon de penser nettement tournée vers l'avenir. Nous aurions aimé, nous aussi, agir aussi rapidement. Nous cherchons à rattraper la Saskatchewan, dans une certaine mesure, mais je pense qu'elle a déjà fait de l'excellent travail.

Senator Gustafson: I would like your thoughts on this. It appears to me that we have not done a good job of looking at the global situation and how it affects us. In research I think we have to start to look at the global situation and how we as Canadians fit into that picture.

Mr. Francis: We can sit back and curse the darkness all we want about how the world is changing and so on, but that does not help much. We have to get over that fairly fast and decide how are we going to be competitive given that the world is changing and how our rural communities can be part of the new economic opportunities that are coming along. That is certainly part of the thought process behind what we are trying to do in our own way here in P.E.I.

Senator Peterson: Mr. Francis, I am interested in your cluster development. Do you have a research park?

Mr. Francis: The university campus has become our research park at this stage given the presence of the university science faculty there; the Atlantic Veterinary College and the Food Technology Centre are on the campus, and now the new National Research Council institute is there. Not all of the facilities are on the campus, but the research park is largely located there.

Senator Peterson: Is it like an incubation centre then? Is private sector money going into this?

Mr. Francis: Novartis recently invested about \$8 million in a new facility to expand an aquabusiness in the industrial park, which is five minutes from the university. A lot of private sector money is going into collaborative research programs with the National Research Council and the university researchers, particularly through the Atlantic Innovation Fund. This Atlantic Canada Opportunities Agency initiative has been an important public policy instrument to help bring private sector investment into the cluster in the bioscience area.

Senator Peterson: I gather that the bioscience cluster is relatively new. Have you had any direct success in commercialization? Have you been able to commercialize something and say, "Look, here is what we did"?

Mr. Francis: Commercialization has to be done by private sector companies.

Senator Peterson: I understand that.

Mr. Francis: The companies have to be here. The first DNA plasma vaccine registered in the world was developed here on Prince Edward Island. That was done in a fish health application by Novartis Animal Health within the last year and a half. Taking that product to market was hugely important for the aquaculture industry on the West Coast of Canada. Progressive BioActives

Le sénateur Gustafson : J'aimerais connaître votre opinion sur ce qui suit. Il me semble que nous n'avons pas bien analysé la situation mondiale et ses incidences sur nous. Je crois que dans le domaine de la recherche, nous devons commencer à analyser la situation mondiale et à définir le rôle que les Canadiens ont à y jouer.

M. Francis : Nous pouvons nous contenter de maudire à volonté les puissances des ténèbres quant à la façon dont le monde évolue, et ainsi de suite, mais ce n'est pas vraiment utile. Nous devons nous remettre de cela assez rapidement et déterminer les moyens par lesquels nous serons compétitifs, compte tenu du fait que le monde évolue, et définir de quelle façon nos collectivités rurales peuvent tirer parti des nouvelles possibilités économiques qui se présentent. Cette préoccupation fait sans aucun doute partie de la réflexion qui sous-entend ce que nous tentons d'accomplir à l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Peterson : M. Francis, je m'intéresse au développement de vos grappes. Avez-vous un parc de recherche?

M. Francis : Le campus universitaire est devenu notre parc de recherche, pour le moment, compte tenu de la présence des membres du corps professoral de l'université dans les domaines des sciences; le Collège vétérinaire de l'Atlantique et le Centre de technologie alimentaire sont situés sur le campus, et maintenant, le nouvel Institut du Centre national de recherches s'y trouve. Ce ne sont pas toutes les installations qui sont sur le campus, mais le parc de recherche y est en grande partie établi.

Le sénateur Peterson : Alors, est-ce que c'est un centre d'incubation? Est-ce que des capitaux privés sont investis dans cette initiative?

M. Francis : Novartis a récemment investi environ 8 millions de dollars dans une nouvelle installation pour élargir une activité d'aquaculture dans le parc industriel, qui est situé à cinq minutes de l'université. Une bonne partie de l'argent du secteur privé est affecté à des programmes de recherches en collaboration avec le Conseil national de recherches et les chercheurs universitaires, particulièrement au moyen du Fonds d'innovation de l'Atlantique. Cette initiative de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique a représenté un important instrument des politiques publiques permettant de faire intervenir l'investissement du secteur privé dans la grappe des biosciences.

Le sénateur Peterson : J'en conclus que la grappe des biosciences est relativement nouvelle. Avez-vous enregistré des succès directs sur le plan de la commercialisation? Avez-vous été en mesure de commercialiser quelque chose et de dire : «Voilà ce que nous avons accompli» ?

M. Francis : Il faut que la commercialisation soit faite par des entreprises privées.

Le sénateur Peterson : J'en conviens.

M. Francis : Il faut que les entreprises soient présentes sur place. Le premier vaccin dérivé du plasma ADN enregistré dans le monde a été mis au point ici même, à l'Île-du-Prince-Édouard. Cela s'est fait dans le cadre d'une intervention sur la santé animale effectuée par Novartis Santé animale au cours des dix-huit derniers mois. La commercialisation de ce produit a revêtu une énorme importance

Inc. developed a yeast beta glucan product that is being used in Canada, the U.S. and internationally as an antibiotic replacement in animal feeds for swine and poultry. It has applications in shrimp as well, as another example. BioVectra DCL, the largest company here, is working on a series of contracts. Over many years they have established a reputation as one of the best contract manufacturers developing pharmaceutical ingredients for large pharma companies. They run the largest and most capable facilities east of Montreal for extraction purification processes. I could go on with other examples.

Senator Peterson: As a centre of excellence in the bioscience sphere, would you rank fairly high then across Canada?

Mr. Francis: We are small, but in the areas we have focused on we have some companies and researchers who are unquestionably absolutely world class. We are focused on a few areas, including animal health and nutrition; fish health products; and human health in a few areas where the National Research Council people have expertise, such as Alzheimer's and other neurological diseases and obesity-related diseases. In those areas of focus we have extremely competent people.

Senator Callbeck: Mr. Francis, that is a very encouraging presentation. Your targets for where you want to be by 2010 are aggressive; hopefully, they will be met.

You mentioned that to create these new bioscience businesses you need research entrepreneurs and the infrastructure to support the start-ups. What does that infrastructure include?

Mr. Francis: We need the ability to move companies. Currently the infrastructure we have for research programs is housed in the National Research Council Industrial Partnership Facility; there are six modules there for businesses carrying out research programs in areas of collaboration with NRC researchers. Five of the six modules are full already, and the facility opened just last week. Already we are running out of space for companies wanting to do that product development work.

For the next stage of development, we have floor plans ready now for a project called a business accelerator, where early-stage companies can share common infrastructure, common facilities, access to equipment, and so on. That keeps their operating costs low for the early stages. A portion of that facility will be for fish health product development, so it will have tank space and so on

pour le secteur de l'agriculture sur la côte ouest du Canada. Progressive BioActives Inc. a mis au point un produit de levure bêta-glucane dont on se sert au Canada, aux États-Unis et à l'étranger comme d'un produit de remplacement antibiotique dans les aliments pour le porc et la volaille. Il a des applications également dans la crevette, pour donner un autre exemple. BioVectra DCL, la plus importante entreprise chez nous, travaille à une série de contrats. Au fil de nombreuses années, elle a gagné la réputation d'être un des meilleurs fabricants à contrat qui met au point des ingrédients pharmaceutiques pour de grandes sociétés pharmaceutiques. Elle exploite les installations les plus importantes et les plus performantes à l'Est de Montréal en ce qui concerne les procédés d'extraction et de purification. Je pourrais vous donner d'autres exemples.

Le sénateur Peterson : En qualité de centre d'excellence dans le domaine des biosciences, est-ce que vous seriez assez bien classé d'un bout à l'autre du Canada?

M. Francis : Notre entreprise est de petite taille, mais dans les domaines sur lesquels nous avons mis l'accent, nous avons des entreprises et des chercheurs qui, sans l'ombre d'un doute, sont de catégorie mondiale. Nous ciblons quelques domaines, dont la santé animale et la nutrition; les produits de santé dérivés du poisson, ainsi que la santé humaine dans quelques domaines où les gens du Conseil national de recherches ont des compétences, comme la maladie d'Alzheimer et d'autres maladies neurologiques et liées à l'obésité. Dans ces domaines de concentration, nous disposons d'un personnel extrêmement compétent.

Le sénateur Callbeck : M. Francis, votre exposé est très encourageant. Les objectifs que vous vous fixez pour l'an 2010 sont synonymes de dynamisme; nous espérons que vous les atteindrez.

Vous avez mentionné que pour créer ces domaines d'activités dans les biosciences, vous avez besoin d'entrepreneurs du secteur de la recherche et d'infrastructures de soutien des nouvelles entreprises. Que comprennent ces infrastructures?

M. Francis : Nous avons besoin de la capacité de déplacer des entreprises. En ce moment, les infrastructures dont nous disposons pour les programmes de recherche sont abritées dans les installations de partenariat industriel du Conseil national de recherches; il existe six modules à la disposition des entreprises menant à bien des programmes de recherche dans des domaines de collaboration avec des chercheurs du CNRC. Cinq des six modules sont déjà complets et l'installation n'a ouvert ses portes que l'an dernier. Nous manquons déjà d'espace pour les entreprises qui souhaitent réaliser des travaux de développement de produits.

Pour la prochaine étape du développement, nous avons des plans qui sont prêts pour un projet appelé accélérateur d'entreprises, dans le cadre duquel des entreprises qui en sont à un stade embryonnaire peuvent partager des infrastructures, des installations, un accès aux équipements, et ainsi de suite. Cette façon de faire limite les coûts d'exploitation aux premières étapes.

to support the work needed to bring products, vaccines, and therapeutics for fish health through the commercialization process.

The focus has to be on what it takes for companies to develop their products successfully and get them to market. This project will provide customized infrastructure for early-stage companies to help them pass successfully through the valley of death between a good science idea and a successful business.

Senator Callbeck: You said that most of the market for these products is international, in other countries. Is it getting easier to market the products?

Mr. Francis: It has always been challenging, but I think the skills of the people involved are getting better. I think in Canada generally the next generation of people are much more comfortable with the international market and travel and movement and so on. They probably have a second language. We have come out of our shell over the last generation in particular. It is mostly a mindset and an ease of movement in the world that are important in this context, and I think we have made fairly large strides forward in that regard in Atlantic Canada. It is so important for children to be exposed at an early age to other languages and to have the opportunity to travel internationally, because that is the world we are in.

Senator Callbeck: In your slide deck, under the recommendation to improve access to capital, you mentioned angel networks. Are they becoming bigger in Atlantic Canada?

Mr. Francis: Yes. Angel capital is capital from investors who can be patient, who have probably made a good deal of money in some other business. They may be retired, but they want to be involved in business. They want to invest in something new and interesting, and they do not need their money back next year. They can be more patient. They may even provide advice because of their experience in business, which comes with the money, if you will. First Angel Network Association out of Halifax is also active here in Prince Edward Island. It is the first network of its kind in the Atlantic region that I am aware of. Other venture capital operations — GrowthWorks Atlantic Venture Fund and Farm Credit Canada's venture fund — have been important contributors as well, but the First Angel Network Association, which is still in its early days, is our first experience with having access to that kind of patient capital.

Une partie de ces installations serviront à la mise au point de produits de santé dérivés du poisson; je crois donc qu'il y aura des aires de bassins et ainsi de suite pour appuyer les travaux nécessaires pour faire passer les produits, les vaccins et les éléments thérapeutiques en matière de santé dérivée du poisson au processus de commercialisation.

Nous devons mettre l'accent sur ce que les entreprises doivent faire pour bien développer leurs produits et pour les commercialiser. Ce projet fournira des infrastructures personnalisées aux entreprises embryonnaires afin qu'elles puissent franchir l'énorme fossé qui sépare une bonne idée scientifique d'une activité commerciale fructueuse.

Le sénateur Callbeck : Vous avez déclaré que la plus grande du marché de ces produits se trouve à l'étranger. Est-ce que cela devient plus facile de commercialiser ces produits?

M. Francis : Cela a toujours représenté un défi, mais je crois que le niveau des compétences des gens qui y travaillent s'améliore. Je crois qu'au Canada en général, la prochaine génération des personnels est de beaucoup plus à l'aise en ce qui concerne le marché international, les voyages et les déplacements, et ainsi de suite. Ils parlent probablement deux langues. Nous sommes sortis de notre coquille au cours de la dernière génération, en particulier. Ce sont principalement l'état d'esprit et la capacité de se déplacer facilement dans le monde qui revêtent de l'importance dans ce contexte, et je crois que nous avons réalisé des avancées assez importantes à cet égard dans les provinces de l'Atlantique. Il est d'une grande importance que les enfants soient mis en contact en bas âge avec d'autres langues et qu'ils aient la possibilité de voyager à l'étranger, car il faut bien connaître le monde dans lequel nous vivons.

Le sénateur Callbeck : Dans votre diaporama, au titre de la recommandation sur l'amélioration de l'accès au capital, vous avez mentionné les réseaux d'anges. Est-ce qu'ils prennent de l'importance dans les provinces de l'Atlantique?

M. Francis : Oui. Le capital d'anges est du capital fourni par des investisseurs qui savent être patients et qui ont probablement gagné beaucoup d'argent dans d'autres types d'activités. Ils se peut que ces investisseurs soient à la retraite, mais ils veulent s'impliquer dans des entreprises. Ils veulent investir dans quelque chose de nouveau et d'intéressant, et ils n'ont pas besoin de recouvrer leur argent l'an prochain. Ils peuvent se montrer davantage patients. Il se peut même qu'ils prodiguent des conseils à la lumière de leur expérience dans le monde des affaires, conseils qu'ils adjoignent à leur argent, si vous en êtes d'accord. La First Angel Network Association de Halifax est également active ici dans l'Île-du-Prince-Édouard. À ma connaissance, il s'agit du premier réseau de cette nature dans la région de l'Atlantique. D'autres sociétés actives dans le domaine du capital de risque — GrowthWorks Atlantic Venture Fund et le fonds de capital de risqué de Financement agricole Canada — ont également fait d'importantes contributions, mais la First Angel Network Association, qui en est encore à son stade embryonnaire, constitue notre première expérience d'accès à ce type de capital patient.

Senator Callbeck: Mr. Pohjolainen, you mentioned some solutions. I want to ask you about a couple of those. You said that we have to foster more demand for education. Do you have any suggestions as to how we do that?

Mr. Pohjolainen: I think a good start is to see what is happening in the fishing industry, for example. Youth can no longer expect to take over the father's boat when the father decides he will not fish anymore. It is happening naturally anyway, but accelerate that. As Mr. Francis said, maybe exposure is needed to more of an international culture where you cannot be dependent or reliant on things the way they were. You have to look forward. Maybe if we can introduce youth at a younger age to that mindset, there will be fewer roadblocks ahead for them if they are in an environment that is changing already or if they recognize the changes taking place.

Senator Callbeck: You mentioned programs for entrepreneurship development. Such programs exist; I see them advertised in the newspaper.

Mr. Pohjolainen: We delivered three of them: marketing manoeuvres, honing human resources, and planning for growth. They are designed to address specific issues. We have had tremendous success with funding from federal and provincial agencies. As I said earlier, entrepreneurs typically start up a business on their own, grow with it, and never really focus on the growth of their business. We encourage them to take a step back and to look at the business as a business rather than as a way of life or a thing they do, and that fosters the opportunity for greater growth and expansion and sharing of knowledge. In doing so, we have already developed some networks. Businesses are now doing business with each other locally as opposed to relying on suppliers from overseas or across the country.

Finding the bits of information that business owners are missing and then delivering education to meet those needs is paving the way ahead.

Senator Callbeck: If you had three successful programs, there must be a real demand for them.

Mr. Pohjolainen: Absolutely.

Senator Callbeck: Is the demand from business entrepreneurs? Do they want to attend programs?

Mr. Pohjolainen: Yes. Typically we charge about \$200, and the model we have developed has a consultant working one on one with the business and then there are five or six group sessions as well. Thus, for their \$200 commitment, the business owner gets 20 hours of one-on-one time with a consultant and all the in-class work. Two of the three programs were fully subscribed. The other

Le sénateur Callbeck : Monsieur Pohjolainen, vous avez mentionné certaines solutions. J'ai des questions à vous poser à propos de quelques-unes d'entre elles. Vous avez dit que nous devons favoriser l'accroissement de la demande d'éducation. Avez-vous des suggestions à formuler quant à la manière de s'y prendre?

M. Pohjolainen : Je crois qu'on peut partir du bon pied en analysant ce qui s'est passé dans le secteur de la pêche, par exemple. Les jeunes ne peuvent plus s'attendre à reprendre le bateau de leur père lorsque celui-ci décide de cesser son activité. Cette évolution se fait naturellement de toutes façons, mais accélérons ce mouvement. Comme M. Francis l'a dit, il faudrait peut-être s'ouvrir davantage sur le monde et à la culture internationale dans les cas où on ne peut plus rester tributaire des réalités d'antan. Il faut se tourner vers l'avenir. Peut-être que si on peut inculquer cet état d'esprit aux jeunes plus tôt, ils se heurteront plus tard à moins d'obstacles s'ils vivent déjà dans un contexte qui est en évolution ou s'ils prennent conscience des changements qui surviennent.

Le sénateur Callbeck : Vous avez fait état de programmes de développement de l'entrepreneuriat. Des programmes de ce type existent; je vois qu'on les annonce dans les journaux.

M. Pohjolainen : Nous en avons exécuté trois : méthodes en matière de marketing, perfectionnement des ressources humaines et planification de la croissance. Ils visent des questions précises. Nous avons connu d'énormes succès à l'aide du financement que nous avons reçu d'organismes fédéraux et provinciaux. Comme je l'ai dit plus tôt, les entrepreneurs, en règle générale, lancent leur propre entreprise, croissent avec elle et, en fait, ils ne mettent jamais vraiment l'accent sur la croissance de leur entreprise. Nous les encourageons à prendre un peu de recul et à voir dans leur entreprise ce qu'elle est, soit justement une entreprise, plutôt qu'une réalité qui façonne leur mode de vie ou leur activité, et cela favorise une meilleure croissance, l'expansion et la mise en commun des connaissances. Ce faisant, nous avons déjà mis en place quelques réseaux. Des entreprises font maintenant des affaires les unes avec les autres à l'échelle locale, au lieu de s'en remettre à des fournisseurs d'outre-mer ou des diverses régions du pays.

Le fait de trouver les éléments d'information qui manquent aux propriétaires d'entreprises, puis de dispenser des services d'éducation répondant à ces besoins, ouvre la voie à des progrès.

Le sénateur Callbeck : Si trois de vos programmes ont connu du succès, cela doit vouloir dire qu'il existe une véritable demande pour eux.

M. Pohjolainen : Absolument.

Le sénateur Callbeck : La demande vient-elle d'entrepreneurs qui exploitent des entreprises? Souhaitent-ils assister à des programmes?

M. Pohjolainen : Oui. En règle générale, il en coûte 200 \$ pour suivre un programme. En vertu du modèle que nous avons mis au point, un consultant travaille en tête à tête avec l'entreprise et nous tenons également cinq ou six séances de groupe. Donc, en échange d'un engagement de 200 \$, le propriétaire d'une entreprise obtient 20 heures de travail en tête à tête avec un

program had room for 12 participants, but because a couple of businesses did not want to participate or did not really meet the criteria — they were full-time, year-round employers of two to 20 people, which was not the market we were trying to reach — we had to settle for 10 participants. There has been great uptake from the business community.

Senator Callbeck: Do we need more of these programs and to expand on them?

Mr. Pohjolainen: Absolutely. Yes.

Senator Mahovlich: I want to commend Mr. Francis on a great presentation. I see the cluster of colleges and schools, and one sticks out in my mind, Holland College. Do they study culinary arts there? Do chefs come out of that college?

Mr. Francis: That is right. The Culinary Institute of Canada is within Holland College.

Senator Mahovlich: Do you attract students from the mainland?

Mr. Francis: Oh, yes. Senator Callbeck will know more about this than I do, but the majority of the students are from outside Prince Edward Island. Holland College has always been of a different cut than many colleges in Canada. In many of its programs, the majority of the students are from outside of Prince Edward Island. It has been an entrepreneurial college for many years.

Senator Mahovlich: How many years?

Mr. Francis: Senator, help me out with this. How many years has Holland College been in existence? Since the early 1970s, I think.

Senator Callbeck: I was going to say 1979 off the top of my head, but maybe it was earlier.

Mr. Francis: Somewhere in that range.

Senator Mahovlich: We have chefs in Toronto, probably, who have come out of Prince Edward Island.

Mr. Francis: Absolutely. Holland College turns out world-class, award-winning chefs on a regular basis.

Senator Mahovlich: I see many studies are happening around lobster and shellfish. Have we made any progress with lobsters? Do we have an abundance of lobsters now because of the studies?

Mr. Francis: I would not say it is because of the studies. In my opinion, the health of our lobster industry, which is still quite good, has been more luck than good management, frankly. Amazingly, there has been a sustainable harvest each year for many years, which has not been the case for other groundfish species. With all due credit, there have been a limited number of fishermen and a limited number of traps, and so it is a limited-catch fishery. There have been some moves, not always

consultant et profite de tous les travaux réalisés dans la classe. Deux des trois programmes ont affiché complet. L'autre programme pouvait accueillir 12 participants, mais étant donné que deux entreprises n'ont pas voulu participer ou ne satisfaisaient pas vraiment aux critères — il s'agissait d'employeurs de deux à vingt personnes à temps complet et à longueur d'année —, ce qui ne correspondait pas au marché que nous tentions d'atteindre, il nous a fallu nous contenter de dix participants. Nous avons observé un degré élevé d'adhésion de la part du monde des affaires.

Le sénateur Callbeck : Devrions-nous mettre en œuvre davantage de programmes de ce type et les étoffer?

M. Pohjolainen : Absolument. Oui.

Le sénateur Mahovlich : Je tiens à féliciter M. Francis de son excellent exposé. Je vois l'éventail des collèges et des écoles, et il y en a un qui retient particulièrement mon attention, à savoir Holland College. Est-ce qu'on y offre des cours d'art culinaire? Est-ce que ce collège forme des chefs?

M. Francis : Oui, c'est le cas. L'Institut culinaire du Canada fait partie du Holland College.

Le sénateur Mahovlich : Attirez-vous des étudiants du continent?

M. Francis : Ah oui. Le sénateur Callbeck connaît cette question mieux que moi, mais la majorité des étudiants viennent de l'extérieur de l'Île-du-Prince-Édouard. Le Holland College a toujours eu une identité différente de celle de nombreux collèges au Canada. Dans bon nombre de ses programmes, la majorité des étudiants viennent de l'extérieur de l'Île-du-Prince-Édouard. Ce collège met l'accent sur l'entrepreneuriat depuis de nombreuses années.

Le sénateur Mahovlich : Depuis combien d'années?

M. Francis : Sénateur, permettez-moi de vous aider sur ce point. Depuis combien d'années le Holland College existe-t-il? Depuis le début des années 1970, je pense.

Le sénateur Callbeck : J'allais dire 1979, de mémoire, mais cela remonte peut-être à quelques années plus tôt.

M. Francis : C'est dans ces années-là.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons probablement à Toronto des chefs qui ont été formés à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Francis : Absolument. Le Holland College produit régulièrement des chefs de classe mondiale qui remportent des prix.

Le sénateur Mahovlich : Je vois qu'il se fait de nombreuses études sur le homard et les crustacés et mollusques. Avons-nous fait des progrès en ce qui concerne le homard? Est-ce que nous avons du homard en abondance grâce à ces études?

M. Francis : Je ne dirais pas que c'est grâce aux études. À mon avis, la santé de notre secteur du homard, qui est encore passablement bonne, s'explique davantage par la chance que par la qualité de la gestion, pour vous dire la vérité. Fait étonnant, la récolte est durable chaque année depuis de nombreuses années, ce qui n'a pas été le cas d'autres espèces de poissons de fond. Tout en rendant à chacun ce qui lui est dû, il faut dire que le nombre des pêcheurs et des nasses est limité. C'est donc une pêche où les

popular, to make sure that there were abilities to protect small lobsters for the future. All of that seems to have been part of making that a sustainable fishery.

In the absence of a lot of good biology and good science about the fishery, the AVC Lobster Science Centre was established at the Atlantic Veterinary College within the University of Prince Edward Island. With its emphasis on fish and shellfish as part of its mandate, the veterinary college is quite unusual in North America. Most of the veterinarians who support aquaculture in North America come from the Atlantic Veterinary College, which leads in part to our focus on fish health products in our bioscience cluster. The lobster folks have also been working not only on understanding population dynamic issues in lobster, but also on issues like how do you know when a lobster is healthy when you take it out of its natural environment and what are the best storage systems for lobsters. How do you maintain the health of the lobster, or how do you measure the health status of a lobster? We can take our own temperature and blood pressure, and there are traditional ways of checking the health of food animals, but for lobster that kind of research had not been done. Now it is happening and it will certainly contribute to reducing storage losses, which amount to millions of dollars a year in the North American lobster industry.

Senator Mahovlich: That is very interesting.

Mr. Pohjolainen, you mentioned retirement, and I am at that particular age. I find I do not have enough money, and I did not plan properly. It is very hard to break the mould, to get companies to think about the future as far as pensions go. I was a professional athlete at one time, and they did not think about what the cost of living would be today. They were not prepared for what is going to happen. At the present day, I am not quite sure. The present players do not really need a pension, because there is so much money there, but for teachers and for farmers particularly the situation is different. Do have any idea what governments should do for a farmer to look forward to a nice retirement?

Mr. Pohjolainen: I do not have any suggestions, no.

Senator Mahovlich: This it is. We have to break the mould, and yet no one can do it. No one has a vision. We have to do something or else the children will have to look after me or the farmer.

Mr. Pohjolainen: I do not know that the answer is exclusively a reliance on government to do something. Socially, we have to accept responsibility for ourselves a little bit as well.

Senator Mahovlich: Well, we are the government really.

prises sont limitées. Certaines mesures, pas toujours populaires, ont été prises afin de faire en sorte que nous puissions protéger les petits homards pour l'avenir. Il semble que tout cela a contribué à assurer la durabilité de cette pêche.

En raison de l'absence de bonnes connaissances biologiques et d'autres données scientifiques de qualité sur cette pêche, l'AVC Lobster Science Centre a été constitué à l'Atlantic Veterinary College au sein de l'université de l'Île-du-Prince-Édouard. Du fait que son mandat met l'accent sur le poisson et les mollusques et crustacés, ce collège vétérinaire est assez inhabituel en Amérique du Nord. La plupart des vétérinaires qui soutiennent l'aquaculture en Amérique du Nord ont été formés à l'Atlantic Veterinary College, ce qui sous-tend en partie l'accent que nous mettons sur les produits de santé dérivés du poisson dans notre grappe des biosciences. Les spécialistes qui s'occupent du homard s'emploient non seulement à comprendre les enjeux de la dynamique de la population chez le homard, mais ils travaillent également sur les moyens d'évaluer la santé du homard lorsqu'on le sort de son environnement naturel et sur les systèmes d'entreposage du homard. Comment peut-on préserver la santé du homard ou comment évalue-t-on l'état de santé du homard? Nous sommes en mesure de mesurer notre propre température et notre tension artérielle, et il y existe des moyens traditionnels de vérifier la santé des animaux que nous consommons, mais, pour le homard, les recherches de ce type n'ont pas été faites. Cela se fait maintenant et cela contribuera certainement à la réduction des pertes à l'étape de l'entreposage, qui s'élèvent à des millions de dollars par année dans le secteur nord-américain du homard.

Le sénateur Mahovlich : C'est très intéressant.

Monsieur Pohjolainen, vous avez parlé du départ à la retraite et je me trouve à l'âge où cela se fait. Je constate que je n'ai pas assez d'argent et que je n'ai pas bien planifié. Il est très difficile de surmonter les habitudes, d'inciter les entreprises à penser à l'avenir pour ce qui concerne les pensions de retraite. J'ai été athlète professionnel à un certain moment et les athlètes ne réfléchissaient pas à ce que serait le coût de la vie aujourd'hui. Ils n'étaient pas préparés à ce qui va se passer. Je ne suis pas certain de la façon dont les choses se passent aujourd'hui. De nos jours, les joueurs n'ont pas vraiment besoin d'une pension, car ils gagnent beaucoup d'argent, mais pour les enseignants et les agriculteurs en particulier, il en va autrement. Avez-vous des idées quant à ce que les gouvernements devraient faire pour qu'un agriculteur puisse se préparer à une agréable retraite?

M. Pohjolainen : Je n'ai pas de suggestions, non.

Le sénateur Mahovlich : Voilà le nœud de la question. Il nous faut sortir des habitudes ancrées, mais personne n'y arrive. Personne n'a de vision. Il nous faut agir, sans quoi les prochaines générations devront s'occuper de moi ou d'un agriculteur.

M. Pohjolainen : Je ne crois pas que la solution consiste exclusivement à s'en remettre au gouvernement pour qu'il fasse quelque chose. À l'échelle sociale, nous devons également assumer nos propres responsabilités.

Le sénateur Mahovlich : Eh bien, en réalité, c'est nous qui détenons le pouvoir.

Mr. Pohjolainen: We are, that is right.

Senator Mahovlich: We have to come up with a game plan of some kind.

Mr. Pohjolainen: Could that game plan then be incentives for businesses to put in RRSP packages to supplement or to complement what is already in place through the Canada Pension Plan? If so, then maybe some influence could be leveraged to encourage that conduct from businesses.

Senator Mahovlich: Yes.

Mr. Pohjolainen: If that influence were from government, then perhaps it could be through taxation incentives.

The Chairman: Thank you for raising that point.

Senator Mercer: I want to talk about the funding for your project. You mentioned the Atlantic Innovation Fund and Atlantic Canada Opportunities Agency. Has the federal government provided funding for a chair at the University of Prince Edward Island, or has the university done it on its own?

Mr. Francis: There are several chairs, actually. The university has been quite successful in competing for Canada Research Chairs, which has been a federal government initiative over the last several years. That has provided an important opportunity to bring in highly skilled people. The leadership and commitment at the university have meant that the chairs have been brought in in areas that complement our efforts at cluster development. Our accomplishments to date are a result of the university president and vice president being part of the team and saying, "Okay, we will allocate resources and we will hire consistent with the plan that we as a community have put together to develop this cluster." That commitment and leadership have been so important, and the Canada Research Chairs is a good example.

Here is a great story, for example. The Canada Research Chair in Marine Natural Products was a University of Calgary Ph.D., originally from Scotland. He came to us from Florida Atlantic University where he spent about 14 years developing quite a large program in natural products chemistry, marine bioactive compounds. He was not recruited until he indicated that he was interested. He decided he wanted to move his family to Canada. His wife is from South Florida. He brought himself, his wife, his children, two of his post-docs, research lab technicians — they all moved to Prince Edward Island in the last year.

He came for a number of reasons. First, obviously, there was the opportunity of the Canada Research Chair. Second, there was the opportunity to collaborate with the National Research Council people who would be focusing on the same science and research area. Third, the safety, security and sense of community

M. Pohjolainen : C'est nous, effectivement.

Le sénateur Mahovlich : Nous devons formuler un plan de match sous une forme ou une autre.

M. Pohjolainen : Est-ce que ce plan de match pourrait alors consister en des incitatifs que les entreprises pourraient intégrer dans des régimes de REER pour servir d'appoint ou pour compléter ce qui est déjà en place par l'intermédiaire du Régime de pensions du Canada? Dans l'affirmative, il serait peut-être possible, par effet de levier, d'exercer une influence afin d'inciter les entreprises à se comporter de cette façon.

Le sénateur Mahovlich : Oui.

M. Pohjolainen : Si cette influence était exercée par le gouvernement, elle pourrait peut-être prendre la forme d'incitatifs fiscaux.

La présidente : Merci d'avoir soulevé cette dimension.

Le sénateur Mercer : Je veux parler du financement de votre projet. Vous avez mentionné le Fonds d'innovation de l'Atlantique et l'Agence de promotion économique du Canada atlantique. Le gouvernement fédéral a-t-il accordé du financement pour une chaire à l'université de l'Île-du-Prince-Édouard, ou est-ce que l'université y est arrivée par ses propres moyens?

M. Francis : Il y a plusieurs chaires, en fait. L'université a connu passablement de succès dans sa lutte avec la concurrence pour l'obtention de Chaires de recherche du Canada, initiative fédérale qui remonte à plusieurs années. Cela a fourni une importante occasion de mettre en place des personnes très qualifiées. Le leadership et l'engagement, à l'université, ont eu pour effet que les chaires ont été créées dans des domaines complémentaires de notre action visant le développement de grappes. Nos réalisations à ce jour découlent du fait que le recteur et le vice-recteur font partie de l'équipe et disent : « D'accord, nous allons affecter des ressources et nous procéderons à notre recrutement conformément au plan que la collectivité que nous sommes à élaborer pour développer cette grappe. » Cet engagement et ce leadership ont revêtu une grande importance et les Chaires de recherche du Canada en constituent un bon exemple.

Je vous raconte, à titre d'exemple, un épisode éminemment positif. Le titulaire de la Chaire de recherche du Canada en produits naturels marins, originaire d'Écosse, a obtenu son doctorat de l'université de Calgary. Il nous est venu de la Florida Atlantic University, où il a passé environ 14 ans à élaborer un programme assez important dans la biochimie des produits naturels, les composés bioactifs marins. Il a été recruté après avoir indiqué son intérêt. Il a décidé de transplanter sa famille au Canada. Son épouse est de la Floride du Sud. L'ont accompagné son épouse, ses enfants, deux de ses étudiants de postdoctorat, des techniciens de laboratoire de recherche — ils ont tous déménagé à l'Île-du-Prince-Édouard au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Il est venu pour un certain nombre de raisons. Premièrement, à l'évidence, il y avait l'occasion qu'offrait la Recherche de recherche du Canada. Deuxièmement, il y avait une occasion de collaborer avec des spécialistes du Conseil national de recherches, qui mettraient l'accent sur les mêmes sciences et recherches.

he felt when he was in P.E.I. was an important part of his decision. Finally, there was the opportunity to execute what we call freedom to achieve, the opportunity to execute his plans for research in an environment that suited him. In other words, it was the combination of the Canada Research Chairs Program and also the fact that P.E.I. is attractive to folks who are looking for a better balance between work life and family life than perhaps the San Diego bright lights, for example, can provide.

Senator Mercer: That is a good news story. I asked that question specifically because I anticipated your answer and I think it is important for my colleagues around the table to understand how successful the Canada Research Chairs Program has been, particularly for small universities.

Mr. Francis: For small universities, absolutely.

Senator Mercer: When the program was initiated, those of us from small areas feared that we would be shut out and that the chairs would go to the University of British Columbia and the University of Toronto. Of all the senators around the table, only Senator Mahovlich comes from or lives in a large metropolitan area. He is from Timmins.

My second question is with respect to your program. The slide about targets for 2010 mentions increasing research and development expenditures from \$40 million to \$80 million.

Mr. Francis: That is a target, yes.

Senator Mercer: How will you do that? How are you doing so far?

Mr. Francis: Unfortunately, Statistics Canada's latest numbers are for 2004. We are always behind in terms of being able to measure research and development expenditures. Those expenditures are from local and from outside sources.

There are three or four sources of those research and development expenditures. One is the ability of the Atlantic Veterinary College at the university to attract funding from the Tri-Council funding sources, the Canadian Institutes of Health Research, the Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada, the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada and so on. In the last five years, that funding has gone from zero to \$5 million a year, which shows the trend we are on of being able to write high enough quality proposals and carry out high enough quality research to access those kinds of funds. That is academic research related to health. Even though we do not have a teaching hospital, the vet college has effectively become the teaching hospital with the biomedical people that are there.

Troisièmement, la sécurité et le sentiment d'appartenance à la collectivité qu'il a ressentis pendant son séjour à l'Île-du-Prince-Édouard ont beaucoup compté dans sa décision. Enfin, il y avait une occasion de bénéficier de ce que nous appelons la liberté de se réaliser, l'occasion de concrétiser des projets de recherche dans un milieu qui lui convenait. En d'autres termes, cela a été la conjugaison du Programme des chaires de recherche du Canada et également du fait que l'Île-du-Prince-Édouard est attrayante pour les personnes en quête d'un meilleur équilibre entre la carrière professionnelle et la vie de famille que ce que les feux de la rampe de San Diego, par exemple, peuvent offrir.

Le sénateur Mercer : Voilà une excellente nouvelle. J'ai posé cette question précisément parce que je prévoyais votre réponse et je crois qu'il est important que mes collègues autour de la table comprennent à quel point le Programme des chaires de recherche du Canada a connu du succès, particulièrement pour les petites universités.

M. Francis : Pour les petites universités, absolument.

Le sénateur Mercer : Lorsque le programme a été lancé, les gens qui, comme moi, vivaient dans de petites régions ont eu peur d'être tenus à l'écart et ont craint que les chaires ne soient accordées à l'université de la Colombie-Britannique et à l'université de Toronto. De tous les sénateurs réunis autour de la table, seul le sénateur Mahovlich vient d'une grande agglomération métropolitaine. Il est de Timmins.

Ma deuxième question porte sur votre programme. La diapositive relative aux objectifs pour 2010 fait état de l'accroissement des dépenses de recherche-développement, qui passeraient de 40 millions à 80 millions de dollars.

M. Francis : C'est un objectif, en effet.

Le sénateur Mercer : Comment allez-vous y arriver? Est-ce que ça va bien jusqu'à maintenant?

M. Francis : Malheureusement, les plus récents chiffres de Statistique Canada portent sur l'année 2004. Nous tirons toujours de l'arrière pour ce qui est de notre capacité de mesurer les dépenses de recherche-développement. Ces dépenses sont d'origine locale et extérieure.

Il existe trois ou quatre sources de ces dépenses de recherche-développement. L'une concerne la capacité de l'Atlantic Veterinary College, à l'université, d'attirer du financement de la part des trois conseils subventionnaires, à savoir les Instituts de recherche en santé du Canada, le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et ainsi de suite. Au cours des cinq dernières années, le financement est passé de rien à 5 millions de dollars par année, ce qui traduit la tendance qui est la nôtre, c'est-à-dire que nous sommes en mesure de rédiger des propositions de qualité suffisante et de réaliser des recherches de qualité suffisante pour avoir accès à des crédits de ce type. Il s'agit de recherches universitaires portant sur la santé. Même si nous n'avons pas d'hôpital d'enseignement, le collège universitaire, dans les faits, est devenu notre hôpital d'enseignement, avec le personnel biomédical qu'il compte.

The other sources are private sector, and companies here are investing literally millions of dollars each year. It is not a large number of companies yet, but those are private sector investments. More recently, in the last four rounds of Atlantic Innovation Fund investments, which are loans to companies, not grants, the private sector matching has been in the order of \$55 million over five years. That is private sector investment in research and product development.

The other sources are from Agriculture and Agri-Food Canada's research budget here in the province and the research commitment of the National Research Council Institute of Nutrisciences and Health. We are well over \$40 million, probably in the \$60 million range already, and growing quite quickly right now. We have more demand to carry out contract research. I say "we" meaning the cluster. There is more demand for contract research in fish health product development at the vet college. We do not have physical tank space and so on to support that research demand. The demand is from multi-national companies, not only our own small start-ups. Big companies need access to these facilities, and there are only four of them in the world, all in Europe, and we will have one here.

Senator Mercer: That is terrific.

My last question, and again I am anticipating the answer, but I do want it on the record, regards the activities of the Atlantic Canada Opportunities Agency in both your venture and other ventures on Prince Edward Island. Is ACOA working? Is it going in the right direction? There are always problems with programs. Are there problems with ACOA that we should be looking at and fixing?

Mr. Francis: This is on the record now.

Senator Mercer: Yes.

Mr. Francis: Some government programs work well and others probably need improvement or do not have the impact that one would like. Perhaps they are well intentioned, but sometimes government programs do not have the leverage to get the desired effect. However, I do need to dwell on the positive. ACOA has been a very strong partner in what we have been doing in terms of cluster development and the Atlantic Innovation Fund. I am not familiar with other aspects of what ACOA is doing, but the Atlantic Innovation Fund is unique across Canada and the investments it has made have had an impact. However, again it is a loans program, not grants. I think we have developed a holier-than-thou attitude in Canada. The Americans are very entrepreneurial and they provide grants to early-stage companies for commercialization. We do not do that in Canada. The Atlantic Innovation Fund, through the grant programs, have brought the research community and private sector businesses

Les autres sources appartiennent au secteur privé et des entreprises d'ici investissent littéralement des millions de dollars tous les ans. Cela n'est pas encore le fait d'un grand nombre d'entreprises, mais il s'agit d'investissements du secteur privé. Plus récemment, dans les quatre derniers cycles des investissements du Fonds d'innovation de l'Atlantique, qui se composent de prêts à des entreprises, et non de subventions, les investissements de contrepartie faits par le secteur privé ont été de l'ordre de 55 millions de dollars sur cinq ans. Il s'agit de l'investissement du secteur privé dans la recherche et l'élaboration de produits.

Les autres sources proviennent du budget de recherche d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada dans la province, ainsi que de l'engagement envers la recherche de l'Institut des sciences nutritionnelles et de la santé du Conseil national de recherches. Nous avons déjà largement dépassé le seuil des 40 millions de dollars et nous nous situons déjà probablement aux alentours de 60 millions de dollars, et nous connaissons en ce moment une croissance assez rapide. Nous recevons davantage de demandes de mener à bien des recherches à contrat. Quand je dis « nous », j'entends la grappe. La demande s'accroît dans le domaine de la mise au point de produits de santé dérivés du poisson au collège vétérinaire. Nous ne disposons pas d'aires matérielles pour l'aménagement de bassins et ainsi de suite pour soutenir cette demande en matière de recherche. La demande vient d'entreprises multinationales, et non pas seulement de nos propres petites entreprises de démarrage. Les grandes entreprises ont besoin d'un accès à ces installations et il n'y en a que quatre dans le monde, toutes situées en Europe, et nous en aurons une ici.

Le sénateur Mercer : C'est formidable.

Ma dernière question, et je prévois à nouveau la réponse, mais je veux qu'elle soit donnée officiellement, concerne les activités de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique dans les cas à la fois de votre initiative et d'autres initiatives à l'Île-du-Prince-Édouard. Est-ce que l'APECA donne de bons résultats? Avance-t-elle dans la bonne direction? Les programmes posent toujours des problèmes. Y a-t-il des problèmes à l'APECA que nous devrions étudier et régler?

M. Francis : C'est maintenant officiel.

Le sénateur Mercer : Oui.

M. Francis : Certains programmes gouvernementaux fonctionnent bien et il y en a d'autres qu'il faut probablement améliorer ou qui ne produisent pas les retombées que l'on pourrait souhaiter. Ils reposent peut-être sur de bonnes intentions, mais il arrive parfois que les programmes gouvernementaux ne disposent pas de l'effet de levier leur permettant d'avoir l'effet souhaité. Toutefois, il importe que je mette l'accent sur le positif. L'APECA est un partenaire très fort de ce que nous faisons en ce qui concerne le développement de grappes et le Fonds d'innovation de l'Atlantique. Je ne connais pas bien les autres aspects de l'action de l'APECA, mais le Fonds d'innovation de l'Atlantique est unique en son genre au Canada et les investissements qu'il fait ont eu un impact. Toutefois, encore une fois, il s'agit d'un programme de prêts, et non de subventions. Je crois que nous avons acquis une attitude de supériorité morale au Canada. Les Américains ont un très fort esprit d'entreprise et

together to support product development commercialization like no other program has. We have written to government to let them know that we are seeing very positive results from those investments.

Senator Mercer: I have it on the record, because I get nervous about the government perhaps taking the axe to ACOA as they have done to other programs. We in Atlantic Canada certainly cannot afford that. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. You have been a very positive and uplifting pair, and we wish you all the best in what you are doing. It certainly is very good for Prince Edward Island, and a good example for other places as well.

Colleagues, we have heard a lot about education in the last couple of days, including here this morning. We are very pleased to have with us now Catherine O'Bryan, who has a long history in the PEI Literacy Alliance and who has done an enormous amount of work on this issue.

Catherine O'Bryan, Executive Director, PEI Literacy Alliance: It is my pleasure to have the opportunity to speak to you today about rural poverty. First let me say who I am. I was born in P.E.I. I lived in Charlottetown until I was a teenager and then my father bought a 150-acre farm on the south shore. We did not farm the land but rented some of it to farmers.

In high school few of my friends wanted anything more than the chance to leave P.E.I. and make some money. Education was valued by only a few who planned to attend university and move away. Most of my contemporaries wanted to get married or get a job. Many dropped out before completing Grade 12 to work with their fathers on the farm or on the water.

That was nearly 50 years ago and I do not think the trend has changed so much. Today young people are leaving school for high paying jobs in a booming economy in Alberta. Unfortunately, many of these migrant workers have low literacy skills.

I am the executive director of the Prince Edward Island Literacy Alliance, which is an umbrella group of 30 provincial organizations with an interest in literacy. Our members include Women's Network PEI, the Department of Education, the University of Prince Edward Island and 28 others. Our mission is to advance literacy for Islanders. Rural poverty is not our area of expertise but we know that low literacy skills contribute to poverty, unemployment and poor health.

ils accordent des subventions à des entreprises très jeunes à des fins de commercialisation. Nous ne le faisons pas au Canada. Par l'intermédiaire de son programme de subventions, le Fonds d'innovation de l'Atlantique a, plus que tout autre programme, rassemblé les milieux de la recherche et des entreprises du secteur privé afin d'appuyer la commercialisation des produits mis au point. Nous avons écrit au gouvernement pour l'informer du fait que nous observons que ces investissements donnent des résultats très positifs.

Le sénateur Mercer : Votre réponse figure maintenant au compte rendu officiel, parce que je m'inquiète que le gouvernement, peut-être, sabre dans le budget de l'APECA, comme il l'a fait dans le cas d'autres programmes. Nous, dans le Canada atlantique, nous ne pouvons certainement pas nous permettre cela. Je vous remercie.

La présidente : Merci beaucoup. Vous avez formé une paire très positive et très stimulante, et nous vous souhaitons le meilleur succès. Il ne fait pas de doute que cela est très bon pour l'Île-du-Prince-Édouard et cela donne un bon exemple aussi à d'autres endroits.

Chers collègues, nous avons beaucoup entendu parler d'éducation ces deux derniers jours, y compris ici ce matin. Nous sommes très heureux d'accueillir maintenant Catherine O'Bryan, qui compte de longs antécédents au sein de la PEI Literacy Alliance et qui a énormément travaillé à ce dossier.

Catherine O'Bryan, directrice exécutive, PEI Literacy Alliance : Je suis heureuse de l'occasion qui m'est donnée de vous parler aujourd'hui de la pauvreté rurale. Permettez-moi tout d'abord de me présenter. Je suis née à l'Île-du-Prince-Édouard. J'ai vécu à Charlottetown jusqu'à mon adolescence, puis mon père a acheté une ferme de 150 acres sur le littoral sud. Nous n'avons pas travaillé la terre, mais nous en avons loué une partie à des agriculteurs.

À l'école secondaire, la grande majorité de mes amis souhaitaient avant tout avoir la chance de quitter l'Île-du-Prince-Édouard et de gagner de l'argent. L'éducation n'était valorisée que par quelques personnes qui se proposaient de fréquenter l'université et de s'en aller. La plupart des gens de mon âge souhaitaient se marier ou trouver un emploi. Bon nombre d'entre eux ont décroché avant d'avoir terminé leur douzième année d'études pour travailler avec leur père sur l'exploitation agricole ou en mer.

Cela se passait il y a près de 50 ans et je ne crois pas que cette tendance ait beaucoup changé. De nos jours, les jeunes quittent l'école pour aller occuper des emplois très bien payés dans l'économie en plein essor de l'Alberta. Malheureusement, bon nombre de ces travailleurs migrants ne savent pas bien lire et écrire.

Je suis directrice générale de la Prince Edward Island Literacy Alliance, qui est un organisme de coordination de 30 organisations provinciales qui s'intéressent à l'alphabétisation. Figurent parmi nos membres les organisations Women's Network PEI, le ministère de l'Éducation, l'université de l'Île-du-Prince-Édouard et 28 autres. Notre mission est de faire progresser l'alphabétisation chez les insulaires. La pauvreté rurale n'est pas notre domaine de compétence, mais nous savons qu'une mauvaise maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul contribue à la pauvreté, au chômage et à un mauvais état de santé.

Here is what we know about literacy. In 2003 the second International Adult Literacy Skills Survey was released. It showed that literacy rates decreased from west to east across Canada. P.E.I. rated low in literacy and numeracy skills. New statistics for health literacy as well are alarming.

Most people do not understand what literacy is and what it is not. Literacy is defined as the ability to understand and use printed information in daily activities at home, at work and in the community. It is not whether or not one can read, but how well one reads. Because they misunderstand the meaning of literacy, many people do not believe the literacy statistics, nor do they see it as a serious issue. Many Islanders say they do not know a single adult who cannot read or write so they do not believe that 43 per cent of Islanders have low literacy skills.

Numeracy is more than an ability to do basic arithmetic. It involves developing confidence and competence with numbers and measures. It requires an understanding of the number system, a knowledge of math techniques and an ability to solve numerical or spatial problems in a range of contexts. Numeracy also demands understanding of the ways in which data are gathered by counting and measuring and presented in graphs, diagrams, charts and tables.

Here is a table, and these are the only statistics I will show you.

Many do not understand that low literacy and numeracy are no longer just social problems that involve a few people. Now it is a major economic problem that affects the whole province.

What does this mean for rural P.E.I.? More and more farmers are being asked to become modern businessmen and women so that their operations can make money and they can increase yields. Modern business practice needs literacy and numeracy skills.

Farmers need to mix chemicals, calculate yields, determine prices and costs of production. All these activities require both literacy and numeracy skills. If they are not done well it can be costly and dangerous.

Government adds to the need for literacy skills. Farmers must adhere to a number of provincial regulations about their farm practice. Income stabilization programs, production insurance and risk management programs all require sophisticated literacy skills so that the farmer can read and understand all the implications.

Voici ce que nous savons de l'état de l'alphabétisme. En 2003, la deuxième Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes a été rendue publique. Elle a montré que les taux d'alphabétisation décroissaient d'Ouest en Est au Canada. L'Île-du-Prince-Édouard a obtenu de mauvais résultats en matière de lecture, d'écriture et de calcul. Les nouvelles statistiques concernant les connaissances de base en matière de santé sont alarmantes, elles aussi.

La plupart des gens ne comprennent pas ce qu'est l'alphabétisme et ce qu'il n'est pas. On définit l'alphabétisme comme étant la capacité de comprendre et d'utiliser des activités imprimées dans l'activité quotidienne au foyer, au travail et dans la collectivité. Il ne s'agit pas de savoir si une personne sait lire ou non, mais de l'aisance avec laquelle elle lit. Parce qu'elles interprètent mal la notion d'alphabétisme, de nombreuses personnes ne croient pas les statistiques relativement à l'alphabétisme et ne considèrent pas non plus qu'il s'agit d'un enjeu important. De nombreux insulaires affirment ne connaître aucun adulte qui ne sait pas lire et écrire; ils ne croient donc pas que 43 p. 100 des insulaires maîtrisent mal la lecture ou l'écriture.

La maîtrise du calcul ne se limite pas à la capacité de faire des opérations arithmétiques de base. Elle comprend l'acquisition d'une confiance et d'une compétence à l'égard des chiffres et des mesures. Elle nécessite la compréhension du systèmes des chiffres, la connaissance des techniques mathématiques et la capacité de régler des problèmes numériques ou spatiaux dans toute une gamme de complexes. La maîtrise du calcul exige aussi la compréhension des moyens par lesquels on réunit des données par le calcul et des mesures, et on les présente dans des graphiques, des diagrammes et des tableaux.

Voici un tableau. Je ne vous montrerai pas d'autres statistiques.

Beaucoup de gens ne comprennent pas qu'une mauvaise maîtrise de la lecture, du calcul et du calcul ne pose pas seulement des problèmes sociaux qui ne touchent que quelques personnes. Cela pose maintenant un problème économique de grande importance qui touche toute la province.

Quelle est la conséquence de cette situation pour l'Île-du-Prince-Édouard? On demande de plus en plus à des agriculteurs de devenir des gens d'affaires modernes, de façon à ce que leur activité soit rentable et à ce qu'ils puissent accroître les rendements. Les pratiques commerciales modernes supposent la maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul.

Les agriculteurs doivent mélanger des produits chimiques, calculer les rendements, et déterminer les prix et les coûts de production. Toutes ces activités nécessitent des compétences en matière de lecture, d'écriture et de calcul. Si elles ne sont pas bien effectuées, elles peuvent être onéreuses et dangereuses.

Les pouvoirs publics renforcent le besoin des compétences en matière de lecture et d'écriture. Les agriculteurs doivent respecter divers règlements provinciaux visant leurs pratiques. Les programmes de stabilisation des revenus, d'assurance de la production et de gestion des risques nécessitent tous une très bonne maîtrise de la lecture et de l'écriture, de manière à ce que l'agriculteur puisse lire et comprendre toutes les incidences de ces activités.

New pesticide regulations are an example of an area that needs understanding in order to prevent workplace injuries. Labels on chemical containers are not always written in plain language. Safety warnings are sometimes represented by symbols that not all people can understand. Supervisors may be in a rush to get the work done and time for training on new equipment or with new materials is sometimes overlooked. We have heard lately in the news that workplace injuries in Alberta have increased dramatically because new migrants do not have the reading skills needed to keep them safe.

Low literacy skills pass from generation to generation as the family farm used to. Farm parents may be too busy to provide or promote literacy and learning on their farm or to encourage their children to complete their education. They may need the children to provide extra hands to share the workload. Literacy skills used not to be so necessary for people working with their hands, but as times have changed the need for these skills has increased.

Older people tend to move back to rural areas when they retire. Rural P.E.I. has few educational opportunities for those interested in life-long learning. Health resources in rural P.E.I. are also scarce. Few doctors are willing to move to rural areas to set up practice. They lack the support of a modern hospital or a cadre of colleagues whom they can ask for advice. Gerontologists tend to settle in the larger centres. Opportunities for social interaction and physical exercise may be limited.

Literacy is a skill that you have to practice or you will lose it. For people in rural areas interested in improving their literacy there are few options. Laubach Literacy has provided a one-on-one literacy tutoring program for individuals across Prince Edward Island. The number of tutors available has decreased and the number of people coming forward to be tutored has declined. This is due to many factors. Young people are not attracted to the organization to relieve the older volunteers of the work of tutoring. The group is completely made up of volunteers. The group lacks funding to produce vigorous advertising campaigns to let others know about their free and confidential service.

Les nouveaux règlements relatifs aux pesticides constituent un exemple de domaines qui exigent une compréhension afin de prévenir des blessures en milieu de travail. Les étiquettes apposées sur les contenants de produits chimiques ne sont pas toujours rédigées en langage simple. Les avertissements en matière de sécurité sont parfois représentés par des symboles que tous ne peuvent pas comprendre. Il se peut que des superviseurs doivent précipiter leur travail et on oublie parfois de prévoir du temps pour la formation à de nouveaux équipements ou à de nouvelles matières. Nous avons entendu récemment des informations selon lesquelles les incidents en milieu de travail en Alberta se sont accrus de manière saisissante, car les nouveaux travailleurs migrants ne possèdent pas la maîtrise de la lecture nécessaire à leur sécurité.

La mauvaise maîtrise de la lecture et de l'écriture se transmet d'une génération à l'autre, comme cela se faisait à l'exploitation agricole familiale. En milieu agricole, il se peut que les parents soient trop occupés pour assurer ou promouvoir l'alphabétisation et l'apprentissage sur leur exploitation ou pour encourager leurs enfants à terminer leurs études. Ils peuvent avoir besoin de leurs enfants comme main-d'œuvre supplémentaire pouvant absorber une partie de la charge de travail. Auparavant, les aptitudes à la lecture et à l'écriture n'étaient pas aussi nécessaires pour les personnes vivant d'un travail manuel, mais, avec l'évolution du temps, le besoin de ces compétences s'est accru.

Les personnes âgées ont tendance à retourner dans les régions rurales après avoir pris leur retraite. Les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard offrent peu de possibilités d'ordre éducatif aux personnes qui s'intéressent à l'apprentissage continu. Les ressources des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard en matière de santé sont également limitées. Peu de médecins sont disposés à déménager dans une région rurale pour y établir un cabinet. Ils ne disposent pas de l'appui d'un hôpital moderne ou d'un noyau de collègues auxquels ils peuvent demander des conseils. Les gérontologues ont tendance à s'établir dans les agglomérations de plus grande taille. Il se peut que les possibilités d'interaction sociale et d'activités physiques soient limitées.

La maîtrise de la lecture et de l'écriture est une compétence qu'il faut entretenir, sans quoi on la perd. Pour les populations des régions rurales qui souhaitent renforcer leurs capacités dans ce domaine, il y a peu de possibilités qui s'offrent. L'organisation Laubach Literacy offre un programme de tutorat en tête à tête en matière de lecture et d'écriture un peu partout à l'Île-du-Prince-Édouard. Le nombre de tuteurs disponibles a diminué et le nombre de personnes se présentant pour bénéficier d'un tutorat a reculé. Cela est imputable à de nombreux facteurs. Les jeunes ne sont pas attirés vers l'organisation pour soulager les travailleurs plus âgés des tâches de tutorat. Le groupe se compose exclusivement de bénévoles. Ne disposant pas du financement nécessaire, cet organisme n'a pas les moyens de mener de vigoureuses campagnes de publicité pour faire connaître son service gratuit et confidentiel.

Holland College, a community college, has a number of sites across P.E.I. They provide some literacy training if the applicant qualifies for employment insurance or is supported by social services. Occasionally free seats are available to the public.

Learners have told the Literacy Alliance that they prefer not to take their training in an institution that resembles the school where they have already failed. Some Holland College sites are in modest buildings but the classes still conform to Holland College regulations and style. Community schools are active in some areas and provide opportunities for informal learning.

From our perspective, the situation in rural P.E.I. is dire. Fewer young people are returning to the farm after receiving their education and many others are leaving farming to pursue a more lucrative future in the tar sands. It does not appear viable for young people to make a living on the family farm unless they are well educated, not only in farming practice but in global economics.

Scott Murray of Statistics Canada says that a 1 per cent increase in literacy skills would lead directly to a 1.5 per cent increase in the gross national product. Canada's ability to achieve this goal is in jeopardy. The cuts and delays in the federal funding for literacy are crippling the ability of literacy organizations to support the field, and this will affect the capacity of the delivery system.

We need straight answers from the Harper government. What is the plan for literacy? What has happened to the idea of a national or pan-Canadian strategy proposed in 2003 by the all-party Parliamentary Standing Committee on Human Resources Development and Persons with Disabilities?

The PEI Literacy Alliance looks forward to having the results of your deliberations. In the meantime, we ask that you speak out and ask questions about the need for a pan-Canadian literacy strategy. This is one way to reduce rural poverty and revitalize the Canadian economy in all sectors.

The Chairman: Thank you very much. We know how hard you and people on the Island have worked, and we will just hunker down and keep on doing that.

Ms. O'Bryan: That is right.

Senator Mercer: I want to follow up on your last comment about the cuts. While you have been working very hard on the Island, Senator Fairbairn, not as chair of this committee but as a senator and previously as a cabinet minister, has been working

Le Holland College, collège communautaire, compte divers emplacements répartis dans l'Île-du-Prince-Édouard. Il prodigue une certaine formation à la lecture et à l'écriture si le demandeur est admissible à l'assurance-emploi ou est soutenu par des services sociaux. Il arrive à l'occasion que des places soient mises gratuitement à la disposition du public.

Des apprenants ont indiqué à la Literacy Alliance qu'ils préfèrent ne pas suivre une formation dans un établissement ressemblant à l'école où ils ont déjà échoué. Certains locaux du Holland College sont situés dans des édifices modestes, mais les locaux n'en demeurent pas moins conformes aux normes et au style du Holland College. Il y a des écoles communautaires actives dans certains secteurs qui offrent des possibilités d'apprentissage informel.

De notre point de vue, la situation dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard est terrible. Il y a moins de jeunes qui retournent à l'exploitation agricole après la fin de leurs études et de nombreux autres délaissent l'agriculture en quête d'un avenir plus lucratif dans les sables bitumineux. Les jeunes considèrent que la possibilité de gagner sa vie sur l'exploitation agricole n'est pas viable s'ils n'ont pas fait de solides études, non seulement dans le domaine des pratiques agricoles, mais aussi en matière d'économie mondiale.

Selon Scott Murray, de Statistique Canada, une augmentation de 1 p. 100 du taux d'alphabétisation entraînerait une augmentation de 1,5 p. 100 du produit national brut. La capacité du Canada à atteindre cet objectif est compromise. Les compressions et les retards dans le financement fédéral affecté à l'alphabétisation minent la capacité des organisations d'alphabétisation à appuyer ce secteur d'activité, ce qui aura une incidence sur la capacité d'offrir les services.

Nous avons besoin de réponses claires de la part du gouvernement Harper. Quel est le plan en matière d'alphabétisation? Qu'en est-il de la stratégie nationale ou pancanadienne proposée en 2003 par le Comité permanent du développement des ressources humaines et de la condition des personnes handicapées qui était constitué de représentants de tous les partis?

Il tarde à la PEI Literacy Alliance de voir les résultats de vos délibérations. Entre-temps, nous vous demandons de vous exprimer et de poser des questions sur le besoin d'une stratégie pancanadienne d'alphabétisation. Cette stratégie pourrait servir à réduire la pauvreté rurale et à revitaliser l'économie canadienne dans toutes les régions.

La présidente : Merci beaucoup. Nous savons que vous avez travaillé très fort, comme tous les gens de l'Île, et que vous poursuivrez vos efforts.

Mme O'Bryan : C'est exact.

Le sénateur Mercer : Je veux revenir sur ce que vous avez dit au sujet des compressions. Pendant que de votre côté vous ne ménagiez pas vos efforts à l'Île, le sénateur Fairbairn, non pas en tant que présidente du comité, mais en sa qualité de sénateur et,

very hard on literacy for a number of years, and she has recruited a large number of her colleagues, including myself, to join the crusade.

If the cuts indicated by the current government come into effect, what will be the immediate effect on Prince Edward Island and on the programs in which you are involved?

Ms. O'Bryan: On Prince Edward Island we have been very lucky. We received two-year funding. I cannot get an explanation as to why. Nova Scotia received one-year funding for a project. All the rest of the provincial and territorial coalitions have not received any funding. The national organization has one month left of funding and then it will have to close.

The closing of the Movement for Canadian Literacy will have a big impact on the PEI Literacy Alliance because that is my professional organization. They provide all kinds of information about what is happening in Parliament and about the discussions on literacy in the different committees. They keep us up to date on the trends in Ottawa so that we can respond to them on Prince Edward Island.

When the last international literacy survey was released, they provided lots of background material for us to distribute in our constituency. I would simply tailor their templates to Prince Edward Island's needs and I would have items that were already researched for me.

We have a staff of two, and we do not have a researcher on our staff able to keep in touch with all the happenings around the country. That will be a huge loss to me personally and to our organization.

Senator Mercer: Your two-year funding ends in 2008?

Ms. O'Bryan: November 14, 2008.

Senator Mercer: You are very lucky. I wish you had written the proposals for Nova Scotia so that we would have gotten the two years.

Senator Callbeck: It is amazing what you have been able to accomplish with a staff of two. If you do not get more funding at the end of 2008, will that mean that all of your activities will be closed down, like your phone line and the tutoring that you do in the summer for kids?

Ms. O'Bryan: Yes.

Senator Callbeck: I think you should talk about the summer tutoring program for kids because it is a very valuable service you provide.

Ms. O'Bryan: The PEI Alliance is the community sponsor for the summer tutoring program for kids. Resource teachers in all the elementary schools refer students who are having trouble with their literacy and learning skills during the year and who need extra help in the summer. We hire 20 to 23 bachelor of education students to be tutors for about 700 children every summer. This

auparavant, de ministre du Cabinet, a consacré beaucoup d'énergie au dossier de l'alphabétisation pendant des années et elle a recruté beaucoup de ses collègues, dont moi, pour la joindre dans cette croisade.

Si les compressions annoncées par le gouvernement actuel se concrétisent, quel en sera l'effet immédiat à l'Île-du-Prince-Édouard et dans les programmes auxquels vous participez?

Mme O'Bryan : L'Île-du-Prince-Édouard a eu beaucoup de chance. Nous avons reçu des fonds pour deux ans. Je ne pourrais pas vous dire pourquoi. La Nouvelle-Écosse a reçu des fonds qui permettront de financer un projet pour un an. Les autres coalitions provinciales et territoriales n'ont rien reçu. Avec l'argent qu'il lui reste, l'organisation nationale pourra poursuivre ses activités un mois encore, après quoi elle devra fermer ses portes.

La PEI Literacy Alliance se ressentira énormément de la fermeture du Rassemblement canadien pour l'alphabétisation, mon organisation professionnelle. Cette organisation nous renseigne sur les activités du Parlement et sur les discussions des différents comités qui touchent l'alphabétisation. Elle nous tient au courant des tendances à Ottawa afin que nous puissions réagir en conséquence dans notre province.

Lors de la publication du dernier sondage international en matière d'alphabétisation, nous avons reçu beaucoup de matériel que nous avons pu distribuer dans notre circonscription. Je n'ai eu qu'à adapter ces documents types aux besoins de l'Île-du-Prince-Édouard; toute la recherche avait été faite pour moi.

Nous avons deux employés et nous n'avons pas d'attaché de recherche qui puisse demeurer au fait de tout ce qui se passe au pays. Ce sera une perte énorme, tant pour moi personnellement que pour notre organisation.

Le sénateur Mercer : Vos deux années de financement se terminent en 2008?

Mme O'Bryan : Le 14 novembre 2008.

Le sénateur Mercer : Vous avez beaucoup de chance. J'aurais aimé que vous écriviez les propositions de la Nouvelle-Écosse pour que nous ayons deux ans de financement.

Le sénateur Callbeck : Tout ce que vous avez réussi à accomplir avec deux employés est incroyable. Si vous ne recevez pas d'autres fonds à la fin de 2008, vous devrez donc interrompre vos activités, notamment votre ligne téléphonique et les services de tutorat que vous offrez aux enfants l'été?

Mme O'Bryan : Oui.

Le sénateur Callbeck : Je crois que vous devriez parler du programme de tutorat que vous offrez l'été à l'intention des enfants, car vous rendez un service très précieux.

Mme O'Bryan : La PEI Alliance parraine un programme de tutorat pour les enfants. Dans toutes les écoles primaires, des professeurs-ressources recommandent des élèves qui ont eu de la difficulté à apprendre à lire et à écrire durant l'année et qui ont besoin d'aide supplémentaire l'été. Nous embauchons de 20 à 23 étudiants en éducation qui font du tutorat auprès de

program runs all across the province. We usually have a tutor for English as a second language as well as francophone tutors and anglophone tutors.

We have been the community sponsor for about six years. Part of the money comes from Service Canada under the summer career placements program, which I understand has been cut quite dramatically. I still do not know what will happen with that. We also get donations from businesses and from the provincial government. We were the recipient of \$32,000 from the Raise-a-Reader Campaign this year. This was the first time the campaign ran on P.E.I. That money will help us if the cuts to the summer career placements program are severe.

Senator Callbeck: If the Service Canada summer program is cut, will you be able to continue your program for kids to the fullest?

Ms. O'Bryan: Not to the level we have been, because each year there is more and more demand for tutors. We also have to fundraise for travel costs so that our tutors can go across the Island, because of course most of them live in Charlottetown near the university. We send them on a daily basis to Tignish and to Souris. We spend about \$11,000 or \$12,000 just on mileage claims for our tutors so that they can meet the students close to their communities.

Senator Callbeck: What is your budget roughly?

Ms. O'Bryan: Do you mean the PEI Literacy Alliance budget or the program budget?

Senator Callbeck: The Literacy Alliance budget.

Ms. O'Bryan: The Literacy Alliance budget altogether is approximately \$150,000, depending on how many project grants we can acquire.

Senator Callbeck: You receive \$125,000 from the federal government; is that right?

Ms. O'Bryan: This year, for the first time, they raised it; it was \$137,500 per year. There are all kinds of criteria, stipulations and accountability attached to that. It is not just free money.

Senator Callbeck: Were more criteria attached this year than other years?

Ms. O'Bryan: I submitted my first proposal in February. I got a phone call in June saying it had to be rewritten. We rewrote it, and there were many different details and demands. We understood that they were going through changes. Then they called in July and wanted it rewritten again. Since I was away on holidays, my colleague had to rewrite it, and he submitted it in August. Then we had the teleconference call with the officials at what used to be the National Literacy Secretariat telling us that none of the provincial organizations were going to be funded. We had a couple of weeks of panic wondering what we would do, and then suddenly the funding was reinstated for some and they were

700 enfants chaque été. Ce programme est offert à l'échelle de la province. Nous avons habituellement un tuteur d'anglais langue seconde et des tuteurs francophones et anglophones.

Nous parrainons ce programme depuis environ six ans. Une partie des fonds vient de Service Canada dans le cadre du programme Placement carrière-été qui, d'après ce que je comprends, a fait l'objet de compressions considérables. Je ne sais toujours pas quel sera l'impact de ces compressions. Nous recevons aussi des dons des entreprises et du gouvernement provincial. Nous avons reçu 32 000 \$ dans le cadre de la campagne Lire, c'est grandir cette année. C'était la première fois qu'on effectuait cette campagne à l'Île-du-Prince-Édouard. Ces fonds nous aideront si les compressions apportées au programme Placement carrière-été sont draconiennes.

Le sénateur Callbeck : Si vous ne pouvez plus compter sur le programme d'été de Service Canada, pourrez-vous continuer d'offrir votre programme aux enfants dans la même mesure?

Mme O'Bryan : Nous ne pourrions pas maintenir le même niveau que dans le passé, parce que la demande de tuteurs augmente toujours. Nous devons aussi recueillir des fonds pour payer les déplacements des tuteurs sur l'île, parce que la plupart d'entre eux vivent à Charlottetown, près de l'université. Nous les envoyons quotidiennement à Tignish et à Souris. Nous dépensons environ de 11 000 à 12 000 \$ en frais de déplacement pour que les tuteurs puissent rencontrer les élèves près de leur lieu de résidence.

Le sénateur Callbeck : Quel est votre budget approximativement?

Mme O'Bryan : Parlez-vous du budget de la PEI Literacy Alliance ou du programme?

Le sénateur Callbeck : Du budget de la PEI Literacy Alliance.

Mme O'Bryan : Le budget de la PEI Literacy Alliance est d'environ 150 000 \$, selon les subventions que nous réussissons à obtenir.

Le sénateur Callbeck : Vous recevez 125 000 \$ du gouvernement fédéral, n'est-ce pas?

Mme O'Bryan : Cette année, pour la première fois, ce montant a augmenté; nous avons reçu 137 500 \$. Toutes sortes de critères, de conditions et de mesures de reddition de comptes se rattachent à ce montant. Ce n'est pas simplement de l'argent gratuit.

Le sénateur Callbeck : Y avait-il plus de critères cette année que les autres?

Mme O'Bryan : J'ai soumis ma première proposition en février. J'ai reçu un appel en juin m'informant qu'elle devait être réécrite. Nous l'avons réécrite en tenant compte d'une multitude de détails et d'exigences. Nous avons compris que des changements s'opéraient. Nous avons reçu en juillet un autre appel nous demandant de réécrire la proposition à nouveau. Comme j'étais en vacances, mon collègue a dû réécrire la proposition et il a soumis cette dernière en août. Nous avons ensuite eu une téléconférence avec les fonctionnaires de ce qui était auparavant le Secrétariat national à l'alphabétisation et ces derniers nous ont appris qu'aucune organisation provinciale ne

going to look at the proposals. I heard in November that we would get funding for two years. It has been a roller coaster ride for a whole year.

Senator Callbeck: It is great that you got the funding; it is very much needed.

Ms. O'Bryan: We are lucky. I must say, though, that I have survivor guilt, because all my colleagues ask what I did, and I do not know. I just wrote my proposals like I do every year. It is kind of an embarrassment of riches at the moment but we are making plans to try to replace the money for December 2008.

Senator Peterson: You indicated in your presentation that 43 per cent of Islanders have low literacy skills, and I imagine there are varying degrees of low.

Ms. O'Bryan: Yes.

Senator Peterson: Assuming that that number remains static and that you have funding to November 2008, what impact will you have on that number in that period of time?

Ms. O'Bryan: I do not think we will have a direct impact because we do not work directly with learners. We provide support services for the field, we train literacy instructors, and we provide bursaries to adult learners. We will not move everybody up a level. That is a huge job. To raise literacy levels requires a concerted and coordinated effort across the province and across the country.

Senator Peterson: We are talking about almost a year and a half with no measurable change.

Ms. O'Bryan: There will be people who learn how to read and write.

Senator Peterson: Is that not a positive change?

Ms. O'Bryan: That is a positive change.

Senator Peterson: Is it a measurable change?

Ms. O'Bryan: It is not statistically significant when the large international surveys are done. Twenty-five people making a change will not have an impact on the statistics.

Senator Peterson: Perhaps not on the statistics, but it would certainly have an impact on trying to show the seriousness of the situation, would it not?

Ms. O'Bryan: It would if we tracked those figures, yes.

Senator Peterson: Government may know they have a serious problem, but if we could quantify it a bit more would that help?

Ms. O'Bryan: Statistics Canada does quantify it; that is where these numbers come from.

recevrait de financement. Nous avons paniqué pendant quelques semaines et nous nous demandions ce que nous allions faire, puis soudainement nous avons appris que des fonds seraient rétablis et que les propositions seraient examinées. J'ai appris en novembre que nous aurions des fonds pour deux ans. Nous avons traversé des hauts et des bas toute l'année.

Le sénateur Callbeck : C'est une bonne chose que vous ayez eu ces fonds, vous en avez grand besoin.

Mme O'Bryan : Nous sommes chanceux. Je dois dire cependant que j'éprouve un sentiment de culpabilité de survivant, parce que tous mes collègues me demandent ce que j'ai fait et je ne le sais pas. J'ai simplement écrit mes propositions comme à tous les ans. Nous sommes comblés pour l'instant, mais nous faisons des plans pour tenter de remplacer les fonds pour décembre 2008.

Le sénateur Peterson : Vous avez indiqué dans votre présentation que 43 p. 100 des gens de l'Île avaient un faible niveau d'alphabétisation, et j'imagine que la définition de faible varie.

Mme O'Bryan : Oui.

Le sénateur Peterson : Si ce pourcentage ne change pas et que vous avez des fonds jusqu'en novembre 2008, quel impact aurez-vous selon vous sur ce pourcentage durant la période?

Mme O'Bryan : Je ne crois pas que nous aurons un impact direct parce que nous ne travaillons pas directement avec les apprenants. Nous fournissons des services d'appui, nous formons des alphabétisateurs et nous donnons des bourses aux apprenants adultes. Nous ne pouvons pas faire progresser tout le monde d'un niveau. C'est un travail énorme. Pour augmenter les niveaux d'alphabétisation, il faut un effort concerté et coordonné à l'échelle de la province et du pays.

Le sénateur Peterson : Nous parlons donc d'environ un an et demi sans changement mesurable.

Mme O'Bryan : Il y aura des gens qui apprendront à lire et à écrire.

Le sénateur Peterson : Ne s'agit-il pas d'un changement positif?

Mme O'Bryan : C'est un changement positif.

Le sénateur Peterson : Est-ce un changement mesurable?

Mme O'Bryan : Ce changement n'est pas significatif du point de vue statistique dans le cadre des grands sondages internationaux. Vingt-cinq personnes n'auront pas une incidence sur les statistiques.

Le sénateur Peterson : Peut-être pas sur les statistiques, mais cela aurait certainement un impact pour montrer la gravité du problème, n'est-ce pas?

Mme O'Bryan : Oui, si ces données sont consignées.

Le sénateur Peterson : Le gouvernement sait peut-être qu'il a un grave problème, mais si nous pouvions le quantifier un peu plus, pensez-vous que cela pourrait être utile?

Mme O'Bryan : Statistique Canada s'en occupe déjà; ces données viennent de ce ministère.

Senator Peterson: You are saying that by November 2008 we would have no way to see if that number had changed. Would somebody else be able to measure that?

Ms. O'Bryan: If Statistics Canada does another study they will know whether people have changed. People can move within levels too, and that is not measurable. In one survey you can be in level 1 quite far from level 2, and then in the next survey you might be at 1.99 but not quite at level 2; you have changed and have learned to read better, but you are still not able to meet the requirements of the tests that they use for their studies.

Senator Peterson: Has anybody determined how much money it would take to make a measurable difference?

Ms. O'Bryan: Yes, certainly. I participated in a series of meetings in Ottawa a year ago in November when Minister Claudette Bradshaw was putting a push on for literacy. I met with 22 other people from different sectors across Canada and we came up with a pan-Canadian plan. We hired a financial person who costed out various things, although there was not enough information available for him to extrapolate all the figures. However, it was in the billions of dollars for Canada to make a big difference, because a lot of support is needed in many areas.

Senator Peterson: Is the number of people with low literacy skills still growing, or do you think we have hit the bottom? Are people now getting training and going to school and so on?

Ms. O'Bryan: If the present cuts stay in place, the number will grow. In other provinces, literacy programs are losing their funding. People who directly teach adult learners are losing their funding. I can only imagine that the statistics will go up when those supports are taken away. If the infrastructure of the literacy community across Canada is taken away, I expect the statistics will go up.

Senator Peterson: Would the costs accordingly go up as well?

Ms. O'Bryan: Yes.

Senator Gustafson: I want to congratulate you on your work. I sat in on one of the hearings in Ottawa, and it brought tears to your eyes to hear about the people who have learned to read who could not before.

My question is on the schools. You must look at what is happening in our schools in regards to the three Rs. Every once in awhile we hear that we are turning out some students who cannot read very well and others who can hardly read at all. Sometimes I wonder if our advanced technology has taken over. We rely on the adding machine and all the electronics we have and we do not learn to read and write.

What is your observation on that, and what could be done about it?

Le sénateur Peterson : Vous dites que nous n'avons aucune façon de voir si ce pourcentage changera d'ici novembre 2008. Quelqu'un d'autre pourrait-il mesurer ce changement?

Mme O'Bryan : Si Statistique Canada fait une autre étude, il saura si les gens ont changé. Les gens peuvent progresser à l'intérieur des niveaux aussi, et cela ne se mesure pas. Dans un sondage, vous pouvez être au niveau un, très loin du niveau deux, et dans le suivant, vous pouvez vous situer à 1,99, mais pas tout à fait au niveau deux. Vous avez changé et vous lisez mieux, mais vous ne pouvez pas encore satisfaire aux critères appliqués.

Le sénateur Peterson : A-t-on déjà calculé combien cela coûterait pour faire une différence mesurable?

Mme O'Bryan : Oui, certainement. J'ai participé à une série de rencontres à Ottawa en novembre, il y a un an. La ministre Claudette Bradshaw voulait alors favoriser l'alphabétisation. J'ai rencontré 22 autres personnes de différentes régions du Canada et nous avons dressé un plan pancanadien. Nous avons embauché un expert financier qui a calculé combien coûtait différents éléments, mais il n'avait pas suffisamment d'information pour faire toutes les extrapolations. Cependant, pour faire une grosse différence, le Canada devra verser des milliards de dollars, car il faut donner beaucoup d'aide dans bien des régions.

Le sénateur Peterson : Le nombre de personnes ayant un faible niveau d'alphabétisation augmente-t-il toujours, ou pensez-vous que nous avons frappé le fond? Les gens reçoivent-ils maintenant de la formation, vont-ils à l'école et ainsi de suite?

Mme O'Bryan : Si les compressions actuelles demeurent, le nombre ira en augmentant. Dans d'autres provinces, les programmes d'alphabétisation perdent leur financement. Les gens qui enseignent aux apprenants adultes perdent leur financement. Je ne peux que m'imaginer que les chiffres augmenteront quand l'aide disparaîtra. Si on élimine l'infrastructure d'alphabétisation au Canada, les chiffres devraient augmenter.

Le sénateur Peterson : Les coûts augmenteront-ils en conséquence?

Mme O'Bryan : Oui.

Le sénateur Gustafson : Je vous félicite pour votre travail. J'ai assisté à une des audiences à Ottawa et les témoignages des gens qui ont appris à lire étaient très touchants.

Ma question concerne les écoles. Vous devez regarder ce qui se passe dans nos écoles en ce qui concerne la lecture, l'écriture et le calcul. Nous apprenons de temps à autre que nos écoles produisent des élèves qui ne savent pas très bien lire et d'autres qui en sont presque incapables. Je me demande parfois si les progrès technologiques ont pris le dessus. Nous comptons sur les calculatrices et les autres outils électroniques à notre disposition, et nous n'apprenons pas à lire et à écrire.

Quelle est votre opinion à ce sujet et que pourrions-nous faire?

Ms. O'Bryan: I have some positive news for Prince Edward Island. Our provincial government is putting together a provincial literacy and learning strategy. I have been working closely with them. They are going to implement regular literacy assessments for students in school so that children who are having problems will be identified and no child will come to Grade 3 without knowing how to read. Such regular assessment has been missing in the school system.

As well, we now have a learning disabilities coordinator in our province. Perhaps more children will be assessed for learning disabilities, which is a factor in being able to learn to read. Hopefully children with disabilities will have access to programs that will help them do better in school.

Senator Gustafson: Do you think that work needs to be done to make teachers aware that some students need extra attention? I am thinking back to when we went to school; there was always someone who found learning extremely hard and at that time there was not much sympathy for them or understanding on the part of the teachers. I think there needs to be some emphasis on that area.

I am dating myself now, but I recall we used to have spelling matches in the old town hall. There were a couple of old farmers and the kids could not spell by them; they would win every time. That told me there was an emphasis on those areas of education. Certainly today we should be able to meet that challenge.

Ms. O'Bryan: I agree. We brought Dr. Satya Brink from Statistics Canada to share the results of that international survey and to tailor a presentation about Prince Edward Island so that people on P.E.I. understand the scope of the problem.

We sponsor workshops for teachers to talk about learning and literacy. Most of our work is promoting literacy and trying to get the message out that everybody needs to work together to promote literacy on P.E.I. We want to turn us into a learning culture.

The Chairman: Thank you very much.

Senators, our last witness is Aileen Petrie, Executive Director of the Family First Resource Centre.

Aileen Petrie, Executive Director, Families First Resource Centre: In case you are not all familiar with the mandate of family resource centers, I will begin with a bit of history and background.

We are funded federally by the Public Health Agency of Canada and have been for some 12 years now. You will hear acronyms for two projects: CAPC is the Community Action Program for Children, and CPNP is the Canada Prenatal Nutrition Program. Together these two programs encompass families with a pregnant mother or children up to the age of six.

Mme O'Bryan : J'ai de bonne nouvelle en ce qui concerne l'Île-du-Prince-Édouard. Le gouvernement provincial élabore actuellement une stratégie provinciale d'alphabétisation et d'apprentissage. J'ai collaboré étroitement avec les responsables. On évaluera régulièrement les compétences en lecture et en écriture des élèves dans les écoles de manière à cerner les enfants qui ont des problèmes pour éviter que des enfants se rendent en 3^e année sans savoir lire. Il manquait ce genre d'évaluations régulières dans le système scolaire.

En outre, la province dispose maintenant d'un coordonateur responsable des troubles d'apprentissage. On pourra peut-être diagnostiquer plus de troubles d'apprentissage, ce qui est un facteur quand on apprend à lire. Nous espérons que les enfants qui ont des problèmes d'apprentissage auront accès à des programmes qui pourront les aider à mieux réussir à l'école.

Le sénateur Gustafson : Pensez-vous qu'il faut sensibiliser davantage les enseignants au fait que certains élèves ont besoin de plus attention? Je pense à l'époque où nous allions à l'école. Il y avait toujours un élève qui avait beaucoup de difficulté à apprendre et, à l'époque, les enseignants n'étaient guère compatissants ou compréhensifs. Je crois qu'il faut se pencher sur cela.

Je trahis mon âge, mais je me souviens qu'on avait des concours d'épellation au vieil hôtel de ville. Il y avait deux ou trois vieux agriculteurs que les enfants n'arrivaient pas à battre; ils gagnaient tout le temps. On avait donc insisté sur cet aspect de l'enseignement. Nous devrions aujourd'hui être en mesure de relever ce défi.

Mme O'Bryan : Je suis d'accord. Nous avons invité Mme Satya Brink de Statistique Canada pour parler des résultats du sondage international et faire une présentation concernant l'Île-du-Prince-Édouard pour que les gens de l'Île comprennent l'ampleur du problème.

Nous organisons des ateliers pour les enseignants sur l'apprentissage et l'alphabétisation. Notre travail consiste surtout à promouvoir l'alphabétisation et à faire comprendre que tous doivent collaborer pour promouvoir l'alphabétisation à l'Île. Nous voulons favoriser une culture d'apprentissage.

La présidente : Merci beaucoup.

Le dernier témoin sera Mme Aileen Petrie, directrice exécutive du Families First Resource Centre.

Aileen Petrie, directrice exécutive, Families First Resource Centre : Je commencerai par vous donner un bref historique au cas où vous ne connaîtriez pas le mandat des centres de ressources familiales.

Nous recevons depuis une douzaine d'années maintenant des fonds de l'Agence de santé publique du Canada. Je désignerai deux projets par leur sigle, soit le PACE, c'est-à-dire le Programme d'action communautaire pour les enfants, et le PCNP, à savoir le Programme canadien de nutrition prénatale. Ces deux programmes s'adressent aux familles qui attendent un

However, we do try to go outside our mandate a bit and encompass more families, and I will demonstrate how we have done that.

CAPC and CPNP were developed in response to extensive research documenting the importance of the early years. The federal government, which has been behind us for a long time, has been in the right place at the right time and has done the right things. These programs are all over the country and have been instrumental in helping families in rural Canada.

There are seven centres in Prince Edward Island. I am from Montague, on the eastern end of Prince Edward Island, and we service the Southern Kings and Queens area. C.H.A.N.C.E.S. Inc. Family Resource Centre is in Charlottetown. There is one in Summerside, and there are few more on the western end. There are a francophone and a Mi'kmaq family resource centre as well.

Family Resource Centres were announced as part of the Government of Canada's approach to meeting the challenges posed by the 1990 UN World Summit for Children, and we still exist today. We are hoping to exist forever because we know that we do good work.

We have partnered with the government on a couple of great social initiatives. Perhaps you are familiar with *The Rural Think Tank 2005*. I would strongly suggest that you find that report. It is a good read, and instead of reinventing the wheel it contains some good information that you might be able to use. For example, the challenges of rural living have been identified as access to services and transportation, economic and employment realities, and food security, and the focus groups tell you why. It is a very good document.

We were instrumental in that project. It was funded by the Public Health Agency of Canada. CAPC and CPNP monies went into it and the projects throughout Canada were instrumental in getting the focus groups together to gather all of that information.

Another initiative in which we are quite involved in Prince Edward Island is the Strategy for Healthy Child Development. The province put five years into this work because they consider it important for us to invest in our children. It is a strategic plan for five years. Our children start learning as babies, and literacy starts with babies. We can save a lot of money in the long run if we have healthy children, and so our program starts with helping pregnant women with nutrition and education. We promote breastfeeding, healthy child development, literacy, and programs for parent education. That is the gamut.

We are heavily involved with the government on some initiatives. We do extensive, five-year evaluations on our programs. The last evaluation was done in 2005 so these results

enfant ou qui comptent des enfants de moins de six ans. Cependant, il nous arrive de dépasser quelque peu le cadre de notre mandat afin d'englober plus de familles et je vous expliquerai comment nous y arrivons.

Le PACE et le PCNP ont été élaborés en réponse aux recherches approfondies sur l'importance des premières années. Le gouvernement fédéral, qui nous appuie depuis longtemps, s'est trouvé au bon endroit au bon moment et il a fait ce qui s'imposait. Ces programmes sont offerts à l'échelle du pays et ils ont aidé les familles en milieu rural.

L'Île-du-Prince-Édouard compte sept centres. Je viens de Montague, à l'extrémité est de l'Île. Nous servons le comté de Kings et le sud du comté de Queens. Le centre de ressources familiales C.H.A.N.C.E.S. Inc. se trouve à Charlottetown. Summerside a un centre et l'ouest de l'Île est doté de quelques autres centres. Les francophones et les Micmacs disposent aussi d'un centre de ressources familiales.

Les centres de ressources familiales ont vu le jour dans le cadre des mesures annoncées par le gouvernement du Canada pour relever les défis découlant du Sommet mondial pour les enfants qui avait été organisé par les Nations Unies en 1990, et ils existent toujours aujourd'hui. D'ailleurs nous espérons que nous continuerons d'exister, car nous savons que nous faisons du bon travail.

Nous avons collaboré avec le gouvernement dans deux ou trois initiatives sociales fort intéressantes. Vous connaissez peut-être le rapport du groupe de réflexion rural 2005. Je vous recommande fortement de trouver ce rapport. Il est intéressant à lire et au lieu de réinventer la roue, il contient des renseignements intéressants qui pourraient vous être utiles. Par exemple, le groupe a déterminé que les défis de la vie rurale sont l'accès aux services et au transport, les réalités économiques et d'emploi, et la sécurité alimentaire, et il explique pourquoi. C'est un excellent document.

Nous avons joué un rôle dans ce projet, qui était financé par l'Agence de santé publique du Canada. Des fonds du PACE et du PCNP ont été affectés à cette initiative, et les projets mis en oeuvre partout au Canada ont aidé à rassembler les groupes de consultation, afin qu'ils recueillent tous ces renseignements.

La Strategy for Healthy Child Development est une autre initiative à laquelle nous participons très activement dans l'Île-du-Prince-Édouard. La province a consacré cinq ans à ce projet, parce qu'elle juge important que nous investissions dans nos enfants. Il s'agit d'un plan stratégique pour une période de cinq ans. Nos enfants commencent à apprendre lorsqu'ils sont des bébés et le processus d'alphabetisation débute à ce stade. À long terme, nous pouvons économiser beaucoup d'argent si nos enfants sont en santé, et c'est pourquoi nos programmes commencent en aidant les femmes enceintes dans les domaines de la nutrition et de l'éducation. Nous faisons la promotion de l'allaitement, du développement des enfants en santé, de l'alphabetisation et des programmes d'éducation des parents. Ce sont tous des secteurs dans lesquels nous intervenons.

Nous participons très activement, de concert avec le gouvernement, à certaines initiatives. Nous effectuons des évaluations quinquennales approfondies de nos programmes. La

are relatively significant and current. We are key players in the delivery of child and family programs. We are firmly established and well integrated in the broader network of policy, program and research initiatives for children and their families, as I have already shown you, helping to create supportive environments for individuals, projects, communities and the system through opportunities to share perspectives, expertise, and resources.

We contribute to policy, practice and research development at the system level, building community capacity across Atlantic Canada. We are affiliated with Atlantic Canada. All the other projects across Canada have their own mandate. Each project is different. Even in Prince Edward Island each centre is different because we serve different communities and the needs of our communities continually change. We provide the system with the means to work towards improved public health for Atlantic Canadians. All of that is in the report "From Babies to Boardrooms . . . CAPC and CPNP are Involved!"

Above and beyond that, we provide good work placements for post-secondary students in early childhood education and nursing. Recently we had two placements at our center. These young people on their education path can see a hands-on work environment, and we make sure their placements are meaningful. We support them in every way. Part of our mandate is to help young Canadians in their quest for education.

The Chairman: Before you leave, perhaps you could let us copy those documents.

Ms. Petrie: I will leave these documents with you.

The Chairman: That would be great. Thank you very much.

Senator Mercer: Is your funding that comes from the Public Health Agency of Canada secure before the 2007-08 budget year?

Ms. Petrie: Yes. We have been quite proactive. We have just heard the good news that our funding is good until March 31, 2008.

Senator Mercer: That is good news, and it answers one question.

Ms. Petrie: I hope so.

Senator Mercer: Ms. O'Bryan told us that literacy funding is secure to just beyond that time as well, which is also good news.

We are talking about rural poverty. You indicated that there are 17 locations for your program on the Island.

Ms. Petrie: There are seven centres on Prince Edward Island.

Senator Mercer: There is one in Charlottetown?

dernière évaluation date de 2005; par conséquent, les résultats sont relativement révélateurs et à jour. Nous sommes des intervenants clés dans la prestation de programmes pour les enfants et les familles. Nous sommes bien établis et bien intégrés au réseau élargi de politiques, programmes et initiatives de recherche pour les enfants et leurs familles, comme je vous l'ai déjà montré, et nous aidons à créer un milieu favorable pour les personnes, les projets, les collectivités et le système, au moyen d'occasions permettant de partager des points de vue, des compétences et des ressources.

Nous contribuons à la mise en pratique de politiques et à la recherche au niveau du système, de façon à promouvoir les capacités communautaires dans tout le Canada atlantique. Nous sommes associés au Canada atlantique. Tous les autres projets au pays ont leur propre mandat. Chacun d'eux est différent. Même dans l'Île-du-Prince-Édouard, chaque centre est différent, parce que nous desservons des collectivités différentes et que leurs besoins changent continuellement. Nous fournissons le système et les moyens d'améliorer la santé publique pour les Canadiens de la région atlantique. Tous ces points sont mentionnés dans le rapport.

En outre, nous assurons un bon placement professionnel aux étudiants de niveau postsecondaire, dans le secteur de la petite enfance et des soins infirmiers. Nous avons récemment eu deux placements à notre centre. Dans le cadre de leur cheminement académique, ces jeunes bénéficient d'une formation pratique, et nous veillons à ce qu'ils en tirent le meilleur parti possible. Nous les appuyons de toutes les façons possibles. Une partie de notre mandat consiste à aider des jeunes Canadiens dans leur processus d'apprentissage.

La présidente : Avant de quitter, vous pourriez peut-être nous laisser copier ces documents.

Mme Petrie : Je vais vous les laisser.

La présidente : Ce serait bien. Merci beaucoup.

Le sénateur Mercer : Le financement qui est fourni par l'Agence de santé publique du Canada est-il assuré avant l'année budgétaire 2007-2008?

Mme Petrie : Oui. Nous avons été très proactifs. Nous venons tout juste d'apprendre la bonne nouvelle portant que notre financement est assuré jusqu'au 31 mars 2008.

Le sénateur Mercer : C'est une bonne nouvelle et cela répond à une question.

Mme Petrie : Je l'espère.

Le sénateur Mercer : Mme O'Bryan nous a dit que le financement de l'alphabétisation était lui aussi assuré jusqu'au delà de cette date, ce qui est aussi une bonne nouvelle.

Nous parlons de pauvreté en milieu rural. Vous avez dit que votre programme est dispensé à partir de 17 endroits dans l'île.

Mme Petrie : Il y a sept centres dans l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Mercer : Il y en a un à Charlottetown?

Ms. Petrie: There are two centres in Charlottetown: C.H.A.N.C.E.S. Inc. Family Resource Centre and the Mi'kmaq Family Resource Centre, although the latter serves the whole province.

Senator Mercer: Are any of the other five centres in rural parts of the province?

Ms. Petrie: Well, Summerside is now considered a city, but it has been my understanding that Prince Edward Island is called rural, period. Am I right in that?

Senator Callbeck: According to Statistics Canada.

Senator Mercer: Yes.

Ms. Petrie: Everyone's definition of rural is different. However, for example, there are many differences between C.H.A.N.C.E.S. and us in terms of staffing and the way we deliver programs. It is like comparing apples and oranges.

Senator Mercer: How do you identify your clients, or do they self-identify?

Ms. Petrie: We call them participants. Our target population is families who are at risk of not having enough education or at risk in any way. However, we have opened up that word, because I believe every family with children risks not knowing how to parent and not having all the education they need. We would like to reach all families on Prince Edward Island, not specifically those on social services, because we feel that every family needs extra support, especially in our rural setting. In Montague there are isolation factors, transportation issues, and the whole gamut of issues that families face.

Senator Mercer: Can a family self-identify or does a third party have to refer them?

Ms. Petrie: No, but we do partner very closely with the provincial departments for public health and child and family justice. We have referrals but our first point of entry is with the public health nurses and the babies being born. Also, the public health nurses identify who is pregnant and we try to reach women when they are pregnant. It does not always happen, but when the baby is born that is our point of entry for sure.

Senator Mercer: There is a Canadian prenatal program. Is there a Canadian postnatal program?

Ms. Petrie: CAPC is a postnatal program, while CPNP is the prenatal program, so we have covered both bases. CAPC is also from zero to six years old.

At C.H.A.N.C.E.S. they work with babies only to six months. We have babies up to a year old because we do not deal with as many families. Basically, you have to design your programs

Mme Petrie : Il y en a deux à Charlottetown, soit le Centre de ressources pour les familles C.H.A.N.C.E.S Inc., et le Centre de ressources familiales Mi'kmaq, bien que ce dernier desserve l'ensemble de la province.

Le sénateur Mercer : Parmi les cinq autres centres, y en a-t-il qui sont situés dans des régions rurales de la province?

Mme Petrie : Hé bien, Summerside est maintenant considérée comme une ville, mais je crois savoir que l'Île-du-Prince-Édouard est considérée comme une région rurale. Ai-je raison de dire cela?

Le sénateur Callbeck : Selon Statistique Canada.

Le sénateur Mercer : Oui.

Mme Petrie : Tous ont une définition différente du mot « rural ». Toutefois, par exemple, il existe plusieurs différences entre C.H.A.N.C.E.S et nous, pour ce qui est de la dotation et de la façon dont nous exécutons les programmes. C'est comme comparer des pommes et des oranges.

Le sénateur Mercer : Comment identifiez-vous vos clients, ou est-ce que ceux-ci s'identifient eux-mêmes?

Mme Petrie : Nous les appelons des participants. Notre groupe cible est les familles qui risquent de ne pas avoir suffisamment de connaissances, ou qui sont à risque pour quelque raison que ce soit. Cela dit, nous avons élargi la portée de cette notion, parce que toutes les personnes qui ont des enfants risquent de ne pas connaître l'art d'être parent et de ne pas avoir toutes les connaissances nécessaires. Nous aimerions rejoindre toutes les familles de l'Île-du-Prince-Édouard, et non pas expressément celles qui ont recours aux services sociaux, parce que nous pensons que chaque famille a besoin d'un soutien supplémentaire, particulièrement dans notre milieu rural. À Montague, il existe des problèmes d'isolement et de transport, et on retrouve toutes les autres difficultés auxquelles sont confrontées les familles.

Le sénateur Mercer : Une famille peut-elle s'identifier elle-même, ou doit-elle être dirigée par une tierce partie?

Mme Petrie : Non, mais nous sommes en partenariat très étroit avec les ministères provinciaux responsables de la santé publique, des enfants et des services de justice à la famille. Nous avons des participants qui ont été dirigés, mais les infirmières de la santé publique et les nouveau-nés représentent notre principal point d'entrée. Ces infirmières identifient aussi les femmes enceintes, et nous essayons de communiquer avec elles durant leur grossesse. Cela ne se produit pas toujours, mais lorsque l'enfant naît, il constitue un point de contact sûr.

Le sénateur Mercer : Il existe un programme prénatal canadien. Existe-t-il aussi un programme postnatal canadien?

Mme Petrie : Le PACE est un programme postnatal, tandis que le PCNP est le programme prénatal. Par conséquent, les deux volets sont visés. Le PACE s'applique aussi aux enfants de zéro à six ans.

Les intervenants du programme de ressources pour les familles C.H.A.N.C.E.S. s'occupent des bébés uniquement jusqu'à ce que ceux-ci atteignent l'âge de six mois. Nous avons des bébés qui ont

according to the staff you have and what you can do well. Each program is different, but our postnatal program is from zero to six years.

Senator Mahovlich: Do you have many volunteers?

Ms. Petrie: We consider our participants to be volunteers because when they come to our resource centre they come with their family; the parents are there — they do not simply leave their children with us. The parents help us with the programs.

Senator Mahovlich: The parents are the volunteers.

Ms. Petrie: That is right.

Senator Mahovlich: When you make your report for the government, do you report on all the volunteers that you have?

Ms. Petrie: Yes. They are all counted as part of our statistics. However, the parents do not always give themselves credit for being volunteers. We tell them, “Look what you have done. You have helped with the snack, you read the story to the children, you have participated, you are a volunteer,” and that increases their self-esteem once they realize their contribution. Also, our volunteers are our board members.

Senator Mahovlich: I had to take a summer or two off for one of my children. He was having a difficult time so I had to drive him to school in the summertime. I took the whole summer off because he was having a difficult time. I think it is very important that the families get involved.

Ms. Petrie: Exactly. That is all part of it, because it teaches families to work together, to play and have fun together, and to grow together.

Senator Mahovlich: The government would look at this report and be enthused about that too.

I think that in the coming year the government will have a huge surplus and you should not have any trouble getting funds for literacy.

The Chairman: One would think.

Senator Mahovlich: We hope.

Senator Callbeck: There are seven family resource centres on P.E.I. You operate out of Montague. How many families would you be involved with?

Ms. Petrie: I can speak only for my own centre in Montague. The statistics fluctuate. For the Community Action Program for Children we have 192 families now, and for the Canada Prenatal Nutrition Program we are working with 44 families.

jusqu'à un an, parce que nous ne traitons pas avec un aussi grand nombre de familles. Il s'agit essentiellement de concevoir les programmes en fonction du personnel disponible et de ce qu'on peut bien faire. Chaque programme est différent, mais notre programme postnatal englobe les enfants de zéro à six ans.

Le sénateur Mahovlich : Avez-vous un grand nombre de bénévoles?

Mme Petrie : Nous considérons que nos participants sont des bénévoles, parce que lorsqu'ils se rendent à nos centre de ressources, ils viennent avec leur famille. Les parents sont présents. Ils ne se contentent pas de nous laisser leurs enfants; ils nous aident à appliquer les programmes.

Le sénateur Mahovlich : Les parents sont des bénévoles.

Mme Petrie : C'est exact.

Le sénateur Mahovlich : Lorsque vous présentez votre rapport au gouvernement, faites-vous mention de tous vos bénévoles?

Mme Petrie : Oui. Ils sont tous inclus dans nos statistiques. Toutefois, les parents ne s'accordent pas toujours le mérite de leur bénévolat. Nous leur disons : « Regardez ce que vous avez fait. Vous avez aidé à servir la collation, vous avez lu une histoire aux enfants, vous avez participé. Vous êtes des bénévoles. » Lorsqu'ils prennent conscience de leur contribution, cela améliore leur estime de soi. Les membres de notre conseil font aussi partie de nos bénévoles.

Le sénateur Mahovlich : J'ai dû prendre congé un été ou deux pour m'occuper d'un de mes enfants. Celui-ci vivait une période difficile et je devais l'emmener à l'école durant l'été. J'ai pris congé tout l'été, parce que mon fils éprouvait des difficultés. Je pense qu'il est très important que les familles participent au processus.

Mme Petrie : Tout à fait. Cela s'inscrit dans le processus, parce que les familles apprennent ainsi à travailler ensemble, à s'amuser ensemble et à grandir ensemble.

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement lirait ce rapport et serait enthousiasmé par son contenu.

Je pense que, dans l'année qui vient, le gouvernement aura un excédent énorme et vous ne devriez pas avoir de difficultés à obtenir des fonds pour l'alphabétisation.

La présidente : On est porté à le croire.

Le sénateur Mahovlich : Nous l'espérons.

Le sénateur Callbeck : Il y a sept centres de ressources pour les familles dans l'Île-du-Prince-Édouard. Vous travaillez au centre de Montague. Avec combien de familles traitez-vous?

Mme Petrie : Je peux uniquement parler au nom de mon propre centre, à Montague. Les chiffres varient. Dans le cadre du Programme d'action communautaire pour les enfants, nous travaillons actuellement avec 192 familles, tandis que dans le cas du Programme canadien de nutrition prénatale, nous collaborons avec 44 familles.

Senator Callbeck: You mentioned that the way you deliver programs and the way C.H.A.N.C.E.S. delivers programs in Charlottetown can be like apples and oranges, and that depends a lot on the number of workers you have. Do you get your budget directly from the federal government?

Ms. Petrie: Yes, but my budget is not the same as C.H.A.N.C.E.S.' budget. Every centre has a different budget. That budget was set in stone. I am not quite into my second year yet, so all of the budget negotiations were before my time.

The budget has stagnated; whatever our budget was five years ago is all we will ever get. It will never increase, which is why we end up doing other programs to get other money into our organization so that we can stay alive.

Senator Callbeck: Were you told by the federal government that your budget will never increase?

Ms. Petrie: Basically, they said, "What you see is what you get, and when you get funding again that is what you will get."

Senator Callbeck: You have funding now until the end of March 2008. Is that right?

Ms. Petrie: Yes. We had a five-year block of funding, which goes to 2009, so I am confident that we will be operating until 2009. However, it is still a year-to-year commitment, even though it is a five-year block of funding. There is always that "with 60-days' notice" clause that you might be terminated. Technically, the funding is until 2009; at that point we will have to submit a new request, but we have been told that our current budget is the figure we will be working with.

Senator Callbeck: You certainly do good work. I am very familiar with C.H.A.N.C.E.S. and know what goes on there. I commend you for your efforts.

The Chairman: We very much appreciate both of you coming here today. This is a tough issue. I sincerely hope that there will be some light at the end of a currently dark tunnel and that you will stay in business and be back doing all the good things you do.

Senators, we now have an important presentation on behalf of Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island. We are joined by Executive Director Graham Gaudet and President Ed MacLaren.

Ed MacLaren, President, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island: Honourable senators, on behalf of the directors of the Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island, I would like to express our sincere appreciation for allowing us to make this presentation today.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit que comparer la manière dont vous exécutez vos programmes et la manière dont l'organisme C.H.A.N.C.E.S. exécute les siens à Charlottetown, c'est comme comparer des pommes et des oranges, et que cela dépend énormément du nombre de travailleurs. Obtenez-vous votre budget directement du gouvernement fédéral?

Mme Petrie : Oui, mais mon budget diffère de celui de l'organisme C.H.A.N.C.E.S. Chaque centre a un budget différent. Ce budget était immuable. Je n'en suis pas tout à fait à ma deuxième année au centre et toute la question du budget a été réglée avant que j'arrive.

Le montant du budget stagne. Ce que nous obtenons, c'est la somme qui a été décidée il y a cinq ans. Le budget n'augmentera jamais. Nous devons donc exécuter d'autres programmes pour avoir l'argent nécessaire pour assurer la survie de notre organisme.

Le sénateur Callbeck : Le gouvernement fédéral vous a-t-il dit que votre budget n'augmenterait jamais?

Mme Petrie : Essentiellement, on nous a dit « Voici le montant que vous toucherez et, lorsque vous recevrez du financement à nouveau, c'est ce que vous aurez. »

Le sénateur Callbeck : Vous disposez d'un financement jusqu'à la fin du mois de mars 2008. Est-ce exact?

Mme Petrie : Oui. Nous avons obtenu une enveloppe budgétaire s'étalant sur cinq ans, jusqu'en 2009, alors je suis certaine que nous exercerons des activités jusque-là. Toutefois, même s'il s'agit d'une enveloppe budgétaire de cinq ans, il y a un engagement financier d'année en année. Nous sommes assujettis à une disposition de préavis de 60 jours nous obligeant à terminer nos activités. Techniquement, le financement s'échelonne jusqu'en 2009. À ce moment-là, nous devons présenter une nouvelle demande. Cependant, d'après ce qu'on nous a dit, il faudra s'accommoder du montant actuel.

Le sénateur Callbeck : Vous faites du bon travail. Je connais très bien l'organisme C.H.A.N.C.E.S. et je sais ce qui s'y passe. Je salue vos efforts.

La présidente : Nous vous sommes très reconnaissants à vous deux d'être venues aujourd'hui. C'est une question difficile. J'espère sincèrement que nous verrons la lumière au bout du tunnel et que vous pourrez continuer à exercer vos activités et à accomplir toutes les bonnes choses que vous réalisez.

Honorables sénateurs, des représentants de l'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard sont ici pour nous faire un exposé important. Accueillons Graham Gaudet, directeur exécutif, et Ed MacLaren, président.

Ed MacLaren, président, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island : Honorables sénateurs, au nom des directeurs de l'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard, j'aimerais vous remercier sincèrement de nous permettre de faire cette présentation aujourd'hui.

Our mission at the hospice is to provide care and support to Islanders living with or dying from a life-threatening illness and to their families. We train the volunteers who provide this care. In keeping with our mission, our presentation today will focus on issues that affect terminally ill rural Islanders.

In your report *Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor*, you state that the Organisation for Economic Co-operation and Development defines the entirety of Prince Edward Island, including Charlottetown, a city with a population of 32,000 people, as predominantly rural. While this may be true from an national perspective, it hardly rings true to residents of Prince Edward Island. However, when it comes to health, Prince Edward Island suffers from a lack of health care similar to any other rural area in Canada.

Hospice volunteers provide services in the home, hospitals, manors and on the palliative care units. During the past year hospice volunteers have provided service to more than 110 terminally ill patients and their families living outside the greater Charlottetown area. Hospice service is provided at the intersection of formal and informal care and our programs have a powerfully positive effect on the quality of life of the patient, the family caregiver, other family members and friends.

Hospice services are not covered under health plans. According to the 2001 census, 12.6 per cent of P.E.I. residents earn less than the national standard; therefore, hospice services are provided free of charge.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island has chapters in Charlottetown, Summerside, West Prince, which covers the Alberton, O'Leary and Tignish areas, and Eastern Kings, which takes in Souris and the surrounding areas. Because we have volunteers in both urban and rural settings, we believe we are qualified to make observations on the situation in rural P.E.I. as it concerns our farming and fishing families.

In February 2000, before a Senate subcommittee, Dr. Harvey Chochinov said, "Unfortunately, in end-of-life care, we do not have a vocal constituency. The dead are no longer here to speak, the dying often cannot speak, and the bereaved are often too overcome by their loss to speak."

A 2006 Canadian Hospice Palliative Care Association fact sheet states that hospice palliative care is important and relevant to everyone and touches us all at some time in some way. According to the association, 90 per cent of us will die of a protracted life threatening illness; 75 per cent of these deaths take place in a hospital; fewer than 10 per cent of us will die of sudden

La mission de notre association est d'offrir des soins et du soutien aux résidents de l'Île-du-Prince-Édouard atteints d'une maladie grave, ainsi qu'à leurs familles. Nous formons les bénévoles qui dispensent ces soins. Notre exposé d'aujourd'hui portera principalement sur les difficultés touchant les Prince-Édouardiens en phase terminale qui résident dans des régions rurales.

Dans votre rapport intitulé *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale*, vous affirmez que l'Organisation de coopération et de développement économiques définit l'Île-du-Prince-Édouard dans son ensemble, y compris Charlottetown, une ville de 32 000 habitants, comme principalement rurale. Bien que cette définition puisse s'avérer d'un point de vue national, elle sonne faux aux oreilles des résidents de l'Île-du-Prince-Édouard. Toutefois, au chapitre de la santé, l'Île-du-Prince-Édouard souffre d'une pénurie de soins semblable à celle de n'importe quelle région rurale du Canada.

Les bénévoles du milieu des soins palliatifs offrent des services à domicile, dans les hôpitaux, dans les résidences pour personnes âgées et dans les services de soins palliatifs. Au cours de la dernière année, ces bénévoles ont offert des services à plus de 110 patients en phase terminale et à leurs familles vivant à l'extérieur de la région du Grand Charlottetown. Les soins palliatifs se situent à mi-chemin entre les soins institutionnalisés et les soins non institutionnalisés. Nos programmes ont une incidence positive forte sur la qualité de vie des patients, des membres de la famille qui fournissent des soins, des autres membres de la famille et des amis.

Les régimes d'assurance-maladie ne couvrent pas les soins palliatifs. Selon le recensement de 2001, à l'Île-du-Prince-Édouard, 12,6 p. 100 des résidents gagnaient moins que le salaire national standard. Par conséquent, les soins palliatifs sont dispensés gratuitement.

L'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard comprend quatre sections régionales : Charlottetown, Summerside, West Prince — section qui couvre les régions d'Alberton, d'O'Leary et de Tignish — et Eastern Kings — qui englobe la région de Souris et les régions environnantes. Comme nous avons des bénévoles tant dans les zones urbaines que dans les régions rurales, nous estimons être en mesure de formuler des observations sur la situation des familles d'agriculteurs et de pêcheurs dans l'Île-du-Prince-Édouard rurale.

En février 2000, M. Harvey Chochinov a déclaré ceci à un sous-comité sénatorial : « Malheureusement, les patients en phase terminale se font rarement entendre. Les morts ne sont plus sur terre pour prendre la parole, les mourants ne peuvent souvent plus parler et les familles endeuillées souffrent trop pour pouvoir parler. »

En 2006, l'Association canadienne de soins palliatifs a publié une fiche de renseignements dans laquelle elle indiquait que les soins palliatifs revêtaient une importance pour tout le monde et nous touchaient tous d'une certaine manière à un moment ou à un autre. D'après l'association, 90 p. 100 d'entre nous mourront d'une maladie grave prolongée; 75 p. 100 de ces morts auront lieu

events such as myocardial infarction or accidents; and fewer than 20 per cent receive hospice palliative care. According to Statistics Canada, there were approximately 1,393 deaths in P.E.I. in 2005.

Taking care of loved ones can be full-time job. The average time spent caring for dying loved ones at a home is 54 hours per week according to Ipsos Reid in 2004. Every year 1 million Canadians are affected by the loss of a loved one.

Hospice palliative care provides options that guide Canadians through dying and death. It is estimated that the caregiver in the home palliative care setting provides 80 per cent to 90 per cent of all care. This environment often leaves the caregiver's self-esteem and confidence battered. Emotionally and physically they spread themselves too thin. There are a range of options in support services, hospices, hospital homes, including private homes, nursing homes and long-term care facilities.

Issues affecting Island farmers and fishers are many. Farmers and fishers do not have the luxury of belonging to a group health insurance policy; therefore, when a terminal illness strikes, the patient is responsible for covering all the costs related to the illness.

Transportation difficulties, isolation, few supports other than immediate family members, low income and/or there being only one source of income, seasonal employment, no health insurance plans, little or no access to community support systems — these are only a few of the many issues that keep the rural farmer and fisher poor. Most farmers and fishers have little help other than hired hands. If you are a hired hand working on the farm or the second man on a lobster boat you probably work for minimum wage on a seasonal basis. Off-season you draw employment insurance and there could be many weeks when you draw nothing at all.

If you cannot drive due to a terminal illness or you do not have access to an automobile, it can be very difficult to obtain the help and assistance offered at a hospital or clinic or even to reach a pharmacy or see your doctor as often as required. There are no buses running out in the country, and taxis are almost non-existent. If they exist, the cost is beyond what the person can afford. A taxi from Montague to Charlottetown costs \$80 to \$100 for a return trip. If you are receiving daily chemo treatments you cannot get there by taxi. Transportation issues affect all rural people here on P.E.I. There are few alternatives to the family vehicle.

Isolation is also an issue. On the family farm all family members are required to work. Often the patient is home alone and without immediate help or assistance. In the case of the

dans un hôpital; moins de 10 p. 100 d'entre nous mourront à la suite d'événements soudains comme un infarctus du myocarde ou un accident; et moins de 20 p. 100 d'entre nous recevront des soins palliatifs. Selon Statistique Canada, il y a eu environ 1 393 morts à l'Île-du-Prince-Édouard en 2005.

Prendre soin d'un être cher peut occuper quelqu'un à temps plein. D'après des données publiées par Ipsos Reid en 2004, le temps moyen consacré à dispenser à domicile des soins à un être cher qui se meurt équivaut à 54 heures par semaine. Chaque année, un million de Canadiens sont touchés par la perte d'un proche.

Les soins palliatifs offrent des options qui guident les Canadiens durant la phase terminale et la mort. On estime qu'un fournisseur de soins palliatifs à domicile dispense de 80 à 90 p. 100 de tous les soins. Cet environnement mine souvent l'estime de soi et la confiance du fournisseur de soins. Ce dernier s'épuise émotivement et physiquement. Il existe toute une gamme d'options : services de soutien, centres de soins palliatifs et foyers-hôpitaux, ce qui inclut les résidences privées, les maisons de soins infirmiers et les établissements de soins prolongés.

Les agriculteurs et les pêcheurs de l'Île-du-Prince-Édouard se heurtent à de nombreuses difficultés. Ils n'ont pas le luxe d'être couverts par une assurance-maladie de groupe. Par conséquent, l'agriculteur ou le pêcheur en phase terminale est responsable de tous les coûts qu'entraîne sa maladie.

Difficultés de transport, isolement, manque de soutien autre que celui provenant de la famille immédiate, faible revenu ou source de revenu unique, emploi saisonnier, absence de régime d'assurance-maladie et accès inexistant ou faible aux systèmes d'aide communautaire — ce ne sont que quelques-uns des nombreux facteurs qui maintiennent les agriculteurs et les pêcheurs des régions rurales dans la pauvreté. La plupart ne peuvent pas compter sur beaucoup plus que leur salaire de pêcheur ou d'ouvrier agricole engagé. Si vous êtes ouvrier agricole engagé ou assistant sur un langoustier, vous travaillez probablement au salaire minimum de manière saisonnière. Hors saison, vous touchez des prestations d'assurance-emploi et, pendant de nombreuses semaines, il se peut que vous ne touchiez rien du tout.

Si une personne n'est pas en mesure de conduire parce qu'elle est en phase terminale ou si elle n'a pas accès à une automobile, il peut lui être très difficile d'obtenir l'aide offerte à un hôpital ou à une clinique ou même de se rendre à la pharmacie ou de voir son médecin aussi souvent qu'il le faudrait. Il n'y a pas d'autobus qui se rendent à la campagne et il n'y a presque pas de taxis. Lorsqu'il y a des taxis, la personne n'est pas en mesure de s'en payer. Un taxi allant de Montague à Charlottetown coûte de 80 à 100 \$ aller-retour. Quelqu'un qui subit des traitements de chimiothérapie quotidiennement ne peut pas utiliser le taxi. Tous les résidents des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard sont touchés par les problèmes de transport. Il existe peu de solutions de rechange à la voiture familiale.

L'isolement pose aussi problème. Sur une ferme familiale, tous les membres de la famille doivent travailler. Alors, souvent, le patient est seul à la maison sans aide immédiate. Pour ce qui est

fisher, most of the economic life revolves around the boat. There is no time left for patient care if the rest of the family wants to continue to make a living.

As stated already, it is estimated that the caregiver in the home palliative care setting provides 80 per cent to 90 per cent of all care. The Ipsos Reid survey of January 2004 estimates that taking care of loved ones can be full-time job. The average time spent with a dying loved one at home is 54 hours per week. This report also states that Canadians under the age of 55 or older cannot devote that amount of time to care for a terminally ill person without some sort of assistance.

A case from our records is as follows: "Joe Fisherman" was diagnosed in 2001 with kidney cancer at the age of 39 years. He died in October 2006. He was employed as a hand on a fishing boat in rural P.E.I. and enjoyed his work. He continued to work as a hand when he was able until two months prior to his death. In the last year of his life his medications alone cost him, on the average, \$850 a month.

He also had other significant medical costs associated with his illness, such as travel to different hospitals in and out of the province for treatment. He did not qualify for assistance for his medication because he chose to continue to work. The extraordinary medical costs caused him much stress and hardships in the last months of his life. Because "Joe" lived at home with his parents and did not have his own address, he was ineligible for social assistance. His parents were forced to use their already stretched income to meet his daily needs.

Many Islanders employed in both the farming and the fishing industries are the only wage earner in the family, and many are too proud to apply for government welfare. The cost of medications and supplies for the terminally ill person can be exorbitant: long-acting morphine, 30 milligrams a day, twice a day, \$75 a month; breakthrough morphine, 250 milligrams a day, \$250 a month; Dilaudid, \$125 a month; most pain medications, \$250 to \$300 a month. Home-based oxygen can be as much as \$20 per tank, and the average patient on oxygen 24 hours a day requires five to six tanks. That would be a cost of approximately \$3,000 per month. Medications for nausea are anywhere from \$20 to \$250 a month. The average total cost for medications and supplies could total well over \$850 to \$1,000 a month.

This comes at a time when one wage earner could be the patient who can no longer contribute to the family income. Should the other partner need to provide care and stay at home, money issues become critical. Many Islanders, especially seniors, do not qualify for the compassionate care benefits because they

des pêcheurs, le gros de la vie économique tourne autour du bateau. Si les autres membres de la famille veulent continuer à joindre les deux bouts, ils n'ont pas le temps de dispenser des soins au patient.

Comme je l'ai déjà dit, on estime qu'une personne qui fournit des soins palliatifs à domicile dispense de 80 à 90 p. 100 de tous les soins. Le sondage publié en janvier 2004 par Ipsos Reid a révélé que le fait de s'occuper d'un être cher pouvait occuper quelqu'un à temps plein. Le temps consacré à domicile à un proche mourant s'élève à 54 heures en moyenne par semaine. Le sondage a également indiqué que les Canadiens âgés de moins de 55 ans, ou plus vieux, ne pouvaient pas consacrer ce nombre d'heures à offrir des soins à une personne en phase terminale sans jouir d'une quelconque forme d'aide.

Voici un des cas qui figurent dans nos dossiers : en 2001, alors qu'il avait 39 ans, « Joe le Pêcheur » a reçu un diagnostic de cancer du rein. Il est mort en octobre 2006. Il travaillait comme engagé sur un bateau de pêche dans une région rurale de l'Île-du-Prince-Édouard et il aimait son travail. Il a continué à travailler comme engagé lorsqu'il en était capable jusqu'à deux mois avant sa mort. Durant la dernière année de sa vie, ses médicaments à eux seuls lui coûtaient 850 \$ par mois en moyenne.

Joe devait aussi assumer d'autres frais médicaux élevés associés à sa maladie, comme les frais de déplacement vers différents hôpitaux à l'intérieur ou à l'extérieur de la province pour des traitements. Il n'était pas admissible à une aide financière pour ses médicaments, car il avait décidé de continuer à travailler. Les frais médicaux faramineux qu'il devait assumer lui ont causé beaucoup de stress et de difficultés durant les derniers mois de sa vie. Comme Joe vivait chez ses parents et qu'il n'avait pas d'adresse à lui, il n'était pas admissible à l'aide sociale. Ses parents ont dû puiser à même leurs revenus déjà serrés pour répondre aux besoins quotidiens de leur fils.

De nombreux Prince-Édouardiens qui travaillent dans les industries de l'agriculture et de la pêche sont le seul salarié de leur famille et beaucoup sont trop orgueilleux pour demander des prestations gouvernementales d'aide sociale. Le coût des médicaments et des dispositifs dont ont besoin les personnes en phase terminale peut être exorbitant : morphine à action prolongée, 30 milligrammes par jour, deux doses par jour, 75 \$ par mois; morphine contre les percées de douleur, 250 milligrammes par jour, 250 \$ par mois; Dilaudid, 125 \$ par mois; la plupart des médicaments contre la douleur, 250 à 300 \$ par mois. Les réservoirs d'oxygène à donner à la maison peuvent coûter jusqu'à 20 \$ chacun; le patient moyen qui nécessite de l'oxygène 24 heures par jour a besoin de 5 à 6 réservoirs quotidiennement. On parle d'environ 3 000 \$ par mois. Le coût des médicaments contre la nausée varie de 20 à 250 \$ par mois. Le coût total moyen des médicaments et des dispositifs peut dépasser 850 à 1 000 \$ par mois.

Lorsqu'un salarié de la famille est malade, il ne peut plus contribuer au revenu familial. Si l'autre partenaire doit dispenser des soins et demeurer à la maison, les problèmes d'argent deviennent graves. De nombreux résidents de l'Île-du-Prince-Édouard, en particulier des personnes âgées, ne sont pas

do not qualify for unemployment insurance. Even if there is some health insurance, most plans require 20 per cent to 30 per cent co-pay.

The Hospice Palliative Care Association of P.E.I. has been advocating to the present government for complete coverage of drugs and medications for all patients requiring end-of-life care. On the national front, the Canadian Hospice Palliative Care Association is lobbying for a comprehensive palliative care program for all Canadians. A comprehensive palliative care program would be a big asset to the terminally ill rural Islander. It is our hope that the final days of a terminally ill person's life are not spent worrying about finances but may have a high quality of care in a setting of their choice surrounded by their loved ones.

The Chairman: Thank you. This issue does not get talked about very often and we very much appreciate your coming.

Senator Mercer: The work you do is very important and goes quite unrecognized by most people until they need your help. I want first of all to thank you for what you do because it is important to everyone, not only you in Prince Edward Island but your associates across the country.

In your recommendations you talked about complete coverage for drugs and medications. How extensive is drug coverage in Prince Edward Island? Is it there only for people who are on social assistance as opposed to the general population?

Graham Gaudet, Executive Director, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island: For most of the drug coverage on Prince Edward Island, a person has to be in an acute care setting to receive it, or in one of the Island manors or senior citizens' homes.

There are certain medications that people on welfare would qualify for but most of them are not what I would call the most up-to-date and modern pharmaceuticals.

Senator Mercer: If I were an Islander and I was diagnosed with cancer that was quite serious and that was probably going to end my life prematurely, I would have to fund it all myself? There is no catastrophic drug program at all?

Mr. MacLaren: No.

Mr. Gaudet: No. The only way you would be able to get assistance is if you were admitted into an acute care facility or you were a patient in one of the Island's long-term senior citizens' units.

admissibles à des prestations de soignant, car ils ne répondent pas aux critères de l'assurance-emploi. Par ailleurs, la majorité des régimes d'assurance-maladie exigent que le prestataire paye de 20 à 30 p. 100 des coûts.

L'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard milite auprès du gouvernement actuel pour qu'il offre à tous les patients nécessitant des soins de fin de vie une couverture complète des coûts liés aux médicaments. Sur le front national, l'Association canadienne de soins palliatifs exerce des pressions pour qu'on crée un programme de soins palliatifs exhaustif à l'intention de tous les Canadiens. Ce genre de programme représenterait un avantage énorme pour les patients en phase terminale des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Notre souhait est que les derniers jours d'un patient en phase terminale ne soient pas assombrés par des inquiétudes financières. Nous voulons que les gens puissent recevoir des soins de qualité dans l'environnement de leur choix, entourés de leurs proches.

La présidente : Je vous remercie. On ne parle pas très souvent de cette question. Nous vous remercions beaucoup de votre présence ici.

Le sénateur Mercer : Le travail que vous accomplissez est très important et la plupart des gens l'ignorent jusqu'à ce qu'ils aient besoin de votre aide. Je voudrais d'abord vous remercier, non seulement vous à l'Île-du-Prince-Édouard, mais aussi vos associés à l'échelle du pays. Ce que vous faites est important pour tout le monde.

Vous avez recommandé une couverture complète des médicaments. Quelle est l'étendue de la couverture des médicaments à l'Île-du-Prince-Édouard? L'offre-t-on seulement aux prestataires de l'aide sociale par opposition à la population en général?

Graham Gaudet, directeur exécutif, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island : Dans la plupart des cas, pour que les médicaments soient couverts à l'Île-du-Prince-Édouard, il faut que la personne reçoive des soins de courte durée ou qu'elle soit dans une des résidences pour personnes âgées de la province.

Les prestataires d'aide sociale seraient admissibles à certains médicaments, mais la plupart de ces produits pharmaceutiques ne sont pas ce que je qualifierais des plus modernes.

Le sénateur Mercer : Si je vivais à l'Île-du-Prince-Édouard et que j'apprenais que j'ai un cancer relativement grave qui mettrait probablement fin à ma vie prématurément, je devrais financer tout moi-même? Il n'existe pas de programme de couverture des médicaments onéreux?

M. MacLaren : Non.

M. Gaudet : Non. Les seuls qui peuvent obtenir de l'aide sont ceux qui sont admis dans des établissements de soins de courte durée ou les patients des unités de soins de longue durée pour personnes âgées de l'Île-du-Prince-Édouard.

Senator Mercer: In a sense, Prince Edward Island's economy is based on primary producers — fishermen and farmers — who are not groups known to have a great benefit package.

Mr. Gaudet: That is right.

Senator Mercer: It is hard enough to get the potatoes planted. The problem is magnified in Prince Edward Island.

Mr. MacLaren: That is correct, even with a medical plan. I went through this 10 years ago with my wife, and it cost me close to \$1,000 a month over and above what my medical plan covered.

Senator Mercer: It is a huge cost factor that we do not notice until we are in it.

Mr. MacLaren: Until you are in it, right.

Senator Mercer: Then really it is too late to fix at that point.

Mr. MacLaren: That is right.

Senator Callbeck: I, like Senator Mercer and all of us here, am well aware of the great work that you do. I believe on Prince Edward Island you are engaged with 150 to 200 families a year?

Mr. Gaudet: Approximately.

Senator Callbeck: We have had this discussion, because I met with you a month or two ago. Certainly, there needs to be a plan for catastrophic drugs. I do not know how many people do it, because the costs of drugs are high and unfortunately it looks as though they will continue to increase with all the new drugs coming on stream.

Mr. Gaudet: That is right.

Senator Callbeck: As I told you that day, I support your efforts. I commend you for coming here today and making all of us more aware of the need.

Mr. Gaudet: Our main concern is that the federal government provide drugs for people who are in an end-of-life situation and want to stay home to die.

If a person wants to take up a bed and die in the hospital that is available to anybody right now, but most people do not want to die in a hospital, they want to die at home. Mind you, not everyone can die at home. Many have to go into a palliative care unit or in the end do have to be admitted into the hospital, but many prefer to spend as much time as possible at home. Under the present situation in Prince Edward Island they cannot do that because they are forced to pay for the entire cost of their medication, which sometimes can run as high as \$1,000, \$2,000 or \$3,000 a month, whether they have a drug plan or not. We believe that in this day and age most people who die have been taxpayers for many years. Many of the seniors fought in the war. It is a shame that they have to spend the last days of their life sitting in a cold hospital bed, probably by themselves.

Le sénateur Mercer : Dans un sens, l'économie de l'Île-du-Prince-Édouard repose sur les producteurs primaires — les pêcheurs et les agriculteurs — et ce ne sont pas des groupes reconnus pour jouir d'avantages sociaux extraordinaires.

M. Gaudet : Exactement.

Le sénateur Mercer : Il est déjà difficile de planter des pommes de terre. Le problème est amplifié à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. MacLaren : C'est vrai, même avec un régime d'assurance-maladie. Je suis passé par là il y a dix ans avec ma femme et cela m'a coûté près de 1 000 \$ de plus par mois que ce que mon régime d'assurance-maladie couvrait.

Le sénateur Mercer : C'est un énorme facteur financier dont nous ne tenons pas compte jusqu'à ce que nous vivions cette situation.

M. MacLaren : Jusqu'à ce que vous le viviez, c'est exact.

Le sénateur Mercer : Et, à ce moment-là, il est trop tard pour corriger la situation.

M. MacLaren : Tout à fait.

Le sénateur Callbeck : À l'instar du sénateur Mercer et de tout le monde ici, je reconnais l'excellent travail que vous réalisez. Je crois que, à l'Île-du-Prince-Édouard, vous travaillez auprès de 150 à 200 familles par année?

M. Gaudet : Environ.

Le sénateur Callbeck : Nous avons déjà eu cette discussion, car je vous ai rencontré il y a un mois ou deux. Certes, nous avons besoin d'une couverture des médicaments onéreux. Je ne sais pas comment bon nombre de personnes arrivent à s'en sortir. Le coût des médicaments est très élevé et, malheureusement, il semble qu'il continuera à augmenter étant donné tous les nouveaux médicaments qui arrivent sur le marché.

M. Gaudet : Effectivement.

Le sénateur Callbeck : Comme je vous l'ai dit le jour de notre rencontre, j'appuie vos efforts. Je vous félicite d'être venus ici aujourd'hui pour nous sensibiliser à ce besoin.

M. Gaudet : Notre objectif premier est que le gouvernement fédéral fournisse les médicaments aux personnes qui reçoivent des soins de fin de vie et qui désirent mourir à la maison.

Quiconque veut mourir dans un lit à l'hôpital le peut en ce moment, mais la majorité des gens ne veulent pas mourir à l'hôpital. Ils veulent mourir à la maison. Toutefois, ce n'est pas tout le monde qui peut mourir à la maison. Beaucoup de personnes doivent aller dans une unité de soins palliatifs ou, ultimement, être admises à l'hôpital, mais bon nombre de gens préfèrent passer le plus de temps possible à la maison. La situation actuelle à l'Île-du-Prince-Édouard les en empêche, car ils sont obligés d'assumer le coût total de leurs médicaments, qui s'élève parfois à 1 000, 2 000 ou 3 000 \$ par mois, qu'ils aient une assurance-médicaments ou non. La plupart des gens qui meurent ont été des contribuables pendant bien des années. Beaucoup d'ainés ont servi à la guerre. C'est une honte qu'ils doivent passer les derniers jours de leur vie assis dans un lit froid d'hôpital, laissés à eux-mêmes.

Senator Callbeck: It does not seem fair that the drugs will be covered in a hospital but not if you want to die at home.

Mr. Gaudet: That is right.

Senator Callbeck: Is there anywhere in Canada that we are doing this?

Mr. Gaudet: There are three or four provinces now: British Columbia and Ontario, and I think Alberta. Another province also has catastrophic drug plans that do provide drugs to end-of-life care patients. Prince Edward Island does not.

Prince Edward Island has come a long way in providing end-of-life care, but only in the hospitals — not at home. There are, I think, four provinces now that do have some kind of drug plan that will provide medications to people who want to stay at home. I know British Columbia instituted a very nice plan about a year and a half ago.

Senator Callbeck: That is not a pilot project? It is a plan?

Mr. Gaudet: No.

Senator Callbeck: It is the whole province?

Mr. Gaudet: Yes.

Senator Peterson: Thank you to the presenters. It is very difficult task you are undertaking.

How does one get into an acute care facility and who pays for it?

Mr. MacLaren: The government pays for the acute care facility, which is either the hospital palliative care unit or a long-term care facility. While you are in those facilities, your drugs are covered.

Senator Peterson: Is that open to anyone?

Mr. MacLaren: Yes.

Senator Peterson: The concern we are talking about here then is the staying at home.

Mr. MacLaren: Yes.

Senator Peterson: If you wanted to go into the hospital you could and it would all be covered?

Mr. MacLaren: Yes.

Senator Peterson: The issue is if you wanted to stay at home. I presume studies have been done to show that if you stayed at home it would probably save the government money.

Mr. MacLaren: This is it. Many people who are in a hospital could be at home. In Charlottetown we have a palliative care unit with eight beds, and in Summerside the hospital has four beds.

Le sénateur Callbeck : Il ne semble pas juste que les médicaments soient couverts pour les personnes hospitalisées, mais non pas pour celles qui choisissent de mourir chez elles.

M. Gaudet : C'est exact.

Le sénateur Callbeck : Y a-t-il des endroits au Canada où cela se fait?

M. Gaudet : Actuellement, cela se fait dans trois ou quatre provinces : la Colombie-Britannique, l'Ontario et l'Alberta, je pense. De plus, une autre province a un régime de couverture des médicaments onéreux pour les patients en fin de vie. Cela n'est pas le cas à l'Île-du-Prince-Édouard.

L'Île-du-Prince-Édouard a fait beaucoup de progrès dans sa façon de prodiguer des soins en fin de vie, mais seulement pour les personnes qui sont hospitalisées — non pas pour celles qui restent chez elles. Je pense que, en ce moment, quatre provinces possèdent un régime d'assurance-médicaments qui couvre les médicaments des personnes qui veulent rester chez elles. Je sais que la Colombie-Britannique a institué un régime très intéressant, il y a de cela environ un an et demi.

Le sénateur Callbeck : Ne s'agit-il pas d'un projet pilote? Est-ce bien un régime?

M. Gaudet : Non.

Le sénateur Callbeck : Est-ce qu'il s'applique à toute la province?

M. Gaudet : Oui.

Le sénateur Peterson : Merci à tous ceux qui ont fait un exposé. Vous entreprenez une tâche bien difficile.

Comment fait-on pour être admis dans un établissement de soins actifs, et qui en assume le coût?

M. MacLaren : Le gouvernement assume le coût des soins dispensés par un établissement de soins actifs, qui peut être soit le service des soins palliatifs en milieu hospitalier, soit un établissement de soins de longue durée. Le coût des médicaments est couvert pendant la durée du séjour dans ces établissements.

Le sénateur Peterson : Est-ce que tout le monde y est admissible?

M. MacLaren : Oui.

Le sénateur Peterson : Ainsi, ce dont nous devrions nous préoccuper en ce moment, ce sont les soins à domicile.

M. MacLaren : Oui.

Le sénateur Peterson : Si vous choisissiez d'aller à l'hôpital, cela serait possible et le coût serait entièrement couvert?

M. MacLaren : Oui.

Le sénateur Peterson : Le problème se pose donc lorsqu'une personne préfère rester chez elle. J'imagine que des études ont montré que si une personne restait chez elle, l'État ferait des économies.

M. MacLaren : Exactement. Beaucoup de gens hospitalisés pourraient être chez eux. À Charlottetown, nous avons un service de soins palliatifs de huit lits, et à Summerside, l'hôpital a un

That is 12 palliative care beds for the whole province, and it is not unusual to have 15 to 20 names every week on the list of people trying to get in.

Senator Peterson: Getting in is not automatic then, I take it.

Mr. MacLaren: No, it is only on availability.

Mr. Gaudet: I would not stand behind these statistics because they are just a rough estimate one of our coordinators made, but in the Prince County Hospital in Summerside they have about 180 beds and at one time within the last month there were over 30 people in those beds who were there solely because they needed their medications covered. They would have been at home had there been a catastrophic drug program, but instead they were occupying a hospital bed in an area where they did not want to be.

Across the province and across Canada there are many people in hospitals who do not want to be there but who have to be there simply because they cannot afford to stay home. We hear talk about wait times and people trying to get into the hospital who cannot because there are no beds. The other side of that coin is that there are many people in those beds who do not want to be and do not have to be there.

As Senator Callbeck said, the acute care centres are providing the drugs in the hospital. Why can they not provide them at home and free up the hospital beds for somebody else?

Senator Peterson: Would the cost of the drugs be covered at home if you wanted to get into the acute care facility but were refused because there was no room?

Mr. MacLaren: No.

Senator Peterson: In other words, it is just the luck of the draw. If the facility is filled up it is just too bad for you.

Mr. MacLaren: Then you will be admitted to the hospital.

Mr. Gaudet: You would go through emergency. Sooner or later you would get in, but it would be a long process. Some people in Charlottetown face an 11 to 12 hour wait in emergency and then maybe a day or two on a stretcher out in the hall waiting to get a bed.

Senator Peterson: That is not too dignified, is it.

The Chairman: Thank you very much. That was an important way to end our hearing this morning. It has been quite a roller coaster and we have learned a lot. The messages that you have brought will, I am quite sure, prompt us to learn more.

The committee adjourned.

service de quatre lits. Il y a donc pour toute la province 12 lits affectés aux soins palliatifs et, chaque semaine, il y a souvent une liste de 15 à 20 personnes qui veulent être admises.

Le sénateur Peterson : L'admission n'est donc pas assurée, si je comprends bien.

M. MacLaren : Non, elle est fonction de la disponibilité des lits.

M. Gaudet : Je ne me fierais pas trop à ces chiffres, qui ne sont qu'une estimation très approximative qui a été effectuée par un de nos coordonnateurs. À l'hôpital Prince County, à Summerside, il y a environ 180 lits et, au cours du dernier mois, à un moment donné, plus de 30 personnes étaient hospitalisées uniquement pour que leurs médicaments soient couverts. Si un régime de couverture des médicaments onéreux avait été en place, elles auraient pu rester à la maison, mais en l'absence d'un tel régime, elles devaient occuper un lit d'hôpital contre leur gré.

D'un bout à l'autre de la province et du Canada, beaucoup de personnes occupent des lits d'hôpital contre leur gré seulement parce qu'elles n'ont pas les moyens de rester chez elle. Nous entendons parler de délais d'attente et de gens qui ne peuvent être admis à l'hôpital, faute de lits disponibles. Le revers de la médaille, c'est que beaucoup de personnes qui occupent ces lits, le font contre leur gré et ne devraient pas être à l'hôpital.

Comme le sénateur Callbeck l'a dit, les établissements de soins actifs administrent les médicaments à l'hôpital. Pourquoi ne pourraient-ils pas les administrer au domicile des patients afin de permettre à quelqu'un d'autre d'être hospitalisé?

Le sénateur Peterson : Est-ce que le coût des médicaments administrés à domicile serait couvert pour une personne qui a tenté d'être admise dans un établissement de soins actifs, mais qui, faute de place, ne l'a pas été?

M. MacLaren : Non.

Le sénateur Peterson : En d'autres mots, c'est une question de chance. Si l'établissement n'a plus de place, tant pis pour la personne.

M. MacLaren : Elle serait alors admise à l'hôpital.

M. Gaudet : Elle se présenterait au service des urgences. Elle finirait par être admise, mais le processus serait long. Certaines personnes attendent de 11 à 12 heures au service des urgences, puis peut-être encore un jour ou deux sur une civière dans le couloir en attendant d'avoir un lit.

Le sénateur Peterson : Cela manque un peu de dignité, n'est-ce pas?

La présidente : Merci beaucoup. Il est tout à fait pertinent de terminer ainsi la séance de ce matin. Nous avons couvert beaucoup de terrain et nous avons appris énormément de choses. Je suis certaine que vos exposés nous inciteront à en apprendre davantage.

La séance est levée.

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,
Tuesday, February 20, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 12:35 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: We will now open our afternoon hearing here on the beautiful Prince Edward Island. We will hear from several individuals who are involved in a variety of issues through l'Association des femmes acadiennes et francophones, the PEI Senior Citizens' Federation, the National Farmers Union, the School of Nursing, and the Advisory Council on the Status of Women. We have a broad group of people here this afternoon for our hearings and we welcome you all.

First, we will hear from Colette Arsenault. We look forward to your comments and thank you for appearing today.

[*Translation*]

Colette Arsenault, Director, Association des femmes acadiennes et francophones: Madam Chairman, the Association des femmes acadiennes et francophones wants to thank you for inviting us to state its opinions on the issue of rural poverty.

We are a non-profit organization working with the Acadian and francophone population of Prince Edward Island. The association deals with social and economical inequities regarding problems with accessing a decent income, preventing family violence and promoting health.

We work in cooperation with several francophone and anglophone partners on Prince Edward Island, in the Atlantic region and at the national level.

We have the privilege of receiving this information; however, we have doubts about the usefulness of a further consultation. Over the past years, we took part in several consultations with representatives from the federal and provincial levels, dealing with issues of poverty, health, rural community development, employment insurance, the programs of Condition feminine Canada and the National Council of Welfare. Nevertheless, we have not yet had any commitment by politicians who would place the well-being of Canadians among their political priorities. Moreover, our governments did not follow up with implementing the commitments they made when they signed the Universal Declaration of Human Rights, the Charter of Rights and Freedoms, and when they unanimously adopted a motion in 1989 to put an end to child poverty by the year 2000.

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,
le mardi 20 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 12 h 35 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Nous commençons notre séance de l'après-midi ici, à la merveilleuse Île-du-Prince-Édouard. Nous entendrons le témoignage de plusieurs personnes qui travaillent à diverses questions, soit des représentants de l'Association des femmes acadiennes et francophones, de la Fédération des citoyen(ne)s aînée(s), du Syndicat national des agriculteurs, de l'École des sciences infirmières ainsi que du Conseil consultatif sur la condition de la femme. Nous recevons beaucoup de personnes cet après-midi, et je vous souhaite à toutes et à tous la bienvenue.

Tout d'abord, nous entendrons Colette Arsenault. Nous sommes impatients d'entendre vos commentaires et nous vous remercions d'être ici aujourd'hui.

[*Français*]

Colette Arsenault, directrice, Association des femmes acadiennes et francophones : Madame la présidente, l'Association des femmes acadiennes et francophones désire vous remercier pour cette invitation à venir vous présenter ses opinions sur la question de la pauvreté rurale.

Nous sommes un organisme à but non lucratif qui oeuvre auprès de la population acadienne et francophone de l'Île-du-Prince-Édouard. L'Association traite les iniquités socioéconomiques relatives aux problématiques de l'accès à un revenu décent, la prévention de la violence familiale et la promotion d'une santé saine.

Nous travaillons en collaboration avec plusieurs partenaires francophones et anglophones de l'Île-du-Prince-Édouard, des régions de l'Atlantique et au national.

Nous sommes privilégiés de recevoir cette information, par contre, nous nous questionnons sur les avantages d'une autre consultation. Au cours des dernières années, nous avons participé à plusieurs consultations avec des représentants du fédéral et du provincial, pour traiter des questions reliées à la pauvreté, la santé, le développement communautaire en région rurale, l'assurance-emploi, les programmes de Condition féminine Canada, le Conseil national du bien-être social. Mais nous n'avons pas encore reçu d'engagement de la part des politiciens qui mettrait le bien-être des Canadiens et des Canadiennes au coeur des politiques. De plus, nos gouvernements n'ont pas donné de suivie quant à la mise en oeuvre des engagements qu'ils ont pris lors de la signature de la Déclaration universelle des droits de l'homme, la Charte des droits et libertés, l'adoption d'une proposition à l'unanimité en 1989 pour mettre fin à la pauvreté chez les enfants dès l'an 2000.

However, we must realize one thing: children are not poor. They have no income. They are living in poverty because their parents cannot earn a decent income.

According to Prince Edward Island's Working Group for a Livable Income, a livable income would allow a family or a person to afford paying their rent, paying their monthly bills, purchasing medicine and healthy food, using transit and child care services, and have a little left over for some small treats. For instance, participating in sports, celebrating a child's birthday, and to face emergency such as a car or a furnace breaking down, the loss of a job or an accident in the family. A livable income would allow them to live in a dignified manner.

In fact, our society still excludes certain persons and discriminates with regard to sex, race and ethnic origin, age, physical appearance, sexual orientation and physical, intellectual and developmental skills. Statistics on wages, poverty, child benefits, employment insurance, literacy, victims of violence, health, access to services in both of Canada's official languages, prove that discrimination still exists at all levels and in all sectors towards certain individuals and groups in our society.

Even if the standard of living of Canadians has slightly improved over the past years, statistics as well as people's experience show that we still have a long way to go before including everyone in a fair and equal manner.

Women and men do not choose to live in poverty, in violent situations, in illness, with literacy problems or in situations of systemic discrimination. They live in such conditions because of social and economic injustice. Moreover, such situations are as prevalent in rural regions as they are in urban regions.

If our governments sincerely want to abolish poverty in Canada, we must allow Canadians to progress from a survival mentality towards a mentality of development that will allow them to take full part in developing their community, in which they are included and appreciated, and to which they can contribute. We need a political commitment, a clear and precise vision, and performance indicators that will make governments accountable to their community, namely the Canadian taxpayers.

The Association des femmes acadiennes et francophones plays a leading role in the domain of social and economic inequity in the Atlantic region and at the provincial and federal levels. According to the profile of the social and economic situation of women and men whose mother tongue is French in the Atlantic provinces, prepared for the Sommet des femmes 2004, 69 per cent of women earn less than \$20,000 a year as compared to

Toutefois, il faut s'entendre sur un fait : les enfants ne sont pas pauvres. Ils n'ont pas de revenus. Ils vivent dans des situations de pauvreté parce que leurs parents n'ont pas accès à un revenu décent.

Selon le Groupe de travail de l'Île-du-Prince-Édouard pour un revenu décent, un revenu décent permet à une famille ou à une personne d'avoir assez d'argent pour : payer son loyer ou rembourser son hypothèque; acquitter ses factures mensuelles; acheter des médicaments et des aliments sains; utiliser les services de transport et de garderie, et d'avoir assez d'argent pour s'offrir quelques petites gâteries. Par exemple, faire des activités sportives, célébrer l'anniversaire d'un enfant, et pour parer aux urgences, qu'il s'agisse d'un bris de voiture ou de la chaudière, la perte d'un emploi ou un accident à un membre de la famille. Un revenu décent permet de vivre correctement et avec dignité.

Dans les faits, notre société continue d'exclure certaines personnes et de faire preuve de discrimination en raison du sexe, de la race et de l'ethnie d'origine, de l'âge, de l'image corporelle, de l'orientation sexuelle et des habiletés physiques, intellectuelles et développementales. Les statistiques sur les taux salariaux, la pauvreté, les bénéfices parentaux, l'assurance-emploi, l'alphabétisation, les victimes de violence, la santé, l'accès aux services dans une des deux langues officielles du Canada, nous confirment qu'il existe toujours de la discrimination à tous les niveaux et de façon multisectorielle envers certains individus et groupes de notre société.

Même si nous avons vu une légère amélioration de la qualité de vie des Canadiens et des Canadiennes au cours des dernières années, les statistiques ainsi que les réalités des gens démontrent que nous avons encore un long bout de chemin à faire pour favoriser l'inclusion, l'équité et l'égalité pour tous.

Les femmes et les hommes ne choisissent pas de vivre dans la pauvreté, dans des situations de violence, dans la maladie, avec des problèmes d'alphabétisation ou dans des situations de discrimination systémique. Ils vivent dans de telles situations en raison des injustices sociales et économiques. En plus, ces situations existent tant en régions rurales qu'urbaines.

Si nos gouvernements désirent sincèrement abolir la pauvreté au Canada, il faut permettre aux Canadiennes et aux Canadiens de faire la transition d'une mentalité de survie vers une mentalité d'épanouissement qui leur permettra de participer pleinement au développement de leur communauté, d'y être inclus et appréciés, et d'arriver à y contribuer. Il faut un engagement politique, une vision claire et précise, et des indicateurs de rendement qui rendront les gouvernements redevables à leur clientèle qui sont les Canadiennes et Canadiens qui paient des taxes.

L'Association des femmes acadiennes et francophones joue un rôle de chef de file dans le dossier des iniquités socioéconomiques, dans les régions atlantiques, au provincial et au national. Selon le profil de la situation socioéconomique des femmes et des hommes de langue maternelle française des provinces atlantiques, préparé pour le Sommet des femmes 2004, 69 p. 100 des femmes gagnent moins de 20 000 \$ par année comparativement à 44,8 p. 100 des

44.8 per cent of francophone men, and 37.5 per cent of francophone women earn less than \$10,000 a year as compared to 22.9 per cent of francophone men.

Currently, half of the Canadian labour force has had a full-time job for at least six months. Only one out two Canadians is eligible for employment insurance benefits because of the new requirements and new types of work. Less than a half of non-union employees can take advantage of fringe benefits and pension plans offered by the employer.

The situation of Acadian francophone women in rural regions is as follows: there is less schooling, less income, higher unemployment, less participation in professional training, fewer women working full time, an increasing exodus of the younger generation, a lack of public transit, less access to health services, a lack of services for people living in violent situations, and a greater risk of being isolated.

Many research projects have shown that an individual's health varies on the basis of his social and economic situation. According to the working document on addressing inequity and chronic disease in Atlantic Canada, the Atlantic region has lower income, higher unemployment and a small share of national wealth as compared to other regions of the country.

We feel that enough research and consultation has been done to guide governments in making decisions that will allow all Canadians to be born equal. It is time to implement the recommendations made by, for instance, the National Council of Welfare, the study on employment insurance, the Workplace Partners Panel, the Challenge of a Greying Workforce, the Tides of Change: Addressing Inequity and Chronic Disease in Atlantic Canada.

It is time to stop working in silos. All departments, federal, provincial and territorial, must adopt a vision of the principles of development that will allow Canadians to earn an income on which they can live with dignity.

In 2007, to put an end to poverty and to respect the agreements signed by governments, we need the commitment of all political parties, federal, provincial and territorial, that will enable policies to be based on individual well-being aimed at providing Canadians with decent incomes and a dignified standard of living. All existing policies and all new policies will have to be scrutinized through the lens of Gender-Based Analysis developed by Status of Women Canada to ensure that no policy discriminates against any social group, men, women, youth, seniors or others. Parental leave policies will apply to everyone, to mothers and fathers, and not only to those who have access to employment insurance. Women and men entrepreneurs will have the same access to social programs as others on the job market. Welfare recipients will receive income that will allow them to live above the poverty threshold and to be treated with respect and dignity. Employment insurance recipients will receive an amount

hommes francophones, et 37,6 p.100 des femmes francophones gagnent moins de 10 000 \$ par année comparativement à 22,9 p. 100 des hommes francophones.

Actuellement, la moitié des travailleurs canadiens occupent un emploi à temps plein depuis six mois ou plus. Seulement un Canadien sur deux est admissible à des prestations d'assurance-emploi en raison des changements apportés aux exigences et de ces nouveaux types de travail. Moins de la moitié des employés non-syndiqués bénéficient d'avantages sociaux et de régimes de pension offerts par l'employeur.

Dans les régions rurales, la situation des femmes acadiennes et francophones ressemble à ce qui suit : un niveau de scolarisation moins élevé; un revenu moins élevé; un taux de chômage plus élevé; un taux de participation à une activité de formation liée au travail moins élevé; un nombre moins élevé de travailleuses à plein temps; une augmentation du taux d'exode des jeunes; l'absence de transport en commun; des services de santé moins accessibles; une absence de services pour les personnes qui vivent des situations de violence, et un risque d'isolement plus élevé.

Plusieurs recherches démontrent que la santé des individus varie en fonction de la situation socioéconomique. Selon le document de travail «Les iniquités et maladies chroniques au Canada atlantique», le Canada atlantique a des revenus inférieurs, des taux de chômage plus élevés et une faible part de la richesse nationale comparativement aux autres régions du pays.

Nous sentons qu'il y a assez de recherches et de consultations de faites pour guider les gouvernements dans des prises de décisions qui permettront à toutes les Canadiennes et Canadiens de naître sur un pied d'égalité. Il est temps d'appliquer les recommandations, entre autres, celles du Conseil national du bien-être social, de l'étude sur l'assurance-emploi, de «Partenaires en milieu de travail - Besoins en compétences et notre main d'oeuvre vieillissante, Une vague de changement - iniquités et maladies chroniques au Canada atlantique.»

Il est temps d'arrêter de travailler dans des silos et que tous les ministères, tant au fédéral qu'au provincial et territorial, adoptent une vision et des piliers de développement qui permettront aux Canadiens et Canadiennes de recevoir un revenu qui leur permet de vivre avec dignité.

En 2007, pour mettre fin à la pauvreté et respecter les ententes signées par les gouvernements, nous avons besoin d'un engagement de tous les partis politiques, tant au fédéral que provincial et territorial, qui permettra des politiques basées sur le bien-être de l'individu et qui visent un revenu décent qui permet aux Canadiennes et Canadiens de vivre avec dignité. Toute politique en place ou toute nouvelle politique sera révisée avec une lentille selon l'Analyse comparative entre les sexes développée par Condition féminine Canada, afin de s'assurer que toute politique ne fera de discrimination sur aucun groupe de la société, que ce soit les hommes, les femmes, les jeunes, les personnes âgées ou autres. Les politiques sur les congés parentaux s'appliqueront à tous, aux mères et aux pères, et non seulement à celles et ceux qui ont accès à l'assurance-emploi. Les femmes et les hommes entrepreneurs auront le même accès aux programmes sociaux que les autres personnes employées sur le marché du travail. Les

at least equal to 80 per cent of their salary as compared to the current 55 per cent. They will no longer have to wait for two weeks without any income, and the amount of the benefits will not be less than the minimum wages in their province. Employment insurance and welfare recipients will be able to earn much more than they currently can before their income is deducted from their benefits. Clients of government services will deal with people in their regions and not with automatic machines and services will be available in both official languages. All Canadians will have access to postsecondary studies at a price that is much more reasonable than the current one. Every kind of work that is done for an income, in services, trades, technology or other fields, will be recognized and fairly remunerated. Programs and services will be made available to meet the needs of communities and they will not be developed by the federal government and the communities will know where to go.

We want all policy both federal and provincial to be developed following steps similar to those developed by the working group. Every Canadian deserves a decent income. We are aiming for excellence in the active population. We are aiming for appropriate development, a healthy society and a healthy economy. To have a vision like that of the Prince Edward Island Working Group for a liveable income, we must ensure decent income and rates that will allow people to avoid poverty. We must see Canada as a country with provinces and territories that give priority to community health and that are a visible centre of excellence with regard to labour standards. The Canadian government and those of the provinces and territories must take courageous steps to break the cycle of short-term planning. They must implement an action plan for social and economic community development that will be scheduled to last for at least 15 years. We want a Canada with provinces and territories where the business sector is more concerned with its labour force; a Canada whose provinces and territories offer viable career opportunities for the younger generation; a Canada that squarely faces the chronic illness rate and recognizes that income is the chief factor in determining health.

Thank you for giving me the opportunity to attend this meeting.

The Chairman: Thank you, Colette.

récipiendaires du programme d'assistance sociale recevront un revenu qui leur permettra de vivre au-dessus du seuil de pauvreté et d'être traité avec respect et dignité. Les récipiendaires d'assurance-emploi recevront un montant au moins équivalent à 80 p. 100 de leur salaire comparativement aux 55 p. 100 actuels, n'auront plus deux semaines d'attente sans revenus, et le montant reçu en prestations ne sera pas plus bas que le salaire minimum de leur province. Les récipiendaires d'assurance-emploi ou d'assistance sociale pourront faire un montant d'argent beaucoup plus élevé que maintenant avant que leur revenu soit déduit de leurs prestations. Les utilisateurs des services gouvernementaux feront affaire à des personnes dans leur région et non à des machines automatisées et pourront recevoir des services dans une des deux langues officielles du Canada. Toute Canadienne et tout Canadien aura accès à des études postsecondaires à un prix beaucoup plus raisonnable qu'actuellement. Tout travail accompli pour un revenu, que ce soit dans les secteurs de services, de métiers, de la technologie ou autres, sera reconnu et payé pour sa juste valeur. Les programmes et services seront débloqués pour répondre aux besoins des communautés et non développés à partir du gouvernement fédéral, afin que les communautés sachent où aller.

On aimerait que toute politique, tant au fédéral que provincial, soit développée selon les paliers semblables à ceux qui sont développés par le Groupe de travail. Chaque Canadien ou Canadienne mérite un revenu décent. On vise l'excellence de la population active. On vise le développement approprié, une société en santé et une économie en santé. Pour avoir une vision comme celle du Groupe de Travail de l'Île-du-Prince-Édouard pour un revenu décent, on doit promouvoir l'établissement d'un revenu décent et un taux qui permettrait aux gens d'échapper à la pauvreté; voir le Canada comme un pays, avec des provinces et territoires qui donnent la priorité à la santé de ses collectivités et qui s'affichent comme un centre d'excellence en regard des normes de travail; un gouvernement du Canada et des gouvernements des provinces et territoires qui prennent des mesures courageuses afin de rompre le cycle de la planification à court terme, et qui s'attaqueraient à l'élaboration d'un plan d'action de développement communautaire économique et social s'échelonnant sur au moins une quinzaine d'année; un Canada et ses provinces et territoires où le secteur des affaires s'occuperait davantage de sa main-d'œuvre; un Canada et ses provinces et territoires qui offriraient aux jeunes des options viables pour y rester et des débouchés de carrière; un Canada qui serait un endroit qui aborde de front les taux de maladies chroniques en reconnaissant le revenu comme le plus important déterminant de la santé.

Je vous remercie de m'avoir donné la chance de participer à cette rencontre.

La présidente : Merci Colette.

[English]

Annie Boyle and Irene Larkin will now share their time and comment on behalf of the Prince Edward Island Senior Citizens' Federation. We will wind up with Catherine McAleer who will speak on behalf of the Advisory Council on the Status of Women.

Annie Boyle, President, PEI Senior Citizens' Federation Inc.: The PEI Senior Citizens' Federation is a provincial not-for-profit organization whose membership includes 40 clubs across the Island and individuals. The federation acts as a voice for seniors and advocates for a better quality of life on their behalf.

Our objectives are to: link member clubs across P.E.I. and provide a vehicle for a stronger voice; consult with government and other decision makers about seniors' concerns and advocate on their behalf; coordinate and organize workshops and seminars that meet seniors' social and educational needs; increase understanding of the aging process; encourage seniors to participate in decisions that affect their lives; act as a resource and determine information for the benefit of all seniors; and collaborate with other seniors' organizations.

The federation has 40 senior citizens' clubs across P.E.I. with approximately 1,500 members. Our membership is largely in rural Prince Edward Island. Members keep us apprised of issues that concern them which impact on their quality of life. Therefore, our definition of poverty relates directly to the quality of life.

The following are concerns that affect the lives of seniors on P.E.I.

Irene Larkin, Executive Director, PEI Senior Citizens' Federation Inc.: The first concern is income. Seniors make up 14.1 per cent of the population here, which amounts to 19,458 people. According to Statistics Canada, 52 per cent of these seniors receive the guaranteed income supplement, GIS. Single seniors receiving the GIS have incomes ranging from \$13,354 to \$14,903 and couples have incomes between \$18,000 and \$20,000. These incomes are below the low-income cut-off by close to \$2,000.

We know that only 5 per cent to 7 per cent of seniors live in institutions. In rural areas, seniors are maintaining the same family home where they brought up their children, the same home they maintained when they were in the workforce and making a living wage. For seniors who rent, the average gross rent in Charlottetown in 2001 was \$543, which equals 53 per cent of their old age security, OAS, and GIS. The OAS pension is indexed but, on P.E.I., the taxation system is not. Therefore, the increases in the OAS pension due to indexation may be lost due to the provincial taxation system. It is hard to get ahead.

[Traduction]

Annie Boyle et Irene Larkin vont maintenant partager leur temps et présenter leur témoignage au nom de la Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard. Catherine McAleer terminera par une présentation au nom du Conseil consultatif sur la condition de la femme.

Annie Boyle, présidente de la Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard : La Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard est un organisme à but non lucratif provincial qui comprend parmi ses membres 40 clubs répartis un peu partout sur l'île ainsi que leurs membres. La fédération parle au nom des aînés et vise à leur procurer une meilleure qualité de vie.

Nos objectifs sont les suivants : créer un réseau des membres des clubs à l'échelle de l'Île-du-Prince-Édouard afin qu'ils se fassent entendre; consulter le gouvernement et d'autres décideurs au sujet des préoccupations des aînés et parler en leur nom; coordonner et organiser des ateliers et des séminaires qui répondent aux besoins des aînés en matière de questions sociales et éducatives; faire comprendre le processus du vieillissement; encourager les aînés à participer à la prise de décisions qui affectent leur vie; agir à titre de ressource et fournir de l'information aux aînés; enfin, collaborer avec d'autres organismes d'aînés.

La Fédération est constituée de 40 clubs d'aînés répartis partout sur l'Île-du-Prince-Édouard, lesquels regroupent environ 1 500 membres. Nos membres sont situés principalement dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Ces membres nous informent des préoccupations qui les touchent et qui ont un impact sur leur qualité de vie. Par conséquent, notre définition de la pauvreté touche directement la qualité de la vie.

Nous allons maintenant vous parler des préoccupations qui touchent la vie des aînés à l'Île-du-Prince-Édouard.

Irene Larkin, directrice exécutive, Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard : La première préoccupation est le revenu. Les aînés constituent 14,1 p. 100 de la population ici, ce qui représente 19 458 personnes. Selon Statistique Canada, 52 p. 100 de ces aînés reçoivent le Supplément de revenu garanti, le SRG. Les revenus des aînés qui vivent seuls et qui reçoivent le SRG se situent entre 13 354 et 14 903 \$ et les revenus des aînés qui vivent en couple se situent entre 18 000 et 20 000 \$. Ces revenus se situent à environ 2 000 \$ au-dessous du seuil de faible revenu.

Nous savons que seulement 5 à 7 p. 100 des aînés vivent dans des établissements. Dans les régions rurales, les aînés vivent dans la maison où ils ont élevé leurs enfants, cette maison où ils vivaient lorsqu'ils travaillaient et qu'ils recevaient des revenus d'emploi. En ce qui concerne les aînés qui vivent en location, le coût moyen d'un logement de location à Charlottetown en 2001 était de 543 \$ par mois, ce qui représente 53 p. 100 des prestations de Sécurité de la vieillesse, de SV, ainsi que du SRG. Les prestations de la Sécurité de la vieillesse sont annexées, mais à l'Île-du-Prince-Édouard, le régime fiscal ne l'est pas. Par conséquent, les augmentations des prestations provenant de l'indexation peuvent être perdues au profil du régime fiscal de la province. C'est une situation difficile.

Many more women than men live alone. In 1997, 49.1 per cent of unattached elderly women lived in poverty compared to 33 per cent of elderly males. Five years after being widowed, the standard of living for widows declined more than six times the decline among senior women who remained married. As well, more widowed women fall below the low-income cut-off.

The second concern is housing. Research on seniors' housing includes three areas where policies and programs may focus: home maintenance and repair programs for older homeowners; affordable and appropriate rental housing for those who live independently; and affordable supportive housing. By 2046, 25 per cent of the Canadian population will be over 65. In Atlantic Canada, that percentage will be even greater; 30 per cent will be over 65. We have a great deal to do to ensure that housing needs will be met by 2046.

An increasing number of seniors are healthy longer and want to stay in their homes in communities of their choice and, in many instances, surrounded by their children. There are few support services to allow them to do this and, at present, few affordable housing options in rural areas that will provide assistance to seniors as their health goes through different stages.

Turning to health care, on P.E.I., the seniors' drug cost assistance program covers all seniors equally with no consideration to income. Every year, the number of medications used by seniors increases as do the costs. What does not increase is the number of drugs that are covered under the formulary. In 2004, the average cost to seniors per year was \$625.

Home care remains a huge issue as seniors can not have nursing care under medicare if they choose to stay in their own homes. The health care system no longer reflects today's demographics and social realities. Health care must be realigned to accommodate the changes that have occurred in the four decades since medicare was introduced. Realignment must serve everyone, including the aging population.

The increasing infiltration of private for-profit delivery of health care is also worrisome and alarming. Research has shown that private for-profit delivery does not relieve pressure on the public system. Instead, it drains funds, staff and other resources from that system. This inevitably results in longer waiting lists and poorer care. It is even scarier when you realize that our medicare system is exempt from the Canada-U.S. Free Trade Agreement, only because it is a public system and not a for-profit system.

Plus de femmes que d'hommes vivent seuls. En 1997, 49,1 p. 100 des femmes âgées vivant seules vivaient sous le seuil de la pauvreté, comparativement à 33 p. 100 des hommes âgés. Cinq ans après avoir perdu leur époux, le style de vie de ces femmes diminue jusqu'à six fois par rapport aux aînées qui vivent avec leur époux. De plus, il y a davantage de femmes veuves chez les aînées qui vivent au-dessus du seuil de faible revenu.

Le deuxième objet de préoccupation est le logement. Les recherches sur le logement des aînés couvrent trois domaines sur lesquels les politiques et les programmes pourraient porter : des programmes d'entretien et de réparation des maisons pour les aînés qui sont propriétaires; des logements de location abordables et appropriés pour les aînés qui ne vivent pas en établissement; et un programme d'appui au logement abordable. D'ici 2046, 25 p. 100 de la population canadienne aura plus de 60 ans. Dans le Canada atlantique, cette proportion sera encore plus importante, car 30 p. 100 de la population aura plus de 65 ans. Nous avons beaucoup à faire pour nous assurer que les besoins en logement seront abordés d'ici 2046.

De plus en plus d'aînés en santé vivent plus longtemps et veulent rester dans leur maison, dans leur localité et, dans bien des cas, vivre à proximité de leurs enfants. Il existe peu de services d'appui pour leur permettre de faire cela et, actuellement, il y a peu de programmes de logement abordable dans les régions rurales qui prévoient un soutien aux aînés en matière de santé.

Je voudrais maintenant parler des soins de santé. À l'Île-du-Prince-Édouard, les programmes d'aide au remboursement des médicaments à l'intention des aînés couvrent tous les aînés de la même manière, peu importe leur revenu. À chaque année, le nombre de médicaments utilisés par les aînés augmente, tout comme leur prix. Ce qui n'augmente pas, c'est le nombre de médicaments qui sont couverts par les programmes d'assurance-médicaments. En 2004, le prix moyen accordé aux aînés par année était de 625 \$.

Les soins à domicile demeurent une question très importante pour les aînés qui ne peuvent bénéficier de soins infirmiers dans le cadre de l'assurance-santé et qui choisissent de demeurer chez eux. Le système de soins de santé ne reflète pas la réalité démographique et sociale d'aujourd'hui. Les soins de santé doivent être réalignés afin de tenir compte des changements qui se sont produits depuis 40 ans, depuis la mise sur pied du régime de l'assurance-santé. Ce réalignement doit tenir compte de tout le monde, y compris de la population vieillissante.

La présence grandissante des soins de santé privés est également un élément de préoccupation alarmant. Selon la recherche, les soins de santé privés ne permettent pas de diminuer les pressions qui touchent le système de santé public. Cela ne fait que drainer des fonds, du personnel et d'autres ressources de ce système. Et cela se traduit inévitablement par des listes d'attente plus longues et des soins de moins bonne qualité. Et c'est encore plus alarmant lorsque nous tenons compte du fait que notre système de soins de santé ne fait pas partie de l'accord de libre-échange Canada-États-Unis parce qu'il s'agit d'un système de santé public et à but non lucratif.

Another concern is transportation. In rural P.E.I., there is no public transportation. In fact, the only system of public transportation we have is in Charlottetown. This lack of transportation has a deep impact on the quality of life for seniors. If you live in the country, your only means of mobility is the car. Seniors refer to their car as their symbol of independence. We have heard many say, "If I could not drive my car, I might as well be dead." This translates into seniors driving long after they are comfortable on narrow roads, often with poor driving conditions and increasing traffic. They drive long after they should because they have no choice. Transportation becomes a main determinant in where you live. If you live in the country, you need your car for everything — shopping, church, health care and, last but not least, for social reasons. If you are forced to give up your car, it often means you must move to the city and perhaps to a home. Consider even buying a car if you make \$12,000 a year or even trying to maintain one. The poor then have even less options. Their choices of housing are limited and their chances of being socially isolated greater. In order to address the needs of rural transportation, there must be a greater emphasis on programs for rural transportation in the federal funding received by cities and municipalities.

We have some recommendations. In light of the burgeoning numbers of baby boomers coming on to the senior rolls, and acknowledging that the federal government has a responsibility for the welfare of seniors, we recommend that the OAS pension and GIS be increased to reflect seniors' cost of living, and that the GIS be adjusted to remove the gross-up amount of actual dividends when calculating the guaranteed annual supplement. For example, right now, if the 2006 actual dividend was \$1,000, it becomes \$1,450 for tax purposes. Small amounts of income funds from a RRIF, registered retirement income fund, could be allocated over a number of years so as not to reduce or cancel out the GIS in any one year. We have many examples of people who take out \$1,000 from their RRIF and there goes their GIS. The GST should be removed from home heating fuel; medicare should be realigned to allow seniors more home care to meet the needs of aging in place; and housing supports like the veterans independence program which enables seniors to stay in their family home should be developed. This should be for more than veterans; it should be for everyone. Supportive housing would enable seniors to age in place and new housing would enable seniors to leave their older homes for modern, environmental units. Finally, the municipal rural infrastructure fund, which is shared by federal, provincial and municipal governments, should

Un autre élément de préoccupation est le transport. Dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard, il n'y a pas de services de transports publics. En fait, le seul système de transport public que nous avons couvre Charlottetown. Cela a un impact important sur la qualité de vie des aînés. Le seul moyen de transport pour les personnes vivant dans la campagne est la voiture. Les aînés considèrent leur voiture comme le symbole de leur indépendance. Nous avons entendu beaucoup d'aînés dire que lorsqu'ils ne pourront plus conduire leur voiture, ils préféreront mourir. Les aînés conduisent donc leur voiture même s'ils n'ont plus les mêmes facultés, et ils ont alors de la difficulté à conduire et entravent la circulation routière. Ils conduisent plus longtemps qu'ils ne le devraient, car ils n'ont pas de choix. Le transport devient donc un facteur déterminant selon l'endroit où l'on habite. Les aînés qui vivent en campagne ont besoin de leur voiture tous les jours, pour faire des achats, aller à l'église, bénéficier de soins de santé et, surtout, pour faire des activités sociales. Lorsqu'une personne est obligée de se départir de sa voiture, cela signifie bien souvent qu'elle doit déménager en ville et peut-être dans un établissement. Et lorsque l'on songe que ces personnes doivent s'acheter une voiture alors que leur revenu est de 12 000 \$ par année, cela fait beaucoup, sans tenir compte des frais d'entretien. Les personnes à faible revenu ont donc moins d'options. Leur choix en matière de logement est limité et elles courent davantage le risque de s'isoler socialement. Afin de répondre aux besoins en transport dans les régions rurales, le gouvernement fédéral devrait avoir un volet sur le transport rural lorsqu'il fournit des fonds aux villes et aux municipalités pour la mise sur pied de programmes.

Nous avons certaines recommandations à proposer. Étant donné le nombre important de baby-boomers qui arrivent à leur pension, et en tenant compte du fait que le gouvernement fédéral est responsable du bien-être des aînés, nous recommandons que les prestations de la SV et que le SRG soient augmentés afin de tenir compte du coût de la vie pour les aînés et nous recommandons que le SRG soit ajusté afin que l'indexation des dividendes ne soit pas prise en compte dans le calcul du Supplément annuel garanti. Par exemple, si les dividendes en 2006 étaient de 1 000 \$, ce montant devient 1 450 \$ pour les impôts. De petits montants de fonds de revenu comme le FERR, le fonds enregistré de revenu de retraite, pourrait être permis pendant un certain nombre d'années afin qu'il n'y ait pas de diminution ou d'annulation du SRG. Il y a beaucoup de personnes qui doivent soustraire 1 000 \$ de leur FERR et qui perdent leur SRG. Il faudrait également que les coûts en chauffage des maisons des aînés ne soient pas soumis à la TPS; l'assurance-santé devrait être réalignée pour permettre aux aînés de bénéficier davantage de soins à domicile afin de répondre à leurs besoins; finalement, un programme d'appui au logement comme le Programme pour l'autonomie des anciens combattants devrait être mis en place afin de permettre aux aînés de rester dans leur maison de famille. Ce type de programmes devrait s'adresser

be targeted to provide funding for rural transportation systems as well as roads, sewage and water management.

We have brought along a couple of brochures. One is about our seniors peer helping program which we have in place to look at social isolation. It has been working well but, of course, always needs more funding.

Catherine McAleer, Member, PEI Advisory Council on the Status of Women: Senators and fellow presenters, for those of you who are not from here, welcome to P.E.I. and, for those of you who are, welcome home.

I read the report on rural poverty and most of it reflects our own findings. I am here to put another face to this issue. You have our handout which I am not going to read verbatim. I am going to read excerpts with stories and, hopefully, this will bring home the plight of some of our people around P.E.I.

I live and work in rural P.E.I. I work as a counsellor with people who have multi-barrier problems in their lives, big problems they find hard to deal with on a day-to-day basis. We help them get on their feet and decide where they should be and what they should do. This is partly why I was asked to present today because this is a passion of mine and a part of my heart.

The face of rural poverty in Prince Edward Island, particularly for women, is partially hidden in current snapshots of life in this province. Islanders value hard work and self-sufficiency and they take a great deal of pride in their ability to get by. We all know senior women who remember the deprivations of the Depression and now consider themselves fortunate to have a steady source of toast and tea. Many of these women would not define themselves as poor and would attach a social stigma to the label of poverty.

I spoke to a lady yesterday who has six children. She is about 34 years old. Her oldest child is 20. She got married at 14. Up until two years ago, this lady lived in a home without electricity or plumbing. She was pleased to have a new pump put in her kitchen so that she did not have to go outside to get water. She raised six children in rural P.E.I. on this kind of background. Two years ago, people got together and she now has indoor plumbing, et cetera, which is a big thing. I asked her and her children yesterday, "Do you feel like you were poor?" Her children answered for her and said they thought not because they grew up knowing their parents gave them everything they could. That is very, very powerful. I asked the parents who said they cried constantly, wishing they had more to give their children and more avenues to turn to. Their parents got by and they would get

aux aînés, et non uniquement aux anciens combattants; l'appui au logement devrait permettre aux aînés de rester dans leur maison et aux aînés qui quittent leur maison de venir habiter dans des unités modernes et environnementales. Enfin, le Fonds sur l'infrastructure municipale rurale, qui est partagé par le fédéral, le provincial et les municipalités, devrait viser à fournir un financement pour le transport rural ainsi que pour la gestion des routes, des égouts et des eaux.

Nous avons apporté des dépliants. L'un de ces dépliants porte sur un programme d'aide aux aînés par les pairs, que nous avons mis en place afin d'éviter l'isolement social. Ce programme fonctionne bien mais, bien sûr, il aurait besoin de plus de fonds.

Catherine McAleer, membre, Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard : Mesdames et messieurs les sénateurs, mesdames et messieurs les témoins, je vous souhaite la bienvenue, pour les personnes qui ne viennent pas d'ici, et pour celles qui viennent d'ici, bien bienvenue chez vous.

J'ai lu le rapport sur la pauvreté rurale et il reflète dans l'ensemble nos propres constatations. Je suis ici pour vous présenter un autre angle concernant cette question. Vous avez en main notre mémoire, je ne vais pas le lire mot à mot. Je vais lire des extraits et, je l'espère, vous présenter certains sujets de préoccupation qui touchent nos membres à l'Île-du-Prince-Édouard.

Je vis et je travaille dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis conseillère auprès des personnes qui ont des problèmes multiples dans leur vie, de gros problèmes difficiles à aborder dans la vie quotidienne. Nous les aidons à se remettre sur les pieds et décider ce qu'elles doivent faire et où elles doivent s'enligner. C'est en partie en raison de ce travail que je voulais témoigner aujourd'hui, car c'est une passion pour moi et j'y mets une partie de mon cœur.

La pauvreté en région rurale à l'Île-du-Prince-Édouard, surtout en ce qui a trait aux femmes, est en partie cachée par la mentalité des gens de cette province. Les habitants de l'île sont de grands travailleurs et accordent une importance à l'autonomie ils sont fiers de leur capacité à se débrouiller. Nous connaissons tous des aînées qui se souviennent de l'époque de la Dépression et qui se considèrent maintenant comme étant chanceuses d'avoir ce qu'elles ont. Bon nombre de ces femmes ne se considèrent pas comme des pauvres et elles ont des préjugés à l'encontre de la pauvreté.

J'ai parlé hier à une femme qui a six enfants. Elle a environ 34 ans. Son enfant le plus vieux a 20 ans. Elle s'est mariée à 14 ans. Jusqu'à il y a deux ans, cette femme vivait dans une maison sans électricité et sans eau courante. Elle a été contente lorsqu'elle a eu une nouvelle pompe pour sa cuisine, car elle ne devait plus aller dehors chercher de l'eau. Elle a élevé six enfants en région rurale avec ce mode de vie. Il y a deux ans, des gens l'ont aidée pour qu'elle puisse recevoir l'eau courante, et cetera, ce qui est énorme pour elle. Je lui ai demandé et j'ai demandé à ses enfants hier s'ils pensaient qu'ils étaient pauvres. Ses enfants ont répondu à sa place et ont dit qu'ils ne pensent pas qu'ils sont pauvres, car ils savent que leurs parents leur ont donné tout ce qu'ils pouvaient. C'est très fort. J'ai posé la question aux parents, qui ont dit qu'ils pleuraient tout le temps et qu'ils auraient aimé

by, and they were going to teach their children not to be raised on assistance. That is pretty powerful. That is not just one isolated case here in P.E.I. either. There are a lot of cases like this.

The realities of low wages and seasonal work mean that families in rural Prince Edward Island can rarely survive on only one salary. If one of these salaries is threatened or cut off, the family's well-being is in immediate jeopardy. Many households, especially those of senior and single women, are only one crisis away from catastrophe. A lady I will call Mary — that is not her name — works in security an hour from where she lives. This is her only income. Last fall, her car broke down. She managed to borrow a small eight-foot camper and, to this day, is still living there beside where she works so that she can get up in the morning, unplug her electric heater, and go to work because she does not want to live on assistance. How many of us could live in a tiny camper during a P.E.I. winter? This is a reality for her and when I asked, "Is there any way you could get help?" there is no way. That is not an issue there. Again, this is not an isolated issue.

The Prince Edward Island Advisory Council on the Status of Women believes that women's equality is the foundation for equality for all people. Women's inequality continues to influence discriminatory attitudes and actions that affect our society, culture, politics, laws and economics. The council believes that women's independent social and economic security is key to equality and to freedom from physical, emotional and sexual violence. The following points suggest some of the compounding factors that contribute to impoverished living for many rural Island women and their families. These comments are based on our understanding of women's experiences in communities throughout the province and are not presented as a detailed gender analysis of women's economic standing. As well, this submission is not an exhaustive list of pressing poverty-related issues. It does not address the important matters of universal violence prevention and front-line services, access to quality health care including abortion services and literacy programs for example, nor does it speak to the need for federally supplied legal aid for the resolution of legal matters affecting family or voting system reforms. We think it does offer a few of the current pressing issues relating to poverty.

Concerning homes and property, poverty measures often focus first on an individual's and household's ability to pay for food and shelter. One of our lines is that, while able to pay month-to-month bills, many people can not pay month-to-month bills. That is a dream. They make enough money to rob Peter to pay Paul. If they pay for the phone this pay, then next pay they have to pay for something else. When they are told to save at least 10 per cent of their income to be able to have something to fall back on, they laugh because they do not have that extra money. It is just not there.

pouvoir en donner plus à leurs enfants et avoir plus de possibilités. Ces gens se sont débrouillés seuls et ont appris à leurs enfants à ne pas se fier à l'aide sociale. C'est très important. Et ce cas n'est pas un cas isolé ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a nombre de familles dans la même situation.

En raison des faibles revenus et du travail saisonnier, les familles en région rurale peuvent rarement survivre avec un seul salaire. Si le salaire est menacé ou s'il y a une perte d'emploi, le bien-être de la famille est immédiatement touché. Dans de nombreux foyers, surtout dans le cas des aînés et des femmes seules, la situation financière est très fragile. Une femme, que j'appellerai Marie, mais ce n'est pas son vrai nom, travaille dans la sécurité à une heure de sa maison. C'est sa seule source de revenus. L'automne dernier, sa voiture s'est brisée. Elle s'est arrangée pour emprunter une roulotte de huit pieds et à ce jour, elle vit encore dans cette roulotte à côté de son lieu de travail, tout simplement parce qu'elle ne veut pas vivre de l'aide sociale. Combien de personnes pourraient vivre dans une petite roulotte l'hiver à l'Île-du-Prince-Édouard? C'est une réalité pour elle et lorsque je lui ai demandé si elle avait besoin d'aide, elle m'a répondu que non. Ce n'est pas un problème pour les gens d'ici. Et je vous le répète, ce n'est pas un cas isolé.

Selon le Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard, l'égalité de la femme est le fondement de l'égalité universelle. L'inégalité de la femme continue de favoriser des attitudes et des mesures discriminatoires qui portent préjudice à notre société, à notre culture, à notre vie politique, à notre cadre juridique et à notre économie. Le conseil estime que l'égalité et la disparition de la violence physique, psychologique et sexuelle passent par l'indépendance et la sécurité socioéconomique de la femme. Voici quelques facteurs aggravants qui favorisent la pauvreté chez les femmes de l'île et leurs familles. Nos propos se fondent sur notre connaissance de ce que vivent les femmes dans les différentes localités de la province. Il ne s'agit pas d'une analyse détaillée comparative de la situation économique des femmes. En outre, notre mémoire n'énumère pas exhaustivement les questions très préoccupantes liées à la pauvreté. Il n'aborde pas les problèmes importants de la prévention de la violence universelle et des services de première ligne, de l'accès à des soins de santé de qualité, notamment à des services d'avortement, et à des programmes d'alphabétisation. Il ne traite pas de la nécessité que le gouvernement fédéral accorde une aide juridique pour favoriser le règlement des différends juridiques concernant la famille ou la réforme du système électoral. Nous croyons cependant que notre mémoire souligne quelques-unes des questions très préoccupantes liées à la pauvreté.

Les mesures de la pauvreté tiennent principalement compte de la capacité de la personne ou du ménage à payer nourriture et logement. Nous disons entre autres que beaucoup ne sont pas capables de payer les factures mensuelles : ils gagnent suffisamment d'argent pour faire un trou afin d'en boucher un autre. S'ils acquittent la facture du téléphone avec un chèque de paye, ils devront se servir du prochain pour payer autre chose. Lorsqu'on leur dit d'économiser au moins 10 p. 100 de leur revenu pour parer aux éventualités, ils en rient parce que cela leur est impossible. Ils n'ont pas le revenu nécessaire.

Families are vulnerable because of ill-maintained houses. If anything happens like a furnace breaking down or needing to be replaced, a roof leaking significantly in heavy rain or causing structural damage, they have no money to pay for it. One lady had half her roof torn off in Hurricane Juan. She had no insurance. She can not afford to pay for insurance. If she paid for home insurance, she would not be able to buy groceries. She had plastic on her roof until December because she did not have the money to pay someone to fix the roof. Under the disaster committee that was set up, it would take too long. Finally, neighbours got together and helped fix her roof. She and her four children lived in that home with plastic on the roof and that is how she survived.

Affordable rental housing for workers, families and seniors is also needed in rural P.E.I. to mitigate the effects of low wages. To be practicable, rural housing must be coupled with effective and affordable public transit or it only increases isolation and decreases access to opportunity. Out-migration, especially of young people, is reaching critical levels in rural and urban P.E.I. This week alone, I arranged for two people from Souris to go out West to work. We managed to obtain work for them. Right now, there are 1,200 people working in this factory and they are looking for 600 more. These two are flying out next week. We managed to get them affordable housing out West, transportation, a flight out, and now they are going to actually bring home a pay cheque. One of them is 19 years old; the other is 32 and a father of four. He is leaving his wife and four children because he works seasonally and can not find employment.

The lack of public transportation in rural Prince Edward Island means that rural Islanders almost always have to own and maintain their own vehicle. As my fellow speakers have both said to your committee, this is a major issue as well. Sometimes people in rural P.E.I. can ask for rides but what happens if they have three children who have to be brought to daycare first? The car or the van is usually filled with other people who have to go to that work site. They can not take the children and drive them to daycare first. There may be subsidies for them to go to childcare but they can not get them there. Again, it is living in rural P.E.I. and it just adds to the poverty state they already live in.

Women tend to be under-represented in construction and other trade employment. Islanders need our federal government to enhance women's economic equality and support citizens to obtain livable income for their families. It requires an appreciation for work, workers and excellence in the workforce. It requires a national plan for social housing.

Since income is the most important social determinant of health, livable income must be recognized as a pillar of health care in Canada. With a higher income, people can afford better quality

Les familles sont vulnérables parce que les maisons sont mal entretenues. Elles n'ont pas les économies nécessaires pour remplacer ou faire réparer l'appareil de chauffage, ou encore lorsqu'il y a des fuites dans le toit et que la pluie tombe abondamment ou cause des dommages à la charpente. Une femme a vu la moitié de son toit être arrachée par l'ouragan Juan. Elle n'était pas assurée. Elle n'en avait pas les moyens. Si elle avait souscrit une assurance, elle n'aurait pas pu payer l'épicerie. Elle a eu des feuilles de plastique sur son toit jusqu'en décembre, faute d'argent pour faire effectuer les réparations. Selon le comité d'urgence qui avait été constitué, cela aurait nécessité trop de temps. En fin de compte, des voisins l'ont aidée à réparer le toit. Ses enfants et elle ont vécu dans une maison dont le toit était recouvert de feuilles de plastique. C'est ainsi qu'elle a surmonté l'épreuve.

Pour atténuer les effets des bas salaires, il faut aussi offrir des logements locatifs abordables aux travailleurs, aux familles et aux personnes âgées dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Pour que les choses soient pratiques, il faut également que les zones rurales soient desservies par un système de transport en commun efficace et abordable, faute de quoi les gens sont davantage isolés et ont moins de possibilités. Les gens habitant en milieu rural et urbain à l'Île-du-Prince-Édouard vont s'établir dans d'autres provinces. Ce sont particulièrement des jeunes. La situation a atteint un niveau alarmant. Uniquement au cours de la présente semaine, j'ai aidé deux personnes de Souris à aller travailler dans l'Ouest. Nous avons réussi à leur obtenir un emploi. À l'heure actuelle, cette usine emploie 1 200 personnes et veut en embaucher 600 autres. Nous avons réussi à leur trouver un logement abordable dans l'Ouest et à les faire voyager par avion. Maintenant, ils toucheront un chèque de paye. Une des deux personnes a 19 ans. L'autre a 32 ans et est père de quatre enfants. Il quitte sa femme et ses quatre enfants parce qu'il a un travail saisonnier et qu'il ne peut se trouver un emploi à l'année.

L'absence de système de transport en commun dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard oblige les gens qui y vivent à posséder un véhicule et à voir à son entretien. Comme mes deux collègues l'ont signalé au comité, c'est un problème crucial. Parfois, les gens demandent de voyager avec nous dans notre voiture, mais que faire lorsqu'ils ont trois enfants qu'il faut d'abord conduire à la garderie? Habituellement, les voitures ou les fourgonnettes sont remplies de gens qui se rendent au travail. Il est impossible d'y faire monter les enfants pour les conduire à la garderie. On touche peut-être des subventions pour envoyer les enfants à la garderie, mais on ne peut les y conduire. C'est encore un autre aspect de la vie en milieu rural à l'Île-du-Prince-Édouard, qui vient exacerber la pauvreté dans laquelle les gens vivent déjà.

Généralement, les femmes sont sous-représentées dans les corps de métiers et les autres professions. À l'Île-du-Prince-Édouard, le gouvernement fédéral doit prendre des mesures pour favoriser l'égalité économique des femmes et aider les familles à disposer d'un revenu adéquat. Il faut valoriser le travail, les travailleurs et l'excellence. Il faut élaborer un plan national de logements sociaux.

Le revenu étant le principal déterminant de la santé, il faut reconnaître qu'un revenu adéquat constitue la pierre d'assise des soins de santé au Canada. Lorsqu'on dispose d'un revenu

groceries. They do not have to live on macaroni and cheese or potato soup which, believe it or not, is still a big meal in rural P.E.I. The better quality of life is there for them if they have higher incomes, like the availability of health care plans to purchase drugs. When sick, many people go without drugs on P.E.I. because they can not afford them; they do not have a drug plan. The doctors are wonderful as I know of many who give out samples — and thank God they do — because these people are sick, have the flu and ear infections, and can not take anything because they do not have the money to purchase it.

I briefly touched on access to licensed childcare. Childcare in rural P.E.I. is severely limited. Ocean Choice is a major fish plant operation in Souris. They employ over 300 people. There are over 100 children. We have two childcare centres to handle all those children. Grandparents and family members living in a home do not get paid because they are considered living there already. If they babysit, they can not go out to work themselves, or the mother stays home so they are back to being a single income.

The last area I want to touch on is volunteerism. Traditionally, Prince Edward Islanders in rural areas have been shielded from some of the most serious and harmful effects of poverty by formal and informal volunteerism. Women's unpaid work, at home and in the community, drives both the formal and informal structures of the social infrastructure. I organized a fundraiser in the rural community where I live. There are 125 families at the school. I phoned all of them and 118 had both parents working. That says a lot about the changes that have happened over the years. Many years ago, at least one parent was home. The seven who did not work in a formal work setting volunteered full time. Ultimately, for this fundraiser and for the evening that I needed help, 15 people showed up. They were all women. Not to be gender biased but, again, it is women who really push through the fabric. We see women volunteering just as much even though they are now working. They are working full time right alongside men. Men will often work if they get paid but they volunteer to coach or whatever.

I briefly covered our areas of concern. I would like to end with a handout that was passed to me from a woman who was in the newspaper yesterday here in P.E.I.:

The provincial government was real quick to loan \$8.1 million to transform Cows store into a bigger tourist attraction, and another \$125,000 to construct a new wine boutique, which it hopes to open in May. . . . How many seniors on this Island have a shortage of food as well as heat in their homes? Also, there are a lot of children who do not have enough food for three meals

supérieur, on peut se procurer des aliments de meilleure qualité. On ne doit pas être obligés de se nourrir principalement de macaroni au fromage ou de soupe de pommes de terre, ce qui est encore, croyez-le ou non, un mets recherché dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Des revenus supérieurs offrent une meilleure qualité de vie, comme l'accès à un régime de soins de santé permettant d'acheter des médicaments. À l'Île-du-Prince-Édouard, nombreux sont les malades qui n'ont pas les moyens de se procurer des médicaments, n'ayant pas d'assurance-médicaments. Les médecins se comportent admirablement. J'en connais beaucoup, Dieu merci, qui donnent des échantillons de médicament à des personnes souffrant de la grippe ou d'une otite et n'ayant pas les moyens de s'acheter le médicament.

J'ai parlé brièvement de l'accès à des garderies accréditées. Dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard, cet accès est très restreint. Ocean Choice est une importante usine de transformation du poisson de plus de 300 employés à Souris. On dénombre plus de 100 enfants, et il n'y a que deux garderies. Les grands-parents ou les autres membres de la famille ne sont pas rémunérés parce qu'ils font partie de la famille. Lorsqu'ils gardent des enfants, ils ne peuvent occuper un emploi rémunéré. Si la mère demeure au foyer, la famille ne peut compter que sur un seul revenu.

Il y a un dernier point que je veux aborder : le bénévolat. Depuis toujours, le bénévolat institutionnalisé ou non structuré constitue un rempart contre quelques-uns des effets les plus graves et les plus néfastes de la pauvreté dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Le travail non rémunéré des femmes, au foyer ou dans la collectivité, constitue le moteur de l'infrastructure sociale conventionnelle et parallèle. J'ai organisé une campagne de financement dans ma localité rurale. Les enfants de 125 familles fréquentent l'école. J'ai téléphoné à toutes ces familles, et j'ai constaté que les deux parents travaillaient dans 118 d'entre elles. Cela illustre parfaitement les changements qui se sont produits au fil des ans. Auparavant, au moins un parent demeurait au foyer. Les sept parents qui n'étaient pas sur le marché du travail faisaient du bénévolat à temps plein. En fin de compte, 15 personnes se sont portées volontaires pour travailler pendant une soirée à la campagne de financement. C'étaient des femmes. Je ne veux pas être sexiste, mais il n'en demeure pas moins que c'est encore une fois les femmes qui ont vraiment mis la main à la pâte. Même si elles ont intégré le marché du travail, les femmes font encore autant de bénévolat. Elles travaillent à temps plein, comme les hommes. Souvent, les hommes ne travaillent que s'ils sont rémunérés, bien qu'ils fassent du bénévolat comme entraîneurs d'équipes sportives, entre autres.

J'ai survolé les questions qui nous préoccupent. Je voudrais terminer en vous lisant un article publié hier par une femme dans un journal, à l'Île-du-Prince-Édouard :

Le gouvernement provincial n'a absolument pas hésité à accorder un prêt de 8,1 millions de dollars pour la transformation du magasin Cows en une énorme attraction touristique et un autre prêt de 125 000 \$ pour la construction d'un magasin de vin qui est censé ouvrir en mai [...] À combien se chiffre le nombre de personnes âgées de l'Île-du-Prince-Édouard qui souffrent d'un manque de nourriture et

a day. Sure there are food banks but some people have no transportation available to pick up the food. For heaven's sake, look around and see the poverty here on this Island. I can see why young people are leaving here.

This was in yesterday's *Charlottetown Guardian* written by a lady from Prince Edward Island.

The Chairman: Thank you.

Senator Mercer: I am going to ask the same question of all of you and I have one other for our friend from the P.E.I. Seniors Citizens' Federation.

Where do you get the funding for your organization and how secure is your funding for future years? Specifically for the P.E.I. Senior Citizens' Federation, what do you identify as seniors' educational needs which you talked about in your brief? It is not a term we have seen in our studies before. It is under your objectives column. I have a final question as well. The current government introduced a \$100-per-month childcare allocation to replace the program the previous government had signed with the 10 provinces and three territories to create daycare spaces. Has the \$100 had an effect? Somebody earlier today said that the price of childcare just went up \$100 a month in many places so it ate up the money before they even got it. Those are my questions.

Ms. McAleer: Can I answer that one right away?

The Chairman: Yes.

Ms. McAleer: It not only jumped up \$100 but a third of it is lost in taxes. At first, many were excited to get it. Now they are doing their taxes and saying, "What do you mean I have to pay taxes on this money?" They did not have to pay taxes before. This money is taxable so they lose a third of it.

Funding is also being cut at an alarming rate. As you know, funding was cut for the Status of Women — different offices have been closed — as well as funding for programs that affect women and people who live in rural P.E.I. In fact, the program of which I am coordinator was cut and will be finished at the end of March. We have been there for six years. It leaves us with the question — who is going to help these people? Workers are now asking, "Where are we going to send these people? How are they going to get help?" They are all crying in rural P.E.I., saying the same thing. In the Montague and Souris areas, our programs have been cut due to federal funding cuts. Where are they going? Are we just going to bury them under the rug a little bit further? They are still there.

de chauffage? Et que dire des nombreux enfants qui n'ont pas droit à trois repas par jour? Il y a bien sûr les banques alimentaires, mais certains n'ont pas de moyen de transport pour y passer prendre la nourriture. Pour l'amour du ciel, ouvrons-nous les yeux! Il y a de la pauvreté dans l'île. Je comprends pourquoi les jeunes s'en vont ailleurs.

Cet article est paru dans le *Charlottetown Guardian* d'hier sous la plume d'une Prince-Édouardienne.

La présidente : Merci.

Le sénateur Mercer : Je poserai à toutes la même question, et j'en aurai une dernière pour notre amie de la Fédération des citoyen(ne)s aînée(s).

Quelles sont les sources de financement de votre organisation et celles-ci sont-elles fiables pour les années à venir? Je m'adresse maintenant à la représentante de la fédération. D'après vous, quels sont les besoins éducationnels des personnes âgées que vous évoquez dans votre mémoire? Cette question ne figure pas dans nos études. Il en est question à la colonne de vos objectifs. J'aurais une dernière question. Le gouvernement actuel a mis en œuvre une allocation pour garde d'enfants de 100 \$ par mois pour remplacer l'entente que le gouvernement précédent avait conclue avec les 10 provinces et les trois territoires afin de créer des places en garderie. Cette allocation de 100 \$ a-t-elle eu un effet? Plus tôt aujourd'hui, quelqu'un a affirmé que le tarif mensuel d'une place a augmenté de 100 \$ dans de nombreuses garderies, ce qui absorbe le montant intégral de l'allocation accordée. Ce sont là mes questions.

Mme McAleer : Puis-je réponde à cette dernière question tout de suite?

La présidente : Oui.

Mme McAleer : Ce n'est pas seulement que le tarif a augmenté de 100 \$. Il y a également le fait que le tiers de l'allocation est impossible. Initialement, cette annonce en a réjoui beaucoup. Aujourd'hui, ils remplissent leur déclaration fiscale, et ils sont perplexes à cause de l'imposition d'une partie de cette allocation. L'ancienne prestation n'était pas impossible. L'allocation l'étant, ils en perdent le tiers.

Le financement diminue à un taux alarmant. Comme vous le savez, les crédits accordés à Condition féminine ont été réduits — des bureaux ont été fermés — tout comme ceux affectés à des programmes concernant les femmes et les personnes qui vivent en milieu rural à l'Île-du-Prince-Édouard. En fait, le programme dont je suis la coordonnatrice sera aboli à la fin de mars. Il a débuté il y a six ans. Il faut se demander qui aidera ces gens maintenant. Les intervenants se demandent où adresser ces gens et où ils obtiendront de l'aide. Dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard, on est désespérés et on se pose les mêmes questions. À Montague et à Souris, nos programmes ont fait l'objet de compressions à la suite de la réduction des crédits fédéraux. Qu'advient-il de ces gens? Allons-nous simplement les oublier encore un peu plus? Ne le sont-ils pas déjà suffisamment?

[*Translation*]

Ms. Arsenault: With regard to projects, the situation is the same for the Association des femmes acadiennes et francophones. It is very worrisome. We used to receive several projects from Health Canada and from Status of Women Canada, but the criteria have changed to the point that it is difficult to receive any funds. We are less frequently invited to propose projects. We are lucky to receive a few projects, with some funding for our programs from Heritage Canada because we are a francophone Acadian organization in Prince Edward Island. Nevertheless, \$32,000 a year does not go very far to pay for programs that will help women.

Regarding the \$100, I agree with Catherine. It might have been a good thing at the beginning because they did not know that they had to claim it as a tax deduction, and now, it no longer works at all. Currently, families cannot even meet the basic needs of their children.

[*English*]

Ms. Larkin: You asked about our funding source and why we would have social and educational needs. We get a certain amount of funding from the provincial government and scramble for the rest. Our peer helping program is wonderfully successful and everybody embraces it, including government, but we have to scramble for funding. At the end of every fiscal year, we start again to keep that program going. We also have to find other projects with the theme of what our organization is trying to do with seniors. It is a familiar refrain. I am sure you have heard it.

For our social and educational needs, I want to tell you about a program we put on this year teaching seniors on computers. The average age of our membership would be over 75. We were deluged and could not believe the response. We had clubs asking for two and three courses and I had to redo the project for Service Canada because I did not think we were going to get that response. So, yes, seniors want to keep on learning and they demonstrate it over and over.

Our clubs provide big social needs just by their activities. If you look at our brochure, we have an insert on our clubs like dancing and cards. There are numerous activities that they do. There is no end.

When we have membership meetings with a speaker on an issue that concerns seniors, we get 115 to 125 people out.

Senator Callbeck: Irene and Annie, when you talked in your brief about housing — the veterans independence program which is a marvelous program — you said to “Extend it to all seniors.”

[*Français*]

Mme Arsenault : La situation est la même pour l'Association des femmes acadiennes et francophones au sujet des projets. C'est très inquiétant. Nous avons l'habitude de recevoir plusieurs projets de Santé Canada, et de Condition féminine Canada, mais les critères ont tellement changé que c'est difficile de recevoir des fonds. Les appels de proposition de projets ne viennent pas aussi souvent. On est chanceux de recevoir un peu de projets, un peu de fonds de programmation de Patrimoine canadien puisqu'on est un organisme acadien et francophone de l'Île-du-Prince-Édouard. Par contre, le montant de 32 000 \$ par année ne nous permet pas d'aller très loin en matière de programmation pour aider les femmes.

Au sujet du 100 \$, je suis d'accord avec Catherine. C'était peut-être une bonne chose au début parce qu'ils ne savaient pas qu'ils devaient le réclamer comme des déductions d'impôt, et maintenant, cela ne fait plus l'affaire du tout. Présentement les familles ne réussissent pas à répondre aux besoins de base de leurs enfants.

[*Traduction*]

Mme Larkin : Vous avez demandé quelles sont nos sources de financement et quels sont les besoins sociaux et éducationnels. Nous obtenons un certain montant du gouvernement provincial et nous nous débrouillons pour trouver le reste. Notre programme d'entraide fonctionne merveilleusement bien. Il fait l'unanimité auprès de tous, y compris chez les représentants gouvernementaux, mais nous devons nous débrouiller pour trouver de l'argent. À la fin de chaque année financière, il faut repartir à zéro pour assurer l'exécution du programme. Les autres projets doivent être liés au mandat de notre organisation auprès des personnes âgées. C'est la même rengaine. Je suis sûre que vous l'avez entendue.

En ce qui concerne les besoins sociaux et éducationnels, je voudrais vous parler d'un programme que nous avons mis en œuvre cette année pour enseigner l'informatique aux personnes âgées. Les participants ont en moyenne plus de 75 ans. Nous avons été inondés de demandes. C'était incroyable. Des clubs nous ont demandé de donner deux ou trois cours, et j'ai dû reprendre le projet pour le compte de Service Canada. Je ne croyais pas qu'il y aurait un tel enthousiasme. Donc, les personnes âgées veulent effectivement continuer à apprendre, et ils en font sans cesse la preuve.

Simplement par leurs activités, nos clubs répondent aux principaux besoins sociaux. Si vous lisez notre brochure, vous remarquerez un encart sur nos clubs et leurs activités, comme la danse et les cartes. Les activités offertes y sont nombreuses. Il n'y a pas de limite.

Lorsque le sujet abordé les préoccupe, de 115 à 125 personnes âgées assistent aux conférences que nous organisons.

Le sénateur Callbeck : Irene et Annie, lorsque vous parlez de la question du logement dans votre mémoire et du Programme pour l'autonomie des anciens combattants, qui est un merveilleux

Does that mean you would not have an income test? Would you extend it to a senior regardless of how much money the senior had?

Ms. Larkin: I do not think we mean that, do we?

Ms. Boyle: No.

Ms. Larkin: I think it would be available and, for those who could pay a little, then they would be asked to do it. I do not think we have any problem with that.

Senator Callbeck: In the next sentence you say, “Creating supportive housing will enable seniors to age in place.” By age in place do you mean age in their community?

Ms. Larkin: Yes, or age in the same building, in the same home.

Senator Callbeck: One of the problems are the senior citizens’ units we built across the Island years ago, so many of them in rural areas. In my own community of Bedeck we built one and I think there are vacant units now. It is difficult because seniors want to be near the doctor, medical services and the hospital.

Ms. Boyle: I have been talking with the head of senior housing here who says there are vacancies in all the senior units and they are trying to do something to fill them. We do not know why people want to stay, but there is an issue that came up last fall. Some people residing in rural areas like to get into senior housing handier to Summerside or Charlottetown where they have more access to everything. There are senior homes across the Island that have been closed and we do not know why — like the one up in Tyne Valley.

Ms. Larkin: We do know one of the reasons is that they are inadequate. They are old. They were built in the 1960s before the pension came in. Once the government gets that idea, and I think they are getting it, seniors will stay in their communities. We have heard from different communities where they say, “Build two units. We do not want these small, cramped one-bedroom units. They are not appropriate for seniors today.”

Senator Callbeck: If they were adequate or appropriate, would seniors stay in their own community rather than go out to Summerside or Charlottetown where the doctors and medical services are?

Ms. Boyle: I think so.

programme, vous préconisez de le « mettre à la disposition de toutes les personnes âgées ». Entendez-vous par là qu’il n’y aurait pas d’évaluation de l’état des revenus? Le mettriez-vous à la disposition de toutes les personnes âgées quel que soit l’état de leurs revenus?

Mme Larkin : Je ne crois pas que nous ayons proposé cela, n’est-ce pas?

Mme Boyle : Non.

Mme Larkin : Je pense que le programme devrait être offert et qu’on devrait demander un montant modeste à ceux qui ont les moyens de le payer. Cela me conviendrait tout à fait.

Le sénateur Callbeck : Voici ce que vous écrivez par la suite : « Offrir des logements supervisés permettra aux personnes âgées de vieillir chez elles ». Par l’expression « vieillir chez elles », entendez-vous « vieillir dans leur collectivité »?

Mme Larkin : Cela peut également vouloir dire vieillir dans le même immeuble ou la même maison.

Le sénateur Callbeck : Sur les habitations pour personnes âgées que nous avons construites un peu partout dans l’île, beaucoup se trouvent en milieu rural. C’est un problème. À Bedeck, nous en avons construit une, et je pense que certains logements sont inoccupés. Il y a un problème, car les personnes âgées veulent vivre près de leur médecin, des services de santé et de l’hôpital.

Mme Boyle : J’ai parlé à la personne responsable du logement pour personnes âgées d’ici. Celui-ci m’a dit qu’il y avait des logements inoccupés dans toutes les habitations pour personnes âgées et que les mesures sont prises pour qu’ils soient occupés. Nous en ignorons les raisons, mais on s’est rendu compte d’une chose l’automne dernier. Certaines personnes âgées vivant en milieu rural préfèrent se retrouver dans une habitation pour personnes âgées de Charlottetown et de Summerside où elles auraient davantage accès à tous les services. À l’Île-du-Prince-Édouard, sans qu’on sache pourquoi, des habitations pour personnes âgées ferment, comme celle de Tyne Valley.

Mme Larkin : Nous connaissons par contre l’une des raisons : ces habitations sont inadéquates. Elles sont vieilles. Elles ont été construites dans les années 1960 avant l’instauration des régimes de pensions. Lorsque le gouvernement aura compris le message, et je pense qu’il commence à le saisir, les personnes âgées demeureront dans leur collectivité. Dans différentes localités, on demande : « Construisez des logements plus spacieux. On ne veut pas de ces minuscules logements d’une chambre. Ils ne conviennent plus aux personnes âgées d’aujourd’hui. »

Le sénateur Callbeck : Si ces habitations étaient inadéquates, les personnes âgées demeureraient-elles dans leur collectivité plutôt que d’aller vivre à Charlottetown ou Summerside où sont concentrés les médecins et les services de soins de santé?

Mme Boyle : Je crois qu’elles demeureraient dans leur collectivité.

Ms. Larkin: They would because there are medical centres now in a lot of the larger communities. In Rustico, for example, they are happy as pigs in muck because they have their community, their medical centre and a wonderful inclusive atmosphere of camaraderie.

Senator Mahovlich: And they are dancing.

Ms. Larkin: They are dancing. You give them a fiddle and they are dancing. They are gone.

Aging in place is a new concept. It is probably only 20 years old. We have one in Mount Alberton, the Phillips Residence, and that means you can go from one area of the residence to another when your needs change. We would like to see more of them in communities in rural areas.

Ms. Boyle: There is one in Crapaud.

Ms. Larkin: We have high-end ones like Whisperwood but the people we represent are not high end.

Senator Callbeck: Thank you for clearing that up.

Colette, you talked about post-secondary education and I certainly agree with the importance of it. You talked about the importance of access. Do you think more should be done here in loans or grants or what are you talking about?

Ms. Arsenault: Access to education right now is expensive. I have a graduate with a Masters degree in Social Services from the University of Ottawa who is coming out with a debt of \$90,000. She will never have a salary in the community sector — where she is really interested in working — to be able to repay her student loan.

The price of education keeps going up. When I graduated in 1976, my debt for four years was \$4,400. My daughter will come out of four years of university with a debt of \$40,000. Something has to be done. We have more and more students not keeping up their education at university. They will go but they see that they can not continue their education because of the money involved. This even happens in high school — my son is graduating this year and the amount of money we have to put up for different activities at the school is incredible. Parents do not have the money. Students are being eliminated all the time. More grants, more student loans — there has to be a cut-off somewhere where the tuition to go to university can not keep going up.

Senator Callbeck: There are some huge debts out there.

Catherine, you mentioned civil legal aid which is so important, and we have not had any witness address that need at this committee. Perhaps you could talk on that for two or three minutes.

Ms. McAleer: For legal aid?

Senator Callbeck: Yes, why is civil legal aid needed?

Mme Larkin : Je le crois également, parce qu'on retrouve aujourd'hui des centres médicaux dans bien d'autres localités. À Rustico notamment, ils sont au comble de la joie parce qu'ils ont à proximité leur centre communautaire et leur centre médical, et qu'ils peuvent compter sur leur merveilleux esprit de camaraderie qui n'exclut personne.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il des danses?

Mme Larkin : Oui. Il suffit simplement d'un violon. Ils s'amuse.

Viellir sur place est un concept nouveau. Il remonterait à peine à 20 ans. À Mount Alberton, la Phillips Residence a mis ce concept en œuvre, ce qui veut dire que les locataires peuvent passer d'une partie à l'autre de l'habitation en fonction de leurs besoins. Nous souhaiterions qu'il y ait plus d'habitations de ce genre en milieu rural.

Mme Boyle : Il y en a une à Crapaud.

Mme Larkin : Il y a des habitations haut de gamme comme la Whisperwood Villa, ce qui ne correspond pas aux gens que nous représentons.

Le sénateur Callbeck : Merci de ces précisions.

Colette, vous avez évoqué les études postsecondaires, et je conviens certes de leur importance. Vous avez indiqué que l'accès à ces études était important. Estimez-vous qu'il faille accorder davantage de prêts et bourses ici? Que proposez-vous?

Mme Arsenault : Les études postsecondaires coûtent cher. Je connais quelqu'un qui fait une maîtrise en service social à l'Université d'Ottawa. Sa dette d'études atteindra 90 000 \$. Dans le secteur communautaire où elle tient vraiment à travailler, elle ne gagnera jamais le salaire lui permettant de rembourser son prêt étudiant.

Les études postsecondaires coûtent de plus en plus cher. Lorsque j'ai obtenu mon diplôme en 1976 après quatre années d'études, ma dette s'élevait à 4 400 \$. Après avoir étudié quatre ans à l'université, ma fille aura contracté une dette de 40 000 \$. Il faut agir. De plus en plus d'étudiants abandonnent leurs études universitaires. Ils s'inscrivent mais se rendent compte qu'ils ne peuvent poursuivre leurs études en raison des frais élevés. Il y a même une augmentation des frais pour les études secondaires. Mon fils obtiendra son diplôme d'études secondaires cette année, et nous devons débours des montants considérables pour les différentes activités à l'école. Les parents manquent d'argent. Les étudiants abandonnent leurs études. Il faut plus de prêts et bourses. Il faut fixer un plafond aux frais de scolarité à l'université.

Le sénateur Callbeck : Certaines dettes sont considérables.

Catherine, vous avez évoqué l'aide juridique en matière civile, ce qui est tellement important. Aucun témoin ne nous a parlé de la nécessité de cette aide. Vous pourriez peut-être nous donner quelques précisions.

Mme McAleer : À propos de l'aide juridique?

Le sénateur Callbeck : Oui. Pourquoi l'aide juridique en matière civile est-elle nécessaire?

Ms. McAleer: Many people have absolutely no access to it. They can stand in line for legal aid. They can put their name in. It can take them a long time. If you have four or five children and you are both working and you are over the allowable income level — it could be by \$50 — you do not get legal aid. It is so important for people to have that equitable access. They have to have the opportunity to be equally represented in what their needs are and that is not happening. It is a long wait. Personally, as a single parent with four children, I was told by legal aid about the work and worry I was going to have to go through to try and get my spouse to give some kind of financial funding for our children, and that he would just leave the province or change jobs. Their advice was, “Just forget about it.” I raised four children on my own. It was not even a possibility. Civil legal aid is there on paper, but it is not there in a satisfactory manner that people can access it and have their needs met.

Senator Callbeck: No, you do not have to convince me. I agree with you. Many people have talked to me about the need for this, and a lot of people are representing themselves because they can not get any assistance from a lawyer.

Ms. McAleer: Yes, very much so. On the other side, the RCMP and the law are really coming on board realizing that these issues of violence against women are paramount. I have seen such a turnaround in the last several years of them helping the victims compared to what it was even six or seven years ago. I am seeing good advancement there. In some cases, we are seeing education and that improving.

The Chairman: Thank you all very much. You added a great deal to our hearings today and we are grateful that you took the time to come.

We now welcome representatives from the National Farmers Union. Ranald MacFarlane is the Maritime Board Member and Karen Fyfe is Women's Vice-President.

Ranald MacFarlane, Maritime Board Member, National Farmers Union: My name is Ranald MacFarlane and I am from Bedeque. I am a dairy, beef and pork producer. This is my friend, Karen Fyfe. I do not have many friends in this world but I count her as one of them.

Karen Fyfe, Women's Vice-President, National Farmers Union: Good.

Mr. MacFarlane: I did not know about this committee until a month ago when I ran into Catherine Callbeck at the Village Store in Bedeque and she asked, “How is everything going?” I do not normally complain but I represent a lot of farmers in P.E.I. and across the country. Catherine got the brunt of about 25 minutes of me telling her what is going on in the countryside.

Farmers are broke. A lot of them are in desperate trouble out there. Rural incomes are falling because we are not getting paid.

Mme McAleer : Beaucoup ne reçoivent pas d'aide juridique. Ils peuvent attendre sur place ou s'inscrire. Les délais sont longs. Vous avez quatre ou cinq enfants et vous travaillez tous les deux. Si vos revenus sont supérieurs au seuil permis de, disons, 50 \$, vous n'avez pas droit à l'aide juridique. Il est tellement important que l'accès à l'aide juridique soit équitable pour que tous soient en mesure d'être représentés d'une manière égale afin de faire valoir leurs besoins, et ce n'est pas le cas. Les délais sont longs. Les responsables de l'aide juridique m'ont indiqué les difficultés auxquelles je me heurterais comme chef d'une famille monoparentale de quatre enfants si j'essayais d'obtenir une pension pour nos enfants de mon ancien conjoint, qui s'est installé dans une autre province et a changé d'emploi. On m'a conseillé de laisser tomber. J'ai élevé seule mes quatre enfants. Je n'avais même pas le choix. En théorie, on peut recourir à l'aide juridique, mais les services offerts ne sont pas satisfaisants et ne correspondent pas aux besoins des gens.

Le sénateur Callbeck : Vous n'avez pas à me convaincre. Je suis d'accord avec vous. Beaucoup m'ont parlé de la nécessité de l'aide juridique. Nombreux sont ceux qui se défendent eux-mêmes parce qu'ils ne peuvent recourir à un avocat.

Mme McAleer : Tout à fait. Par contre, la GRC et les autres responsables ont vraiment pris conscience de l'ampleur phénoménale de la violence contre les femmes. Il s'est produit une volte-face dans l'aide qu'ils apportent aux victimes par rapport à la situation d'il y a six ou sept ans. Je constate que des progrès notables ont été accomplis. Il y a parfois des efforts de sensibilisation, et la situation s'améliore.

La présidente : Merci infiniment à toutes. Vos témoignages nous ont été très utiles, et nous vous remercions d'avoir pris le temps de comparaître.

Nous accueillons maintenant Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes du Syndicat national des agriculteurs et Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices du Syndicat national des agriculteurs.

Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes, Syndicat national des agriculteurs : Je m'appelle Ranald MacFarlane, de Bedeque. Je suis producteur laitier et éleveur de bovins et de porcs. Voici mon amie, Karen Fyfe. Elle fait partie des rares amis que j'ai.

Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices, Syndicat national des agriculteurs : C'est bien.

M. MacFarlane : J'ai été au courant de votre comité il y a un mois lorsque j'ai rencontré Catherine Callbeck au Village Store de Bedeque et qu'elle m'a demandé comment allaient les choses. D'habitude, je ne me plains pas, mais je représente beaucoup d'agriculteurs de l'Île-du-Prince-Édouard et du pays. Catherine m'a enduré pendant les 25 minutes que je lui ai expliqué ce qui se passait dans le monde rural.

Les agriculteurs sont fauchés. Beaucoup d'entre eux se trouvent dans une situation désespérée. Les revenus en milieu rural baissent parce qu'on ne nous paie pas.

I am one of the lucky ones. I have my family farm. I milk 17 cows. Everything I do, I do for money and if it does not pay, I get rid of it. I do not have any borrowed money and that leaves me extremely flexible to take on positions like this. No man is the boss of me and only one woman.

The Chairman: Now, would that be Karen?

Mr. MacFarlane: No, my wife. Let us be clear on that.

The Chairman: Okay, I just wanted to clear that up. Carry on.

Mr. MacFarlane: I told Catherine there are a lot issues out there. In agriculture, we are just being completely abused by the situation. Agriculture has been in crisis for 20 years and the crisis has been building. We keep putting forward the solutions and no one does anything.

My net income for 2005 was \$13,500 and I am one of the lucky ones. I was questioning who was going to qualify for any of these programs. If I do not qualify for the farm families options program, who is the poor schmuck that did qualify? I put that in a letter to the editor in the newspaper and accidentally declared bankruptcy because then creditors were phoning, saying, "What do you mean, you are broke? Pay up." I am the only one I know that is dumb enough to accidentally declare bankruptcy, but it did not cost me a cent either.

In the ensuing month-and-a-half right up until now, many people have come up and said, "We do qualify," and then tell me their stories. I did not realize your net income can go below zero on line 150. A perfectly good hog farmer, who has done everything right and you could not ask for a more organized and better hog farmer, told me his income for 2005 was negative \$141,000. This person has not done anything wrong.

I also am a hog farmer and I have never bought the government's spiel about export, export, export, Japanese markets, complementary markets, Korean markets. I have been to Japan. They do not eat a handful of red meat in a month but all this brainwashing was presented to hog farmers across Canada.

I have tabled with you a report called *The Farm Crisis & Corporate Profits*. Maple Leaf has had record years of profits off the equity of these farmers and now the company is leaving the Maritimes. They raped these farmers — sorry for the word — took their equity and are moving on.

The Chairman: To where, do you know?

Mr. MacFarlane: They will go to Central Canada. Maple Leaf is doing whatever Maple Leaf is doing, but they have left the Charlottetown plant and they are leaving Nova Scotia. The hog farmers there are bereft of income now from all these corporations. I have left this with you. I hope you are all readers.

Ms. Fyfe: I would like to highlight a few things.

Je fais partie des chanceux. J'ai une ferme familiale. J'ai 17 vaches laitières. Tout ce que je fais, c'est pour de l'argent. Si ça ne rapporte pas, je ne le fais pas. Je n'emprunte jamais d'argent, ce qui me donne une énorme marge de manœuvre pour prendre position comme je le fais. Je n'ai qu'un patron, et c'est une femme.

La présidente : Est-ce Karen?

M. MacFarlane : Non. C'est ma femme. Que cela soit bien clair.

La présidente : Très bien. Je voulais simplement savoir. Continuez!

M. MacFarlane : J'ai dit à Catherine qu'il y a beaucoup de problèmes en agriculture. La situation est rendue tout à fait intenable. L'agriculture est en crise depuis 20 ans, et la situation empire. Nous continuons de proposer des solutions, mais personne ne fait quoi que ce soit.

En 2005, mon revenu net s'élevait à 13 500 \$, et je figure parmi les chanceux. Je me demandais qui est admissible à l'un de ces programmes. Si je ne suis pas admissible au Programme canadien d'options pour les familles agricoles, je me demande bien quel pauvre con y sera. C'est ce que j'ai écrit dans une lettre à la rédaction du journal et, conséquence de cette erreur, j'ai dû déclarer faillite, mes créanciers me téléphonant pour me dire : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Vous êtes fauché? Remboursez-nous! » Je suis le seul qui soit assez imbécile pour déclarer faillite de cette façon, mais il ne m'en a rien coûté par contre.

Dans le mois et demi qui s'est écoulé depuis, beaucoup m'ont indiqué qu'ils n'y étaient pas admissibles eux également et m'ont raconté leur histoire. Je ne m'étais pas rendu compte que votre revenu net pouvait être inférieur à zéro à la ligne 150. Un éleveur de porcs des plus efficaces et des mieux organisés m'a dit que son revenu de 2005 s'établissait à 141 000 \$. Il a tout fait de travers.

Moi aussi, je suis un éleveur de porcs, et je n'ai jamais prêté foi au boniment du gouvernement qui recommande sans cesse d'exporter sur d'autres marchés, au Japon, en Corée. Je me suis rendu au Japon. On n'y mange que rarement de la viande rouge, mais on n'a pas cessé de rebattre les oreilles des producteurs de porcs canadiens avec ce boniment.

Je vous ai remis un rapport intitulé *The Farm Crisis & Corporate Profits*. Pendant des années, Maple Leaf a réalisé des profits records sur le dos de ces producteurs et s'apprête aujourd'hui à quitter les Maritimes. Cette société a violé ces producteurs — veuillez excuser le terme —, les a volés et est partie s'établir ailleurs.

La présidente : S'établir où? Le savez-vous?

M. MacFarlane : Au Canada central. Maple Leaf agit à sa guise. La société a fermé son établissement de Charlottetown et s'apprête à faire de même en Nouvelle-Écosse. Les producteurs de porcs sont privés de sources de revenus à cause de ces sociétés. Je vous ai remis ce rapport. J'espère que vous le lirez tous.

Mme Fyfe : Je souhaiterais souligner quelques points.

Mr. MacFarlane: Where records are available, you will see where all the major corporations have record or near-record profits.

Ms. Fyfe: Pages 5 through 8.

Senator Callbeck: We did not get them.

Ms. Fyfe: Oh, you did not get them?

Senator Callbeck: Just hold on.

Ms. Fyfe: I will just highlight. Ranald is right. The agri-food industry is doing quite nicely off the backs of the farm men and farm women across Canada.

I know we are pushed for time. We want to get some clear points across to you today but we do not want to leave you in the dark, thinking that nothing can be done. There are solutions out there. The National Farmers Union has put solutions forward. The UPA, the farm organization in Quebec, has put solutions forward. We work well with the UPA. We analyze the issues in similar fashions and, therefore, our solutions are similar.

I would like to draw your attention to the charts on record and next-to-record profits corporations have been enjoying at our expense and also at the expense of consumers. On page 10, economist Richard Levins quips, "The shortest possible economic history of . . . agriculture during the twentieth century would be this: non-farmers learning how to make money from farming." I wish they had let us in on the secret. If we knew how they were making money from farming, we may be able to stay in farming.

Moving to page 11, there are a number of ways the industry has created their good times out of the farm families' bad times. I was at a meeting yesterday about the next new vision of Agriculture and Agri-Food Canada's policies. I read this quote and no one could believe it came from the CEO of Archers Daniel Midland Corporation, ADM: "The free market is a myth. Everybody knows that. Just very few people say it. . . . If I'm not smart enough to know there's no free market, I ought to be fired. . . . You can't have farming on a total laissez-faire system because the sellers are too weak and the buyers are too strong."

I would ad lib here that farmers have not been treated in as equitable a way as the other stakeholders of the agriculture and agri-food systems, that our concerns, issues, experiences, analyses and solutions go by the wayside. That has led to the current financial crisis that we see not only in family farming in Canada, but our family farm comrades to the south are suffering. They are suffering in the European continent. There are a lot of factors that come into play which you can read at your leisure: cost externalization; pricing power; fostering farmer dependency; pursuing corporate independence; sharpening profit extraction tools; and destroying the non-corporate competitors, the farmers' collectives, the consumer producer groups and the Canadian Wheat Board. I am sure you have all been following the struggles of the Canadian Wheat Board and the underhanded backroom tactics of our current federal government — the firing of CEO

M. MacFarlane : Vous verrez, le cas échéant, où toutes les grandes sociétés réalisent des profits records ou presque records.

Mme Fyfe : De la page 5 à la page 8.

Le sénateur Callbeck : Nous n'avons pas reçu cela.

Mme Fyfe : Oh, vous ne l'avez pas reçu.

Le sénateur Callbeck : Attendez un instant.

Mme Fyfe : Je veux simplement souligner quelques points. Ranald a raison. L'industrie agroalimentaire obtient d'assez bons résultats sur le dos des agriculteurs et agricultrices du Canada.

Je sais que le temps nous presse. Nous voulons vous faire valoir quelques points évidents aujourd'hui, mais nous ne voulons pas vous faire croire que rien ne peut être fait. Il existe des solutions. Le Syndicat national des cultivateurs en a proposé. Au Québec, l'UPA, l'Union des producteurs agricoles, en a fait autant. La collaboration entre l'UPA et notre syndicat est bonne. Nous analysons les problèmes de façon analogue, et nos solutions se ressemblent donc.

J'aimerais attirer votre attention sur les tableaux des profits records ou presque records que les sociétés ont réalisés à nos dépens et aux dépens des consommateurs. À la page 10, Richard Levins, économiste, fait valoir avec esprit ceci : « Pour résumer le plus brièvement possible l'histoire de l'agriculture au XX^e siècle, nous dirons simplement que des personnes qui ne sont pas des agriculteurs ont appris à faire de l'argent dans le domaine de l'agriculture. » Si au moins elles nous avaient confié leur secret. Si nous savions comment elles s'y sont prises, nous pourrions peut-être rester dans notre domaine.

Passons à la page 11. L'industrie a réussi de plusieurs façons à tirer profit de la situation lorsque les choses se corsent pour les familles agricoles. J'ai assisté hier à une réunion sur la nouvelle vision des politiques d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. J'y ai lu cette citation, et personne ne pouvait croire qu'elle émanait du PDG d'Archers Daniel Midland Corporation, ADM : « Le marché libre est un mythe. Tous le savent, mais seuls quelques-uns osent le dire[...] Si je n'étais pas assez intelligent pour savoir qu'il n'y a pas de marché libre, je mériterais d'être congédié[...] En agriculture, il ne saurait y avoir de laisser-faire total, les vendeurs étant trop faibles et les acheteurs, trop forts. »

J'ajouterais ici que les agriculteurs n'ont pas été traités aussi équitablement que les autres intervenants dans le domaine de l'agriculture et de l'agroalimentaire, et qu'on fait fi de nos préoccupations, de nos problèmes, de notre expérience, de notre analyse et de nos solutions, ce qui nous a conduits à la crise financière actuelle que vivent non seulement les familles agricoles du Canada mais également celles de nos voisins du Sud. La situation n'est pas différente en Europe. Les raisons sont nombreuses. Les voici, pour votre gouverne : externalisation des coûts, pouvoir sur les prix, mesures favorisant la dépendance des agriculteurs et l'indépendance des sociétés, meilleurs outils pour soutirer des profits, et élimination des petits concurrents, des collectifs d'agriculteurs, des groupes de consommateurs et de la Commission canadienne du blé. Vous êtes tous au fait, j'en suis sûre, des problèmes que vit la Commission canadienne du blé et

Adrian Measner, the gag orders, the fraudulent barley vote question, and all of the other manipulation that is going on. The Canadian Wheat Board is actually one vehicle that puts farmers in the driver's seat. It makes sure that a fair return is going back to those farmers.

Mr. MacFarlane: We were at the agricultural policy framework, APF, consultations yesterday. This is supposed to be our vehicle into agricultural policy. I call it an “autistic policy failure” because the government has a policy of free trade and has said, “On the inception of free trade, we are going to quadruple our exports.” And we did. Canadian farmers did what they were told and we have quadrupled our exports out of this country. Net income now is below zero, the worst farm net income in history. The APF did not listen yesterday to all the solutions and everything we told them — all farmers, not just a few people.

Do not dismiss me as an angry farmer radical because people were coming up and saying what a great job I did in presenting the facts. Everyone came in with the same attitude, the same concerns, the same solutions, and it is all in the *Empowering Canadian Farmers in the Marketplace* report commissioned by Andy Mitchell. How many people here have not read this report?

Ms. Fyfe: We just call it the “Wayne report.”

Mr. MacFarlane: But it is not.

It was commissioned by a federal minister to look for solutions. It is not the “Wayne report.” Wayne Easter went across the countryside and consulted with all farmers. Everything I heard at the APF consultations yesterday is in here. If you refuse to read it, I am fine with that. For those who do read it, I am glad to have you on my side. Now, let's talk solutions.

Ms. Fyfe: That is right. We do not want to leave you with the opinion that things are so bad there is nothing we can do and that we are just going to lie down and accept more farm families leaving their businesses, the countryside, and rural Canada declines in terms of population and services. There are things we can do. The crisis did not just fall out of the sky. It was not like Chicken Little running all over this country and saying, “The sky is falling.” The crisis was caused. It has its causes. It was deliberate policy that has led Canadian farm families to the point of almost near extinction, at least extinction in terms of recovering their costs of production from the marketplace.

In holding an elected position with the National Farmers Union as women's vice president, part of my mandate is to make sure that farm women's voices are heard at the table, such as this, because our analysis is a little different. Because our everyday living experience is a bit different from that of our male counterparts, we took the initiative, with generous funding from the Status of Women, and put together a report called *Farm Women and Canadian Agricultural Policy*. I have provided you with an executive summary of this report.

des tactiques sounoises et secrètes du gouvernement fédéral actuel : le congédiement du PDG, Adrian Measner; la consigne du silence; la question du vote frauduleux sur l'orge et toute la manipulation qui a cours. La Commission canadienne du blé est en fait le moyen qui permet aux agriculteurs de prendre en mains leur destinée, leur assurant un revenu équitable.

M. MacFarlane : Hier, nous avons assisté aux consultations sur le Cadre stratégique pour l'agriculture, le CSA, qui est censé nous donner l'orientation à suivre. C'est ce que j'appelle une « politique égoïste désastreuse », parce que le gouvernement a mis en œuvre une politique de libre-échange, nous garantissant que nous quadruplerions nos exportations. Et c'est ce qui s'est passé. Les agriculteurs canadiens ont fait ce qu'on leur a dit de faire et ils ont quadruplé leurs exportations, mais leur revenu net est négatif, comme jamais auparavant dans notre histoire. Les responsables du CSA n'ont pas prêté une oreille attentive à ce que tous les agriculteurs — et il ne s'agit pas de seulement quelques-uns — leur ont dit et proposé.

Ne croyez pas que je suis un agriculteur en colère et extrémiste parce qu'on a dit de moi que j'ai accompli du bon travail en présentant les faits. Nous avons tous la même attitude, les mêmes préoccupations et les mêmes solutions, ce qu'on retrouve dans le rapport intitulé *Un pouvoir de marché accru pour les producteurs agricoles canadiens* et commandé par Andy Mitchell. Combien n'ont pas lu ce rapport?

Mme Fyfe : Nous l'appelons le « rapport Wayne ».

M. MacFarlane : Mais ce n'est pas le cas.

Le rapport a été commandé par un ministre fédéral et visait à dégager des solutions. Wayne Easter s'est déplacé au Canada pour consulter tous les agriculteurs. Tout ce que j'ai entendu hier lors des consultations sur le CSA figure dans ce rapport. À ceux qui ne l'ont pas lu, je ne leur en tiens pas rigueur. À ceux qui l'ont lu, je dis que je suis content que vous ayez fait comme moi. Parlons maintenant des solutions.

Mme Fyfe : C'est exact. Nous ne voulons pas partir en vous laissant l'impression que les choses sont dans un état si déplorable que nous ne pouvons rien y faire et que nous accepterons sans mot dire que plus de familles agricoles cesseront leurs activités et quitteront les collectivités rurales dont la population et les services diminueront. Des solutions peuvent être mises en œuvre. Cette crise ne s'est pas produite du jour au lendemain. Il n'y a pas eu de discours apocalyptiques. Des causes expliquent cette crise. Il s'agissait d'une politique délibérée qui a presque rayé de la carte les familles agricoles canadiennes, celles-ci n'étant pas en mesure de moins de récupérer leurs coûts de production sur le marché.

J'ai été élue vice-présidente des femmes agricultrices du Syndicat national des cultivateurs. Dans le cadre de mon mandat, je dois entre autres m'assurer que les agricultrices ont voix au chapitre devant une instance comme votre comité, parce que notre analyse est légèrement différente. Notre expérience quotidienne s'écartant légèrement de celle des agriculteurs, nous avons, grâce au généreux montant obtenu de Condition féminine, pris l'initiative de produire un rapport qui s'intitule *La politique agricole canadienne sous le regard des agricultrices*. Je vous ai remis le résumé de ce rapport.

There are solutions in here and I would draw your attention to the two pages, which your assistant put inside the little booklet. If you add these two pages to the solutions that farmers themselves presented to Mr. Easter, you have the solution in your hands. It is all right there. The question now becomes — is there the political will to reverse the tide, to change direction and implement a domestic food security, made-in-Canada agricultural policy? As I said to the folks yesterday, we do not have an agricultural policy. We have a trade policy for agricultural products and that is the problem in a nutshell.

The direction we have gone has hurt rural Canada. I am sure you have heard that. Your very report starts off saying that the genesis, the impetus, for this committee to tackle the issue of rural poverty came about because you recognize there is a farm financial crisis. Where does farming occur? In rural Canada. Where do farm families live? In rural Canada. We have been disempowered through the current agricultural policy framework and are now asking for your attention and deliberations to let us regain some of that power. Let us be decision makers in our lives instead of having everything imposed on us and directed from global competitiveness, innovation and export-oriented markets.

Let us start talking about some of these solutions that we and farmers across this country have put forward. We have the knowledge and expertise in how to best put forward an agricultural policy that benefits everyone in the system and does not leave farm families at the expense of the other players in the system.

Senator Mercer: To a certain extent, you are preaching to the converted. When Wayne Easter was doing his consultation in Nova Scotia, I attended one or two of the sessions he had with farmers. I sat in and listened to the process. When Wayne finished, he appeared before our committee once or twice and did not have a hard time selling us on the issues. You have hit the nail on the head in that the crisis in farm income is what motivated us to have this study. We are not yet at our recommendations point — and it will be some time before we are — but it is obvious that we need to address the crisis of farm incomes because it is directly related and tied to rural poverty. That is not just the people who own farms, but the people you employ or would like to employ because most farmers can not afford to employ anybody any more.

Recognizing that government moves slowly, is there something that could be done immediately? The current government is going to introduce a budget in March. Is there something they could do in the budget that could have some immediate effect? Obviously, I do not think it can solve the problem. It took us a long time to screw it up this bad, so it may take us some time to fix it. Is there

Vous y trouverez des solutions. J'aimerais attirer votre attention sur les deux pages que votre personnel a insérées dans le petit dossier. Si vous ajoutez les solutions qui y figurent à celles formulées par les agriculteurs à M. Easter, vous avez en main la solution au problème. Il faut maintenant se demander s'il y a une volonté politique d'inverser le cours des choses et de mettre en œuvre une politique agricole véritablement canadienne axée sur la sécurité alimentaire. Comme je l'ai indiqué hier lors des consultations sur le CSA, nous n'avons pas de politique agricole. Nous possédons une politique commerciale sur les produits agricoles, et c'est là en gros le problème.

Nous avons pris une orientation qui a porté préjudice aux Canadiens vivant en milieu rural. Je suis sûre que ce n'est pas la première fois que vous entendez cette affirmation. Dans votre propre rapport, vous établissez d'emblée que le comité s'attaque à la question de la pauvreté rurale parce que vous reconnaissez l'existence d'une crise financière dans le monde agricole. Où se trouvent les exploitations agricoles? Dans les régions rurales du pays. Où les familles agricoles vivent-elles? Dans les régions rurales du pays. Le présent Cadre stratégique pour l'agriculture nous a amputés de nos pouvoirs, et nous vous demandons de prendre les mesures nous permettant de nous réapproprier certains de ces pouvoirs. Soyons maîtres de notre destinée au lieu de tout nous laisser imposer sur la foi de la compétitivité mondiale, de l'innovation et des marchés axés sur les exportations.

Commençons à envisager certaines des solutions que les agriculteurs canadiens et nous avons formulées. Nous possédons les connaissances et l'expérience pour élaborer la meilleure politique agricole dont tous les intervenants pourront tirer profit et qui ne laissera pas les familles agricoles à la remorque des autres intervenants.

Le sénateur Mercer : Dans une certaine mesure, vous prêchez un converti. Lorsque Wayne Easter menait ses séances de consultation en Nouvelle-Écosse, j'ai assisté à une ou deux d'entre elles tenues avec les agriculteurs et écouté les intervenants. À la fin de ces consultations, M. Easter a comparu devant notre comité à une ou deux occasions et il nous a convaincus sans peine par rapport aux problèmes. Vous avez visé juste en disant que c'est la crise du revenu agricole qui nous a incités à entreprendre la présente étude. Nous n'en sommes pas encore à l'étape des recommandations — il nous faudra encore du temps —, mais il saute aux yeux que nous devons nous attaquer à cette crise parce qu'elle est la cause directe de la pauvreté rurale. Il ne s'agit pas uniquement des exploitants agricoles. Il s'agit également des personnes que vous employez... plutôt que vous souhaiteriez employer, étant donné que la plupart d'entre vous n'en ont plus les moyens.

Compte tenu du fait que le gouvernement réagit lentement, existe-t-il une mesure qui pourrait être prise immédiatement? Le gouvernement présentera son budget en mars. Pourrait-il y inclure une mesure qui aurait un effet immédiat? De toute évidence, je ne pense pas que cela puisse résoudre le problème. Il nous a fallu beaucoup de temps pour nous mettre dans une situation aussi

something the government could do in a budget that might help start the process?

Mr. MacFarlane: Farmers are innovative people. We are adaptable and we know where the problems are. My first suggestion would be to take agriculture out of the World Trade Organization, WTO. Farmers are great negotiators on their own. We know how to haggle and know when we are getting ripped off. All this free trade and the WTO are a threat to supply management. The Wheat Board always give in to the Americans on everything. The WTO has done nothing for us. Are we an exporting country? Yes. Has it done us any good? No. A made-in-Canada policy and the WTO can trade cars, planes, trains, automobiles, I don't care, but take agriculture out of the WTO. If you as a farmer have something that is losing you money and position, you get rid of it.

The Chairman: I was reminded of something you may know. In the spring of 2006, after a study we were doing on a form of agricultural support that would quickly provide funding, this committee recommended a per-acre payment to farmers especially for those in need. Is that something you would find useful?

Mr. MacFarlane: As I said, I did not qualify for any of the welfare programs. Some farmers did. It is complicated. The CASE program is a disaster. I know fellows who desperately need CASE money but it does not work for them. It will cost you more in accountants than it is worth. I do not want welfare. I want a fair price for my product. Farmers do not want welfare. I am a progressive and conservative individual — not that I am a card-carrying Progressive Conservative. Do not get me wrong. Thank you but I do not want government money. I want action to keep farmers farming. Yes, there needs to be emergency money but I have yet to see a delivery system that actually works, so forget that route. If you can come up with something simple that works, fine, but I do not think you can actually do that. Farming is far too complicated. What I want is a policy that keep farmers farming in Canada. This export, export, export, “bigger is better” business, is not going to work.

I have a bigger concern. You might have missed it but the UN convened all their scientists on global climate change. The scientists have said all this intensive agriculture is killing the planet. I have a friend in Guelph who did a Master's thesis on land resource science and studied nitrous oxide emissions and, sure enough, all the nitrogen fertilizer industrial agriculture uses is killing this planet. It would take me an hour to tell you what the problem is. We are doomed. The human race on this planet is doomed if we stay on this path.

déplorable. Il nous faudra peut-être un certain temps pour rétablir le tout. Dans son budget, le gouvernement pourrait-il ajouter une mesure pour mettre le processus en branle?

M. MacFarlane : Les agriculteurs ont un esprit créateur. Ils peuvent s'adapter et savent où sont les problèmes. Premièrement, je proposerais de ne plus assujettir l'agriculture à l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC. Les agriculteurs sont de fins négociateurs. Ils savent comment marchander. Ils le savent lorsqu'ils se font escroquer. Le libre-échange et l'OMC ne constituent qu'une menace à la gestion de l'offre. La Commission canadienne du blé s'incline toujours devant les Américains. L'OMC n'a rien fait pour nous. Le Canada est-il un pays exportateur? Oui. Cela nous a-t-il été profitable? Non. Je suis indifférent au fait qu'on puisse vendre des automobiles, des avions et des trains dans le cadre d'une politique canadienne et sous l'égide de l'OMC, mais je vous demande de ne plus assujettir l'agriculture à l'OMC. Lorsque quelque chose fait perdre de l'argent à un agriculteur, ce dernier s'en débarrasse.

La présidente : Cela m'a rappelé quelque chose que vous savez peut-être. Au printemps 2006, à la suite d'une étude que nous avons menée sur les mesures de soutien aux agriculteurs qui permettraient d'assurer un financement rapide, le comité a recommandé un paiement par acre aux agriculteurs, en particulier ceux dans le besoin. Cette mesure serait-elle utile, selon vous?

M. MacFarlane : Comme je l'ai dit, je n'étais admissible à aucun des programmes d'aide sociale. Certains agriculteurs l'étaient. C'est compliqué. Le programme CASE est un fiasco. Je connais des gens qui ont désespérément besoin de l'argent de ce programme, mais il ne s'adresse pas à eux. Il vaut moins que les frais de comptable que vous aurez à payer. Je ne veux pas d'aide sociale. Je veux obtenir un juste prix pour mon produit. Les agriculteurs ne veulent pas d'aide sociale. Je suis un homme progressiste et conservateur — ce n'est pas que je suis membre du Parti progressiste-conservateur. Comprenez-moi bien. Je vous remercie, mais je ne veux pas l'argent du gouvernement. Je veux que des mesures soient prises pour que les agriculteurs puissent poursuivre leurs activités. Oui, il faut prévoir un fonds d'urgence, mais je n'ai pas encore vu un système de prestation qui fonctionne vraiment, alors oubliez cette voie. Si vous pouvez concevoir un programme simple qui fonctionne, très bien, mais je ne crois pas que vous puissiez le faire. L'agriculture est beaucoup trop compliquée. Je veux une politique qui permette aux agriculteurs de continuer d'exploiter leurs fermes au Canada. Cette obsession pour les exportations et pour les exploitations toujours plus grandes ne va pas nous aider.

Quelque chose m'inquiète davantage. Vous ne l'avez peut-être pas su, mais l'ONU a tenu une réunion de tous ses scientifiques sur le changement climatique. Les scientifiques ont dit que l'agriculture intensive était en train de tuer la planète. J'ai un ami à Guelph qui a rédigé une thèse de maîtrise sur les ressources de la terre et qui a étudié les émissions d'oxyde d'azote, et il est clair que tous les engrais azotés utilisés en agriculture sont en train de détruire notre planète. Il me faudrait une heure pour vous expliquer le problème. Nous sommes condamnés. La race humaine est condamnée si nous poursuivons dans cette voie.

You need a whole new generation of innovative farmers to do things differently. Countries should be producing their own food to minimize both CO2 and nitrous oxide emissions and save this planet. The next generation is not going to be there because they see mom and pop starving on a farm. They are leaving perfectly good farms.

I have been in Blaine Lake, Saskatchewan, and the youngest farmer in that town is older than I am. I have been deer hunting for 14 years and have watched that Prairie town die. They had elevators and now the elevators have been shut down. The stores have all been moved to the two gas stations on the highway and the young people are not going to farm there. That is just plain wrong because Canada needs them. No amount of welfare is going to keep them there because that is not what those people want. So, no disrespect intended —

The Chairman: Yes.

Mr. MacFarlane: — but do not come to me thinking that a band-aid or welfare solution is going to fix this. I know that is not where you were going.

The Chairman: No.

Ms. Fyfe: Yes.

The Chairman: Well, the reason for having this committee or these hearings —

Mr. MacFarlane: Is?

The Chairman: — is precisely what you are talking about.

Ms. Fyfe: Yes.

The Chairman: It is to get on the land, get out there across the country, hear what people have to say and come back and do a report that will —

Mr. MacFarlane: Just let me reiterate.

The Chairman: Our goal is to keep our farmers on the land.

Mr. MacFarlane: The generation that has been lost right across this country is the generation you need to deal with all these challenges in the future.

The Chairman: Exactly.

Mr. MacFarlane: And they are not going to be there.

Ms. Fyfe: That is right.

The Chairman: Well, we are going to give it our best shot.

Ms. Fyfe: Senator, if I might again draw your attention to this report. I think you are probably the first person who has ever been able to hear this definition of a farm crisis from me. One could describe the farm crisis this way. A consumer puts \$1.35 on a grocery store counter for a loaf of bread. Powerful food retailers, processors, railways and grain companies take \$1.30 of that \$1.35, leaving the farmer with just a nickel. The powerful energy, fertilizer, chemical and machinery companies take six cents of that nickel away from the farmer. Taxpayers make up the

Il faut une toute nouvelle génération d'agriculteurs novateurs pour faire les choses autrement. Les pays devraient produire leur propre nourriture pour minimiser à la fois les émissions de CO2 et d'oxyde d'azote et sauver la planète. La prochaine génération ne sera pas là parce que les jeunes voient leurs parents crever de faim sur la ferme. Ils quittent d'excellentes fermes.

Je suis allé à Blaine Lake, en Saskatchewan, et le plus jeune agriculteur de cette localité est plus âgé que moi. Je vais à la chasse au cerf depuis 14 ans et j'ai vu mourir cette localité des Prairies. Il y avait des silos-élevateurs, qui sont maintenant fermés. Tous les magasins se trouvent maintenant dans les deux stations-service sur le bord de l'autoroute et les jeunes ne vont pas s'adonner à l'agriculture à cet endroit. C'est déplorable, parce que le Canada a besoin d'eux. Aucune aide sociale ne va les retenir à cet endroit, parce que ce n'est pas ce que ces gens veulent. Alors, sans vouloir vous manquer de respect...

La présidente : Oui.

M. MacFarlane : ... mais ne me dites pas qu'une solution temporaire ou l'aide sociale va régler ce problème. Je sais que ce n'est pas ce que vous aviez envisagé.

La présidente : Non.

Mme Fyfe : Oui.

La présidente : Eh bien, la raison même du comité ou de ces audiences...

M. MacFarlane : Est?

La présidente : ... est précisément ce dont vous parlez.

Mme Fyfe : Oui.

La présidente : C'est d'aller sur le terrain, de sillonner le pays, d'entendre ce que les gens ont à dire et de rédiger ensuite un rapport qui sera...

M. MacFarlane : Permettez-moi de répéter une chose.

La présidente : Notre objectif est de garder nos agriculteurs sur la terre.

M. MacFarlane : La génération qu'on a perdue partout dans ce pays est celle dont vous avez besoin pour relever tous ces défis de l'avenir.

La présidente : Exactement.

M. MacFarlane : Et elle ne sera pas là.

Mme Fyfe : C'est juste.

La présidente : Eh bien, nous allons faire de notre mieux.

Mme Fyfe : Madame le sénateur, si je peux encore une fois attirer votre attention sur ce rapport. Je crois que vous êtes probablement la première personne à pouvoir entendre ma définition d'une crise agricole. On pourrait décrire la crise agricole de la façon suivante. Un consommateur achète un pain 1,35 \$ à l'épicerie. Les tout-puissants détaillants, transformateurs, compagnies de chemin de fer et entreprises céréalières prennent 1,30 \$ de cette somme et laissent 5 cents à l'agriculteur. Les toutes-puissantes entreprises d'énergie, d'engrais, de produits chimiques et de machinerie prennent 6 cents des 5 cents qui restaient à l'agriculteur. Les contribuables donnent

penny in order to bring us back to a zero net realized income from the marketplace. Your suggestion of a kind of emergency crisis payment really is a band-aid solution.

The Chairman: Yes.

Ms. Fyfe: I am sure there are a few farmers who would benefit by it but they would be your larger, corporate agri-business types who have the accountants, who know how to do the paperwork, and who have the time to do the paperwork in order to access those types of programs and services. The problem is there has to be a redistribution of that food dollar. There has to be a way of making sure that more than just a nickel gets back into that farm family's pocket.

The Chairman: Yes.

Ms. Fyfe: There is no need for government support payments. There is no need for subsidies going towards the agricultural community because we are the most efficient and most innovative.

The Chairman: Yes.

Ms. Fyfe: The changes that have occurred in this country in agriculture wiped out all the inefficiency in it. It wiped out all those people who did not adapt, who could not adapt, who felt that it was time to get out. As Ranald said, we just want a fair return. We want our cost of production from the marketplace.

Senator Callbeck: I have a short question on seasonal workers. Right now, they are in short supply. You hear this complaint everywhere.

Ms. Fyfe: Yes.

Senator Callbeck: Is there anything the government can do in the short term to make it easier to hire seasonal workers?

Ms. Fyfe: That is a good question and I am going to tell you a little story. I met my husband, Alfred, way back in 1981 because at that time, there was an outfit called the Canada Farm Labour Pool. Someone like me, who was studying agriculture and wanted some real, hands-on experience, could go to the Canada Farm Labour Pool and present yourself. "What kind of sector do you want to work in? Do you want to work in dairy, beef, potatoes?" They had a list of farmers who needed summer help. There was a service connecting someone like me who wanted to work in the industry with someone who needed someone like me to work in the industry. They looked after the logistics of putting those two partners together and I believe there was a wage subsidy. So my future husband paid half my wages for that summer and the Government of Canada and the Government of Prince Edward Island topped those wages up because I was a university student. I certainly accumulated debt. I am in total agreement. I have three daughters in university right now who will come out with debt that I would never be able to assist them with. They have to do it themselves because there is just no money on my farm — and I

1 cent pour que nous réalisons un revenu net nul sur le marché. Vous suggérez un paiement d'urgence, ce qui n'est qu'une solution temporaire.

La présidente : Oui.

Mme Fyfe : Je suis certaine que certains agriculteurs en profiteraient, mais ce seraient les grandes entreprises agricoles qui ont des comptables, qui savent comment rédiger la paperasse, qui ont le temps de le faire pour accéder à ces types de programmes et de services. Le problème, c'est qu'il faut redistribuer ce dollar. Il faut faire en sorte que cette famille d'agriculteurs reçoit plus que 5 cents.

La présidente : Oui.

Mme Fyfe : On n'a pas besoin de paiement de soutien de l'État. Les agriculteurs n'ont pas besoin de subventions parce que nous sommes les plus efficaces et les plus novateurs.

La présidente : Oui.

Mme Fyfe : Les changements qu'a connus l'agriculture au Canada ont balayé tout ce qui n'était pas efficace. Ils ont balayé tous ceux qui ne se sont pas adaptés, qui ne pouvaient pas s'adapter, qui ont jugé qu'il était temps de se retirer. Comme Ranald l'a dit, nous voulons simplement une juste part. Nous voulons récupérer nos coûts de production sur le marché.

Le sénateur Callbeck : J'ai une brève question sur les travailleurs saisonniers. À l'heure actuelle, ils sont insuffisants. C'est ce dont on se plaint partout.

Mme Fyfe : Oui.

Le sénateur Callbeck : Le gouvernement peut-il faire quelque chose à court terme pour faciliter l'embauche des travailleurs saisonniers?

Mme Fyfe : C'est une bonne question, et je vais vous raconter une petite histoire. J'ai rencontré mon époux, Alfred, en 1981 parce qu'à cette époque, il existait un programme appelé Services de main-d'œuvre agricole du Canada. Une étudiante en agriculture comme moi qui souhaitait acquérir une expérience pratique pouvait s'inscrire à ce programme. On nous demandait quel secteur nous intéressait : la production laitière, l'élevage de bovins, la culture de pommes de terre, et cetera. Il y avait une liste d'agriculteurs qui avaient besoin d'aide durant l'été. C'était un service qui permettait à une personne comme moi, qui souhaitait un emploi dans le secteur, d'entrer en contact avec un agriculteur qui avait besoin d'un travailleur comme moi. On s'occupait de la logistique pour réunir ces deux partenaires et je crois qu'il y avait une subvention salariale. Alors mon futur époux a payé la moitié de mon salaire durant cet été-là et le gouvernement du Canada et celui de l'Île-du-Prince-Édouard ont versé le reste parce que j'étudiais à l'université. J'ai évidemment accumulé des dettes. Je suis tout à fait d'accord. J'ai trois filles à l'université à l'heure actuelle, qui seront endettées à la fin de leurs études parce que je

work off the farm from May to November in order to make sure the farm survives the rest of the year.

Yes, there are a lot of non-cost things that can be done. We need the Canada Farm Labour Pool back. We need an administrative body that can make those connections for us. We need a little bit of money in there. Perhaps one of the easiest ways is for the farm family who hires a student or outside help to get a tax break. That would not cost much to implement. I am speaking of a real tax break, not just pennies and nickel-and-diming us.

Mr. MacFarlane: I have no trouble getting help. I pay my help well, I treat them well, but I do not have any money. I do not believe they should be subsidizing me and I pay them well. Another thing that the corporate sector seems to abuse in agriculture is the farmers' good nature and the fact that we can use unpaid work and child labour. I am not saying this to be funny but we just have that pool. We always have had that pool. Traditionally, that is how you raised little farmers that grew up on the tractor with the big farmers. And do not think that is not part of the labour situation.

As far as getting help goes, no, if the equity is out there, if you treat people equitably, I do not have a problem getting help. There are lots of young fellows who want to work for me.

We have recently become foster parents. This is a whole new world to me. I consider that subsidized labour now, but it is going to be great.

Senator Mahovlich: It sounds like you are searching for a level playing field.

Mr. MacFarlane: That is exactly right.

Senator Mahovlich: When did we have a level playing field? How many years ago was it worthwhile to get into farming?

Mr. MacFarlane: The 1970s treated people pretty good.

Senator Mahovlich: In the 1970s, you were okay?

Mr. MacFarlane: Back in the 1970s, there was some money in agriculture. I was not there; I was three back then.

Senator Mahovlich: Your father was doing well?

Mr. MacFarlane: Everyone was doing better. The problem is the efficiency keeps getting pressed down on us. The farmers of 20 years ago are gone. The inefficient farmers of 10 years ago are gone. When I was born in 1967 in Fernwood, there were 12 functioning farms; now there are three.

Senator Mahovlich: Three.

ne pourrais jamais les aider financièrement. Elles doivent se débrouiller seules parce qu'il n'y a pas d'argent à la ferme — et je travaille à l'extérieur de la ferme de mai à novembre pour assurer sa survie le reste de l'année.

Oui, on peut faire beaucoup de choses qui ne coûtent rien. Il faut rétablir les Services de main-d'œuvre agricole du Canada. Nous avons besoin d'un organisme administratif qui peut établir ces contacts pour nous. Nous avons besoin d'un peu d'argent de ce côté-là. Une des solutions les plus faciles est peut-être d'offrir un allègement fiscal aux familles agricoles qui engagent un étudiant ou une aide extérieure. Cette mesure ne serait pas très coûteuse. Je parle d'un véritable allègement fiscal, pas seulement d'une mesure de grippe-sous.

M. MacFarlane : Je n'ai aucune difficulté à obtenir de l'aide. Je paie bien mes employés temporaires, je les traite bien, mais je n'ai pas d'argent. Je ne crois pas qu'ils devraient me subventionner et je les paie bien. Une autre chose dont le secteur des entreprises semble abuser en agriculture, c'est la bonne nature des agriculteurs et le fait que nous pouvons utiliser des travailleurs non rémunérés et une main-d'œuvre infantine. Je ne dis pas cela pour être drôle, mais nous avons cette main-d'œuvre. Nous l'avons toujours eue. C'est de cette façon qu'on a toujours élevé les petits agriculteurs, qui grandissent sur les tracteurs aux côtés de leurs parents. Ne croyez pas qu'ils ne font pas partie de la main-d'œuvre.

Pour ce qui est des aides temporaires, si je traite les gens équitablement, je n'ai aucune difficulté à obtenir de l'aide. Il y a beaucoup de jeunes qui veulent travailler pour moi.

Nous sommes récemment devenus des parents de famille d'accueil. C'est un tout nouveau monde pour moi. Je songe à cette main-d'œuvre subventionnée maintenant, mais ce sera bien.

Le sénateur Mahovlich : Vous semblez souhaiter des règles de jeu uniformes.

M. MacFarlane : Tout à fait.

Le sénateur Mahovlich : Quand avons-nous eu des règles de jeu uniformes? Cela fait combien d'années que l'agriculture a été un choix qui valait la peine?

M. MacFarlane : Les années 1970 ont été assez bonnes.

Le sénateur Mahovlich : Dans les années 1970, les choses allaient bien?

M. MacFarlane : On pouvait faire de l'argent en agriculture dans les années 1970. Je n'étais pas là; je n'avais que trois ans à cette époque.

Le sénateur Mahovlich : Les choses allaient bien pour votre père?

M. MacFarlane : Elles allaient mieux pour tout le monde. Le problème, ce sont les pressions qu'exerce la recherche d'efficacité. Les agriculteurs d'il y a 20 ans sont partis. Les agriculteurs inefficaces d'il y a 10 ans sont partis. Lorsque je suis né en 1967, à Fernwood, il y avait 12 fermes en exploitation; il n'y en a que trois maintenant.

Le sénateur Mahovlich : Trois.

Mr. MacFarlane: Soon there will be two and the playing field is far from level. The Americans have had their best year ever, as have the European farmers, because they are subsidized. There is darn all we can do about it but like I told you before —

Senator Mahovlich: We should not be subsidized?

Mr. MacFarlane: — I do not want subsidies. I just want —

Senator Mahovlich: No, I do not know what you want but in order for us to compete with the Americans — and we are in the World Trade Organization — what are we going to do? We can not get out of it.

Mr. MacFarlane: Why not?

Senator Mahovlich: Because we are part of the world. This is what is involved.

Mr. MacFarlane: Well, let me reiterate. We are not making any money on the agriculture side of the WTO. If you want to trade planes, trains and automobiles, I am fine with that but take agriculture out of the WTO.

Senator Mahovlich: No, unless we get subsidized.

Mr. MacFarlane: I do not want your subsidies.

Senator Mahovlich: We want a level playing field.

Mr. MacFarlane: Let me put it this way to you, senator.

The Chairman: Okay, folks, cool down.

Mr. MacFarlane: You subsidize me, but you are just subsidizing Tyson and Cargill and the big corporations take my product. Why should the Government of Canada subsidize the big corporations?

Senator Mahovlich: Because they are doing it in the United States. You talk about cheap labour. If you go down to Los Angeles, the Mexicans are coming over that border and they are paying them nothing.

Mr. MacFarlane: Yes.

Senator Mahovlich: They are doing it all the time.

Mr. MacFarlane: So, the net benefit to agriculture from WTO is?

The Chairman: Not much.

With that thoughtful silence, we are going to move on to Senator Gustafson and Senator Peterson will have the last word.

Senator Gustafson: Well, I am not going to go where I want to.

The Chairman: I know you are not.

Mr. MacFarlane: Oh, bring it on, Leonard.

The Chairman: He is a really good farmer.

M. MacFarlane : Bientôt, il y en aura deux, et les règles du jeu sont loin d'être égales. Les Américains ont eu leur meilleure année de tous les temps, tout comme les agriculteurs européens, parce qu'ils sont subventionnés. Nous ne pouvons rien y faire, mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure...

Le sénateur Mahovlich : Nous ne devrions pas être subventionnés?

M. MacFarlane : ... je ne veux pas de subventions. Je veux simplement...

Le sénateur Mahovlich : Non, je ne sais pas ce que vous voulez, mais pour que nous soyons concurrentiels par rapport aux Américains — et nous faisons partie de l'Organisation mondiale du commerce — qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons pas nous en sortir.

M. MacFarlane : Pourquoi pas?

Le sénateur Mahovlich : Parce que nous faisons partie du monde. C'est ce que cela implique.

M. MacFarlane : Eh bien, laissez-moi redire une chose. Nous ne faisons pas d'argent avec le volet agricole de l'OMC. Si vous voulez transiger des avions, des trains et des automobiles, c'est très bien, mais retirez l'agriculture de l'OMC.

Le sénateur Mahovlich : Non, à moins que nous soyons subventionnés.

M. MacFarlane : Je ne veux pas vos subventions.

Le sénateur Mahovlich : Nous voulons des règles de jeu uniformes.

M. MacFarlane : Laissez-moi vous dire ceci, sénateur.

La présidente : Allons, messieurs, calmez-vous.

M. MacFarlane : Vous me subventionnez, mais vous ne faites que subventionner Tyson et Cargill, et les grosses sociétés prennent mon produit. Pourquoi le gouvernement du Canada devrait-il subventionner les grandes entreprises?

Le sénateur Mahovlich : Parce que c'est ce que font les États-Unis. Vous parlez de la main-d'œuvre bon marché. Si vous allez à Los Angeles, les Mexicains traversent la frontière et ils ne sont pas payés.

M. MacFarlane : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Ils le font tout le temps.

M. MacFarlane : Alors, l'avantage net que retire l'agriculture de l'OMC est?

La présidente : Pas beaucoup.

Avec ce silence de réflexion, nous allons donner la parole au sénateur Gustafson, et le sénateur Peterson aura le dernier mot.

Le sénateur Gustafson : Eh bien, je n'irai pas dans la direction que je souhaiterais.

La présidente : Je sais bien que non.

M. MacFarlane : Oh, allez-y, Leonard.

La présidente : C'est vraiment un bon agriculteur.

Senator Gustafson: I think there is one common thing for Canadian farmers as a whole. Things are quite different, probably, in the Maritimes from what they are in Ontario, and they are quite different in the West from what they are in Ontario and so on. At the same time, where we make our mistake is when we turn it into a political football. We go nowhere doing that. We as farmers, and I am including myself, have been very good at doing that.

Our problem now is we have no price for our commodity. I have said this so many times that people are going to carry me out of here. In 1972, we got \$2 for a bushel of wheat and a barrel of oil was \$2. Now, we can argue all the politics we want of how to do it or how not to do it, but when you are getting oil at \$60 and I am selling wheat at \$2.50 or whatever I happen to get, there is no way we can come out of it.

Mr. MacFarlane: I agree.

Senator Gustafson: Something has to change. Senator Mahovlich got it right on, the old hockey player. The global economy has changed. If we are going to export product, whether it is your beef or my wheat, there has to be some kind of a level playing field. We do not have it and we can not convince the bureaucrats that control agriculture in Canada to even take a look at it.

Ms. Fyfe: That is right.

Senator Gustafson: You are right on the WTO. I was in Seattle and watched the WTO and they came out of there without anything. It is a serious thing but until we get a commodity price that is fair, we have troubles.

Mr. MacFarlane: I do not mean to take up too much time and will be quick. There is huge money in pork. I am a hog farmer. If I sell you or any of my neighbours a box of pork and cut it up for \$120, I am undercutting the stores and making \$70 a pig. The Maritimes are not self-sufficient in pork. The hog farmers say they are losing \$50 a pig. There is a huge inequity there and we can not blame that on the Americans.

Senator Gustafson: At the same time, the Americans have been selling Canadian cattle for a hundred years.

Mr. MacFarlane: Yes.

Senator Gustafson: The minute that border closes, cattle prices drop in half.

Mr. MacFarlane: Would you agree that most of the cattle being custom fed in feed lots in Canada are owned by American companies such as Tyson and Cargill?

Senator Gustafson: A lot of them are but an awful lot of cattle are being fed in Canada, too.

Mr. MacFarlane: There are but I can not help but notice that an American company can manage to get Canadian cattle across that border to make money.

Le sénateur Gustafson : Je crois que les agriculteurs canadiens, dans l'ensemble, ont un point en commun. Les choses sont probablement très différentes dans les Maritimes par rapport à l'Ontario, et dans l'Ouest par rapport à l'Ontario, et cetera. En même temps, nous faisons une erreur lorsque nous transformons cela en jeu politique. Cela ne nous mène nulle part. Nous, les agriculteurs, et j'en fais partie, avons été très bons à ce jeu.

Notre problème maintenant, c'est que nous n'avons plus rien pour nos produits. Je l'ai dit tellement de fois que les gens vont me sortir d'ici. En 1972, nous obtenions 2 \$ pour un boisseau de blé, et un baril de pétrole coûtait 2 \$. Nous pouvons trouver tous les arguments politiques pour faire nos démonstrations, mais lorsque vous payez le pétrole 60 \$ et que vous vendez le blé 2,50 \$ ou peu importe ce que vous obtenez, vous ne pouvez absolument pas vous en tirer.

M. MacFarlane : Je suis d'accord.

Le sénateur Gustafson : Quelque chose doit changer. Le sénateur Mahovlich, le vieux joueur de hockey, a visé juste. L'économie mondiale a changé. Si nous devons exporter nos produits, que ce soit mon bœuf ou mon blé, les règles du jeu doivent être uniformes. Ce n'est pas le cas, et nous ne pouvons pas convaincre les bureaucrates qui contrôlent l'agriculture au Canada de même se pencher sur la question.

Mme Fyfe : C'est exact.

Le sénateur Gustafson : Vous avez raison au sujet de l'OMC. J'étais à Seattle et j'ai observé l'OMC et ils sont sortis de là les mains vides. C'est une chose sérieuse, mais jusqu'à ce que nous obtenions un prix équitable pour notre produit, nous aurons des problèmes.

M. MacFarlane : Je ne veux pas prendre trop de temps et je serai bref. Il y a énormément d'argent dans le porc. Je suis un producteur de porc. Si je vous vends, à vous ou à un de mes voisins, une caisse de porc à 120 \$, mon prix est inférieur à celui des magasins et je fais 70 \$ par animal. Les Maritimes ne sont pas autosuffisantes en porc. Les producteurs de porc disent qu'ils perdent 50 \$ par animal. L'inégalité est énorme, et nous ne pouvons pas jeter le blâme sur les Américains.

Le sénateur Gustafson : En même temps, les Américains vendent du bœuf canadien depuis 100 ans.

M. MacFarlane : Oui.

Le sénateur Gustafson : La minute où la frontière se ferme, le prix du bœuf chute de moitié.

M. MacFarlane : Êtes-vous d'accord pour dire que la plupart des bovins placés dans des parcs d'engraissement à façon au Canada appartiennent à des entreprises américaines comme Tyson et Cargill?

Le sénateur Gustafson : Oui, un grand nombre, mais beaucoup de bovins sont engraisés au Canada également.

M. MacFarlane : Oui, mais je remarque qu'une entreprise américaine peut transporter des bovins canadiens de l'autre côté de la frontière pour faire de l'argent.

Senator Gustafson: Yes. I happen to believe that we should cooperate with the Americans. They buy our oil, gas, lumber and cattle and I truck my canola to Velma, North Dakota, to ADM where they give me 10 cents more and pick it up free. It is not free. The cost is hidden in there somewhere, but it is more than I can get at some of the other elevators. We need that American market as Canadians and I think it is important.

I am not here to argue that point. I have argued it for 20 years with Ottawa and, seemingly, they have not got very far with it. We do have problems. I agree with you. We have problems in agriculture that should not be there and, hopefully, we can find some answers.

Senator Peterson: At an earlier agriculture meeting this year, we were told that, to even start fixing the shortfall, to make it revenue neutral, would be \$6 billion. Is that a number you have heard?

Mr. MacFarlane: It sounds about right.

Senator Peterson: It sounds about right?

Ms. Fyfe: Yes, I would say so.

Senator Peterson: That is just to get started today to prevent this from happening again. To try to solve the problem with made-in-Canada solutions, as a consuming nation, we are not that many people. Even on your analogy of a loaf of bread, if we were to give more to the farmers, could we sell enough bread in Canada to make that work because there are only so many people? We could do that and then we would have made all this bread and tried to get as much as we can back to the farmer and there would still be a lot of grain left over. Are there other things we could try to do within this country to get more money back to the farmers? Once you start selling on the open world market — forget about the WTO — you have to compete with the Australians, the French and the Americans. If the buyer is China or Japan, they are going to say, “What is your price?” and take the lowest one.

I would appreciate your thoughts on this. Is there a solution in there somewhere? You have indicated you think there is.

Mr. MacFarlane: Like I said before, as a farmer, if you are losing money on something, you stop doing it. With all this export, export, export to foreign countries, you are subsidizing ConAgra and all the American grain traders and companies that make the actual money off the product.

Look at the environment in P.E.I.. The environment is subsidizing the potato corporations that are buying potatoes here for two cents a pound. Is that right? You can say, yes, we are an exporting country but hold the phone. We have starvation and poverty in Canada. People do not have enough to eat. For all this

Le sénateur Gustafson : Oui. Il se trouve que je crois que nous devrions collaborer avec les Américains. Ils achètent notre pétrole, notre gaz, notre bois d’œuvre et notre bétail, et je transporte mon canola par camion à Velma, dans le Dakota du Nord, chez ADM qui me donne 10 ¢ de plus et en prend livraison gratuitement. Ce n’est pas gratuit. Les coûts sont cachés quelque part, mais c’est plus que ce que je peux obtenir auprès de certains autres silos-élevateurs. Les Canadiens ont besoin de ce marché américain et je crois que c’est important.

Je ne suis pas ici pour faire valoir cet argument. Je l’ai fait pendant 20 ans avec Ottawa et, selon toute apparence, on n’en a fait peu de chose. Nous avons des problèmes. Je suis d’accord avec vous. Nous avons des problèmes en agriculture qui ne devraient pas exister et il est à souhaiter que nous pourrions trouver des solutions.

Le sénateur Peterson : Lors d’une réunion que nous avons eue plus tôt cette année, on nous a dit que pour même commencer à combler le manque à gagner, pour en arriver à un revenu neutre, il en coûterait six milliards de dollars. Est-ce un chiffre que vous avez déjà entendu?

M. MacFarlane : Cette évaluation me paraît juste.

Le sénateur Peterson : Elle vous paraît juste?

Mme Fyfe : Je dirais que oui.

Le sénateur Peterson : Ce n’est que pour commencer aujourd’hui, pour empêcher que cela ne se reproduise. Pour essayer de régler le problème avec des solutions à la canadienne, nous ne formons pas un grand bassin de consommateurs. Même en reprenant l’analogie du pain, si nous voulons donner davantage aux agriculteurs, pouvons-nous vendre assez de pain au Canada pour que cette solution fonctionne, étant donné que nous sommes en nombre limité? Nous pourrions faire cela, et puis nous aurions fait tout ce pain et essayé de remettre autant d’argent que possible aux agriculteurs et il resterait encore bien des céréales. Pouvons-nous essayer de faire autre chose à l’intérieur du pays pour remettre plus d’argent aux agriculteurs? Quand vous commencez à vendre votre produit sur le marché mondial ouvert — oubliez l’OMC — vous devez faire concurrence aux Australiens, aux Français et aux Américains. Si l’acheteur est la Chine ou le Japon, il va vous demander quel est votre prix et choisira le produit le moins coûteux.

J’aimerais que vous nous disiez ce que vous en pensez. Y a-t-il une solution quelque part? Vous avez dit qu’il y en a une.

M. MacFarlane : Comme je l’ai dit tout à l’heure, si un agriculteur perd de l’argent à faire quelque chose, il arrête de le faire. Avec toutes ces exportations vers les pays étrangers, vous subventionnez ConAgra et tous les commerçants et entreprises de grains des États-Unis qui font des profits sur le produit.

Regardez l’environnement à l’Île-du-Prince-Édouard. L’environnement subventionne les entreprises de pommes de terre qui achètent des tubercules ici à 2 ¢ la livre. Est-ce correct? Vous pouvez dire, oui, nous sommes un pays exportateur, mais attendez un instant. Il y a des gens qui ont faim et qui sont

food, we do not have an equitable situation so why do we export, export, export? Why are we starving to death in our own land?

Senator Peterson: Would you say that we should match our production to what we can do domestically and forget about exporting?

Mr. MacFarlane: I would suggest putting order in the marketplace with the Canadian Wheat Board or something like that. If you want to grow a million or zillion pounds of wheat, that is your business, but have some order in the marketplace so farmers get a cost of production domestically. If that is how it has to be, that is how it has to be, but this business is a treadmill to nowhere.

I do not want you subsidizing Western wheat farmers if all they are doing is making record profits for ConAgra.

The Chairman: On that note, we thank you. You certainly brought some spark to the debate this afternoon. We wish you the very best and we will do our very best.

Mr. MacFarlane: I have had worse things said about me.

The Chairman: Senators, our next witness is Dr. Kim Critchley who will talk about the School of Nursing at the University of Prince Edward Island.

We are eager to hear what you have to say.

Dr. Kim Critchley, Dean and Associate Professor, School of Nursing, University of Prince Edward Island: I am the Dean of Nursing at the University of Prince Edward Island, but I am also co-director of the Children's Health Research Institute on Prince Edward Island. My purpose here is more to talk about the research that we do on the youth here on Prince Edward Island. Our research involves youth in rural communities on P.E.I. I really see that the purpose of my visit today is to bring some insight and perhaps a voice to the children on Prince Edward Island.

I brought a document with me and will quote a lot of it. A recent article that was published in the *Journal of Community and Rural Health* talks about the research we just did in knowledge translation. In this research study, communities in Prince Edward Island were chosen and we did some in-depth research into the children's health issues of each of those communities. The community I was responsible for and that I have grown close to is O'Leary.

Let me give you some background on the situation in O'Leary. It is a small community 130 kilometres northwest of Charlottetown, where the median age of the population is 45 years of age. The average family income for that community is \$37,000 and that is per family. The unemployment rate in O'Leary is 25.7 per cent. If you look at education, 47.1 per cent

pauvres au Canada. Des gens qui ne mangent pas à leur faim. Pour toute cette nourriture, nous n'avons pas une situation équitable, alors pourquoi tenons-nous tant à exporter? Pourquoi crevons-nous de faim dans notre propre pays?

Le sénateur Peterson : Diriez-vous que nous devrions produire en fonction de ce que nous pouvons consommer au pays et oublier les exportations?

M. MacFarlane : Je dirais qu'il faut mettre de l'ordre dans le marché avec la Commission canadienne du blé ou un organisme semblable. Si vous voulez cultiver un million ou des milliards de tonnes de blé, c'est votre affaire, mais mettez un peu d'ordre dans le marché pour que les agriculteurs obtiennent un coût de production en fonction du marché intérieur. Si c'est ce qu'il faut faire, faisons-le, mais cette affaire ne mène nulle part.

Je ne veux pas que vous subventionniez les producteurs de blé de l'Ouest si tout ce qu'ils font, ce sont des profits records pour ConAgra.

La présidente : Sur ce, nous vous remercions. Vous avez assurément apporté quelques étincelles au débat cet après-midi. Nous vous souhaitons la meilleure des chances et nous allons faire de notre mieux.

M. MacFarlane : On a déjà dit bien pire à mon sujet.

La présidente : Mesdames et messieurs les sénateurs, notre prochain témoin est Mme Kim Critchley, qui va nous parler de l'École des sciences infirmières de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Nous avons hâte de vous entendre.

Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée, École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard : Je suis la doyenne de l'École des sciences infirmières de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, mais je suis également codirectrice du Children's Health Research Institute à l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis ici avant tout pour vous parler de la recherche que nous faisons auprès des jeunes de l'Île-du-Prince-Édouard. Nos travaux touchent les jeunes des collectivités rurales de la province. Le but de ma présence ici aujourd'hui est d'apporter un certain éclairage et de donner une voix aux enfants de l'Île-du-Prince-Édouard.

J'ai apporté un document dont je vais extraire plusieurs passages. Un article paru récemment dans le *Journal of Community and Rural Health* parle de la recherche que nous venons de faire dans l'application des connaissances. Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi certaines collectivités de l'Île-du-Prince-Édouard et nous avons examiné dans le détail les problèmes de santé des enfants dans chacune de ces collectivités. Celle dont j'étais responsable était O'Leary, une localité qui se trouve près d'où j'ai grandi.

Permettez-moi de vous donner quelques renseignements généraux sur O'Leary. Il s'agit d'une petite localité située à 130 kilomètres au Nord-Ouest de Charlottetown, dont l'âge médian de la population est 45 ans. Le revenu familial moyen est de 37 000 \$, et il s'agit du revenu par famille. Le taux de chômage à O'Leary est de 25,7 p. 100. Sur le plan de l'éducation,

of people 45 to 64 years of age have not completed a high school education; 52.9 per cent of those between ages 35 and 44 have not completed high school; and 37.9 per cent of those between 20 and 34 years of age have still not completed high school. If you look at education and unemployment as being issues of health, or determinants of health, you can see that we are not off to a good start.

Prince Edward Island, being a rural community, faces a lot of health issues related to the health and the future of our children. Sixty-seven per cent of Islanders are overweight. The highest death rates for cancer in Canada are in Nova Scotia and in Prince Edward Island. The highest rates of cardiovascular disease are in the Atlantic Provinces, more so than other provinces in Canada. The overall socio-economic level in P.E.I. places us second last to all other provinces in Canada.

These major determinants of health do not speak positively for the future of children's health here on P.E.I.. There is a call for new initiatives to increase the awareness of health issues and to alert residents to this situation.

As I said, the research done on the rural communities in Prince Edward Island looked at the health issues of children. When referring to the issues children face in their communities, our focus group interviews tell us that the problems and issues are around limited activities, transportation issues, easy access to alcohol and drugs, bullying, violence and peer pressure. Parents, children and prominent community members all say that activities cost money and they are limited, particularly in O'Leary where there is hockey. However, hockey costs a lot of money and many parents can not afford to put their children in hockey or, if both parents have minimum-wage jobs, they are too busy trying to feed their children to provide extracurricular activities.

One parent, a service provider and prominent community member, was quoted as saying, "Around here, there is a problem that they have their activities in the school, but that is a long distance for a lot of the parents to travel. Then they are stuck at home, hanging around the streets, the parking lots, exactly, and then we are chasing them around." Service providers are saying that, even if there are activities in the schools, which are far less costly than other activities, children have no way to get home from school. If children were to stay for after-school activities, because there is no transportation system, they can not participate. They must go on the school buses. Then, at home, they do not have anything to do and that is when they get into trouble. We know that physical and recreational activities are barriers to high-risk activities and, if the children are not provided with them, they do get into trouble.

47,1 p. 100 des personnes de 45 à 64 ans n'ont pas terminé les études secondaires; ce pourcentage est de 52,9 p. 100 chez les personnes âgées de 35 à 44 ans, et de 37,9 p. 100 chez les personnes de 20 à 34 ans. Si vous considérez que l'éducation et le chômage sont des déterminants de la santé, vous comprendrez que ce n'est pas un très bon départ.

Étant une communauté rurale, l'Île-du-Prince-Édouard est aux prises avec beaucoup de problèmes de santé qui sont liés à la santé et à l'avenir de nos enfants. Soixante-sept pour cent de la population affiche un excédent de poids. Les plus hauts taux de décès attribuables au cancer au Canada se trouvent en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard. Les plus hauts taux de maladies cardiovasculaires sont enregistrés dans les provinces de l'Atlantique, en comparaison avec toute autre province canadienne. Le niveau socioéconomique global de l'Île-du-Prince-Édouard nous place à l'avant-dernier rang parmi toutes les autres provinces du Canada.

Ces principaux déterminants de la santé ne présagent rien de bon pour la santé future des enfants de l'Île-du-Prince-Édouard. On demande que de nouvelles initiatives soient lancées pour sensibiliser davantage la population aux problèmes de santé et alerter les résidents de cette situation.

Comme je l'ai dit, les recherches effectuées dans les collectivités rurales de l'Île-du-Prince-Édouard portaient sur la santé des enfants. Concernant les problèmes que vivent les enfants dans leurs communautés, les entrevues de groupe nous disent qu'ils sont liés au peu d'activités, aux problèmes de transport, à l'accès facile à l'alcool et aux drogues, à l'intimidation, à la violence et à l'influence des pairs. Les parents, les enfants et les membres importants de la communauté disent tous que les activités coûtent cher et qu'elles sont limitées, en particulier à O'Leary, où il y a du hockey. Toutefois, le hockey coûte cher et de nombreux parents ne peuvent se permettre d'y inscrire leurs enfants ou encore, si les deux parents travaillent au salaire minimum, ils sont trop occupés à essayer de nourrir leurs enfants pour leur offrir des activités extrascolaires.

Un des parents, qui est un fournisseur de services et un membre important de la communauté, a dit « Ici, on aimerait que les activités se tiennent à l'école, mais c'est une longue distance à couvrir pour bien des parents. Les jeunes sont donc coincés à la maison, ils flânent dans les rues, dans les parcs de stationnement et on les poursuit partout. » Les fournisseurs de services disent que même si des activités sont offertes dans les écoles, qui sont beaucoup moins coûteuses que d'autres, les enfants n'ont aucun moyen de revenir à la maison. S'ils doivent rester à l'école pour des activités parascolaires, ils ne peuvent y participer parce qu'il n'y a pas de moyen de transport. Ils doivent utiliser les autobus scolaires. Puis, à la maison, ils n'ont rien à faire et c'est à ce moment-là qu'ils s'attirent des ennuis. Nous savons que les activités physiques et récréatives font obstacle aux activités à haut risque et si on n'en offre pas aux enfants, ils s'attirent effectivement des ennuis.

Parenting was also looked at as an issue. In these rural communities, there are many young parents, single parents, parents without a lot of time, and they do not have role models for parenting. Here is another quote from a service provider. "I agree with parenting, but I also think that poverty plays a big deal in it because I think that parents are so busy that it is hard for them just to feed their families, and oftentimes, they are not there in those early years when they need to be there to sort out their goals and that sort of thing."

When we asked this community about some of the strengths of living in these rural communities, one service provider said, "When I think of the positive, it always strikes me that it's the resiliency of these kids that I work with, and the things that they have lived through at a very young age, where I think as an adult, I don't know if I could cope with the things that these kids are coping with."

When the kids talked about stresses, they talked about lack of money for sports in school, children leaving school because they go to work at minimum-wage jobs, transportation, a lack of sense of right or wrong from parents, and poverty issues. One child said, "Well, if I wanted to go to hockey or a lot of sports, you can't do it if you don't have money. You just can't go to buy the equipment and all that." One parent said, "And people not from our church, but from the youth group, have offered to come and pick up the children and drive them home. That means so much." Another service provider stated, "We are so financially strained with all the services that we can provide, I mean, it's an investment. It's an investment in our future."

They are saying that the money we put into these children now should be considered an investment for our future to help these children on Prince Edward Island.

Senator Mahovlich: You mentioned transportation and how difficult it is. When I was a youngster, we had problems getting the ball team seven miles to South Porcupine. We had to get over there and my dad had a truck and we jumped on the back of the truck.

Senator Mercer: It is against the law now.

Senator Mahovlich: It worked. We always had problems of getting to certain places, but some parent would come along with a truck or a wagon and we all hopped in and we played our games. We got there. We used buses all the time. We had that transportation. Are you saying the town does not have a proper bus system there?

Dr. Critchley: There is no bus system.

Senator Mahovlich: There is no transportation at all?

Dr. Critchley: There is no public transportation system on Prince Edward Island.

On a examiné également le rôle parental. Dans ces communautés rurales, on trouve beaucoup de jeunes parents, des parents seuls, des parents qui n'ont pas beaucoup de temps, et ils n'ont pas de modèle de rôle pour l'éducation des enfants. Voici ce qu'a dit un fournisseur de services : « Je suis d'accord pour ce qui est du rôle parental, mais je crois aussi que la pauvreté est un facteur important parce que les parents sont si occupés qu'ils ont de la difficulté simplement à nourrir leur famille et, bien souvent, ils ne sont pas présents au cours de ces premières années où ils devraient l'être pour définir leurs objectifs et ce genre de chose. »

Lorsqu'on a demandé aux gens de cette localité quelles étaient les forces des communautés rurales, un fournisseur de services a dit « Je suis toujours étonné par la résilience de ces jeunes avec lesquels je travaille et les choses qu'ils ont vécues à un très jeune âge, alors que je ne sais pas si, en tant qu'adulte, je pourrais faire face aux situations que ces jeunes vivent. »

Lorsque les jeunes ont parlé de contraintes, ils ont souligné le manque d'argent pour le sport à l'école, les enfants qui quittent l'école parce qu'ils acceptent des emplois au salaire minimum, le transport, l'absence de notions de bien et de mal inculquées par les parents, et la pauvreté. Un enfant a dit « Eh bien, c'est impossible de jouer au hockey ou de pratiquer bien d'autres sports si vous n'avez pas d'argent. Vous ne pouvez pas acheter l'équipement et tout le reste. » Un parent a dit « Des gens qui ne font pas partie de notre église, mais du groupe de jeunes ont offert de prendre les enfants et de les conduire à la maison. Cela signifie beaucoup. » Un autre fournisseur de services a affirmé « Nous avons tellement de contraintes financières avec tous les services que nous pouvons offrir, vous savez, c'est un investissement. C'est un investissement dans notre avenir. »

Selon eux, l'argent que nous consacrons à ces enfants maintenant devrait être considéré comme un investissement dans notre avenir et sert à aider ces enfants de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé des problèmes de transport. Lorsque j'étais jeune, nous avions des difficultés à emmener les joueurs de l'équipe de baseball à South Porcupine, à sept milles de distance. Nous devions nous y rendre et mon père avait un camion, alors nous embarquions à l'arrière.

Le sénateur Mercer : C'est illégal maintenant.

Le sénateur Mahovlich : Cela fonctionnait. C'était toujours difficile de se rendre à certains endroits, mais un parent arrivait avec un camion ou une remorque et nous embarquions tous et nous pouvions aller jouer nos matchs. Nous arrivions à destination. Nous prenions des autobus tout le temps. Nous avions ces moyens de transport. Est-ce que vous dites qu'il n'y a pas de système d'autobus adéquat à cet endroit?

Mme Critchley : Il n'y a pas de système d'autobus.

Le sénateur Mahovlich : Il n'y a aucun moyen de transport?

Mme Critchley : Il n'y a pas de réseau de transport public à l'Île-du-Prince-Édouard.

Senator Mahovlich: Well, we had it in Northern Ontario.

Dr. Critchley: I know and we should have it here.

Senator Mahovlich: I would think so.

Dr. Critchley: We should absolutely have it here or there should be arrangements made so that buses could be later.

Senator Mahovlich: Yes.

Dr. Critchley: For kids who want to stay for activities, perhaps a bus could run at an alternate time or leave a community at a certain time to go to these activities, but it is not the case. A lot of times the way kids who are involved get to activities is because their father or mother is seasonally employed so they are then available to take them. That is the only way.

Senator Callbeck: Yes.

Senator Mahovlich: Are there Rotary Clubs and Lions Clubs here that sponsor teams for youngsters?

Dr. Critchley: I do not know whether they sponsor teams, but there was a sports program that was providing funding for hockey equipment for kids in rural communities and it was discontinued. Actually, O'Leary protested that. I do not know how much money they would give per family, but it was enough to outfit a kid in hockey.

Senator Mahovlich: I hate always going back but, when I was a youngster, the Lions Club looked after me and we really appreciated that. If it had not been for the Lions Club, I would not have had the youth that I had.

Dr. Critchley: Yes.

Senator Mercer: Doctor Critchley, I am curious. There was a word missing from your report that was in almost everybody else's testimony today and that was "literacy."

Dr. Critchley: Oh, yes.

Senator Mercer: You did not mention literacy. In your research, did that come up as a problem both for children and parents?

Dr. Critchley: In this research study, literacy did not come up as a problem, although I did quote the population rates that complete high school.

Senator Mercer: Right.

Dr. Critchley: We have also done a lot of work with Aboriginal youth and literacy is a huge issue. We have two Aboriginal communities here on Prince Edward Island and only 5 per cent of those children complete high school. It is a real problem.

Le sénateur Mahovlich : Eh bien, nous en avons dans le Nord de l'Ontario.

Mme Critchley : Je sais et nous devrions en avoir ici.

Le sénateur Mahovlich : Je suis de cet avis.

Mme Critchley : Il faudrait absolument en avoir ici, ou des arrangements devraient être pris pour que les autobus partent plus tard.

Le sénateur Mahovlich : Oui.

Mme Critchley : Pour les jeunes qui veulent rester à l'école pour participer à des activités, un autobus pourrait partir à un autre moment ou quitter une localité à un certain moment pour transporter les jeunes à ces activités, mais ce n'est pas le cas. Bien souvent, les jeunes se rendent à leurs activités parce que leur père ou leur mère a un emploi saisonnier et peut donc assurer leur transport. C'est la seule façon.

Le sénateur Callbeck : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il des Clubs Rotary et des Clubs Lions ici qui parrainent des équipes de jeunes?

Mme Critchley : Je ne sais pas s'ils parrainent des équipes, mais il y avait un programme de sports qui fournissait de l'argent aux jeunes des collectivités rurales pour l'achat d'équipement de hockey, mais on a mis fin au programme, ce qui a soulevé un tollé à O'Leary. Je ne sais pas combien d'argent on donnait par famille, mais c'était suffisant pour équiper un jeune joueur de hockey.

Le sénateur Mahovlich : Je déteste parler constamment du passé, mais quand j'étais jeune, le Club Lions s'occupait de moi et nous lui en étions très reconnaissants. Sans lui, je n'aurais pas eu la jeunesse que j'ai eue.

Mme Critchley : Oui.

Le sénateur Mercer : Madame Critchley, je suis curieux. Il manque un mot dans votre rapport que presque tous les autres témoins d'aujourd'hui ont prononcé, et c'est « alphabétisme ».

Mme Critchley : Oh, oui.

Le sénateur Mercer : Vous n'avez pas mentionné l'alphabétisme. Dans votre recherche, avez-vous relevé ce problème chez les enfants et les parents?

Mme Critchley : Dans cette étude, l'alphabétisme n'est pas apparu comme un problème, mais j'ai donné tout à l'heure les pourcentages de la population qui avait terminé les études secondaires.

Le sénateur Mercer : Exact.

Mme Critchley : Nous avons aussi beaucoup travaillé auprès des jeunes Autochtones, et l'alphabétisme est un énorme problème. Il existe deux communautés autochtones à l'Île-du-Prince-Édouard, et seulement 5 p. 100 de ces enfants terminent les études secondaires. C'est un véritable problème.

Senator Mercer: Would you suggest as others would — and I am one of them — that one of the fundamental ways we can attack the issue of poverty, rural or urban, is by putting money into proper education, teaching young people and adults to read at a level that allows them to function well in society?

Dr. Critchley: Certainly, as I said, education is a determinant of health. I will quote my own personal belief because I do not have the research to back it up.

Senator Mercer: Right.

Dr. Critchley: My belief is that we need to do two things for our children. We need to keep them in school and we need to keep them involved.

Senator Mercer: Senator Mahovlich, of course, was benefited by a community that provided facilities for him to become what most considered a pretty good hockey player.

Senator Mahovlich: My Grade 5 teacher happened to be a Mr. Critchley, by the way.

Dr. Critchley: Oh, really?

Senator Mercer: There you go. This is your family's fault.

Dr. Critchley: I would like to think that I could credit him for your hockey success.

Senator Mercer: I have spent many years coaching sports and transportation is a huge problem in communities, both rural and urban, but it is multiplied in rural areas because of the added problem of transportation and distances. Is the cost of sports the reason that soccer is the fastest growing sport in Canada? It does not cost much. Kids have the running shoes on anyway and a pair of shorts and shin pads are a lot cheaper than hockey equipment.

Are you suggesting that government somehow get involved in subsidizing rural recreation more than they already do to address the issue of young people getting into difficulty?

Dr. Critchley: I do not think it would take a lot. It would just take some creative planning. There are kids that want to be involved. The thing about sports is unless kids are involved early, they do not have the confidence to be involved once they are growing up, so you have to start early. I was listening to the radio coming back from Halifax and they were saying they want to make physical fitness mandatory in high schools. Personally, I think that is the wrong place to start. By the time kids get to high school, if they have not been doing physical fitness, they are definitely not going to do it in Grade 10, 11, 12. There are a lot of inexpensive activities and the places they are most inexpensive are in schools, church halls and community centres where you do not have to pay a lot for rental fees or equipment. The equipment is there. We just have to be creative in getting these kids to and from the activities and make them available.

Le sénateur Mercer : Diriez-vous comme d'autres — et je suis de ceux-là — qu'une des façons dont nous pouvons nous attaquer au problème de la pauvreté, tant en milieu rural qu'urbain, c'est d'investir dans l'éducation, d'enseigner aux jeunes et aux adultes à lire à un niveau qui leur permet de bien fonctionner dans la société?

Mme Critchley : Comme je l'ai dit, l'éducation est un déterminant de la santé. Je vais m'en remettre à mes propres croyances, parce que je n'ai pas de recherche pour appuyer cela.

Le sénateur Mercer : D'accord.

Mme Critchley : Je crois que nous devons faire deux choses pour nos enfants : nous devons les garder à l'école et nous devons les garder occupés.

Le sénateur Mercer : Bien sûr, le sénateur Mahovlich a été privilégié par une communauté qui lui a donné la possibilité de devenir, aux dires de la plupart des gens, un très bon joueur de hockey.

Le sénateur Mahovlich : Mon professeur de cinquième année s'appelait M. Critchley, soit dit en passant.

Mme Critchley : Vraiment?

Le sénateur Mercer : Voilà. C'est la faute de votre famille.

Mme Critchley : J'aimerais croire que vous lui devez votre succès au hockey.

Le sénateur Mercer : J'ai été entraîneur pendant de nombreuses années, et le transport pose un problème énorme dans les collectivités tant rurales qu'urbaines, mais il est amplifié dans les régions rurales en raison des distances. Est-ce que les coûts que comporte la pratique d'un sport expliquent le fait que le soccer est le sport le plus en croissance au Canada? La pratique du soccer n'est pas très chère. Les jeunes ont déjà des souliers de course, et un short et des protège-tibias coûtent beaucoup moins qu'un équipement de hockey.

Est-ce que vous dites que le gouvernement devrait subventionner davantage les loisirs en région rurale pour éviter que les jeunes ne s'attirent des ennuis?

Mme Critchley : À mon avis, cela ne prendrait pas grand-chose. Il faudrait simplement une planification créative. Certains jeunes veulent participer. Le problème avec les sports, c'est que les jeunes doivent commencer tôt, sinon ils n'ont pas la confiance nécessaire une fois qu'ils sont grands, alors il faut commencer tôt. J'écoutais la radio en revenant d'Halifax et on disait qu'on voulait rendre obligatoire l'exercice physique dans les écoles secondaires. Personnellement, je ne crois pas que c'est là qu'il faut commencer. Lorsque les jeunes arrivent à l'école secondaire, s'ils n'ont pas fait d'exercice physique, ils ne vont pas commencer en dixième, onzième ou douzième année. Il y a beaucoup d'activités peu coûteuses, et elles sont encore moins coûteuses dans les écoles, les salles paroissiales et les centres communautaires, où les frais de location ou d'équipement sont peu élevés. L'équipement est déjà là. Nous devons simplement être créatifs pour assurer le transport des jeunes et leur offrir ces activités.

Senator Peterson: This is my first visit to your island and, when we drove here from downtown, I noticed there was an quite an urban spread that makes up Charlottetown. Is that the issue here? When I went to school, everybody walked or rode their bike to school. What is this transportation problem? Is that just for rural areas or because you are so spread out? Is it a problem within the city as well?

Dr. Critchley: We have a recently established bus system in Charlottetown. It has been established for a year. Once you move outside Charlottetown, there is no transportation. There is no alternate transportation system on this island.

Senator Peterson: The schools are out there. Is that where the children go to school, out in the rural areas?

Dr. Critchley: Yes. Another huge issue concerns built communities, particularly for rural communities. A small community like O'Leary has perhaps a couple of stores, a community centre and a church, but the main things like schools and rinks are all outside the community area. It is not like kids can walk to them. They can not walk to school or the rink because they were built outside even the rural centre. It is poor planning.

Senator Peterson: Yes, well, that is done. It would be the responsibility of the school board to solve that problem.

Dr. Critchley: It is a cost issue.

Senator Peterson: The school should buy a bus and drive them to the rink that is so far away.

Dr. Critchley: Yes. It is definitely a cost issue.

Senator Peterson: Yes, if you are running a regional school system, you have to do that.

Dr. Critchley: I am not arguing with you. I am right there.

Senator Peterson: It seems to me that the parents should go back to the school board.

Dr. Critchley: It just makes so much sense, does it not?

Senator Peterson: Well, I do not know.

Dr. Critchley: It does make sense.

Senator Mercer: He is a simpleton.

The Chairman: On that note, Senator Callbeck.

Senator Callbeck: Thank you for coming today. You have not mentioned childcare. What is the situation regarding early childhood development?

Dr. Critchley: There is kindergarten in O'Leary that the children attend. As far as the availability of daycare or childcare, I do not know. It did not seem to be an issue. From working in these communities, I know that oftentimes grandparents, aunts or uncles take the children. Surprisingly, childcare did not come up as an issue.

Senator Callbeck: That is strange.

Le sénateur Peterson : C'est ma première visite à l'Île-du-Prince-Édouard et, en me rendant ici à partir du centre-ville, j'ai remarqué que l'étalement urbain était important à Charlottetown. Est-ce là le problème? Lorsque j'étais écolier, tout le monde marchait ou prenait sa bicyclette pour se rendre à l'école. Quel est ce problème de transport? Est-ce seulement dans les secteurs ruraux ou est-ce à cause de l'étalement? Est-ce un problème dans la ville également?

Mme Critchley : Un réseau d'autobus a été établi récemment à Charlottetown. Il a été créé il y a un an. Dès que vous sortez de Charlottetown, il n'y a aucun transport. Il n'y a aucun autre système de transport sur l'île.

Le sénateur Peterson : C'est là que se trouvent les écoles. Est-ce là que les enfants vont à l'école, dans les régions rurales?

Mme Critchley : Oui. Un autre grand problème concerne certaines collectivités rurales. Une petite municipalité comme O'Leary compte peut-être quelques magasins, un centre communautaire et une église, mais les établissements principaux comme les écoles et les arénas sont tous situés à l'extérieur de la municipalité. Les enfants ne peuvent pas s'y rendre à pied. Ils ne peuvent pas aller à l'école ni à l'aréna à pied parce qu'on les a construits à l'extérieur du centre. Il y a eu une mauvaise planification.

Le sénateur Peterson : On n'y peut rien, c'est chose faite. Il appartient au conseil scolaire de trouver une solution.

Mme Critchley : C'est une question de coûts.

Le sénateur Peterson : L'école devrait acheter un autobus pour amener les enfants à l'aréna.

Mme Critchley : Oui. C'est définitivement une question de coûts.

Le sénateur Peterson : Je comprends, mais dans ce cas-là, c'est ce qu'il faut faire.

Mme Critchley : Je ne suis pas en désaccord avec vous; je suis du même avis.

Le sénateur Peterson : Il me semble que les parents devraient s'adresser au conseil scolaire.

Mme Critchley : C'est tout à fait logique, n'est-ce pas?

Le sénateur Peterson : J' imagine.

Mme Critchley : C'est logique.

Le sénateur Mercer : C'est un homme simple.

La présidente : Sur ce, c'est à vous, sénateur Callbeck.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie d'être venue aujourd'hui. Vous n'avez pas parlé des services de garde. Quelle est la situation en ce qui concerne la petite enfance?

Mme Critchley : Il existe une maternelle à O'Leary. Quant aux services de garde, je ne peux pas vous répondre. Il ne semble pas y avoir de problème à cet égard. Ayant travaillé au sein de ces collectivités, je peux vous dire que souvent, les grands-parents ou bien les oncles ou les tantes s'occupent des enfants. Étonnamment, la question des services de garde n'a pas été soulevée.

Le sénateur Callbeck : C'est étrange.

Dr. Critchley: It is strange because I know in Charlottetown, it certainly would be. I am sorry but I do not have an answer.

The Chairman: You have left us with things to think about. Thank you for coming, Dr. Critchley.

This is a good time in the course of our committee hearings for people to come on as a “walk-on”. We call them at the end of the day to express their own views or concerns on something that is important to them. One of these people here today is Winnie Fraser MacKay, President of Canadian Pensioners Concerned Inc. and Past President of the Prince Edward Island Seniors’ Federation.

You have been a real sport sitting throughout all of this. Tell us what is on your mind.

Winnie Fraser MacKay, President, Canadian Pensioners Concerned Inc., as an individual: First, I want to say what a wonderful job you have done all day of keeping everybody together and everything going so smoothly.

The Chairman: Thank you. They are a good lot, really.

Ms. MacKay: I come wearing a couple of hats because I am a national president and have been very concerned with aging, especially because I am involved in seniors’ organizations, and with the changes I see with seniors in the rural areas. I want you to take this away with you; you may already have been discussing it. I have been trying for years to find out what is the interpretation of poverty. Everyone you ask has a different answer. As far as I know, unless a definition has popped out somewhere in the last few months, Canada does not have an interpretation of what poverty is.

I do not know if you are familiar with the Seniors in Canada report card or not. This is put out by NACA, the National Advisory Council on Aging in Ottawa and you may want to look at it. I am not going to saturate you with stats but this is important because every senior should have the opportunity to have this. From a national perspective, we are going to be pushing people to read this.

We hear a lot of negative things about seniors and, “Oh, they are old.” I even heard that today and I cringed because —

Senator Callbeck: Winnie, I am one, too, and I do not feel old. We are just fine.

Ms. MacKay: I like what Art Linkletter said, “Sixty is like 40 today.”

Senator Callbeck: I will buy that.

Ms. MacKay: Seniors are more proactive than they have been, especially here in Prince Edward Island where I see a big difference and, Senator Callbeck, I am sure you do as well. Welcome back to our soil. It is great to see you.

Mme Critchley : C’est étrange en effet, car je sais qu’à Charlottetown, on en aurait certes parlé. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous répondre.

La présidente : Vous nous avez donné matière à réflexion, madame Critchley. Je vous remercie d’être venue.

Nous sommes rendus à la partie de notre séance que nous appelons la tribune ouverte. C’est maintenant que nous entendons le point de vue ou les préoccupations de certaines personnes. L’une d’elles est Winnie Fraser MacKay, présidente de la Corporation canadienne des retraités intéressés et ancienne présidente de la Fédération des aînés de l’Île-du-Prince-Édouard.

Vous avez fait preuve d’une grande patience. C’est maintenant à vous de prendre la parole.

Winnie Fraser MacKay, présidente, Corporation canadienne des retraités intéressés, à titre personnel : Premièrement, je tiens à vous dire que vous avez très bien réussi à assurer le bon déroulement de la journée.

La présidente : Merci. Nous avons beaucoup de témoins.

Mme MacKay : Je m’adresse à vous notamment en tant que présidente d’un organisme national et je tiens à vous dire que je m’intéresse beaucoup au vieillissement, surtout parce que je fais partie de certaines associations d’aînés et à cause des changements que j’observe chez les aînés qui vivent dans les régions rurales. Je veux vous faire un commentaire, que vous avez peut-être déjà entendu. Cela fait des années que j’essaie de définir ce qu’est la pauvreté. Tout le monde a son point de vue. À ma connaissance, à moins qu’au cours des derniers mois une définition ait été établie, le Canada n’a pas déterminé ce qu’est la pauvreté.

Je ne sais pas si vous connaissez le bulletin des aînés du Canada que publie le Conseil consultatif national sur le troisième âge, dont les bureaux sont à Ottawa. Il serait peut-être bon que vous en preniez connaissance. Je ne vous débiterai pas une série de statistiques, mais je crois néanmoins qu’il est important que tous les aînés puissent consulter ce bulletin. À l’échelle nationale, nous allons inciter les gens à le lire.

Nous entendons beaucoup de commentaires négatifs à propos des aînés. Aujourd’hui, j’ai même entendu des gens dire « Oh, ils sont vieux. » Cela m’a hérissé parce que...

Le sénateur Callbeck : Winnie, je suis moi-même une aînée, et je ne me sens pas vieille. Nous nous portons bien.

Mme MacKay : J’aime bien ce que Art Linkletter a déclaré, c’est-à-dire « Avoir 60 ans aujourd’hui, c’est comme en avoir 40. »

Le sénateur Callbeck : C’est exact.

Mme MacKay : Les aînés sont davantage proactifs qu’avant, surtout dans l’Île-du-Prince-Édouard, où j’observe une grande différence. Je suis certaine que vous constatez la même chose, madame le sénateur Callbeck. Soit dit en passant, je vous souhaite la bienvenue; nous sommes ravis de vous voir.

Great information comes out of the NACA office in Ottawa. One paper is called, "Expression." There is another on aging and poverty in Canada entitled, "Seniors on the Margins," and there are some other great papers, as well. I just sent for these the other day and I am sure the department will give them to you if you are interested.

The Chairman: Yes.

Ms. MacKay: There is great stuff here about Newfoundland, where you have already been, and there are a lot of wonderful things happening in rural areas and, as you heard, some really sad things happening. I heard a question asked today about why are seniors not in all the homes that were built in P.E.I. a few years ago. I will tell you why. A lot of them want to stay in their own homes, especially in the rural areas, if they can. The barriers are transportation and, if you live alone, it is difficult if you are over the age for driving a car.

They are interested in some of the homes but the new ones need to be more open. Some seniors are in their homes longer and can not stand these small, cut-up rooms, especially if there is one bedroom. That is one reason. There are several others.

The other area I want to mention is that poverty and aging in rural areas brings forth other serious situations such as mental health and depression. We have many great doctors. We do not have enough. Our seniors who are getting depressed because they can not have their independent living are given medication to make them feel happier and that is a serious situation. That is all across Canada, not just here on Prince Edward Island. I hear this from other members in our national organizations because Canadian Pensioners Concerned has a chapter or division in every province.

We have tried to find funding to look at these areas of mental health and also to look at aging and poverty in rural areas but it seems like funding for national organizations has dried up. We would gladly get all the Canadian organizations or all the provinces across Canada involved in a project that would touch these areas. It is difficult to see ministers when we are in Ottawa.

I urge you to listen to seniors and their groups, especially the national groups. You are doing a great job listening to people all across Canada and hearing from the provincial groups, like you did with ours today. We need people in your position to encourage our politicians and bureaucrats to listen to seniors. Not all seniors today are 80 years old. We have wonderful 90-year-olds who are able to give great advice. We find that a lot of bureaucrats are not listening to seniors.

Les publications produites par le Conseil consultatif national sur le troisième âge constituent une excellente source d'information. Il y en a une qui s'appelle *Expression* et une autre intitulée *Aînés en marge* sur le vieillissement et la pauvreté au Canada. Il y a aussi d'autres excellents documents. J'ai demandé d'obtenir ces deux-là l'autre jour, et je suis certaine que le ministère vous les fera parvenir si vous en faites la demande.

La présidente : Oui.

Mme MacKay : Vous y trouverez des renseignements intéressants au sujet de Terre-Neuve, où vous étiez l'autre jour, et vous constaterez qu'il se passe des choses merveilleuses dans certaines régions rurales, mais aussi des moins bonnes, comme vous l'avez appris. Quelqu'un aujourd'hui a demandé pourquoi les aînés n'habitent pas tous dans les résidences qui ont été construites dans l'Île-du-Prince-Édouard il y a quelques années. Je vais vous dire pourquoi. Un grand nombre d'entre eux préfèrent rester chez eux, surtout dans les régions rurales, s'ils le peuvent. Toutefois, les déplacements constituent un obstacle, particulièrement s'ils habitent seuls et qu'ils n'ont plus de permis de conduire.

Certaines des résidences les intéressent, mais les nouvelles devraient modifier leur concept. Les aînés qui ont continué d'habiter chez eux pendant longtemps ont du mal à s'habituer à vivre dans de petites pièces, surtout s'il n'y a qu'une seule chambre. Voilà une des raisons.

Je veux aussi souligner le fait que la pauvreté et le vieillissement dans les régions rurales entraînent de graves problèmes de santé mentale, comme la dépression. Nous avons d'excellents médecins, mais ils ne sont pas assez nombreux. Aux aînés qui se sentent déprimés parce qu'ils ont perdu leur indépendance, on prescrit des médicaments pour qu'ils se sentent plus heureux. Il s'agit là d'une grave situation. Et cela ne se produit pas seulement dans l'Île-du-Prince-Édouard, mais partout au Canada. J'ai entendu d'autres membres de notre organisme national en parler, car la Corporation canadienne des retraités intéressés a une section dans chaque province.

Nous avons essayé d'obtenir des fonds pour mener des études sur la santé mentale ainsi que sur le vieillissement et la pauvreté dans les régions rurales, mais il semble que le financement destiné aux organismes nationaux a grandement diminué. Nous serions ravis de pouvoir collaborer avec tous les organismes canadiens ou toutes les provinces à un projet concernant un de ces sujets. Lorsque nous venons à Ottawa, nous avons de la difficulté à obtenir un entretien avec des ministres.

Je vous exhorte à écouter les aînés et les organismes qui les représentent, surtout les organisations nationales. Je vous remercie de vous déplacer un peu partout au Canada pour entendre des représentants d'organismes provinciaux, comme vous l'avez fait ici aujourd'hui. Nous avons besoin de gens comme vous pour encourager nos politiciens à écouter les aînés. Nous n'avons pas tous 80 ans. Et il y a des personnes extraordinaires de 90 ans qui peuvent donner de très bons conseils. Nous trouvons que bien des élus ne sont pas à l'écoute des aînés.

A serious situation coming up is that our baby boomers are not prepared for retiring. I am not retired, I am rewired because I am always doing something else. We see seniors now as 50-plus. We really have to start preparing them for what is ahead in the economy and have them start preparing more for their retirement years.

Seniors do not feel that politicians are listening to them and they are frustrated and many times when we are out speaking to groups they will say, "What is the difference? They are not going to listen to us anyway."

The New Horizons program has been very beneficial in several areas. However, our funding is based on population and here in Prince Edward Island, we have 40 to 48 clubs with 1,500 seniors with the average age being the late sixties and seventies in those clubs. I am on the New Horizons committee and it is heartbreaking to get all of their submissions and have to cut them back. They all do such great work for their communities and it keeps them active and brings out history.

As well, the seniors are volunteers. I was happy to hear you ask the Federation how they get their money. I have been involved for a number of years and it is not easy to get funding. I do not think seniors who have worked hard and kept their communities going should have to nickel-and-dime as much as they do, not getting paid for lunches if they travel for three hours in a day for meetings or having to stand for hours Xeroxing. Those are some of the smaller things.

I have more to say but you have a long day ahead tomorrow in Edmundston.

The Chairman: I have one comment and some of my colleagues may want to ask a question. When you say how active seniors are, they certainly are. In every large city or small town in Canada, they are a huge part of the population. It should also occur to people in our profession that seniors vote. One should think of that.

Ms. MacKay: I am glad you brought that up. Most of my colleagues bring it up all the time.

Senator Mercer: Thank you for being patient and hanging in all day to listen to us ramble. I want to draw your attention to the fact that there is another committee chaired by Senator Carstairs from Manitoba, which is a special Senate committee studying aging. I happen to be a member of that committee as well, so I am cheating by doing two pieces of work at the same time. I encourage you to follow those proceedings. They are telecast on CPAC, probably at three o'clock in the morning. People tell me they see me on television; I tell them they better get a life if they are up at that hour of the morning watching me. However, I draw your attention to that and am also interested in getting the proper name of the report you had so that I will be able to fill my files on my other committee.

Par ailleurs, j'attire votre attention sur le fait que les baby-boomers ne sont pas préparés pour la retraite. Je ne suis pas retraitée, car je suis toujours en train de participer à quelque chose. Aujourd'hui, nous considérons que les aînés sont les personnes de 50 ans et plus. Il faut faire en sorte qu'ils se préparent mieux pour la retraite.

Les aînés ont le sentiment que les politiciens ne sont pas à leur écoute, ce qui les rend frustrés, et souvent, lorsqu'ils s'adressent à certains groupes, ils se disent que cela ne vaut peut-être pas la peine finalement puisque de toute façon, on ne les écoutera pas.

Le programme Nouveaux Horizons a donné de très bons résultats dans plusieurs domaines. Cependant, les fonds sont attribués en fonction de la taille de la population, et ici, dans l'Île-du-Prince-Édouard, on compte entre 40 et 48 clubs, dont font partie 1 500 aînés. En moyenne, ils sont dans la fin soixantaine ou septuagénaires. Je siège au comité d'évaluation des demandes, et cela me brise le cœur de ne pas pouvoir leur accorder tous les fonds qu'ils demandent. Ils accomplissent tous un travail extraordinaire pour leur communauté, et en plus cela les garde actifs.

Par ailleurs, les aînés font du bénévolat. J'étais ravie de vous entendre demander aux représentantes de la Fédération comment elles obtenaient leur financement. J'en ai fait partie pendant un certain nombre d'années, et je peux vous dire qu'il n'est pas facile d'obtenir des fonds. Je ne crois pas que les aînés qui ont travaillé fort et qui ont beaucoup donné pour leur communauté devraient avoir à compter leurs sous comme ils le font, à payer leurs repas quand ils doivent faire un trajet de trois heures pour assister à une réunion ou bien à rester debout à faire des photocopies pendant des heures. Ce sont là certains détails.

J'aurais d'autres choses à dire, mais je sais qu'une longue journée vous attend demain à Edmundston.

La présidente : J'ai un commentaire à formuler et certains de mes collègues auront peut-être des questions à poser. Vous dites que les aînés sont actifs, et c'est vrai. Dans toutes les villes du pays, grandes ou petites, ils constituent une forte proportion de la population. Les gens qui oeuvrent dans notre milieu devraient garder en tête que les aînés sont aussi des électeurs. Il faut y penser.

Mme Mackay : Je suis heureuse de vous l'entendre dire. La plupart de mes collègues le mentionnent toujours.

Le sénateur Mercer : Je vous remercie de votre patience, car vous avez dû passer toute la journée à nous écouter. Je tiens à vous signaler qu'un comité sénatorial spécial, présidé par le sénateur Carstairs, du Manitoba, se penche actuellement sur le vieillissement. Je suis membre de ce comité également, alors je travaille sur deux fronts en même temps. Je vous encourage à suivre les délibérations de ce comité, qui sont diffusées sur CPAC, probablement à trois heures du matin. Les gens me disent qu'ils me voient à la télévision, et je leur dis qu'ils ont une drôle de vie s'ils regardent cette chaîne à cette heure-là. Quoi qu'il en soit, je voulais seulement vous le faire savoir. Par ailleurs, je voudrais obtenir le nom exact du rapport dont vous avez parlé pour que je puisse le mettre dans mes dossiers pour cet autre comité.

You raised the issue of the definition of poverty, but I think the definition of seniors is also an issue. You mentioned your organization considers it 50-plus. As I approach my sixtieth birthday, I think seniors are somewhere around 70 or 80. I do think that my 87-year-old mother is a senior. It is a moving target and someone used the phrase in the last couple of days that seniors are not necessarily old.

Ms. MacKay: Absolutely, yes. Your comment is interesting because in one of our clubs in the eastern end of the Island, there are two groups and the 95-year-old mother in one group says, "My son-in-law and daughter will not come over here because they do not want to go to all the meetings and they do not see themselves as being seniors and they are in their seventies." Yes, there is some difficulty with the term. They say we should change it but I think that we have to be realistic.

Senator Mercer: I was at recent international conference on aging. They never used the word "aging" once. They talked about "older people."

Ms. MacKay: Yes.

Senator Mercer: I had a heck of a time getting my head around all that. Anyway, thank you.

Senator Callbeck: I am in agreement when you say you are not retired, just rewired. I think that is true. You are extremely active in the province.

You said funding for the New Horizons program is per capita. Is that per senior citizen or per overall population?

Ms. MacKay: It is for overall population.

Senator Callbeck: Regardless of whether you —

Ms. MacKay: Oh, that is a good question. I am not sure. I thought it was for population. All our funding comes per population, so that is a good point. I do not think it is, senator, because they would not have the exact numbers. I think it is the population of our province but I will certainly find out.

Senator Callbeck: But they have the percentages of seniors.

Ms. MacKay: Yes.

Senator Callbeck: Yes. I just wondered.

The Chairman: Thank you again for your patience.

Ms. MacKay: I will send that material.

The Chairman: Colleagues, we now have a person who would certainly be close to my heart if I was here, Dr. Els Cawthorn from the Prince Edward Island Humane Society, and she wants to say a few words. I will be listening carefully because I have been taking in abandoned and abused strays for about 33 years now.

Vous avez parlé de la définition de la pauvreté, mais je pense que la définition d'ainé n'est pas claire non plus. Votre organisme considère que ce sont les personnes âgées de 50 ans et plus. À l'approche de mon soixantième anniversaire, je crois que les aînés sont plutôt âgés de 70 ou 80 ans environ. Je considère ma mère de 87 ans comme une aînée. C'est un âge qui ne cesse de varier. Aussi, à un moment donné au cours des deux derniers jours, quelqu'un a déclaré que les aînés ne sont pas nécessairement vieux.

Mme Mackay : Tout à fait. Votre commentaire est intéressant, car il y a un club dans l'est de l'île qui compte deux groupes, et dans l'un d'eux, il y a une dame de 95 ans qui m'a dit que sa fille et son gendre ne veulent pas assister à toutes les réunions parce qu'ils ne se considèrent pas comme des aînés puisqu'ils sont septuagénaires. Il est vrai que ce terme n'est pas clairement défini. On dit qu'il faudrait le changer, mais je crois qu'il faut être réaliste.

Le sénateur Mercer : J'ai assisté récemment à une conférence internationale sur le vieillissement. Jamais le mot vieillissement n'a été employé; on parlait toujours de personnes plus âgées.

Mme Mackay : Oui.

Le sénateur Mercer : J'avais du mal à m'y retrouver. Quoi qu'il en soit, je vous remercie.

Le sénateur Callbeck : Je suis d'accord avec vous quand vous dites que vous n'êtes pas retraitée. Je crois que c'est vrai, car vous êtes extrêmement active dans la province.

Vous avez dit que le Programme Nouveaux Horizons est par habitant. Est-ce par personne âgée ou pour l'ensemble de la population?

Mme MacKay : Pour l'ensemble de la population.

Le sénateur Callbeck : Peu importe que vous...

Mme MacKay : Oh! C'est une bonne question. Je ne suis pas sûre. Je pensais que c'était pour la population. Tout notre financement est versé par tranche de population, donc c'est une excellente remarque. Je ne pense pas que ce soit le cas, sénateur, parce qu'ils n'auraient pas les chiffres exacts. Je pense que c'est la population de notre province, mais je vais bien sûr me renseigner.

Le sénateur Callbeck : Mais ils ont les pourcentages des personnes âgées.

Mme Mackay : Oui.

Le sénateur Callbeck : Oui. Je voulais seulement savoir.

La présidente : Merci encore pour votre patience.

Mme MacKay : J'enverrai la documentation.

La présidente : Chers collègues, nous accueillons maintenant quelqu'un qui serait certainement une amie très chère si j'habitais ici, la Dre Els Cawthorn de la Prince Edward Island Humane Society et elle a quelques mots à nous dire. Je vais l'écouter attentivement, car il y a environ 33 ans que je recueille des chats abandonnés et maltraités.

Dr. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I. Humane Society, as an individual: Great. That is what we want to hear.

The Chairman: They drive you crazy but you have to love them.

Dr. Cawthorn: I will try and stay in the time limit. I know there is a plane waiting for everybody to leave.

There is an issue here of animal welfare as well as people welfare. Historically, the method of population control in the rural areas, especially for small animals, for what we call "companion animals," was that they were part of the tough cycle of life.

The Chairman: Yes.

Dr. Cawthorn: If they got sick, they died. If there was a problem with them, they were killed by the farmer. If there were too many kittens, they were put in a sack and drowned.

In this day and age, that kind of control of animal population is not really relevant any more. It should not happen. It does not happen any more. People are much more aware of animal welfare and so these animals, these cats and dogs in the rural areas, are better taken care of now, which is great. I have no problem with that whatsoever. The result is, though, that the number of animals in the rural areas, the cats and dogs to a certain extent, are increasing and there has to be a different method of population control.

The most common method of population control is to spay and neuter your animals. Of course, if you have no money, you are not going to go out and spay and neuter, 10, 15 or 20 barn cats. There is just no way. What happens is that the number of animals, in particular the cats, increase exponentially. These cats do tend to go in the barns. They also tend to become feral. They go out in the neighbouring properties. They do bother other people. They encroach on the smaller municipalities. They cause problems. What happens is that these cats often are brought to us at the Humane Society. Some of these cats are really nice. It is not that they are nasty cats. Some are truly feral and would not be able to be rehabilitated.

The number of animals coming into the Humane Society is such that we do end up euthanizing a lot of them. To switch from animals dying and being killed on the farm, so to speak, to switching and taking these animals into the Humane Society and euthanizing them there, is not an acceptable method of population control either. It is something we need to address. We need to address the number of animals; there are just too many of them.

We need to have access to either subsidized spay and neuter for people in rural areas or some sort of support for private organizations that work with people in the rural areas to help them take care of the overpopulation of animals on farms.

Dre Els Cawthorn, vétérinaire et gérante d'un refuge, P.E.I. Humane Society, à titre personnel : Bravo. C'est ce que nous voulons entendre.

La présidente : Ils nous rendent fous, mais nous ne pouvons que les aimer.

Dre Cawthorn : Je vais essayer de ne pas dépasser mon temps de parole. Je sais que tout le monde attend de prendre l'avion.

Le problème ne concerne pas seulement le bien-être des animaux mais aussi celui de la population. Dans les zones rurales, la méthode de régulation de la population, surtout celle des petits animaux, ceux que nous appelons « animaux de compagnie » était qu'ils étaient victimes de l'impitoyable cycle de vie.

La présidente : Oui.

Dre Hawthorne : S'ils avaient une maladie, ils mourraient. S'ils avaient un problème, le fermier les tuait. S'il y avait trop de chatons, on les mettait dans un sac pour les noyer.

Ce type de régulation de la population animale n'est plus vraiment approprié aujourd'hui. Elle ne devrait pas exister. Elle n'existe plus. Les gens sont beaucoup plus sensibilisés au bien-être des animaux alors ils traitent mieux ces animaux, chats et chiens, dans les zones rurales aujourd'hui, ce qui est très bien. Cela ne me pose aucun problème. Cependant, le résultat est que le nombre des animaux des zones rurales, surtout les chats et les chiens, augmente et qu'il faut trouver une autre méthode de régulation de la population.

La méthode de régulation de la population la plus courante consiste à stériliser et à châtrer les animaux. Bien sûr, si vous n'avez pas d'argent, vous n'allez pas stériliser et châtrer 10, 15 ou 20 chats d'étable. C'est tout simplement impossible. En fait, le nombre des animaux, surtout celui des chats, augmente exponentiellement. Ces chats ont tendance à fréquenter les étables. Ils ont aussi tendance à passer à l'état sauvage. Ils errent dans les propriétés avoisinantes. Ils dérangent d'autres personnes. Ils envahissent les petites municipalités. Ils causent des problèmes. On nous amène souvent ces chats, à la société de protection des animaux. Certains sont vraiment gentils, pas du tout méchants. D'autres sont vraiment passés à l'état sauvage et ne peuvent plus redevenir des chats domestiques.

La société de protection des animaux en reçoit tellement que nous finissons par en euthanasier beaucoup. Le fait de passer des animaux qui meurent et qui sont tués à la ferme à ceux que l'on amène à la société de protection des animaux pour les euthanasier n'est pas non plus une méthode de régulation de la population acceptable. Nous devons trouver une solution à ce problème. Nous devons contrôler le nombre des animaux; il y en a tout simplement trop.

Il faut soit aider financièrement les habitants des zones rurales pour qu'ils puissent stériliser et châtrer les animaux soit soutenir des organisations privées qui aident les résidents des zones rurales à contrôler la population des animaux dans les fermes.

We do not know for sure how big the problem is because there never has been any real research done on the actual numbers of animals in the rural area that are loose, but we get a lot of complaints and a lot of animals are brought to the shelter for that reason.

Right now, we do not have rabies on P.E.I. In the last four years, we have had two cases of bat rabies transmitted to cats. The danger to people from those rabid cats is small because once it goes from the bat to the cat, often it does not go from the cat to the human any more. If we ever got real rabies on the Island, like fox or skunk rabies, we would be in trouble because cats are a perfect reservoir for this disease and then there would be a real danger to people as well.

I think it is important that the problem be addressed.

The Chairman: Are you thinking in terms of a special kind of law or legislation?

Dr. Cawthorn: I do not think legislation will help. I think most people are willing to do something about population control, but I also think most people just do not have the means to do it, to actually get their animals spayed and neutered. Legislation would be incredibly difficult to enforce and without the money to support it, I do not think it would make a difference.

Senator Mercer: What is the cost to have a cat spayed?

Dr. Cawthorn: A cat spay itself is approximately \$100 to \$120. Often, veterinarians would like the animals vaccinated before they actually take them in, so you are looking at about \$45 to get your cat vaccinated, and then two or three weeks after that, you can take her in to be spayed. It is not a cheap procedure.

Senator Mercer: I see the problem.

Senator Callbeck: I am thinking of a group in my area that looks after a lot of cats.

Dr. Cawthorn: We have a wonderful program on Prince Edward Island called "Cat Action Team," which does what we call a trap/neuter/release program. It is specifically aimed at cats that are not owned or very loosely owned, the feral ones, the ones that roam around municipalities. We have done a number of barn cats as well that are loosely owned. It is a private organization. They raise a lot of money. They do a lot of fundraising and will actually pay for the health care for these animals. They catch them, take them to veterinarians who will do the surgery and vaccinate and check them for infectious diseases, and then they are returned and released in the area where they came from. The nice thing about trap/neuter/release is that it maintains a population pressure so that there is less chance of the other cats that you have not spayed or neutered yet reproducing faster and more efficiently. So you have maintained the population pressure with the animals that are spayed and neutered and they will not reproduce, so, eventually, over approximately 10 to 15 years, the number of animals will go down and down and down, and you will have a measure of control that way.

Nous ne connaissons pas la gravité de ce problème car aucune étude n'a vraiment été faite pour déterminer le nombre d'animaux errants dans les zones rurales, mais nous recevons beaucoup de plaintes et beaucoup de chats sont apportés à l'abri pour cette raison.

À l'heure actuelle, l'Île-du-Prince-Édouard est exempte de rage. Au cours des quatre dernières années, nous avons enregistré deux cas de transmission de la rage par des chauves-souris à des chats. Les chats enrégés ne présentent pas de vrai danger pour l'homme, car une fois que la rage est transmise de la chauve-souris au chat, elle n'est souvent plus transmise du chat à l'homme. Si jamais une rage, comme celle du renard ou de la mouffette, frappait l'île, il y aurait beaucoup de problèmes parce que les chats sont un réservoir idéal pour cette maladie et l'homme serait aussi très exposé.

Je pense qu'il est important d'aborder ce problème.

La présidente : Pensez-vous à une loi ou une mesure législative particulière?

Dre Cawthorn : Je ne pense pas qu'une loi serait utile. Je crois que la majorité des gens sont prêts à faire quelque chose pour contrôler la population, mais je crois aussi qu'ils n'ont tout simplement pas les moyens de stériliser et de châtrer leurs animaux. Il sera très difficile d'appliquer la loi s'il n'y a pas de moyens financiers pour le faire, je ne pense pas que le problème serait réglé.

Le sénateur Mercer : Que faut-il payer pour châtrer un chat?

Dre Cawthorn : Environ 100 à 120 \$. Souvent les vétérinaires préfèrent que les animaux soient vaccinés avant qu'ils ne les traitent, il faut donc ajouter 45 \$ pour vacciner un chat et attendre deux ou trois semaines avant de le châtrer. Ce n'est pas une procédure bon marché.

Le sénateur Mercer : Je vois le problème.

Le sénateur Callbeck : Je pense à un groupe dans ma région qui s'occupe de beaucoup de chats.

Dre Cawthorne : Un excellent programme appelé « Cat Action Team » pour attraper, châtrer et libérer les chats existe à l'Île-du-Prince-Édouard. Il est spécialement conçu pour les chats qui n'appartiennent à personne ou qui sont en semi-liberté, les chats qui sont passés à l'état sauvage, les chats qui errent dans les municipalités. Nous avons aussi eu un certain nombre de chats d'étable ou qui sont en semi-liberté. L'organisation est privée. Elle collecte beaucoup de fonds. Elle a beaucoup d'activités de financement et paye les soins prodigués aux animaux. Elles attrapent, les apportent chez des vétérinaires pour les opérer, les vacciner et voir s'ils ne sont pas atteints de maladies infectieuses. Les chats sont ensuite relâchés où ils ont été attrapés. Ce qui est intéressant dans le programme attraper, châtrer et libérer, c'est qu'il exerce une pression démographique. Les autres chats qui n'ont pas été stérilisés ni châtrés ont moins de chance de se reproduire plus rapidement et plus efficacement. Donc, les animaux qui ont été stérilisés et châtrés sont soumis à une pression démographique et ne se reproduiront pas et, éventuellement, dans environ 10 à 15 ans, le nombre des animaux diminuera de plus en plus et ainsi ce sera un moyen de contrôler la population.

The problem, of course, is that right now there is a waiting list of, something like 500 or 600 animals. They have done over 3,000 in the last five years.

Senator Callbeck: They spay?

Dr. Cawthorn: Spay and neuter, yes.

I am currently also involved in a community organization that is trying to get low-cost spay and neuter off the ground. Again, this is a community initiative. It will involve a lot of fundraising, hopefully some grants. Then we would have a method where people could apply to the committee, we would screen and probably go with a cut-off income for these people as well — perhaps by LICO, low-income cut-offs, or LIMs, low-income measures — and then we would subsidize for two-thirds. Our own community organization would pay one-third of the cost, the client themselves would pay one-third of the cost and, hopefully, the veterinarians would donate one-third of the cost. It would be a win-win program for everybody once we got it off the floor and as long as we can raise enough money to go with what we get for applications.

The Chairman: Thank you for coming and reminding us of that.

Dr. Cawthorn: Thank you. That is great.

The Chairman: Not at all, and all the best.

Have a good trip back, everybody. Thank you.

Dr. Cawthorn: Thank you for doing this. It is great to be able to be heard.

The Chairman: Thank you.

The committee adjourned.

Le problème, bien sûr, c'est qu'aujourd'hui il y a une liste d'attente d'environ 500 ou 600 animaux. Ils en ont traités plus de 3 000 au cours des cinq dernières années.

Le sénateur Callbeck : Ils stérilisent?

Dre Cawthorne : Ils stérilisent et châtrent, oui.

Je fais aussi partie d'un organisme communautaire qui essaie de faire baisser les coûts de stérilisation et de castration. Encore une fois, c'est une initiative de la collectivité. Cela implique beaucoup de campagne de financement, espérons qu'il y aura des subventions. Ensuite, il faudra une méthode permettant aux gens de déposer des demandes au comité, nous les examinerons et choisirons probablement un seuil d'approbation du revenu pour ces gens aussi, peut-être par le SFR, le seuil de faible revenu ou les MFR, les mesures de faible revenu, puis nous chercherons des subventionnés pour deux tiers. Notre propre organisme communautaire assumera un tiers du coût, les clients paieront un tiers du coût et, espérons que les vétérinaires offriront un tiers du coût. Tout le monde serait gagnant une fois que le programme sera élaboré et tant que nous pourrions prélever suffisamment de fonds pour continuer à partir de que nous obtenons pour les demandes.

La présidente : Merci d'être venue et de nous avoir rappelé cette situation.

Dre Cawthorn : Merci. C'est un plaisir.

La présidente : Je vous en prie, et bonne chance.

Je souhaite à tout le monde un bon voyage de retour. Merci.

Dre Cawthorn : Merci d'avoir organisé cela. C'est merveilleux de pouvoir se faire entendre.

La présidente : merci.

La séance est levée.

Monday, February 19, 2007 (afternoon meeting)

As an individual:

Ivan Emke, SWGC, Memorial University of Newfoundland;
Israel Hann;
Jerry Byrne, P.C., Member of Parliament for Humber-St. Barbe-Baie Verte.

Tuesday, February 20, 2007 (morning meeting)

Government of Prince Edward Island:

Elaine Noonan, Executive Director, Population Secretariat;
Jeannette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors.

Resources West Inc.:

Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island:

Ed MacLaren, President;
Graham Gaudet, Executive Director.

PEI BioAlliance:

Rory Francis, Executive Director.

PEI Literacy Alliance:

Catherine O'Bryan, Executive Director.

Families First Resource Centre:

Aileen Petrie, Executive Director.

Tuesday, February 20, 2007 (afternoon meeting)

PEI Senior Citizens' Federation:

Annie Boyle, President;
Irene Larkin, Executive Director.

Association des femmes acadiennes et francophones:

Colette Arsenault, Director.

PEI Advisory Council on the Status of Women:

Catherine McAleer, Member.

National Farmers Union:

Ranald MacFarlane, Maritime Board Member;
Karen Fyfe, Women's Vice-President.

School of Nursing, University of Prince Edward Island:

Dr. Kim Critchley, Dean and Associate Professor.

As an individual:

Winnie Fraser Mackay, President, Canadian Pensioners Concerned Inc.

Dr. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I. Humane Society.

Le lundi 19 février 2007 (séance de l'après-midi)

À titre personnel :

Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve;
Israel Hann;
Gerry Byrne, C.P., député de Humber-St. Barbe-Baie Verte..

Le mardi 20 février 2007 (séance du matin)

Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :

Elaine Noonan, directrice exécutive, Secrétariat de la population;
Jeannette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés.

Resources West Inc. :

Erkki Pohjolainen, agent de développement économique.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :

Ed MacLaren, président;
Graham Gaudet, directeur exécutif.

PEI BioAlliance :

Rory Francis, directeur exécutif.

PEI Literacy Alliance :

Catherine O'Bryan, directrice exécutive.

Families First Resource Centre :

Aileen Petrie, directrice exécutive.

Le mardi 20 février 2007 (séance de l'après-midi)

Fédération des citoyen(ne)s aînée(s) de l'Île-du-Prince-Édouard :

Annie Boyle, présidente;
Irene Larkin, directrice exécutive.

Association des femmes acadiennes et francophones :

Colette Arsenault, directrice.

Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard :

Catherine McAleer, membre.

Syndicat national des cultivateurs :

Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes;
Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrice.

École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard :

Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée.

À titre personnel :

Winnie Fraser Mackay, présidente, Corporation canadienne des retraités intéressés.

Dre Els Cawthorn, vétérinaire et gérant d'un refuge, P.E.I. Humane Society.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, February 19, 2007 (morning meeting)

Government of Newfoundland and Labrador:

Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment.

Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat:

Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner.

Gros Morne Co-operating Association:

Colleen Kennedy, Executive Director and Chair, Rural Secretariat Corner Brook Rocky Harbour.

RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board):

Sean St. George, Executive Director.

Food Bank Network:

Sister Aicha Linehan, Secretary;

Judie Gushue, Past President.

FFAW — Fish, Food and Allied Workers:

Lana Payne, Research and Communications;

Jason Spingle, West Coast Staff Representative.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 19 février 2007 (séance du matin)

Gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador :

Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi.

Secrétariat rural de Corner Brook Rocky Harbour :

Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat.

Association coopérative de Gros Morne :

Colleen Kennedy, directrice exécutive et présidente, Secrétariat rural de Corner Brook Rocky Harbour.

RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) :

Sean St. George, directeur exécutif.

Réseau de banques alimentaires :

Sœur Aicha Linehan, secrétaire;

Judie Gushue, ancienne présidente.

Union des pêcheurs de Terre-Neuve :

Lana Payne, Recherche et communications;

Jason Spingle, représentant des employés de la côte Ouest.

(Suite à la page précédente)